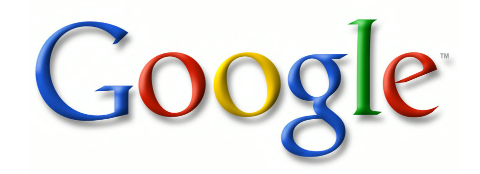


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

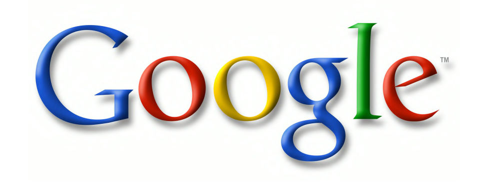
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Astoin Collection.
Presented in 1884.

NOV 8 191[illegible]

SCÈNES ET RÉCITS

ASTOIN NEW-YORK

Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut réimprimer ni traduire les *Scènes et Récits* à l'étranger, sans l'autorisation de l'auteur et des éditeurs ce livre.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET C[e]
7, RUE SAINT-BENOIT.

SCÈNES ET RÉCITS

DES

PAYS D'OUTRE-MER

PAR

THÉODORE PAVIE

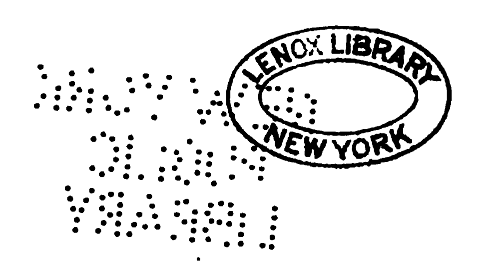


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1853


LENOX LIBRARY
NEW YORK

Les souvenirs que l'on rapporte des lointains voyages ne s'effacent jamais. Ils se logent dans l'esprit et s'y fixent avec plus ou moins d'intensité, selon la nature des pays que l'on a vus. Quelquefois, au moment où l'on y pense le moins, ces souvenirs s'éveillent subitement. D'abord c'est comme une vision confuse, comme un tableau aux teintes indécises qu'un rayon douteux éclaire à peine. On n'y prend pas garde et l'on continue d'attacher sa pensée aux objets plus prochains : ces réminiscences, qui ne parlent que du passé, doivent-elles nous détourner des occupations sérieuses ou futiles, tristes ou douces qui appartiennent au présent ?

Et ces souvenirs que l'on n'a point évoqués, que l'on repousse quelquefois, reviennent sans cesse. Comme le sommeil qui s'empare du voyageur fatigué, comme l'ombre du soir qui s'étend sur les campagnes, ils s'abattent sur nous et envahissent toutes nos facultés. La réalité disparaît, la rêverie commence : on ne pense plus, on se souvient.

Ce retour vers les choses passées n'est point exempt de mélancolie. Peut-on, sans un peu de tristesse, se reporter par la pensée vers les lointaines régions que l'on a parcourues avec l'ardeur de la première jeunesse?

N'est-il pas permis aussi de regretter, sous nos froides latitudes, les heureux climats où règne un éternel printemps? Quoi de plus naturel, enfin, que de se consoler du vol trop rapide des années, et de chercher à se distraire des graves occupations de la vie par un regard jeté sur les scènes gracieuses ou émouvantes que l'on a contemplées autrefois avec enthousiasme et bonheur? Raconter ce que l'on a vu ou appris au loin, c'est fixer au passage un de ces souvenirs à la fois fugitifs et vivaces.

Les *Scènes* et les *Récits* qui composent ce volume sont, à vrai dire, les pages d'un album, retouchées dans le silence de l'atelier. Celui qui les a écrits n'a eu d'autre prétention que d'encadrer, dans des paysages pris sur nature, des histoires réelles ou probables en harmonie avec les contrées où elles se passent. Ce n'est point une œuvre littéraire, — nous le savons très-bien, — quoique les douze chapitres de ce livre aient paru, à l'exception de deux seulement, dans la *Revue des Deux Mondes*, organe préféré de tant d'illustres écrivains. Le seul intérêt que puissent inspirer ces *Récits des pays d'outre-mer*, est celui qu'offre aux esprits curieux et attentifs la lecture d'un voyage consciencieux auquel se mêlent quelques peintures de mœurs. Au lieu de nous astreindre à les ranger ici dans l'ordre où ils ont été imprimés la première fois, nous les avons classés de manière à ce qu'ils présentent le plus de variété possible. Il nous a semblé que le lecteur se transporterait sans fatigue des bords du Nil à ceux du Mississipi, de la côte de Coromandel à la cime des Andes.

De nos jours, tout change, et trop vite sous le soleil! Bien des transformations se sont opérées au sein de quelques-unes des contrées dont il est parlé dans ce volume. Cependant les mœurs des peuples se modifient beaucoup plus lentement que l'aspect du sol; d'ailleurs ces *Récits* portent tous leur date avec eux. Le temps a pu altérer en quelque chose la physionomie extérieure de certaines localités; celle de l'homme ne résiste point non plus aux atteintes des années, mais un noble visage garde jusqu'à la fin les traits qui le distinguent. Aux pays d'Orient, à ceux qui sont placés sous la zone torride, il restera toujours le prestige d'un climat merveilleux, cette splendeur de lumière qui fascine l'œil ébloui du voyageur.

Paris, ce 12 mai 1853.

TABLE

SCÈNES ET RÉCITS

ISMAEL ER-RASCHYDI

RÉCIT DES BORDS DU NIL.

I. — LE FELLAH.

Aux environs de Rosette, sur les bords du Nil, vivait un vieux fellah, pauvre comme ils le sont tous. En Égypte, le paysan ne profite guère de la prodigieuse fertilité du sol qu'il laboure et arrose avec tant de fatigue : ce qu'il gagne, le fisc le lui enlève. De plus, la guerre avait privé cet homme de ses enfants, qui étaient allés porter les armes en Arabie. Il restait seul avec sa femme, trop âgée pour travailler à la terre ; leur vie se passait dans la misère et la tristesse. Moins heureux que les vieux époux bénis des dieux dont parle La Fontaine,

> *Qui* surent labourer, sans se voir assistés,
> Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés,

ils avaient dû prendre à leur service un orphelin du voisinage nommé Ismaël. Tous les trois ils habitaient une de

ces cabanes à moitié enfouies sous le sol et bâties avec le limon du Nil, qui ressemblent plus à la tanière d'une bête fauve qu'à la demeure d'un être humain. Sur le toit, formé de roseaux et de feuilles sèches, et crevé en maints endroits, dormaient des chiens maigres qui, au moindre bruit, se dressaient sur les pattes en poussant des hurlements féroces. Qu'avaient à garder ces animaux si vigilants? Un rouet piqué des vers, une demi-douzaine de cruches fêlées; quant à de l'argent, si le fellah en possédait quelque peu, il le cachait prudemment dans le fond de sa bouche, comme le singe dépose dans ses abajoues le fruit qu'il vient de cueillir. De cette hutte obscure sortait une fumée noire et tourbeuse qui semblait salir l'azur du ciel. A l'ombre des quelques dattiers qui l'abritaient se tenait blotti un gros chat auquel les souris fournissaient une pâture abondante; aussi était-ce le seul hôte de ce logis qui mangeât son content et ne souffrît point de la pauvreté de ses maîtres.

Deux ou trois arpents de terre, — divisés en carrés réguliers et environnés de canaux propres à conduire l'eau dans les sillons, — composaient la ferme du fellah. A l'époque du labourage, il attelait à sa charrue un chameau et un buffle, animaux d'aptitudes diverses, que Dieu n'a point créés pour travailler ensemble. L'un tirait lentement et d'un pas égal, flairant le sol, la tête basse; l'autre, dressant le cou, jetant par soubresauts, en avant et de côté, ses jambes grêles. Ismaël, armé d'un fouet, marchait devant et traînait après lui cet attelage boiteux; il frappait avec impartialité tantôt les côtes pelées du chameau, tantôt le dos rugueux du buffle. Le sillon se traçait ainsi tant bien que mal, à la grande fatigue des deux bêtes, qui se nuisaient mutuellement par l'inégalité de leur allure. Le travail était pénible aussi pour Ismaël, qui foulait sous ses pieds nus un terrain brûlant; le vieux paysan se courbait haletant sur sa charrue. Pas un nuage

ne tempérait la chaleur du jour; le soleil dardait ses rayons impitoyables sur la face ridée du fellah à barbe grise, comme sur la nuque rasée du jeune garçon. Aux instants de repos, ils s'asseyaient à l'ombre d'une touffe de tamarisques pour ronger en silence un oignon et une galette d'orge. Parfois une brise bienfaisante que leur envoyait le Nil les rafraîchissait au passage en agitant leurs sayons de toile bleue troués par de longs services, et puis ils se remettaient au labour avec résignation. Quand les semailles étaient finies, il s'agissait d'arroser les terres. Assis de chaque côté d'un fossé, Ismaël et son maître prenaient en main les extrémités d'un grand cuir qu'ils plongeaient dans l'eau d'un mouvement rapide; ils l'en relevaient tout plein et le vidaient par-dessus le talus d'une digue dans les rigoles communiquant aux sillons. Cette besogne machinale disloquait les épaules du petit Ismaël; ses larmes se mêlaient à la sueur qui coulait de son front. Il eût demandé grâce, s'il l'eût osé; mais son maître secouait rudement le cuir, et l'enfant, relancé par cette saccade, travaillait de plus belle, comme l'âne harassé reprend son trot sous le bâton pointu qui lui pique les flancs. Le soir, quand il rentrait à la ferme, la femme du fellah envoyait Ismaël à la fontaine. Elle le malmenait et s'en prenait à lui de ce que son fil s'embrouillait sur le dévidoir. Si les chiens affamés plongeaient leur museau dans le chaudron où cuisait le *dourrah* [1], le vieux paysan accusait Ismaël d'avoir prélevé double part sur le souper. L'âge et la pauvreté faisaient de ce couple souffrant des maîtres peu charitables. Trop craintif pour braver les paroles amères et les réprimandes qu'il n'avait pas méritées, Ismaël dévorait à la porte sa maigre pitance. Ces splendides soirées d'Égypte où l'on voit les étoiles s'allumer tout à coup sur la voûte sereine du firmament, le pauvre enfant les passa souvent à pleurer, assis contre les parois

1. Espèce de mil cultivé en Égypte et dans l'Inde.

de la cabane, et en vérité il eût été difficile de rencontrer plus de misère sous un ciel plus enchanté.

Dès que les champs commençaient à se couvrir de moissons, Ismaël était chargé de les garder. On lui remettait une fronde avec un sac rempli de cailloux, et, ainsi équipé, il allait se placer, pour faire sentinelle, sur un tertre qui dominait la campagne. Les oiseaux s'abattaient-ils en troupes sur les épis jaunissants, il frappait dans ses mains, poussait des cris et faisait siffler sa fronde. C'étaient là ses instants de bonheur ! Heureux de sa liberté, il promenait sur les plaines verdoyantes un regard épanoui. Le gazouillement des volatiles qu'il effrayait avec ses pierres le ravissait ; le croassement des corneilles lui semblait un doux chant comparé aux gronderies éternelles de la vieille femme qu'il avait laissée au logis. Que lui importait ce soleil de feu tombant d'aplomb sur ses épaules ? Mille pensées que la privation et la contrainte avaient refoulées au fond de son cœur s'éveillaient tout à coup et agitaient sa jeune tête. Cloué sur l'étroit espace où il était réduit, pour tout mouvement, à tourner sur lui-même, il se dressait sur la pointe des pieds pour découvrir au delà de son horizon de chaque jour. Du côté de la plaine passaient des chameaux chargés qui se déroulaient en longues caravanes, ne montrant que leurs têtes au-dessus d'un nuage de poussière. Du côté du fleuve, par-dessus la ligne de saules et de roseaux qui marque la rive, glissaient au loin les voiles des barques. Sur le ciel volaient en tourbillonnant les oiseaux pillards attirés par les moissons ; le long des fossés pleins d'eau couraient les bécassines et s'abattaient les cigognes. Autour de lui, tout marchait et se mouvait librement. Qui donc l'enchaînait sur ce tertre, comme un mannequin planté au bout d'un bâton pour faire peur aux corbeaux ? Et, tout en rêvant, il écoutait la brise murmurer dans les blés.

Quand il revenait le soir, après ces journées passées au grand air dans une indépendance complète, combien lui paraissait plus triste encore cette cabane obscure, enfumée, au fond de laquelle il n'apercevait que les figures mornes et revêches du vieux paysan et de sa femme! Peu à peu, l'idée de fuir s'empara de lui plus vivement. Le besoin de l'inconnu, qui peut tourmenter l'esprit d'un petit fellah comme l'âme d'un poëte, le sollicitait nuit et jour à s'élancer au delà de cette sphère, où rien ne souriait à sa jeunesse. Il hésita d'abord entre la terre et l'eau, entre le désert et le Nil. On sait que les caravanes, se montrant tout à coup à l'horizon comme le navire sur la mer, au retour d'expéditions lointaines et mystérieuses, exercent d'ordinaire sur l'imgination de l'Africain un attrait irrésistible; mais, pour l'Egyptien, le Nil est la route sacrée qui mène aux lieux où le soleil se lève. Ce fut donc le fleuve qui l'emporta; déposant à ses pieds la fronde et le sac plein de cailloux, Ismaël se mit à courir droit au rivage.

Que savait-il de la vie nouvelle qui l'attendait à bord de ces barques dont il avait entrevu les voiles? Rien; cependant il bondissait comme un chevreau, satisfait d'avoir brisé sa chaîne et de tourner le dos à la cabane inhospitalière de ses vieux maîtres.

II. — LE MOUSSE.

La première fois qu'Ismaël se vit emporté par une brise fraîche sur les eaux du Nil, il se crut ravi au troisième ciel. Les voiles triangulaires frémissaient sur les vergues; la *canja* [1], inclinée sous la pression du vent, glissait en se balançant avec légèreté autour des grèves, rasait les îles couvertes d'une végétation abondante, et dépassait, dans sa marche rapide, les villages

1. Barque du Nil.

cachés sous les dattiers. — Que le monde est vaste, qu'il est beau! pensait Ismaël; labourez vos champs... moi, je navigue! — Et, couché au pied du mât, le petit mousse se laissait nonchalamment emporter à travers l'espace. Les femmes qui marchaient le long des digues une cruche sur la tête, les pâtres qui conduisaient les buffles dans les hautes herbes, les barques à l'ancre devant les hameaux, les maisons des paysans perdues dans la campagne, tout cela passait devant ses yeux comme une vision. Il respirait à pleins poumons l'air vivifiant du fleuve et se sentait renaître. Malheureusement, au plus fort de son extase, un coup de corde, vigoureusement appliqué sur ses épaules par la main du patron, vint lui apprendre qu'un mousse n'est pas embarqué pour se croiser les bras et regarder couler l'eau. La *canja* avait touché sur une grève, l'équipage se jetait par-dessus le bord, et chaque matelot, en poussant avec son dos, cherchait à la remettre au milieu du courant. Plus petit que ses compagnons, Ismaël plongeait dans les flots jusqu'à la bouche. Ses pieds glissaient sur le sable; déjà il regrettait le tertre sur lequel il faisait naguère tournoyer sa fronde en terre ferme. Comme il allait perdre pied, le patron, l'attrapant par les oreilles, le ramena vivement sur le pont, et l'envoya, pour se sécher, carguer les voiles qui battaient le long des mâts.

Tel fut le début d'Ismaël dans la carrière de marin. Avait-il gagné au change? je ne sais; toujours est-il qu'il ne se découragea point pour si peu. La Providence, qui prend en pitié les enfants, a donné aux mousses la faculté d'oublier bien vite les corrections qu'ils reçoivent; ils les acceptent sans se plaindre, comme ils se soumettent aux alternatives d'orage et de beau temps. Tout en se frottant l'épaule, Ismaël se sentait moins humilié d'avoir été battu par un homme auquel obéissaient de grands et robustes matelots, qu'il ne l'était auparavant, quand ses

vieux maîtres le grondaient sans raison. Et puis la vie errante sur le Nil lui plaisait; orphelin et délaissé, il trouvait dans sa barque une patrie, dans ses compagnons une famille. En dépit des inconvénients du métier, il navigua.

Un jour, la *canja* qu'il montait prit terre à Fouah, ville fort ancienne, située sur la rive droite du Nil, à peu près en face du point où débouche le canal Mahmoudiéh, qui vient d'Alexandrie. Les voyageurs s'y arrêtent pour rechercher dans la campagne environnante l'emplacement du port de Naucratis, « seule ville, dit Hérodote, où, du temps des Pharaons, les vaisseaux grecs pouvaient aborder, » et pour visiter ce qui reste des ruines de Saïs. Les mariniers qui font le commerce entre Rosette et le Caire y abordent aussi, parce que ses bazars sont abondamment pourvus de volailles et de fruits de toute espèce; ils y trouvent en outre à acheter les cordages dont ils ont besoin pour leurs bâteaux. Fouah est une des villes de la Basse-Égypte les plus florissantes. A certaines époques de l'année, à l'automne surtout, des centaines de barques encombrent les quais. A peine distingue-t-on, à travers les antennes et les mâts, le cours majestueux du Nil, si large en cet endroit qu'on le prendrait pour un lac, et tout parsemé d'îles riantes qui sortent du milieu des grèves comme des oasis. Une foule de minarets s'élancent au-dessus des coupoles et des maisons à toits plats; les uns sont anguleux et pointus comme des flèches romanes, les autres, arrondis en tourelles, se terminent par un bourrelet en forme de turban. Des bananiers et des figuiers, qui laissent pendre sur les murs leurs larges feuilles et leurs branches épaisses, font ressortir encore la couleur éclatante des édifices rangés le long du fleuve. En somme, c'est une ville d'un effet pittoresque, tout orientale, digne de se mirer dans les flots du Nil.

Au moment où la barque d'Ismaël relâchait à Fouah,

une brume assez intense voilait l'horizon. Le soleil se levait à peine ; il s'en fallait d'une heure que la brise du nord, sur laquelle les marins comptent toujours pour remonter le Nil, ne dissipât ces vapeurs. En attendant l'instant de se remettre en route, l'équipage sauta à terre, ne laissant à bord que le mousse Ismaël. La barque était amarrée devant une petite place dont un groupe de dattiers marque le centre. Le côté qui fait face au fleuve est occupé par une vieille mosquée bâtie en briques, ainsi que le minaret à deux étages qui la surmonte. A droite et à gauche s'étendent de chétives boutiques et des échoppes de barbiers. On y voit aussi des cafés, tentes légères soutenues par des piquets. A cette heure matinale, les marchands turcs et égyptiens, mêlés aux marins arabes, y buvaient le moka dans des tasses microscopiques, en fumant leur fin tabac de Syrie dans des pipes longues comme des lances. Devant les maisons, des femmes de fellahs, vêtues de saies bleues à larges manches et le visage couvert d'un voile, offraient aux acheteurs des oranges et des dattes dont elles écartaient les mouches à coups d'éventail. Les milans affamés piaulaient en volant autour de la mosquée, les tourterelles roucoulaient sur les balcons, et les chiens fauves, moitié loups et moitié renards, se faufilaient dans les jambes des passants. Ni l'âne patient trottant dans la poussière, ni le dromadaire qui se repose en allongeant son cou sur le sable, ne manquaient à ce tableau, que complétait la présence d'un *aïta*. On appelle ainsi, en Orient, les soldats irréguliers connus en Occident sous le nom d'Arnautes et d'Albanais. Cette race de pandours, qui fait la joie des peintres par l'éclat de son costume et l'extravagance de son équipement, cause la terreur des populations asiatiques par ses déportements et ses violences. Rien ne représente mieux la force brutale que ces gens hargneux et féroces qui portent sur eux tout un arsenal de pistolets, de couteaux

et de yataghans; ils sont, à vrai dire, la monnaie d'un pacha.

Celui qui venait de faire son apparition sur la petite place de Fouah s'y promenait en vainqueur, d'un pas ferme et solennel; chacun se rangeait et laissait l'espace libre autour de lui. Ses vastes pantalons chamarrés de broderies s'engouffraient dans une paire de bottes turques. Comme il faisait chaud, il ne portait pas de veste; ses bras longs et nerveux flottaient dans des manches de toile d'une ampleur démesurée, que le temps avait usées en maints endroits. Tantôt il rejetait ses mains derrière son dos en levant la tête, tantôt il les reposait sur deux pistolets qui sortaient de sa lourde ceinture et lui montaient jusqu'au menton; souvent aussi il bâillait. Dans toute sa personne, il y avait quelque chose de terrible et de grotesque, qui tenait du bourreau et du matamore.

Cependant Ismaël, resté seul dans sa barque, chantait gaiement. C'est un si beau moment pour un mousse que celui où l'équipage, quittant le bord, le laisse maître absolu dans l'étroit espace où il a coutume d'être l'esclave de chacun. Ismaël allait et venait sur le pont, de la proue à la poupe, furetant partout. La pipe du patron lui tomba sous la main, et il se mit à fumer. L'heure du déjeuner approchant, il attisa le feu sous la chaudière et fit cuire les pains d'orge sous la cendre. D'une voix insouciante, il jasait avec les jeunes marins qui, chargés eux aussi de garder leurs bateaux, se livraient à de bruyants ébats. La brise qui commençait à déchirer le voile de vapeurs étendu sur le Nil et paraissait ranimer la nature endormie excitait encore sa joyeuse humeur. Bientôt le soleil parut; une forte chaleur, mêlée à une vive clarté, se répandit instantanément sur la ville, sur la campagne et sur les eaux. Au même moment, l'aïta, fatigué d'arpenter le terrain avec la régularité d'un balancier d'horloge, s'assit au pied d'un des dattiers plantés

au milieu de la place. Il goûtait déjà les douceurs du sommeil, quand une corneille qui becquetait à la cime de l'arbre une grappe de fruits mûrs lui en fit choir sans façon une demi-douzaine sur la face. Brusquement réveillé, l'aïta se frotte le nez et se lève; il promène sa vue autour de lui, et ses regards furieux rencontrent ceux du mousse, qui éclatait de rire... L'enfant chercha à cacher l'expression de son visage, mais il était trop tard; l'aïta l'avait vu. La preuve, c'est qu'il le tenait déjà au bout d'un de ses longs pistolets. La détente partit... et le coup rata.

Ismaël avait tourné derrière le mât comme l'écureuil se cache derrière la branche pour éviter le fusil du chasseur; il épiait les mouvements de son ennemi, dont la colère allait croissant. Les marchands assis à la porte des cafés allongeaient la tête et regardaient en tenant à la main leurs pipes allumées... L'aïta se précipitait vers la barque; il tira de sa ceinture son second pistolet et fit feu. Cette fois, le coup partit; la balle coupa le cordage qui soutenait la voile, la vergue pesante tomba sur le pont avec fracas, et dans sa chute elle renversa la chaudière où cuisait le déjeuner de l'équipage. A ce moment-là, le patron de la barque, suivi de ses matelots, arrivait sur la place; quant au mousse Ismaël, prompt comme l'éclair, il avait fait un bond par-dessus le bord.

La pensée que l'enfant avait dû périr dans les eaux du fleuve consola sans doute l'aïta de ne l'avoir pas tué. Il replaça majestueusement ses armes dans sa ceinture, après les avoir rechargées; puis, comme un homme qui vient d'accomplir une action héroïque, il lança sur la foule un regard dédaigneux, rejeta en arrière son bonnet rouge à houppe bleue, et reprit sa promenade solitaire.

— Retournai-je à bord? pensait Ismaël, qui se tenait tapi dans une barque voisine. — Mais l'aïta ne s'éloignait pas, et le mousse n'osait se montrer. A la vue du dégât

que la balle venait de causer dans sa *canja*, le patron, qui ne savait pas au juste ce qui s'était passé, entra en fureur contre Ismaël. Courant sur le pont, il le cherchait et l'appelait avec des paroles si peu rassurantes, que le pauvre enfant, loin de venir vers son maître, enjamba par-dessus le bord d'une seconde barque, puis d'une troisième. Enfin, il gagna le quai et se mit à fuir à toutes jambes. La brise soufflait, le Nil se couvrait de tant de voiles qu'on eût dit une troupe de goëlands qui déployait ses ailes. Pauvre mousse ! lui qui espérait aborder au Caire dans trois jours et voir la grande ville, le voilà à pied, comme un mendiant, sans asile, ne possédant pour toute fortune qu'une demi-douzaine de piastres [1], nouées dans un pan de sa tunique.

III. — LE PATRE.

A quelques lieues au-dessus de Fouah, sur la rive droite du Nil, s'avance une pointe escarpée que ronge le courant. Quand les eaux sont basses, les barques la côtoient de très-près, afin d'éviter les grèves, qui en cet endroit barrent presque entièrement le lit du fleuve. Sur cette langue de terre, fertilisée par l'inondation, s'épanouit une végétation puissante. Des champs de coton et de maïs s'étendent dans le voisinage, coupés par des canaux profonds, sur le bord desquels se promènent gravement le héron et la cigogne. Çà et là on distingue des espaces plus maigres où poussent les dattiers épineux, et des clairières semées de buissons aux branches noires et tortues, où le fellah conduit ses troupeaux de buffles. Dans les parties de la campagne les plus sablonneuses, on voit surgir la bosse de quelque chameau solitaire; tandis qu'il broute, l'ibis blanc se pose sur son dos dans l'attitude mystérieuse que lui donnent les hiéroglyphes. Non loin de là, une chétive mosquée an-

1. La piastre turque est une petite monnaie qui ne vaut plus aujourd'hui que 25 centimes environ.

nonce la présence d'un hameau. Les maisons en sont si basses, qu'on ne les aperçoit pas du rivage; seulement, on découvre une foule de petits édifices en forme de ruches et assez élevés, que l'on reconnaît pour des colombiers à la multitude de pigeons qui volent alentour. Ce fut dans ce hameau qu'Ismaël vint chercher un refuge à la suite de la catastrophe qui lui fit abandonner sa barque. Poussé par la faim, ne sachant que devenir, il erra quelque temps autour des habitations; le souvenir de la ferme où il avait passé quelques années dans la misère l'empêchait de frapper à aucune porte; enfin, il en trouva une ouverte et entra. Le maître de la maison, riche laboureur, lui offrit de garder ses buffles. C'était au moins vivre dehors, au grand air; Ismaël accepta.

Le lendemain, il partit avec son troupeau : les buffles, attirés par la fraîcheur des eaux, l'entraînèrent du côté du Nil, et il les suivit tristement. Bien des voiles se croisaient sur les flots légèrement soulevés par la brise. Des *canjas* remontaient dans la direction du Caire pour y déposer des pèlerins qui se rendaient à la Mecque; d'autres barques, plus grandes, portant le pavillon rouge semé de trois croissants, descendaient vers Alexandrie avec un chargement d'esclaves pris dans les hautes régions du Nil. Une foule de têtes noires et crépues se pressaient aux étroites lucarnes de l'entrepont pour humer l'air et regarder les interminables rives de ce fleuve si long à parcourir. En voyant ces Nubiens arrachés à leur pays et voués à l'esclavage, Ismaël se sentit moins malheureux. — Il y a sur terre des gens plus à plaindre que moi, pensa-t-il. — Et ses regards inoccupés se portèrent sur une *canja* qui s'approchait du rivage pour doubler le promontoire dont nous avons parlé. C'était celle qu'il avait désertée la veille. Il distinguait la figure sévère du *reïs*[1], coiffé de son turban de mousseline

1. Patron de barque. Ce mot arabe a passé, avec beaucoup d'autres, dans la langue portugaise. On l'emploie sur le Tage comme sur le Nil.

blanche ; les matelots, assis en cercle à la proue, se reposaient en racontant quelqu'une de ces fantastiques légendes qui l'avaient tant de fois charmé. Hélas! sa vie aventureuse était-elle finie ? Condamné à suivre le pas lent de ses buffles, ne devait-il plus voguer sur le grand fleuve ?

— Si je hélais la barque ? se dit-il à lui-même. Tout est réparé à bord... On me battra, je reprendrai mon poste, et je jure de ne plus jamais rire à la face d'un aïta.

Il faisait un pas en avant, puis en arrière, hésitant encore à prendre un parti, quand il vit une jeune fille sortir de dessous les arbres, prêter l'oreille au sillage de la barque et courir en chantant. Le *reïs*, sans rien répondre, lui lança quelques pièces de monnaie enveloppées dans un chiffon, et la voile disparut. La mendiante s'était arrêtée au bruit qu'avait fait l'aumône du marinier en tombant à terre; mais, bien qu'elle remuât les touffes d'herbe et soulevât les branches d'arbres inclinées sur le sol, Ismaël remarqua qu'elle ne trouvait rien. Il lui parut tout simple de l'aider; mais celle-ci, dès qu'il approcha, porta ses mains à son visage pour se cacher; puis, comme il avançait toujours, elle se tapit sous un buisson.

Cependant le soleil montait. Sur l'autre bord du Nil, les sables des grèves, se confondant avec ceux du désert, commençaient à miroiter comme une plaque de fer rougie au feu. Les buffles essoufflés, se frayant un passage parmi les joncs, s'allongeaient dans les flots et s'y baignaient comme des caïmans; ils ne laissaient voir que leurs cornes noires et leur museau épaté. C'était le moment où les pâtres s'abritent sous les saules pour dormir. Ismaël, étendu à l'ombre, fermait les yeux, lorsque la petite mendiante, quittant sa retraite, marcha doucement de son côté.

— As-tu trouvé la pièce de monnaie ? lui demanda-t-il sans se déranger. — La jeune fille tressaillit, s'arrêta court et fit un pas en arrière.

— Est-ce que je te fais peur ? reprit le pâtre en se levant.

Tu ne me vois donc pas ? — Et, comme elle répondait par un signe négatif : — Pauvre petite ! lui dit-il, tu es aveugle ! Comment oses-tu courir si près du bord de l'eau ?

— Oh ! répliqua-t-elle un peu rassurée, je connais cette pointe et les environs à cent pas à la ronde, et je peux suivre seule le chemin qui mène d'ici chez ma mère à l'entrée du village.

— Veux-tu que je te conduise à l'ombre ? ajouta Ismaël ; ne reste pas là où tu es, le sable brûle les pieds ! viens !...

— Non, non ; quand il fait bien chaud, j'entrevois du côté du soleil une lueur qui me réjouit. Et puis il faut que je guette les barques, c'est par ici que je vais au-devant de celles qui remontent à la voile. J'entends le bruit du courant qu'elles refoulent, et je demande l'aumône aux *reïs*. Ce qu'ils me jettent tombe souvent dans les épines ; je passe bien du temps à chercher, je m'écorche les mains et les pieds : mais enfin Dieu est grand, et, à force de patience, je trouve...

— Pourquoi t'es-tu cachée quand je me suis approché de toi ce matin ?

— J'ai cru que quelque méchant pâtre des environs venait pour me voler, répondit-elle ; les autres mendiants sont jaloux de moi, parce que cette place est bonne. Il y a aussi des enfants qui me jouent de mauvais tours ; ils lancent de petites pierres dans l'herbe, et me crient : — Cherche, Fatimah ! cherche !... Et, quand ils m'ont fait chercher pendant une demi-heure, ils se sauvent en se moquant de moi.

— Je te défendrai, dit Ismaël. — Et il la fit asseoir près de lui.

Chaque jour, ils se retrouvaient ainsi à la même place. Entre ces deux enfants que la Providence semblait avoir oubliés, il s'établit bientôt une intimité facile à comprendre. La petite mendiante Fatimah, à qui ces jours sans lumière, passés dans la solitude, paraissaient bien longs,

avait trouvé une voix compatissante qui répondait à la sienne. Avant elle, qui avait aimé Ismaël? Personne; le jeune pâtre s'attachait donc au seul être qui ne le repoussât pas dans son délaissement. Le hasard lui avait fait rencontrer une créature plus faible que lui et qu'il protégeait. De plus, il prêtait à la petite fille aveugle le secours de ses yeux; du plus loin qu'il découvrait des barques, il les lui signalait, de sorte que, certaine de ne pas les manquer, celle-ci pouvait dormir en paix sous le buisson où elle s'était fait un gîte. Quand les mariniers lui lançaient quelque aumône, elle se plaisait à la ramasser elle-même. — Laisse-moi chercher, disait-elle à Ismaël. C'est ma joie, mon travail à moi! N'est-ce pas la seule chose au monde que je puisse faire? — Pendant la chaleur du jour, elle venait parfois poser sa tête sur les genoux du pâtre, et elle s'écriait avec ravissement : — Je te vois, Ismaël!... Tiens, place-toi devant le soleil; oh! je vois une ombre, c'est toi, c'est toi! — Le soir, lorsque la fraîcheur du Nil se répandait sur les rives et que les oiseaux chantaient, elle appelait le jeune pâtre, et lui mettait la main sur l'épaule en lui disant : — Courons, courons! mène-moi loin, bien loin,... plus loin que je n'ai jamais été!

Et tous deux ils couraient d'un pas leste à travers la lande où le latanier pousse parmi les sables. Peu à peu la petite aveugle, qui avait vécu cachée sous un buisson dans de continuelles alarmes, devint moins craintive; sa figure, jusque-là morne et contractée, s'illumina d'un rayon de jeunesse, comme s'épanouit au fond d'une cour humide la fleur languissante que le soleil a touchée en passant.

Ainsi s'écoulaient leurs jours, qui, pour se ressembler tous, n'en étaient peut-être pas moins heureux. Un matin qu'il avait plu beaucoup et que le Nil commençait à croître, Fatimah se tenait en vigie à sa place accoutumée, cachée jusqu'aux épaules dans les herbes humides. Une barque s'approchait; la petite aveugle crut distinguer des voix qui

parlaient une langue étrangère, et elle s'en réjouit ; le voyageur qui s'aventure en pays lointain est assez porté à semer des aumônes sur son passage. — Béni soit Dieu, qui m'envoie des *Franguis* (Européens) ! dit Fatimah. Et le cœur lui battait bien fort. Elle courut vite en chantant sa chanson ; la barque voguait rapidement, car la brise la poussait en poupe, et bientôt l'aveugle entendit le bruit de plusieurs pièces de cuivre enveloppées ensemble qui tombaient entre les arbres.

— Prends garde ! lui cria le *reïs*, comme elle avançait à travers les broussailles, prends garde à toi !...

La pluie du matin avait détrempé la terre ; sous les pas de Fatimah s'ouvrait un trou profond qu'elle ne connaissait pas encore et dans lequel elle roula. Étourdie de sa chute, elle resta sur la grève, sans mouvement ; ses mains crispées s'enfonçaient dans le sable, comme si elle eût craint d'être entraînée par les eaux du Nil, qui murmuraient à son oreille. Elle appela Ismaël, mais le jeune pâtre était allé cueillir des joncs qui lui servaient à tresser des corbeilles ; à peine si on eût pu entendre du rivage le mugissement de ses buffles, qui paissaient épars dans la campagne.

Cependant les passagers de la barque faisaient serrer les voiles et tourner la proue vers la terre. Quand ils abordèrent, Fatimah, un peu remise de sa chute, s'efforçait de retrouver son chemin. Ce bruit de pas derrière elle l'inquiétait, et elle avait honte d'être tombée, elle qui avait passé tant de journées à fouler en tous sens, pour apprendre à le mieux connaître, l'espace borné qui formait tout son univers ! Tremblante d'impatience et de crainte, elle tâtait le rivage abrupt qui se dressait au-dessus de sa tête, lorsque le patron du bateau, mécontent de cette relâche imprévue qui le retardait, dit à l'un des voyageurs européens :

— *Ekim bouzourg* (médecin vénérable), vous voyez

bien qu'elle ne s'est pas fait de mal. Partons avant que la brise cesse, et demain nous serons au Caire, s'il plaît à Dieu !

Sans rien répliquer, le médecin à qui s'adressait cette allocution prit la petite aveugle par la main, et la regardant avec attention : — Ne crains rien, lui dit-il, et réponds-moi. Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans, répliqua Fatimah tout émue.

— Tes yeux ont-ils toujours été fermés ?

— Non; mais il y a si longtemps qu'ils sont malades, que je n'ai pas souvenir d'avoir vu.

— Veux-tu me suivre au Caire, et peut-être... je te guérirai ?

A ce moment-là, Ismaël surpris de voir une barque à l'ancre devant la pointe, s'approchait furtivement le long du rivage, et écartait les roseaux en regardant avec inquiétude. Les étrangers avaient aidé la petite aveugle à remonter, et, tandis qu'ils s'acheminaient vers le village, celle-ci marchait du côté de la campagne, prêtant l'oreille, se penchant à droite et à gauche. Au bruit que fit Ismaël en sortant de sa cachette, elle se précipita à sa rencontre; elle avait reconnu son pas, et lui saisit vivement les deux mains. Sa physionomie portait les traces d'une si forte émotion, que le pâtre restait immobile sans oser l'interroger.

— Ismaël, lui dit-elle après un instant de silence, tu vois ces *Franguis* ? Ils veulent m'emmener... pour...

— Pourquoi ? demanda brusquement le jeune pâtre.

— Pour me guérir, pour m'ouvrir les yeux !... Ils sont allés chercher ma mère, qui me suivra... Tu ne réponds rien, Ismaël ? Moi qui suis si heureuse !... Je verrai aussi, moi, je verrai, répétait-elle avec exaltation, et je reviendrai ici te rejoindre.

— Quand tes yeux seront ouverts, tu n'auras plus besoin de moi, dit le pâtre, et tu m'oublieras.

Fatimah pleurait de joie, et Ismaël de chagrin. Le lendemain, de bonne heure, les matelots arabes montaient à la pointe des vergues pour déferler les voiles, tandis que le *reïs*, debout au gouvernail, regardait du côté de la terre. Bientôt Fatimah parut, accompagnée de sa mère, qui portait un petit paquet fort léger : c'étaient leurs effets, tout ce qu'elles possédaient à elles deux. On eût dit que l'enfant avait déjà recouvré la vue, tant elle marchait vite. A peine appuyait-elle sur le sol le bâton recourbé qui lui servait d'ordinaire à guider ses pas mal assurés. Aucun de ses mouvements n'échappait à Ismaël ; il l'attendait sur la route, immobile et le cœur gros. Quand deux amis se séparent, celui qui reste est si à plaindre ! Comme Fatimah passait près de lui, il fit de son côté un pas qu'elle entendit ; ses yeux fermés se tournèrent vers le pâtre ; puis, comme si elle eût craint d'attirer l'attention de sa mère, elle continua d'avancer. D'ailleurs, derrière elle venaient les passagers de la barque, et à leur tête le médecin, qui lui inspirait un respect mêlé de frayeur. Celui-ci remarqua bien qu'Ismaël observait tout ce qui se passait ; il lui adressa quelques questions, mais le pâtre ne répondit rien.

— Ce conducteur de buffles, dit le médecin à ses compagnons, m'a tout l'air de nous faire la mine parce que nous emmenons cette petite infirme ! — Et s'adressant à Ismaël qui semblait l'écouter : — Tiens, mon garçon, prends ce *bakchich*[1] pour te consoler.

Le pâtre secoua la tête d'un air qui signifiait : Je ne suis pas un mendiant.

— Diable ! reprit le médecin ; un fellah qui refuse l'argent qu'on lui offre !... Cela ne s'est jamais vu ! Comment t'appelle-t-on ?

— Ismaël.

1. Aumône, présent, pour-boire, que les pauvres et en général les gens des basses classes en Orient réclament des étrangers.

Tout à coup la brise rida la surface du Nil ; on la voyait arriver de loin, soulevant la poussière des plaines, courbant les saules et les roseaux, animant de son murmure le paysage endormi. Quand le premier souffle atteignit le bout des voiles, la barque s'inclina, prit son élan comme un cheval qui sent l'éperon, puis partit, laissant derrière elle un sillon d'écume. Fatimah cherchait à se reconnaître sur cet élément nouveau ; surprise par le balancement inattendu de la *canja*, elle s'accrochait aux cordages ; cependant son visage se penchait vers la rive avec une certaine obstination, et Ismaël, qui la suivait du regard, comprit qu'elle lui disait adieu. A mesure que la barque s'éloignait, il approchait plus près du bord de l'eau, au point que son pied touchait déjà le sable humide. Là, sous une touffe de joncs, il découvrit le bâton recourbé que l'aveugle y avait laissé comme un souvenir. Il le ramassa : c'était une tige de palmier lisse et flexible.

Les voiles du bateau, cachées de temps à autre par les îles du fleuve, se montraient encore à l'horizon, mais enfin elles cessèrent d'être visibles, et Ismaël, après s'être plus d'une fois retourné en arrière, monta de nouveau sur le rivage. Ses buffles oubliés paissaient à l'aventure ; le mouvement qu'il se donna pour les rallier l'empêcha de sentir trop vivement le chagrin qui l'oppressait. Pendant quelques jours, il s'occupa à parcourir pas à pas les sentiers à travers lesquels il avait souvent conduit la petite Fatimah ; mais peu à peu l'empreinte de leurs pieds s'y effaçait. Bientôt aussi, l'époque des crues arrivant, le Nil débordé de toutes parts prit les proportions d'une mer. Les sables étaient submergés ; les flots plus profonds, battus par la brise, écumaient contre les palmiers baignés jusqu'à la cime. Il n'y avait plus pour les barques de route précise ; elles coupaient au plus court, loin de la pointe dont les basses eaux les forçaient auparavant de se rapprocher. Les buffles, animaux presque amphibies, se

trouvaient à merveille de ces inondations qui formaient dans la plaine des lacs et des marais; mais le pauvre Ismaël se voyait doublement délaissé, seul sur un rivage déserté par les navigateurs. Rien ne l'attachait plus à ce promontoire : aussi, quand le Nil rentré dans son lit lui permit de faire route, il prit congé du maître de la ferme.

Où allait-il? Au Caire; d'abord parce qu'il avait plus de chances de trouver à vivre dans une grande ville, et puis pour une autre raison qu'il ne s'avouait qu'à demi.

IV. — L'ÂNIER.

« Qui n'a pas vu le Caire n'a rien vu, dit quelque part un personnage des *Mille et une Nuits;* son sol est d'or, son ciel est un prodige!... Le Caire est la capitale du monde! » Dans ces paroles de l'écrivain arabe, il faut faire la part de l'emphase et de l'exagération. Cependant il serait difficile de trouver, même en Asie, une ville plus riche que la capitale de l'Égypte en monuments du meilleur style mauresque. Quelle cité musulmane offre à l'œil ébloui une plus grande variété de mosquées et de minarets, une pareille profusion de portiques et de coupoles? Est-il dans tout l'Orient une capitale qui puisse se vanter d'être assise sur les bords d'un fleuve à la fois plus célèbre et plus majestueux? C'est à nous, habitants des latitudes froides, que son ciel doit paraître un prodige! Quant à son sol, il n'est pas d'or, mais bien de sable et de terre grise; aussi, lorsque les dromadaires, les chameaux et les ânes débouchent au trot sur une grande place coupée comme une clairière dans cette forêt de maisons, ou se précipitent pêle-mêle avec les porte-faix chargés dans les rues étroites et tortueuses, quels tourbillons de poussière! Ajoutez à cela les cavaliers qui passent rapides comme l'éclair, fiers de leurs yataghans recourbés, de leurs selles de velours rouge, se redressant sur leurs larges étriers et

laissant flotter au gré du vent leurs vestes chamarrées d'or. A les voir galoper comme des furieux à travers la foule, on se rappelle le vers d'un poëte persan : « La source du soleil est obscurcie par la poudre que font voler leurs coursiers pleins de colère et d'ardeur ! »

On conçoit qu'Ismaël, au sortir des tranquilles pâturages où il menait paître ses buffles, dut se sentir étourdi en abordant une ville pareille ; il n'avait jamais vu que les petits ports des environs de Rosette. Perdu au milieu de cette multitude qui s'engouffre dans toutes les ruelles comme les eaux du Nil débordé dans les canaux qui coupent la campagne, il errait à l'aventure. La fatigue cependant le força de s'arrêter. Il s'assit à l'angle d'une place, au pied d'un grand mur ombragé par quelques sycomores. Devant lui, sous les tentes d'un café, causaient en fumant des chefs arabes, reconnaissables à leurs manteaux noirs. L'un disait : « L'énergie de l'homme est au-dessus des caprices du sort. Vis de la fatigue de ton bras et de la sueur de ton front ; et si ton courage vient à défaillir, prie Dieu qu'il te vienne en aide ! »

Un autre disait : « Si la lune ne marchait pas, elle resterait toujours à l'état de croissant. Je voyagerai dans les contrées de l'orient et du couchant ; je ferai fortune, ou je mourrai loin de mon pays. — Si les chiens voient un homme en haillons, ajoutait un troisième, ils aboient après lui et grincent des dents ; mais qu'ils voient venir un homme dans l'opulence, ils vont vers lui en agitant la queue ! »

Ces discours graves et sages frappèrent vivement l'esprit d'Ismaël ; il les eût écoutés longtemps, si une demi-douzaine de jeunes garçons, âniers de leur métier, qui jusque-là avaient dormi paisiblement auprès de lui, ne se fussent éveillés aux braiements de leurs bourriques. Ces animaux, abandonnés en plein soleil par leurs maîtres qui reposaient doucement à l'ombre, faisaient entendre leurs

plaintes. Après les avoir rappelés à l'ordre, les âniers se mirent à jaser gaiement; chacun raconta ses courses de la journée et fit sauter dans sa main l'argent qu'il avait reçu. Ismaël les considéra avec attention; pareil au ramier qui, chassé de sa forêt, s'est abattu au milieu d'une troupe de pigeons domestiques, il reconnaissait bien dans ces enfants des fellahs comme lui, mais leur allure effrontée le tenait à distance. Cependant une heure s'était écoulée sans qu'ils eussent pris garde à lui. — Si je leur parlais? se disait-il; ils connaissent la ville... Venus comme moi de la campagne, ils ont trouvé le moyen de vivre ici! — Et, après avoir bien examiné ces vauriens à l'œil vif et rusé, il avisa le plus petit de la bande, comme étant celui qui se laisserait aborder le plus facilement. Il se leva donc, et sa bouche s'ouvrait pour parler, quand le petit ânier le toisant d'un air moqueur :

— Qui es-tu? lui dit-il, d'où viens-tu, paysan? Tu n'es pas des nôtres.

Confus et interdit, Ismaël battait en retraite.

— Tiens, dit un second, vas-tu à la Mecque? Tu as à la main un bâton de pèlerin. — C'était celui de la petite aveugle, que le pâtre avait emporté.

— Laissez-le, cria un grand garçon plus fort que les autres, et écartant ses camarades, qui faisaient cercle autour du nouveau venu : — Parle, lui dit-il; ton nom?

— Ismaël.

— De Rosette, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le pâtre.

— Tu es cet Ismaël Er-Raschydi[1] qui a déserté sa barque à Fouah? Ah! mon garçon, tu as bien fait de partir; si le patron t'avait tenu!... Là-dessus, il raconta à ses compagnons l'aventure de l'aïta endormi au pied d'un dattier, et comment celui-ci, à son réveil, avait déchargé ses

1. De Rosette. Le nom arabe de cette ville est Raschid.

pistolets sur le mousse. L'histoire fut très-goûtée des conducteurs d'ânes, qui, avides d'en apprendre la suite, se rapprochèrent d'Ismaël.

— Et moi aussi, reprit l'ânier, j'ai déserté le même jour. Ma barque s'en allait dans ton pays, à Rosette, et je me suis glissé dans une autre, qui m'a conduit au Caire. Je m'en suis fort bien trouvé... Voyons, toi, que fais-tu ici?

— Rien encore, dit Ismaël; j'arrive, et...

— Et tu ne sais quoi devenir?

— Non, dit-le pâtre en baissant les yeux.

— Eh bien! mon garçon, fais-toi ânier. Le métier n'est pas difficile. Tu te mets au service d'un patron qui te loue sa bourrique, tu te plantes le matin à l'entrée du quartier des Francs, et, dès que tu vois paraître un de ces étrangers qui ressemblent à une paire de pincettes coiffée d'un chaudron[1], tu cries : *Good dunkey*, *signore*, *very good dunkey*; un bon âne, seigneur, un bien bon âne! Ces *Franguis* veulent tout voir : tu les mènes à la citadelle, aux tombeaux des sultans mamelouks, au bazar des esclaves...

— Il faut bien du temps pour apprendre à connaître tout cela, dit Ismaël, et moi qui ne sais pas même le nom de cette place.

— Bah! reprit l'ânier, dès qu'une pratique a enfourché ton âne, tu piques ta bête et au galop! Tu demandes ta route au premier camarade qui se rencontre. Si tu t'égares, tant mieux, la course est plus longue, et tu te fais payer davantage. Et puis, quand le *Frangui* te donne de l'argent, pleure, crie, ameute les passants; dis que l'infidèle, le *cafir* t'a refusé le pour-boire qui t'est dû. L'étranger aura peur, et il te jettera une poignée de piastres.

Et en parlant de la sorte il se tourna vers ses camara-

1. Bien qu'elle soit peu poétique, cette comparaison est familière aux Orientaux.

des; comme pour leur dire : — N'est-ce pas que cela se pratique ainsi?

L'éloquence de l'ânier avait produit une certaine impression sur l'esprit d'Ismaël.

— Et le patron, demanda-t-il, comment s'arrange-t-on avec lui?

— Le maître qui te loue son âne n'est pas là pour te surveiller comme le patron d'une barque, répondit le jeune garçon. Tu dois te faire tirer les deux oreilles au moins trois fois avant de lui lâcher l'argent. Et puis, crois-moi, ne cours point après ces vilains Juifs qui ont le nez si pointu : ce sont des chiens avares; ni après les Coptes, qui portent un encrier à leur ceinture : ce sont des renards rusés, et on ne gagne rien avec eux; ni après les Turcs coiffés de gros turbans qui leur tombent sur les yeux : ce sont des gens rudes au pauvre monde; mais quand tu vois un Franc, bats-toi avec les camarades pour l'avoir : il appartient de droit au premier qui touche son habit.

Et après un moment de silence : As-tu dîné? demanda l'ânier.

— Non, dit Ismaël avec la modestie d'un invité qui répond à son hôte.

— Tant mieux, répliqua son nouvel ami; viens avec moi.

Et il le fit entrer dans une petite boutique où l'on vendait des fruits. Il y prit quelques douzaines de bananes, plus deux à trois livres de ces pâtés qui se composent de dattes si bien écrasées qu'on ne voit plus qu'une masse de noyaux et de mouches pétries dans un suc noir. Ces friandises furent déposées dans le bonnet d'Ismaël; et comme il s'extasiait sur l'abondance des provisions : — C'est toi qui régales, lui dit l'ânier; donne-moi ta bourse, que je paie.

Ismaël tira quelques piastres de sa ceinture; une fois dehors, le conducteur d'ânes appela ses camarades. Tous

se jetèrent à l'envi sur les bananes et sur le pâté de dattes. Une fontaine qui coulait à quelques pas de là, sous une voûte de pierre ornée de fines arabesques, leur fournit une eau limpide. Ismaël avait payé sa bienvenue; il était ânier. Dès le lendemain, le tuyau de la pipe passé dans le collet de sa tunique, les manches retroussées et les jambes nues, il courait à travers la grande ville du Caire, de la place de l'Ezbékieh à la mosquée de Touloun, de Birket-al-Farrayn à la place de Roumey. Comme il semblait plus naïf que ses confrères, les voyageurs étrangers l'employaient de préférence aux autres, et il faisait de bonnes journées. Cependant, ni ces courses multipliées, ni les avantages de sa nouvelle condition, ne lui faisaient oublier le temps où il gardait les buffles sur le bord du Nil. Quand il avait tout le jour piqué les flancs de son âne, crié aux passants et à sa bête ces mots invariables : *Ar-réguel-eik* (gare la jambe), *al-émin-eik* (à droite), *al-schémal-eik* (à gauche), quand il avait trotté comme un chien maigre aux quatre coins du Caire, il pensait aux soirées un peu tristes, mais douces à son souvenir, où il courait côte à côte avec la jeune aveugle. Alors il cachait sa tête dans ses mains pour mieux se rappeler les scènes regrettées qui lui revenaient obstinément en mémoire, et il croyait entendre encore la voix de Fatimah, quand elle chantait en marchant à la rencontre des barques. Une chose le consolait, c'est qu'il mettait en pratique la maxime d'un des trois Arabes dont les paroles l'avaient frappé : « Vis de la fatigue de ton bras et de la sueur de ton front ! »

Un matin qu'il arrivait de bonne heure à sa place accoutumée, un Européen monta sans rien dire sur son âne, et s'achemina vers le quartier des chrétiens. Il y a là un labyrinthe obscur de ruelles, de cours et de passages couverts qui se ferment chaque soir, et dans lesquels il est assez facile de s'égarer en plein jour. Ismaël suivait pas à pas, la main sur la croupe de sa bête. L'Européen le re-

gardait de temps à autre, et, quand ils débouchèrent sur une rue mieux éclairée, Ismaël crut reconnaître le médecin qui avait emmené la petite aveugle. Comme s'il eût voulu faire ranger les passants, il se plaça à la tête de son âne, et jeta derrière lui des regards furtifs, si bien que le médecin, — car c'était lui, — le reconnut à son tour.

— Ah! ah! lui dit celui-ci, refuses-tu toujours les pourboires que l'on t'offre?

Ismaël répondit par un geste qui signifiait : Faites-en l'essai, et vous verrez!

— Tu as déjà exercé bien des métiers, reprit le médecin; Fatimah, qui sait ton histoire, me l'a contée... Tu as un bon cœur, Ismaël; du courage, mon garçon, et Dieu t'aidera!

Puis, comme l'ânier lançait sur lui des regards interrogatifs : — Mon enfant, ajouta-t-il, je ne suis point un santon qui guérit les malades avec des prières, ni un derviche qui a le don des miracles. Fatimah ne voit pas encore... La guérison sera longue. — Cela dit, il s'arrêta devant une porte qui s'ouvrit pour le laisser entrer, et disparut après avoir payé généreusement Ismaël.

Parfois le petit ânier avait des pratiques à conduire au Vieux-Caire, et, à la vue des barques innombrables rangées dans le port, il sentait renaître plus vivement le désir de naviguer qui ne s'effaçait point en lui. Les récits de voyages qu'il entendait à la porte des cafés excitaient encore son humeur vagabonde. Il se mêlait aux aventures racontées dans ces lieux de réunion, devant un auditoire attentif, bien des fables, bien des circonstances merveilleuses qui leur prêtaient un grand charme. Ignorant et pauvre, Ismaël regardait avec admiration les marchands au brillant costume qui parlaient de Bagdad et de Samarcande, de Ceylan et du Cachemire. La fortune habitait donc ces lointaines contrées; mais comment s'y rendre? comment

faire le premier pas dans cette route qui conduit à la richesse? C'était là ce qui l'embarrassait, ce qui l'arrêtait court quand il essayait de former des projets. Cependant le hasard, qui se plaît à servir les gens simples et les hommes de bonne volonté, se chargea de le mettre sur la voie. Un *steamer* anglais partait de Suez pour l'Inde; beaucoup de voyageurs s'étaient acheminés vers la mer Rouge dans l'intention de le rejoindre. La veille du jour où le bateau allait lever l'ancre, un voyageur attardé rencontra Ismaël, qui l'aborda avec la formule accoutumée : *Very good dunkey, sir!*

— Ton âne est-il vraiment bon? demanda l'étranger.

— Excellent, répondit l'ânier.

— En ce cas, partons; si tu me mènes à Suez en vingt-quatre heures, je te paie la valeur de ta bête!

Ismaël accepta cette offre avec empressement; le voyageur arriva à Suez au moment où le canon annonçait le départ du *steamer*, si bien qu'il eut le temps de prendre une barque et d'atteindre le paquebot qui se mettait en marche. Pendant cette course forcée de vingt-quatre heures, Ismaël ne s'était guère reposé, la fatigue l'accablait; il se coucha et dormit longtemps. Quand il s'éveilla, son âne était encore étendu sur la paille; la pauvre bête ne devait plus se relever!

— Béni soit Dieu qui m'a conduit ici! s'écria Ismaël. Voici la route qui mène aux pays dont j'ai tant de fois entendu parler, je la suivrai. Je reviendrai avec des pièces d'or plein ma ceinture, je roulerai sur ma tête le turban de mousseline, je jetterai sur mes épaules le cafetan brun comme les marchands du Caire. Fatimah ne sera plus aveugle!... Ma voix aura changé, et elle ne me reconnaîtra plus; mais le bâton de palmier qu'elle a laissé sur le sable, je l'ai toujours! — Là-dessus, il alla trouver un de ses camarades qui retournait au Caire. — Tiens, lui dit-il, voici le prix de mon âne; porte-le à mon maître.

Au revoir! chien qui court trouve sa vie!... Un jour je reviendrai, s'il plaît à Dieu!

V. — LE NAKODA.

Assis sur le bord de la mer Rouge, au fond de la baie où l'Asie et l'Afrique mêlent leurs sables, Ismaël regardait les grèves immenses que la marée, en se retirant, laissait à découvert. Les eaux rougeâtres et troublées du golfe Arabique ne lui rappelaient guère les flots si bleus de la Méditerranée. Suez, qui ressemble à une ville pétrifiée, ne lui donnait point un avant-goût des pays merveilleux si vantés par les voyageurs. Derrière lui campaient des chameliers arabes qui retournaient en Syrie; ils rangeaient leurs armes en faisceau, faisaient sortir leurs femmes des cages dans lesquelles ils les transportent comme des captives; puis, le repas achevé, ils reprenaient leur chemin, disparaissant bientôt dans les plaines sans bornes du désert comme une troupe d'oiseaux dans l'immensité du ciel. Ces nomades ne lui paraissaient aller ni assez vite, ni assez loin. Il n'avait nulle envie de les suivre, ne pouvaient-ils pas d'ailleurs le vendre en route, comme les fils de Jacob leur frère Joseph? Il y avait bien à une grande distance du port de lourdes barques qui fixaient son attention, mais elles restaient immobiles sur leurs ancres. Cependant Ismaël songeait toujours à cette parole mystérieuse qu'il avait entendue au Caire: « Je voyagerai dans les contrées de l'orient et du couchant; je ferai fortune, ou je mourrai loin de mon pays! »

Comme il persistait dans son désir de visiter les régions lointaines, il arriva des caravanes portant des marchands turcs et égyptiens qui venaient s'embarquer à Suez, un peu pour aller en pèlerinage à la Mecque et beaucoup pour trafiquer dans les villes de la côte d'Arabie. Abrités sous des parasols aux couleurs bizarres, ils se balançaient

dans des cacolets suspendus aux dos des chameaux, pareils aux singes que le saltimbanque empile dans des mannequins accrochés au bât de son âne. Dès que ces marchands parurent sur le quai, les barques s'animèrent tout à coup. Des canots vinrent à terre pour chercher les passagers. Le mousse, assis à la proue, poussait un cri perçant et modulé, et les matelots, esclaves nubiens, plongeaient leurs rames dans l'eau en lui répondant par un croassement guttural : on eût dit un duo entre un rouge-gorge et une troupe de corbeaux. A la poupe se tenaient les capitaines, gens de l'Yémen, à la barbe noire, au visage austère. Ismaël aborda un de ces graves personnages et lui demanda de l'embarquer à son bord. Sa proposition fut agréée; il navigua dans la mer Rouge pendant quelque temps, puis franchit le détroit de Bab-el-Mandeb et se lança dans l'Océan indien.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; Ismaël n'était plus ce petit pâtre ignorant, cet ânier craintif que la mauvaise fortune semblait prendre à tâche de poursuivre. La vie active de marin l'avait rendu fort et robuste, vif et alerte. Il savait lire, ce qui le mettait au-dessus de plus d'un pacha, et ses connaissances dans l'art de la navigation, sans être très-étendues, lui avaient valu, parmi les musulmans, le titre et le rang de *nakoda* (capitaine).

En sa qualité d'Égyptien, Ismaël était économe, ce qui chez nous s'appellerait avare; les Orientaux le sont tous par goût d'abord et puis par crainte. Comme ils vivent d'une façon plus retirée que nous, ils aiment à cacher leurs trésors dans leurs maisons, à tenir leur fortune sous leur main. D'ailleurs, qui ne viserait à paraître pauvre dans un pays où la richesse éveille si vite la cupidité des pachas, des aghas et des beys? Ismaël, fidèle aux habitudes de sa race, ne portait donc pas la tête plus haute, bien qu'il eût amassé une somme assez ronde. S'il entrevoyait le jour où il serait en état de ne plus courir les

mers, il se gardait d'en rien dire à personne. Peut-être aussi, comme le joueur qui hésite à quitter la partie tant que dure la veine favorable, reculait-il involontairement l'heure de la retraite. Toujours est-il que, cinq ans après son départ du Caire, le navire qu'il commandait se trouvait à l'ancre en rade de Moka : c'était une de ces énormes barques à un mât qu'on nomme *bagglow*. Les dernières balles de café arrivaient à bord; prêt à mettre à la voile pour l'Inde, le nakoda Ismaël n'avait plus qu'à régler ses affaires avec les négociants arabes et persans établis dans la ville.

Quand il eut parcouru les bazars, échangeant avec celui-ci quelques paroles d'adieu, recevant de celui-là une lettre qu'il plaçait dans les plis de son turban (c'est le sac aux lettres des nakodas), il se rendit sur la place où campent les caravanes qui viennent de l'intérienr. Cette place s'étend le long des murailles de la ville de Moka, au midi. On y débouche par une porte étroite, flanquée de deux hautes tours à créneaux et que sont censés surveiller douze ou quinze aïtas. A la vérité, ils dorment là, sous un auvent, étendus pêle-mêle au milieu des sabres, des pistolets, des fusils cannelés, dans le désordre traditionnel d'un corps de garde turc. Le vent de la mer et le mouvement des chameaux soulèvent, dans ce grand espace vide, une poussière étouffante, et pourtant on y respire plus librement que dans la ville, dont les murs trop élevés empêchent la circulation de l'air. A l'horizon, on aperçoit les montagnes de Senna, la patrie du café; l'œil trouve à se reposer sur un peu de verdure, chose bien rare dans cette Arabie Heureuse, partout si triste et si désolée. Enfin, on y rencontre des arbres avec leurs feuilles, de gracieux acacias qui donnent une ombre infiniment plus étendue que le palmier. Aussi, sous leur abri, a-t-on installé des cafés, établissements d'une simplicité extrême, qui consistent en une demi-douzaine de tasses rangées autour du

foyer où l'eau bout, un faisceau de pipes, quelques narguilés et un sac à tabac suspendu aux branches. Les consommateurs s'asseient sur des divans qui ne sont autre chose que des espèces de paniers en forme de cages à poulets. Ce fut sur un de ces siéges qu'Ismaël prit place. Comme il humait lentement la fumée de sa pipe, un marchand égyptien de sa connaissance s'approcha de lui.

— Quoi de nouveau au pays de Senna? lui demanda Ismaël; les Arabes pillent-ils toujours les caravanes?

— Mes chameaux sont arrivés à bon port, grâce à Dieu! répondit le marchand. La campagne est sûre maintenant, mais la ville ne l'est guère. — Et se penchant à l'oreille d'Ismaël : — Tu sais, nakoda, ajouta-t-il, ces belles perles de Ceylan que je cachais dans ma cave, ces perles fines que je comptais vendre à Constantinople..... on me les a volées!

— Il y a ici une douzaine de vauriens..... répondit Ismaël en jetant un regard sur les aïtas qui s'allongeaient à l'ombre comme des léopards; je n'aime pas ces Turcs-là.

— Leur chef, Ali-Agha, est de mes amis, répliqua le marchand; un brave homme, point fier, qui m'a emprunté quelque argent. Il m'a promis de chercher le voleur. Pour exciter son zèle, j'ai promis une récompense de mille sequins à qui me rapporterait mes perles..... Connais-tu cet Ali-Agha?

— Non..... Et il s'est occupé de courir après le voleur?

— A l'instant même. Il est parti hier pour arrêter quelques-uns de ses hommes qui ont déserté avec armes et bagages... avec mes pauvres perles aussi, j'en suis sûr.

Là-dessus ils se séparèrent. Le lendemain soir, comme la brise commençait à souffler, le *bagglow* d'Ismaël levait l'ancre. Les Nubiens, qui formaient la presque totalité de l'équipage, hissèrent, au son du tambourin la voile gigan-

tesque ; la vergue, longue de trente coudées, se dressait lentement, en cadence, par secousses régulières. Enfin quand le vent s'engouffra dans la masse de toile subitement déployée, la barque s'abattit sur la vague et s'éloigna du rivage. Les derniers rayons du soleil faisaient étinceler les sables de la côte d'Arabie; encadrée entre la mer et un vaste horizon de montagnes, la ville de Moka ne présentait plus qu'une ceinture de murailles flanquées de tours au-dessus desquelles se détachaient çà et là l'aiguille d'un minaret, le panache vert d'un dattier ou le feuillage glauque d'un térébinthe.

De Moka au détroit de Bab-el-Mandeb, on ne compte que douze lieues; poussé par une brise favorable, le *bagglow* franchit cette distance pendant la nuit. Quand Ismaël parut sur le pont, il fut quelque peu surpris d'apercevoir à la proue de son bâtiment un passager qu'il ne se rappelait pas avoir pris à bord. L'inconnu portait, à la manière des musulmans de l'Inde, le pantalon court et large, la tunique blanche agrafée sur le côté gauche, et, au lieu de turban, une calotte pointue qui laissait surgir librement une paire de longues oreilles. Aux questions que lui adressa Ismaël, il répondit avec beaucoup d'humilité en déclarant qu'il était un pauvre pèlerin hindou revenant de la Mecque. Embarqué furtivement la veille au matin, il avait dû se tenir caché dans la cale pour éviter que le capitaine ne le renvoyât à terre. — Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ajoutait-il, je me recommande à votre charité. Un pèlerin tient peu de place et porte bonheur à qui lui accorde l'hospitalité sur mer comme sur terre. — Les matelots, à qui il avait donné quelque argent pour être reçu à bord, parurent fort édifiés de ses paroles; de son côté, Ismaël ne vit pas grand inconvénient à laisser s'arranger en un coin du tillac ce pauvre diable, vagabond ou pèlerin. D'ailleurs, la présence d'un indigent embarqué de contrebande à bord

d'un navire persan ou arabe est un incident fort ordinaire. L'équipage ne fait point difficulté de partager son repas avec le mendiant voyageur, que chacun considère comme l'hôte de Dieu.

Pendant quelques jours, le pèlerin, incommodé sans doute par le roulis de la mer, auquel il paraissait peu habitué, demeura blotti à la proue du bâtiment. Les jambes croisées sur sa natte, la tête enveloppée d'une couverture, il remuait entre ses doigts le chapelet à grains d'ambre, récitant avec componction les innombrables noms d'Allah. Les matelots lui apportaient des fruits et des morceaux de ce nougat fort estimé des Arabes, qui se compose de miel et de lait de chamelle. La pipe et le café lui étaient présentés souvent par Ismaël, qui, en se promenant sur le pont, lui adressait de bienveillantes paroles. Peu à peu le pèlerin mangea de meilleur appétit; il sortit de sa torpeur, et, comme un homme qui a besoin d'exercice, se mit à faire aussi les cent pas sur le tillac. Sa démarche devenait de plus en plus assurée; il se tenait droit, la tête haute, les mains derrière le dos, si bien qu'Ismaël commença à trouver que, pour un Hindou, il avait une allure un peu militaire. Cette remarque le conduisit à exercer sur son passager une certaine surveillance mais sans trahir sa défiance d'aucune façon. Un jour donc, Ismaël, ayant nettoyé ses pistolets rouillés par l'humidité de la mer, les laissa, comme par hasard, sur le cabestan, à la proue du navire; puis il se retira derrière la galerie de la cabine. Le pèlerin ne tarda pas à approcher; il prit les pistolets d'une main ferme, en fit jouer les ressorts, et les tint à pointe de bras, comme s'il eût ajusté un ennemi.

— Voilà un pèlerin qui manie les armes mieux encore qu'il ne fait tourner les grains d'un chapelet! se dit Ismaël. Cet Hindou est né plus près de Smyrne que de Madras!... J'ai vu cet homme-là quelque part, un turban

sur la tête, des pistolets aux poings comme tout à l'heure ! C'est un Turc qui a changé de peau !

Cependant le *bagglow* naviguait dans la mer des Indes et faisait bonne route. Fidèle à son rôle de pèlerin, l'étranger racontait aux matelots ce qu'il avait vu dans son voyage à Médine et à la Mecque ; ceux-ci lui témoignaient de grands égards ; ils se réunissaient le soir autour de lui pour écouter ses conseils et faire la prière sous sa direction. Pour la plupart, ils étaient nègres, comme nous l'avons dit, par conséquent ignorants, crédules et peu portés au travail. Les Arabes qui servaient à bord en qualité d'officiers se plaignaient à Ismaël de ce que l'équipage oubliait la manœuvre pour écouter les histoires du *haddji* (pèlerin) ; quelques coups tombaient sur les épaules des noirs, qui couraient aussitôt à la proue demander des consolations au saint personnage. Ces détails n'échappaient point au nakoda Ismaël. L'influence exercée par l'inconnu sur ses matelots nuisait à sa propre autorité, et lui causait une inquiétude croissante : il résolut d'épier plus attentivement encore la conduite du pèlerin. Pour cela, il se blottit un soir sur le pont, enveloppé dans un caban de laine qui cachait ses traits ; les Nubiens, selon leur usage, formaient un cercle autour du passager.

— Mes enfants, leur disait celui-ci, vous faites un rude métier. Vous êtes bien battus, mal payés...

— Et mal nourris, répondit un nègre aux formes athlétiques, affligé d'un de ces appétits formidables que rien ne peut rassasier.

— Dieu est grand ! continua le pèlerin ; il peut vous livrer les trésors enfouis dans les entrailles de la terre et au fond de l'océan ! Je sais des pays où l'on trouve des sequins en abondance, où l'on pêche des perles à poignées (les nègres écoutaient la bouche béante), où l'on vit heureux et sans rien faire à l'ombre des bananiers !...

— Y a-t-il bien loin d'ici à ce paradis-là, *haddji?* demandèrent plusieurs voix.

— Pas si loin que d'ici au paradis de Mahomet, répliqua le pèlerin, et je saurais bien vous y conduire!... si je vous commandais.....

Et il se tut; Ismaël en avait entendu assez pour deviner les projets du passager : il s'agissait d'enlever le navire, ce qui ne pouvait guère se faire qu'en se débarrassant du capitaine. Provoquer l'explosion du complot avant qu'il fût tout à fait mûr, aller au-devant de l'ennemi et le surprendre, ce fut le plan qu'il adopta. Son premier soin avait été de mettre les armes hors de la portée des noirs; il les distribua à ses Arabes en les exhortant à se tenir sur leurs gardes. Le lendemain, pour sonder les dispositions de ses gens, il les fit impitoyablement manœuvrer depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit; puis, comme ils murmuraient, ils les envoya dormir sans souper. — Allez, chiens, leur dit-il, allez vous remplir l'estomac avec les sentences du *haddji!*

Les nègres consternés se retirèrent à la proue; ils demeurèrent quelques instants silencieux, puis ils se mirent à parler à voix basse, puis le bruit de leurs plaintes devint plus articulé; enfin ils éclatèrent en clameurs. L'orage qui grondait sur le tillac du *bagglow* avait grossi aussi rapidement qu'un ouragan de la mer des Indes. Le grand Nubien à l'appétit de chakal criait avec rage qu'il fallait piller les vivres; d'un œil hagard il cherchait une arme quelconque pour défoncer le capot de l'entrepont. Le soleil se couchait, jetant sur les visages noirs et diaboliques de ces matelots insurgés une teinte couleur de sang; cependant, les hautes montagnes des environs de Bombay se montrant à l'est, la vue de la terre sembla un moment calmer l'effervescence des Nubiens.

— Cette terre-là, dit tout bas le pèlerin, n'est pas celle où je vous conduirais, si j'étais votre chef! Obéirez-vous à

un homme qui vous fait mourir de faim, qui demain vous fera fouetter et jeter en prison, là, sur ce rivage !...

— Silence ! dit Ismaël d'une voix ferme ; préparez les ancres !

— Donnez-nous à souper, hurlaient les matelots tenus en respect par l'attitude calme du nakoda.

— Préparez les ancres ! répéta celui-ci.

— A l'eau, à l'eau, le nakoda avec ses Arabes ! murmura le pèlerin caché derrière les matelots, — et il tirait de dessous sa tunique une paire de *tabantché* [1], pareils à ceux que portent les aïtas.

Excités par les paroles du *haddji*, qui attisait leur colère, les noirs poussaient des rugissements sauvages ; aucun d'eux n'osait encore s'approcher du capitaine. — Lâches, répétait le pèlerin, jetez-les par-dessus le bord, et le navire est à nous avec tout ce qu'il renferme ! — Et, en parlant ainsi, il faisait mine de se mettre à leur tête. Ce mouvement en entraîna quelques-uns ; le plus hardi, brandissant une rame, courut comme un furieux vers la poupe. Ismaël, qui le suivait du regard, l'abattit d'un coup de pistolet, et s'élança sur le pèlerin. Ses Arabes marchaient avec lui ; leurs armes menaçaient à bout portant l'instigateur de la révolte, qui, subitement abandonné par les noirs, se retira à reculons aussi loin qu'il le put. Appuyé contre le bord, il tenait ses pistolets le canon en bas dans l'attitude d'un homme pétrifié ; les matelots nègres, épouvantés de la mort de leur camarade, cessèrent leurs clameurs, tombèrent à genoux en sanglotant et demandèrent pardon.

— *Haddji!* cria Ismaël, jette bas les armes, ou tu es mort !

Celui-ci ouvrit les mains, et ses pistolets glissèrent sur le tillac.

1. Pistolets turcs.

— Tu es un menteur et un traître, *haddji*, continua Ismaël; je t'ai vu à Fouah; ces pistolets que voici, tu les as tournés contre moi; tu étais un aïta dans ce temps-là, — et tu as fait feu! Le petit mousse de Fouah te tient à son tour sous ses pieds!

— Grâce, dit l'aïta; fais-moi grâce, je te paierai généreusement ma rançon.

— Ne mens pas, répliqua Ismaël en le couchant en joue.

— Par le Prophète, je dirai la vérité... En bas, dans la cale, il y a un paquet qui contient mes habits d'aïta... Dans la ceinture... je ne mens pas! cherche bien, et tu trouveras quatre grosses perles...

— De Ceylan, n'est-ce pas?

— Oui, sur ma tête, des perles de Ceylan, et d'un grand prix.

— Que tu as volées, brigand!

— Que j'ai trouvées, balbutia l'aïta.

— Tu mens, cria Ismaël d'une voix terrible; tu les as volées à un marchand égyptien qui t'a prêté de l'argent : ton nom est Ali-Agha; tu les as volées!

L'aïta laissa tomber sa tête sur le bord du navire comme un homme qui attend le coup de la mort. — Enfants, dit le nakoda Ismaël à ses matelots, préparez les ancres! — Ils obéirent cette fois avec la docilité de gens qui ont quelque peccadille à se faire pardonner. — Maintenant, jetez à l'eau le corps de ce mutin qui tache le tillac de son sang, et puis mettez aux fers ce Turc qui a trahi l'hospitalité!

Deux jours après cette scène, le navire prenait sa place dans la rade de Bombay. Ismaël rendit la liberté à l'aïta, et, l'ayant conduit lui-même à terre : Va au diable, lui dit-il; te voilà dans une contrée où règnent les *Franguis*, ceux-là pendent les voleurs, les assassins et les traîtres; ainsi prends garde à toi! — Quant à lui, il vendit son

bagglow, et revint à Moka sur un navire étranger : après ce qui s'était passé à bord, il n'osait plus confier à son équipage et sa fortune et sa propre personne. En débarquant, il alla voir son ami le marchand égyptien.

— Eh bien ! lui dit-il, as-tu retrouvé ton voleur?

— Hélas ! non, répliqua tristement celui-ci.

— Ali-Agha, ce brave homme point fier, a donc échoué dans ses recherches? — Et, comme son ami ne répondait pas : — Tiens, ajouta-t-il, j'ai été plus heureux que lui. Voici quatre perles que le hasard m'a fait rencontrer; si elles pouvaient remplacer celles que tu as perdues?

Le marchand les regarda de cet œil expérimenté du berger qui reconnaît sa brebis entre mille; puis il remit à Ismaël la somme promise à celui qui les lui rapporterait.

— Merci, dit le nakoda, j'ai bien gagné tes sequins; mais tout est bien, qui finit bien; je dis adieu à la mer, et retourne aux bords du Nil.

VI. — LE REÏS.

Le turban de mousseline blanche, le cafetan brun et la ceinture remplie de sequins, ces trois choses ardemment désirées, Ismaël les possédait enfin; de plus, il avait la satisfaction de les devoir à son travail, à sa persévérance et à son courage. Le hasard voulut que l'âne sur lequel il revint de Suez au Caire fût conduit par ce grand garçon qui l'avait jadis reçu lui-même dans la confrérie des âniers. Il ne paraissait pas que le fellah eût fait fortune. Ismaël, l'ayant reconnu, lui dit avec bonté : — Mon ami, tu dois être bien ennuyé de courir sur le sable derrière ta bête depuis si longtemps.

— C'est mon métier, répliqua l'ânier.

— Il y en a d'autres et de meilleurs ! Veux-tu me suivre? Je vais à Rosette acheter une barque, tu navigueras avec moi.

— Bah! dit le fellah, j'aime mieux la vie que je mène. Ne suis-je pas libre comme l'air? Point de soucis; point d'argent à cacher, je le dépense à mesure qu'il me vient, de peur des voleurs. Quand je suis las de travailler, qui m'empêche de me coucher à l'ombre, sous le porche d'une mosquée? Navigue qui voudra... moi, je reste ânier!

— A ton aise, mon ami, dit Ismaël. — Et il se rappela le temps où cet insouciant garçon lui paraissait un important personnage.

Les aventures de son enfance et de sa jeunesse lui revenaient plus vivement en mémoire à mesure qu'il avançait. Bientôt il arriva sur les collines du haut desquelles on découvre le Caire tout entier s'allongeant au pied de la citadelle, le Nil qui serpente à perte de vue, tantôt pressé par les sables, tantôt bordé de jardins, et à l'horizon les pyramides, pareilles à trois tentes gigantesques plantées à l'entrée du désert. Ce magnifique spectacle arrache des cris d'admiration et des larmes de joie aux pèlerins qui reviennent d'Arabie; il fit battre le cœur d'Ismaël, qui revenait de bien plus loin. Quand il trotta dans les rues de la ville, combien lui parurent misérables les hommes de peine et les porteurs d'eau qu'il rencontrait, courant dans la poussière, jambes nues et manches retroussées! C'étaient cependant ces mêmes gens dont il avait, à une autre époque, partagé la condition, dont il avait même envié le sort à son arrivée dans la grande ville, où il ne savait sur quelle pierre reposer sa tête. Un grand nombre d'aveugles lui demandaient l'aumône, — on les compte par milliers dans la capitale de l'Égypte! — et il leur donnait avec émotion. Chaque fois qu'une femme privée de la vue s'approchait de lui, il tremblait de reconnaître Fatimah, la petite aveugle des bords du Nil.

Dès le lendemain de son retour au Caire, Ismaël se fit conduire chez le médecin européen : celui-ci, ayant pros-

péré dans ses affaires, occupait une jolie maison du quartier copte, entre une cour où murmurait une fontaine et un jardin planté de vignes et de figuiers. En frappant à la porte, l'Égyptien se troubla, et, quand un domestique la lui ouvrit, il eut beaucoup de peine à balbutier quelques mots. — Faites entrer, dit le médecin; qui me demande? — Et comme il s'avançait du côté de la cour, il vit Ismaël debout, la main à son front, qui s'inclinait respectueusement vers lui, à la manière d'un client qui aborde son patron.

— Excellent seigneur, protecteur du pauvre, consolateur de ceux qui souffrent, que votre bonheur augmente de jour en jour, que la lumière de vos prospérités reste toujours brillante....

— Après? dit le médecin.

— Votre Seigneurie ne me reconnaît pas! demanda Ismaël tout interdit.

— Non. De quelle maladie vous ai-je guéri?

— Ce n'est pas moi que vous avez soigné, reprit Ismaël, mais une petite aveugle...

— Fatimah? interrompit le médecin en levant les yeux sur lui. En ce cas, tu es Ismaël, le mousse, le pâtre, l'ânier... et puis quoi encore?

— Le nakoda, répliqua Ismaël; j'ai navigué dans la mer des Indes.

— Et tu y as fait ta fortune?... Enchanté de te revoir! Asseyez-vous, nakoda.

Le médecin frappa dans ses mains pour qu'on apportât la pipe et le café : l'infidèle et le vrai croyant se placèrent sur un divan, côte à côte, près d'une fenêtre qui laissait voir dans le jardin. Les enfants du médecin s'y promenaient à l'ombre, conduits par une jeune fille vêtue de ce gracieux costume oriental que les femmes portent dans l'intérieur des maisons. Une écharpe de mousseline blanche entourait sa tête et lui enveloppait le cou; sa

taille était serrée dans une petite veste de drap turc, et sous sa tunique descendaient de larges pantalons brodés qui lui retombaient sur les pieds. Elle chantait à demi-voix, en cueillant des raisins et des figues. Pendant qu'ils fumaient l'un et l'autre, le docteur interrogeait Ismaël sur ses voyages, et celui-ci, trop bon musulman pour jeter autour de lui des regards curieux ou indiscrets, répondait aux questions de son hôte avec beaucoup de gravité. Il avait aussi des questions à faire, mais il ne savait trop comment s'y prendre. Et puis, si Fatimah eût été guérie, le médecin le lui eût sans doute appris au moment même où il l'avait reconnu?

— Ainsi, mon ami, reprit le docteur après un moment de silence, et comme s'il eût voulu prolonger la conversation, Dieu t'a récompensé? Je te l'avais prédit... Moi aussi, j'ai assez bien réussi au Caire; quelques cures heureuses... Tu vois, Ismaël, j'ai une jolie maison, un jardin.

En parlant ainsi, il attira Ismaël vers la fenêtre. La jeune fille chantait toujours sous les figuiers, et sa voix fit tressaillir l'Égyptien. En voyant leur père à la croisée, les enfants étaient accourus; ils apportaient des fruits que le docteur offrit à Ismaël; mais celui-ci, immobile, le regard fixe, cherchait à découvrir les traits que la jeune fille, en l'apercevant, avait cachés sous son voile. Il la considéra ainsi quelques minutes, comme le marin qui s'efforce de reconnaître une terre sous les vapeurs changeantes d'un nuage; puis, tout à coup, il appela : Fatimah ! et lança dans le jardin le bâton recourbé qu'il tenait à la main.

A ce cri, la jeune fille dressa la tête, puis elle se baissa en tremblant, pris dans ses mains la tige de palmier lisse et flexible, et, comme suffoquée par le souvenir que lui rappelait cet objet oublié, elle fondit en larmes. — Voyez, dit Ismaël, elle pleure en me retrouvant comme j'ai pleuré quand elle m'a quitté.

— Je ne crois pas que ce soit de chagrin! répliqua le docteur. Tu te souviens que tu me regardais bien noir, Ismaël, quand je l'ai emmenée ; et moi, je t'en veux, car tu vas m'enlever l'amie de mes enfants! Les soins que je lui ai prodigués pendant sa maladie, elle me les a payés par son affection pour eux. Nous sommes quittes... Prends-la... Si j'ai mis tout à l'heure ta patience à l'épreuve, c'est qu'en te voyant entrer ici, j'ai compris que tu venais me la redemander.

Ismaël a acheté à Rosette une barque qu'il commande lui-même en qualité de reïs. C'est une belle *canja* à deux mâts, montée par dix matelots arabes et un mousse qui a le bonheur d'être rarement battu ; comme elle m'a porté d'Atféh au Caire, je puis rendre témoignage de la propreté de sa cabine, ainsi que des façons parfaitement honnêtes du patron. A la pointe où se tenait jadis Fatimah, il y a encore aujourd'hui une petite mendiante aveugle, et il y en aura toujours, parce que la place est excellente.

La mère de Fatimah ayant désiré retourner à son village, Ismaël y a fait bâtir une maison où la vieille se trouve très-heureuse; comme beaucoup de bonnes femmes de son pays, elle croit que le médecin *franqui* est un sorcier et que tous les Européens sont des médecins. Malgré la grande affection qu'il porte à Fatimah, même depuis qu'elle est sa femme, Ismaël continue de naviguer; le Nil n'avait-il pas été sa première passion? A son arrivée à Rosette, il a eu la curiosité de voir la cabane du fellah chez qui il avait servi dans son enfance. Le vieux couple était sans doute mort, car il ne le retrouva plus; le toit de la hutte s'était affaissé; il n'y restait d'autre habitant que le chat devenu maigre et à moitié sauvage. Quant aux chiens, ils erraient dans les environs, plus affamés que jamais. Cependant, au lieu d'aboyer en voyant passer Ismaël

comme auparavant, ils semblaient réclamer sa protection, ce qui rappela au fellah devenu riche les paroles d'un des trois chefs arabes de la place du Caire : « Si les chiens voient un homme en haillons, ils aboient après lui et grincent des dents ; mais qu'ils voient venir un homme dans l'opulence, ils courent au-devant de lui en agitant la queue ! »

BATAILLON

HISTOIRE DE LA PAMPA

... « Où donc est la poste de *Portezuelo?* s'écria Carlito ennuyé de sentir tomber sur ses épaules une pluie fine et pénétrante ; postillon, allons-nous encore camper cette nuit ? la maudite cabane a-t-elle disparu ?

— La voici à votre droite, patron, à un mille au plus. Par ici, señores, par ici !...

Et le postillon ralliait vers le point de halte les autres voyageurs qui, avec des chevaux déjà las, s'étaient laissés emporter à poursuivre une autruche vieille et rusée.

— En vérité, je ne vois rien que des rocs menaçants, tapissés de ronces, reprit Carlito, mais la maison ?...

— Les Indiens savent bien la trouver, même par la nuit la plus obscure, interrompit le postillon en franchissant d'un élan hardi le petit ruisseau qui coule de la dernière chaîne de la sierra, entre la province de Còrdova et celle de San-Luis ; tenez, la fumée monte au milieu des broussailles. Un temps de galop, et nous y sommes. »

En effet, derrière un groupe de figuiers se montrait une

cabane adossée à l'escarpement de la montagne; dans une cour (*corral*) fermée par un mur de grosses pierres sans ciment, on voyait deux *blockhouses;* l'un, plein d'une épaisse fumée qui s'échappait de toutes parts, faute d'issue : c'était la cuisine; l'autre vide de meubles et décoré tout autour d'une estrade grossière en forme de divan : c'était la chambre destinée aux voyageurs. Ce caravanseraï abritait peu de paisibles passants depuis que les Indiens avaient repris le cours de leurs brigandages et désolé de nouveau la frontière méridionale des provinces Argentines; il était d'ailleurs comme un poste avancé sur la lisière de ces plaines sans limites qui se confondent avec les solitudes de la Patagonie. A moitié enfouies sous des blocs d'un granit bleuâtre, ces huttes misérables semblent des barques à sec dans une anse inhabitée, au bord de la Pampa qui se déroule à leur pied comme un océan.

Quand les reflets d'un soleil invisible se furent éteints derrière des lignes de gros nuages amoncelés à l'horizon, l'obscurité devint si complète, la pluie si froide, le vent si vif, que les chiens cessèrent de veiller à une porte qui ne devait plus s'ouvrir jusqu'au lendemain, et vinrent se coucher nonchalamment aux pieds des trois voyageurs sans conserver contre eux la moindre rancune. — Pour cette nuit, Messeigneurs, dit le postillon en détachant de sa ceinture le sabre et le poignard, vous n'avez guère à craindre de visite importune; voyez plutôt. Et il montrait du doigt une peau de jaguar encore chaude pendue aux solives. — La dépouille de cet animal-là indique assez que les promeneurs sont rares par ici; n'est-ce pas, compadre? ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'un vieux guide accroupi près du foyer.

Le vieillard, continuant de rouler du tabac dans le creux de sa main, secoua la tête d'un air indifférent, mais son regard n'avait rien d'assuré. — Eh bien! reprit le postillon, qu'y a-t-il donc? pour un habitant de la frontière, pour un

chasseur de tigres, pour un ancien soldat de l'indépendance, c'est mal d'avoir peur... — Eh ! reprit le guide en passant sur le bout de sa langue la cigarette de maïs, je n'ai tremblé ni devant la lance de l'Indien, ni devant le mousquet des Goths [1], mais... — Mais quoi ? reprirent les voyageurs, se riant de la secrète épouvante du vieillard ; car le passant se moque volontiers d'un danger auquel il n'est exposé qu'accidentellement. — Ces messieurs ne sont pas nés dans les Pampas ? dit enfin le guide ; ils sont Anglais, peut-être..., et hérétiques sans doute ? ajouta-t-il si bas que le postillon devina plutôt qu'il n'entendit la suite de sa phrase. — Et il regarda du coin de l'œil le cavalier cordovèse ; et celui-ci fit un geste et un mouvement de tête qui signifiaient : catholiques comme toi et moi !

Le vieillard avait paru respirer plus librement ; mais il tressaillit tout à coup en tournant son pouce du côté de la montagne. — Entendez-vous ? — Nous n'entendons rien absolument, répondirent en chœur les trois amis, les chiens n'ont pas bougé. — Oh ! les chiens ne s'occupent pas de ces choses-là. Tenez... Les voyageurs prêtèrent l'oreille. Grâce au plus profond silence, on entendait tomber les gouttes de pluie dans le ruisseau qui s'était formé au-dessous du toit, et aussi entre les rochers un murmure plaintif si faible qu'il était à peine saisissable. — C'est le vent qui gémit de la sorte dans les figuiers, dit Carlito. — Avec votre permission, caballero, la brise n'a pas cette voix-là, répondit le vieillard. — Ce sera le sifflement d'un renard qui flaire notre souper, interrompit Pedro. — Les chiens n'en ont guère laissé dans les environs, Messeigneurs. — Mais enfin, qu'est-ce ? demanda à son tour le postillon plus accessible aux terreurs de son compatriote à mesure que l'animation de la route se calmait en lui, à mesure aussi que les ténèbres devenaient plus profondes.

1. Nom que l'on donne aux Espagnols d'Europe dans l'Amérique méridionale.

— Ce que c'est, je n'en sais rien du tout, répliqua le vieux soldat; pendant tout ce mois d'hiver ça pleure chaque nuit depuis le coucher du soleil jusqu'au matin. Seulement, j'ai une idée là-dessus, voilà tout ce que je puis dire. Vous savez, Messieurs, ce qui se passa ici lors de la première incursion des sauvages, quand nous revînmes de l'expédition du Pérou avec les volontaires de Tucuman? — A peu près, répondit Carlito, mais j'étais bien jeune alors, et vous ferez mieux de tout nous raconter en détail.

— Ces messieurs passeront toute la nuit dans cette poste? demanda le guide. — Assurément, il ne fait pas un temps à courir le Pampa. — Et puis, Messeigneurs, vous avez voyagé, vous avez lu dans tous les grands livres qui sont dans la sacristie de la cathédrale, et le *dean* (doyen) des chanoines de Còrdova m'a dit bien des fois que le diable ne peut toucher un seul de nos cheveux tant que nous avons assez de force dans le bras pour faire ceci. — Et le vieux cavalier saisit cette occasion de faire un signe de croix qui le remit dans une parfaite assurance. — Ainsi, Messieurs, si vous n'avez pas peur, je vous raconterai une chose qui... non que je veuille vous expliquer ce qui pleure là derrière la roche, ajouta-t-il, je n'en sais rien; mais enfin je vous dirai l'idée que j'ai là-dessus.

Et tout plein de ce courage inattendu qui monte au cerveau après une grande frayeur, le guide alluma la cigarette déposée derrière son oreille et commença ainsi :

I.

« Une nuit, c'était en automne, il ventait à éteindre tout les feux du bivouac; un cavalier entra au galop dans cette cour et frappa la porte avec le bois de sa lance, en criant de toutes ses forces : *Los Indios! los Indios!* les Indiens! les Indiens! Tout le monde se leva; on chargea en grande hâte sur les chevaux ce qui pouvait être emporté; l'argent

fut enfoui sous les rocs; en une demi-heure, hommes et troupeaux, habitants et *haciendas* avaient disparu. L'envoyé de la frontière s'en allait ainsi de porte en porte, le long de la Pampa, éveillant les chrétiens que les sauvages croyaient massacrer endormis, et les chrétiens s'éloignaient vers l'intérieur, tournant le dos au désert, grimpant sur des rochers, en pleine nuit, par des sentiers à pic où les chèvres seules avaient passé avant eux. Les chevaux même avaient peur de tomber entre les mains des infidèles, car ils fuyaient sans se faire prier, sans hennir, sans s'éparpiller le long des routes. — Et le postillon fit malgré lui le geste du cavalier qui agite le fouet au-dessus de son front pour rallier les chevaux. — Peut-être allaient-ils ainsi parce qu'il n'y avait rien à brouter sur les pierres de la sierra ; d'ailleurs, bêtes et gens, la nuit, ne font jamais guère de tapage; à ces heures-là, il se passe des choses surnaturelles, et celui qui s'en irait sans motif, le nez au vent, trotter d'un pas délibéré dans certains passages de la montagne, pourrait bien être battu, roulé, traqué par les esprits, par les fées qui dansent sur les grosses pierres, qui causent en rond sur la mousse des vallées... »

Ici, le conteur pressa fortement sa cigarette entre ses deux lèvres et en tira trois bouffées qu'il lança en l'air par les narines; puis il reprit :

« Les habitants étaient donc en fuite; ils marchaient comme s'ils avaient rêvé, par instinct, en silence et sans se plaindre, poussés par une frayeur qui remplissait l'esprit de chacun, sans songer à se défendre contre un ennemi invisible. D'ailleurs, il n'y avait pas moyen de s'arrêter avant le jour, avant de savoir quelle direction auraient prise les sauvages; c'était là le point important. Seul, un cavalier resta pour épier la marche des sauvages sur le plus élevé des rocs qui entouraient la vallée déserte; il attacha son cheval derrière un buisson et se coucha lui-même à plat ventre dans une haute touffe d'herbe. On

l'aurait pris pour un de ces gros lézards qui rampent dans les plaines de Santiago et dont les soldats sont friands.

« Bientôt il y eut dans la plaine un murmure confus mêlé de cris perçants ; l'espion tressaillit, puis laissa retomber sa tête sur l'herbe. L'Indien ne se trahit pas ainsi quand les ténèbres cachent son approche ; le bruit passa en l'air ; c'était une troupe de gros perroquets verts qui regagnaient tulmultueusement les provinces du nord. Puis la voix aigre du vanneau armé[1], le cri de *tiroutéro*, s'éleva du fond de la vallée. Le cavalier allongea le menton au-dessus du roc ; l'avertissement semblait sérieux ; plus vigilant que nos chiens dont l'odorat est gâté par l'habitude qu'ils ont de dévorer la chair des bestiaux, cet oiseau ne se laisse jamais surprendre ; même au milieu de la nuit, il poursuit le passant avec un acharnement courageux en caracolant dans les airs, en jetant au vent cette plainte sonore qui lui a valu son nom. A ce signal répondit un bruit sourd sur la terre humide ; l'espion arma sa carabine, se souleva sur le coude... Ce n'était point encore l'ennemi, mais un chevreuil poursuivi par des loups.

« Que la nuit est longue ! pensait l'espion ; elle était en effet fort longue pour ceux qui fuyaient et aussi pour les Indiens marchant au pillage. Mais une heure environ avant le lever du soleil, à l'instant où une lumière blanchâtre commence à marquer la ligne de l'horizon, le cavalier, toujours en sentinelle, découvrit sur le dos de la plus lointaine colline quelque chose qui s'agitait, qui avançait rapidement, quelque chose de moins vague que la brume chassée par le vent qui la roule. Au-dessus de cette masse mouvante, troupe de cavaliers serrés les uns contre les autres, s'élevaient les longues lances des sauvages armées d'un fer tranchant, ornées à leurs sommets d'une touffe de plumes d'autruche. En avez-vous vu, señores, de ces lances ? »

1. Oiseau de la Pampa semblable au vanneau ; il porte à l'aile un petit éperon.

— Oui, répondirent les voyageurs, elles sont faites pour le guerrier qui habite en plein air, sans autre toit que la voûte des cieux, car elles ont bien trois hauteurs d'homme. — Et elles atteignent de loin, dit le postillon ! — Le vieux guide répondit par un mouvement de tête, et continua.

« Après la dernière halte, les Indiens s'étaient remis en marche, et ils se formaient pour l'attaque. Quand vous voyez l'avalanche se détacher du sommet des Andes, vous êtes sûr qu'elle va rouler jusqu'au fond de l'abîme en grossissant toujours; quand le vent de sud-est, le *pampero*, commence à déraciner les arbres en rasant la sierra de San-Luis, vous ne doutez pas que celui sous lequel vous vous abritez n'ait le même sort, car l'avalanche et l'ouragan ne s'arrêtent point tout à coup dans leur marche terrible. Ainsi vont les Indiens; une fois rassemblés, une fois partis du fond de leur désert, ils poussent toujours en avant jusqu'aux habitations. On les voit approcher sans échanger entre eux une seule parole, sans ces petits incidents fréquents dans une armée de chrétiens et qui font espérer à la ville assiégée que l'ennemi va peut-être changer d'avis. Quand la brise souffle, quand le nuage crève, c'est Dieu qui l'ordonne, n'est-ce pas? Quand l'Indien est en campagne, c'est le diable qui le chasse.

« Aussi la bande fut bientôt arrivée; elle se trouvait déjà directement au-dessus de l'espion, qui suivait des yeux toutes ses manœuvres sans courir le moindre risque d'être découvert. Après s'être approchés de la poste, les sauvages n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'elle était déserte, et, se dispersant aussitôt dans la plaine, ils cherchaient le butin, rassemblaient çà et là quelques brebis oubliées, fouillaient les buissons avec le fer de leurs lances, et tournaient avec précaution les rocs derrière lesquels une patrouille pouvait être embusquée; tout cela sans bruit encore, comme s'il se fût agi de toute autre chose que d'une œuvre de car-

nage. Quand ils virent qu'aucun péril ne les menaçait, la maison fut incendiée, et les sauvages poussèrent des cris hideux, moins pour saluer le jour que pour dire adieu à la nuit. A ce moment-là, les oiseaux montaient en l'air avec leur gazouillement accoutumé. »

— Pourquoi le sauvage ne reste-t-il pas dans son désert où il est roi, où les créatures de Dieu l'approchent sans crainte, tandis qu'elles fuient si loin devant nous? interrompit le postillon en jetant dans le foyer quelques branches sèches; il y a des circonstances où l'on serait jaloux de lui, où l'on croirait que Dieu le mène par la main, tant il réussit dans ce qu'il entreprend!

— C'est que, plus rapproché par l'instinct des animaux au milieu desquels il passe sa vie, répondit Carlito, presque nu comme eux, il ne change pas comme nous l'aspect de la nature qui l'environne. — Et si son regard perçant devine l'oiseau sous la nue, il ne reporte pas de la terre au ciel un œil inquiet que le passé trouble et que l'avenir épouvante, dit Duarte; aussi fait-il le mal sans remords, comme un enfant.

« Certes, l'Indien n'a jamais de remords, continua le vieux guide, car toutes ses guerres sont les mêmes : meurtre, incendie, pillage, c'est invariablement la même marche. Ce jour-là donc, la poste où nous sommes abrités ou à peu près était en flammes; toute la *Indiada* allait et venait alentour, comme autour d'un feu de joie. Cependant ils étaient furieux, les sauvages : le butin consistait tout au plus en quelques vieux chevaux boiteux, en quelques brebis accrochées aux ronces par leurs toisons. Bientôt la troupe tourna à gauche par les sentiers battus, impatiente de pénétrer plus loin dans le pays habité, et de surprendre quelque famille endormie avant que le soleil eût rendu sa marche visible. Il n'y avait pas de rencontre à craindre, et les Indiens ne s'avançaient pas en bande serrée; toutefois, aucun de leurs mouvements n'échappait à l'espion.

Déjà les sauvages commençaient à gravir les premiers escarpements de la sierra, et chacun d'eux, choisissant un sentier à sa fantaisie, s'enfonçait dans les fentes du rocher, dans l'épaisseur des brousailles; ils allaient assez lentement d'abord, pour donner aux femmes le temps de rassembler le butin. Vous avez vu les mules chargées gravir les montagnes du Chili, comme elles pointent et montent lestement vers le sommet, souvent cachées aux yeux, et dressant l'oreille aux cris de l'*arriero* (muletier), qui les anime; ainsi serpentaient, bondissaient, rampaient les sauvages, avides de faire le mal, aidant leurs jambes agiles de la longue tige de leurs lances.

« Toute la bande avait pris un peu à gauche de cette poste, et laissait assez loin d'elle l'espion toujours attentif à surveiller ses manœuvres. Aucun des pillards ne pouvait encore distinguer le cheval légèrement équipé que la saillie du roc couvrait du côté de la plaine. D'ailleurs, ce cavalier n'avait là qu'un rôle tout à fait inoffensif: pareil à la perruche qui s'en va se percher sur la plus haute branche d'un arbre éloigné, prête à avertir toute la troupe dès que le péril menace, cet homme attendait qu'il fût temps de donner aux siens le signal de l'approche ou de la retraite des Indiens.

« Cependant çà et là paraissait quelque tête de sauvage, et le cavalier devait songer à se replier sur le gros des fuyards. Comme il était prêt à sauter sur son cheval, dont il déliait les pieds, au-dessous de lui le cavalier entendit rouler quelques pierres. Il avance la tête, rien ne paraît, seulement les branches sont agitées; le bruit approche, il saisit sa carabine, il se penche, et distingue, en prêtant l'oreille, un pas lent et fatigué, une respiration haletante. Il allonge sa carabine à travers les ronces, dans la fente du roc, et à l'instant où les deux ennemis vont se trouver face à face, le coup part, un cadavre tombe, la tête appuyée sur le plateau de la montagne.

« Bien vite le cavalier regarde ce corps gisant à ses pieds; c'était celui d'une femme indienne que la balle avait frappée au cœur. A cette vue, le cavalier eut honte; des bras de la femme mourante s'échappa un enfant: le plomb ne l'avait pas blessé; il restait là, debout, immobile, comme le daim qui, pour la première fois, entend siffler les *boules* autour de sa tête. Déjà l'espion avait sauté sur son cheval; se penchant vers le petit Indien, il l'enleva par sa ceinture, l'assit sur le côté de la selle, et se jeta au grand galop à travers la colline. A cet instant, toute la *Indiada* atteignait le premier rempart de rochers; les lances brillaient et se balançaient aux rayons du soleil levant sur le couronnement de cette muraille naturelle, et les regards des sauvages, fixés d'abord sur ce point qui fuyait, interrogèrent bientôt les grottes dangereuses couvertes de buissons.

« Or, la population fugitive était réunie dans une petite plaine, au versant de la sierra, sous la protection du régiment des auxiliaires des Andes dont je faisais partie; j'avais le grade de sergent depuis la bataille d'Ayacucho. Le jour brillait assez désormais pour que chacun pût se reconnaître, mais on restait silencieux, car des colonnes de fumée commençaient à s'élever sur toute la frontière; chaque famille apprenait par là qu'elle se trouvait sans asile. Il y avait plus d'une mère inquiète qui faisait le tour des groupes, regardait l'un après l'autre tous les enfants entassés dans le cercle du camp, puis revenait s'asseoir désespérée, la mort dans l'âme, auprès du foyer. Il y avait aussi de tout petits enfants égarés, recueillis au hasard, qui pleuraient et demandaient leur père à tous ces visages inconnus, plongés dans la désolation. Les cavaliers retenaient à grand'peine dans les limites de ces retranchements improvisés le bétail ennuyé, impatient de se disperser dans la plaine et d'aller boire aux ruisseaux. Les soldats, fatigués, fumaient et dormaient; ils savaient

bien que les sauvages ne viendraient point attaquer le camp. Cependant marcher à leur rencontre ou à leur poursuite, c'eût été exposer aux lances ennemies cette troupe sans défense, déjà décimée, ou tout au moins pousser à travers la Pampa une reconnaissance inutile.

« Arrivé au milieu de nous, l'espion descendit de cheval, et déroula son manteau, d'où nous vîmes tomber le petit Indien droit sur ses pieds. Au milieu de ces figures étrangères, le louveteau, ouvrant de grands yeux, battit en retraite à reculons jusqu'au pied du roc et se tint sur la défensive. Un grand éclat de rire partit de tous les groupes de soldats, et certes, Señores, il ne fallait rien moins que l'arrivée d'un hôte si peu attendu pour dérider ces fronts soucieux, aussi brunis par les neiges des Andes que par le soleil du Pérou. — Où as-tu pris cela? demanda l'*alferez* de la compagnie. — Que veux-tu faire de ton lionceau? cria un camarade. — *Amigo*, dit un autre, est-ce là ton prisonnier? C'est trop jeune pour être fusillé. Quel regard! viens ici, *niñito*, viens ici! — Et l'enfant, roulant ses grandes prunelles noires, cachait ses petites mains derrière son dos.

« Ma foi, reprit un officier, il y a ici plus d'une femme qui a perdu son enfant en fuyant dans l'obscurité, voyons si quelqu'une voudra prendre celui-ci en échange. Et saisissant par le bras le petit sauvage, qui résistait de toute la force de ses jambes, il le mena malgré lui au milieu du cercle des femmes. Mais à la vue de l'orphelin à peau cuivrée, les unes pressèrent sur leur cœur avec effroi un nourrisson endormi, les autres songèrent à leur enfant condamné à une captivité éternelle chez les sauvages; toutes détournèrent la tête.

— Personne n'en veut donc? demanda l'officier; il est trop jeune pour avoir mérité la mort. Voyez, c'est à peine un enfant, *una criatura!* Qu'en faire? — Emportez-le, répondirent quelques voix de femmes exaspé-

rées par le chagrin, et les plus méchantes, après tout, n'étaient que les plus tendres pour leur progéniture menacée ou perdue ; emportez-le. — Peu satisfait du mauvais succès de sa démarche, l'officier revint au milieu de ses soldats : — Tiens, dit-il au cavalier, reprends ton captif, personne n'en veut.

« Le cavalier était fort embarrassé ; il regardait le pauvre enfant sans trop savoir quel parti prendre, comme s'il eût dit : Pourquoi diable ai-je tiré mon escopette ? Au fond, c'était là sa pensée, et le regret d'avoir tué une femme le porta à faire une bonne action. Il ôta son bonnet, et, s'avançant vers l'officier, il lui dit : — *Señor capitan*, peut-être qu'en le baptisant on fera de lui un vrai chrétien. Puisque aucune de ces femmes ne veut se charger de lui, je le garderai avec moi ; il me servira au quartier. Si je suis tué dans un combat, eh bien ! *señor capitan*, je vous demande qu'il reste avec les camarades ; et, en attendant que le curé lui donne un nom, je l'appelle Bataillon. Ça va-t-il ? — Bravo ! vive Bataillon ! cria toute la troupe dès que l'officier eut fait un signe affirmatif, et, bon gré, mal gré, le petit sauvage, porté sur les bras des vétérans, fut obligé de frotter sa petite joue à toutes leurs vieilles moustaches. »

— Bataillon ! dit Duarte en ralliant quelques souvenirs, j'y suis..... — Mais, interrompit le postillon, qu'a de commun ce Bataillon avec la plainte qu'on entend toujours ? — Chut ! plus bas, répondit le vieux soldat ; c'est là qu'a été tuée la mère du petit sauvage, dans le sentier qui mène à la montagee, et on n'a pas retrouvé le corps. — Les Indiens l'ont enlevé, selon leur usage, dit un des voyageurs. — Les corps des guerriers, oui ; ils les emportent pour cacher le nombre de leurs morts, reprit le guide ; mais celui d'une femme....... — Et il secouait la tête d'un air d'incrédulité. — Et puis, Señores, un Indien, ça n'est pas baptisé ; quand même on l'enterrerait, on ne

peut mettre une croix sur sa tombe, et qui sait où va cette pauvre âme?

— Savez-vous ce que devint Bataillon? demanda Carlito au conteur. — Une blessure m'obligea à quitter le service dans ce même temps, répondit celui-ci, et je n'ai plus entendu parler de lui. — Moi, je l'ai connu, interrompit Duarte; si son histoire peut vous intéresser, mes amis, je vous la dirai demain, à la halte de midi.

II.

Après avoir trotté toute la matinée, les voyageurs firent halte au pied d'un pic solitaire, entièrement détaché du reste de la sierra, nommé *El Morro*. Les habitants attribuent à ce pic, sentinelle avancée des montagnes de l'intérieur dans les plaines de la Patagonie, un instinct bienveillant qui le porte à se couvrir de nuages quand un danger prochain menace la frontière. Toujours est-il que le Morro a vu s'accomplir dans le rayon des vallées où se projette son ombre bien des drames sanglants et terribles. Arrivés dans ce site sauvage, les trois amis allumèrent un grand feu, tandis que les chevaux fatigués se roulaient sur l'herbe et secouaient leur crinière. Duarte reprit en ces termes la suite du récit:

« Comme vous l'avez vu, Messieurs, Bataillon n'avait reçu de Dieu que l'existence, sans accompagnement d'aucun bien. Patrie et famille étaient deux mots inconnus pour lui; après avoir sommeillé trois ans dans la vie sauvage, il s'était éveillé au coup de fusil qui étendait sa mère morte devant lui, et s'était vu jeté dans la vie des camps. Peu d'années après, le soldat qui le traînait à sa suite avec une sollicitude souvent dangereuse pour celui qui en était l'objet, ce soldat des armées de l'indépendance mourut, comme tant d'autres, dans les guerres civiles. On pendit aux pieds de Bataillon les grands éperons

d'acier du cavalier défunt, et, après l'avoir hissé sur son cheval, les soldats placèrent à l'arrière-garde le fils adoptif de leur ancien compagnon d'armes. L'enfant, se rapprochant du gros de la compagnie peu à peu, à mesure que les rangs s'éclaircissaient, à mesure aussi que l'âge lui permettait de prendre part aux travaux de la campagne, finit à la longue par s'incorporer dans les rangs de ces cavaliers, vieux de vingt ans de guerre. Mais Bataillon lui-même avait ses chevrons aussi, car, à tout prendre, il était entré au service le jour où brûlaient les habitations de la frontière, et il comptait douze ans de courses dans les provinces de la république quand sonna sa quinzième année.

« Jamais il n'avait dormi sous un toit; les *colorados* parmi lesquels il se trouvait enrôlé n'avaient pas de quartiers fixes. Jamais il n'avait vécu de la vie des villes; son existence était à peu de chose près ce qu'elle eût été dans les Pampas. Grâce à son instinct sauvage, il demeurait plutôt en communication intime avec la nature qu'en rapport avec les hommes; peut-être ignorait-il les noms des provinces qu'il parcourait; mais des plaines de la Patagonie aux forêts du Chaco, du Parana au Rio-Quinto, il se fût guidé seul comme l'oiseau. Admis aux bivouacs des cavaliers dont il partageait les travaux, dont petit à petit il avait revêtu l'uniforme, depuis bien des années il écoutait leurs récits, mais sans prendre part à leurs conversations, comme s'il n'avait rien eu à conter lui-même. Le langage semblait être pour lui ce que sont l'art et la poésie pour beaucoup de gens sérieux, quelque chose de mystérieux qui éveille dans l'âme un vague écho et la transporte dans une région supérieure, où elle se trouve dépaysée, tout en admirant. Cette faculté du silence, il la devait au sang indien, car généralement le sauvage, que ne préoccupe ni l'idée de progrès, ni la pensée de perfectibilité de la race humaine, accepte la vie comme

un texte sans commentaires, avec cette résignation et cette naïve ardeur qui le feraient croire soumis à la fatalité.

« Apprivoisé en apparence, bien qu'au fond il eût conservé le caractère de sa race, Bataillon devenait un soldat accompli. La profession militaire, telle qu'on l'entendait autour de lui, perfectionnait ses instincts, comme les leçons du fauconnier développent ceux de l'oiseau de proie. Il n'y avait donc aucun cavalier dans la compagnie qui exécutât avec plus de facilité et de précision, avec plus de souplesse et de régularité, les manœuvres impétueuses qui consistent à arrêter court en le faisant glisser sur ses pieds de derrière le cheval lancé à toute bride, à se coucher sur sa selle pour ne présenter à l'ennemi qu'un fer de lance acéré à peine visible. Ainsi, Messieurs, il ne s'agissait pas de la vie militaire dans les casernes, mais de la vie des camps ou plutôt du désert. Les cavaliers au milieu desquels grandissait Bataillon, tous habitués à parcourir en armes les diverses provinces de la république, formaient quelque chose de pareil aux compagnies franches; c'étaient des soldats dans le vrai sens du mot, cherchant du travail tout le long des frontières dont on les avait constitués gardiens, toujours en quête de batailles, chevauchant du matin au soir sans inquiétude ni fatigue. Longtemps après que les guerres de l'indépendance étaient finies, longtemps après le licenciement des armées victorieuses dont les chefs devaient causer tant de maux aux pays délivrés par eux, ce régiment des *colorados* existait encore dans les mêmes conditions belliqueuses.

« Bien qu'identifiés à la vie nomade du sauvage par les habitudes d'une vie errante, ces cavaliers avaient derrière eux les souvenirs d'une enfance plus calme, mieux établie, passée dans les grandes fermes de l'intérieur, dans les faubourgs des villes; cette seconde nature n'avait pas tellement absorbé la première, qu'il n'en perçât quelque

chose dans leurs récits. Alors Bataillon, plus sérieux, plus morne que de coutume, cherchait à deviner en lui-même ce que pouvait être cette existence parfois regrettée dont il n'y avait pas trace en lui. Tandis que, couchés sur la selle, les soldats dormaient en rond autour du feu, le jeune Indien veillait, écoutant avec émotion aboyer les chiens aux portes des fermes éloignées, et rêvant à ce qui se passait dans les familles, dans les villages, dans les grandes cités, dans ces lieux habités dont il faisait incessamment le tour, comme une sentinelle vigilante condamnée à ne jamais franchir le seuil dont la garde lui a été confiée. »

— Après tout, interrompit Pedro, Bataillon pouvait quitter le régiment sans être considéré comme déserteur ; car il ne recevait sans doute aucune solde.

« Il n'était même pas, à vrai dire, enrôlé comme soldat, reprit Duarte ; il remplissait dans le régiment le rôle du mousse dans l'équipage d'un navire. Mais le mousse sans famille voit dans le navire qui le porte sa patrie tout entière ; hors du camp, où Bataillon aurait-il vécu ? Si la guerre avait continué avec les Indiens, nul doute qu'il eût passé dans leurs rangs sans préméditation, mais par un instinct irrésistible.

« Cependant il arriva qu'un jour, pendant une marche de la frontière méridionale aux bords du Parana, sa compagnie défilait sur les hauteurs qui couronnent et dominent la ville de Còrdova ; le soleil scintillait sur le beau sable des grandes grèves au milieu desquelles serpente un filet d'une eau limpide et argentée. C'était la veille d'une fête. Dans les couvents aux cloîtres spacieux, plantés de cyprès et de figuiers, les cloches, agitées au sommet des tours, chantaient un carillon joyeux que dominait à lents intervalles le bourdon de la cathédrale. Les étudiants de l'Université, aujourd'hui si déchue, s'écoulaient joyeusement vers la place, le long des arcades du collége.

Chanoines-professeurs, aux chapeaux à larges bords, bourgeois en manteaux, circulaient autour de la promenade en fumant leurs cigarettes, et sur des bancs, à l'ombre, duègnes et jeunes filles agitaient l'éventail; les bruyantes laveuses, dispersées au bord des ruisseaux, étendaient le linge blanc sur les pierres luisantes, sur les haies fleuries. Les chariots pesants descendaient, en criant sur l'essieu, par les ravins escarpés de la grande route de l'est, et des divers points de l'horizon arrivaient des cavaliers dont les chevaux noirs, couverts d'écume, caracolaient gaiement sous les arbres du chemin.

«Du milieu de cette vallée où s'encadrait avec ses jardins et ses vergers la cité riante, de ce damier de toits plats formant des terrasses aérées, et des *miradores* en tourelles où les jeunes filles aiment à s'accouder le soir, il s'élevait un murmure de ruche auquel nous sommes trop habitués pour en avoir l'intuition bien précise, mais qui venait bourdonner avec un charme de nouveauté presque irrésistible à l'oreille du jeune Indien. Dans ce murmure confus, pareil à celui de la vague sur une plage de sables, il discernait sans le savoir, et comme dans l'harmonie d'un rêve, le joyeux accord de passions à la fois vives et douces, dont l'expression était la vie et le mouvement. Pour la première fois, il se sentit homme, être sympathisant par nature avec son semblable, de quelque variété qu'il soit. Pour la première fois le ramier voulait prendre son vol vers le colombier ouvert devant lui.»

— L'aspect imprévu d'une de nos bruyantes cités d'Europe aurait agi d'une manière moins séduisante sur le cœur naïf de l'Indien, interrompit Carlito; les ruines imposantes des temps passés coudoyées sans façon par les édifices mesquins du siècle présent, l'effet discordant de ces bigarrures qui font d'une ville respectable et jadis homogène quelque chose de pareil à un habit d'arlequin, eussent étonné son regard sans donner à son esprit les enseigne-

ments qui ressortent de ces vicissitudes. Il se fût détourné avec effroi de ces lieux attristés où rien ne sourit, où le riche lui-même, dans son agitation inquiète, semble souffrir plus que le pauvre.

« Il en est ainsi dans plus d'un pays de l'Europe, reprit Duarte ; j'en conviens, *amigo;* mais vous savez tous, Messieurs, quel air de fête revêt la jeune Cordoue d'Amérique, légère et indolente, lorsque le soleil couchant l'encadre comme un diamant dans l'azur plus foncé de la sierra. Là, dans ces temps déjà passés, point d'ambitions, point de tumulte, point de nouvelles traversant la cité d'une voix inquiétante, et juste assez de commerce pour donner aux habitants l'occasion d'animer leurs rues. Avant que les troubles intérieurs eussent habitué cette population paisible à se barricader dans ses maisons et à se réfugier dans les couvents à l'approche des *facciones*, les grands événements de la place publique, c'étaient le passage d'une troupe de mules allant de San-Juan à Buenos-Ayres, l'arrivée d'un convoi de chariots descendant de la vallée de Mendoza aux rives de la Plata, ou la venue subite d'un botaniste de Paris ou de Londres, recueillant dans sa boîte, à la grande stupéfaction des bouviers, la moindre plante en fleurs foulée par les bestiaux de la montagne.

« Le jeune cavalier se sentait donc attiré vers la ville. Déjà son cheval, maintenu au pas, avait été dépassé par toute la ligne, quand le commandant de la compagnie prit une route latérale et, s'enfonçant dans les vergers avec quelques soldats d'escorte, pénétra dans la ville de Còrdova pour échanger quelques paroles avec le gouverneur. Sans y être invité, Bataillon se mit sur les traces de l'escouade privilégiée, et, à mesure qu'il plongeait dans les jolis jardins du faubourg, à mesure que l'écho des murailles répétait le bruit de ses lourds éperons, et que son ombre glissait le long des portiques, un vague sentiment de fierté, de valeur personnelle, se révélait en lui.

« Le régiment avait fait halte sur la *barranca;* les cavaliers, appuyés sur le cou de leurs chevaux, suivaient de l'œil, avec une curiosité envieuse, la marche de leurs compagnons. Ainsi les matelots, restés à bord, s'accoudent sur le bastingage, et regardent en silence la yole du commandant qui va toucher terre, poussée par les rames agiles de leurs heureux camarades.

« L'escorte accompagna le capitaine au *cavildo* (hôtel de ville) et mit pied à terre. Plus le soir approchait, plus la ville devenait vivante. Après avoir attaché son cheval aux arcades de l'édifice, et réuni sa lance au faisceau que formaient celles des soldats déjà dispersés, Bataillon, hasardant un pas timide à travers la grande place, se trouva au milieu d'un groupe de jeunes garçons qui jouaient aux cartes. Animés par le jeu, ceux-ci ne firent d'abord aucune attention au nouveau venu; mais lui, il fixait sur eux ses grands yeux étonnés. *Copas*, cœur, criait l'un; *bastos del rey*, roi de trèfle, répondait l'autre; à moi l'argent!... Et les cailloux représentant la monnaie absente roulaient sur le *poncho* troué qui servait de tapis. Bataillon, immobile, les mains dans le ceinturon de son sabre, suivait de l'œil les dames et les valets avec une surprise puérile que l'impassibilité de son visage indien pouvait seule cacher. S'attachant malgré lui à cette scène animée, il finit par s'asseoir à moitié sur ses talons entre les deux joueurs, qui ne rappelaient pas mal les deux jeunes truands immortalisés par Cervantes sous le nom de Rinconete et de Cortadillo.

« Voulez-vous jouer, monsieur le soldat, *señor soldado ?* s'écria tout à coup en levant la tête le plus hardi de ces enfants, qui étalait les cartes en éventail sous sa main gauche; à six sous, *a cuartillo*, les trois parties!... Mais le jeu était interrompu; tout le groupe reculait et battait en retraite devant la figure muette et sérieuse de Bataillon. Celui-là même qui lui avait adressé la parole, l'ayant re-

gardé en face, remit précipitamment les cartes dans le fond de son bonnet, et ils s'éloignèrent tous en se parlant à voix basse. »

— Ce qui les effraya, dit Carlito, ce ne dut pas être précisément la figure étrange, la couleur cuivrée de l'Indien, mais l'inflexible gravité répandue sur un visage adolescent. Menez au milieu d'une troupe d'écoliers joyeux un triste enfant de grande maison, et la gaieté cessera; la gaieté, qui ne se tait jamais devant la réprimande du maître. L'enfant qui ne sait pas sourire est une chose si désolante qu'elle glace incontinent l'enfance elle-même.

Duarte tira de sa boîte de paille de beaux cigares qu'il distribua à ses compagnons de voyage, sans oublier le guide; celui-ci ôta son bonnet, et donna à ces messieurs un tison pour allumer leurs *puros*.

« Demeuré seul, reprit Duarte, Bataillon se trouva tout décontenancé et tout honteux. Il écarta les cheveux noirs et luisants collés sur ses joues bronzées, et entra dans la longue file de chariots qui forme le marché. Sur chaque timon étaient assises des femmes venues des campagnes voisines, qui étalaient aux yeux des passants de beaux fruits, des figues, des pêches, des pastèques, disposés dans des corbeilles. Beaucoup d'entre elles berçaient sur leurs genoux de petits enfants, et Bataillon se rappela le premier cercle de femmes éplorées au milieu desquelles il avait été lancé en tombant des bras de sa mère; par la pensée il se trouva rejeté à ce jour terrible dont il conservait un vague souvenir, où se nouait pour lui l'énigme de la vie. Il faillit reculer, par un effroi involontaire; mais la curiosité l'emporta, et il avança, comprenant d'ailleurs que son uniforme lui donnait droit de cité parmi les habitants des villes. Il passa donc à travers les groupes, inaperçu, mais voyant tout; ses yeux roulaient à droite et à gauche dans un perpétuel mouvement d'observation. Les joyeux éclats de rire, le chant des *guitareros*, les conver-

sations animées, le salut au passant, le bonsoir de deux amis, tout cela frappait son oreille et causait une singulière impression à ce cœur sauvage, qu'aucune sensation de cette nature n'avait effleuré encore. A son insu, il comparait cette vie pleine de variété, de nuances, de mouvement, aux jours longs et uniformes passés dans la plaine, à cette vie plus âpre encore dont il lui restait de vifs instincts. A chaque voix qui perçait la foule, il tressaillait, comme si les paroles ou le sourire d'une voix inconnue se fussent adressés à lui. Mais non. Cette population tout entière vivait et s'agitait dans un cercle dont il se trouvait exclus. Au fond de son esprit, il y avait cette pensée qu'il était trop tard pour s'apprivoiser; il ressentait même une secrète répulsion à l'égard de cette foule dont le bruit l'attirait, bien qu'il s'en défendit. Le sentiment de la solitude l'accablait au milieu de ce monde sans affection pour lui. Être seul au désert, c'est l'animer par sa présence, en être le roi, l'âme; mais être seul parmi les hommes, c'est sentir ses facultés anéanties.

« Dans cette alternative d'éblouissement et de tristesse, Bataillon traînait machinalement son sabre à travers la grande place; l'existence, qui jusqu'alors s'était présentée à lui comme un tronc aride et nu, se parait de rameaux sous ses yeux. Le spectacle passager d'une société calme et heureuse l'affectait d'autant plus profondément qu'il lui semblait plus impossible de s'y rattacher. Il n'était déjà plus ni l'homme de la vraie nature, libre sous l'inspiration de sa fantaisie, ni l'homme des villes, volontairement soumis aux lois d'une civilisation bienfaisante. Qu'était-il en effet? Un soldat de hasard, acclimaté au milieu d'étrangers, de bienveillants ennemis qui l'aimaient par habitude, parce qu'il leur donnait l'occasion d'exercer un commandement qui plaît beaucoup à tout subalterne. On parlait devant lui aux feux du bivouac comme devant un être sans oreilles, et si on lui adressait la parole, c'était

pour lui dire : Bataillon, veille à la marmite ; Bataillon, va chercher de l'eau à la fontaine ; Bataillon, donne-moi ma lance !

« Ce qui avait convenu à l'enfant pouvait ne plus suffire à l'adolescent dont l'horizon allait s'agrandir, et ce que je vous rapporte ici, Messieurs, Bataillon le pensait vaguement en regagnant les arcades du *cavildo;* mais aurait-il pu le quitter, ce régiment dont les figures lui étaient toutes familières, dont il connaissait toutes les voix, dont il faisait partie comme la girouette fait partie du clocher qu'elle couronne ? Dès qu'il fut assis sur la selle, son cheval se mit à hennir vers la plaine, car les autres cavaliers étaient partis ; mais, impatient et attristé, Bataillon serra la bride, suivant au pas le chemin qui conduit à l'escarpement. Il commençait à faire nuit ; les sommets de la sierra, encore éclairés des rayons du soleil, cachaient leurs bases dans l'obscurité. »

— Il semble alors, dit Pedro, que les montagnes s'élèvent comme une décoration et que la ville s'abaisse dans un abîme nébuleux où elle se replonge pour dormir ; le ciel aussi paraît reculer dans une perspective infinie son dôme étoilé, et cette voûte qu'avaient l'air de toucher les clochers des églises, toute constellée, enlève bien loin de la terre ce firmament radieux vers lequel s'envolent nos âmes inquiètes...

« Et il arrive rarement, continua Duarte, que nos pensées puissent traverser le crépuscule sans subir une modification analogue à celle qui remplace l'éblouissante clarté du soleil par les tremblantes lueurs des astres. Bataillon était sombre ; il s'acheminait vers le camp avec une mélancolie douloureuse. Le voile avait été soulevé ; déjà il expiait la connaissance bien imparfaite des choses qui se passaient hors de sa portée. A cette heure du soir, vous savez, Messieurs, que les jeunes filles de Còrdova ont coutume de venir remplir leurs cruches au bassin de la pro-

menade; souvent elles s'y rassemblent en grand nombre, et, oublieuses de leurs travaux, elles dansent jusqu'à la nuit. A cet instant même, après bien des jeux et des ébats, la bande joyeuse avait fini de puiser de l'eau, et elles défilaient en chantant, pieds nus, sur les jolis cailloux aux mille couleurs qui inscrivent en mosaïque au coin de l'*alameda* le nom de l'ancien vice-roi de la province, Velez.

« Une seule de ces enfants folâtres était restée; elle se hâtait d'emplir une large cruche si lourde qu'elle ne pouvait la retirer de l'eau. — Attendez-moi, criait-elle à ses compagnes, qui de vous vient m'aider?... — Mais toutes elles s'éloignaient, puis revenaient, puis faisaient en riant le tour du bassin afin de mieux se jouer de l'embarras de la pauvre fille; et il y avait de leur part malice et vengeance peut-être, car celle qu'elles tourmentaient ainsi semblait la plus jolie de toute la bande. — Aidez-moi, criait-elle encore; si je reviens à la maison avec une cruche vide, qu'arrivera-t-il? — Et, penchée sur le bord, elle baignait dans les eaux les larges tresses de cheveux noirs qui pendaient sur ses épaules.

« Bataillon n'avait fait qu'un saut de son cheval à terre, et il était auprès de la jeune fille. Celle-ci eut peur et se redressa vivement: — Que voulez-vous, señor soldado? — Mais déjà Bataillon relevait d'un bras vigoureux la cruche toute pleine, et, après l'avoir respectueusement posée sur la tête de la belle Cordovèse, il s'élança sur sa selle dans le même silence.

« — Bravo! bravo! crièrent les jeunes filles accourues autour de leur compagne; et tu ne lui as pas dit merci! Oh! quelle honte, *que verguenza!* Que penseront les cavaliers rouges de la politesse des filles de Còrdova? Allons, remercie-le, dis: *Gracias, señor*, ou nous renversons ta cruche... — La pauvre enfant rougit, se défendit quelque temps, puis, rejetant l'écharpe autour de son men-

ton, elle prononça un *gracias, caballero!* au milieu du bruyant éclat de rire de la troupe étourdie.

« Puis elles disparurent toutes, se dispersant çà et là dans les sentiers de la plaine, à travers la colline; mais l'œil perçant de Bataillon suivit longtemps le pas svelte et rapide de celle qu'il avait secourue. Au milieu des buissons épineux, des touffes de cactus, des tiges d'agaves, il voyait l'amphore allongée osciller au mouvement gracieux de la jolie tête brune encadrée dans la blanche écharpe. Arrivée sur une hauteur où elle se dessina en passant comme une ombre à la dernière lueur du crépuscule, la jeune fille redescendit tout à coup pour ne plus se montrer.

« Quant au jeune Indien, il subissait les illusions d'un rêve; la malicieuse plaisanterie des jeunes filles qui se plaisaient à tourmenter leur compagne, lui avait inspiré un élan chevaleresque, mais il ne comprenait rien au trouble que la douce voix de la Cordovèse faisait naître en lui. Pour la première fois de sa vie, il avait essayé de balbutier une réponse, mais les mots avaient expiré dans sa bouche entr'ouverte. — Ah! pensait-il en lui-même, que de mystères dans les villes! Parmi les vieux cavaliers de sa compagnie, qui pouvait lui apprendre à vivre au milieu des blancs! — Et il allait au pas, plongé dans une rêverie sérieuse, songeant qu'il faisait peur aux uns, qu'il était inaperçu des autres, et qu'à moins de rencontrer encore l'occasion d'aider une jeune fille au bord de la fontaine, il n'oserait aborder ces gracieuses créatures déjà dispersées comme une volée d'oiseaux. »

— En attendant, Bataillon désertait? dit Carlito. — « Il désertait par la pensée, reprit Duarte, il désertait du fond du cœur; il n'était plus soldat et se gouvernait à sa guise. Tout à coup la trompette retentit au sommet de la *barranca;* les cavaliers se remettaient en marche. Bataillon prêta l'oreille autant què son cheval; ses regards se portèrent sur la longue file de manteaux rou-

ges à peine visibles à l'horizon; mais son cœur ne battit pas plus vite, il ne pouvait quitter les bords de ce bassin dont les eaux tranquilles tremblaient sous l'ombre des arbres. Peu à peu les compagnies défilèrent, s'allongeant dans une plaine où l'œil ne les distinguait plus. Quand la dernière lance agita son *pendon* au-dessus des rocs, la poitrine de Bataillon se serra : c'était l'heure où l'on trotte gaiement vers le bivouac, où les chevaux hennissent à la rosée, où l'on chante d'un bout à l'autre de l'escadron pour abréger les ennuis d'une marche qui clôt la journée. Puis la trompette sonna la halte, répétée par les échos lointains de la montagne... La main de Bataillon avait lâché la bride; ses pieds enfoncèrent l'éperon dans le flanc du cheval, qui en une minute l'eut ramené d'un galop impatient au milieu de ses compagnons.

« Le sort en était jeté; il devait vivre et mourir ainsi. »

III.

Au delà de cette plaine du Morro, où les miliciens de Còrdova furent taillés en pièces par les Indiens il y a bientôt vingt ans, on rencontre un bois humide, planté d'arbres chétifs dont les rameaux noueux ne permettent guère aux chevaux de galoper. L'extrême fraîcheur du sol est entretenue par les débordements de la cinquième rivière (el Rio-Quinto) sortie de la sierra. Au lieu de chercher un gîte dans la mauvaise poste qui les attendait près du torrent, les trois voyageurs s'en allèrent camper sur la colline prochaine, du haut de laquelle on peut voir, par un temps serein, poindre les cimes les plus élevées de la Cordillère des Andes.

« Vous m'avez laissé entamer l'histoire de Bataillon, et vous l'aurez jusqu'au bout, dit Duarte en s'asseyant sur un tronc d'arbre. — A l'époque où je le connus, il pouvait avoir dix-sept ans; c'était bien un des plus beaux

soldats de l'armée. Ses grands yeux doux voilés de longs cils, ses joues un peu saillantes encadrées dans une masse de cheveux noirs, lisses et flottants, donnaient à sa physionomie régulière cette expression vraiment remarquable dont on n'a guère d'exemples en Europe. Cette beauté, qui appartient au type sauvage chez les tribus les plus choisies, sous les latitudes tempérées surtout, et qui satisfait le regard, consiste, vous le savez, Messieurs, dans l'harmonie parfaite des lignes d'un visage où respire la vie, où l'on ne trouve aucun symptôme de la souffrance morale qui ride nos fronts. L'habileté du jeune Indien à manier la lance était proverbiale dans le régiment, et quand il se couchait sur son cheval pour présenter moins de surface aux balles ennemies, on eût dit qu'il ne faisait qu'un avec l'animal qui le portait. Dans tous ses mouvements il y avait quelque chose de vif, d'indompté, d'insaisissable, qui trahissait son origine. Bien que le premier dans la mêlée, jamais il n'avait reçu une blessure, et cela ne l'étonnait guère, tant il lui semblait naturel de vivre dans les batailles. Pour celui qui, sortant de sa vie paisible et bien gardée, va courir les hasards du combat, il y a des chances de recevoir le coup fatal; mais pour le soldat de profession, chaque attaque est comme l'épisode d'une existence aventureuse, toujours sacrifiée; la mort sait attendre ceux-là plus patiemment.

« Au temps où nous nous reportons, les guerres civiles étaient flagrantes; les vieux régiments avaient disparu, décimés peu à peu dans des escarmouches de tous les jours. Celui des auxiliaires des Andes, plus ordinairement employé à la défense des frontières, se conservait plus intact; c'étaient, à vrai dire, les plus intrépides soldats de la république, surtout depuis que le terrible général Quiroga les avait disciplinés à sa façon. On les appelait les *colorados* (les rouges) à cause de la couleur de leurs bonnets, de leurs *ponchos* (manteaux) et de leurs

chilipas (jupons); indépendants par caractère, ils tenaient plus du reître et du cavalier arabe que de nos troupes réglées. Jadis, à la chasse au faucon, on soulevait le capuchon de l'oiseau, et, dès que la proie se montrait, il fondait sur elle; ainsi, quand l'ennemi paraissait, on le faisait voir à ces cavaliers formidables, et la bataille était engagée. Pour toute harangue, les chefs poussaient un cri sauvage auquel chaque soldat répondait par un hurlement saccadé. Le combat se bornait à une attaque décisive, à laquelle résistaient difficilement les lignes de fantassins bientôt rompues; dans ces plaines sans fin, l'homme à pied perd courage; de là, cette panique qui a tant de fois fait tomber des miliciens bien armés sous le sabre ébréché des sauvages. La courte carabine pendue à l'arçon des *colorados* ne servait guère qu'à préluder à la bataille par le bruit et la fumée; ils l'abandonnaient aussitôt pour la lance et surtout pour le sabre, leur arme favorite.

« Depuis sa promenade solitaire dans les rues de Còrdova, Bataillon était devenu triste; d'ailleurs les guerres civiles bouleversaient ces paisibles contrées. Un jour, le régiment se trouvait campé sur les limites de la province de Santiago el Estero; les herbes, séchées par les chaleurs de l'été, se réduisaient en poussière sous les pieds des chevaux; l'atmosphère embrasée n'avait pas un nuage; les petits drapeaux rouges ne flottaient même pas au fer des lances piquées en terre.

« Où diable allons-nous? demandaient quelques soldats couchés à plat-ventre sur leurs manteaux.— Qu'importe? répondit le plus ancien de la compagnie; je ne l'ai jamais su et j'ai toujours marché. Il y eut un moment de silence causé par ces paroles de reproche, mais le plus insouciant reprit: — Les beaux temps sont passés, ce ne sont plus nos chefs qui nous mènent; au diable les factions et ces jeunes gens des villes qui se mettent à notre tête pour nous faire promener à la recherche d'un ennemi

qu'on ne trouve nulle part. — Le dernier Espagnol a évacué le sol de la patrie, ajouta un troisième ; il n'y a plus un Goth dans les forteresses, les sauvages sont refoulés dans le désert : après cette campagne, j'ai envie de passer les Andes et d'aller au Chili. — Là au moins il y a toujours des Araucanos à combattre, dit un cavalier d'une stature colossale venu des plaines de la Rioja, et que ses camarades avaient surnommé Patagon. — Et puis j'ai peur qu'on ne finisse par nous caserner comme des miliciens, s'écria le brigadier.

« Cette perspective ne souriait à aucun des *colorados* ; ils eussent été obligés de modifier sur plus d'un point leurs coutumes et leurs habitudes, de parader sur les places publiques, de monter la garde à la porte des villes ; et puis peut-être aussi craignaient-ils, sans se l'avouer, de perdre ce prestige qu'ils exerçaient sur les populations ébahies, quand du fond de la plaine leurs rouges escadrons se précipitaient au galop comme un nuage plein d'éclairs.

« De tout ce qui s'était dit au bivouac, Bataillon n'avait pas laissé échapper un seul mot sans le retourner en son esprit. Accroupi devant le faisceau de lances, auprès de Patagon, il réparait les tresses de sa bride avec une lenteur inaccoutumée, comme s'il eût prévu qu'il n'avait pas longtemps à s'en servir. Quand un tronc d'arbre éclate en morceaux, il ne tarde guère, malgré la solidité de ses parties, à se réduire en poussière : ce corps jusqu'ici inaltérable et inaltéré, ce noyau de soldats aguerris semblait recéler en lui un germe de dissolution ; l'ennui avait saisi ces cavaliers, ils se sentaient désormais redoutés, haïs même. Jusqu'alors ils avaient cherché du travail de province en province sans avoir trop la conscience des maux qu'ils causaient depuis qu'ils étaient un instrument employé par les factions à désoler la république ; mais enfin ils comprenaient que le temps des vrais triomphes était passé.

« Si tous s'en vont, songeait Bataillon, où irai-je? Et il ne pouvait s'accoutumer à l'idée que ce régiment pouvait disparaître, que cette masse d'hommes si terribles, décidant du sort des provinces, se résoudrait peut-être en postillons et en bouviers, maniant le fouet et l'aiguillon au lieu du sabre et de la lance, comme l'orage se résout en gouttes de pluie. Le lendemain, les compagnies étaient à cheval de bonne heure. A la dernière halte, le commandant s'avança en tête des lignes pour annoncer qu'on marchait sur Còrdova : la faction fédérale attaquait de toutes parts celle des unitaires ; les provinces protestaient contre un pouvoir central, dont le cœur devait être à Còrdova et la tête à Buenos-Ayres. Un profond silence accueillit la déclaration des chefs ; sans doute en soi-même quelque cavalier flaira le pillage, mais pas un *hourra* ne retentit, pas un bonnet rouge ne fut agité au bout des lances. Vers le soir, les *colorados* opérèrent leur jonction avec les milices à cheval levées par les mécontents dans la sierra ; les officiers se saluèrent au cri de *viva la patria !*

« Vive la patrie quand on va rançonner les villes et massacrer les citoyens ! murmura un vieux brigadier qui portait ses chevrons marqués sur le visage, et derrière lui quelques soldats chantaient tout bas ce refrain si connu au pied des Andes :

Viva la libertad, dice du pendon ;
Tus matas y robas, es tu religion !...

— *Viva dios !* hurla Patagon en se dressant sur l'étrier de bois, pour la dernière campagne elle sera bonne, car après celle-là je quitte le service. Et toi, Bataillon? Le pauvre Indien leva sur le colosse un regard singulièrement douloureux. — Que veulent-ils faire de ces milices? reprit Patagon ; elles prendront la fuite, et nous aurons toute la besogne. Heureusement que nos ponchos sont rouges.

« Peu à peu les cigares s'étaient allumés sur toute la ligne, la bonne humeur revint en partie au cœur des cavaliers; chacun se mit à chanter, et les milices suivaient aussi vite que pouvait le permettre le trot inégal de leurs petits chevaux à longs crins. Ceux d'entre les nouveaux venus qui avaient servi déjà se tenaient groupés autour des soldats d'élite, assez indifférents d'ailleurs au renfort qu'on leur amenait. Quant aux autres, relégués à l'arrière-garde, traînés à la remorque, leurs rangs s'éclaircissaient de temps en temps lorsqu'une touffe d'arbre, un buisson de cactus laissait au milicien ennuyé la facilité de se dérober par la désertion à l'œil préoccupé des chefs, car à l'horizon se levait déjà le dôme de la cathédrale de Còrdova. »

— Les Cordovèses n'ont jamais fait de bons soldats, murmura le postillon, qui remuait dans une corne de bœuf une bouillie pimentée aussi appétissante, mais moins légère que le brouet de Sparte. — C'est-à-dire, répliqua Carlito, que tu es des plaines de Santa-Fé; avec de pareilles rivalités de province à province, comment établir l'unité dans ces républiques !

« L'ennemi ne paraissait pas dans la campagne, continua Duarte; seulement au sommet des maisons, sur les *miradores*, le reflet des baïonnettes trahissait la présence des *civicos*. Bataillon se rappela tout ce qu'il avait vu dans cette ville l'année précédente, et il pencha la tête. — Je vois d'ici le compadre Gomez sur son belvédère, s'écria Patagon avec un gros éclat de rire; tiens, regarde, Bataillon ! — Et le jeune Indien distrait fit un signe de tête affirmatif, sans songer à la distance qui empêchait de distinguer sur les toits autre chose que des uniformes bleus. — Le sauvage l'a reconnu, reprit le colosse dans un accès de bruyante gaieté; quels yeux il a ! Vois-tu aussi cet éclair ?... tiens !..... — Et il n'avait pas achevé que le boulet sorti d'une pièce de quatre, traînée au sommet de

la *barranca*, renversait le cheval sur lequel se pavanait le géant.

« D'un bond, Pantagon s'élança sur la paisible monture d'un milicien, qu'il culbuta sans plus de façon, et reparut à la tête de la compagnie. Le désordre causé dans les rangs par le passage du projectile avait excité la colère des cavaliers ; le signal était donné, les sabres brillaient. En une minute l'arrière-garde, qu'ils venaient de démasquer, fut rejetée sur la ville ; mais, après cette première attaque, on fit halte pour rallier les milices éparpillées derrière le camp : la bataille fut remise au lendemain.

« Pendant la nuit, Bataillon eut vingt fois la tentation de quitter la compagnie, de jeter là ses armes et d'aller dans la ville ; mais des sentinelles veillaient à l'entrée de tous les chemins. Et puis quoi faire dans cette ville assiégée, à minuit ? ce n'est pas l'heure où les jeunes filles vont puiser de l'eau au bassin de la promenade ! — Tout à coup l'ordre fut donné silencieusement de monter à cheval : Bataillon tressaillit. — C'étaient donc les citoyens endormis dans ces murs qu'on allait attaquer, ceux qu'il avait vus si paisibles au seuil de leurs maisons ! — Si cela eût été possible à un Indien, Bataillon aurait pleuré ; il prit nonchalamment sa lance, se mit en selle et se plaça à son rang.

« Toute la troupe avait tourné à l'envers ses *ponchos* rouges doublés de bleu, pour ne pas se trahir, même à la lueur des étoiles, par une couleur trop connue, et ainsi ils pénétrèrent furtivement jusqu'aux abords des faubourgs. Quelques sentinelles furent surprises ; les autres se replièrent sur la grande place en tirant au hasard des coups de fusil qui donnèrent l'alerte ; les *colorados* entrèrent au galop par plusieurs rues. Déjà les habitants, quittant leurs demeures, fuyaient pêle-mêle et allaient chercher un refuge dans les cloîtres inviolables des couvents. Au coin de la place de la Merced, près de la promenade

un groupe nombreux, en pleine déroute, attira l'attention des cavaliers; il y avait des femmes, des enfants, abandonnant les faubourgs et la *Huerta*, et aussi quelques hommes armés réunis en petites troupes. — En avant, cria Patagon; débusque-moi ces drôles-là, Bataillon, ce n'est que de l'infanterie!

« Mais l'Indien s'arrêta court et brisa sa lance contre un mur. Patagon l'avait vu, car le jour commençait à poindre; et poussant un jurement terrible: As-tu peur, sauvage maudit? lui cria-t-il; puis il fondit au grand galop sur le groupe déjà dispersé. Sa longue pique avait cloué contre la porte d'un enclos plus d'un fantassin, en dépit des balles qui trouaient son manteau. Quant à Bataillon, il venait de retourner le sien, et l'uniforme éclatant des *colorados* le trahissait aux yeux de l'ennemi; néanmoins, il piqua des deux et se dirigea vers la promenade. — As-tu perdu la tête? hurla Patagon qui voulut courir après lui pour l'arrêter; veux-tu attirer sur toi toutes les carabines des *civicos?* Entends-tu? la retraite sonne!

« En effet, la trompette venait de rallier les *colorados* sur une esplanade entourée de jardins; un parlementaire devait être envoyé au *cavildo*, et demander aux notables la reddition d'une ville qui se défendait trop mal pour résister longtemps. Mais déjà l'Indien s'était jeté en avant, seul, avec sa lance brisée; les coups se dirigeaient sur lui; parvenu au bord du grand bassin, il leva son bonnet pour attendre une balle qui le renversa à mort.

« C'est que parmi les fugitifs, dans cette foule sans armes, impitoyablement harcelée par son compagnon, il avait distingué la jeune fille de la fontaine que le fer d'une lance avait atteinte; elle expirait aux pieds même du cheval de Bataillon. »

LES

BABOUCHES DU BRAHMANE

Tous les navigateurs qui fréquentent la côte de Malabar connaissent le petit port d'Alepey, dans les États du radja de Travancore. C'est bien l'un des points les plus étranges et les plus curieux du littoral de l'Inde. Qu'on se figure, à quelques pas de la plage sablonneuse, une plaine verdoyante et fraîche, arrosée par de charmants canaux. Ces rivières en miniature sont coupées d'une multitude de ponts de bois fort élégants et sillonnées de pirogues sans nombre, les unes si légères, si effilées, qu'un homme peut à peine s'y tenir debout; les autres spacieuses, décorées à la proue de sculptures fantastiques et portant à la poupe de jolies cabines qui les font ressembler à des gondoles. Le long de ces canaux, qui vont se perdre dans la profondeur des bois, sont rangées très-irrégulièrement des habitations de toute espèce. Ici, des magasins bariolés de peintures et chargées de boiseries travaillées avec beaucoup d'art offrent aux regards les plus riches tissus de l'Inde; là s'élèvent de vastes greniers, qui exhalent au loin l'odeur vive et pénétrante des épices dont ils sont remplis; puis ce sont des huttes faites de feuilles de palmier, pauvres cabanes qui

se cachent au milieu de la plus opulente végétation. De places, de rues, il n'y en a point, mais seulement des sentiers qui se croisent, se mêlent, s'allongent sous les cocotiers ou s'arrêtent tout court devant une pagode. On se croit tantôt dans un bazar, tantôt dans une forêt, tantôt dans un parc; on est au milieu de la ville, qu'on la cherche encore. Du côté de la mer, des processions de plusieurs centaines de femmes nues jusqu'à la ceinture, tenant sur la tête des paniers pleins de poivre fraîchement récolté, vont et viennent sans cesse, comme des fourmis noires, de la plage aux greniers d'entrepôt. Autour du port, où, durant la belle saison, les grosses barques arabes de Mascate et de Djedda viennent charger des bois de construction, se meuvent majestueusement des éléphants énormes, qui travaillent avec beaucoup de docilité et d'instinct à traîner des poutres et à transporter des fardeaux ; ce sont là les forçats du radja de Travancore.

Dans cette ville, le voyageur ne trouve ni hôtel, ni auberge, mais en revanche un caravansérail de l'aspect le plus pittoresque: c'est un palais de bois, ancienne résidence du radja. Des sculptures fantastiques délicatement exécutées encadrent les galeries, les portes, les fenêtres cintrées et les balcons; de vastes plantations de cocotiers, qui se prolongent vers le port, lui tiennent lieu de jardin; une cour carrée, défendue non par des murs, mais par une haie touffue et des arbres élevés, lui donne un certain air de grandeur. Dans ce préau passent deux ou trois fois le jour les éléphants, que leurs cornacs, en revenant du travail, ne manquent jamais de faire parader devant les étrangers. Ils saluent avec la trompe, ramassent dans la poussière la pièce de cuivre qu'on leur a jetée, et se retirent battant l'air de leurs larges oreilles. Puis viennent les mendiants, les paralytiques qui se traînent sur les mains, les lépreux dont la peau est couverte de taches blanchâtres comme celles des serpents, enfin une foule

d'infirmes tourmentés par des maladies hideuses, particulières à ces climats violents, et qui n'ont point de nom dans notre langue. Ils s'asseient autour du caravansérail, et, dès que les voyageurs paraissent au balcon, ils poussent un cri en élevant vers eux leurs mains suppliantes.

Une circonstance assez bizarre me retint deux jours dans ce petit palais et dans cette ville singulière, où je ne croyais pas séjourner. J'avais une affaire à traiter avec un parsi ou guèbre, adorateur du feu, et, comme le jour de mon arrivée il y eut éclipse de soleil, la visite fut forcément remise au lendemain. Le guèbre s'était renfermé chez lui; il jeûnait et se mortifiait pour mieux sympathiser avec les souffrances de l'astre-Dieu. Il faut convenir aussi que les Hindous ne se montraient pas très-rassurés: « Voyez, voyez, disaient-ils, le gros dragon qui ronge le soleil!» Les *nacodas* (capitaines arabes), qui partageaient quelque peu cette croyance, tiraient gravement en l'air des coups de pistolet, et faisaient battre le tambour par leurs équipages pour forcer le prétendu monstre à lâcher sa proie. Pendant ce temps-là, une ombre bienfaisante se répandait sur la terre; nous respirions en plein midi. On ne voyait plus personne dans les chemins ni autour du caravansérail. L'instant était bien choisi pour reposer; je m'allongeais donc sur ma natte, quand, une chambre voisine de la mienne s'étant ouverte, je vis paraître sur le seuil un Anglais pâle comme un spectre; ses cheveux noirs flottaient en désordre, il était hâve et maigre. On ne voyait plus sur sa personne aucune trace de ce soin recherché qui distingue un *gentleman*, et cependant cet homme semblait appartenir à la classe la plus élevée de la société. Un seul domestique l'accompagnait: qui l'avait déposé là? qui était-il? d'où venait-il? comment semblait-il abandonné dans un pays où ses compatriotes sont tout-puissants? Il y avait là un mystère que je résolus de pénétrer. L'incident fortuit qui, ce jour-là, suspendait tous les travaux dans la ville

me laissait d'ailleurs assez de loisir. A force de questions, je recueillis sur sa personne des détails d'abord assez incohérents, puis des renseignements plus précis ; enfin, j'obtins du serviteur fidèle qui veillait près de lui le récit des principaux épisodes de sa vie, tels que je vais essayer de les raconter.

I.

Dans un village de la petite île de Salsette, située tout près de Bombay, et que ses temples souterrains ont rendue célèbre, vivait un brahmane du nom de Nilakantha. Il desservait une pagode dont le revenu suffisait à son existence ; l'étude des textes sacrés, la méditation et les rêveries extatiques occupaient ses journées. Moins que personne il doutait de ses propres vertus et de l'autorité de sa parole sur les Hindous de basse caste dont il recevait les offrandes. Par malheur, des missionnaires s'établirent dans son voisinage ; la cloche de l'église attira peu à peu une partie considérable des ouailles du brahmane, qui se trouva presque seul aux pieds de ses idoles. Ruiné par la désertion des fidèles, Nilakantha les menaça d'abord de la colère des dieux, puis il se décida à chercher un autre genre de vie. Parmi les professions que les lois de sa caste lui permettaient d'embrasser, il choisit celle d'écrivain. Un riche *babou*[1], qui détestait les Européens et leur prêtait son argent à gros intérêts, lui offrit une place dans ses bureaux. Cette circonstance fut cause que Nilakantha transporta ses dieux domestiques au milieu d'un des hameaux qui environnent la grande ville de Bombay.

Résigné à son sort, exact à remplir son emploi, Nilakantha s'asseyait sur ses talons entre deux coussins, en face du

1. Nom que l'on donne dans l'Inde aux banquiers et aux négociants indigènes.

divan où trônait le *babou;* là il passait la moitié du jour à couvrir de chiffres, avec sa plume de roseau, les feuilles de palmier qui lui servaient de registre, mais, quand arrivait l'heure du repos, il se redressait de toute sa hauteur. L'humble écrivain, redevenu brahmane, traversait avec dignité les cours et les galeries multipliées qui donnaient à la demeure du *babou* l'aspect du palais. Dans les rues encombrées de palanquins, de voitures rapides et de lourds chariots, il marchait les yeux à demi clos, le parasol sur l'épaule, laissant flotter sur ses genoux les plis ondoyants de son pagne, traînant ses babouches avec cette lenteur dédaigneuse, cette nonchalance affectée qui, dans un Asiatique, trahit la fierté et le sentiment de sa propre valeur. A mesure qu'il s'éloignait de la ville, son visage s'épanouissait; l'air libre, la brise fraîche de la mer se jouant dans les palmiers, la lumière versée à torrents par un soleil de feu sur un horizon étendu, tout lui rappelait l'influence de cette nature souveraine à laquelle les Hindous rendent un culte comme à la manifestation visible de la Divinité. Il repassait dans son esprit les miraculeuses légendes de tant de solitaires, brahmanes comme lui, qui, en se livrant à la contemplation au fond des forêts, avaient acquis sur les créatures une puissance illimitée. Le souvenir de sa pagode lui revenait aussi, son imagination s'exaltait, et il arrivait, plein d'aspirations mystiques, jusqu'à l'entrée de sa demeure, où une main attentive avait tout disposé pour flatter son orgueil et réjouir son regard. L'image du lotus, dessinée à la craie sur le seuil, traçait une large rosace et formait une espèce de parvis que nul pied profane n'aurait osé fouler. Une guirlande de fleurs fraîchement cueillies se balançait au-dessus de la porte et décorait la statuette de Ganeça, idole à tête d'éléphant, que les brahmanes invoquent comme le dieu de la sagesse. Enfin, le sanctuaire d'une pagode n'eût pas été plus proprement arrosé que l'intérieur de cette mystérieuse habi-

tation; Nilakantha, en y posant le pied, reconnaisait la présence et les soins empressés de sa fille.

Élevée dans les préjugés de sa caste, Roukminie, la fille du Brahmane, se regardait comme appartenant à une race peu inférieure à celle des dieux, très-supérieure à celle des hommes. Elle n'avait pas même un regard de curiosité pour les calèches élégantes qui traversaient parfois le hameau, emportant les riches Anglais de Bombay vers leurs opulentes villas. Les jeunes Persans coiffés du turban de mousseline à bande d'argent, dont les beaux traits rappellent ceux des héros peints sur les ruines de Persépolis, avaient beau jeter sur elle un regard curieux : ils n'étaient à ses yeux que des barbares. Puiser chaque jour aux étangs consacrés l'eau des ablutions, folâtrer quelques instants au bord des fontaines avec ses jeunes compagnes, puis revenir, sérieuse et fière, vaquer aux travaux du ménage, qu'elle considérait comme autant d'actes pieux, tel était l'emploi constant de ses journées. Le soir, elle s'asseyait, en compagnie de son père, sous la galerie de sa maison; alors seulement, elle se revêtait de sa plus riche toilette. Une plaque d'or ajustée sur le sommet de la tête, une couronne de fleurs d'un blanc de lait posée sur les tempes, des bracelets de toutes couleurs échelonnés sur le bras depuis le coude jusqu'au poignet, des anneaux de cuivre reluisants et sonores attachés autour de la cheville du pied, des brillants précieux suspendus aux oreilles, et une longue écharpe à bandes roses qui, roulée autour de la taille, se perdait sous l'épaule en voilant la poitrine, composaient cette parure. Roukminie la portait gravement, comme l'oiseau son plumage, sans joie puérile, sans désir d'attirer les regards. La teinte jaune du sandal en poudre semé à profusion sur son visage donnait même à sa physionmie de quinze ans l'aspect morne et inanimé d'une statue peinte.

En face de sa fille parée comme une idole, Nilakantha

s'asseyait à l'autre extrémité de la galerie, dans le simple costume du brahmane officiant, les cheveux déliés, les bras et la poitrine rayés de lignes grisâtres qu'y avaient appliquées ses deux mains trempées dans les cendres du foyer. Ce bizarre tatouage et le mince cordon, signe distinctif des hautes castes, posé en sautoir sur l'épaule droite, formaient le seul vêtement qui couvrît la partie supérieure de son corps. Ses jambes croisées se perdaient sous les plis bouffants du pagne, qui présentaient dans leur arrangement un certain art, car il y a encore de la coquetterie dans la disposition de ce costume, simple jusqu'au cynisme. Le dos humide du brahmane portait les traces des ablutions par lesquelles il s'était purifié des souillures de la journée. Dans cette tenue traditionnelle du prêtre hindou, Nilakantha se livrait avec ardeur à la méditation. Alexandre environné de toute sa pompe se fût approché de lui, que cet autre Diogène n'eût pas même levé les yeux pour lui dire : « Retire-toi de mon soleil ! »

II.

Cette existence monotone ne fatiguait point le brahmane et n'ennuyait point sa fille ; ils n'en rêvaient pas d'autre. Les bruits lointains de la ville européenne ne leur causaient pas plus d'impression que le murmure des flots sur la plage. Un soir donc que Roukminie et son père, assis à leur place accoutumée, se laissaient pénétrer doucement à la brise qui soufflait de la mer, il arriva que deux cavaliers passèrent par le village. C'étaient deux Européens, l'un jeune encore, mais déjà bruni par le soleil de l'Inde ; l'autre plus près de l'adolescence, rose et frais comme l'est un nouveau débarqué, parti d'Angleterre depuis six mois à peine. Montés sur de jolis chevaux de race persane, ils se promenaient au pas, en suivant la route tracée au milieu des champs et des jardins ; sentier sinueux,

tout ombragé de manguiers épais sous lesquels des bananiers aux larges feuilles montraient leurs grappes de fruits mûrs. A un détour du chemin, un gros figuier de l'espèce des multipliants laissait pendre du haut de ses branches toute une forêt de racines effilées qui cherchaient à s'implanter en terre. Derrière ce rideau de verdure se cachait la maison du brahmane, ce qui fit que les cavaliers la découvrirent à l'improviste.

— Par ma foi, sir Edward, s'écria le plus jeune des deux cavaliers en arrêtant son cheval, voilà deux personnages qui se font l'un à l'autre un étrange pendant! On croirait voir sur la même branche un oiseau de paradis et un hibou. En vérité, je donnerais dix guinées pour avoir sur mon album le portrait en pied de cette jolie Hindoue.

Sir Edward tira doucement la bride de son cheval, comme pour attendre son ami, mais sans tourner la tête et sans répondre un seul mot.

— Mais voyez donc, continua avec enjouement le plus jeune des deux cavaliers, comme sa physionomie est grave et distinguée! quelle harmonie entre cette lèvre supérieure légèrement renflée et ce menton si fermement arrondi! Et quelle pose!... Ne dirait-on pas qu'elle veut singer la statue de la Nuit de Michel-Ange? Quant au père, avec son enduit de cendres mouillées, il ressemble assez à un caïman qui se sèche au soleil.

— Allons, Arthur, répliqua sir Edward, ne restons pas ainsi à flâner le long des chemins; voici l'heure où la haute société de Bombay va se réunir sur l'esplanade autour de la musique. Venez, je vous présenterai à quelques *gentlemen* de ma connaissance.

— Je serais pourtant curieux de voir cette charmante créature faire quelque mouvement. Quel singulier costume!... Une seule pièce d'étoffe autour du corps, et des colifichets des pieds à la tête!

La jeune fille, fatiguée de ce regard attaché sur sa per-

sonne, s'était levée tout d'un coup pour fuir dans sa maison.

— Bravo! reprit Arthur, elle saute comme une biche; les anneaux de cuivre résonnent à ses jambes comme les grelots du tambour de basque aux mains d'une almée. Et ce vieux rêveur! a-t-il juré de rester là jusqu'au jour du jugement?... Je ne pars pas d'ici que je ne l'aie fait sortir de sa rêverie... Eh! brahmane! — Et il se mit à crier aux oreilles de l'impassible Hindou.

— Ne voyez-vous pas qu'il est en extase et que rien au monde ne le tirera de sa méditation? interrompit sir Edward; en le regardant ainsi, vous avez excité son amour-propre de dévot hindou; soyez certain qu'il ne cédera pas. — Et comme Arthur, se piquant au jeu, agitait sa cravache autour du visage du brahmane. — Attendez, dit sir Edward avec impatience; puisque vous le voulez absolument, je vais recourir aux grands moyens. J'en sais un infaillible pour mettre hors de lui le plus patient, le plus saint de ces hypocrites personnages: voyons s'il me réussira.

En parlant ainsi, le cavalier avait sauté à terre; il prit délicatement dans sa main gantée les babouches que le brahmane avait rangées près de la porte, et les lui plaça sur la tête, droit au-dessus de la triple ligne rouge et bleue qui ornait son front[1]. Le brahmane ne remua pas; mais la jeune fille, qui se tenait blottie dans un coin de la maison, poussa un cri perçant. Les deux cavaliers s'éloignèrent au grand trot, sir Edward un peu contrarié d'avoir touché inutilement les vieilles chaussures de l'Hindou, Arthur riant tout à la fois de l'espièglerie et du désappointement de son ami. Au tournant du chemin, ils jetèrent un regard en arrière; mais un groupe de laboureurs qu'ils

1. C'est un signe nommé *tilak*, que les Hindous attachés aux pratiques de leur religion renouvellent chaque jour après les ablutions du matin et du soir.

venaient de croiser au passage, les empêcha de voir si le brahmane portait encore les babouches sur le front.

Un quart d'heure après cette petite scène, sir Edward avait conduit Arthur au milieu des promeneurs répandus dans la plaine qui entoure Bombay du côté de la mer. Cette plaine s'étend entre les murailles épaisses de la ville européenne, appelée communément le Fort, et une autre ville plus gracieuse, plus aérée, dans laquelle *civiliens* et militaires regardent comme une faveur de pouvoir s'établir. Ce quartier si recherché se compose simplement d'une file de maisons légères, de tentes spacieuses, entourées de fleurs et décorées avec d'autant plus de luxe à l'intérieur qu'elles paraissent plus modestes au dehors. Quand éclate la saison des pluies, la plupart de ces habitations disparaissent, laissant à nu la plage attristée et la grève battue par la tempête; mais les gros vents et les orages ont à peine cessé, que ces demeures temporaires se relèvent comme par enchantement. En quelques jours, la verdure les a couvertes de nouveau; la décoration a si vite reparu, qu'on croit avoir rêvé. Alors aussi recommencent, dans l'espace compris entre la ville de pierre et ce quartier mobile, les promenades, les réunions du beau monde, que la chaleur du jour retient captif à peu près tant que le soleil reste sur l'horizon.

Autour de ce noyau d'Européens s'agite une multitude confuse d'indigènes des diverses provinces de l'Inde, de mahométans venus des bords de la mer Rouge et du golfe Persique, d'Arméniens de Trébizonde, de Juifs d'Alep et de Bassora, de Persans, de Kourdes; car Bombay est l'entrepôt de toute la partie de l'Orient où retentit jadis le nom d'Alexandre, c'est-à-dire la partie qui s'étend, dans les contrées musulmanes, du Nil aux sables du Bélouchistan et, dans les régions idolâtres, de l'Indus à Ceylan. Cette foule devient plus compacte à mesure que les cent navires et les mille barques du port y versent leur popula-

tion flottante. Des *péons* hindous appuyés sur des massues de bois stationnent de distance en distance pour maintenir l'ordre. Les marins de la presqu'île arabique, les pêcheurs de la côte mahratte et du Cambaye, race de pirates incorrigibles qui ne se feraient aucun scrupule d'enlever un navire en pleine mer, se promènent là de l'air du monde le plus pacifique. Si parfois on entend des clameurs, si la foule s'émeut sur quelque point, ce tumulte sera causé par un matelot européen qui, enivré de sa force et exalté par de trop copieuses libations, aura culbuté d'un coup d'épaule une famille hindoue trottant sur un petit chariot, ou renversé d'un revers de main des porteurs de palanquins assez insolents pour se refuser à le voiturer gratis. Quelques coups de massue appliqués à longueur de bras par les *policemen* sur la nuque du délinquant suffisent à rétablir la paix publique, et les indigènes vengés applaudissent à grands cris. Ce bruit passager n'a pas troublé la musique, point central autour duquel circulent lentement les brillants cavaliers et les élégantes *ladies* en calèche. Ce groupe peu nombreux, enfermé dans les flots d'une multitude étrangère comme une île dans les vagues menaçantes de l'Océan, c'est l'Europe avec sa puissance intellectuelle, son génie dominateur, sa force créatrice.

Tout homme comme il faut tient à faire acte de présence au milieu de cette société choisie; sir Edward, qui, par sa grande fortune et la distinction de ses manières, s'était acquis un certain renom parmi la jeunesse fashionable de Bombay, ne manquait jamais d'y paraître. Ce jour-là, il resta sur l'esplanade tant que la musique y retint les promeneurs. Quand il songea à regagner la ville, le bruit de la mer agitée par la brise dominait de plus en plus celui de la foule qui se dispersait; les blanches tuniques des guèbres, rangés sur les remparts pour adorer le soleil couchant, s'effaçaient dans l'ombre : il faisait nuit.

En se retirant, sir Edward crut apercevoir un Hindou qui s'attachait à ses pas; il lança son cheval et emmena Arthur à un *tea-party*. La réunion était nombreuse; la conversation ne tarda pas à s'animer, et Arthur se rapprocha d'un groupe où l'on s'entretenait des mœurs des habitants de l'Inde. Il écouta d'abord très-attentivement; puis, enhardi par l'accueil bienveillant que lui valait sa qualité de nouveau-venu, il se risqua à raconter le tour que sir Edward venait de jouer à un brahmane. Sir Edward lui lança un coup d'œil sévère, ce qui fit qu'il n'eut garde de nommer les personnages.

— Ne riez pas, répondit à demi-voix un homme âgé qui cherchait à donner à ses paroles un accent paternel; l'espièglerie a été un peu forte. L'Européen dont vous parlez a fait à ce brahmane une injure irréparable. Celui-ci est dégradé, il a perdu sa caste par le seul contact d'un objet impur qui a souillé son front; il ne survivra peut-être pas à ce déshonneur,... et peut-être aussi voudra-t-il en tirer vengeance.

— Un duel, par hasard? demanda Arthur en souriant.

— Un duel si vous voulez, mais où le choix et l'avantage des armes seraient entièrement du côté de l'Hindou. Cependant, si l'injure qu'il a reçue n'a pas eu d'autres témoins que des Européens, il se pourrait qu'il n'y attachât pas une aussi grande importance. Quant à moi, je ne m'y fierais pas, car les brahmanes ne pardonnent jamais un affront.

Sir Edward, pour donner un autre tour à la conversation, parla d'un épagneul qu'il venait de recevoir d'Europe et qu'il s'agissait de mettre à l'épreuve dans les marais de Panwell, où les *sportmen* de Bombay vont chasser la bécassine. On projeta des parties à cheval et en bateau sur divers points de l'île de Bombay et des côtes voisines. — L'hiver se passa fort agréablement sans que les deux amis entendissent parler du brahmane; ils

avaient même oublié la petite aventure que nous venons de raconter, quand un incident fortuit la leur remit en mémoire. Sir Edward allait partir pour le Bengale, où l'appelaient de grandes chasses au tigre et à l'éléphant. La veille du jour où il devait quitter Bombay, il dînait avec quelques amis : Arthur était de la fête. Vers la fin du repas, les serviteurs, fatigués d'agiter les éventails sur la tête des convives, s'endormaient dans les coins de la salle; les maîtres d'hôtel se retiraient après avoir versé la dernière bouteille de champagne. Tout à coup un *kouli* (commissionnaire hindou) vint apporter un paquet très-proprement enveloppé et adressé à sir Edward.

— De la part de qui? demanda celui-ci.

— *Maâloum nahin, Saheb,* je n'en sais rien, Monsieur, répondit le *kouli* en s'inclinant, et il disparut.

Ce paquet, sir Edward le délia à moitié, et reconnut qu'il contenait les babouches que de sa propre main il avait posées sur le front du brahmane. Il se hâta de le refermer en jetant sur Arthur un regard qui semblait dire : « Pourquoi m'avez-vous poussé à faire cette folie? » Tous les conviés l'accablèrent de questions pour savoir ce que renfermait ce mystérieux paquet; sir Edward se contenta de répondre : — C'est un Hindou de ma connaissance qui m'envoie son présent d'adieu!

III.

Le lendemain, sir Edward ayant expédié ses bagages en avant, s'embarquait dans un bateau qui allait le conduire de l'île de Bombay à la grande terre; une fois sur le continent, il devait retrouver ses chevaux et poursuivre sa route jusqu'au Bengale. Au moment où il quittait le rivage, un pénitent hindou du genre de ceux qu'on nomme *sanniassy* s'approcha de lui; il avait les cheveux en désordre, les ongles longs et crochus comme les serres du vautour,

le corps presque nu et tout barbouillé de cendres. Sur le dos il portait un petit vase de cuivre, sous le bras une peau d'antilope, à la main un bâton formé de trois branches roulées ensemble comme des serpents [1]; ses yeux, où se peignait une fureur extatique, lançaient des éclairs. Le sanniassy, debout devant sir Edward, lui adressa d'un ton paternel, qui contrastait singulièrement avec l'expression menaçante de son visage, cette formule d'adieu souvent employée par les poëtes : « Va, mon fils, va où tes vœux t'appellent, et que les routes te soient douces! » Sir Edward, sans même paraître le voir ni l'entendre, donna l'ordre de larguer les voiles; la barque s'inclina sur les eaux et vogua légèrement vers la côte. Les matelots tournaient fréquemment leurs regards dans la direction du rivage qu'ils venaient de quitter; ils se montraient les uns aux autres le sanniassy toujours debout à la même place et qui ne semblait plus qu'un point noir sur le sable. Quand il eut disparu, ils se parlèrent à voix basse en prononçant le nom de Nilakanta.

Sir Edward atteignit bientôt le continent; il avait une longue route à parcourir : aussi la commença-t-il à petites journées, d'abord à cause de la marche pesante de ses équipages, et puis afin de ménager ses chevaux, auxquels il tenait beaucoup. Aller vite est difficile quand on mène à sa suite des chariots attelés de bœufs et des serviteurs à pied. D'ailleurs, à quoi bon se hâter, quand le voyage, loin d'être une fatigue, a tout le charme d'une promenade? Dans les pérégrinations les plus lointaines que les Anglais entreprennent d'un bout à l'autre de l'Inde, ils peuvent avoir des dangers à courir de la part des tigres et des voleurs; mais quant à des privations, ils n'en ont jamais à supporter. Tout est prévu, calculé avec un soin

1. Le vase de cuivre sert aux ablutions; sur la peau d'antilope, le fakir s'assied pour méditer ou se couche pour dormir; le bâton à trois branches (*tridanda*) est l'emblème de la triade brahmanique.

merveilleux pour que la vie errante, déjà pleine d'attraits dans un pays aussi prestigieux que l'Asie, s'embellisse encore de toutes les aises de la vie sédentaire. Un nombreux domestique entoure le voyageur; dès le matin, une tente, portée par des chameaux, l'a précédé à la halte qu'il lui a plu d'indiquer. A son arrivée, il trouve le déjeuner servi. Rien ne manque à son repas, fût-il au sommet des montagnes, au milieu des forêts : les bières anglaises et les vins d'Espagne, la fine vaisselle et l'argenterie brillante l'attendent sur sa table. Le lit de repos est dressé pour qu'il puisse sommeiller pendant la chaleur du jour. Bientôt arrivent les charrettes qui portent les bagages, les coffres, le palanquin; le gros de la troupe s'arrête quelques heures, puis prend les devants avec une seconde tente qui sera disposée pour la grande halte du soir. C'est là l'instant solennel; les palefreniers plantent les piquets auxquels ils attacheront les chevaux; des malles et des coffres sort une multitude d'ustensiles et de petits meubles à garnir toute une maison; un essaim de serviteurs, maître d'hôtel, cuisinier, *groom*, porte-pipe, hommes de peine destinés à doubler les chefs d'emploi, coupeurs d'herbe, conducteurs de chariots, chameliers, etc., s'agitent autour de la tente, mais sans bruit, sans désordre. Les chevaux hennissent à la fraîcheur du soir, les bœufs vont paître librement sous les grands arbres, les chameaux agenouillés broutent les pousses tendres des buissons, les chiens flairent l'horizon et aboient dans l'obscurité. Puis, peu à peu, le silence s'établit. Le maître a fini son dîner, il va dormir, tout se tait; on n'entend plus que le chuchotement des cipayes appuyés sur leurs lances, qui causent à demi-voix aux abords du camp, et au loin les cris étranges des oiseaux nocturnes et des bêtes fauves qui saluent le retour des ténèbres. Au matin, avant le lever du soleil, tout s'ébranle; les tentes sont repliées, une épaisse poussière signale la marche du convoi qui s'éloigne.

Le laboureur hindou, qui tire l'eau des étangs pour arroser ses rizières, regarde d'un œil indifférent les fardeaux sans nombre que l'Européen traîne après lui, l'embarrassant attirail d'ustensiles dont il ignore l'usage, et, sans interrompre ses travaux, il se dit : « C'est un officier de la compagnie qui passe ! »

Ainsi voyageait sir Edward. Il avait fait déjà les deux tiers de la route sans éprouver le plus léger contre-temps; ses chiens d'arrêt, conduits en laisse par un *dog-boy*[1], paraissaient en fort bon état; ses chevaux, quoiqu'un peu harassés, avaient encore l'oreille droite et l'œil animé. Quant à lui, il commençait à s'ennuyer de ce long tête à tête avec une nature admirable, mais sauvage; car le flegme britannique ne s'arrange pas mieux de la solitude que la pétulance française : il y a si peu de gens d'ailleurs qui ne regardent pas comme perdu le temps qu'ils passent loin des hommes! La rencontre de quelques officiers venant de Madras, dont sir Edward trouva les tentes dressées près du chemin, vint donc fort à propos rompre la monotonie du voyage. Il campa à côté d'eux, à l'entrée d'une plaine de toutes parts dominée par de beaux arbres. Entre ces jeunes gens de même âge, de même rang, s'établit bientôt cette intimité passagère, qui consiste à chasser de compagnie, à parler de choses indifférentes et à faire parade de sa fortune. Dans des réunions de ce genre, l'amour-propre se met toujours de la partie. Sir Edward, habitué à briller en toute circonstance, ne laissa point échapper cette occasion de remporter, chemin faisant, un triomphe qui établit sa réputation parmi les officiers de l'armée de Madras. Un soir que chacun vantait ses chevaux, il proposa d'improviser des courses, et le lieu paraissait trop bien choisi pour que son idée ne fût pas accueillie avec empressement.

1. Valet de chiens.

Tous les officiers étaient parfaitement montés; sir Edward avait aussi des chevaux excellents, mais un surtout de race arabe. Il le tenait d'un riche musulman, qui ne l'aurait cédé à aucun prix, s'il n'eût été marqué au front d'une lune blanche, signe que les Orientaux regardent comme un mauvais présage. Pendant la route, deux *saïs* (palefreniers persans) le conduisaient par la bride en marchant à pied; sir Edward avait eu des peines infinies à le dompter, à l'habituer à voir en face un habit rouge, et surtout à se laisser monter par un cavalier qui ne portât ni larges caleçons, ni turban. Cet animal précieux faisait la gloire et l'orgueil de sir Edward, qui, comptant sur une victoire assurée, attendait avec impatience le moment d'entrer en lice.

On était convenu de laisser aux chevaux quelques jours pour se reposer, ce qui n'empêchait pas les jouteurs de se préparer à la lutte par des courses d'essai. Plus l'instant décisif approchait, plus il se mêlait d'animation à ces exercices préliminaires; sir Edward, fier de la supériorité de son cheval, tenait tête à tous les parieurs. Enfin arriva le jour fixé; les tentes, rangées à l'extrémité de la plaine, rappelaient les pavillons élégants que l'on élève en Europe pour de pareilles fêtes. Les drapeaux flottaient au vent; des cipayes, armés de lances et placés à intervalles égaux, marquaient la ligne à suivre. Une pagode en ruine, à demi cachée par des figuiers, formait le point extrême et comme la borne de l'hippodrome; c'était là qu'il faillait tourner.

Au signal donné, tous les coursiers se précipitèrent avec impétuosité dans l'arène. Sir Edward, qui, au premier tour, avait déjà pris la tête, sentit son cheval tressaillir en passant près de la pagode; mais la rapidité de la course fit qu'il ne put distinguer ce qui effrayait l'animal. Au second tour, il eut soin de plonger d'avance ses regards au fond du vieux temple; il ne vit rien qu'une statue noire, à huit bras; cependant l'animal broncha légère-

ment. Au dernier tour, les cavaliers laissés en arrière redoublaient d'efforts; pour le vainqueur, il ne s'agissait plus d'arriver le premier, c'était un point gagné, mais de toucher le but bien avant ses rivaux. Ce double succès, sir Edward le regardait déjà comme assuré; pour la troisième fois, il rangeait la pagode, quand un fragment de la statue, lancé avec vigueur, vint frapper son cheval droit au milieu du front. La bête se cabra tout d'un coup, retomba à faux sur ses pieds de devant, et roula dans la poussière.

La victoire était perdue; sir Edward, hors de lui, se releva précipitamment et courut à la pagode. Il n'y trouva rien que la statue immobile qui semblait le regarder avec surprise; en l'examinant d'un œil attentif, il remarqua qu'il manquait à l'idole la moitié d'une main. Dans le premier moment de colère, il eut envie de lui faire sauter la tête d'un coup de pistolet; mais il reprit son sang-froid en songeant que cette vengeance inutile ajouterait le ridicule à l'humiliation de sa défaite. Son coursier favori était pour toujours hors de service; lui-même il se sentait le bras foulé; les officiers, pour le consoler, citèrent beaucoup d'exemples de l'inconvénient qu'il y a à se servir dans l'Inde de chevaux arabes qui sont parfois fantasques et sujets à avoir peur des idoles à huit bras. Quant à la pierre lancée par une main invisible, sir Edward n'en voulut pas parler; il eût passé pour un visionnaire, et rien de plus.

Le lendemain, sir Edward se remit en route avec le bras en écharpe, ce qui ne l'inquiétait guère, mais très-contrarié de l'échec qu'il venait d'éprouver. Comme il gravissait au pas et de fort mauvaise humeur la colline au pied de laquelle les courses avaient eu lieu, il vit un grand nombre d'indigènes se presser le long des sentiers. La conque dont les prêtres hindous se servent pour appeler les fidèles aux cérémonies religieuses retentissait sourde et mugissante à travers la forêt. Les femmes se hâtaient,

portant les petits enfants à cheval sur leurs hanches; les hommes couraient de ce pas leste et souple du sauvage que l'absence presque complète de vêtements rend si libre dans ses allures. Tout ce monde se groupait autour d'un brasier, ou plutôt d'un lit de charbons ardents sur lequel les dévots enivrés d'opium marchaient les pieds nus. Auprès de ce feu s'élevait un poteau que traversait à son sommet une longue perche posée en équilibre. Au moment où sir Edward passait, — car cette fête [1] se tenait sur le bord du chemin, — un sanniassy, amenant à lui l'un des bouts de la perche, s'y suspendit au moyen d'un croc de fer qu'il s'enfonça dans le flanc. Au signal qu'il donna lui-même, vingt bras pesèrent sur l'autre extrémité de la perche, qui s'éleva dans l'espace. Il pirouetta d'abord avec une rapidité extraordinaire; puis, comme un oiseau qui plane, il flotta doucement de droite à gauche, jetant sur la foule ébahie des masses de fleurs. Le sang ruisselait à flots sur les reins du sanniassy; quand sir Edward fut près de lui, il le regarda fixement, d'un air à la fois triomphant et inspiré. L'Européen détournait ses yeux de ce spectacle repoussant; mais le sanniassy, comme pour le contraindre à lever la tête, lui lança une tige d'asclépiade fraîchement épanouie, avec cette phrase : « Va, mon fils, va où tes vœux t'appellent, et que les routes te soient douces ! »

IV.

A cette phrase du sanniassy, le cavalier tressaillit involontairement; puis, quand il eut fait une centaine de pas, l'envie le prit de lui envoyer les deux balles de sa carabine. Abattre au vol un pareil fou lui semblait un beau coup; mais, quand il tourna tête, la perche, en s'abais-

1. A Pondichéry, on appelle cette solennité la fête du *vire-vire*.

sant, déposait au milieu de la foule exaltée le sanniassy tout sanglant.

Sir Edward arriva bientôt au Bengale, parfaitement rétabli de sa chute; une vie de fêtes et de plaisirs l'attendait à Calcutta. Si la langue anglaise avait la sonorité des langues méridionales, Calcutta serait célèbre dans le monde par un de ces dictons que la rime rend populaires, comme *Sevilla maravilla*, *Lisboa cousa boa*. Bombay, on le sait, représente la face occidentale de l'Asie; Madras est la tête et le cœur de la presqu'île indienne; Calcutta, c'est l'Asie tout entière. La puissance anglaise s'y montre dans sa plus grande splendeur; il semble que le million d'indigènes qui l'entoure n'est là que pour lui faire cortége et ajouter à son éclat. Briller sur un pareil théâtre était le plus ardent désir de sir Edward, et il y réussit. La nature l'avait doué de ces qualités précieuses aux yeux du monde qui sont l'apanage du parfait *gentleman*; il s'avançait hardiment dans la vie, plein de confiance dans sa destinée, sûr de ne jamais faillir aux occasions d'être heureux que le sort lui offrirait, mais comptant aussi que le bonheur ne lui devait jamais faire défaut. Il y a des mortels gâtés par la fortune qui traversent l'existence comme l'oiseau franchit l'espace, sans même voir ni les pierres, ni les ronces de la route. Pour ceux-là, et sir Edward était du nombre, pas un jour qui n'amène un nouveau plaisir, qui n'ajoute un chapitre au roman de leur vie, roman plein d'épisodes, de variété et de mouvement, qu'ils sèment feuille à feuille sur leurs pas et laissent à d'autres moins favorisés le soin de recueillir.

Quelques mois de séjour à Calcutta avaient suffi à sir Edward pour s'y faire remarquer et devenir un homme à la mode. Quand il se sentit parvenu à son apogée, il se maria. Ses amis prétendaient qu'il voulait s'ensevelir dans toute sa gloire; il les laissa dire et s'abandonna doucement au

bonheur. Parties bruyantes, chasses hasardeuses, il oublia tout pour mieux goûter le charme d'un amour partagé; assez longtemps il avait vécu dans le tourbillon d'une vie errante et agitée pour que le repos lui parût compenser le sacrifice qu'il faisait de son indépendance. La jeune fille sur laquelle son choix s'arrêta était une Anglaise née dans l'Inde, qui joignait à la délicatesse gracieuse des races du Nord la beauté plus sévère du type asiatique. Le climat brûlant du Bengale, qui avait imprimé à ses traits une molle langueur, semblait avoir développé, au lieu de l'abattre, l'énergie de son caractère. On reconnaissait en elle une de ces femmes courageuses et romanesques qui se confient sans crainte au galop d'un cheval fantasque et aux caprices d'une mer menaçante, et qui courent avec témérité au-devant des périls et des émotions, mais sans oublier jamais que devant le monde il convient de ne rien trahir de leurs élans passionnés. Sir Edward, qui l'aimait tendrement, se retira avec elle dans une belle habitation située au bord du Gange.

De tous les plaisirs tranquilles que lui offrait sa nouvelle résidence, sir Edward affectionnait surtout les promenades sur le fleuve. Comme beaucoup de riches Anglais établis au Bengale, il possédait un de ces bateaux décorés avec luxe qui portent à l'arrière des cabines spacieuses; on les nomme *bholia*. Quand la brise du soir jetait quelque fraîcheur dans la campagne, il donnait l'ordre d'armer son *bholia*. En une minute, cuisiniers et maître d'hôtel transportaient à bord tout ce qui était nécessaire au service de cette maison flottante; les préparatifs se faisaient avec cette ponctualité, cette exactitude qui rend la vie dans l'Inde si douce et si facile qu'on est tenté de commander pour le simple plaisir d'être obéi. Le plus souvent sir Edward remontait le Gange au-dessus de Calcutta, pour jouir de la vue des sites qui deviennent plus variés et plus pittoresques à mesure qu'on s'avance

dans les terres; parfois aussi il se rapprochait de l'Océan, parce qu'il aimait à voir, du pont de son *bholia* paisiblement porté sur des eaux calmes, les vagues lointaines de la mer brisées par le courant du fleuve.

Un soir, il voguait vers l'embouchure du Gange; la lune se levait, resplendissante et pure, sur un ciel encore embrasé des feux du soleil couchant. Sa jeune femme, accoudée sur le bord, laissait flotter sa noire chevelure à la brise qui commençait à souffler de la mer. Elle s'abandonnait à sa rêverie en regardant tourbillonner l'eau sous les avirons des rameurs.

— Que regardez-vous ainsi, chère Augusta? lui dit sir Edward en s'approchant d'elle.

— Je regarde ces flots qui se rendent à l'Océan comme la vie coule vers l'éternité, répondit-elle avec calme.

— Et ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette vie, qu'on maudit si souvent, des jours, des instants au moins, où l'on se sent trop heureux pour rien désirer au delà?... Quelle nuit splendide! Voyez ces figuiers immenses qui penchent vers les eaux leurs branches altérées, ces palmiers élancés qui découpent sur le firmament leur sombre panache. O Augusta! nos froids climats n'ont pas de jours qui se puissent comparer aux nuits du tropique; le ciel d'Europe n'a ni cette transparence, ni cette profondeur. Les étoiles semblent s'épanouir comme autant de fleurs sur cette voûte sereine; on dirait que ce sont elles qui répandent sur la terre cette fraîche senteur.

— Edward, reprit Augusta, vous me rappelez que j'ai oublié les belles fleurs que vous m'avez apportées ce soir.

— J'y ai songé pour vous, répliqua sir Edward, et il frappa dans ses mains. Un domestique hindou parut sur le pont, apportant un grand vase de Chine rempli de fleurs du plus magnifique éclat.

— Merci! merci! s'écria Augusta en s'approchant avec

vivacité du bouquet colossal dont le parfum sembla l'électriser tout à coup; maintenant, rien ne manque à la beauté de la scène qui nous entoure. Voguons plus doucement, je vous prie; retardons, s'il est possible, ces heures charmantes qui ont la douceur d'un rêve!

A un signe que fit sir Edward, les rameurs levèrent leurs avirons; le *bholia* se mit à dériver au courant. Les chakals commençaient à glapir le long des rives du Gange; ils se taisaient par intervalle pour reprendre à l'envi leurs aboiements entrecoupés, qui ressemblent à des sanglots. Des oiseaux plongeurs, surpris dans leur sommeil par les fanaux de la barque, s'envolaient sous les arbres en frappant du bout de leurs ailes la surface des eaux. Çà et là de petits esquifs à l'ancre au fond des anses tranquilles dormaient sous leurs voiles à demi pliées. Appuyée au bras de sir Edward, Augusta se promena quelques instants sur le pont du *bholia;* puis, attirée par le parfum des fleurs, elle prit une tige d'asclépiade qui couronnait le bouquet et s'assit à la poupe.

Depuis quelques instants, le *bholia* dérivait ainsi; le plus profond silence régnait à bord. Tout à coup les matelots, qui sommeillaient sur leurs bancs, se levèrent en parlant tous à la fois sur ce ton particulier aux Bengalis qu'on prendrait pour un gazouillement d'oiseaux. Quelques-uns d'entre eux, s'armant de leurs avirons, poussèrent au large, avec précaution, une espèce de radeau que le courant venait de heurter contre les flancs de la barque. Au bruit qu'ils firent, sir Edward se pencha sur le bord; il vit un faisceau de joncs à peine liés ensemble, sur lequel un Hindou se tenait immobile.

— Qu'y a-t-il? demanda Augusta.

— Peu de chose, répondit sir Edward; un fanatique hindou qui se rend à la mer pour y mourir[1]. La rencontre

1. La mer qui reçoit les eaux des fleuves sacrés, comme le Gange, le Godavery, etc., est sainte aux yeux des Hindous. Il arrive parfois qu'un

du *bhòlia* pouvait retarder son voyage, et nos rameurs l'ont pieusement remis dans sa route. Entraver la marche de ce pèlerin parti pour aller vers Bhrama serait à leurs yeux un gros péché, car il est déjà paré pour le sacrifice. Son front et ses joues sont barbouillés de la vase du Gange, qui purifie l'homme de ses souillures.

— Je veux le voir, dit Augusta en se levant. Pauvre vieillard! Il fut un temps où la vie lui paraissait le souverain bien. Il avait sans doute un famille, des enfants qu'il aimait! Oh! que je serais curieuse d'entendre son histoire! Croyez-vous, Edward, qu'on puisse ainsi courir au-devant de la mort sans avoir été détaché de la terre par quelque douleur?

— Oh! répliqua sir Edward, ces Hindous sont des rêveurs qui se décident un matin à se mettre en route pour l'autre monde, comme nous à partir pour la campagne!

Tout en parlant ainsi, il ordonna aux rameurs de reprendre leurs avirons. Le *bholia* se mit en mouvement, et le faisceau de joncs sur lequel flottait l'Hindou disparut dans l'ombre. Augusta, vaincue par le sommeil, se retira dans la cabine pour y prendre quelques heures de repos. Sir Edward resta constamment sur le pont, afin de diriger la course du *bholia*, qui, poussé par les rames, marchait assez vite, malgré son poids. Cependant, comme l'eau peu profonde sur les grèves obligeait la grande barque à faire de fréquents détours, tandis que le radeau de joncs dérivait en ligne droite, il arriva qu'au point du jour sir Edward et l'Hindou se trouvèrent encore fort près l'un de l'autre. Déjà se montrait à l'horizon la ligne verte et écumeuse qui annonce la mer; les voiles blanches des navires de haut bord se dessinaient dans le lointain. Sir Edward descendit dans la cabine pour éveiller Augusta: celle-ci dor-

ascète ou un pénitent, pour couronner une vie d'austérité et d'expiation, y va chercher la mort.

mait d'un profond sommeil, tenant à la main la belle branche d'asclépiade qu'elle n'avait pas quittée.

— Venez, venez, lui dit vivement sir Edward, le soleil vous attend pour paraître ; les étoiles pâlissent, la brise du matin fait murmurer les flots ; déjà sur la cime des palmiers le vautour a secoué ses ailes...

Augusta, pour toute réponse, entr'ouvrit les yeux et serra la main de sir Edward. — Qu'avez-vous? s'écria-t-il ; Augusta, êtes-vous souffrante? Et, comme il courait sur le pont chercher les servantes assises à la poupe loin du regard des matelots, il entendit une voix qui semblait sortir des eaux répéter ces paroles : « Va, mon fils, va où tes vœux t'appellent, et que les routes te soient douces ! »

A ces mots, il se souvint du sanniassy, de la fleur d'asclépiade que celui-ci lui avait jetée certain jour du haut des airs avec cette même formule de souhait. Épouvanté, il se précipita de nouveau dans la cabine et arracha la fleur déjà fanée qu'Augusta serrait entre ses doigts. Celle-ci le regarda tristement, essaya de parler et ferma les yeux. — « *Mar djali ! mar djali !* elle se meurt ! elle se meurt ! » criaient les servantes fondant en larmes, et l'une d'elles lança dans le Gange la branche perfide qui, en tombant, teignit les eaux d'une couleur bleuâtre. Sur le pont, les matelots effrayés parlaient du poison subtil versé dans la corolle de l'asclépiade.

Le *bholia* avait changé de route ; les rameurs le ramenaient vers l'habitation de leur maître aussi vite que le leur permettait la force du courant doublée par celle du flux. Pendant que la barque splendide voguait silencieusement vers la ville, emportant le corps inanimé d'Augusta, le radeau de joncs, à peine visible au milieu du grand fleuve, commençait à vaciller sur les flots. L'Hindou s'y tenait toujours dans la même posture, et la vague grossie le ballotta pendant quelque temps sans lui faire perdre l'équilibre ; puis, peu à peu, il s'enfonça sous la lame. Après

avoir sombré un instant, les joncs reparurent à la surface, mais dispersés et flottant au hasard ; cette fois, le sanniassy n'y était plus ; il venait de quitter son frêle esquif pour plonger sous l'eau, comme l'oiseau quitte la branche pour s'élancer dans l'air.

Quelques jours après, sir Edward s'éloigna du Bengale, en proie à une agitation violente. Pour chercher une distraction à sa douleur, il erra dans les provinces de l'Inde les plus reculées et les plus sauvages. Comme il traversait le Mysore dans la saison la plus dangereuse pour les Européens, la fièvre des *jungles* le saisit. Ses porteurs de palanquin l'abandonnèrent au milieu d'un village où il ne pouvait trouver aucun secours. Un domestique fidèle qui lui restait se chargea de le faire transporter sur la côte, dans l'espoir que l'air de la mer calmerait un peu ses souffrances. C'était lui que j'avais rencontré dans le caravansérail d'Alepey, debout sur le seuil de ma porte, pâle comme le soleil éclipsé qui répandait sur sa physionomie une teinte lugubre, abattu par la douleur et la maladie, incapable de penser et de se souvenir.

Arthur, cet ami qui, passant avec sir Edward devant la cabane du brahmane, l'avait poussé à jouer à celui-ci le tour que nous avons raconté en commençant, quitta Bombay peu de jours après le départ de son ami pour le Bengale, et se rendit sur les bords de l'Indus, pays redouté des troupes anglaises à cause de l'insalubrité du climat. Il y souffrit constamment de douleurs aiguës que les médecins traitèrent comme une affection du foie, maladie commune aux Indes ; mais les Hindous attribuaient sa langueur à un maléfice, car l'Orient aussi a des sorciers et des sorcières qui sont fort à craindre.

Quant à Roukminie, la fille du brahmane, à peine son père l'eut-il abandonnée, qu'elle se livra à des œuvres pieuses et méritoires, dont voici en peu de mots le détail. Dans une pagode très-voisine de Bombay vit une nuée de

pigeons qui se multiplient de telle sorte, que le sol et les murs en sont couverts; on ne peut y poser le pied ni y faire un mouvement sans fouler et heurter ces bienheureux volatiles, auxquels les dévots apportent des grains en abondance. Au milieu de ces pigeons et comme incrusté dans la terre végète un brahmane très-vieux qui, depuis une vingtaine d'années, n'a pas changé de posture. Il est couché sur le dos et tient une main élevée en l'air ; cette main supporte un vase où poussent et meurent successivement des herbes et des fleurs. Roukminie s'est consacrée au service de ce pénitent ; c'est elle qui, deux fois par jour, lui apporte le riz et l'eau qui composent sa nourriture. Elle espère ainsi se réhabiliter de l'injure faite à son père et qui avait rejailli sur elle.

UNE CHASSE

AUX

NÈGRES-MARRONS

Le soleil venait de disparaître derrière les mornes, et les nègres qui portaient nos bagages se débarrassèrent de leurs fardeaux comme des gens en disposition de faire halte. Nous étions parvenus à l'endroit où se joignent deux petits ruisseaux qui donnent naissance à la rivière des Marsouins, l'une des plus larges et des plus limpides de toutes celles dont les eaux capricieuses arrosent l'île Bourbon. Devant nous, vers l'ouest, par delà le Coteau-Maigre, se dressait une muraille de montagnes volcaniques, au-dessus desquelles le Piton-de-Fournaise lançait sa longue colonne de fumée. En nous tournant du côté de l'est, comme contraste à cette nature âpre et menaçante, nous voyions, entre deux cimes arrondies et boisées, la mer aussi calme qu'un beau lac. Un grand navire, faisant route vers l'île de France, reflétait dans ses voiles les dernières teintes du jour, et les vagues, sans cesse agitées le long de la côte, écumaient en se brisant sur les promontoires.

— Si vous voulez, Messieurs, dit le docteur, nous n'irons pas plus loin aujourd'hui ; il est bon, avant de pénétrer dans les froides régions de l'île, de camper, cette nuit encore, en pays tempéré. Reste à savoir si nous trouverons par ici un gîte convenable.

— C'est mon affaire, répliqua le guide ; je sais dans ces environs une grotte fameuse que j'ai cherchée longtemps, Si je ne me trompe, nous devons en être assez près ; laissez-moi voir si ce sentier n'y conduirait pas.

Et il disparut à travers les buissons, suivi de son chien.

Le docteur, impatient de passer en revue les belles plantes recueillies pendant la journée, prit sa boîte suspendue sur le dos d'un noir, l'ouvrit, et resta quelques instants en contemplation devant son riche butin ; puis il baigna dans le ruisseau les tiges déjà fanées par la chaleur du jour.

— Qui sait, s'écria-t-il avec un soupir, en jetant au fil de l'eau les débris de feuilles et de racines amassées au fond de sa boîte, qui sait si les volcans n'ont point englouti sous la lave des variétés, des espèces à jamais perdues ? Aux ravages de ces feux souterrains se joignent ceux d'une culture toujours envahissante ; les localités se transforment...

Un coup de fusil, tiré à quelque distance de l'endroit où nous étions assis, tout en interrompant les réflexions du botaniste, mit en émoi la petite troupe ; le bruit de l'arme à feu, répété par les échos de la montagne, s'en allait roulant de roc en roc et résonnait sourdement jusque dans les forêts échelonnées au-dessous de nous. Chacun s'élança du côté où l'explosion s'était fait entendre, et, après avoir traversé un bois assez épais, nous nous trouvâmes sur le sommet d'un escarpement qui bordait un véritable précipice. Le guide essuyait sa carabine et sifflait son chien.

— Eh bien ! Maurice, lui cria le docteur, quel ennemi avez-vous rencontré dans ces parages ?

— Ce n'est rien, répliqua le créole. Avant d'entrer dans la grotte, j'ai voulu m'assurer qu'elle n'était pas occupée. Mon chien sentait quelque chose; il a fini par aboyer. J'ai armé ma carabine, et j'ai tiré au moment où un noir marron s'enfonçait dans le ravin en s'accrochant aux lianes. Vous pouvez entrer, Messieurs; personne ne viendra vous troubler ici désormais. Aussi loin qu'a retenti ce coup de feu, les maraudeurs sont avertis qu'il y a des blancs sur la hauteur; ils se tiendront tranquilles.

Un rideau de plantes grimpantes masquait entièrement l'entrée de la caverne; rien ne pouvait faire supposer que ce ne fût pas un roc tapissé de verdure, et cette retraite solitaire n'avait dû être découverte que par un fugitif réduit à demander un asile à tous les buissons. Nous y allumâmes une lampe dont la flamme se jouait en reflets charmants sur les feuilles découpées, et nous nous étendîmes sur une mousse fine, que le docteur se garda bien de fouler avant d'en avoir examiné à la loupe quelques poignées; il affirma même, car il était un peu las, que ce frais tapis lui semblait plus moelleux que le velours. Quant à moi, je craignais que le créole n'eût blessé ou tué peut-être ce noir marron qu'il avait chassé de son gîte; mais il me rassura complétement.

— J'ai tiré à balle perdue, me répondit-il en riant. D'ailleurs, je voulais l'éloigner, lui et ses pareils, voilà tout; il y a d'autres repaires, croyez-le, moins agréables peut-être que celui-ci, mais assez bons encore pour un nègre.

— Dieu veuille que, dans le cours de notre exploration au milieu de vos sévères montagnes, vous puissiez toujours nous loger aussi agréablement! dit le docteur. Il semble que la nature ait préparé ces charmants asiles pour ceux que l'amour de la science entraîne loin des plaines habitées. Mais vous, Maurice, par quel hasard avez-vous découvert cette grotte?

— Oh! répondit celui-ci, quel est le créole des quartiers de Sainte-Rose et de Saint-Benoît qui ne l'a pas visitée en faisant des battues? quel est le planteur de l'île qui n'a pas entendu parler de *grotte au Malgache?* Seulement, il y en a beaucoup qui ne savent pas pourquoi elle porte ce nom-là. C'est une vieille histoire.

— Que rien, sans doute, ne vous empêche de nous raconter?

— Rien, si ce n'est qu'après la course d'aujourd'hui vous avez peut-être besoin de sommeil; demain nous aurons encore beaucoup à monter pour atteindre la région des mousses que vous voulez parcourir. Et puis, une histoire de noirs ne doit pas être bien intéressante pour vous!

Dans les excursions du genre de celle que venions d'entreprendre, le guide a d'ordinaire une assez haute idée de son importance: c'est lui qui dirige les mouvements de la troupe, tant qu'elle est en marche; mais à la halte, il sent que sa position a changé. De bavard qu'il était, on le voit devenir taciturne; les questions l'embarrassent, le mettent en défiance, jusqu'à ce que la plus légère marque d'égards de la part de ceux qui l'accompagnent lui rende son assurance habituelle. Pour vaincre la timidité de Maurice et l'engager à nous donner son récit, je lui offris d'excellents cigares de Manille en le priant de nous apprendre ce qu'il savait lui-même sur cette grotte où nous étions si commodément établis. Cette simple avance fit son effet; il prit place entre le docteur et moi, et glissant un des cigares dans sa poche:

— Merci, Monsieur, me dit-il; je fumerai cela dimanche au village; pour l'instant, laissez-moi charger ma pipe avec le tabac de mon jardin. Quant à l'histoire, si vous y tenez, je ne demande pas mieux que de vous la raconter. Nous autres, petits colons, nous ne sommes pas savants comme les Français de France; mais aussi ce ne serait pas

vous, Messieurs, qui me feriez parler pour vous moquer de moi !

I.

Je n'ai jamais voyagé, Messieurs, dit Maurice en posant son chapeau de paille sur le canon de sa carabine, par conséquent j'ignore si dans les autres pays les choses changent de jour en jour ; mais je puis assurer que, depuis que je suis au monde, il s'est introduit dans notre île bien des nouveautés. On défriche tant, que l'eau ne tardera pas à disparaître de nos rivières, et notre métier, à nous autres petits créoles, qui ne possédons guère qu'un jardin, un champ de maïs, quelques pieds de *vakouas* pour faire des sacs à sucre, notre métier, trois jours par semaine, c'est la pêche. Le reste du temps, nous chassons les chèvres sauvages, qui deviennent rares, le merle qui a bientôt disparu des forêts, et les nègres marrons quand il y en a. Figurez-vous qu'on ait abattu tous les bois, vendu tous les terrains vagues, bâti des villages sur tous les plateaux, il nous sera impossible de vivre comme par le passé ! Faudra-t-il alors que nous bêchions la terre ? Mais nous sommes blancs, aussi blancs que les plus gros planteurs, et la pioche ne convient qu'aux noirs ; c'est une chose reconnue.

Et avec cela, les bras viendront à manquer ; la traite est abolie ! Tant qu'elle n'a été que défendue, il nous arrivait encore des esclaves en assez grande quantité, et de toute espèce. C'est le *tricolore*, Messieurs, qui nous a valu cette loi-là, et il a été cause d'un malentendu dont quelques noirs ont porté la peine. Ces insensés ne s'imaginaient-ils pas que les trois journées représentaient trois jours de la semaine à eux accordés par le gouvernement de Paris pour ne pas travailler ? Déjà le roi le plus puissant de Madagascar, Radama, ne voulait plus qu'on exportât des

Malgaches; le gouverneur anglais de l'île de France lui promettait par compensation une somme de quarante mille piastres par an, oui, deux cent mille livres fortes, quatre cent mille livres monnaie de l'île! Il venait encore des Yolofs, des Yambanes, des Makondés, beaux noirs de pioche, un peu difficiles à tenir; des Cafres, qui aiment mieux garder les vaches que labourer la terre, et préfèrent de beaucoup l'eau-de-vie de canne à l'eau des torrents; des Mozambiques, bonnes bêtes de somme, solides rameurs à face de singe. Comme chacune de ces races avait une aptitude différente, on trouvait, en choisissant bien, de quoi répondre à tous les besoins d'une habitation.

Les moins dépaysés de tous ceux que la traite jetait sur notre côte, ce devaient être les Malgaches; ils retrouvaient ici les bœufs de leurs plaines et une grande quantité d'arbres de leurs forêts. Eh bien! on avait plus de peine encore à les apprivoiser que les autres: il est vrai qu'on ne perdait pas beaucoup de temps à leur faire la leçon; mais, voyez-vous, Messieurs, le nègre est né paresseux, et l'homme qui a horreur du travail...

— S'imposera toute espèce de privations plutôt que de surmonter son penchant, continuai-je en regardant le créole.

— Oui, Monsieur, mon père me l'a répété bien souvent quand nous allions tendre nos lignes à l'embouchure des rivières. Tenez, c'est lui qui a travaillé cette calebasse que vous voyez: vous n'en trouveriez pas de plus belle dans toute l'île; il lui a fallu plus d'un mois pour l'enjoliver comme elle est là. La première fois qu'il s'en servit lui-même (il y a bien longtemps, et je m'en souviens comme si c'était hier), nous étions à la chasse aux chèvres du côté des Salazes. A force de prières, j'avais obtenu la permission d'accompagner les chasseurs. La course fut bien longue, et au retour j'étais éreinté; mais je fis bonne

contenance jusqu'au bout, et mon père me laissa entrer au village avec sa carabine sur mon épaule. Or, comme nous descendions de la montagne, nous aperçûmes à l'horizon, bien loin au large, un petit point blanc.

— Vois-tu là-bas? me dit mon père. — Oui, répondis-je; je vois un paille-en-queue ou une mouette qui devrait bien me prêter ses ailes, car je commence à me sentir la plante du pied un peu pesante. Mon père ne répondit rien; comme le soleil miroitait sur les vagues, il abaissa son grand chapeau sur son front, s'arrêta court, et se mit à considérer ce point blanc, qui semblait glisser entre le ciel et l'eau. Quant à moi, je me laissai tomber sur l'herbe.

— Je parierais que c'est *la Diane*, s'écria mon père après un moment de silence. Elle aura vu un croiseur à la hauteur de Saint-Denis, et elle fait fausse route pour le dépister; il n'y a qu'une goëlette qui puisse ainsi serrer le vent et s'élever au sud de l'île. Si la brise ne la gêne pas, nous la verrons ce soir, mouillée à l'anse du Piton.

Pendant ce temps-là, un petit navire de guerre débouchait derrière le cap que nous voyions tout à l'heure sur notre gauche. Il courut dans cette direction environ vingt minutes; puis, soit qu'il eût perdu de vue la goëlette qu'il chassait, soit qu'il fît semblant de ne plus l'apercevoir, il vira de bord et disparut. Aussitôt le point blanc cessa de s'éloigner; il grossit rapidement, et nous pûmes distinguer *la Diane* elle-même qui forçait de voiles dans la direction du Piton. Dès que le soir vint, un feu s'alluma dans un coin du rocher qui marque la baie; c'étaient les planteurs intéressés dans l'armement qui dressaient un phare pour marquer la route à la goëlette, et en vérité, la précaution ne semblait pas inutile, car jamais on n'avait vu une nuit plus noire, et il la fallait ainsi pour qu'on pût opérer le débarquement sans être inquiété.

L'arrivée d'un négrier sur la côte faisait toujours une certaine sensation dans les quartiers. On courait à la plage

pour voir les nouveaux esclaves; les enfants surtout se glissaient derrière les rochers, se jetaient dans les pirogues, et c'était à qui approcherait le plus près du navire. Les matelots nous chassaient à coups de gaffe quand nous arrivions les mains vides, mais ceux d'entre nous qui avaient quelque argent trouvaient le moyen de monter à bord, et ils achetaient de beaux perroquets gris de la côte d'Afrique. Mon père n'était pas riche, et le plus souvent ces arrivages ne l'occupaient guère ; cependant il venait de faire un petit héritage, ce qui lui donna l'idée d'aller choisir un noir auquel il pût apprendre le métier de charpentier, qu'il exerçait lui-même de temps à autre. Comme tous les créoles de nos quartiers, il savait construire une maison de bois et creuser une pirogue. Les premiers colons qui sont venus s'établir dans l'île ont bien été obligés de se bâtir des cases eux-mêmes. Ils étaient d'abord soldats dans les garnisons de Madagascar, puis ils se sont faits flibustiers ; puis, quand il n'y a plus eu de profit à courir les mers, il leur a bien fallu se fixer tout à fait à terre, et là ils ont planté. Plus tard, quand il s'est formé un gouvernement, on a cédé des terrains à ceux qui avaient de l'argent ; ils se sont mis à acheter des esclaves, à défricher en grand, et nos anciennes familles, qui se croyaient maîtresses de l'île, se sont trouvées peu à peu si réduites dans leurs possessions, qu'on les dirait aujourd'hui fondues entre les plantations immenses qui les étouffent. Oui, Messieurs, les premiers habitants et leurs descendants que l'on méprise ont pourtant fondé la colonie ; comme Adam au paradis terrestre, ils ont donné des noms aux oiseaux du ciel, aux poissons des rivières, aux arbres de la forêt.

— Et en cela ils sont loin d'avoir rendu service à l'histoire naturelle et à la botanique, interrompit le docteur.

— C'est possible ; mais ils ont fait pour les savants ce que je fais aujourd'hui pour vous, Monsieur : ils se sont

chargés de montrer la route. Tous les sentiers que nous avons suivis et ceux que nous parcourrons demain, je les ai appris, comme bien d'autres, à mes dépens; la découverte de cette grotte m'a coûté... plus que je ne posséderai jamais. Donc, sitôt que *la Diane* eut jeté l'ancre dans la petite baie, mon père me dit : « Maurice, viens avec moi, si tu n'es pas trop las de la chasse. Il a dû arriver là un beau lot de noirs, et je veux choisir. Un nègre brut, de force moyenne, ne se paiera pas plus cher qu'une mule de France : moi, je lui apprends mon métier; il devient ouvrier, bon ouvrier; nous le louons dans les grands ateliers de Saint-Denis à une piastre, à deux piastres, par jour; à la fin, il se rachète, je te donne cette somme-là en dot, et si tu as de l'économie, un jour tu seras planteur. »

Je ne doutais pas que tout cela ne dût arriver ainsi, puisque mon père me le disait; aussi le cœur me battait bien fort quand je vis à la lueur des fanaux qui l'éclairaient la goëlette entourée de pirogues. De ce bâtiment si léger, si effilé, qui dansait sur l'eau et se balançait à la moindre brise, il sortit tant de noirs que je croyais rêver. En vérité, Messieurs, il fallait qu'on les eût pliés en deux comme des cuirs secs pour qu'ils pussent tous tenir dans la cale. A mesure qu'on les mettait à terre, je les regardais des pieds à la tête, et ils me semblaient tous plus ou moins avariés; c'est qu'ils n'avaient pas respiré à leur aise pendant la traversée; mais le grand air les fit revenir, à l'exception de quelques-uns; ceux-là, comme des poissons restés trop longtemps hors de l'eau, ne se réaccoutumèrent point à vivre. Le capitaine jurait contre eux; il n'était pas impossible qu'ils eussent fait exprès de mourir, car, parmi ces noirs à demi sauvages, on voit de mauvais sujets, capables de tout. Chacun ayant choisi les esclaves qui lui convenaient, l'équipage s'occupa de nettoyer la cale. On envoya des provisions à bord; les canots vinrent prendre de l'eau douce à l'embouchure d'un ruisseau, et

le lendemain, les noirs achetés dans la nuit ayant été internés, il ne resta plus de trace du débarquement. Le navire de guerre en station devant l'île se remit à courir ses bordées de grand matin; mais la goëlette se trouvait juste au même point où nous l'avions aperçue la veille, avec cette différence qu'elle s'en allait à la côte d'Afrique tenter une nouvelle traite.

Le canon du soir tiré dans les divers quartiers de l'île, retentit tout autour de nous comme un orage lointain; une brise légère, qui montait du milieu de la plaine et du fond des ravins, nous apporta en murmurant le parfum des girofliers mêlé aux suaves exhalaisons de la forêt. Les petites lianes arrachées aux parois de la grotte frémirent doucement; c'était la tiède haleine des nuits tropicales, transformée à ces hauteurs en un vent frais et piquant.

— Une pareille nuit offre véritablement l'image du repos, dit le docteur en écartant le rideau de feuillage. Voyez comme les belles constellations de l'hémisphère austral étincellent dans le sud! N'admirez-vous pas la bienveillante nature, qui a fait sortir du sein de l'Océan cette île fertile et gracieuse?

N'est-ce pas, Messieurs, reprit Maurice avec vivacité, n'est-ce pas que notre île est un petit bijou? Avec ses montagnes et ses ravins, ses plantations et ses forêts, ses volcans et ses rivières, elle semble trois fois plus grande qu'elle n'est réellement; il y a bien peu d'habitants qui la connaissent dans tous ses recoins, dans tous ses replis. Du côté de la mer, elle est menaçante: il lui faut bien des rochers pour se défendre contre les vagues qui la battent sans cesse; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la plage, on la trouve plus riante, plus verte, plus rafraîchie par les torrents, jusqu'à ce qu'on aborde ces gros mornes chauves où se cachent les sources. C'est par là aussi qu'elle accroche, pendant l'été, les grands nuages qui tomberaient dans l'Océan sans servir à rien. Les noirs qu'on amenait

de la côte d'Afrique devaient se trouver trop heureux d'être apportés sur notre île; d'ailleurs, c'étaient le plus souvent des prisonniers de guerre, destinés à être dévorés par le vainqueur. Ceux de Madagascar devaient s'attendre à être tués à coups de zagaie, puisque telle est leur coutume de se débarrasser des captifs qu'ils ne peuvent pas vendre. Ne valait-il pas mieux planter des cannes et cueillir la graine du café? Eh bien! il était très-difficile de leur faire entendre cela. Il y en avait qui, à peine débarqués, couraient droit à la montagne; mais, au bout de quelques jours, on les trouvait, mourant de faim, blottis sous des buissons comme des lièvres, ou bien ils se laissaient acculer au bord d'un précipice, d'où ils ne pouvaient vous échapper qu'en se jetant, la tête la première, au fond du ravin. D'autres restaient accroupis au pied d'un arbre, les yeux tournés vers la mer, et refusaient toute nourriture, ne répondant rien aux menaces, insensibles aux coups; peu à peu, on les voyait s'affaisser, un tremblement fiévreux frappait leurs genoux l'un contre l'autre, et ils mouraient, en regrettant un pays où il ne leur était plus permis de vivre. Quelle désolation de voir des hommes robustes, des femmes dans la fleur de l'âge, s'éteindre là, comme des arbres frappés par le soleil, sans avoir rapporté un sou au maître qui les avait payés si cher!

Quant au Malgache que nous venions d'acheter, il ne paraissait point atteint de cette maladie terrible; c'était un garçon alerte, actif, qui bientôt apprit à manier la hache avec une certaine adresse. Nous le traitions bien, parce qu'avec cette race-là on ne gagne rien à se montrer trop sévère. Quand il travaillait à creuser des pirogues que nous allions vendre à Saint-Pierre, je le regardais, je l'aidais même quelquefois; il me taillait des petits bateaux que je faisais flotter sur la rivière, en y mettant des plumes au lieu de voiles. Je l'avais pris en affection, mais mon père se montrait défiant à son égard; un jour même il me

dit : — Ton Malgache nous jouera un tour ; je n'aime pas sa figure, il ressemble trop à Quinola ! — Quinola, c'était un noir de Madagascar qui avait disparu depuis longtemps. Les uns disaient qu'il avait péri dans les mornes, d'autres affirmaient qu'il dirigeait les bandes de marrons, dont le nombre ne diminuait guère malgré les battues qu'on faisait fréquemment.

II.

Dans ces temps-là, Messieurs, continua Maurice, il y aurait eu quelque danger à courir les bois comme nous faisons aujourd'hui pour cueillir des plantes. Les nègres fugitifs occupaient les hauteurs que nous appelons ici des plaines : ce sont des plateaux plus ou moins élevés, cachés entre des montagnes à pic ; des espaces unis, défendus par des ravins, entourés de précipices abrupts qui ressemblent aux fossés d'une citadelle. Il n'était pas impossible de pénétrer jusqu'à ces régions perdues en remontant le lit des rivières ; mais outre que ce chemin est impraticable pendant la saison des pluies, les arbres déracinés, les rocs entraînés par les eaux, les lianes qui pendent de chaque côté, les plantes épineuses qui tapissent les bords du ravin, ne permettent guère à un homme armé de courir lestement à l'assaut de ces places fortes. On savait bien à peu près où nichaient les noirs marrons ; quelquefois, le soir, leurs feux brillaient là-haut comme des étoiles, car le froid les faisait souffrir. Quand la faim les pressait, ils descendaient brusquement dans les vallées par une nuit bien sombre, pillaient les jardins, incendiaient et détruisaient en quelques heures les récoltes d'une année : l'alarme se répandait vite, on s'armait ; mais où courir ? Les maraudeurs, frottés d'huile de coco, échappaient à la main qui voulait les saisir, et quand on revenait de ce premier moment de surprise, les brigands

étaient bien loin; ils avaient eu le temps de se mettre en lieu de sûreté, d'emporter leur butin. Quelquefois ils se répandaient isolément à travers les habitations, emmenaient avec eux leurs femmes, leurs amis, et au matin le planteur trouvait la case vide. Pour certains noirs, c'est un besoin de vagabonder; on les reprend, on les met à la chaîne, on leur fait traîner le boulet, et le jour où le châtiment cesse, ils partent de nouveau, si bien que leur vie se passe à expier la faute et à la commettre.

— Et on ne se lasse point de les punir si sévèrement d'avoir voulu à toute force être libres? demandai-je au créole.

— Les maîtres qui sont humains, Monsieur, renoncent quelquefois à châtier eux-mêmes, répondit Maurice; ils envoient leurs esclaves travailler sur le port, et là on les mène un peu rudement; ce sont ceux que vous avez pu voir...

— Mon ami, interrompit le docteur, ne me faites pas souvenir de ces scènes attristantes qui frappent les yeux de l'étranger quand il aborde votre île. En abusant ainsi de l'esclavage, vous hâtez le jour de l'émancipation.

— Ah! oui, la liberté *grand'merci*, comme disent les noirs de l'île de France, s'écria Maurice. Alors, à quoi servira d'être blanc, je vous le demande? Si jamais cela arrive, je me fais marron, j'abandonne le village, je déserte la milice! on peut passer tranquillement sa vie dans les mornes, pour peu qu'on ne tienne pas trop aux plaisirs de la société. Il y a des esclaves échappés qui ont vécu là plus de vingt ans, et tandis que, selon les chances de la guerre, la population se trouvait anglaise ou française, eux, qui ne savaient rien de tout cela, ils n'ont point cessé d'être Cafres ou Malgaches. On ne songeait point à les tourmenter dans ces temps-là, et ils regardaient avec indifférence, du haut des montagnes, leurs anciens maîtres se battre sur la plage, sans se déclarer pour aucun parti,

comme des gens qui n'ont rien à perdre, rien à gagner.

Ils avaient formé un camp principal au centre même de l'île, à un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le camp d'Henri. C'était là leur forteresse; mais comme il n'y avait pas à manger pour tout le monde dans cet espace étroit creusé en entonnoir, ils occupaient, selon les saisons, d'autres points dans les plaines. Le moins inaccessible de ces camps secondaires où ils ne s'établissaient qu'en passant et toujours avec défiance, parce qu'on avait pu les y surprendre, bordait le grand étang, à l'entrée de la plaine des Palmistes. De là, ils s'abattaient par la rivière Sèche sur les habitations de Saint-Benoît et de Sainte-Rose, et remontaient par la plaine des Cafres pour descendre dans les vallées de Saint-Pierre. Le palmiste, qui croissait en abondance sur ces hauteurs, leur fournissait une nourriture facile; ils y avaient aussi planté des bananiers et quelques racines. Le soleil faisait mûrir les fruits de ces jardins champêtres tout comme ceux de nos vergers.

Un jour, on résolut de faire une double attaque sur ce camp, à l'époque où l'on supposait que les marrons y seraient établis; on était las d'avoir toujours au-dessus de sa tête des ennemis invisibles. Un espion fut envoyé sur la montagne pour qu'il s'affiliât avec eux; les mesures ayant été bien prises, on se prépara à aborder la plaine des Palmistes par deux chemins différents. Les gens de Saint-Benoît marchèrent le long de la rivière Sèche, et nous, nous suivîmes le *rempart* du bois Blanc; on devait, à jour fixe, se réunir sur le plateau. Dans une pareille expédition, il y avait des fatigues à essuyer, des dangers à courir; mais on ne s'en inquiétait guère: les montagnes attirent comme la mer; on veut voir ce qui se passe là-haut, comme on aime à savoir ce qu'il y a là-bas, derrière l'horizon. Avec cela, nos pères étaient des aventuriers, comme je vous l'ai dit, et nous tenons d'eux ce besoin d'activité qui nous tourmente; ils explorèrent l'île, ils pé-

nétrèrent les premiers sous ces forêts où l'oiseau chantait, bien qu'il n'y eût personne pour l'entendre; notre plaisir à nous, c'est de grimper sur les mornes, de glisser au fond des ravins, de chercher partout s'il ne reste pas un coin de terre à découvrir. Ce qui nous animait aussi, c'est que la troupe obéissait d'ordinaire à de vieux créoles, à d'anciens traitants de Madagascar, qui étaient venus se reposer ici de leurs voyages bien autrement aventureux, et se guérir, sous notre climat plus hospitalier, des fièvres gagnées à Tintingue; le plus souvent, ils ne rapportaient pas du pays malgache de grandes richesses, mais une foule d'histoires étranges et merveilleuses, que nous leur faisions raconter pendant les haltes.

Dans ces courses-là, nous marchions toujours pieds nus: le dimanche, pour aller au village, nous prenons des souliers, parce qu'on nous confondrait avec les mulâtres qui ne sont pas libres; mais, en campagne, cette distinction devenait inutile. La calebasse au côté, le fusil sur l'épaule, nous nous enfoncions gaiement à travers les bois; chacun portait en outre une pipe passée dans le ruban du chapeau, un briquet et quelques provisions. Il y en avait aussi qui suspendaient à leur ceinture une petite hache pour couper les grosses liasses et abattre des arbres qu'on jetait, en manière de pont, d'un bord à l'autre des précipices. Ainsi équipés, nous ressemblions un peu à une troupe de flibustiers de l'ancien temps; les soldats de marine se seraient moqués de nous, eux qui rient de nos milices parce qu'elles ont beaucoup de mal à marcher au pas. Que voulez-vous? nous ne sommes pas enrégimentés pour aller guerroyer au loin, mais bien organisés par compagnies pour nous défendre contre les pillards des montagnes et contre l'ennemi du dehors. Quand il a fallu faire le coup de feu sur la côte, pendant la révolution de France, il ne restait guère de troupes de garnison, il ne nous venait plus de secours, et pourtant nous nous bat-

tions; nous envoyions même des renforts à nos alliés de l'Inde. Ceux qu'on a accusés plus tard d'être à la solde des Anglais, croyez-le bien, Messieurs, ce ne sont point des petits blancs sans souliers.

Cette expédition de la plaine des Palmistes, je la faisais en qualité de volontaire : j'avais à peine dix-sept ans ; mais je me disais que courir après les marrons n'était pas une chose plus difficile que d'aller dans les rochers dénicher les fous. Et quel enfant de nos cantons n'a pas exposé cent fois sa vie pour aller prendre dans le nid, au fond de leurs trous, ces oiseaux de la mer? Nous commençâmes par traverser la forêt qui couvre le Vieux-Brûlé. Le volcan qui fume aujourd'hui presque à la pointe sud semble s'être promené dans toute la longueur de l'île avant d'arriver où il se trouve maintenant; mais, à la fin, la végétation a repris le dessus. Aussi, dans le Vieux-Brûlé, on trouve partout des bois sur sa tête et de la lave à ses pieds; on marche sur quelque chose qui ressemble à du verre, et les arbres qui se sont implantés dans ces vagues de feu refroidies depuis des années ont fini par croiser leurs rameaux, par former des taillis presque impénétrables. Quand le soleil donne d'aplomb sur ces masses de branches étalées comme des parasols, on se trouve à l'ombre, c'est vrai, mais on éprouve une chaleur accablante. Dans les espaces découverts, les pieds brûlent; l'herbe qu'on foule çà et là se réduit en poussière ou plutôt en cendres. Les brises de mer ne font que passer sur ces versants ; à peine les a-t-on senties, à peine a-t-on vu remuer les feuilles, que le souffle a disparu; on l'entend qui court à la surface de la forêt, comme pour se jouer du voyageur haletant.

Le souvenir de ces chaudes journées réveilla chez le créole une soif qui lui était assez habituelle. Il se désaltéra donc à sa calebasse qu'il eût déjà vidée si nous n'avions

eu soin de la remplir en y versant une bouteille de vieux vin de France.

— Merci, Messieurs, reprit-il en essuyant sa bouche avec le revers de sa main, vous m'avez glissé là un excellent vin qui fait parler au lieu d'endormir comme l'eau-de-vie de canne; si nous en avions eu de pareil dans notre battue! Mais, bah! ce n'était pas la peine; si jamais vous avez connu ce que c'est que d'avoir soif et de chercher à boire dans un lieu inhabité, vous conviendrez avec moi que les dernières gouttes d'eau épargnées par le soleil dans le creux d'un rocher se paieraient aussi cher, à certains moments, que la plus précieuse liqueur. Dans ces cas-là, l'homme se rappelle qu'il n'est qu'une pauvre créature de Dieu, comme le plus petit insecte de la forêt. Heureusement, notre île est si bien arrosée, qu'on a rarement à souffrir de ce côté-là, à moins qu'on ne s'en aille jusqu'à ces réservoirs de feu autour desquels les sources tarissent. Dans les bois du Vieux-Brûlé, on trouve même de jolis bassins transparents qui conservent l'eau longtemps après les pluies. Cependant la fraîcheur, la vraie fraîcheur qui ranime comme un bain, qui repose comme le sommeil, c'est dans les ravins qu'il faut la chercher; je ne dis pas seulement en hivernage où le ciel n'est plus qu'un arrosoir, où les nuages descendent tout d'une pièce entre les mornes pour nous verser des nappes d'eau à faire déborder les plus petits torrents, mais au milieu de la saison sèche, quand le soleil fait mûrir le café dans sa pulpe et la muscade sous sa triple enveloppe.

Après une journée de marche assez pénible, ce fut dans un de ces ravins que nous nous arrêtâmes, sous de grands *takamakas* à moitié déracinés qui se penchaient au-dessus de l'abîme en attendant qu'une trombe les y précipitât. Çà et là, au-dessus des framboisiers qui aiment l'ombre, s'élançaient les fougères en arbre dont les lon-

gues feuilles découpées, détachées du tronc et disposées en cercle, ressemblent à ces soleils d'artifice qu'on fait partir dans les villages au jour de fête. Au-dessus de nos têtes, par l'ouverture où se montrait une large bande de ciel aussi bleue que la mer dans les baies, nous voyions les tiges des palmistes remuées par les vents, s'agiter comme des panaches de plumes à l'entrée de la plaine. Il ne nous restait plus qu'à monter pendant quelques heures pour arriver sur le plateau où campaient les noirs; mais le gibier que nous cherchions y était-il encore?

Voilà ce qu'il fallait savoir; un jeune homme de la troupe se chargea d'aller à la découverte, et il devait nous faire un signal de monter après lui en jetant un caillou dans le ravin. — Si Quinola est avec eux, disaient quelques-uns d'entre nous, on ne trouvera que le nid, les oiseaux seront envolés. — Bah! répondaient les autres, si Quinola vivait encore, on le verrait dans les bandes! — Les noirs qu'on avait repris depuis plusieurs années affirmaient qu'il habitait la montagne, mais que, comme il était habile dans les sortiléges, il savait se rendre invisible; ils l'appelaient le grand *Ombia*, le grand prêtre. Ce qu'il y avait de certain, c'est que si l'on se moquait dans les villes de ceux qui croyaient Quinola vivant, dans les villages on le prenait plus au sérieux, et son nom faisait trembler les enfants. Quant à moi, je pensais bien qu'il pouvait vivre dans la montagne sans jamais se montrer, et qu'il était trop rusé pour indiquer à d'autres marrons le lieu de sa retraite; malgré cela, je ne pouvais tout à fait vaincre la terreur que la pensée de cet homme, c'est-à-dire de ce noir, m'inspirait dans mon enfance : j'avais plus de raisons qu'un autre de n'être pas trop rassuré. Une fois, étant allé seul cueillir des jamroses à une assez grande distance de la maison, j'aperçus derrière moi un vieux nègre malgache, aux cheveux tout blancs. Vous concevez, Messieurs, qu'en le voyant la peur me prit, et je voulus me sauver;

mais il m'arrêta en me barrant le chemin et me dit : « Maurice, vous avez chez vous un bon noir, un honnête travailleur ; quand il saura bien son métier, je lui montrerai quelque part un bel arbre qu'il aura plaisir à tailler. » Et là-dessus, il s'enfonça dans le bois. De retour à la maison, je n'osai jamais parler à mon père de cette vision qui me tourmentait, il se serait moqué de moi ; et comme il m'aurait grondé si je l'avais dit à d'autres, je gardai mon secret.

III.

Après avoir dormi quelques heures, les noirs qui nous accompagnaient s'étaient mis à rallumer le feu ; ils s'en rapprochaient toujours un peu davantage, au point qu'on eût pu croire qu'ils allaient se rôtir. Accroupis sur leurs talons, les coudes sur les genoux, les mains ouvertes devant les flammes, ils se torréfiaient avec une délectation qui nous est inconnue, à nous autres gens du nord. Au milieu de ces immenses forêts, le sauvage de l'Amérique septentrionale grelotte devant quelques tisons qui donnent moins de flammes que de fumée ; l'Hindou, débilité par son climat trop énervant, demande grâce au dieu du jour, et divinise ses rivières ; l'Africain s'épanouit à cette température brûlante, appropriée à sa nature comme le soleil tropical qui l'enivre et l'exalte.

Je me rappelais donc cette rencontre, continua Maurice, et je me promettais de bien regarder si je découvrirais le vieux noir à cheveux blancs que je ne connaissais point, et qui m'avait appelé si familièrement par mon nom. Pendant que nous étions tous arrêtés dans les rochers, l'envie me prenait de raconter ce que j'avais vu ; mais la crainte de n'être point écouté m'arrêtait aussitôt. Les anciens, qui sont assez sujets à mentir, s'imaginent toujours que les jeunes veulent leur en faire accroire, et

puis on n'aime pas passer pour un poltron, tout simplement parce qu'on a eu le malheur de voir quelque chose de plus que les autres. Ces réflexions-là se croisaient dans ma tête, et bien d'autres encore, car on ne réfléchit jamais si bien que quand on est un peu las. Tenez, Messieurs, couchez-vous dans la forêt; les oiseaux et les insectes se remettent à chanter et à bourdonner de plus belle; reprenez votre marche, ils se taisent et disparaissent. Ainsi font les idées qui assiégent le cerveau quand les jambes s'arrêtent; dès qu'on recommence à courir, tout cela s'envole !

Après quelques instants de halte, nous entendîmes un caillou retentir sur les pierres du ravin, et quand il tomba, après avoir longtemps ricoché dans le torrent qui roulait à nos pieds, nous étions debout. Chacun se prépara à gravir la rampe de son côté; pour cela, il faut s'acrocher aux lianes, poser le genou sur une pointe de rocher, se soutenir du coude à de vieilles racines vermoulues qui se brisent souvent, et on se sent glisser. Dans ces moments-là, on se rattrape à tout, à des épines, à des ronces qui déchirent les mains et les mettent en sang, on s'écorche les pieds, on se frotte le visage sur une terre humide, on fait rouler sous soi toute une avalanche de petites pierres qui se détachent du sol et tombent avec bruit jusqu'au fond du précipice; enfin on s'arrête dans sa chute sur quelque tronc d'arbre plus solide, on reprend haleine et on s'assure qu'on a reculé d'une vingtaine de toises.

— A ce train-là, on se trouve au bout de quelques heures précisément au fond du ravin, dit le docteur.

— Et quand on veut descendre, on est tout aussi embarrassé, reprit le créole; mais, à force de chercher, on découvre quelque sentier moins impraticable; on rampe, on avance doucement en retenant son haleine, sans regarder derrière soi, les yeux fixés sur le sommet qui semble reculer toujours, car les montagnes sont en général dix

fois plus élevées qu'elles ne le paraissent. Il y a bien des choses dans la vie qui fuient et s'éloignent quand on croit les tenir. Aussi, quand on a de l'âge, on va plus doucement, parce qu'on sait qu'il faut aller longtemps; mais j'étais jeune alors et je brûlais d'impatience d'arriver là-haut. Ennuyé de lutter contre une rampe aussi inabordable, je filai un peu à droite en tournant à travers des petits chemins tracés sans doute par les chèvres. Je me mis à courir, à sauter; je ne me sentais plus. Tout à coup je sortis de cette masse d'ombre que les cimes voisines projetaient sur le ravin, et le soleil m'éblouit; le cœur me battait violemment parce que j'avais marché trop vite, et aussi parce que j'allais aborder le plateau des Palmistes, c'est-à-dire le camp des noirs marrons.

A cette heure-là, les brigands doivent dormir, pensais-je en moi-même; mes compagnons auront le temps d'arriver avant qu'ils se remettent en campagne. Nous sommes sûrs de les atteindre. — Et je me glissai avec précaution à travers les *bois noirs :* il y avait çà et là des branches cassées; l'herbe était foulée autour de moi; tout m'annonçait que j'approchais du camp, et j'en eus bientôt la preuve. Comme j'allongeais la tête sous les broussailles, en écartant d'une main des racines qui semblaient entortillées exprès pour faire tomber les passants, mon genou se posa sur une pointe de bois, et je ressentis une si vive douleur que je m'arrêtai tout court. Ces petits bâtons bien aiguisés, durcis au feu et plantés dans les sentiers qui conduisent à leurs camps, sont une terrible défense dont les nègres tirent un grand parti : si cette maudite invention n'arrête pas les patrouilles, au moins elle les force à marcher avec précaution, et met ainsi les fugitifs à l'abri d'une attaque subite. Un homme, un blanc qui porte un fusil sur son épaule, être mis hors de combat pour quelques lignes d'un morceau de bois qui s'enfonce dans le talon!... quelquefois même rester infirme pour toute sa

vie, traîner le pied devant ses esclaves qui rient en cachette et ont l'air de dire : « Quand je me sauverai à mon tour, ce ne sera pas toi qui viendras me prendre ! » C'est bien humiliant !

Ma blessure saignait beaucoup ; je la liai avec un mouchoir, après m'être frotté d'eau-de-vie tout le genou, et je n'avançai pas davantage ; j'aurais même donné quelque chose pour avoir fait un pas de moins. Puis, je ne sais si les oreilles me tintaient par l'effet de la douleur, mais il me sembla entendre rire à mes côtés. J'écoutai avec attention ; une voix qui ne m'était pas tout à fait inconnue parlait en s'éloignant..... J'arme mon fusil, j'essuie la pierre, je la rafraîchis en frappant dessus avec mon couteau, et je me hasarde sur la lisière du bois. Ce que j'aperçus dans la plaine, Messieurs, j'aurais cru le voir en rêve, si le soleil qui étincelait de toutes parts ne m'eût forcé de reconnaître que j'avais bien les yeux ouverts. Figurez-vous une trentaine de noirs groupés çà et là au pied des palmistes, les uns tout nus, les autres vêtus d'une couverture nouée sur les épaules, comme les Hottentots du Cap ; ceux-ci coiffés d'un chapeau sans bords et habillés par en haut d'un gilet sans manches, ceux-là serrés dans un pantalon auquel il manquait une jambe. Pour la plupart, ils tenaient à la main des bâtons faits en forme de massue ou armés d'une pointe de fer ; quelques-uns avaient à la ceinture des couteaux bien aiguisés ; ceux que couvraient à demi des lambeaux d'habillements volés dans les habitations paraissaient misérables ; ceux dont la peau reluisait au soleil, librement, à l'état de nature, représentaient au moins l'homme sauvage : le noir est vêtu de sa couleur. Il y en avait là de plusieurs races ; mais le vieux Malgache que je cherchais des yeux ne faisait point partie de la bande.

Il me sembla que les marrons venaient de terminer leur repas ; on voyait des petits tas de cendres sous lesquels ils

avaient fait cuire des bananes et des patates douces, quelques tiges de palmistes effeuillées. La faim me talonnait, et j'aurais volontiers dévoré les pêches à moitié mûres que je portais dans mon sac, mais j'étais en face de l'ennemi. Tous ces esclaves amaigris par la fatigue, réduits à se procurer au prix de mille dangers une nourriture souvent insuffisante, à errer dans les montagnes comme les bêtes malfaisantes qui craignent le fusil du chasseur, à se cacher dans les trous en attendant l'heure du pillage, tous ces esclaves échappés des quatre coins de l'île, après y avoir été jetés dé dix endroits différents de la côte d'Afrique, n'avaient pourtant qu'une pensée, et cette pensée leur donnait le courage de continuer cette misérable existence; ils s'étaient affranchis du travail et se trouvaient heureux. A cette différence qu'ils n'avaient rien de gracieux et que la cage était ouverte, je me rappelais, en voyant ces vilains noirs campés dans la plaine fermée de rochers, les grandes volières dans lesquelles les planteurs des villages rassemblent les oiseaux de tous pays. J'éprouvais donc quelque envie de les troubler dans leur fainéantise en tirant un coup de fusil au milieu de la bande, mais un sifflement aigu les réveilla comme par enchantement. En une seconde, ils se dressèrent sur leurs pieds, saisirent leurs bâtons, et échangèrent quelques signes avec celui qui venait de donner l'alarme. C'était un Malais, petit, trapu, bon coureur; je l'ajustai à l'instant où il débouchait sur la plaine, mais il fit un geste pour me narguer; la balle avait sifflé à ses oreilles sans l'atteindre. Avant que mon fusil fût rechargé, les marrons, en pleine déroute, s'étaient dispersés comme un troupeau de chèvres; ils couraient, sautaient par-desssus les buissons, se faufilaient à travers les bois, en cherchant à gagner le morne des Palmistes. Les créoles de Saint-Benoît, arrivés à l'instant même par le côté de l'étang, les traquèrent avec vigueur; mes compagnons s'avancèrent rapide-

ment par l'autre extrémité de la plaine, et quelques traînards de la troupe des marrons furent faits prisonniers. On les confia à un détachement qui devait les emmener à la geôle, et on convint de poursuivre le reste de la bande dans ses derniers retranchements; j'étais trop animé pour songer à ma blessure, et je résolus de faire la campagne jusqu'au bout.

On eut quelque peine à désarmer les captifs, qui se défendaient comme les grands singes d'Afrique, avec des pierres et des bâtons. Dans ces cas-là, on est en colère et on ne peut pas trop ménager ses mouvements. « Où est Quinola ? demanda un créole à un vieux noir qui avait reçu au front un coup de crosse. — Je ne sais pas, répondit celui-ci. — Quand l'as-tu vu ? — Il n'y a pas longtemps. » Et comme nous nous regardions avec surprise, il ajouta : « Quinola n'est pas mort; il ne veut pas mourir dans l'île. »

IV.

Quinola était Malgache, continua Maurice en secouant les cendres de sa pipe, et les gens de Madagascar n'aiment pas à mourir loin de leur pays; mourir, pour eux, c'est une grande affaire qu'ils ne peuvent pas conduire à leur gré hors de chez eux. Dès qu'un malade a fermé les yeux, ses parents entourent la case et tirent des coups de fusil depuis le soir jusqu'au matin pour éloigner les mauvais génies qui voudraient enlever son corps; le lendemain, on revêt le cadavre de ses plus beaux vêtements, on l'enferme dans un cercueil tout comme un chrétien, et on va l'enterrer hors du village. S'il est riche, on le conduit en grande pompe auprès de ses aïeux, qui l'attendent dans un tombeau particulier, rangés dans des bières d'un bois précieux; s'il n'appartient pas à une famille distinguée, on construit une case sur le lieu même

de sa sépulture, et, devant cette case, on suspend à une perche les cornes des bœufs qui ont été immolés pendant sa maladie pour obtenir sa guérison et à l'occasion même de sa mort. Ils prétendent que le défunt peut prendre la forme d'un mauvais génie, apparaître à ceux qui l'ont connu et leur parler en songe. Nous avons des esclaves de Madagascar qui entretiennent des relations suivies avec les gens de l'autre monde, et ces apparitions, si elles se renouvellent souvent, sont cause que le chagrin s'empare d'eux, la maladie du pays les prend, ils meurent avec l'espoir de retourner près de ceux qui les appellent. Enfin, ils croient aussi qu'un mort recommence quelquefois à vivre sous la forme d'un animal, d'une plante; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a vu des serpents sur la tombe d'un chef célèbre par ses cruautés, et tous les traitants vous diront que dans la baie d'Antongil, près du port Choiseul, au pays des Antavarts, il a poussé, sur le lieu même où fut enseveli un autre chef renommé par ses vertus et sa bienfaisance, un magnifique badamier. Vous savez bien, Messieurs, que le badamier donne de bons petits fruits en abondance, et qu'il étend ses branches comme les bras d'un prêtre qui bénit. Il y a bien des choses encore plus extraordinaires dans cette grande île, où l'on trouve plus de vingt peuples différents, les uns bruts et sauvages, les autres intelligents et susceptibles d'être instruits, ceux-ci crépus comme des Cafres, ceux-là coiffés de longs cheveux comme les Hindous de Pondichéry. Quel dommage qu'il soit si difficile de s'y acclimater! Mais le pays des noirs ne peut convenir aux blancs, et vous voyez que les noirs ne s'accoutument guère à vivre chez nous, puisqu'ils aiment tant à prendre le chemin de la montagne. A force de courir dans les hauts de l'île, ils découvrent à la vérité de jolis endroits, et cette Plaine aux Palmistes d'où nous venions de les déloger serait devenue pour eux un paradis, si on les y eût lais-

sés vivre en paix. Chassés de cette première station, ils se replièrent sur une autre plus élevée, mieux défendue, se promettant sans doute de prolonger notre course de manière à nous ôter le goût de ces expéditions. Tandis qu'ils fuyaient de tous côtés, nous les poursuivions tranquillement, avec ordre, développés sur une ligne, battant les buissons, sondant le creux des rochers. La végétation devenait plus rare, le pays plus sauvage. Nous ne rencontrions déjà plus de *bois de pomme;* autour des rochers qui s'élèvent en pain de sucre, les *bois noirs*, groupés en touffes serrées, répandaient une ombre abondante; ces arbres-là poussent toujours de compagnie, même au milieu des pierres. Quand on les voit au flanc des montagnes du fond de la plaine, on les prendrait pour des petites plantes pareilles à celles qui tapissent le devant de cette grotte.

— Comme tous ceux de cette famille si variée et si gracieuse, dis-je au créole, ils se plaisent dans les terres légères; remarquez comme les feuilles de ce bois noir (qui n'est autre chose que la *mimeuse hétérophylle*), aussi finement découpées que celles du mimosa de l'Inde, tremblent à la moindre brise. Un vent trop vif les dessécherait; voilà pourquoi elles s'abritent les unes les autres en formant des berceaux naturels.— Et ce *bois de pomme*, que vous me permettrez de nommer *tambourissa quadrifida*, reprit le docteur, offre un singulier phénomène de fructification. La fleur qui se développe sur le vieux bois, sur le tronc même de l'arbre, a la forme d'un grain de raisin; elle se partage en quatre divisions qui présentent elles-mêmes une foule de fleurs partielles, se referme un peu après l'épanouissement, s'accroît, et se change en une grosse pomme qui n'est jamais complétement fermée.

— C'est bien possible, dit Maurice, et avec les petites graines, pareilles à des amandes, on fait une jolie teinture rouge. Au-dessus de cet arbre-là, on trouve encore celui

que vous venez de nommer qui a la feuille si délicate, et dont les chèvres sauvages aiment à brouter les jeunes pousses. Les noirs marrons se cachent volontiers sous leur ombre, et, pour peu qu'ils eussent des armes à feu, je vous demande comment on pourrait les en déloger? Avec cela, le terrain est souvent coupé de torrents, embarrassé de quartiers de rocs; l'herbe cache des trous profonds dans lesquels on tombe tout de son long sur des pierres, le fusil d'un côté, le chapeau de l'autre. Pendant ce temps, le noir que vous poursuivez vous allonge un coup de bâton, ou tout au moins s'esquive.

Nous avions cerné un de ces bois où les fugitifs venaient de se rallier; ils nous y glissèrent entre les mains, descendirent un coteau à pic au fond duquel coule une rivière, et, sans savoir où irait aboutir cette battue, nous les suivîmes au pas de charge. A mesure que nous avancions, la colère nous donnait des forces, et moins nous avions de chances d'arrêter les déserteurs, puis il devenait probable que nous finirions par en tuer quelques-uns à coups de fusil. Le Malais qui avait donné l'alarme au camp de la plaine courait surtout grand risque de recevoir une balle. Dans l'île entière, on le redoutait à cause de la férocité assez naturelle à sa race et de ses méfaits particuliers: convaincu de meurtre, il s'était enfui de la prison et se conduisait en vrai bandit qui n'a plus rien à ménager. Amené jeune dans la colonie par les négriers de contrebande qu'on soupçonnait de piraterie, il y jetait le désordre et la confusion par ses vengeances hardies. Avec de pareils esclaves, on ne pourrait jamais vivre en sûreté. Dieu merci! ils sont peu nombreux. La couleur du Malais, moins foncée que celle de ses compagnons, le trahissait même dans l'ombre qui cachait les autres, mais l'incroyable agilité de ses mouvements, la rapidité de sa course, le mettait à l'abri des dangers auxquels il s'exposait comme à plaisir.

Dans cette retraite précipitée, les noirs paraissaient se réunir sur un seul point, pour franchir le torrent avant que nous pussions leur barrer le chemin. Un vieil arbre jeté en travers sur le ravin leur servait de pont; mais comme cet arbre était vermoulu, il fallait qu'ils passassent l'un après l'autre, sous peine de le rompre. Sur les deux rives, de hautes fougères tapissaient le sol; l'humidité des eaux, qui forment des cascades au fond du précipice, entretient presque jusqu'au sommet de l'escarpement une végétation vigoureuse. Au milieu de ces masses de bois, les nègres couraient, disparaissaient à nos yeux, et nous avions bien du mal à nous guider vers un point qu'il n'était pas toujours possible de découvrir. Arrivé le premier sur la rive opposée, le Malais, au lieu de continuer sa course, sembla attendre ses compagnons; ceux-ci filaient lestement, empressés de se jeter dans les halliers où ils espéraient se disséminer afin de se soustraire à nos recherches, et avoir ainsi le temps de gagner, par delà les montagnes voisines, d'autres camps inaccessibles. A mesure que l'un d'eux posait le pied sur l'autre bord du ravin, on eût dit qu'il retrouvait une vigueur nouvelle; tous ces coteaux abrupts, sauvages, couverts de broussailles au-dessus desquelles de gros arbres dressent leurs branches à moitié mortes, représentaient pour la bande en déroute le vrai pays de l'indépendance vagabonde. Une fois là, les marrons se sentaient chez eux. Nous faisions feu, quoique de bien loin, et, au bruit de la détonation doublée par les échos des roches escarpées, nous voyions frissonner et chanceler celui qui se trouvait suspendu sur l'abîme; mais l'oiseau que l'on tire au vol, à une trop grande distance, secoue ses ailes par un saisissement de frayeur, puis il plane de nouveau et s'éloigne, sans même laisser tomber une plume.

Pendant que les uns envoyaient d'en haut des balles perdues, les autres marchaient le plus vite possible à tra-

vers les branches, et le retard causé par le passage du pont nous avait rapprochés des fuyards. Chacun d'eux, ignorant s'il ne se trouvait pas derrière lui un camarade attardé, et talonné d'ailleurs par notre mousqueterie, se lançait dans les bois en poussant des cris, sans regarder en arrière; ce qui fit que le pont ne fut pas rompu. Au moment de le franchir nous-mêmes, nous réglâmes l'ordre de la marche; celui qui passa le premier, ce fut un vieux créole, grand chasseur, qui connaissait mieux que personne les sentiers de la montagne. Il en voulait particulièrement à ce démon de Malais qu'il accusait d'avoir coupé ses girofliers par le pied, et nous ne lui contestâmes point le droit de se venger lui-même, s'il en trouvait l'occasion.

Les hurlements des noirs retentissaient encore; mais on n'en voyait plus un seul. Le vieux chasseur s'élança hardiment sur le pont en se servant de son fusil comme d'un balancier,; il arpentait avec ses longues jambes ce tronc d'arbre pourri par les eaux, et déjà un de mes compagnons allait le suivre, quand une secousse violente imprimée à ce pont fragile le fit rouler au fond de l'abîme avec un fracas épouvantable: le Malais, embusqué dans les fougères, l'avait frappé d'un vigoureux coup de talon, mais un peu trop tard, car le créole put franchir l'espace qui le séparait de la rive à l'instant où l'arbre manquait sous lui. En sautant à terre, il saisit le Malais, et une lutte s'engagea entre eux, un véritable combat corps à corps. « Tirez, tirez, vous autres, criait le créole, je suis dessous! » Le torrent, qui roulait à grand bruit, nous empêchait d'entendre distinctement ses paroles, et dans les hautes herbes nous ne démêlions rien autre chose que les mouvements désespérés des deux adversaires. Sur ce groupe de deux hommes, l'un ami, l'autre ennemi, qui cherchaient à s'arracher la vie si près de nous, nous hésitions à faire feu; chacun disait à son voisin de tirer, et

personne n'osait prendre ce parti extrême. Enfin il nous arriva un cri si perçant, que mon père se décida à ajuster la tête du Malais dès qu'il la distingua nettement. Deux fois il redressa le canon de son fusil; deux fois, pâle et tremblant, il l'abaissa dans la direction que suivaient nos regards. Le coup partit, et un rugissement hideux qui en fut la réponse nous fit frissonner. Sans aucun doute le Malais était blessé; nous le vîmes bondir et saisir avec ses dents le bras de son adversaire qui lui serrait la gorge, enlacer ses jambes dans les siennes, et l'entraîner au bord du précipice. Mon père brisa son fusil avec rage, et à ce moment-là je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, je vis tous mes compagnons qui se penchaient sur le torrent sans prononcer un seul mot; j'allongeai la tête, et je ne distinguai rien que l'écume de l'eau qui bouillonnait, je n'entendis rien que le bruit des cascades qui montait d'en bas. Nous restâmes là quelque temps encore comme pour dire adieu à notre compagnon, et puis nous reprîmes la route de nos quartiers. Nous traversâmes tristement les plaines, les ravins, les sentiers pénibles que nous avions parcourus les jours précédents avec une joyeuse ardeur. Celui que nous venions de perdre dans la campagne ne laissait point de famille après lui; mais c'était un bon compagnon, un de ces anciens créoles des hauts de Saint-Benoît qui aiment à se plonger dans les parties solitaires de l'île, qui s'entendent à pêcher dans les baies, dans les bassins profonds des rivières, aussi bien qu'à dépister les chèvres sur les mornes.

A mesure que nous descendions vers le village, chacun se séparait pour regagner son toit. Mon genou enflait à vue d'œil, et cependant, comme je touchais au terme de ma course, la douleur et la fatigue ne m'empêchaient point de hâter le pas. Pour nous, Messieurs, qui ne faisons jamais de grands voyages, une expédition de quelques jours dans le creux de ces montagnes inhabitées équivaut

presque à une campagne lointaine ; l'absence nous semble longue. Quand j'aperçus les cases du hameau disséminées sous les arbres, à travers les jardins, sous un beau soleil, à mi-côte, en face d'une mer étincelante, je sentis mon cœur se gonfler. Puis, il me vint à l'esprit que bien des choses avaient dû se passer pendant cet intervalle, et à la joie du retour se mêla une inquiétude que je ne pouvais surmonter. A une demi-lieue du village, nous rencontrâmes un de nos voisins qui aborda mon père ; ils causèrent ensemble, et je profitai de cet instant pour aller cueillir de jolies fleurs qui croissaient dans la mousse, à l'ombre des haies. J'en fis un bouquet que je cachai sous ma veste.

Ici le créole caressa son chien d'un air pensif, comme un homme rejeté tout à coup vers des souvenirs d'un autre âge. — Pourquoi cachiez-vous ces fleurs, Maurice? lui demandai-je sans affectation, mais en le regardant pour découvrir les traces d'un sentiment plus doux qui se trahissait à demi sous sa peau bronzée.

— Je les cachais, répondit-il, parce que je ne voulais pas qu'elles fussent vues d'une autre personne que celle à qui je les destinais ; j'y voulais joindre de ces belles roses de Bengale qui fleurissent ici autour des habitations, le long des chemins, et puis le soir même je serais allé les porter chez un voisin, un planteur de café qui avait six noirs, un grand terrain et une fille de quatorze ans, blanche et blonde... Mon père devinait peut-être ce que je faisais dans le bois, mais il n'eut pas l'air d'y prendre garde. Quand je revins près de lui, il me dit d'une voix assez triste : « Mon garçon, tu sais bien le Malgache que notre ami a acheté à bord de *la Diane ?* — Oui, un camarade des nôtres ! — Eh bien ! il est *parti marron*, et je parierais que mon ouvrier l'a suivi !

Nous hâtâmes le pas ; quand on se doute d'un malheur, on est pressé de savoir la vérité. La porte de la case était

fermée ; nous appelâmes César, notre Malgache ; César ne répondit pas. Nous courûmes autour du jardin, mais tout paraissait si tranquille et si désert, qu'on eût dit une habitation abandonnée depuis un mois. Mon père alla au village prendre des informations, et moi, sans trop savoir ce que je faisais, je me mis à descendre sur la plage. Je m'assis au fond de l'anse où *la Diane* avait mouillé pour débarquer ses noirs, et je jetai mon bouquet dans la mer en pleurant... César venait d'emporter ma dot avec lui dans les mornes !

V.

J'étais ruiné, continua Maurice, et, ce qu'il y a de pis, ruiné avant d'avoir eu le plaisir d'être riche. Il fallut se résigner à regarder comme perdus les esclaves fugitifs dont on ne recevait plus aucune nouvelle ; les marrons, si rudement chassés dans la dernière campagne, se tenaient tranquilles sur tous les points. Établis par petits camps distincts, ils demeuraient cantonnés au cœur de l'île, dans ces régions sauvages qui se composent d'escarpements à pic, entièrement couverts de bois, de précipices, de torrents tour à tour desséchés et remplis, enfin de plaines étagées à diverses hauteurs, les unes suspendues comme des terrasses au-dessus de vallées profondes, les autres hérissées de ces plantes que nous appelons calumets. On dit que des flibustiers d'Amérique ont apporté de leurs colonies ce mot par lequel nous désignons un roseau dix à douze fois plus long que ma carabine, entouré à chaque nœud d'une double feuille sans cesse agitée par le vent, terminé par ces tiges vertes et solides qui nous servent à garnir le tuyau de nos pipes. Ces calumets ne poussent qu'à une grande élévation ; les noirs qui manquent d'armes dans la montagne percent ces roseaux comme un canon

de fusil et y introduisent des graines sauvages qu'ils lancent contre les petits oiseaux pour les tuer.

Un jour que je travaillais à terminer une pirogue commencée par César, une jolie embarcation capable de porter la voile, mon père me demanda si j'avais remarqué sur la poitrine de ce noir une toute petite cicatrice. Je me le rappelais parfaitement. — Eh bien ! ajouta mon père, l'autre Malgache en avait une toute pareille; voilà pourquoi ils sont partis ensemble; ils ont *fait frères!* — Et il m'expliqua cette coutume de Madagascar, ce serment du sang, cette alliance contractée entre deux personnes qui s'obligent à se secourir mutuellement jusqu'à la mort. Quand deux amis veulent s'unir de cette façon indissoluble, ils se font au creux de l'estomac une petite blessure et imbibent avec le sang qui en découle deux morceaux de gingembre; l'un mange le morceau teint du sang de l'autre. Les témoins pratiquent encore diverses cérémonies; le plus âgé frappe les deux nouveaux frères avec une zagaie et leur fait répéter un serment terrible dont la dernière phrase est ainsi conçue : « Que le premier de nous qui violera sa promesse soit écrasé par le tonnerre; que la mère qui l'a mis au monde soit dévorée par les chiens ! » Il y a des blancs qui ont ainsi *fait frères* avec les chefs de l'île, et cette alliance leur a, dans plus d'une circonstance, sauvé la vie...

J'essayai de faire comprendre au créole que l'histoire de la Chine offre de ces beaux exemples de fraternité, que la Grèce antique avait honoré ses dévouements sublimes dont les poëtes nous ont transmis le souvenir, et qu'enfin l'échange des noms en usage à Taïti représentait assez bien cette union intime entre deux personnes qui se lient volontairement dans le but de se défendre et de se soutenir; mais, comme tous les gens de peu d'éducation, l'honnête Maurice recevait difficilement les impressions qu'on

essayait de lui communiquer en dehors du cercle fort limité de ses connaissances. Pareil au ruisseau qui court trop vite pour remplir ses bords et passe à peine visible au fond du ravin, son esprit rapide et pour ainsi dire encaissé franchissait d'un bond les idées qui, en le modérant un peu, l'eussent contraint à monter.

— Cela se peut bien, me répondit-il avec naïveté, et il reprit vivement la suite de son récit. — Ce noir intelligent, rusé, alerte, n'aurait-il point la fantaisie de s'emparer d'une chaloupe sur la côte et de chercher à s'enfuir vers sa grande île de Madagascar? Nous le craignions dans notre village, et si une bande hardie se joignait à lui pour tenter l'entreprise, ne viendrait-il pas à l'idée de ces brigands de brûler les habitations pour nous empêcher de les poursuivre? Ces inquiétudes nous tenaient dans de continuelles alarmes; chaque jour, nous nous attendions à voir reparaître ces marrons devenus invisibles. Tandis que nous dormions à peine dans nos maisons, le Malgache César et son frère adoptif vivaient paisiblement ici même, dans cette grotte. Personne ne la connaissait alors : bien des fois on s'en était approché en faisant des battues; mais les marrons qui l'habitaient, au lieu de l'aborder par le côté et de se trahir en foulant l'herbe tout à l'entour, y arrivaient au moyen d'une grosse liane. Ils se suspendaient à cette corde naturelle, à cette tige qui avait poussé là exprès pour eux, se laissaient glisser le soir au fond du ravin, et rentraient au matin de la même façon, dès que la dernière étoile s'éteignait au sommet des mornes. Sur les rochers, leurs pieds ne laissaient pas la moindre empreinte. Celui qui leur avait indiqué cette retraite si sûre, c'était le vieux Quinola, le Malgache à cheveux blancs qu'on ne savait où prendre. Après s'y être caché lui-même pendant bien des années, sans amener à sa suite aucun noir des bandes, il y avait appelé César,

parce que celui-là appartenait à la même famille que lui, et le frère adoptif de César, l'autre Malgache, trouvait de droit un asile auprès d'eux.

Je ne sais pas au juste si Quinola était un sorcier, comme le disaient les esclaves de son pays ; mais il avait juré de ne pas mourir dans l'île. Quand la saison des pluies commença à accumuler des nuages autour des mornes, et à rendre les sentiers plus difficiles, il conduisit les deux jeunes noirs au fond d'un ravin boisé, au centre des montagnes, à peu près à l'endroit où les malades vont aujourd'hui boire les eaux de la source des Salazes. Là, il leur montra un gros arbre d'une belle venue, d'une écorce lisse et fine, sans mousse, qui croissait au bord du précipice ; il leur mit en tête d'en faire une pirogue. « Avec cela, leur disait-il, nous voguerons vers notre pays natal. Nous sortirons de cette île dans laquelle on nous traque comme des chakals ; je suis bien vieux, mes enfants ; les forces me manquent, mais j'ai la tête bonne encore et je vous conduirai. Les étoiles qui tournent autour des mornes éclairent aussi nos cabanes ; elles nous guideront. Je suis venu de Madagascar ici en trois jours !... A trois jours de cette prison, de ces bois dont nous ne pouvons sortir, de cette petite île où nous n'avons pas une nuit de paix, à trois jours d'ici la grande île avec nos familles ! Pour vous, une femme et des enfants ; pour moi, une place auprès de mes ancêtres, qui étaient riches et vénérés ! »

Il parlait mieux que cela, le vieux noir : c'était un savant de son pays ; avant de partir dans les mornes, il composait des chansons que les esclaves malgaches chantent toujours en coupant les cannes à sucre. Les deux frères ne répondirent rien, et ils obéirent. Au milieu du fracas de la mousson qui amène le tonnerre avec les pluies, ils abattirent le grand arbre, le dégagèrent de ses branches, mesurèrent la longueur d'une pirogue à trois personnes, et se mirent à creuser courageusement. C'était une rude be-

sogne. Réduits à camper loin de cette grotte, qui leur eût offert un abri contre la mauvaise saison, tantôt sous des roches humides, tantôt dans les herbes imprégnées d'eau; contraints de se tenir en garde contre toute surprise le jour et la nuit, de se cacher aux regards des traîtres et des espions, à ceux de leurs camarades établis çà et là dans les montagnes, ils se hâtaient. César taillait l'esquif à grands coups de hache, son frère en creusait l'intérieur avec du feu, et le vieillard les animait par ses récits. L'âge commençait à le faire radoter : il y avait un peu de folie dans ses discours, dans ses chansons, qu'il répétait la nuit, tandis que les deux jeunes gens changeaient ce gros arbre encore vert en un petit bateau qui devait les transporter tous dans leur pays natal; mais ils l'honoraient comme un père. Ils l'écoutaient avec respect, ils le couvraient de leurs vêtements, de peur qu'il n'eût froid, et souffraient volontiers pour lui. Au fond, ils ne croyaient peut-être pas à la réussite de leur entreprise. Dites-moi, Messieurs, si César n'aurait pas été plus agréablement avec nous? Nous le traitions bien; au bout de quelques années, il aurait pu se racheter, travailler à son compte; il finissait par être libre, et moi je commençais à être heureux.

La pirogue s'acheva en peu de temps; elle n'était pas faite à point comme les nôtres, mais dégrossie et assez bien tournée pour flotter. D'ailleurs, il fallait qu'ils ne perdissent pas de temps; Quinola se sentait faiblir, et il leur disait : « Courage, mes enfants, vous ne me laisserez pas mourir ici ! » Lorsque l'esquif fut prêt, il s'agit de le transporter jusqu'à l'endroit où la rivière commence à être navigable, et cela la nuit, par des sentiers boueux, par des fondrières, à travers les halliers. Les deux jeunes noirs faisaient là de rudes corvées; mais quand on travaille pour soi, on ne se plaint jamais : le nègre, si paresseux de sa nature, qui s'endort sous les girofliers dont il cueille

le fruit, au milieu des cannes qu'il coupe, ne craint pas sa peine quand il a dit adieu au maître et au commandeur. Pas à pas, à petites journées, les Malgaches descendirent le long du torrent, traînant leur pirogue à terre, la portant sur leurs épaules, la renversant au milieu des fougères pour s'en faire un abri ; ils guidaient par la main le vieux sorcier, qui se voyait déjà en route pour Madagascar, et la tête lui tournait. Il chantait comme un enfant, si bien que les deux frères lui disaient quelquefois : « Pas si haut, père, pas si haut; nous approchons d'un village, les chiens jappent. »

Enfin César lança son bateau sur la rivière en tremblant; il l'essaya, le fit aller et venir avec l'aviron; l'eau portait bien la pirogue de bois vert. Quinola s'assit à l'une des extrémités, notre ancien esclave prit place à la proue et rama tout doucement; l'autre noir les suivait en marchant à terre, et il regardait avec une grande joie passer derrière les joncs, comme une ombre, ce petit bateau qui, à la rigueur, eût été bon pour voguer sur ces paisibles ruisseaux. Ennuyé lui-même de courir sur le bord, il se jeta à l'eau, et accompagna, en nageant à grandes brasses, le jeune Malgache qui maniait vigoureusement ses avirons, le vieillard à tête blanche qui regardait le ciel sans rien dire.

Le courant assez rapide, fit arriver bientôt la pirogue à la barre de cailloux que la mer, avec son flux, pousse vers l'entrée de la rivière. Il était environ minuit; les fugitifs avaient évité un premier danger en glissant avec adresse au milieu des roches qui encombrent partout le lit du torrent. Les nuages, enroulés autour des mornes comme une fumée, laissaient à découvert une partie du ciel; il y avait assez de clarté sur les eaux pour qu'un rameur pût se guider, et aussi assez d'ombre à terre pour qu'il s'y cachât quelque piége. Si un pêcheur s'était trouvé là, jetant ses lignes par cette nuit orageuse! Déjà la mer, en

murmurant sur la plage, disait aux Malgaches qu'ils allaient être libres.

Avant d'aborder les *grandes eaux*, les deux jeunes gens accomplirent une cérémonie de leur pays; le pilote, c'est-à-dire César, prit de l'eau dans une feuille de *ravenala*, se mit dans la mer jusqu'aux genoux, aspergea les bords de la pirogue et supplia les vagues, à mains jointes, de les porter sans accidents jusqu'à leur île, de les protéger contre les négriers, contre les écueils, contre les monstres de l'Océan. Cela fait, il courut enterrer sous le sable la feuille dont il s'était servi, et poussa au large avec son aviron. Ce *ravenala*, qu'on appelle ici l'arbre du voyageur, est comme sacré aux yeux des Malgaches, parce qu'il contient une grande quantité d'eau excellente à boire, même quand il croît dans les terrains marécageux à moitié salins.

— C'est un *musa*, dit le docteur, qui semblait sommeiller depuis quelque temps, c'est un *musa;* réunissant au plus haut degré deux caractères du genre, il est essentiellement *aquosus* et *fungosus*.

— Une pirogue est bien basse sur l'eau, reprit Maurice; il suffisait aux trois Malgaches d'avoir mis quelques milles entre eux et la côte pour être sauvés. Quand le soleil parut, l'île se montrait à eux comme une seule montagne, verte au pied, grise à la cime, entourée sur la rive d'une ceinture d'écume, avec un dais de nuages au-dessus de ses mornes. Les marrons des hautes plaines causaient peut-être à ce moment-là du vieux sorcier, tout en regardant sur l'eau ce point noir qui s'éloignait; mais si on s'occupait encore de Quinola dans les habitations où il s'était fait craindre et aux camps des noirs où il apparaissait de temps à autre comme un homme extraordinaire, lui, il ne disait plus un seul mot depuis le moment où César l'avait assis dans la pirogue.

Naviguer dans la mauvaise saison autour de notre île

n'est pas toujours chose facile pour les grands bâtiments ; comment une petite pirogue, à peine ébauchée, aurait-elle pu résister à la lame ? Bientôt les deux rameurs s'aperçurent que le bois vert, trop pesant, s'enfonçait de plus en plus. A la première brise qui vint à souffler, l'eau salée mouilla leurs provisions. Ne sachant plus vers quel point de l'horizon diriger leur course, ils se laissèrent entraîner sous le vent de l'île ; ce n'était point la route pour aller à Madagascar ! Le petit esquif flottait si peu après un jour de navigation, que les jeunes Malgaches, craignant de le voir sombrer, le suivirent à la nage l'un après l'autre. Leurs forces s'épuisèrent, la bourrasque les chassait au hasard, les torrents de pluie tombaient sur eux du haut du ciel ; la mer les battait comme des algues que le flux promène au fond des baies. Peu de temps après leur départ, un navire les rencontra : celui qui était dans la pirogue ne ramait plus ; l'autre, accroché à la poupe, levait péniblement la tête au-dessus des eaux. Quand on les héla, ils semblèrent se réveiller ; on les vit se serrer la main, puis plonger ; les matelots du navire s'attendaient à les voir bientôt reparaître, mais ils ne revinrent point à la surface des vagues.

Le vieux Quinola restait seul sur la pirogue ; le capitaine du navire envoya un canot vers lui, parce qu'il ne répondait point à ceux qui l'appelaient, et ils l'auraient appelé longtemps. Si les autres avaient plongé, c'est que Quinola était mort, bien mort, non pas à Madagascar comme il l'espérait, mais enfin hors de l'île, comme il le voulait à toute force.

— Et qui vous a raconté cette dernière partie de l'histoire ? demandai-je au créole.

—Un noir marron qui avait rendu quelques services à Quinola ; celui-ci, en partant, lui légua sa grotte. Depuis bien des années, ce nègre déserteur hante la montagne et les mornes ; son maître n'existe plus, on le laisse vagabon-

der en paix. D'ailleurs, il ne se montre que quand il veut; lorsque nous chassons là-haut, il nous aborde quelquefois, en offrant de nous servir de guide. C'est lui sans doute que nous avons mis en fuite ce soir, voilà pourquoi j'ai tiré en l'air; mais il était plus prudent de faire feu, car il y en a d'autres par ici.

— Dans votre île, la Providence n'a mis ni reptiles, ni bêtes féroces, répliqua le docteur; il était réservé aux Européens d'y donner naissance à une variété de l'espèce humaine que j'appellerais volontiers l'homme des bois.

LES

PINCHEYRAS

I.

Il y avait à peine un an que la bande des factieux connus sous le nom de *Pincheyras* avait été détruite et le Chili délivré des derniers ennemis de son indépendance, lorsque je quittai Buenos-Ayres pour me rendre à Valparaiso à travers les pampas. L'instant n'était pas bien choisi ; la République Argentine, poussant jusqu'au bout les conséquences d'une émancipation prématurée, rejetait les hommes du parti *unitaire* et civilisateur pour suivre les héros de la *fédération* et de la barbarie. La campagne triomphait et les villes tremblaient. D'un autre côté, les Indiens, reprenant l'offensive, avaient pillé les habitations sur plusieurs points et battu les volontaires de Còrdova. L'audace de ces dangereux voisins répandait la terreur sur toute la frontière du sud, et l'on dirigeait contre eux cette expédition fameuse dont le résultat définitif fut la rentrée au pouvoir du président Rosas. Les routes n'offraient pas non plus une grande sécurité. Arrêtés en chemin par les mille contre-temps auxquels les voyageurs sont exposés dans ces plaines inhospitalières, nous ne

mîmes pas moins de deux mois à parcourir les trois cents lieues qui séparent la Plata de la Cordillère. L'hiver marchait plus vite que nous; un vent glacial balayait ces solitudes attristées, qui portaient les traces des dévastations commises la veille par les sauvages, et nous étions encore à quatre journées des Andes, que déjà nous les voyions se dresser comme une barrière infranchissable, uniformément blanches de neige, depuis le sommet jusqu'à la base. Il était impossible de passer au Chili avant le printemps.

Hiverner au pied des montages, dans cette vallée de Mendoza que nous rêvions d'avance comme une terre promise à la sortie du désert, devenait pour nous une nécessité que nous acceptions sans trop de peine; mais cette plaine si fertile, tant vantée, que l'on comparait avec orgueil à la *huerta* de Valence, avait souffert aussi. De belles fermes restaient en friche; de rares troupeaux erraient dans les prairies; on voyait bon nombre de maisons abandonnées. La guerre civile avait passé par là, et la proscription l'avait suivie. A ces fléaux, partout visibles, se joignaient les rigueurs d'un hiver extraordinaire. Une neige abondante couvrait le sol quand nous fîmes notre entrée dans la ville de Mendoza, et de plus il faisait nuit; les habitants, peu accoutumés aux intempéries des saisons, se cachaient derrière leurs fenêtres bien closes; personne dans les rues; pas une porte ouverte, pas une lumière; on eût dit une ville morte. Les chevaux s'abattaient à chaque pas, les postillons murmuraient sous leurs *ponchos* humides, et, au milieu des plus profondes ténèbres, nous cherchions un peu au hasard la maison d'un Français chez qui nous devions descendre. Dans ces pays où les hôtels sont inconnus, il faut avoir recours à l'hospitalité; par malheur celui à qui nous venions de si loin la demander ne se trouvait pas chez lui pour nous recevoir. Depuis quatre mois, il était parti pour une expédition désespérée, à la recherche des mines exploitées jadis par

les Espagnols dans la partie des Andes qui se prolonge parallèlement aux provinces méridionales du Chili. Reviendrait-il jamais? c'est ce qu'on n'osait affirmer, tant son entreprise semblait aux gens du pays téméraire et même extravagante.

Il ne manquait point dans la ville de Mendoza de maisons délaissées que l'on nous eût louées pour une modique rétribution; mais, à cette heure de la nuit et avec un pareil temps, comment les chercher? Nous restâmes donc dans la demeure de don Luis (c'est le nom que je donnerai à notre hôte), et n'eûmes point à nous en repentir. En son absence, un autre Français, don Eugenio (comme on l'appelait dans le pays), en faisait les honneurs; c'était un jeune médecin de bonne mine dont la clientèle se fût trouvée plus naturellement dans la Chaussée-d'Antin que dans cette pauvre petite ville perdue au pied des Andes. Comme il lui restait des loisirs, nous faisions ensemble de grandes excursions dans la plaine et dans la montagne, promenades variées qui abrégeaient les longueurs d'un séjour dont je ne prévoyais pas encore le terme. Mes compagnons de voyage s'ennuyaient mortellement par la raison qu'ils étaient venus tout exprès pour conclure certaines affaires avec don Luis; quant à moi, que rien ne pressait, je prenais mon mal en patience, et d'ailleurs, dans les villes espagnoles de l'Amérique du Sud, de l'intérieur surtout, il existe une simplicité de mœurs, une franche cordialité, qui charment et qui attirent pour peu que l'on soit jeune et disposé à ne voir que le beau côté des choses.

Depuis un mois, nous habitions Mendoza, quand un matin, une heure avant le jour, de violents coups de marteau qui ébranlaient la porte nous éveillèrent en sursaut : — *Quien es*? qui va là? cria don Eugenio, dont la fenêtre donnait sur la rue. — C'est moi, c'est l'intendant de don Luis, répondit une voix haletante; j'apporte une lettre

pour vous. — Le *gaucho* entra dans la cour et sauta à bas de son cheval, qui fumait littéralement comme si on l'eût trempé dans une chaudière ; il tira de sa ceinture une lettre datée du fort San-Carlos la veille au soir, c'est-à-dire qu'en relayant une seule fois le cavalier venait de parcourir trente lieues espagnoles en dix heures. De cette dépêche il résultait que don Luis vivait encore, qu'il ramenait les débris de son expédition, et que nous le verrions le surlendemain, si la fatigue ne l'obligeait pas à s'arrêter en route.

— Écoutez, me dit don Eugenio, je vais aller au-devant de notre compatriote ; nous nous sommes quittés dans des circonstances telles que je sens le besoin de faire ma paix avec lui. Je vous conterai cela quelque jour.

— Pas plus tard que ce soir, lui répondis-je, car, si vous voulez bien le permettre, je vous accompagnerai. Il est assez naturel que j'aille saluer celui dont j'habite la maison depuis plusieurs semaines.

Après avoir sellé de bons chevaux, nous partîmes. Un temps de galop non interrompu nous conduisit jusqu'à une *hacienda* située au pied de la Cordillère, à douze lieues de Mendoza. L'avant-garde de l'expédition de don Luis y était déjà arrivée ; elle se composait d'une douzaine de *gauchos* aux physionomies peu rassurantes, aux vêtements en lambeaux, aux armes rouillées, et d'une troupe de chevaux qui tous portaient sur l'épine dorsale une blessure plus large que la paume de la main. Comme la température était assez froide, tout ce petit camp se mouvait aux rayons du soleil couchant, derrière l'*hacienda*, s'abritant ainsi contre la brise de sud-est [1], qui gémissait dans les hautes herbes. Les troupeaux se rassemblaient autour de la ferme, sous la conduite de cavaliers drapés dans des *ponchos* rouges, qui traversaient

1. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'hémisphère sud, où le vent du sud-est est le plus froid.

l'espace avec une incroyable rapidité ; quelques femmes au teint hâlé broyaient le maïs dans des mortiers de bois pour le souper de la famille. C'était le spectacle de la vie antique uni à celui de la vie sauvage, le calme des campagnes se mêlant à je ne sais quoi de terrible et d'attristant. Les Andes, trop rapprochées, qui dressaient presque sur nos têtes leurs arêtes sombres, couronnées de pics étincelants de neige, s'enveloppaient peu à peu de vapeurs et de brouillards. La nature semblait trop forte pour l'homme à l'entrée de ces mornes solitudes.

Les *gauchos* insouciants jouaient aux cartes et poussaient de grands cris ; les plus gais d'entre eux avaient décroché des guitares pendues aux murailles de l'*hacienda*, et les râclaient avec plus de force que de goût ; ce fut bientôt le vacarme d'un cabaret. Au milieu de ces groupes, dignes du crayon de Callot, se promenait une figure que Salvator Rosa eût certainement jetée sur la toile. Je la regardais passer et repasser fière et impassible comme une ombre. Don Eugenio, qui remarqua l'impression produite sur moi par cette apparition singulière, me dit tout bas à l'oreille : C'est le Pincheyra ! Et comme je le regardai à mon tour avec des yeux pleins de surprise : Parlons bas quand nous prononcerons ce nom redouté, continua-t-il ; cet homme est le dernier des Pincheyras, vous dis-je. Si vous voulez, je vous conterai l'histoire de la bande des Pincheyras, sans oublier l'expédition de don Luis, à laquelle ce récit se rattache, comme vous le verrez. — J'acceptai cette offre avec empressement ; peut-être les choses que don Eugenio me raconta empruntaient-elles leur plus grand intérêt aux temps et aux lieux : c'est au lecteur que nous laissons le soin de juger cette question.

II.

Absorbée dans de plus graves préoccupations au lendemain de la révolution de juillet, dit don Eugenio, l'Europe libérale ne s'intéressa guère aux campagnes que les troupes chiliennes entreprirent pour aller détruire, jusqu'au sommet des Andes, les représentants obstinés, et pour ainsi dire posthumes, de la domination espagnole. D'un autre côté, le parti qui, chez nous, regrettait le régime ancien et redoutait les tendances nouvelles, ignora peut-être comment finissaient sur les frontières de la Patagonie les derniers défenseurs de la cause légitime royale, déjà perdue dans toute l'Amérique. L'Espagne venait de succomber dans cette lutte contre ses colonies, qui dura près de vingt ans, depuis le premier cri de liberté poussé par les Buenos-Ayriens, en 1807, jusqu'à l'évacuation du Callao par le général Rodil en 1826. Dans l'enivrement de la victoire, les jeunes républiques, méprisant les monarchies européennes et les traditions du vieux monde, s'élançaient au-devant d'un avenir plein d'espérances trompeuses. Des bannières nouvelles remplaçaient sur toutes les villes et sur toutes les forteresses américaines l'étendard de Castille et de Léon, et cependant, au milieu des Andes, à la source des rivières qui, d'une part, coulent dans la Patagonie et, de l'autre, se précipitent dans l'Océan Pacifique, au cœur des riches provinces du Chili, une petite armée bravait encore les vainqueurs de Junin et d'Ayacucho : c'était la bande des Pincheyras, ainsi appelée du nom de son chef.

Pablo Pincheyra n'était point né en Espagne, comme on le supposerait naturellement, mais au Chili, à San-Carlos, province du Maule. Il appartenait donc à cette forte race des *Maulinos*, au teint foncé, à la barbe rare, à

la chevelure longue et soyeuse, au menton aplati, qui se distinguent assez des Chiliens du nord pour qu'on reconnaisse en eux l'influence d'un sang étranger. Les Maulinos descendent, au moins par leurs mères, des Indiens braves et intelligents qui ne se soumirent jamais aux Incas. Vous savez que la rivière du Maule formait la limite méridionale du vaste empire des dominateurs du Pérou.

Le district de San-Carlos est situé à une petite distance de la Cordillère, dans une région bien arrosée, abondante en bestiaux et surtout remarquable par la beauté de ses forêts, solitudes imposantes dans lesquelles Pincheyra passa librement sa jeunesse, maniant tour à tour la hache et le *lazo*. A l'exemple de ses compatriotes, il était bûcheron par instinct, c'est-à-dire qu'il savait construire des radeaux propres à conduire jusqu'à la mer les bois de charpente; mais, paresseux, aventureux par nature, il se plaisait à abattre, au moyen du nœud coulant (*lazo*), les bœufs à demi sauvages qui s'égarent dans les hautes vallées des Andes. Cette vie errante et mal réglée obscurcit bientôt en lui le sentiment du tien et du mien (*mio y tuyo*), que don Quichotte affirme avoir été inconnu dans l'âge d'or. Il commit des vols sur les propriétés environnantes, s'enhardit dans le mal, puis, se trouvant mis hors la loi, il se réfugia dans la profession de bandit. Ses frères d'abord et bientôt quelques vagabonds du voisinage se rallièrent autour de lui: les caciques de la plaine et des montagnes s'empressèrent, à son appel, d'accourir avec leurs guerriers, et Pincheyra commença à se faire un nom dans les provinces chiliennes de la Conception et du Maule.

Les expéditions multipliées de Pincheyra et de sa troupe, dont le but était toujours de piller les grandes fermes et de rançonner les hameaux, jetèrent la terreur bien loin à la ronde. Dans ces régions reculées, trop distantes de la capitale, la justice ne pouvait se faire respec-

ter qu'en s'appuyant sur la force armée, et où aurait-on trouvé des soldats disponibles en 1824 et 1825, quand la patrie les appelait tous ailleurs au secours de l'indépendance menacée? Loin d'être inquiété dans ses brigandages, Pincheyra vit peu à peu sa bande s'augmenter d'un grand nombre de déserteurs, de gens sans aveu comme il s'en trouve toujours beaucoup en Amérique et ailleurs dans les temps de troubles. Il acquit rapidement l'importance d'un chef de partisans, et se montra à la hauteur du rôle que les circonstances le portèrent à prendre. Il était adroit, astucieux, hardi jusqu'à la témérité, brave comme un homme dont la tête est mise à prix, et savait se faire obéir. Sans doute parmi les volontaires enrôlés dans sa troupe il se trouvait des Européens, des officiers de l'armée espagnole, qui pouvaient lui disputer le commandement. Les Indiens, que la soif du pillage entraînait sur ses pas et attachait moins à sa personne qu'à sa fortune, formaient aussi un corps d'auxiliaires difficiles à conduire, mais Pincheyra, à demi-sauvage lui-même, avait sur les uns comme sur les autres une supériorité incontestable. Aux Indiens il ouvrait la route des habitations, aux proscrits il offrait un asile, aux vaincus il donnait l'occasion de se venger; il était celui qui dirigeait, en les excitant, les passions de tous.

Au commencement de l'année 1825, Pincheyra voulut essayer ses forces; il se dirigea avec sa bande sur Curico, dans la province du Maule. Remarquez qu'on ne l'attaquait pas; il prenait l'offensive. Les habitants du district, frappés de terreur, ne songèrent pas même à se défendre; de la campagne on se sauvait vers la ville; de la ville on fuyait vers le chef-lieu de la province. Le gouverneur lui-même, pressé de mettre en sûreté les femmes, les enfants et sa propre personne, avait émigré, abandonnant la place aux entreprises de l'ennemi. Déjà une famille qui s'était aventurée dans les Andes pour passer à Mendoza avait été enlevée par les bandits. Toute la population, en proie

aux plus vives alarmes, tenait ses regards fixés sur la Cordillère, dont Curico n'est éloigné que de trois lieues, croyant entendre à chaque instant les cris terribles que poussent les Indiens au moment de l'attaque. Cependant, au milieu de cette panique générale, la nouvelle se répandit que les soldats chiliens, qui devaient venir prêter appui à la population menacée, arrivaient enfin après avoir été retardés dans leur marche par le manque de chevaux. On reprit courage; quelques citoyens, plus braves que les autres, parlèrent d'armer la milice. On arrêta l'émigration, on fournit des chevaux à la cavalerie, presque entièrement démontée, et autour du détachement de troupes régulières qui formait le noyau de la garnison, se groupèrent environ cent cinquante miliciens, armés de mousquets, de lances et de sabres.

Pincheyra avait été prévenu. Il savait que les Indiens, dont le choc en rase campagne est presque irrésistible, n'aiment pas à se lancer avec leurs chevaux à travers les murs, les haies, les plantations qui entourent une ville; aussi renonça-t-il à une attaque en règle. Après une escarmouche avec un corps de soldats qui poussait une reconnaissance dans la plaine, son avant-garde se retira, par un défilé qui la mettait à l'abri de toute poursuite, au cœur même de la Cordillère. Avant de se cacher dans les impénétrables asiles que lui offraient ces ravins connus de lui seul et de sa bande, Pincheyra eut cependant l'idée de tourner la place et de l'enlever, en choisissant le moment où toute la population armée s'aventurerait hors des murs; mais c'eût été tout risquer : le chef de partisans qui fait la guerre pour son propre compte n'est point tenu, comme le soldat, de tenter ces coups hardis qui ne procurent souvent qu'une mort glorieuse. De son côté, la milice, redoutant une surprise nocturne, ne manqua pas de se cacher à l'entrée de la nuit. Les prisonniers mal surveillés s'évadèrent, pour la plupart, à la faveur des ténèbres, et

ceux que l'on crut mieux garder en les enfermant dans la geôle de Curico n'y restèrent pas longtemps. La porte leur ayant été ouverte par une main amie, ils retournèrent dans les montagnes. L'attitude de la milice chilienne, on le voit, n'était guère redoutable. Pourtant, cette résistance, si mal organisée qu'elle fût, avait suffi pour contraindre Pincheyra à battre en retraite, et l'échec qu'il reçut dans cette occasion fut pour lui une leçon dont il profita. En se retirant, il voulut graver dans l'esprit de la population de Curico le souvenir de son passage; il jeta sur sa route les cadavres de ses captifs tout hachés de coups de sabre, et coupa le jarret aux animaux, chevaux et bœufs, qu'il ne put emmener. On ne l'inquiéta point dans sa fuite; les soldats chiliens se contentèrent de garder les passages des Andes. Un de ces ouragans de neige que l'on nomme dans le pays *temporales* les tint emprisonnés pendant trois semaines au fond d'un ravin où la famine força les officiers eux-mêmes à tuer les chevaux pour les manger.

Pendant toute la mauvaise saison, c'est-à-dire dans l'hémisphère austral depuis mai jusqu'en octobre, Pincheyra, pareil à un tigre en colère, erra le long des montagnes où il régnait en maître, se jetant de temps à autre dans les plaines, et épiant l'occasion de frapper quelque grand coup. Son camp était établi à la source de deux rivières, au fond d'une vallée que dominent de toutes parts les pics de la plus haute chaîne des Andes; il y vivait en paix, lui et les siens, du produit de ses chasses à main armée sur les habitations les plus voisines. A mesure que la dévastation se répandait autour de lui, il agrandissait ses domaines, et les habitants des villes, bien qu'ils entendissent plus rarement parler du bandit, qui avait mis entre eux et son repaire tout l'intervalle d'une solitude désolée, tremblaient toujours de le voir descendre comme une avalanche du haut de la Cordillère. Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Vers la fin de cette même année (1825),

un Espagnol du nom de Zinozain se présenta au camp de Pincheyra avec vingt-cinq compagnons. Depuis quelque temps déjà, la petite troupe de Zinozain, refugiée chez les Indiens, commettait sur le territoire du Chili et des provinces Argentines des déprédations de toute espèce ; les sauvages lui prêtaient aussi leur appui, et ce qui faisait sa force, c'est qu'elle marchait au nom de l'Espagne et de Ferdinand. Ainsi, quand toute l'Amérique proclamait son indépendance, quand cette indépendance allait être reconnue par les puissances européennes, deux ou trois caciques et un obscur officier levaient la bannière des rois Catholiques là où jamais peut-être elle n'avait flotté. En se joignant à Pincheyra, Zinozain lui donna ce qui lui manquait encore, un drapeau, un mot de ralliement, qui lui valut bientôt le concours ostensible ou caché de la faction espagnole. Parmi ces bandits, qui, pour la plupart, étaient nés au Chili, il représenta l'Europe, dont la troupe tout entière prétendait défendre les intérêts.

Le 1er décembre 1825, l'*armée royale*, composée de deux cents soldats et soutenue par six cents Indiens, se mit en marche dans la direction du district de Chillan. L'alarme se répandit aussitôt dans toute la province, et des ordres furent expédiés à la garnison du chef-lieu pour qu'elle s'opposât au passage des Pincheyras, dont on ignorait les véritables forces. Un escadron de cavalerie et un détachement d'une centaine d'hommes furent tout ce que le commandant put réunir autour de lui ; avec cette poignée de braves, il courut au-devant de l'ennemi jusqu'à une *hacienda* dont les maisons fortifiées lui offraient un point de défense respectable ; mais, dans son empressement à protéger les propriétés et les troupeaux des habitants contre le pillage des bandits, il poussa en avant suivi de ses dragons. Des renforts marchaient de San-Carlos et de Talca pour se joindre à lui ; il négligea de les attendre et s'élança au galop à la tête de sa cavalerie contre les

soldats de Pincheyra. Une paire de *boules* lancée par un des bandits exercés au maniement de cette arme terrible abattit à l'instant même le cheval du commandant; les Indiens, débordant sur les côtes avec de grands cris, enveloppèrent les troupes républicaines. Les longues lances des sauvages atteignirent de toutes parts ceux qui cherchaient à se faire jour à coups de sabre. Ce fut une horrible boucherie. Les Pincheyras avaient remporté une victoire complète. Du côté des Chiliens, un officier et six soldats échappèrent seuls au carnage, et, à moitié suffoqués par une longue course que la frayeur ne leur permettait pas de ralentir, ils portèrent à Chillan la nouvelle de la défaite et du massacre de leurs compagnons. Le combat s'était engagé près de l'*hacienda* de Longabi, dont il a gardé le nom.

Ces derniers mots furent prononcés par don Eugenio à voix basse, et comme s'il eût craint d'être entendu. —Vous oubliez donc que nous parlons français et que personne ici ne nous comprend? lui dis-je en riant un peu de sa précaution. D'ailleurs, ce que vous racontez appartient à l'histoire.

— C'est vrai, répondit-il; mais cette défaite blessa l'orgueil des *fils du pays*. C'est un souvenir qu'on doit éviter de rappeler devant eux. D'abord on refusa de croire à cette déroute, puis on en parla furtivement comme d'un de ces désastres inexplicables dont on cherche la cause dans une trahison, tandis qu'il ne devait être attribué qu'à la témérité d'un seul homme. Pauvre commandant! il avait payé de sa vie une si fatale imprudence, et son corps resta abandonné sur le champ de bataille. Trois mois après, une colonne expéditionnaire, en passant par là, crut le reconnaître aux innombrables blessures dont il était couvert, et lui rendit les derniers devoirs.

Désormais Pincheyra et les siens pouvaient braver impunément la république chilienne. La faction espagnole,

enhardie par ce succès tout à fait inespéré, reconnut en eux les défenseurs de sa cause et fit des vœux pour la réussite de leurs entreprises. La terrible bande reçut des armes et des munitions; elle eut des intelligences dans les villes; les mécontents de toute sorte, les soldats condamnés à des peines disciplinaires pour cause d'insubordination et de mutinerie, se rallièrent à elle en grand nombre. Il y eut bientôt plus de mille hommes réunis au camp. Pablo Pincheyra le fortifia avec un certain art en élevant des retranchements à l'entrée des défilés que des sentinelles gardaient jour et nuit; la nature, d'ailleurs, l'avait entouré de rocs escarpés impossibles à franchir. Dans les temps de paix, les Indiens ses alliés retournaient à leurs troupeaux, et la bande, mettant à profit les trêves qu'elle prolongeait ou rompait selon les caprices de son chef, menait joyeuse vie au fond de cette vallée solitaire. Il ne manquait pas de femmes captives dans ce repaire de bandits : quand le colonel don Pablo (car il prenait ce titre) avait fait son choix, il abandonnait généreusement à ses officiers le reste du butin. Il y eût un moment, et ce moment dura plusieurs années, où il put sans trop de folie se considérer comme le dominateur de toute la contrée à cent lieues à la ronde, et se proclamer le roi des Andes. Par son alliance avec les sauvages, il étendait sa puissance au delà des pays explorés jadis par les Espagnols.

Dès lors, sa tactique fut de tomber inopinément tantôt sur une ville, tantôt sur une ferme isolée, de jeter partout le trouble et la terreur, de tenir les républicains dans une perpétuelle inquiétude sans leur laisser le temps de se réunir contre lui. Tandis que le vice-roi espagnol La Serna capitulait après la bataille d'Ayacucho, au moment où Rodil abandonnait la citadelle du Callao (dans laquelle il ne restait plus un rat ni un cuir de bœuf à faire bouillir), Pincheyra, tenant toujours pour l'Espagne et pour le roi,

se promenait parallèlement à la Cordillère. De toutes parts des cris de joie proclamaient l'indépendance de l'Amérique ; Pincheyra, méprisant les républiques victorieuses, marcha sur la ville de Talca. Les malheureux qui fuyaient son approche jetèrent l'alarme dans la province. La milice de Talca, ayant pris les armes, s'exerça sans relâche ; la nuit, elle bivouaqua sur les places, tant la terreur était grande. En peu de temps, un corps de cavalerie fut formé ; on entoura la ville de retranchements et de barrières pour la mettre à l'abri d'une surprise ; mais Pincheyra, qui sut qu'on l'attendait de pied ferme, quitta brusquement la montagne pour se jeter sur une *hacienda* considérable située à dix lieues de là. Des lanciers envoyés pour renforcer la milice arrivèrent trop tard au secours de l'habitation menacée. Les maisons venaient d'être pillées : des cadavres jonchaient le sol, les femmes de l'*hacienda*, surprises dans leur sommeil, s'étaient sauvées au milieu des vergers et cherchaient à se cacher parmi les arbres. Les Indiens, qui formaient toujours l'avant-garde, s'étaient précipités sur elles avec des cris terribles, et, les enlevant d'un bras vigoureux, les avaient jetées en travers sur le cou de leurs chevaux.

Ce qui donna à cet épisode une importance particulière, c'est qu'une jeune fille de seize ans, doña Trinidad, sœur du propriétaire de la ferme, disparut dans cette nuit funèbre. Elle avait un frère capitaine dans le régiment de lanciers qui marchait contre les bandits. Ce frère, retenu à Coquimbo avec son escadron, n'était point là pour la secourir, mais ses camarades jurèrent de lui rendre sa sœur. Ils poussèrent si vivement l'attaque, que les Indiens, se sentant harcelés de près et entendant siffler à leurs oreilles les balles contre lesquelles ils n'étaient point encore aguerris, reprirent précipitamment la route des montagnes. Dans cette course ventre à terre au milieu des

bois et des rochers, le sauvage qui emportait doña Trinidad la laissa échapper. La jeune fille roula demi-morte sous les pieds des chevaux, puis se glissa dans un fourré et s'y tint cachée jusqu'au lendemain, en proie à des terreurs inexprimables. Le bruit de la fusillade arrivait jusqu'à elle, mais comment distinguer dans cette mêlée l'ami de l'ennemi? où fuir? Peu à peu, le bruit s'éloigna, le silence régna de nouveau dans cette effrayante solitude, et, se hasardant hors du buisson qui l'abritait, la señorita courut à perdre haleine, comme un faon que les chasseurs ont séparé de sa mère. Hélas! elle n'était point habituée à traverser les bois et les ravins sans chaussure, et ses pieds ensanglantés ne lui permirent pas de courir bien loin. Épuisée de lassitude, trahie par ses forces au moment où elle luttait contre la peur en tournant le dos au danger, la pauvre fille se sentit défaillir; elle s'assit le long du chemin, plongée dans un morne désespoir. Périrait-elle abandonnée à quelques lieues de la demeure de son père, et cette demeure renfermait-elle encore quelqu'un de sa famille qui la pleurât ou se souvînt d'elle? Marchant à grand'peine, doña Trinidad se tapit une fois encore sous un buisson, et là, bien cachée, elle osa respirer et ouvrir les yeux, épiant le moindre mouvement, écoutant le plus léger bruit. Bientôt un homme passa; elle hésita à le reconnaître, essaya de crier et l'appela enfin. C'était un domestique de l'*hacienda*, qui répondit à sa voix et la rapporta triomphant dans ses bras. Pendant ce temps-la, ses compagnes allaient grossir le sérail de Pincheyra ou prendre rang parmi les femmes d'un cacique. Doña Trinidad voulut remercier elle-même les braves officiers qu'elle considérait comme ses libérateurs; après qu'elle eut rempli ce devoir de reconnaissance, une sombre tristesse se répandit sur sa physionomie, toute parée des charmes de la jeunesse. On ne la vit plus sourire, elle se cacha aux yeux de tous, et enfin, pour éteindre à jamais jusqu'au souvenir

de cette nuit cruelle, elle prit le voile dans un couvent de *Trinitarias* [1].

L'enlèvement de doña Trinidad causa plus d'effroi dans les provinces que les dévastations commises depuis plusieurs années par les bandits. Les familles aisées quittèrent les *haciendas* en grand nombre pour se sauver dans les villes. Quant à Pincheyra, il ne se regardait pas comme battu pour avoir eu quelques Indiens tués dans leur fuite. Ce léger désavantage ne changea pas même ses dispositions ultérieures; avant que les troupes lancées contre lui eussent repris sa trace, il avait pillé de fond en comble le village de Rio-Claro, et retournait à son fort avec plus de mille têtes de bétail. Au lieu de l'attaquer désormais, on se contentait de le suivre, toujours de très-loin, comme si on eût voulu seulement constater la rapidité de ses marches, l'étendue des pays qu'il dévastait et l'audace de ses entreprises. Ce fut ainsi que ce hardi partisan, après avoir parcouru à travers les Andes et pour ainsi dire sur la crête de ces hautes montagnes un espace de plus de cent cinquante lieues, vint surprendre le village de San-José à douze lieues de la capitale. Que pouvait-on penser du gouvernement républicain? Devait-on attribuer à sa faiblesse ou à son incurie l'état d'abandon dans lequel se trouvaient des provinces entières, et l'insolence des Pincheyras qui menaçaient partout la république? N'était-il pas à craindre que la faction espagnole, reprenant courage, ne fît au sein des grandes villes quelques manifestations? Et

1. Ce n'est pas un fait exceptionnel que cette résolution prise par une jeune fille d'abandonner le monde à la suite d'une catastrophe qui lui permettait d'y rentrer sans rougir. Nous avons rencontré dans les pampas une fille de *gaucho*, jeune encore, qui, arrachée aux mains des sauvages après avoir été emmenée par eux pendant quelques jours seulement, se condamna à un mutisme rigoureux, se cacha au fond de sa maison, et mourut bientôt sans que jamais on eût obtenu d'elle un mot, une plainte, une larme. C'est la fierté castillane, le point d'honneur tel que l'entendaient Lope de Vega et Calderon, qui se retrouve au bout du monde, vivant encore dans la race espagnole.

si les sauvages de la frontière se réunissaient sous la conduite d'un chef intelligent, où la république, fatiguée de tant de guerres, trouverait-elle des armées capables de les repousser?

Sur ces entrefaites, en septembre 1826, le général Blanco, ayant quitté la présidence, fut remplacé par don Augustin Eyzaguirre, qu'une révolution militaire renversa quelques mois après. Bien qu'il ne fût pas arrivé au pouvoir par la voie des armes, Eyzaguirre comprit qu'il fallait absolument réorganiser l'armée, qui manquait de discipline, et remédier aux maux qui affligeaient le pays. Les trois provinces du sud les plus exposées aux ravages des Pincheyras ayant été mises en état de siége, le nouveau président forma une armée spécialement destinée à agir contre les rebelles. Cette armée partit au mois de novembre, c'est-à-dire à l'ouverture de la belle saison, quand les passages des Andes devenaient praticables; elle se composait de deux divisions, dont l'une marchait parallèlement aux montagnes, à égale distance entre les Andes et la mer, tandis que l'autre poussait droit à la Cordillère. Il s'agissait ou de déloger Pincheyra de son camp pour le lancer entre les deux colonnes, ou de le faire rentrer dans son fort et de l'y bloquer. Le hasard voulut que cette fois encore le bandit échappât aux mesures les mieux combinées; son heure n'était pas venue.

La première des deux divisions (celle que l'on nommait la division du sud) ne rencontrait pas d'ennemis, car les espions et les partisans de Pincheyra l'avertissaient du mouvement des troupes; elle ne rencontrait guère d'habitants non plus, par la raison qu'elle agissait sur le théâtre même des *razzias*. Traversant toute la province du Maule, elle s'avança dans celle de la Conception, en remontant vers les Andes jusqu'à la ville de los Angelos. Ce fut alors que le gouvernement chilien put comprendre toute l'étendue des calamités que ces guerres avaient

causées dans les provinces. Peu d'années auparavant, cette ville de los Angelos ne comptait pas moins de trente mille âmes; on y voyait un fort très-vaste, entouré de fossés; c'était la clé de la frontière méridionale. En 1826, les chefs de cette colonne expéditionnaire la trouvèrent si déserte, qu'ils durent s'occuper d'y rappeler les habitants, dispersés dans le nord du Chili; les fossés de la citadelle étaient à peu près comblés; on eût dit une place abandonnée depuis cent ans. On ne se figure pas en Europe avec quelle rapidité dépérissent les centres de population dans les contrées d'Amérique, encore pauvres d'habitants, et comme en quelques mois les campagnes, animées seulement par les troupeaux ou par de lointaines cultures, se changent en désert. Ce n'est qu'après des siècles d'un travail assidu que l'homme prend irrévocablement possession des solitudes hantées par les bêtes fauves et par les hordes sauvages; s'il est interrompu dans son œuvre, la nature l'emporte sur lui; il perd courage, les traditions apportées d'ailleurs par ses ancêtres s'effacent dans son cœur, et il retourne à la barbarie. Ces contrées, alors abandonnées aux entreprises des Pincheyras et des Indiens, sont cependant la partie du Chili la plus salubre et la plus facile à cultiver. Tandis que les vallées de Mendoza et de San-Juan, privées de pluie, ne sont fertilisées que par les irrigations, celles du versant opposé, qui jouissent d'un climat plus variable, présentent une éternelle fraîcheur. On y trouve à souhait ce qu'il y a de plus gracieux et de plus imposant sur la terre : des prairies, des forêts et des montagnes. Aussi s'y est-il rencontré des habitants qui, épris de la beauté de ce petit Éden, ont trouvé le secret d'y vivre en paix au milieu des horreurs de la guerre. — Après avoir parcouru plus de cent lieues d'un terrain désolé, la colonne expéditionnaire du sud fit halte chez un Espagnol de la frontière dont l'habitation seule était restée intacte. Aimé des blancs, vénéré des sauvages, qui l'ap-

pelaient leur père, respecté des bandits, qui admiraient ses vertus, ce sage voyait ses moissons, ses vignes et ses vergers fleurir et fructifier, quand le fer et la flamme ravageaient tout autour de lui!

La division du sud suivait avec résolution et à travers mille fatigues les plans que le général en chef lui avait tracés; partout où elle passait, sa présence produisait d'heureux résultats. Les habitants en voie d'émigration retournaient à leurs foyers; des brigands, qui s'étaient aventurés témérairement hors des montagnes, se retirèrent non sans laisser entre les mains des soldats quelques-uns des leurs morts ou prisonniers, et des captifs abandonnés par eux furent rendus à leurs familles. Cependant le corps des insurgés ne se montrait pas. Pincheyra avait compris que cette marche régulière de deux armées qui combinaient leurs mouvements lui serait funeste s'il s'éloignait des Andes. La seconde division (celle qu'on appelait la division de la Cordillère), en se dirigeant en ligne droite vers les montagnes, le menaçait pour ainsi dire jusqu'au cœur de ses États. Il l'épiait dans sa marche avec d'autant plus d'inquiétude, que la désertion se mettait parmi ses adhérents. Contre cet homme insaisissable, on commençait à recourir aux derniers moyens; on détachait de lui ses alliés, on cherchait à l'affaiblir et à le décourager.

Depuis quelque temps déjà, l'Espagnol Zinozain avait quitté le fort de Pincheyra pour former un camp séparé avec un cacique influent nommé Marilaun. L'Européen regrettait l'Europe ou au moins la civilisation des villes, dont il se sentait exilé; le sauvage flairait de loin les beaux présents qui seraient le prix de sa soumission, et tous les deux songeaient à capituler. Un Français établi de longue date sur la frontière et habitué à traiter avec les habitants de ces solitudes fut l'agent que Zinozain choisit pour entamer les négociations, et comme un autre de nos com-

patriotes, le colonel Beauchef, commandait cette division des Andes, le chemin se trouva tout tracé pour arriver jusqu'au général en chef. Cependant le rusé cacique ne se hâtait pas de conclure la paix, espérant faire payer plus cher sa défection ; puis on était dans la saison de la *chicha*, c'est-à-dire à l'époque où, après avoir récolté les pommes, on en extrait la liqueur enivrante ainsi nommée, qui fait les délices des Chiliens civilisés ou sauvages. On laissa donc pour l'instant le roi-pasteur s'occuper avec ses sujets de cette importante affaire, et on continua la campagne. Un autre cacique et cent cinquante guerriers des montagnes, jaloux de la puissance de Marilaun, qu'on appelait le cacique des plaines, venaient de se rallier aux troupes du colonel Beauchef, et celui-ci avait hâte de se les attacher en les compromettant au début de l'expédition. Le premier résultat de cette tactique fut un avantage de quelque importance remporté sur une petite troupe de Pincheyras campée au fond d'un ravin à l'entrée des Andes. Dans cette rencontre, où les Indiens auxiliaires se montrèrent assez braves, les troupes républicaines enlevèrent une centaine de chevaux, une cinquantaine de bœufs, et firent prisonnières quinze familles. Parmi les captifs se trouvèrent les deux sœurs de Pincheyra lui-même.

Ici don Eugenio se leva pour chasser un grand chien maigre qui se couchait sans façon sur ses jambes, car nous étions étendus à la porte de l'*hacienda*, au milieu des chevaux et des mules ; le maître du lieu nous avait fourni des cuirs de bœufs qui nous servaient de lits, et nous nous couvrions de nos manteaux pour nous abriter contre la rosée.

— Et que devinrent ces deux captives ? demandai-je à Eugenio.

— Je n'aurais pas voulu me trouver à leur place, reprit-il ; ces soldats étaient fort animés, mais, par bon-

heur, elles avaient commis une bonne action, et, comme une bonne action n'est jamais perdue, elles en eurent la récompense. Quelques années auparavant, un jour de fête, on célébrait la messe dans une vaste et riche *hacienda* de la province du Maule; maîtres et serviteurs chantaient l'office, quand Pincheyra, tombant comme une bombe au milieu de ses paisibles habitants, pille et saccage l'église, ruine les maisons, tue les hommes et enlève les femmes. La nièce du propriétaire de l'*hacienda* fut au nombre des victimes; son oncle put la racheter moyennant une grosse somme d'argent, et, comme il apprit d'elle que les sœurs de Pincheyra avaient adouci sa captivité par leurs bons traitements, il réclama ces deux femmes quand le sort des armes les livra à la colonne d'expédition. Le vieux colon donna donc l'hospitalité aux deux prisonnières; mais celles-ci, préférant la liberté à la plus douce prison, s'échappèrent bientôt pour aller rejoindre leurs maris et leur frère.

Pincheyra avait perdu son camp avancé; un second détachement envoyé par lui éprouva un échec assez considérable, et le colonel Beauchef, après une marche forcée de seize lieues dans les montagnes, se porta sur le camp même des bandits, laissant à l'un de ses officiers l'ordre d'attaquer sur un autre point. Jamais encore le chef de partisans ne s'était vu serré de si près et si vigoureusement traqué; mais ces dispositions et d'autres habilement prises par les généraux de la division du sud furent en partie paralysées. Les Indiens auxiliaires, qui craignaient de voir leur pays pillé par les caciques ennemis hésitèrent à exécuter les ordres précis que leur transmettaient les officiers; de faux avis, répandus dans les deux divisions par les agents des Pincheyras, achevèrent de déranger les plans d'attaque; on accusa aussi un commandant espagnol d'avoir trahi sa consigne, afin de ménager une retraite aux rebelles. Ceux-ci perdirent du

monde, mais ils échappèrent à la destruction certaine dont ils étaient menacés; ils rompirent les mailles du filet dans lequel ils se sentaient peu à peu enveloppés, et ne laissèrent au colonel Beauchef que la gloire de les avoir poursuivis bravement, sans relâche, l'épée dans les reins, jusqu'au delà du pays qu'ils regardaient comme leur domaine.

Un grand nombre de captifs furent ramenés à la ville de Chillan et rendus à leurs familles; les plus jeunes d'entre eux ne se rappelaient pas même le lieu de leur naissance, et regardaient avec surprise ces rues et ces clochers dont ils avaient perdu le souvenir. Le cacique Marilaun, son fils et quatre autres chefs de sauvages, venaient enfin de faire leur soumission; une escorte les amenait à travers ces campagnes où ils avaient tant de fois jeté l'épouvante. On envoya à leur rencontre soixante Indiens auxiliaires, tous à cheval, armés de la lance ornée de plumes, des terribles *boules* et du *lazo;* ils étaient précédés d'une musique militaire et suivis d'une garde d'honneur chargée de recevoir ces guerriers las de combattre. On les accueillit à bras ouverts, on les gorgea de présents, de vins et de grosses viandes; on les enivra du bruit des trompettes, du retentissement des tambours, et ils firent éclater leur joie. Singulier moment que celui où l'on embrasse tout à coup son ennemi comme un frère, en tenant encore à la main les armes préparées contre lui! Le lieutenant-colonel Zinozain et un de ses adhérents s'étaient rendus du même coup.

Pincheyra ne comptait plus d'alliés, à l'exception d'un seul cacique qui lui restait, et la défection avait diminué le nombre de ses vrais soldats. Cependant ils ne se laissa pas décourager. Je sers la cause du roi don Fernando, et j'ai de nombreux amis dans toutes les provinces, répondait-il par son secrétaire aux généraux chiliens, — car j'oubliais de vous dire que Pincheyra avait un secrétaire,

qui lui était d'autant plus utile, qu'il ne savait pas écrire; il avait un chapelain aussi, le *padre* Gomez, homme intrépide comme en renferment les couvents d'Espagne et de ses colonies, mieux fait pour porter la cuirasse que le froc, qui haranguait la bande, se jetait à cheval sur les canons dans les moments difficiles, et poussait, au fort de la mêlée, des cris de : Vive le roi!

Au moment où la situation de Pincheyra et des siens semblait désespérée ou du moins fort compromise, les événements vinrent à leur secours. Les troubles qui désolèrent la république chilienne pendant plusieurs années consécutives ne permirent point à ceux qui disposaient du pouvoir de diriger contre les rebelles de nouvelles expéditions. Cet état de choses ne dura guère moins de cinq ans, depuis 1827 jusqu'en 1832, et, quoiqu'il y eût plus d'un enseignement à tirer de l'étude de ces faits, je les passerai sous silence pour arriver au dernier acte du drame dont Pincheyra est le héros.

L'existence d'un chef de partisans survivant à la cause qu'il représente avait quelque chose de trop anormal pour qu'elle se prolongeât indéfiniment. Par le seul fait du rétablissement de la paix et de la consolidation des républiques nouvelles, déjà reconnues des puissances d'Europe, Pincheyra sentait diminuer son influence sur les populations; la faction espagnole ne pouvait plus fonder sur lui les mêmes espérances. Il est vrai que les mutineries de quelques régiments chiliens avaient fourni à Pincheyra beaucoup de déserteurs qui se jetaient dans son parti par esprit de vengeance; les Indiens Pehuenches lui prêtaient aussi le concours de leurs hordes, dont le nombre équivalait et au delà à celui des alliés de même race qui s'étaient retirés de son camp. Les événements prouvèrent que, pendant ces quelques années, les Pincheyras se trouvaient matériellement plus forts que jamais; cependant ils avaient beau se dire soldats du roi, on ne

voyait en eux que des brigands organisés. Du haut de son aire, Pablo Pincheyra pouvait encore traiter de puissance à puissance avec le gouvernement nouveau; mais il aima mieux braver jusqu'au bout un pouvoir sans prestige à ses yeux. Peut-être même ne prononçait-il le nom de Ferdinand VII que pour blesser plus cruellement l'orgueil des républicains, et il fit tant que la fortune enfin l'abandonna.

En janvier 1832, un corps de mille hommes et plus, infanterie et cavalerie, précédé d'une centaine d'Indiens qui servaient d'éclaireurs, arrivait au pied des Andes. Le gouvernement venait de déclarer, dans des proclamations pleines d'emphase, mais fort énergiques, qu'il voulait en finir avec ces hordes de *desesperados*, la honte et le fléau du pays. Il était temps; les bandits, habitués à l'impunité, se montraient dans les campagnes à une grande distance de leurs retraites ordinaires. Leur nombre semblait se multiplier chaque jour, et les Indiens Pehuenches, qui les soutenaient, montraient une audace et une avidité de pillage qui faisait tout fuir devant eux. Il s'agissait de savoir définitivement à qui appartiendrait le territoire si longtemps disputé, et si on obéirait, dans les régions voisines des Andes, au gouvernement établi ou à Pincheyra. Cette grave question, l'armée qui entrait en campagne devait la résoudre. Il y a lieu de croire que l'ennemi ne se savait pas si sérieusement menacé; les troupes étaient arrivées à quatre-vingts lieues du camp des insurgés, à l'endroit nommé *Roble Gaucho*. Là demeurait Vallejos, le secrétaire de don Pablo Pincheyra; ce dernier s'y trouvait en personne, avec deux ou trois de ses partisans, paisiblement assis et ne redoutant aucun danger. Tout à coup un détachement de grenadiers à cheval, conduit par des espions déserteurs du camp des rebelles, met pied à terre, entre l'arme au poing. « Le voilà! » crièrent les traîtres en montrant du doigt leur ancien chef, et au même instant

une décharge de mousqueterie renversa tous ceux que recélait cette maison, y compris Vallejos et Pablo Pincheyra. Ainsi périt obscurément, par surprise, sans pouvoir se défendre et au début de la campagne, cet homme qui depuis dix-huit ans fatiguait les troupes du Chili.

Animés par un succès qui passait leurs espérances, les soldats franchirent en trois jours les quatre-vingts lieues[1] qui leur restaient à parcourir pour arriver au repaire des bandits. Leur marche avait été si rapide, que l'ennemi n'eut pas le temps de se défendre dans les défilés; ils surprirent sept des neuf sentinelles qui gardaient en toute saison les abords du camp, et débouchèrent dans ces vallées profondes qui communiquaient entre elles par des gorges. Alors ils aperçurent, adossée au marais qu'on nomme *Laguana de Epulanquem*, toute l'armée des Pincheyras rangée en bataille. Il s'agissait de l'envelopper, et la division se partagea en trois colonnes, qui devaient converger sur le même point. Les rebelles avaient commis une grande faute en restant sur la défensive et en se laissant enfermer dans ce cercle de montagnes escarpées; mais Pablo Pincheyra n'était plus, et ses partisans consternés jetaient un regard de découragement sur son frère, Jose Antonio, qui les commandait en chef pour la première fois. L'action commença par une vive fusillade, et les Indiens Pehuenches, fort peu sensibles à l'honneur quand leur vie est menacée, prirent la fuite avec d'horribles clameurs. A ces cris d'épouvante succédèrent les hurlements du désespoir, car, en fuyant, les sauvages donnèrent au milieu de la cavalerie, qui se tenait embusquée à l'entrée des passages. Ils périrent en si grand nombre dans cette course désordonnée, que, sur un espace de trois lieues, la route qu'ils parcouraient fut jonchée de leurs cadavres. Peu à peu les trois colonnes, se rapprochant du gros des

1. Il ne faut pas oublier que, dans ces contrées, l'infanterie monte à cheval quand il s'agit de faire des marches forcées.

insurgés, les écrasèrent du haut des rochers ; tout ce qu'il y avait là de combattants périt par les armes ou tomba aux mains des vainqueurs. Sur neuf cents bandits armés qui prirent part au combat, sans compter les Indiens, deux cents restèrent sur le champ de bataille et sept cents furent faits prisonniers. On forma de ces soldats de Pincheyra un régiment qui reçut le nom de *carabiniers de la frontière*, et ce ne sont pas les plus mauvais de la république. Des armes, des munitions en grand nombre entassées dans cet arsenal, des vivres et beaucoup d'objets précieux, furent les trophées de la journée ; mais on n'y trouva point le fameux trésor que l'on supposait avoir été amassé par les rebelles. Quand on ouvrit la barrière aux immenses troupeaux réunis autour du camp, on vit les bœufs et les chevaux se précipiter avec bonheur vers les vallées verdoyantes d'où ils avaient été enlevés. On délivra plus de mille femmes de tout âge, qui vivaient captives dans cette capitale des États de Pincheyra, gardées à vue par les guerriers qui se les étaient appropriées, et je n'oserais assurer qu'elles accueillirent toutes avec des cris de joie ceux qui les rendaient à la liberté.

Les Chiliens avaient pris leur revanche de la défaite de Longabi. Toutefois la revanche n'était pas complète encore, car Jose Antonio avait échappé au carnage. Monté sur un cheval comme on n'en trouve que dans ces contrées, il se sauva à la faveur des ténèbres, en escaladant des montagnes à pic, suivi de cinquante de ses plus fidèles partisans. Sans perdre de temps, la cavalerie, aidée d'une troupe d'Indiens auxiliaires, se mit à le traquer de rocher en rocher, afin de lui couper la retraite du côté des pampas. Un jour, des espions ayant retrouvé sa trace, il allait tomber vivant entre les mains des soldats, quand sa sagacité de sauvage lui fit découvrir leurs pas sur la poussière, et cette fois encore il put se cacher dans une grotte inaccessible, connue de lui seul. Pendant quelque temps, il erra

ainsi, successivement abandonné par ses compagnons. Quand il n'en compta plus que quatorze autour de lui, quand la faim se fit sentir, quand les détachements qui battaient les montagnes dans toutes les directions ne lui permirent plus de s'aventurer hors de sa caverne, il demanda à capituler; mais il n'était plus temps. Admis à se rendre à discrétion, Jose Antonio Pincheyra avait à peine déposé les armes, que quatre balles l'étendaient raide mort.

— Et l'impassible personnage qui se promenait tout à l'heure si gravement au milieu des cavaliers sans prendre aucune part à leurs jeux? demandai-je à don Eugenio. Vous m'avez dit, je crois, qu'il faisait partie...

— Chut! le voilà tout près de vous, qui dort du sommeil du juste. Ne vous y fiez pas cependant; ces gens-là ne dorment jamais que d'un œil. Il s'est approché de nous par instinct, pour tâcher de saisir au passage quelques mots de ce récit dont il a deviné le sujet, soyez-en sûr. J'oubliais d'ajouter, en terminant, que, dans le bulletin de cette bataille, il était dit que quatre hommes seulement de la bande des Pincheyras avaient trouvé un refuge dans les pampas; trois brigands sans nom et un chef (*caudillo*) de quelque importance, nommé don Vicente...

— Hein! fit le cavalier mystérieux en se soulevant sur le coude.

— Je voulais vous demander, *amigo*, si vous avez là votre briquet, lui dit don Eugenio en me jetant un regard de côté. Je ne serais pas fâché de fumer un cigare avant de m'endormir.

Vicente, car c'était bien le Pincheyra que la dépêche officielle avait signalé, alluma rapidement sa mèche de coton, prit un cigare que lui offrit don Eugenio, et se recoucha auprès de nous.

III.

Le lendemain matin, tandis que les tranches de bœuf destinées au déjeuner rôtissaient devant le feu, nous nous promenions dans la direction des montagnes. D'énormes condors, qui sont aux aigles ce que les Andes sont aux Pyrénées, descendaient vers les plaines pour y chercher la pâture qu'ils ne trouvaient plus dans la Cordillère, couverte de neige. Nous espérions apercevoir à l'horizon le gros de la caravane que don Luis ramenait des mines; mais rien ne paraissait encore, et nous revînmes au camp nous asseoir près du Pincheyra, qui se chauffait au soleil, les deux mains appuyées sur son sabre. Il portait une casquette, ou plutôt une espèce de toque sans visière, d'origine espagnole, et un *poncho* bleu fort propre, pareil à celui des artilleurs de Buenos-Ayres. Il y avait en lui du soldat et du brigand. A sa physionomie régulière et belle, on l'eût pris pour un Andalou de Vejer ou de Tarifa.

— Il me reste à vous raconter, me dit don Eugenio, comment cet homme se trouve ici. Notre compatriote, M. ..., ou don Luis (car on ne lui donne pas d'autre nom dans ce pays), officier d'artillerie sous l'empire et compromis pendant les événements de 1815, quitta la France à la rentrée des Bourbons. Sa mauvaise étoile le conduisit sur les bords de la Plata, où ses connaissances variées semblaient lui promettre un brillant avenir. Comme beaucoup d'autres, il ne rencontra sur cette terre de liberté que d'amères déceptions. D'essais en essais, il arriva jusqu'à Mendoza, où il établit une distillerie, et le succès de son entreprise paraissait assuré, quand la guerre civile vint une fois encore renverser ses projets. Dévoré d'ennui et cherchant à appliquer ses connaissances à quelques grands travaux, il tourna sa pensée vers l'exploitation des

mines abandonnées depuis la retraite des Espagnols. Réveiller cette industrie lucrative dans des provinces ruinées, c'eût été y répandre la richesse et la vie.

Sur ces entrefaites, don Facundo Quiroga, dont le triomphe du parti fédéral assurait la toute-puissance, établit son quartier général à Mendoza. Cette ville fut le lieu qu'il choisit pour diriger l'expédition contre les Indiens, dont il était commandant en chef. Et remarquez que ce soulèvement des sauvages *pamperos* coïncidait avec les dernières campagnes des Pincheyras. Vous aurez entendu dire que ce sont des Espagnols qui aujourd'hui encore conduisent les Indiens au pillage, car on les accuse de tout ici; ce qu'il y a de vrai, c'est que des déserteurs échappés du camp de don Pablo ont réveillé dans l'esprit de ces démons le goût du pillage, et les calamités qui nous ont affligés de ce côté-ci des Andes étaient un contre-coup de l'insurrection des Pincheyras. Le général Quiroga se trouvait ici plus à portée de repousser les Indiens et plus à l'abri des piéges que ses ennemis nombreux et ses rivaux pouvaient lui tendre.

Quand on parle de Quiroga, deux choses sont difficiles : faire son éloge et le calomnier, tant il a fait de mal et peu de bien. Je dirai seulement que ceux qui l'ont vu de près ont pu distinguer en lui, sous l'enveloppe féroce et astucieuse du *gaucho*, le coup d'œil juste et parfois élevé de l'homme supérieur. Don Luis exerçait sur cette intelligence mal réglée et sans culture, sur cet esprit ombrageux et sujet à de violentes fureurs, un certain ascendant, par cela seul qu'il lui parlait avec la liberté d'un soldat. Quiroga, qui se plaisait à voir le vulgaire trembler sous son œil fauve, aimait cette âme forte qui ne fléchissait pas en sa présence, et puis, comme tous les héros de ces républiques nouvelles que la gloire de Napoléon empêche de dormir, il ne se lassait jamais d'entendre raconter les batailles de l'empire.

Depuis longtemps, don Luis sollicitait Quiroga de l'aider dans son entreprise, de lui fournir les moyens de retrouver certaines mines que les écrits d'un ancien auteur plaçaient aux environs du mont *Pallen;* l'occasion s'offrit enfin. Un soir, don Luis entrait chez le général, au moment où celui-ci se mettait à table : « *Por Dios*, cria Quiroga, vous arrivez à point; voici une salade que je crois empoisonnée; vous qui connaissez la chimie... — Si elle contient du poison, tant mieux, répondit don Luis en l'avalant; j'aime mieux mourir que d'attendre éternellement votre bon plaisir. » Cette action hardie plut à Quiroga. « Ah! reprit-il avec un accent de conviction et de vérité qui ne lui était pas ordinaire, ces Européens ont du bon parfois!... quelle population j'ai à gouverner ici! Des gens habitués aux vieilles coutumes, qui se laissent mener à coups de plat de sabre, du matin au soir, pourvu qu'ils dansent toute la nuit [1]! Écoutez, don Luis, je vous nomme commandant de l'arrière-garde de la division qui marche contre les Indiens; suivez l'armée aussi loin qu'il vous plaira, et puis vous la quitterez pour aller explorer les montagnes. Je vous fournis des chevaux et des mules, choisissez vos hommes, et je vous promets de faire fusiller quiconque vous abandonnera. »

Le Pincheyra qui était venu chercher un refuge derrière les Andes, fut aussitôt désigné comme le seul homme dans tout le pays qui pût nous servir de guide; je dis nous, car j'acceptai les propositions que me fit don Luis de me joindre à lui.

Don Eugenio en était là de son récit, quand je crus devoir l'interrompre pour lui montrer une forme encore incer-

1. En s'exprimant ainsi, Quiroga faisait allusion au parti *unitaire*, qui se composait surtout de la classe aisée du pays. Il régnait dans cette portion des habitants de la République Argentine une aménité de mœurs, une élégance de manières, qui irritaient le chef des fédéralistes. Il sentait que jamais sa puissance violente et brutale ne serait acceptée par ces *aristocrates*.

taine qui commençait à poindre à l'horizon; peu à peu cette forme se dessina plus nettement, et nous distinguâmes une mule qui trottait vers nous, portant sur son dos un personnage plus semblable à Sancho qu'à un cavalier des pampas. Il avait un chapeau blanc et une longue veste grise qui ne cachait ni pistolets, ni ceinturon de sabre. Quand il mit pied à terre, un léger sourire effleura les lèvres du Pincheyra, et tous les *gauchos* s'écrièrent : *El molinero* (le meunier) ! Pour ces gens à demi sauvages, qui ne vivent que de viande, un meunier est une espèce d'homme assez inutile. Il est vrai aussi que la figure du nouveau venu, à la différence de leurs faces balafrées de coups de couteau, respirait la plus parfaite bonhomie. Don Eugenio lui tendit cordialement la main, et me le présenta sous le nom de M. Jean, Provençal de naissanre et meunier de profession. — Monsieur que voici, ajouta-t-il, fit partie de l'expédition en qualité de directeur des fourneaux que nous emportions à dos de mulet pour essayer les métaux dans la montagne.

— Hélas! oui, répliqua Jean; je ne savais plus que devenir. Dans ces pays, il y a bien des moulins à eau et pas un moulin à vent, précisément le contraire de ce qui a lieu en Provence, où l'eau est rare. Accoutumé à tendre mes toiles sur les hauteurs, je m'ennuyais à périr dans les ravins où ces gens-là vont établir leurs usines, et puis, Monsieur, quels mécréants que ces hommes toujours armés de sabres et de couteaux ! Ils tuent un chrétien comme un ortolan. Seriez-vous venu aussi chercher fortune par ici, Monsieur? ajouta M. Jean en se tournant vers moi.

— Non, répondit don Eugenio; monsieur est en route pour le Chili, et je lui contais notre expédition. — Puis, reprenant son récit : — Nous partîmes un peu tard, continua-t-il, parce que l'armée avait de grands préparatifs à faire, et l'arrière-garde, avec laquelle nous marchions, composée des femmes, des enfants, des bagages et des

troupeaux, s'avançait avec une lenteur désespérante. Au passage des rivières, il fallait démonter les chariots, et former, avec les roues et la caisse, des radeaux sur lesquels on pût transporter tout cet embarrassant attirail. Mon rôle d'aide de camp me laissait en partie la responsabilité de ces travaux. Jean m'aidait de son mieux, car il est bonne créature, et don Luis, absorbé dans ses projets, attendait avec une impatience extraordinaire le moment où il abandonnerait le commandement de cette arrière-garde, que Quiroga lui avait confiée, pour se jeter dans la Cordillère.

Ce moment arriva enfin ; j'avoue que je le vis venir avec une certaine inquiétude, car je commençais à me demander ce que j'étais venu faire dans cette maudite galère. A mesure que nous avancions dans le désert, les espérances que j'avais formées se dissipaient devant l'effrayante réalité de ces pics mornes et menaçants vers lesquels nous allions monter après les avoir constamment suivis des yeux. Aussi, lorsque nous vîmes cette arrière-garde tumultueuse s'éloigner, quand le grincement des chariots sur leurs essieux de bois ne retentit plus à nos oreilles, quand nous nous trouvâmes réduits à notre petite troupe de trente et quelques hommes perdus dans l'immensité, j'éprouvai un serrement de cœur inexprimable. Ce qui me déroutait aussi, c'était la muette résignation de nos *gauchos*; ils ne chantaient plus, mais ils marchaient avec cette insouciance du lendemain qui leur fait affronter tant de périls. Le Pincheyra galopait en avant comme un homme qui retourne chez lui, don Luis examinait une à une les pierres qui pouvaient lui fournir quelque indice du gisement des mines, et Jean récitait des patenôtres. Quelquefois, profitant des haltes, le Pincheyra s'éloignait du camp pendant tout un jour ; où courait-il ? personne ne l'a jamais su. Les gauchos disaient qu'il allait voir si le trésor caché par les Pincheyras avant l'attaque de leurs

retranchements était encore à sa place. Toujours est-il qu'il revenait de ces mystérieuses excursions tantôt avec des couvertures et des harnais, tantôt avec des chevaux indomptés qui semblaient obéir à sa voix. Nous ne le questionnions jamais sur ces disparitions, qui lui donnaient aux yeux de toute la troupe un prestige extraordinaire. D'étape en étape, nous arrivâmes si près du camp détruit des Pincheyras, que nous tombâmes un soir au milieu d'une foule d'ossements humains, et même, ce qui est affreux à dire, nous distinguâmes des cadavres d'Indiens et de blancs que des chiens errants avaient déterrés. Nous eûmes beaucoup de peine à leur arracher ces restes défigurés de nos semblables, que nous ensevelîmes plus profondément : il restait çà et là des *ponchos*, des couvertures, quelques dépouilles qui ne recouvraient plus que des squelettes ; mais les cavaliers de la caravane, frappés d'une terreur superstitieuse, n'eurent pas même l'idée de s'approprier ce butin. Quant aux chiens, trouvant à vivre à la suite de notre petite troupe, ils s'attachèrent à nous pour ne plus nous quitter.

— Seraient-ce par hasard, demandai-je avec un effroi involontaire, ces grandes vilaines bêtes à oreilles de renard, à queue de loup, que toute la nuit j'ai senties se coucher sur moi ?

— Précisément, reprit don Eugenio ; ils appartiennent à cette race de chiens marrons qui errent dans les pampas et se réunissent par bandes pour attaquer les troupeaux et même les hommes. Ils ne manquent jamais de suivre les armées ; un champ de bataille est pour eux une abondante curée, et ceux-ci ne tarderont pas à redevenir sauvages quand la petite caravane réunie ici se sera dispersée. La rencontre de ces animaux fut pour nous l'indice certain que nous étions dans les parages occupés naguère par les Pincheyras. Arrivés aux dernières vallées, nous en choisîmes une assez abondante en herbe pour y faire hiverner

le surplus de nos bêtes de somme et les bœufs qui devaient servir à notre nourriture.

— Et notez bien, Monsieur, que, comme des païens, interrompit Jean, nous vivions de chair presque crue; nous n'étions que trois à manger du pain, et nous n'en avions pas chacun de quoi suffire à un Anglais! Ah! moi qui étais venu ici exprès pour faire fortune, en être réduit à vivre de tranches de bœuf séchées au soleil! A l'heure qu'il est, Monsieur, si j'eusse été moins ambitieux, moins fou, je serais peut-être maître meunier aux portes de Marseille! Quand je me vis là, dans cette vallée, réduit à faire paître des bœufs sous la direction de M. Eugène, le cœur me manqua. Don Luis ramassait toutes les pierres qui semblaient tombées de la montagne, il en prenait de toutes couleurs, mais en attendant on n'installait point les fourneaux, et je commençais à croire que l'or ne se ramasse à pleines mains ni au Chili ni au Pérou.

M. Jean avait des façons particulières de sentir et de parler. Comme Sancho, à qui j'ai dit déjà qu'il ressemblait un peu, il regrettait énernellement son village, et cependant je ne sais quelle vague espérance le poussait à courir les aventures. Ce n'était pas précisément une île qu'il cherchait, mais une position indépendante, supérieure à celle que sa naissance lui offrait dans son pays. Sous quelle forme la rêvait-il? voilà ce qu'il serait difficile d'expliquer, car il cachait ses petits projets aussi soigneusement que les quelques piastres, fruit de ses épargnes et de son travail. Entre cet homme doux par caractère, patient, laborieux, préoccupé du lendemain, que le hasard avait jeté dans la vie sauvage, et le Pincheyra insouciant, inhabile à toute profession autre que celle des armes, indépendant, aventureux, que la ruine de son parti avait relancé hors des montagnes, le contraste était complet. Quand par hasard ces deux personnages se regardaient, on voyait qu'ils étaient une énigme l'un pour l'autre.

— Nous campions dans cette vallée depuis quelques jours à peine, continua don Eugenio, quand don Luis, après s'être concerté avec le Pincheyra, se remit en marche. L'hiver s'annonçait déjà; la neige couvrait la grande chaîne des Andes; il était trop tard. Ceux d'entre les cavaliers qui furent désignés pour accompagner don Luis jusqu'au bout de la course n'hésitèrent pas à le suivre, non par attachement à sa personne : que leur importait ce Français, cet étranger qu'ils ne connaissaient pas? mais le péril et les fatigues ne les effrayaient guère, et puis l'ordre du jour qui les condamnait à mort en cas de désertion ne s'effaçait point de leur esprit. Ils eussent plutôt rapporté leur maître mort sur leurs épaules que de paraître sans lui devant Quiroga. Quant à moi, il fut convenu que je resterais à garder le camp et les troupeaux en compagnie de Jean, et que j'attendrais là de nouveaux ordres de don Luis. Lorsque je le vis s'éloigner résolûment, décidé à pousser son expédition jusqu'au cap Horn s'il le fallait, insensible au froid et à la faim, je crus comprendre qu'il ne voulait plus revenir, qu'il faisait le sacrifice absolu d'une vie pleine de chagrins et de déceptions. Ce n'était pas que nous n'eussions trouvé déjà de beaux échantillons de minerai; la pesanteur seule de certaines pierres mêlées à la surface de parcelles d'or prouvait l'existence de mines fort riches, mais comment rajuster un fragment de rocher apporté de loin par les avalanches et les torrents au bloc d'où il a été détaché, surtout quand la neige tombe nuit et jour? Comment exploiter des mines, dans le cas où l'on en découvrirait, si loin des habitations, si loin des villes, et cela quand on voit le désert envahir jusqu'aux terres cultivées? et quelle sécurité eussent offerte aux exploitateurs ces gouvernements jaloux des étrangers, avides de jouir du labeur d'autrui? Voilà ce que je voyais clairement, non sans m'étonner de ne pas l'avoir compris plus tôt. Ces réflexions pénibles m'accablaient; le manque absolu de

travail plongeait mon ami Jean dans des abattements à faire pitié. Jeune et connaissant trop peu la vie pour en être dégoûté encore, je ne me sentais point disposé à finir tristement mes jours dans un ravin au fond des Andes. Déjà les chevaux mouraient de froid, et de loin en loin je recevais de don Luis de petites lettres dans lesquelles l'exaltation de la pensée croissait en raison inverse des résultats probables de l'expédition. Un jour, le gaucho qu'il m'expédia me remit un simple billet écrit au crayon, si peu lisible, que je dus questionner le messager lui-même. Cet homme m'avoua que don Luis était arrêté définitivement par les neiges; exténué de lassitude, incapable de se tenir debout, il persistait cependant à hiverner dans ces hautes régions, dût-il survivre seul au dernier de ses gens ou périr le premier. Dès lors, ma résolution fut arrêtée. Après avoir adressé à don Luis une courte explication de mes motifs et essayé, bien que cela fût inutile, de le dissuader de ses projets de suicide (car je ne donnais pas d'autre nom à son entêtement), j'appelai Jean et lui demandai s'il voulait partir avec moi. Vous supposez bien qu'il ne se fit pas prier, et je lui laisse le soin de vous raconter l'histoire de notre retraite, car il a joué un grand rôle dans cette partie du voyage.

Jean se grattait la tête comme un homme qui recueille ses souvenirs, et après cinq minutes de réflexion il ouvrait la bouche, quand un certain mouvement se fit remarquer parmi les cavaliers. Debout, les mains dans la ceinture, ils regardaient un groupe de soldats qui s'avançait vers l'*hacienda* assez lentement. — Est-ce don Luis qui arrive? demandai-je au Pincheyra toujours assis au soleil. L'ex-bandit se contenta de secouer la tête d'une façon négative, et bientôt nous reconnûmes un piquet de dragons armés de lances plus longues que celles des Cosaques, dont le fer reluisait au soleil. Ils escortaient quelques Indiennes captives, triste butin d'une guerre sans profit et

sans gloire, mais pleine de périls. Ce fût pour les gauchos l'occasion de faire éclater une joie féroce, qu'ils exprimèrent par des propos grossiers, auxquels les soldats ne manquèrent pas de répondre. Les captives, impassibles sur leurs chevaux, continuaient à marcher au pas, tandis que les dragons échangeaient avec nos gens des poignées de main et des cigares. Parmi ces femmes, il y en avait de jeunes; elles portaient autour du front un bandeau d'un métal assez fin; des pendants d'oreilles de forme carrée et larges comme la main leur tombaient sur les épaules. Pour garantir contre le froid leurs jambes nues, elles les relevaient sous la couverture, qui les enveloppait tout entières, ne laissant apercevoir que leurs faces rouges et plates, sur lesquelles on ne découvrait la trace d'aucune passion, d'aucun sentiment. Dès le lendemain, elles devaient être distribuées en qualité de captives et comme indemnité aux habitants de la frontière qui avaient le plus souffert des dévastations commises par leur tribu. Leur sort ne changeait guère : dans les maisons, comme sous leurs tentes en peau de cheval, on les emploie à tisser des manteaux et des couvertures. Cependant je les regardai passer avec une certaine émotion, et les suivis du regard tandis qu'elles cheminaient du côté de Mendoza. Quand le faisceau de lances qui les entourait se fut confondu à l'horizon avec les tiges des grandes herbes, je priai Jean de commencer sa narration.

— On gagnerait sa vie à montrer ces gens-là aux foires, dit le meunier; mais il serait difficile de les nourrir, attendu que ça ne mange que du cheval! Pour en revenir à notre histoire, Monsieur, je commençais à désespérer de jamais revoir l'aile d'un moulin, et je me demandais pourquoi j'étais venu me perdre *dans les îles*, quand don Eugenio me proposa de déserter la partie. Nous avions le droit d'être fusillés en arrivant à Mendoza. Le général Quiroga l'avait promis; mais étions-nous sûrs de ne pas périr

dans le désert? Nous partîmes donc; don Eugenio, qui se connaît en chevaux, choisit les cinq meilleurs de ceux qui nous restaient, et, dès le soir même, nous couchions à dix lieues du camp. Le brigand n'était plus là pour nous conduire; je le regrettais, parce que cet homme, tout brigand qu'il a été, connaît sa route, comme les marins, rien qu'à regarder les étoiles. Vous savez ce qu'on appelle des routes dans ce pays-ci : c'est la trace des animaux qui ont pu passer dans un endroit il y a un an et plus. Pour la retrouver, il faut se coucher à plat ventre, souffler la poussière, tâter avec la main le pas d'un cheval, ou bien avec le pied sonder sous l'herbe l'empreinte de la roue d'un chariot. Dans la plaine, on se tire encore d'affaire, parce qu'on a le secours du soleil; mais sortir de la Cordillère, c'est là le difficile. Nous tournions à droite, à gauche, comme des chiens de chasse, flairant le sentier... Bah! quand nous arrivions au fond d'une vallée, la trace se perdait, les pas des animaux se brouillaient, parce qu'il y avait eu là quelque campement, de façon que toutes les bêtes étaient allées brouter de côté et d'autre. Moi, je ne savais plus que devenir. Don Eugenio me disait : « Restez là, Jean! » et il traçait avec son cheval un cercle dont j'étais le centre. Là, je devais allumer un petit feu d'herbes sèches, dont la fumée s'élevait droit comme une colonne; don Eugenio se guidait sur cette fumée pour bien chercher tout à l'entour, ce qui durait souvent des heures entières. Je n'osais pas souffler trop fort, de peur d'attirer sur nous, par une grande flamme, quelque horde de sauvages. Quand ma fumée allait bien, je me cachais dans les buissons, et vous croyez peut-être que j'y étais tranquille? Non; il me passait sur la tête l'ombre de quelqu'un de ces grands oiseaux que vous voyez planer là-bas; un de ces lièvres de Patagonie, gros comme des renards et dont la peau fait de si bonnes fourrures, se levait près de moi tout effrayé, et j'avais des peurs à me

rendre fou. Aussi, du plus loin que je voyais revenir don Eugenio, je lui faisais des signes, je courais et je n'osais parler jusqu'à ce qu'il m'eût dit : « Jean, j'ai retrouvé le chemin ! » Ce qui voulait dire souvent que nous avions fait dix lieues de trop, et qu'il fallait grimper encore dans les montagnes pendant cinq heures. Ce voyage-là durait depuis deux semaines, et nous ne savions plus quoi manger, quand la Providence nous envoya une demi-douzaine de bandits qui chassaient l'autruche. Nous leur parûmes trop pauvres pour des voyageurs bons à dépouiller ; au lieu de nous faire du mal, ils nous donnèrent quelques livres de viande fumée. Avec ce petit secours, nous atteignîmes le fort San-Carlos, où nous dormîmes enfin sous un toit, ce qui ne nous était pas arrivé depuis plus de quatre mois. Du fort à Mendoza, on compte trente lieues ; mais je me croyais rendu, moi qui venais de faire plus de..., bah ! plus de...

— Deux cents lieues, dit don Eugenio : nous avions campé auprès de Casa-Trama, l'ancien fort des Pincheyras.

— Voyez, monsieur, deux cents lieues, et des plus longues que j'aie jamais parcouru. Nous avions traversé le désert, les plaines, les pampas, les Cordilières, que sais-je ? des pays de toute sorte, qui ont des noms extraordinaires et pas d'habitants. A la première église que je rencontrai en entrant à Mendoza, je brûlai un fameux cierge à la bonne Vierge ; j'en brûlai même deux, parce qu'il me revenait une autre frayeur. Je ne savais pas encore comment le général Quiroga prendrait la chose. Heureusement qu'il était malade ; don Eugenio lui expliqua nos raisons qu'il n'écouta pas. Il paraît qu'il nous regarda comme des associés de don Luis, qui avions le droit de nous séparer de lui, et puis il était peut-être ennuyé de tuer du monde.

— Mais que dira don Luis quand il sera arrivé? demandai-je à l'honnête meunier.

— S'il se plaint de nous au général! ajouta don Eugenio en affectant une inquiétude qu'il ne ressentait pas.

— Don Eugenio est là, il lui fera entendre raison; il m'a déjà sauvé deux fois la vie en m'arrachant du fond des montagnes et en me ramenant jusqu'à Mendoza; il ne m'abandonnera pas. Après tout, don Luis n'est pas méchant; il a des idées de trésors et de mines qui lui tournent la tête, et voilà tout.

Jean prononça ces dernières paroles en forme de monologue; puis, s'adressant de nouveau à don Eugenio :
— J'ai fait de mon mieux, monsieur, ajouta-t-il, pour vous servir dans toute la campagne. Vous vous rappelez bien aussi que ce n'est pas moi qui, le premier, ai demandé à partir. Ce que vous dites là me remet dans des transes mortelles. Vous êtes courageux, et moi, j'ai beau faire, je ne peux m'empêcher d'avoir peur. Sans vous, je serais mort de frayeur cent fois pour une, je serais mort de faim, j'aurais été pris par les sauvages... mangé par ces vilains chiens qui vivent de chair humaine... Nous ne sommes pas revenus de si loin pour être fusillés; c'est impossible! Ah! don Eugenio, je me mets encore sous votre protection, je suis sûr que vous n'abandonnerez pas le pauvre Jean!

En parlant ainsi, Jean, que l'émotion gagnait d'une manière visible, ne put retenir de grosses larmes, et, au moment où Eugenio mettait la main dans la sienne avec un sourire affectueux, il lui sauta au cou..... Honnête Provençal! je lui sus gré de me montrer dans ces pays sauvages ce que je ne voyais plus depuis longtemps, une physionomie naïve et attendrie.

Le soir même, don Luis arriva. Du plus loin que nous reconnûmes la caravane, nous nous portâmes à sa ren-

contre. A travers une forêt d'arbustes s'avançait une douzaine de gauchos à cheval, dont on ne voyait que la tête coiffée du bonnet pointu et enveloppée du mouchoir noué sous le menton. Les mules, bien maigres, éclopées, couvertes de harnais usés, se glissaient à travers les branches, accrochant çà et là leurs charges de pierres et les ustensiles sans nombre qu'elles avaient portés pendant cinq cents lieues. A quelques pas derrière ses gauchos, et comme s'il eût regretté les montagnes, d'où la faim et un dénûment absolu l'avaient chassé, marchait don Luis, à pied, la barbe inculte, miné par la fièvre et se soutenant à peine sur un bâton. Nous mîmes pied à terre pour l'aborder; don Eugenio se précipita vers lui, suivi de Jean, qui s'attachait à ses pas comme une ombre. Le mouvement que fit don Eugenio en serrant la main de don Luis démasqua le meunier, qui se trouvait là immobile, son chapeau dans les deux mains, attendant son pardon.

— Ah! s'écria don Luis en soupirant et comme un homme qui rêve, vous m'avez abandonné, mon ami, et toi, Jean, tu as déserté!... Je ne vous en veux pas. J'ai fait une répétition de la retraite de Russie, mes enfants; l'hiver et la neige m'ont vaincu, mais j'ai poussé jusqu'au bout... et un jour on suivra ma trace.

IV.

L'avant-garde se réunit au gros de la caravane, et toute la petite troupe vint camper dans la cour du grand et triste bâtiment que nous occupions à Mendoza. Les essais que fit don Luis prouvèrent qu'il avait rencontré des parages abondants en mines d'or, et, si son expédition semblait manquée, au moins lui restait-il la gloire de l'avoir accomplie. Peu à peu les gauchos engagés dans cette campagne retournèrent à leurs habitations respectives, comme

des soldats licenciés prêts à reprendre du service. Peut-être quelqu'un d'entre eux, rêvant la conquête du trésor des Pincheyras, s'aventura-t-il de nouveau dans les vallées les plus solitaires des Andes. Il en est sans doute de cet amas d'or et d'argent comme de celui que les Incas, en d'autres temps, cachèrent auprès de Lima, dans les montagnes voisines du temple du Soleil : depuis deux siècles, on fouille la terre pour le trouver; dans deux siècles, on le cherchera encore.

Vicente le Pincheyra montrait moins d'éloignement pour nous, nés en Europe, que pour les gens du pays (*hijos del pais*); il daignait même s'entretenir quelquefois avec nous. — Savez-vous, lui dis-je un jour, que vous possédez un secret qui se vendrait cher! — Je le conserverai jusqu'à la fin et comme une sauvegarde, répondit-il; peut-être ne m'a-t-on laissé la vie que pour l'obtenir de moi. — Il y a donc vraiment un trésor enseveli dans la neige? — Pour toute réponse, Vicente me montra ses jambes percluses de douleurs et cousues de blessures.—En cherchant un refuge de ce côté-ci des Andes, lui demandai-je encore, avez-vous reconnu la République Argentine? — Je n'ai rien à reconnaître, reprit-il; on m'a promis de me laisser vivre, et moi j'ai demandé à ne plus servir jamais personne. — Excepté le roi don Fernando, n'est-ce pas? Croyez-vous qu'il soit bien digne de ce dévouement obstiné? — Il est roi, répliqua Vicente; ses aïeux ont régné sur toutes les Amériques; je ne sais pas ce qu'il vaut, j'en conviens, mais aimez-vous mieux don Facundo Quiroga?

Quelques jours après, Vicente partit, et je n'ai plus entendu parler de ce dernier débris de la bande des Pincheyras.

Au mois de janvier de l'année suivante, assis au milieu des rochers qui dominent le port de Valparaiso, je suivais du regard, sur l'immensité de l'Océan, un brick anglais que l'on signalait comme continuant sa route au nord.

Tout à coup ce navire, ayant cargué ses bases voiles à la hauteur de la rade, s'approcha de la côte et mit son canot à la mer. Avide de nouvelles, je descendis vers le môle, où déjà un assez grand nombre d'oisifs s'étaient rassemblés. Parmi eux se distinguaient de jeunes et vigoureux *Maulinos*, reconnaissables à leurs longs cheveux tressés, à leur chapeau conique, à leur ample ceinture, et surtout à leurs poses fières et insouciantes. Le canot voguait rapidement vers la jetée; déjà l'officier du port prenait son porte-voix pour le héler, et chacun prêtait l'oreille.

— D'où venez-vous? cria-t-il aux marins qui montaient le canot. — De Londres, répondit le capitaine. — Où allez-vous? — A la côte de Californie? — Quelle nouvelle? — Le roi Ferdinand VII est mort!

Et le canot reprit le large. Ces quelques paroles jetées en passant sur le rivage de l'Océan Pacifique étaient solennelles; on les accueillit généralement comme le signal d'une réconciliation entre l'Espagne et les colonies émancipées. La nouvelle se répandit rapidement; il se forma des groupes de gens de la campagne, parmi lesquels on doit compter les *Maulinos*, et de citadins. On y parlait du monarque mort en des termes différents; ceux-ci disaient *Ferdinand*, ceux-là *le roi*.

Pour être véridique jusqu'au bout, nous devons ajouter que, sur les hauteurs qui dominent le faubourg de l'Almendral à Valparaiso, il s'éleva bientôt un moulin à vent construit par des industriels de Saint-Malo. Jean, que son heureuse étoile avait conduit de l'autre côté des Andes, y trouva à se placer. Guéri de la manie des grandes expéditions, il se résigna de nouveau à tendre ses toiles au vent sur ce riant promontoire, d'où il pouvait encore apercevoir les pics neigeux de la Cordilière.

LA

PEAU D'OURS

SOUVENIRS DES BORDS DE LA SABINE.

I.

Les Canadiens sont d'infatigables rameurs; ils ont pénétré dans les parties les plus reculées de l'Amérique, partout où il y a des rivières ou des ruisseaux capables de porter une pirogue. Leur constitution robuste les rendait propres à braver les climats les plus extrêmes; ils supportaient avec le même courage ou plutôt avec la même indifférence les rigueurs d'un hiver passé au bord du lac Huron et les chaleurs énervantes de la Basse-Louisiane. Les quatre fleuves qu'ils fréquentaient le plus volontiers étaient le Saint-Laurent, l'Ohio, le Missouri et le Mississipi. La Nouvelle-Orléans attirait un grand nombre de ces rameurs nomades; ils venaient s'y engager comme matelots au service des caboteurs : on appelait ainsi les marchands qui remontaient sur de grandes barques les rivières de la Louisiane pour aller vendre de tous côtés, et souvent fort loin dans l'intérieur, les pacotilles importées de France et

d'Angleterre. Ces colporteurs en grand étaient des Européens, surtout des Français, venus en Amérique pour faire fortune; le cabotage leur offrait un moyen assuré d'arriver à leurs fins. Le métier cependant avait ses fatigues, ses périls, ses ennuis. Il fallait lutter contre un climat dévorant et affronter la fièvre jaune; parfois aussi des épidémies, — la petite vérole, par exemple, qui autrefois décima les populations indigènes, — se déclaraient parmi les équipages et forçaient la barque à s'arrêter en route. Les Canadiens, fantasques et indépendants, ne se montraient pas toujours fort dociles; il suffisait d'une réprimande inopportune, d'un repas précipité, pour exaspérer tout à coup ces rameurs d'ordinaire si calmes et si résignés. Malgré ces obstacles, le caboteur prenait patience; il y avait d'ailleurs des compensations. Dans les habitations où il abordait pour vendre ses marchandises, sa présence causait une joie générale. Il était le bienvenu, on le recevait avec égards, car la plupart des riches planteurs avaient commencé comme lui, ce qui ne les empêchait pas de se laisser prendre, eux et leurs familles, au babil et aux offres pressantes du marchand ambulant. Celui-ci s'asseyait de droit à la table hospitalière du Planteur. Après le dîner, quand il avait amusé par ses récits les dames et les enfants, le caboteur ouvrait ses ballots, réservant toujours ses plus belles marchandises pour la fin, si bien que, quand la famille du planteur avait acheté les articles les plus essentiels du ménage, elle ne résistait point au désir d'acquérir des superfluités. Ce premier marché conclu, le caboteur pliait bagage le plus lentement possible, et débitait des nouvelles : il en savait tant! Puis, le lendemain, au moment de partir, il se souvenait, comme par hasard, de certaines parures riches et de bon goût qu'il tenait soigneusement cachées en un coin de sa cabine. Nouvelle tentation pour les jeunes filles!... Par complaisance, le marchand arrêtait ses rameurs prêts à prendre le large,

on discutait à la hâte le prix de ces objets désirés ; bref, le caboteur, qui avait un pied sur le rivage et l'autre sur le bord de la barque, donnait habilement son dernier coup de filet. Quant au paiement, chacun se conformait à l'usage de ces temps-là : comptant et en argent, ou double et en nature à la prochaine récolte. Le marchand plaçait ainsi, avec de gros bénéfices, le long des rivières de la Louisiane, une foule d'articles surannés dont on ne voulait plus en Europe à aucun prix. Quand il avait épuisé sa pacotille, il commençait à redescendre à vide, prenant sur sa route les balles de coton et les barriques de sucre qui formaient sa cargaison de retour. Peu à peu, la barque se remplissait, et le courant du Mississipi conduisait doucement aux quais de la Nouvelle-Orléans l'équipage reposé et le patron enrichi. Les *steamers* ont tué peu à peu ce petit commerce; les maîtres de barque se sont faits planteurs et négociants. J'ai vu, — il y a bien des années déjà, — les derniers bateaux des caboteurs échoués sur les grèves et abandonnés !

Parmi les rameurs, ceux qui avaient eu la prévoyance d'amasser quelques épargnes sont allés acheter des terres dans les États du sud et de l'ouest. Ceux qui ne possédaient rien se sont avancés à la découverte à travers les forêts, vivant de gibier, cultivant çà et là quelques pieds de maïs dans les clairières imparfaitement labourées, et puis marchant encore entre les Américains qui défrichaient en grand et les sauvages qui reculaient devant eux. Il y en eut qui vécurent au milieu des Indiens, comme il arrive aux pigeons de fuie de se mêler aux ramiers qui passent. Quelque part qu'ils se trouvent sur le territoire des États-Unis ou sur celui des possessions britanniques, dans les provinces du vieux ou du nouveau Mexique, ces gens-là et leurs descendants s'appellent obstinément Canadiens, ce qui, dans leur esprit, veut dire Français, et ils parlent encore pour la plupart la lan-

gue du pays qui les a si complétement oubliés. Ce qui distingue ces chevaliers errants du désert des pionniers américains, c'est qu'au lieu de marcher en masse et de front comme ceux-ci, ils s'avancent en éclaireurs et isolément.

A l'époque où les caboteurs abandonnaient la navigation des fleuves de la Louisiane, au commencement de l'année 182..., on vit arriver à N..., dernier village que l'on rencontrât sur la rivière Rouge en allant vers l'ouest, une grande pirogue montée par trois rameurs. Ils voguaient comme des gens habitués à voyager sur les fleuves, frappant l'eau en cadence avec leurs courtes pagaies, et filant droit devant eux, d'une pointe à l'autre, sans suivre les contours capricieux du rivage. Le soleil venait de se lever; on était au printemps, et les coteaux se couvraient de cette riante verdure que le soleil de l'été fane si vite. Ce matin-là, il y avait beaucoup de monde sur le quai. On distribuait les lettres et les journaux apportés la veille au soir par le courrier, et les planteurs du voisinage, assis sur des bancs de bois devant les magasins, à l'ombre des acacias en fleurs, causaient en fumant leurs cigares. Les nègres roulaient à grand bruit sur le port les marchandises que de lourds chariots attelés de trois à quatre paires de bœufs amenaient de l'intérieur du Mexique; les gens de couleur, afin sans doute de faire comprendre à leurs maîtres qu'ils les chargent d'une trop lourde besogne, ne font pas un mouvement sans crier, hurler et se démener comme des âmes en peine. Çà et là on voyait aussi dans la foule quelques Indiens qui étaient venus à la ville apporter le produit de leur chasse. Ils n'avaient plus rien à faire, car l'heure du marché était passée, et ils avaient vendu leur gibier ; mais ils restaient là par désœuvrement, accroupis à l'ombre devant les maisons, silencieux, les yeux à demi fermés, comme des vautours qui ont pris leurs repas et se reposent. Ils appar-

tenaient aux tribus dispersées loin de là dans l'Arkansas, mais ne vivaient guère avec les familles de leur nation. Leur existence se passait à rôder autour des habitations, à poursuivre le gros et le menu gibier dans les forêts voisines, pareils à ces oiseaux de proie qui, habitués à percher sur un vieil arbre, ne s'en éloignent pas même quand les défrichements ont abattu tous les bois d'alentour. C'était comme les traînards de ces hordes sauvages que la civilisation poussait devant elle.

Il y avait donc, ce matin-là, sur le quai de N..., un bon nombre de blancs, de nègres et de peaux rouges, et comme malgré soi, quand on est au bord d'une rivière, on la regarde couler, — les rivières sont des chemins qui marchent, a dit Pascal, — les yeux de tout ce monde se tournèrent vers la pirogue qui approchait. Quand elle eut touché terre, ceux qui la montaient se dirigèrent vers une taverne pour y remplir leurs cruches. A leur haute stature, à leur teint pâle, à leurs cheveux noirs et longs, chacun les reconnut tout d'abord pour des Canadiens. On s'empressa autour d'eux avec un certain intérêt, car il y avait là plus d'un petit marchand, établi en Amérique depuis deux ou trois ans à peine, qui s'en prenait aux bateaux à vapeur de ce qu'il n'était pas encore millionnaire. Ceux-ci voyaient dans ces rameurs mis forcément à la retraite des victimes d'une innovation qui leur déplaisait à eux-mêmes; ceux-là retrouvaient d'anciens confrères qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus, mais avec qui ils avaient dû se rencontrer cent fois. La taverne où les Canadiens s'arrêtèrent fut donc bientôt remplie de gens désœuvrés, avides d'entendre des nouvelles et d'en débiter. D'autres se tenaient à la porte, et bientôt on apprit officiellement sur le quai que ces trois voyageurs étaient un père et ses deux fils, autrefois matelots à bord des caboteurs du Mississipi, licenciés comme tant d'autres, et venus dans la contrée pour s'y fixer. Ils

parlaient de s'établir à quinze ou vingt lieues de la petite ville, au delà des habitations les plus reculées.

Pendant que ces nouvelles, fort importantes dans une localité où il n'en arrivait guère, circulaient parmi la foule, les Canadiens trinquaient avec tous ceux qui leur versaient du rhum : aussi, quand ils se décidèrent à se remettre en route, leurs visages étaient-ils fort animés.

— Père, dit l'aîné en tirant ses bras longs et robustes comme un athlète qui a besoin de s'exercer, partons! L'air de la rivière vaudra mieux pour nous que celui de cette taverne, où la tête commence à me tourner.

— Dans notre temps, dit le père en s'adressant à de vieux créoles jaunis par le soleil et blanchis par l'âge, il en fallait plus que cela pour troubler la vue d'un rameur du Saint-Laurent ! — Et il se leva tout d'une pièce. Après avoir donné des poignées de main à ceux qui l'entouraient en lui souhaitant un bon voyage, il fit signe à son plus jeune fils de marcher en avant. Fidèles à cette habitude qu'ils ont empruntée aux sauvages de se tenir toujours sur une seule file, ils traversèrent majestueusement la place, *se suivant comme grues et oisons*, selon l'expression naïve et juste d'un ancien voyageur.

Au moment où ils approchaient de leur pirogue, un Indien l'examinait avec attention. Les Canadiens y avaient rangé leurs longues carabines, leurs haches, leurs cornes à poudre et d'autres ustensiles de chasse. Ces richesses éblouissaient le sauvage; sa carabine à lui était une mauvaise arme de pacotille usée par vingt années de service, toute rapiécée. Penché sur le bord de la rivière, les bras croisés, le cou allongé comme un épagneul en arrêt, il regardait avec cette intensité de contemplation que l'homme civilisé ne connaît pas.

— Gare ! lui cria le plus jeune des trois Canadiens; range-toi de là, que nous retournions à bord. — Et comme il parlait ainsi, son frère aîné, qui le suivait de

prés, poussa violemment le sauvage d'un coup d'épaule. Celui-ci perdit l'équilibre, lança un cri de détresse et de colère, et, plutôt que de tomber à plat dans la rivière, il s'y plongea tête baissée; son chien fit un bond sur ses traces, comme s'il eût cherché son maître sous l'eau. Quelques secondes après, l'Indien reparaissait sur le rivage, souillé de boue. La peinture rouge et bleue qui tatouait son visage ruisselait en larges gouttes sur ses joues et sur sa poitrine nue. A la vue de ce corps si étrangement bigarré, émergeant du sein des ondes à la manière d'une divinité fluviale, les oisifs réunis sur le quai éclatèrent de rire et battirent des mains; les nègres hurlèrent de joie, les enfants lancèrent des pierres. Les chiens du village, excités par les cris de la foule, se précipitèrent à la poursuite du chien mouillé, qui eut ainsi sa part dans la mésaventure de son maître. L'Indien, pour se défendre de leurs morsures, faisait des pirouettes, tournait sur lui-même en bondissant, et distribuait des coups de talon à travers les gueules béantes des mâtins et des roquets. Ces gambades bizarres lui donnaient l'apparence d'un maniaque et d'un fou. Sa retraite fut donc en tous points une honteuse fuite. Enfin l'homme et la bête, honnis et bafoués, disparurent dans les bois qui entouraient la ville. Arrivé au sommet d'une colline d'où la vue s'étend au loin sur la rivière Rouge, le sauvage s'arrêta, caressa son chien et s'essuya aux grandes herbes en s'y vautrant comme un sanglier blessé. Tandis qu'il se séchait au soleil, il aperçut la pirogue des trois Canadiens qui s'enfonçait sous les platanes gigantesques dont les branches touffues se penchent au-dessus des eaux et y projettent de grandes ombres.

Dans la petite ville, on avait ri de la mésaventure de l'Indien, c'est vrai; cet incident était venu si à point pour réjouir les habitants, déjà excités par le passage des étrangers! Pourtant, il y eut plus d'une âme charitable qui

blâma la brusquerie du jeune rameur. Les plus sages prétendirent que cet acte de brutalité dénotait un méchant naturel. On discuta cette question pendant le reste du jour, et le soir, parmi ceux qui avaient hué le sauvage, il s'en trouva qui dirent en hochant la tête : « Il est mauvais, le grand Canadien ! »

II.

Reposés par leur halte à la taverne et animés par un nombre suffisant de verres de rhum, les Canadiens avaient repris leur route avec une nouvelle ardeur. Serrant leurs courtes pipes entre leurs dents, ils ramaient comme s'il se fût agi de gagner le prix aux régates, et mettaient en pratique cet adage de leur pays : que l'on ne travaille jamais mieux que pour soi. Dans leur course rapide, ils dépassaient de jolies habitations entourées de riches cultures, derrière lesquelles ils entendaient, à travers les halliers, mugir les bœufs et hennir les chevaux. Les nègres occupés à sarcler les champs de coton s'arrêtaient un instant pour voir la pirogue légère fendre les eaux, et les Canadiens filaient toujours, comme l'oiseau qui vole droit à la forêt. Cependant la faim se faisait sentir, et, comme ils avisaient une île bien ombragée, sur laquelle ils pourraient cuire à leur aise les tranches de viande sèche qu'ils portaient avec eux, une voix du rivage leur cria : — Oh ! de la pirogue !

A ce cri inattendu, les rameurs levèrent la tête et demeurèrent immobiles, la pagaie à la main.

— Est-ce vous, père Faustin? reprit la même voix.

En s'entendant appeler par son nom, le vieux Canadien pencha la tête vers le rivage. Ses deux fils lui montrèrent un planteur assis au bord de l'eau qui tenait une lunette

braquée sur la pirogue, et leur faisait signe d'approcher en agitant vers eux son large chapeau de latanier. Ils tournèrent la proue de ce côté, et, avant de mettre pied à terre, le vieux Faustin reconnut dans ce planteur un ancien marchand de la Basse-Louisiane avec lequel il avait longtemps navigué. Cette rencontre n'avait rien d'extraordinaire. La rivière Rouge, bordée de terres d'une fertilité extrême que recouvraient encore par endroits de vastes forêts, attirait alors en grand nombre les caboteurs forcés de renoncer à leur commerce. Ils venaient s'établir autour des villages où des créoles français, fixés de père en fils, vivaient heureux et tranquilles. L'élément américain qui devait plus tard déborder sur cette petite colonie, s'y faisait à peine remarquer; c'était un monde à part où se conservaient dans leur naïveté primitive les mœurs simples et hospitalières de nos colons. Le planteur échangea avec les Canadiens des poignées de main cordiales, et les invita à se reposer dans son habitation. Tout en marchant, ils se racontèrent réciproquement ce qui leur était arrivé depuis leur séparation : entre le caboteur retiré et les mariniers de la pirogue, la distance s'effaçait devant l'égalité de couleur, ceux-ci étant d'aussi pure race blanche que celui-là. Les possessions du planteur consistaient en une belle étendue de terrain, bois, lacs, savanes, au milieu desquels la main de l'homme découpait des champs; les troncs des arbres, encore debout et noircis par la fumée, indiquaient que le défrichement ne datait que de quelques années. Au centre de ce domaine à demi-sauvage s'élevait la demeure du maître, simple maison de bois couverte avec des écorces de cyprès[1] et entourée d'une cour spacieuse qui servait de parc aux

1. Il s'agit du cyprès chauve (*schubertia distirha*), qui croît abondamment sur les rives du Mississipi et de ses affluents. Il se couvre d'une mousse noire, longue de plusieurs pieds, que les Américains nomment *long moss*, et les créoles *barbe espagnole*.

chevaux. Elle communiquait à la rivière par un abreuvoir en pente douce, petit port autour duquel étaient amarrées de frêles pirogues et de grosses barques à fond plat. Celles-ci, destinées à transporter au moulin le coton récolté sur la rive opposée, étaient recouvertes de claies faites avec des roseaux qui leur donnaient l'apparence de cages flottantes. Derrière la cour se prolongeait une allée fort large, taillée en pleine forêt; au bord de l'eau, les cases à nègres formaient comme un petit hameau abrité par un bouquet de platanes et de sycomores.

— Quel hasard, père Faustin, dit le planteur aux Canadiens en les faisant entrer, quel hasard que je me sois trouvé là avec ma lunette à surveiller mes fainéants de noirs qui piochent sur l'autre bord de la rivière! Vous seriez passés devant la maison d'un ami sans le savoir..... Ah! père Faustin, dans le temps que nous naviguions ensemble, il y avait de l'argent à gagner le long des fleuves!...

— Et aujourd'hui le meiller rameur du Saint-Laurent ne trouverait pas à gagner son pain, répondit le vieillard en s'asseyant devant la table, sur laquelle brillaient des tranches de venaisons fort appétissantes; puis il tira de sa ceinture un long couteau passé dans une gaîne de cuir, et se mit à manger. Ses fils l'imitèrent; absorbés par l'importante besogne qui attirait toute leur attention, les trois Canadiens ne levaient pas les yeux de dessus leurs assiettes. Les négrillons chargés du service regardaient avec stupéfaction ces étrangers aux formes athlétiques, qui mangeaient le chapeau sur la tête, et semblaient décidés à ne pas leur abandonner la plus petite part des restes qu'ils convoitaient. Vers la fin du repas, la fille du planteur entra; sur un signe de son père, elle apporta un flacon de liqueur de merise, et, comprenant d'un regard qu'elle avait affaire à des hôtes peu habitués aux usages du monde, elle essaya, moitié par curiosité, moitié par es-

pièglerie, de tirer d'eux quelques paroles. Elle leur demanda donc s'ils allaient bien loin?

— C'est selon, répliqua le vieillard; nous comptons nous arrêter là où finissent les habitations. Nous allons nous établir dans le bois, nous autres.

— Il paraît qu'il y a du chevreuil par ici, dit brusquement Antoine, l'aîné des deux fils, qui repoussait au milieu de la table le plat d'où il venait de tirer la dernière tranche de venaison. Y a-t-il de l'ours aussi?

— De l'ours? répliqua la jeune fille en croisant ses petits bras et en donnant à sa voix une intonation grave autant qu'ironique; de l'ours? mais il en passe quelquefois...

A cette réponse, dans laquelle le grand Canadien n'entrevoyait pas même l'ombre d'une malice, Étienne, le plus jeune des deux frères, se retourna lentement et fixa sur la fille du créole un regard qui la fit rougir. Le planteur, s'adressant à son tour à ses hôtes, chercha à leur faire comprendre qu'au lieu d'aller se perdre dans la forêt, il leur serait plus avantageux de rester dans le voisinage. Il leur donnerait à cultiver de bonnes terres à maïs; aidés par lui, ils défricheraient plus commodément une certaine quantité d'acres de terrain, plus tard ils achèteraient des noirs, et prendraient rang parmi ceux qu'on appelait du nom d'*habitants* [1]... En entendant cette proposition, le vieux Canadien hocha la tête, Antoine fit la moue, et Étienne baissa les yeux.

— Allons, reprit le planteur, je vois bien que vous êtes de francs sauvages; n'en parlons plus. Si c'est la forêt qu'il vous faut, vous la trouverez à quelques lieues d'ici, aussi solitaire que vous pouvez la désirer. Vivez-y donc comme bon vous semble, et, au cas où vous changeriez d'avis, souvenez-vous que je suis toujours disposé à vous bâtir une case sur mes terres.

1. Habitants et habitations, dans la langue des créoles, sont synonymes de planteurs et de plantations.

— Grand merci ! dit le vieux Faustin ; quand vous aurez envie de quelque belle pièce de gibier, vous n'avez qu'à me faire dire un mot. Nous voilà bien reposés à présent, et, avec votre permission, nous allons nous remettre en route.

Là-dessus, ils partirent. — Monsieur Antoine, leur cria la jeune créole comme ils s'éloignaient, j'oubliais de vous dire que vous trouverez des poules d'Inde dans les îles de la rivière et pas mal de tortues sur les grèves !

Antoine, qui s'était retourné, répondit par un signe de tête accompagné de cette simple parole : — Bon ! — Et la jeune fille éclata de rire.

— Marie, lui dit son père, quel plaisir prenez-vous à vous moquer ainsi de ces bonnes gens ? Leur vie s'est passée dans de rudes travaux ; ils sont un peu sauvages, mais francs et simples de cœur.

— Je ne me moque pas d'eux, mon père, répliqua Marie ; ils m'ont demandé des indications que je suis toute fière de pouvoir leur donner. — En parlant ainsi, elle prit le bras de son père, et ils revinrent à l'habitation. Les Canadiens étaient loin déjà. Après avoir ramé le reste du jour, ils campèrent sur le rivage, et le lendemain ils commencèrent à reconnaître la terre promise qu'ils étaient venus chercher si loin. Aux plantations de coton devenues plus rares succédaient les champs de maïs cultivés par les *petits blancs*[1]. Peu à peu, les caïmans se montrèrent plus nombreux sur les grèves ; les dindes, errant par troupes dans les hautes herbes des savanes et sous les saules des îles, paraissaient moins effrayés du bruit des rames ; les perruches, réunies en bandes innombrables, faisaient retentir les bois de leurs cris rauques et discordants. A ces symptômes d'une solitude moins troublée, les Canadiens avaient compris qu'ils touchaient au terme de leur

1. Nom que l'on donne aux créoles qui cultivent eux-mêmes une petite étendue de terrain.

voyage. Ils tournèrent la proue vers le rivage, et, s'enfonçant avec armes et bagages vers les hautes terres, — ainsi nommées par opposition aux terres basses et d'alluvion, — ils choisirent pour le lieu de leur établissement une colline couverte de sassafras. Ils se trouvaient à mi-chemin entre la rivière Rouge et la Sabine, petit fleuve encaissé, aux eaux troubles et rapides, qui sépare la Louisiane du Texas. Les bords de l'une de ces deux rivières leur eussent offert un sol plus riche et des sites plus pittoresques; mais ils redoutaient les fièvres des lieux humides, sujets aux inondations. D'ailleurs il ne s'agissait pas pour eux de planter la canne à sucre ni de semer le coton, et la poésie n'était pas leur affaire.

Non, assurément, ces rustiques enfants de l'Amérique n'entendaient rien à la poésie, mais ils avaient l'instinct de cette puissante nature qui les attirait vers la solitude. Quand ils eurent pris possession de leur colline, le vieux Canadien, secouant sa tête blanchie par les années, respira à pleins poumons l'air vif et pénétrant de la forêt, et, s'adressant à ses deux fils : — Maintenant, mes garçons, leur dit-il, la hache à la main, et bâtissons! — Lui-même il se mit à nettoyer le sol des broussailles qui l'obstruaient, tandis que ses deux fils allaient frapper de leurs cognées les arbres séculaires qui croissaient librement au versant du coteau. Pendant plusieurs jours, l'écho retentit du bruit de leurs haches, — travail de ruine et de destruction, quoi qu'on en dise, et qui attriste l'âme!... En voyant rouler à terre ces arbres gigantesques, — ces rois de la forêt, comme les appellent les poëtes hindous, — on songe malgré soi qu'il n'en poussera plus jamais de pareils! Le *log-house* [1] fut donc bientôt construit. Il s'éleva sur la colline solitaire assez loin de toute habitation pour que les Canadiens ne pussent voir

1. Maison formée de troncs d'arbres à peine dégrossis.

la fumée d'un toit voisin surgir à travers le feuillage; ils se réjouirent à la pensée que, dans leurs chasses, ils allaient avoir les coudées franches. Le chasseur est comme l'oiseau de proie, qui ne peut souffrir dans son voisinage aucun individu de son espèce.

III.

Ce serait une erreur de croire que l'amour de l'ordre et du travail régulier qui anime les *farmers* du nord des États-Unis fût la passion dominante de nos Canadiens. Si quelques pieds de tabac, de maïs et de patates douces croissaient autour de leur cabane, ces résultats étaient dus à la fécondité du sol et à la douceur du climat bien plus qu'aux laborieux efforts des émigrants. Le père Faustin et ses deux fils ne bêchaient la terre qu'à leurs moments perdus; les excursions à travers les bois des bords de la rivière Rouge à ceux de la Sabine, la chasse, la pêche, voilà ce qui absorbait tout leur temps. Ils ne songeaient point à s'enrichir, mais à jouir d'une existence indépendante. Les *petits blancs* de race française, répandus dans toute l'Amérique depuis le Saint-Laurent jusqu'au Texas, ont toujours cherché à résoudre le problème de vivre en travaillant le moins possible. Ces hommes, fiers de leur couleur blanche, rejettent avec dédain tout ce qui peut, à un certain degré, les assimiler aux nègres. En revanche, ils n'ont point perdu le goût du plaisir et des jeux bruyants. La tradition de cette vie joyeuse au milieu des bois ne se conservait nulle part plus vivante que dans la Haute-Louisiane. A quelques lieues de l'habitation des Canadiens s'élevaient une douzaine de cabanes fort irrégulièrement semées à travers les défrichements, et qui formaient le centre d'une petite colonie

très-pauvre, mais très-insouciante et partant très-heureuse. Étienne, le plus jeune des deux Canadiens, s'y rendait fréquemment, et, comme il savait tirer d'un violon quelques notes qui ressemblaient à des airs de contredanses, il devint bientôt le héros et l'âme de toutes les fêtes. Son instrument n'était point un *stradivarius*, mais une simple pochette bonne tout au plus à faire sauter les Indiens à moitié civilisés du Bas-Canada, et que lui avait léguée un vieux maître à danser de Montréal. Quand Étienne passait l'archet sur les cordes de son petit violon, il n'y avait pas un créole qui n'abandonnât ses travaux ou n'interrompît sa sieste pour courir après lui.

Ces plaisirs n'étaient point du goût d'Antoine, la vie des bois le fascinait. A la grande stupéfaction des jeunes filles du voisinage, il ne sortait guère de la forêt pour venir se mêler à leurs ébats. Les unes le trouvaient fier et sournois, les autres prétendaient qu'il était jaloux des succès de son frère.

— Mon garçon, lui disait quelquefois son père, tu as tort de faire le sauvage. Quand viendra le moment de te marier, tu t'en repentiras. Vois Étienne... toutes les femmes raffolent de lui ! — Antoine ne répondait rien, et chassait toujours.

Quelque temps après leur installation dans la forêt, les trois Canadiens eurent besoin de se rendre au village pour renouveler leurs provisions. La veille du départ, Antoine tua un chevreuil et le déposa dans la pirogue. — Ce sera pour le planteur et sa fille, dit-il à haute voix en enveloppant l'animal dans des feuilles de latanier, ils nous ont bien accueillis à notre arrivée, et nous ne pouvons passer devant eux sans les en remercier.

— Bien pensé, mon garçon, répliqua le vieillard. Ah ! ce sont là de braves gens, généreux, prêts à obliger. Autrefois c'était ainsi qu'on recevait les voyageurs tout le long des fleuves ; mais aujourd'hui !... on trouve partout

des *Yankees*, et ceux-là ne donnent rien pour rien, pas même un verre d'eau!

Au moment où ils amarraient leur pirogue devant l'habitation du planteur, Marie, qui les avait aperçus de loin, vint à leur rencontre. En voyant le grand Canadien qui s'avançait gravement, marchant d'un pas solennel et mesuré, son chevreuil sur les épaules, elle eut envie de rire.

— Eh! mon Dieu, monsieur Antoine, lui cria-t-elle, que portez-vous là!

— Un petit gibier que j'ai tué pour vous, répondit le chasseur.

— Pour nous? répliqua la jeune fille. Mon père sera enchanté de votre attention; c'est bien aimable à vous d'avoir pensé à lui... mais attendez donc un peu, que j'appelle un nègre; je ne veux pas que vous portiez ce fardeau jusqu'à la maison.

Le nègre qu'on appelait se hâtait si lentement, qu'Antoine eut déposé le chevreuil sur la table avant que celui-ci fût arrivé, et les trois Canadiens se mirent en devoir de continuer leur voyage. Ils étaient convenus entre eux de ne point accepter cette fois l'hospitalité du colon; dans leur amour-propre, ils tenaient à prouver que cette visite était tout à fait désintéressée. Le planteur, après avoir insisté pour qu'ils restassent jusqu'au lendemain, les laissa donc s'éloigner; puis, quand ils furent sur le point de prendre le large : — Père Faustin, dit-il au vieillard, vous faites trop de façons avec un ancien ami; vous me promettez sans doute de vous arrêter ici au retour, mais je ne vous crois pas, et il me faut un otage. Je retiens votre fils aîné; les pigeons qui viennent du nord commencent à s'abattre en troupes autour des défrichements, et les canards abondent sur les lacs. Antoine est bon tireur, je veux inaugurer la chasse d'hiver avec lui... Ainsi partez et laissez-le-moi.

— Ça va, dit le père Faustin en poussant sa pirogue

d'un coup de gaffe qui la lança jusqu'au milieu de la rivière. Antoine, comme un oiseau pris au piége, jeta autour de lui un regard rapide, puis reporta sa vue sur l'esquif près de disparaître derrière une île.

— Allons, dit Marie, vous voilà notre prisonnier, monsieur Antoine. La pirogue est partie tout de bon... Croyez-moi, venez prendre votre part du dîner qui nous attend.

Le lendemain matin de bonne heure, le planteur était sur pied, le fusil sous le bras; Antoine, accoutré en batteur d'estrade, portant en sautoir la corne de bœuf remplie de poudre, les guêtres de peau de chevreuil et la courte blouse de flanelle grise, l'attendait dans la cour. Ils se mettaient en route et traçaient déjà le plan de l'expédition, quand Marie, montée sur un joli petit cheval noir de race mexicaine, vint les rejoindre au galop.

— Eh bien! mon père, s'écria-t-elle, attendez-moi donc..... Je veux être de la partie... Allez où vous voudrez, je vous suis.

— En ce cas, adieu la chasse, murmura Antoine en s'appuyant sur sa carabine qui lui venait jusqu'au menton.

— Est-ce que je vous gêne, monsieur Antoine? demanda la jeune fille.

— Je ne dis pas cela, répondit le grand Canadien; nous irons nous promener autour des champs de coton, dans les sentiers battus; il se peut que nous rencontrions par là des colibris et des moineaux...

— Marie, interrompit le colon, comment pourriez-vous nous suivre dans les halliers où nous allons nous engager? Vous laisserez votre voile aux ronces des buissons, vous vous déchirerez les mains et le visage aux épines des acacias; votre cheval finira par s'ennuyer des coups de fusil et fera des écarts... Voyons, soyez raisonnable... restez...

— Eh bien! chassez, messieurs, chassez à votre aise, répliqua Marie en donnant un coup de cravache à son *poney;* au moins vous me permettrez de faire un temps

de galop dans le bois, n'est-ce pas, mon père? — Et elle disparut dans le feuillage.

L'automne tirait à sa fin; les pluies d'octobre avaient rempli les lacs et les étangs. Les lianes, flétries par le soleil brûlant de l'été, se couvraient de pousses nouvelles et serraient d'une étreinte plus vive les troncs noueux des grands arbres. A travers les feuilles sèches qui jonchaient les sentiers, une herbe verte et longue sortait de terre et se balançait doucement à la brise. L'érable avait pris la teinte empourprée qu'il revêt à l'arrière-saison, et, sous les premiers rayons du jour, ses tiges serrées brillaient comme des lames de cuivre rouge. Aucun nuage n'altérait l'azur profond du ciel : c'était un second printemps, moins riant, moins fleuri, plus mélancolique que le premier. Le caïman, près de s'endormir du sommeil léthargique dans lequel il reste plongé pendant l'hiver, venait à la surface des étangs respirer l'air tiède des derniers beaux jours. Sur les racines des cyprès, sur les branches mortes abattues par le vent et qui flottaient au hasard, des centaines de petites tortues se chauffaient au soleil, échelonnées en longues files, la tête allongée, prêtes à se laisser choir et à plonger au moindre bruit. De grands oiseaux de proie, les uns lents et lourds comme la buse, les autres sveltes et légers comme le faucon, rasaient de l'aile les joncs et les clairières, ou passaient avec la rapidité de l'éclair sur la cime des bois. Quelquefois un sourd murmure traversait l'espace, pareil au frisson d'une brise subite qui agite le feuillage : c'était une bande de ramiers qui passait et se balançait en l'air, cherchant où se poser. Aucune bête dangereuse ne hantait, au moins pendant le jour, ces solitudes trop voisines des plantations; Marie s'y lança donc sans crainte. Elle galopa hardiment, côtoyant les flaques d'eau autour desquelles des cyprès chargés de longues mousses, des magnolias gigantesques et des platanes séculaires formaient des voûtes impénétrables aux

rayons du soleil, suivant au hasard les sentiers à demi effacés qui serpentaient à travers de frais vallons parmi les saules et les tulipiers. Après quelques heures de promenade, elle s'aperçut que le pays devenait plus sauvage et songea à revenir sur ses pas. Retrouver sa route dans les bois n'est pas chose facile. Elle erra quelque temps, sans pouvoir sortir de ce labyrinthe de halliers qu'elle trouvait si gracieux tout à l'heure, et qui commençait à l'effrayer.

Dans cette perplexité, la jeune fille s'arrêta, inquiète et tremblante, prêtant l'oreille, désirant et craignant à la fois d'entendre quelque bruit; puis elle marcha de nouveau, d'abord au pas et bientôt de toute la vitesse de son cheval. Des coups de fusil qui retentissaient dans le lointain venaient de lui apprendre dans quelle direction se trouvaient les chasseurs. En quelques minutes, elle découvrit un grand lac bordé de buissons épineux et couvert d'une forêt de roseaux. Des nuées de canards, arrivant de tous les points de l'horizon, s'abattaient sur les eaux, plongeaient et barbotaient en battant de l'aile, et tout à coup, la détonation d'une arme à feu les forçant à se lever de nouveau, ils tournoyaient avec effroi au-dessus des joncs. Les grands bois qui enveloppaient le lac de toutes parts formaient comme un cercle fatal que ces oiseaux ne pouvaient se décider à franchir, et, tandis qu'ils se berçaient d'un bord à l'autre, les deux chasseurs se les renvoyaient alternativement. Il en tombait donc un grand nombre; subitement arrêtés dans leur vol, morts ou blessés, ils venaient donner tête baissée dans les herbes flottantes ou restaient suspendus aux branches. Le grand Canadien, debout à quelques pas du rivage, dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, chargeait et tirait sans relâche; il était calme et froidement passionné comme un vieux soldat devant l'ennemi. Il y avait dans ses mouvements une précision et une aisance qui ressemblaient presque à de la grâce. Quand un oiseau frappé par son plomb ployait les ailes et roulait à ses

pieds, il le regardait avec le dédain d'un chasseur habitué à attaquer une proie plus noble. La jeune créole, arrêtée derrière un buisson à quelques pas de lui, le regardait d'un œil curieux. Certaine d'avoir retrouvé ceux qu'elle cherchait, Marie reprenait haleine et essayait de se remettre de l'émotion qu'elle venait d'éprouver. Le cœur lui battait bien fort; elle se sentait à peine la force d'élever la voix, mais la pensée qu'elle était là seule, près d'un étranger, la décida à faire un effort sur elle-même.

— Monsieur Antoine, cria-t-elle le plus haut qu'elle put en se montrant, où est mon père?

— Là-bas, de l'autre côté du lac; n'entendez-vous pas son petit fusil à deux coups qui tonne comme un pétard? — Cela dit, le Canadien se remit en position : il avisait une douzaine d'outardes (1) qui se dirigeaient vers lui, les ailes étendues, le cou allongé.

— Je me suis égarée, reprit Marie, et je n'ose plus aller seule. De grâce, monsieur, conduisez-moi près de mon père..... J'ai peur dans cette forêt, et je veux rejoindre mon père, entendez-vous?... Je suis lasse, très-lasse, et ne puis faire un pas de plus, si vous ne m'accompagnez.

En parlant ainsi, elle poussa son cheval dans l'eau pour mieux se faire entendre de l'impassible Canadien, qui suivait toujours avec le canon de sa carabine le vol des outardes. Ces oiseaux, effrayés par la vue du cheval et de la jeune fille, qui s'avançaient à découvert au milieu des joncs, poussèrent un cri et changèrent de direction. Antoine désarma aussitôt sa carabine; il lança un regard de dépit sur le beau gibier qui lui échappait, puis s'approcha de Marie sans lui dire autre chose que ces trois mots : — Par ici, marchons! — Et il prit les devants d'un pas rapide.

1. Nom que les créoles donnent à l'oie hyperboréenne.

— Attendez un peu, dit Marie, pas si vite..... la tête me tourne..... Oh! mon Dieu! je ne vois plus... la bride m'échappe.

— Descendez, mademoiselle, cria Antoine en l'aidant à mettre pied à terre; asseyez-vous là, sous l'ombre de cet arbre... Cela ne sera rien qu'une faiblesse, l'effet de la peur, d'une marche forcée... Quelle idée aussi de nous avoir suivis jusqu'au bord de ce lac?... Les femmes sont toujours les mêmes; elles tremblent devant une araignée et affrontent sans nécessité des périls réels! La forêt a, comme la mer, des abîmes où les plus hardis périssent! — Tout en parlant ainsi, seul et à demi-voix, le Canadien jetait sur le front de la jeune fille quelques gouttes d'eau qui la ranimèrent peu à peu. Quand elle commença à ouvrir les yeux : — Tenez, reprit le chasseur, je ne peux pas vous offrir de boire à ma calebasse; mais allongez le bras, que je vous verse une goutte de rhum dans le creux de la main..... Du rhum! cela vous fait faire la grimace, n'est-ce pas? Prenez toujours, mouillez-vous seulement les tempes et le bout des lèvres. — Et elle fit machinalement ce qu'il lui disait.

Surpris et heureux de la voir si docile à ses conseils, le grand Canadien contemplait avec sollicitude la jeune fille. Il était près d'elle à genoux, tête nue, ses longs cheveux noirs flottaient sur ses joues bronzées : un chevreuil eût passé à quinze pas de lui qu'il ne l'eût pas même remarqué; mais quand les yeux de Marie, se rouvrant à la lumière, rencontrèrent les siens, il se leva tout à coup : — Maintenant, mademoiselle, à cheval, s'il vous plaît, et allons rejoindre votre père.

Et il marcha devant elle, tenant la bride de l'animal fatigué, qu'elle ne se trouvait point encore en état de conduire elle-même. Ils cheminaient ainsi lentement sur les bords du lac : le grand Canadien foulait les ronces d'un pas hardi et écartait les lianes avec ses mains, comme s'il

se fût tracé une route parmi les blés et les bluets. De temps en temps il se tournait vers la jeune créole, cherchant à la rassurer par son regard. A ce moment-là, Marie ne reconnut plus ce jeune homme fantasque et sauvage qui lui prêtait à rire par ses façons et l'impatientait par son calme indifférent. Elle se sentait protégée par lui; il lui apparaissait comme un guide compatissant et respectueux qu'elle pouvait suivre en toute confiance. Dès qu'ils approchèrent du planteur, Antoine remit les rênes à la jeune fille et se plaça derrière le cheval.

— Quoi, Marie! vous ici! s'écria le colon en voyant paraître sa fille.

— Mon père, grondez-moi, je le mérite, répondit Marie; mais auparavant remerciez M. Antoine; il a quitté, pour me conduire près de vous, la plus belle station qu'un chasseur puisse choisir... — Et tandis qu'elle racontait à son père ce qui venait de se passer, le grand Canadien, fort embarrassé de sa personne, nettoyait silencieusement la batterie de sa carabine.

Le planteur, Antoine et Marie prirent sur l'herbe, au bord d'une source, un repas dont ils avaient besoin tous les trois après les fatigues et les émotions de la journée. Quand ils furent prêts à se remettre en route pour regagner l'habitation, Marie ne put s'empêcher de se jeter au cou de son père en s'écriant avec angoisse : — Où serais-je maintenant, mon Dieu! si je ne vous avais pas retrouvés?

— Perdue, perdue pour toujours! dit le planteur. Celui qui s'égare dans les bois ne tarde pas à être saisi de vertige... Il erre longtemps au hasard et presque sans changer de place; il mêle ses propres traces, s'enfermant ainsi dans un dédale d'où il ne peut plus sortir. La fatigue l'accable, son cerveau s'exalte, le désespoir s'empare de lui...

— Et les loups, et les ours!... Oh! mon Dieu! j'ai peur

ici; partons, partons vite!... Comment pouvez-vous tant aimer ces vilains bois, monsieur Antoine? — En achevant ces paroles, Marie remonta à cheval. Antoine ouvrait la marche; il portait, suspendus à sa ceinture, trente et quelques canards d'espèces diverses, trophée de la chasse du matin. Ainsi affublé, il ne ressemblait pas mal aux sauvages fabuleux que les anciennes estampes représentent vêtus d'un court jupon bouffant composé d'une masse de plumes de toutes couleurs. Son pas n'avait rien perdu de son élasticité habituelle; on sentait que la marche ne pouvait fatiguer un homme de sa trempe. Le planteur, au contraire, traînait la jambe et suivait avec peine le cheval, que sa fille conduisait le plus lentement possible. — Je n'entreprendrai jamais de pareilles courses, disait-il en s'essuyant le front, sans me faire accompagner de deux ou trois noirs pour porter mon fusil et mon attirail de chasse.

La pirogue ne repassa que le surlendemain. Antoine demeura donc un jour encore chez le planteur. Il trouva ce temps moins long qu'il ne l'avait cru, et ne fit point trop la mine à la jeune fille qui avait, par son imprudence et son étourderie, compromis le succès de sa grande chasse aux canards.

IV.

Le planteur aimait la franchise et la naïveté un peu rude du grand Canadien. Il ne renonçait point à l'espoir de l'attirer un jour auprès de lui et de l'associer à ses travaux. — Antoine est l'homme qui me convient pour diriger mes plantations, disait-il souvent à sa fille; dans le pays on le traite de sauvage, parce qu'il a des dehors brusques et impétueux, et moi je le crois moins difficile à civiliser que son frère : celui-là est un fainéant et un flâneur qui ne songe qu'à se divertir. Par malheur, la société

d'un pareil hôte n'a rien d'agréable pour une jeune fille, et je n'ose l'inviter à nous venir voir aussi souvent que je le voudrais. C'est dommage, mon enfant, car avec nous il ne tarderait pas à s'adoucir. — Marie répondait que la présence du Canadien ne lui causait ni plaisir ni déplaisir, et qu'elle n'entendait en aucune façon gêner ou entraver les projets de son père.

Antoine allait donc assez fréquemment rendre visite au planteur, et celui-ci, pour l'engager à revenir, lui demandait toujours quelque belle pièce de gibier, dinde ou chevreüil. De son côté, Marie, qui aimait à varier ses parures, le priait d'apporter des ailes d'étourneau [1] et des plumes de cygne avec lesquelles elles savait composer des coiffures gracieuses et des ornements pour ses robes de bal. Si loin de la France et des modes nouvelles, les jeunes créoles s'évertuaient à inventer tout ce qui pouvait donner à leur toilette de l'originalité et de l'éclat. Le voisinage des forêts ne jetait dans leur cœur aucune teinte de mélancolie. Les planteurs de la Haute-Louisiane ne ressemblaient en rien aux émigrants attristés qui emportent au fond de l'âme le regret de leur patrie : établis depuis plusieurs générations sur les bords de la rivière Rouge, ils s'y trouvaient à merveille et acceptaient franchement la nature sauvage qui les environnait. Heureux d'une existence large et libre, qui empruntait ses plus grands charmes aux plaisirs de la chasse et aux libres excursions dans les bois, ils défrichaient le sol lentement et avec mesure. La culture étendait ses conquêtes chaque jour, mais pas à pas et d'une façon presque insensible. La civilisation coudoyait la barbarie. A quelques lieues d'une habitation où régnaient le luxe et l'urbanité de la vieille Europe, on rencontrait au fond d'une clairière un Indien presque nu, pauvrement armé, se glissant à travers les broussailles d'un pas fur-

1. L'étourneau de la Louisianne (le *rice bird* des Américains) porte à la naissance de l'aile une épaulette d'une belle couleur rouge.

tif, honteux d'être surpris par l'homme civilisé dans les mystères de sa vie sauvage et vagabonde. Un jour, il y avait bal dans ces vastes maisons gracieusement assises au bord de la rivière; le lendemain, ceux-là même qui avaient passé la nuit à danser campaient le long des lacs et dormaient par terre, roulés dans une couverture de laine, ayant sous la tête un tronc d'arbre pour tout oreiller. Le *petit blanc* surtout poussait au suprême degré cette gaieté insouciante, cette vivacité pétulante qui fait le fond du caractère créole. Placé entre le planteur à l'esprit plus ou moins cultivé et l'enfant des forêts ignorant et grossier, il participe à la fois de ces deux types extrêmes et se rapproche de l'un ou de l'autre, selon qu'il obéit aux lumières de son intelligence ou qu'il se laisse aller au mouvements irréfléchis de son instinct. Ainsi, tant que le grand Canadien Antoine se trouvait dans la famille du planteur, influencé par l'exemple de mœurs plus douces, de formes plus polies, il redevenait à son insu l'honnête et calme descendant des fermiers qui vinrent de Normandie s'établir aux bords du Saint-Laurent. Quand il *rentrait dans le bois*, ces impressions s'effaçaient trop vite; la solitude et le silence qui portent la terreur et l'abattement dans les cœurs faibles, lui redonnaient au contraire une énergie qui allait jusqu'à l'exaltation. Fier de sa jeunesse et de sa force, il marchait la tête haute; il voulait en quelque sorte dominer cette puissante nature que la main de l'homme n'avait point encore domptée.

A peine de retour dans sa cabane, le grand Canadien se mettait en route, explorant le pays, parcourant sans relâche les halliers et le bord des lacs; les rives de la Sabine lui offraient surtout d'excellentes réserves pour le gros gibier. Les ours noirs fréquentaient les terres basses et marécageuses, que les inondations de ce petit fleuve rendent à peu près inaccessibles; ils y trouvaient des arbres morts, pourris à l'intérieur, creusés de trous pro-

fonds comme des antres, dans lesquels ils pouvaient passer commodément les froids de l'hiver. Surprendre un de ces animaux dans son repaire, l'en faire sortir, en jetant sur lui, au moyen d'une longue perche, des roseaux enflammés, et le tuer quand il se laisserait glisser en bas de l'arbre, c'était là une expédition capable de tenter un batteur d'estrade comme Antoine. D'ailleurs, il s'apercevait que, depuis quelque temps, la chasse devenait moins abondante autour de sa demeure; une main invisible décimait rapidement les oiseaux et les quadrupèdes presque à sa porte. Les trois Canadiens ne rencontraient personne bien loin à la ronde; à peine si un pas humain laissait çà et là son empreinte dans les sentiers, et cependant quelqu'un chassait sur leurs terres.

— Il y a un Indien qui rôde par ici, disait parfois le vieux Faustin; mais l'Indien est comme le renard, il ne faut pas le chercher auprès du poulailler.

— Je le trouverai ou j'y perdrai mon nom! répondait Antoine; je le trouverai avant la fin de l'hiver, et nous verrons qui de lui ou de moi ira planter sa tente ailleurs!

Un jour donc, Antoine, accompagné de son jeune frère, se mit en marche vers la Sabine. Il avait découvert les traces d'un ours de grande taille, et, comme l'hiver était arrivé, l'animal devait avoir choisi déjà son gîte. Le soleil se levait; il y avait un peu de glace autour des petites flaques d'eau et de la gelée blanche sur l'herbe. Les deux frères s'enfoncèrent le plus loin qu'ils purent dans les marais, à travers les joncs et la vase, parcourant à grandes enjambées ce dédale inextricable, sautant sur les troncs des arbres morts de vétusté qui formaient une suite de ponts naturels. Cette fatigante promenade les conduisit sur un petit tertre qui s'élevait comme une île au milieu des terres inondées; ils s'en approchèrent avec précaution, et Étienne, qui marchait en tête, arma sa carabine.

Antoine fit un pas pour rejoindre son frère ; il se baissa, se mit à genoux, rampa sur les mains, et fit signe à Étienne de ne pas remuer. Puis tout à coup, se relevant :

— Il a été fait un malheur par ici, dit-il à voix basse ; j'aperçois un homme mort.

— De quelle couleur ? demanda Étienne. C'est peut-être un nègre marron qui est venu mourir là.

— Non. Il y a un chien fauve qui s'éloigne en courant dans les buissons ; il n'aboie pas, c'est le chien d'un sauvage. Ces animaux-là sont sournois comme leur maître ; ils ne font pas de bruit, mais ils mordent.

Les deux frères étaient arrivés auprès de cette forme humaine, qui leur causait une certaine crainte précisément à cause de son immobilité. En écartant les branches, Étienne aperçut à ses pieds une bouteille dans laquelle il restait encore quelques gouttes de rhum ; il la montra à son frère. — Je comprends, dit Antoine ; c'est un imbécile de sauvage qui est venu se cacher ici pour boire à son aise. Il a mis sa bouteille à sa bouche et il a bu jusqu'à ce qu'il fût à bout de ses forces ; avec une pareille dose, il peut bien dormir sans avoir besoin d'être bercé.

Étienne déroula la peau d'ours dans laquelle l'Indien s'était enveloppé comme dans un linceul. — Ma foi, dit-il à son frère, voilà notre chasse faite ; emportons cette peau. Aussi bien elle est à nous, puisque c'est celle de la bête que nous cherchions ; puis elle paiera une partie du gibier que ce rôdeur nous a volé. Écoute un peu comme il ronfle ! Pauvre innocent, va !... Après tout, nous lui rendons service ; le froid le réveillera quelques heures plus tôt... Il a au menton deux lignes bleues qui se croisent ; je le reconnais à présent. C'est celui à qui tu as fait faire un plongeon le jour où nous sommes arrivés au village. Je parierais que son chien nous a reconnus et que c'est pour cela qu'il s'est sauvé.

Tout en parlant ainsi, Étienne prit les jambes de l'In-

dien, Antoine le souleva par la tête, et ils lui enlevèrent la peau qui l'abritait. — Maintenant, reprit le plus jeune des deux frères, il faut rafraîchir ses munitions. Il reste dans sa bouteille un bon verre de rhum; je vais le verser dans sa poudre; ça lui donnera de la force.

— Et moi, j'encloue la pièce, dit Antoine.

Il saisit la carabine du sauvage et enfonça dans la lumière une forte épine d'acacia qu'il cassa ensuite de manière qu'il fût impossible de la retirer. Cela fait, les deux chasseurs reprirent la route de leur demeure, bien persuadés qu'après une pareille leçon l'Indien s'éloignerait de leur voisinage. Rendus chez eux, ils donnèrent la peau d'ours à leur père et ne pensèrent plus à cette rencontre.

Quelques jours après, Étienne, chaussé de petits souliers, le feutre gris sur l'oreille et la veste sous le bras, marchait précipitamment vers les plantations. Son père l'accompagnait ainsi qu'Antoine. On célébrait à quelque distance de chez eux une noce à laquelle tout le pays était convié. Les mariés, comptant presque autant de cousins qu'il y avait d'habitants à vingt lieues à la ronde, avaient fait une invitation en masse. Riches planteurs et petits blancs y arrivaient de toutes parts, ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, d'autres en bateau. Que de joyeux propos s'échangeaient en chemin! Avec quelle ardeur on bravait les fatigues d'une longue route pour se reposer en dansant toute la nuit et se remettre en marche dès le lendemain matin! Étienne se promettait beaucoup de plaisir à cette réunion; il allait si vite, que le vieux Faustin avait peine à le suivre. Quant à Antoine, il restait en arrière, se demandant à lui-même s'il irait jusqu'au bout. Ce mouvement, ces danses, cette foule bruyante, tout cela lui faisait peur. — Bah! se disait-il, on ne m'a jamais vu à pareille fête. Tout le monde va me regarder... Le planteur sera là avec sa fille! Me parleront-ils devant tant de personnes, à moi qui ne suis qu'un petit blanc! Et puis,

si elle me parle, qu'est-ce que je lui répondrai... Étienne est bien heureux, lui, de savoir danser et d'être si hardi!...

Comme il raisonnait ainsi, ralentissant le pas et prêt à faire volte-face, Marie, qui suivait la même route, l'aperçut de loin. Laissant derrière elle son père, qui trottait doucement avec quelques amis montés sur des mules pacifiques, elle lança son petit cheval au galop et cria au grand Canadien : — Allons donc, monsieur Antoine, plus vite que cela, ou vous arriverez demain à la noce!

— Ni demain ni aujourd'hui, répliqua Antoine; toute réflexion faite, je n'y vais pas. Qu'y ferais-je?

— Mais ce que feront les autres!...

— Non, non, dit Antoine en secouant la tête, on me montrerait au doigt; on dirait : Voilà le grand Canadien qui ne vient jamais à nos fêtes!

— Eh bien! après.. répliqua Marie, cela vous fait peur! Et ces belles plumes que vous m'avez apportées, vous n'êtes donc pas curieux de voir comment elles iront à ma robe de bal?

— Assez d'autres les admireront, répondit Antoine à demi-voix.

— Adieu, dit vivement Marie, je perds mon temps à vous prêcher; les voisins ont raison de dire que vous êtes un sauvage! Et mon père, qui prétend que vous changez à vue d'œil, que vous vous civilisez!... Allez, monsieur, allez dans vos bois, et, quand vous reviendrez nous voir, ne manquez pas de suspendre à vos oreilles des dents de crocodile, d'attacher des colliers de verroterie à votre cou, et de vous tatouer la face...

Tandis qu'elle disparaissait au galop dans l'étroit sentier, Antoine demeurait à la même place, immobile et confus comme un chasseur qu'une perdrix eût souffleté de ses deux ailes. — La voilà toute fâchée, pensait-il, et cela parce que je ne veux pas aller dans cette foule où je

n'ai rien à faire! S'il s'agissait de la conduire seule à travers les bois, de la mener jusqu'au Nouveau-Mexique, elle sait bien que je ne me ferais pas prier. Je me jetterais dans le feu pour sauver son père et elle aussi. Il n'y a pas de doute qu'elle sèra bien jolie avec sa parure de bal, mais moins qu'elle ne l'était au bord du lac quand elle disait à son père : Grondez-moi, mais auparavant remerciez M. Antoine... Le sonvenir de ce petit événement revint d'une façon plus vive au cœur du grand Canadien, que les reproches de la jeune fille avaient étourdi; il marcha donc droit devant lui. La nuit venait, il approchait du lieu de la fête, et les bruits de la danse arrivaient jusqu'à son oreille, mêlés au frissonnement de la brise dans la cime des bois. Cette noce de Gamache mettait en mouvement une trentaine de noirs; les uns, occupés des apprêts du festin, tournaient des broches au fond de la cour, les autres attachaient aux arbres voisins les chevaux des conviés. Quelques Indiens accroupis autour des chaudières, guettant, eux et leurs chiens, les restes du repas, remplissaient le rôle de mendiants et de bohémiens. Les fenêtres de la maison restaient ouvertes, car, malgré la fraîcheur de la nuit, l'air eût manqué à la foule qui se pressait dans les appartements.

Blotti derrière un arbre, Antoine considérait ce spectacle animé, cette réjouissance à laquelle tout le monde prenait part, qui l'attirait et le repoussait en même temps. Quelquefois Marie venait respirer à la croisée; il la reconnaissait entre toutes ses compagnes. Au milieu des têtes qui se balançaient au mouvement de la danse, il retrouvait toujours celle de Marie; il distinguait l'éclat de son rire, l'accent de sa voix; elle exceptée, cette réunion de jeunes filles gracieuses ne lui présentait qu'un tourbillon confus. Quand elle plongeait son regard dehors, comme pour reposer ses yeux fatigués de la lumière, il craignait qu'elle ne le découvrît dans sa cachette et

s'enfonçait plus avant sous les branches. Une partie de la nuit s'écoula sans qu'il pût faire autre chose que rôder autour de la noce. Lorsque les anciens, qui n'avaient cessé de fumer sous la galerie, laissant danser et rire la jeunesse, commencèrent à brider leurs chevaux pour retourner chez eux, le grand Canadien s'éloigna au plus vite, comme un oiseau nocturne qui redoute d'être surpris par le jour. Un des Indiens qui bivouaquaient dans la cour, le voyant passer, appuya sa tête sur ses deux mains, le regarda fixement, et fit entendre un rire étrange qui ressemblait au sifflement du chat sauvage.

V.

Six mois après, au commencement de l'été, les trois Canadiens se rendirent au village. Cette fois le planteur ne les attendait point au bord de la rivière, prêt à les arrêter au passage; des fièvres violentes s'étant déclarées au printemps dans tout le pays, il avait émigré avec sa fille vers les hautes terres. Beaucoup de familles étaient allées, à leur exemple, s'établir dans les bois, afin d'échapper aux influences malignes qui désolaient les plantations. Il faisait une chaleur accablante; les Canadiens ramaient le plus près possible du rivage, afin de se tenir à l'ombre des grands arbres. Arrivés au quai du village, ils y amarrèrent leur *voiture*, — on appelait ainsi les bateaux dans ce pays, où l'on ne connaissait point d'autre route que les fleuves, — et s'occupèrent au plus vite de régler leurs affaires. Ils avaient hâte de retourner à leur case; mais comment sortir des magasins où l'on trouve tout, des miroirs et de la poudre, des bottes et des cordes à violon, des soieries et des peaux de buffle, des verroteries et des chapeaux, où l'on verse le grog à discrétion, où l'on place devant l'acheteur une caisse d'excellents

cigares en l'invitant à y puiser sans relâche? Et puis il fallait causer : les voisins, les concurrents mêmes venaient prendre part à la conversation aussi bien qu'aux rafraîchissements. Le soleil se couchait, que les Canadiens n'avaient rien terminé encore, et ne savaient plus au juste ce qu'ils étaient venus acheter.

Antoine parlait peu, et ces flâneries ne l'amusaient pas longtemps. Il pressait donc son père de partir, quand un tourbillon de poussière qui s'élevait à l'horizon, et un grand bruit de chariots attirèrent l'attention des habitants du village. On sortit des tavernes et des magasins pour voir défiler le convoi qui venait du Mexique; les bœufs haletants traînaient d'un pas lent et fatigué les lourdes charrettes qui se rangèrent bientôt le long de la rivière. Tandis que le chef de la troupe cherchait un emplacement favorable pour y décharger ses balles de coton et ses ballots de pelleterie, les négociants l'entouraient en lui faisant mille prévenances, impatients d'entrer en marché avec lui. Les bouviers, — *les engagés*, comme on les appelait d'après un vieux mot emprunté à la langue des flibustiers, — appuyés d'une main sur leurs longs aiguillons, de l'autre sur la corne de leurs bœufs, attendaient qu'on leur donnât le signal de dételer. C'étaient de grands hommes hâlés, au teint couleur de poussière, vêtus de peau de daim des pieds à la tête. Ils parlaient un peu l'espagnol, mal l'anglais, très-mal le français, et parfaitement la langue des sauvages, ce qui n'empêchait pas les créoles de les comprendre. Bientôt même on apprit d'eux que les Comanches, les plus redoutés d'entre les Indiens de la Prairie, avaient étendu leurs incursions dans les plaines du Texas, entre Nagodoches et Santa-Fé, et semblaient vouloir pousser leur marche jusqu'à la Sabine.

La frontière étant assez mal gardée du côté des provinces mexicaines, cette nouvelle ne laissa pas que de

causer une certaine inquiétude parmi les colons. Les jeunes gens riaient de ces appréhensions, qu'ils traitaient de chimériques; les vieillards, évoquant d'anciens souvenirs, inclinaient à croire que les Indiens viendraient *faire le coup de main*, comme ils disaient dans leur naïf langage. Bien que ses fils ne fussent nullement émus de cette rumeur, le vieux Faustin partageait l'opinion des gens de son âge, et il partit dans un état d'agitation que des symptômes de fièvre rendaient assez alarmant. Peu à peu cependant l'aspect des bois lui rendit sa sérénité accoutumée, et, quand il rentra dans sa cabane, escorté de ses deux deux grands fils pleins de jeunesse et de confiance, il ne put s'empêcher de s'écrier en promenant autour de lui des regards satisfaits : — Oh! mes garçons, que nous sommes bien ici!

Quelques jours se passèrent sans que rien vînt confirmer la nouvelle apportée par les Mexicains; puis tout à coup, un matin, les habitants du village, qui dormaient d'un sommeil paisible, furent éveillés par une bruyante fusillade. En un instant, la milice se réunit bien armée sous la conduite de ses officiers et prête à recevoir l'ennemi. L'alarme se répandit bientôt dans tout le canton; on courait avertir ses voisins d'une maison à l'autre. Chacun cherchait à fuir; ceux-ci disaient qu'il fallait se retirer dans les hautes terres, ceux-là proposaient de descendre vers le village pour prêter main-forte aux habitants menacés. Chaque planteur craignait un mouvement parmi ses noirs, chaque petit blanc voyait déjà ses maïs arrachés et ses plants de tabac foulés aux pieds; les malades, et il y en avait un grand nombre, demandaient avec des cris et des larmes qu'on ne les abandonnât pas à la fureur des sauvages. La cause de cette panique était l'arrivée d'une horde de peaux rouges qui venait traiter de la vente de ses terres avec l'espèce de diplomate qu'on appelait l'agent des Indiens. Cet agent avait pour mission de dis-

tribuer chaque année aux chefs des tribus voisines les présents un peu mesquins que leur envoyait le gouvernement de Washington. Ce n'était point la pourpre que réclamaient ces barbares refoulés sur tous les points, mais de pauvres couvertures de laine et quelques colifichets. Cette fois il s'agissait de préparer l'acte de cession de leur territoire, et, dans cette occasion solennelle, ils se présentaient en nombre, barbouillés de la façon la plus extravagante. Par les coups de fusil qui avaient alarmé la population, ils voulaient donner une idée de leur puissance. Cette *fantasia*, accompagnée de hurlements féroces qu'exécutaient une centaine de guerriers couverts de peaux de bêtes et ornés de plumes flottantes, ressemblait à une attaque mieux qu'au prologue d'un traité de paix. Quiconque a vu le spectacle d'une de ces marches triomphantes et grotesques, où les haches, les couteaux et les lances brillent au soleil, où les chevelures des vaincus servent de trophées aux vainqueurs, comprendra sans peine qu'un Indien armé en guerre et sortant de la forêt est un croquemitaine capable d'effrayer non-seulement des enfants, mais encore des hommes faits.

A tout hasard, les miliciens restèrent sous les armes, et personne ne se mit en campagne pour aller, à travers le pays, rassurer les colons épouvantés. A la première alerte, le vieux Faustin, dont un nouveau frisson de fièvre altérait le courage, avait pris la fuite et contraint ses deux fils de le suivre. Ceux-ci, voyant leur père malade et tourmenté par une vague terreur, obéirent à ses injonctions, sans même se demander si ses craintes étaient fondées. Ils lui jetèrent sur le dos la peau d'ours qu'ils avaient apportée de leur excursion aux marais de la Sabine, fermèrent la cabane et partirent avec lui. Le vieillard marchait appuyé sur l'épaule d'Étienne; Antoine allait en éclaireur. Quand ils eurent couru pendant une heure dans la forêt : — Mon père, dit l'aîné, retirez-vous dans la pe-

tite île de la rivière Rouge qui est en face de l'endroit où nous cachons notre pirogue. Personne n'ira vous y trouver. — Le vieillard fit un signe de tête, car il était hors d'haleine et ne pouvait répondre. Enfin, comme ils approchaient de la rivière, Antoine pria son père de lui permettre d'aller chez le planteur ou au moins de s'informer aux premières habitations de ce qu'il était devenu.—Deux coups de rame, ajoutait-il, vous mettront à l'abri de tout danger. Notre ami est loin de ses plantations, seul avec sa fille au milieu des bois; s'il lui arrivait quelque chose.....

A peine le grand Canadien avait-il fait quelques pas en s'éloignant de la rivière, qu'il crut entendre un hurlement sinistre. Il s'arrêta pour écouter... Le même cri retentit de nouveau. La carabine au poing, il se glissa dans un fourré et se mit à courir dans la direction du lieu où il venait de laisser le vieillard; puis il réfléchit que la pirogue l'avait déjà déposé, ainsi que son frère, sur la petite île où personne n'abordait jamais. Après une longue course, il arriva à l'habitation d'été du planteur; celui-ci se disposait à retourner au milieu de ses champs de coton. Marie, déjà remise d'une frayeur passagère, avait repris son enjouement et sa liberté d'esprit. Elle se moqua un peu des alarmes que le grand Canadien ressentait encore, et, pour le rassurer complétement, elle lui lut une lettre dans laquelle un ami de son père leur racontait tout ce qui venait de se passer au village.

— Je ne sais pas si tout est tranquille en bas de la rivière, répondit Antoine, mais je suis sûr d'avoir entendu ce matin le cri d'un sauvage...

— Ou d'une chouette effrayée, répliqua la jeune fille. Vous vous êtes mis en tête d'avoir peur, et vous n'en démordrez pas d'ici à huit jours. En attendant, accompagnez-nous jusqu'à la maison, et une autre fois, quand il y aura une noce dans le pays, que je ne vous retrouve plus sur les chemins, errant comme un fantôme. Mon Dieu!

que vous étiez bourru ce soir-là! mais je vous pardonne, parce qu'en accourant vers nous aujourd'hui, vous avez fait preuve d'un bon cœur. Allons, partons!

— Mademoiselle, répliqua gravement Antoine, vous êtes en sûreté par ici, vous et votre père; mon père à moi est en péril, je le crois du moins; de plus, il est malade. Je vous quitte. — Le planteur lui tendit la main, et Antoine s'éloigna après avoir promis de venir bientôt à l'habitation donner des nouvelles du vieux Faustin.

Marchant avec précaution, mais d'un pas rapide, Antoine courut d'abord à la place où il avait laissé son père. Il était nuit; un silence absolu régnait dans la forêt. Au signal que fit le Canadien en s'avançant au bord de l'eau, de manière à être entendu de ceux qui seraient cachés dans l'île, personne ne répondit. Surpris et inquiet, il chercha la pirogue dans les joncs et ne la trouva pas... Peut-être Étienne avait-il ramené son père à la cabane. Il s'y rendit le plus vite qu'il put; la fatigue l'accablait, mais il voulait à tout prix éclaircir ce mystère, qui commençait à l'épouvanter. La cabane, dévastée par le feu, ne présentait plus qu'un amas de poutres calcinées. A la vue de ce désastre, le grand Canadien, en proie à des angoisses mortelles, tomba à genoux et se prit à pleurer comme un enfant. Qu'étaient devenus ceux qu'il cherchait? Vivaient-ils encore? Se lancer seul à travers les bois qui recélaient un invisible ennemi, c'eût été courir à une mort inutile et certaine. Il lui sembla plus sage de revenir près du planteur, lui demander aide et assistance. Quand il parut sur le seuil de la porte, abattu par cette marche forcée, mourant de faim, d'inquiétude et de fatigue, Marie fut près de s'évanouir. Le planteur, en voyant ce grand homme, le visage baigné de larmes, hâve et éperdu, se sentit tout bouleversé. Sans pouvoir s'expliquer la disparition des deux Canadiens, le colon et sa fille comprirent qu'un grand malheur venait d'arriver. Au lieu de prodi-

guer à Antoine de vagues consolations, le planteur l'engagea à réparer ses forces en prenant un peu de nourriture et à se reposer pendant quelques instants. — Dans trois heures, lui dit-il, nous serons à cheval, vous et moi; quatre noirs de confiance nous accompagneront, et, s'il plaît à Dieu, nous trouverons ceux qui manquent à l'appel.

Dès que l'aube parut, ils furent sur pied. Ils dirigèrent d'abord leurs recherches dans les environs de la cabane détruite. Les gens qu'ils rencontrèrent en route ou qu'ils allèrent interroger chez eux n'avaient rien vu, rien entendu. Les sauvages, assuraient-ils, ne s'étaient pas plus montrés là qu'ailleurs; il n'y avait pas une femme, pas un enfant, qui ne fût remis de la panique des jours précédents.

— J'ai pourtant ouï leurs hurlements, répétait Antoine; ils ont brûlé notre case. Ah! les sauvages, les sauvages!... ils ont égorgé mon père! — Et chacun se disait en l'écoutant : il a perdu la tête, le grand Canadien!

Lorsque Antoine, le planteur et les noirs de leur suite se mirent en route pour fouiller le bois, le vieux Faustin et son jeune fils Étienne couraient déjà depuis plus de vingt-quatre heures sans savoir où, poursuivis par les cris sinistres que l'Indien lance dans les airs comme une menace de mort. Depuis les bords de la rivière Rouge qu'ils avaient quittés précipitamment, n'ayant point retrouvé leur pirogue à sa place accoutumée, les deux fugitifs ne cessaient d'entendre par intervalles, à droite, à gauche et surtout derrière eux, cette voix implacable. Frappés d'une terreur mortelle, ils erraient à travers les broussailles, sans avoir le temps de reconnaître leur route. Il semblait qu'un ennemi acharné sur leurs traces les poussât devant lui, comme le vent chasse la feuille morte. Faustin, que la fièvre dévorait, frissonnait sous sa lourde peau d'ours; Étienne soutenait son père chancelant, et ils marchaient sans oser faire halte pour respirer. Pareil à un vieux cerf

aux abois qui sort d'un étang et ne peut plus ranimer ses jambes raidies, le vieillard trébuchait et se heurtait aux racines des arbres; Étienne, que la faim tourmentait, ne distinguait pas même à travers les branches les fruits sauvages que le soleil faisait mûrir à portée de sa main.

— Mon garçon, disait le vieux Faustin d'une voix éteinte, les vois-tu?

— Non, mon père; mais je les entends toujours.

— Ils sont nombreux, n'est-ce pas? Oh! si Antoine était avec nous, nous pourrions nous adosser aux arbres et les attendre de pied ferme...

— Oh! oui, mon père, il y en a beaucoup. Partout où nous allons, leurs cris retentissent; ils sont disséminés dans la forêt et donnent la chasse à ceux qui se sauvent comme nous.

Puis ils se regardèrent sans rien dire, effrayés de se voir l'un et l'autre dans un tel état d'accablement. Il ne leur venait pas à la pensée qu'ils eussent à attendre aucun secours du côté des habitations; ils les croyaient attaquées et livrées au pillage. Cependant on ne les oubliait pas. Antoine, accompagné du planteur, faisait en ce moment même des efforts surhumains pour découvrir quelque indice de leur retraite. Rien ne le décourageait. Quand il vit que les voisins les plus rapprochés ne comprenaient pas même les questions qu'il leur adressait, il résolut de poursuivre ses investigations. Il supplia donc le planteur de l'aider à pousser une reconnaissance jusque sur les bords de la Sabine; il lui restait une vague espérance qu'Étienne aurait pu chercher un asile aux lieux mêmes où, quelques mois auparavant, ils avaient découvert l'Indien endormi. Les difficultés de la route rendaient le trajet long et difficile; à l'entrée du marais, il fallut mettre pied à terre et confier les chevaux aux nègres. Antoine cherchait à reconnaître les passages; il sautait à droite et à gauche, examinant les joncs, sondant la vase mou-

vante. Tout à coup il s'arrêta : — Entendez-vous? dit-il à voix basse au planteur, qui le suivait.

Celui-ci prêta l'oreille. — C'est le cri d'un Indien, répondit-il; allons chercher les noirs.

Le hurlement retentissait toujours, strident comme la clameur hideuse du chacal. — Par ici! criait Antoine; marchons, marchons, ils sont devant nous. Je tiens la piste... Suivez-moi... Oh! mon pauvre père!

Ils approchaient rapidement de l'endroit d'où partait ce cri funèbre, qui leur arrivait d'une façon plus distincte. Au moment où Antoine se préparait à faire feu sur l'ennemi qu'il jugeait à sa portée, la voix se tut, et ils entendirent sous les feuilles un bruit semblable à celui que ferait un oiseau en prenant sa volée. Le grand Canadien s'avança sur la pointe du pied vers le petit tertre qu'il était venu chercher... Sa carabine lui échappa des mains; il se précipita comme un fou sur l'herbe où gisait un homme dans un état complet d'immobilité. Cette fois l'homme qu'il trouvait là avait cessé de vivre, et cet homme était son père. Un peu plus loin, Étienne, étendu à terre, s'accrochait aux racines avec ses mains défaillantes, et cherchait à se blottir sous les broussailles, comme un lièvre blessé qui veut mourir hors de la vue du chasseur. Il respirait à peine; ses yeux hagards se portèrent avec terreur sur son frère, qu'il ne reconnaissait pas.

— C'est moi, lui dit Antoine en approchant sa bouche de l'oreille du mourant; c'est moi.... n'aie pas peur!... où sont-ils?

— Par ici, répondit Étienne en allongeant la main autour de lui; par là, partout! Notre père est mort de fatigue, de faim et de peur; je n'en puis plus! — Et il serrait le bras nerveux de son frère avec ce qui lui restait de force.

— Tu n'es pas blessé, Étienne!... Ils n'ont pas tiré?

— Non, non; j'ai apporté ma carabine jusqu'ici et celle de notre père... Elles sont là, sous l'herbe... Je n'en ai vu

qu'un, rien qu'un... celui qui... tu sais, Antoine?... Il est venu tout à l'heure; mais je ne pouvais plus bouger! Il a poussé du pied notre père, Antoine, et il a repris sa peau d'ours! . . . .

Le jeune Canadien ne survécut que quelques jours à cette catastrophe. Il mourut avec la conviction que les Indiens avaient fait une invasion dans le pays, et, jusqu'à son dernier soupir, il crut entendre cette voix terrible qui, durant plus de trente-six heures, avait jeté dans l'âme du vieillard et dans la sienne d'incessantes alarmes. Ainsi succombèrent le vieux rameur et son second fils, victimes d'une ruse que la frayeur ne leur permit pas même de soupçonner. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père et vu son frère expirer entre ses bras, Antoine vint chercher un refuge auprès du planteur. Sa cabane avait été détruite; d'ailleurs les bois qu'il parcourait auparavant avec bonheur lui rappelaient de trop cruels souvenirs. Il semblait avoir renoncé à la chasse, et se promenait tout le jour dans l'enclos des plantations, vêtu de ses habits du dimanche et coiffé de son feutre gris qu'entourait un grand crêpe noir. Pendant un mois, il demeura ainsi dans l'inaction; Marie et son père, respectant la douleur de leur hôte, ne lui adressaient la parole qu'autant qu'il paraissait le désirer. Que comptait-il faire? Personne ne le savait.

— Mon ami, lui dit enfin le planteur, à votre arrivée dans ce pays, je vous ai offert une maison sur mes terres. De tristes événements ont prouvé que mes conseils pouvaient être bons!... Vous voilà seul au monde, restez ici...

Le grand Canadien secoua la tête. — Et où irez-vous? demanda le planteur.

— Par là, fit Antoine en montrant l'ouest; par là!... Il me faut les bois, monsieur;... je mourrais ici!

— Vous ne nous quitterez pas, interrompit Marie; mon

père vous aime trop, ce serait une ingratitude de votre part.

Le grand Canadien baissa les yeux, essuya une larme, et regarda la jeune fille avec un attendrissement inexprimable; puis, relevant la tête : Il faut que je le trouve, reprit-il d'une voix altérée; il faut que je les venge! — Et il disparut; depuis lors, on n'a plus entendu parler de lui.....

Aujourd'hui les défrichements se sont étendus depuis les bords de la rivière Rouge jusqu'à ceux de la Sabine; mais la cabane habitée jadis par les trois Canadiens n'a jamais été relevée. Les arbres qu'ils avaient plantés ont grandi avec une rapidité surprenante, et forment un frais bosquet où le lilas de Chine, le merisier et les jasmins laissent pendre leurs fleurs au milieu des lianes. J'ai campé un soir dans ce petit enclos transformé en savane; c'est là que j'ai entendu cette histoire de la bouche d'un vieux créole, chasseur de tortues. Pendant qu'il me la racontait, le moqueur, cet oiseau à la voix flexible et vibrante qui va chercher l'homme jusque dans la solitude pour le charmer et le distraire, ne cessait de voltiger autour de nous; il battait des ailes et semblait nous fêter par son doux chant, comme si nous eussions été les hôtes de cette pauvre cabane depuis longtemps abandonnée.

SOUGANDHIE

Mala noche.
GOYA.

A Bombay les porteurs de palanquins sont des hommes robustes qui trottent tout le jour par les rues, dans le sable, sur les grèves, d'un pas égal, silencieux comme des bêtes de somme. A Calcutta, ce sont des gens d'une autre race, plus sveltes, plus vifs, sujets à prendre un petit galop de route assez rapide ; et cela en s'animant au cri de *hawas, hawas!* courage, courage ! qu'ils répètent d'un ton moitié plaintif, moitié joyeux. A Pondichéry, et en général sur la côte de Coromandel, pays des parias, on a l'inconvénient d'être parfois ballotté sur les épaules de porteurs turbulents et criards qui causent sans cesse, se disputent souvent, et font toujours assez de bruit pour attirer autour du palanquin les mendiants des environs. Ces individus hors de caste, que la société hindoue repousse de son sein, se respectent peu eux-mêmes; ils sont adonnés aux liqueurs enivrantes; aussi le législateur brahmanique, dans son indignation, les appelle-t-il *les derniers des hommes!*

Un jour, je revenais d'une excursion de Trinquebar, et quelques lieues me restaient à parcourir avant d'atteindre

la capitale des établissements français dans l'Inde, cette charmante ville de Pondichéry, si déchue et si riante encore. C'était au mois de juin ; les vents de terre, dont le souffle brûlant sèche les feuilles et fait fendre les pierres, régnaient depuis une semaine ; les ruisseaux étaient à sec, une poussière chaude comme la cendre d'un volcan volait dans l'atmosphère embrasée. Il avait fallu se reposer pendant bien des heures près de la rivière d'Ariancoupam, et là, tandis que je cherchais l'ombre sous de vieux manguiers, les porteurs de palanquin, étendus sous l'auvent d'une *chauderie*, se levaient l'un après l'autre pour aller boire du jus de palmier. Dès que le soleil, noyé dans une brume rougeâtre, se fut abaissé derrière les grands arbres, nous repartîmes, comptant sur la lune pour nous éclairer jusqu'à Pondichéry. Quelques buffles haletants nous regardaient passer, l'œil morne et triste, si immobiles, si hébétés, que les corneilles se posaient sur leurs croupes et béquetaient leur peau rugueuse, sans qu'ils fissent le moindre mouvement pour chasser ces hôtes incommodes. Les vautours fauves avaient replié leurs ailes ; les plumes hérissées, le bec entr'ouvert, la tête basse, ils se montraient çà et là sur les branches mortes des grands arbres, et comme plongés dans un demi-sommeil qu'interrompait à des intervalles égaux un bâillement particulier à ces sortes d'oiseaux de proie. La nature entière paraissait fatiguée ; le sol, les plantes, les animaux attendaient avec une douloureuse résignation la saison des pluies annoncée depuis plusieurs jours par des orages indécis que la brise dissipait et qui chaque soir se reformaient plus menaçants. Étendu dans le palanquin, je maudissais ces splendides chaleurs que je regrette aujourd'hui, et je cherchais à rappeler dans mon esprit le souvenir de nos hivers, pour retrouver, au moins par la pensée, un peu de cette fraîcheur que l'eau même avait perdue autour de moi.

Les porteurs marchèrent d'abord d'un pas énergique ; puis je me sentis cahoté, balancé irrégulièrement, de sorte que cette douce voiture avait des oscillations comme la barque sur les flots, quand la mer se soulève brusquement après un long calme. Plus les secousses étaient fortes, moins la course était rapide ; les quatre hommes parlaient à la fois et à leurs voix discordantes se mêlait la parole flûtée de mon domestique, qui les gourmandait. Bientôt, comprenant que le vin de palmier montait à la tête de ces pauvres gens, je sautai à bas, décidé à cheminer sur mes jambes. Cette résolution extrême humilia les porteurs ; ils restèrent un peu en arrière, honteux de ne plus avoir sur les épaules qu'une litière vide, de sentir leurs services méprisés. Le domestique lança sur eux un regard de supériorité qui voulait dire : Je vous avais prévenus ! Et il accourut près de moi, comme pour s'assurer qu'il ne partageait pas la disgrâce commune.

Nous avions fait cent pas tout au plus, quand s'avancèrent au-devant de nous deux êtres étranges, hideux, qui n'avaient d'humain que la parole. L'un traînait péniblement un corps maigre, de couleur blanchâtre, marqué de larges taches noires ; l'autre balançait un torse grêle comme celui d'un squelette sur deux jambes monstrueuses, plus grosses que les bottes fortes d'un postillon. Tous les deux ils criaient en allongeant vers nous le coco dans lequel ils reçoivent l'aumône du passant ; j'y jetai de petites monnaies de cuivre, en regardant avec effroi ces infortunés qui portaient au plus haut degré les traces de deux horribles maladies à peu près inconnues en Europe, la lèpre blanche et l'éléphantiasis ; fléaux redoutables que la nature, rigoureuse dans ses compensations, inflige aux climats les plus favorisés. Ils ramassèrent la faible aumône dans un coin du vêtement en lambeaux roulé autour de leur ceinture, et se retirèrent sous un groupe de cocotiers, dans une hutte qui leur servait de

demeure; ils paraissaient amis comme deux hommes qui n'ont rien à s'envier.

Cependant leur présence en cet endroit solitaire me fit soupçonner qu'il y avait quelque pagode dans le voisinage.

— Hanouman, dis-je au domestique debout derrière moi, le parasol à la main, si je ne me trompe, nous devons trouver derrière ces arbres un vieux temple, quelque ruine curieuse qui vaut la peine d'être vue?

— Oui, répondit Hanouman, il y a là d'affreuses figures peintes en rouge, couleur de sang, plus laides encore que celles qu'on a montrées à monsieur dans les pagodes de Chillambaram.

Si l'Hindou parlait avec tant de liberté des divinités de son pays, c'est qu'il appartenait à l'une de ces familles parias depuis longtemps converties au christianisme; il portait même un nom chrétien, mais celui d'Hanouman convenait mieux à cet homme qui avait un peu du profil et beaucoup de la malice de ce roi des singes divinisé dont le culte s'est répandu dans la presqu'île depuis la conquête de Ceylan par Râma.

Nous nous dirigeâmes donc du côté de la hutte habitée par les deux mendiants, et une file de monstrueuses figures se montrait à nos yeux, quand une vieille femme presque nue, noire et ridée, sortit d'une petite pagode en ruines. Au bruit de nos voix, elle s'arrêta comme pour s'orienter, prêta l'oreille et se mit à marcher en étendant les bras devant elle avec précaution; elle chantait des stances assez harmonieuses qu'accompagnait un mouvement de bras pareil à celui de la bayadère lorsqu'elle recule lentement sur la pointe des pieds, les deux mains jointes au-dessus du front. Hanouman la regarda avec une certaine terreur, et lui cria dans sa langue : — Prends cela, Sougandhie.

La vieille recueillit la pièce d'argent, leva sur nous des

yeux qui cherchaient en vain la lumière, car elle était aveugle; puis, se tournant vers les idoles, elle sembla soutirer de ces divinités effrayantes des bénédictions qu'elle lançait sur nous à pleines mains. Quant à Hanouman, il hâta le pas de l'air satisfait d'un écolier qui a calmé par un morceau de son pain le dogue rencontré sur sa route.

— Monsieur, reprit-il en avançant et en fixant ses regards droits devant lui, voilà les idoles; il y en a sept, sans compter l'image de Pouliar accroupi sous sa petite pagode.

Les statues grossièrement modelées, barbouillées d'ocre et de noir, échelonnées par rang de taille, étaient là devant nous, au milieu d'une aire spacieuse, qu'ombrageaient tout alentour de vieux arbres, des palmiers chenus, des manguiers ébranchés, reste de quelque jardin. Je déposai, sans plus de façon, mon chapeau de paille sur le front de Pouliar, le dieu de la sagesse, qui porte une tête d'éléphant, et dont la trompe respectable s'abaisse sur un ventre énorme. Il y avait de l'ombre, sinon de la fraîcheur sous ce petit temple. L'endroit paraissait convenable pour prendre un esquisse du groupe mythologique, mais qui, à vrai dire, n'en valait guère la peine. On eût cru voir des marionnettes de taille surhumaine, bonnes à épouvanter un peuple d'enfants; elles n'offraient aucune trace de cet art avancé qui a produit, dans le nord de l'Inde et dans plusieurs localités de la presqu'île, tant de sculptures justement admirées. Cependant nous nous étions écartés de notre route, et il faisait trop chaud encore pour marcher à pied; j'essayai donc de copier ces personnages qui posaient si gravement devant moi. Le papier se mouillait sous ma main; la sueur me ruisselait autour des tempes, et je songeais au beau printemps du midi de la France, si doux et si frais.

— Es-tu bien sûr, dis-je à Hanouman en reprenant ha-

leine, es-tu bien sûr que les lépreux et la vieille aveugle ne soient pas des *boutams*, de mauvais génies qui hantent les abords des temples? Tiens, regarde comme celle-ci passe et repasse devant les statues.

— Les païens ont là-dessus certaines idées, répondit l'Hindou; la petite vérole est à leurs yeux une visite de Civa dont ils se trouvent fort honorés; ils respectent les idiots à l'égal des sages, et adorent les diables tout aussi bien que les dieux. Quant à cette vieille...

— Elle te fait grand'peur, conviens-en?

— Ce n'est pas sa personne qui m'épouvante, reprit Hanouman, mais c'est qu'elle porte en elle ce que les païens nomment *çápa*, et les chrétiens malédiction. Les uns disent qu'elle lit dans l'avenir, les autres prétendent qu'elle connaît le passé et le présent; mais elle n'est point sorcière, la pauvre femme; et si le soleil ne se couchait pas derrière un nuage qui va peut-être bien nous donner de la pluie, s'il n'était pas nuit tout à l'heure, je pourrais conter à monsieur une triste histoire. Personne ne la connaît mieux que moi; j'étais tout jeune quand je l'ai entendu raconter par un vieux cipaye qui avait servi contre les Anglais.

Au risque d'être surpris par l'orage et de coucher en route dans la pagode en compagnie des idoles, comme cela m'était arrivé bien des fois, j'eus la curiosité d'entendre l'histoire de Sougandhie, pensant qu'elle pourrait m'intéresser, même contée par un paria; car, il y a cinq siècles, un vieux troubadour, castillan de nation et juif de croyance, a dit dans son patois espagnol encore informe:

Non vale el azor menos
Por nascer en vil nio,
Ni los enxiemplos buenos
Por los decir Judio.

« L'épervier ne perd rien de sa valeur pour être né dans un nid plus humble;

« Ni les bons exemples pour être présentés par un Juif. »

I.

« Bien loin d'ici, dans le sud, il y a une pagode fameuse qu'on appelle la pagode de Tiroupatty, dit Hanouman; on y vient en pèlerinage de toutes les provinces. Dieu sait les richesses qu'elle renferme, or et argent, bijoux et pierreries, chevaux, vaches et étoffes brochées; les dévots apportent et amènent aux pieds de Vichnou ce qu'ils possèdent de plus précieux. Le jour où l'on promène l'idole sur son char, les brahmanes qui dirigent le cortége s'en vont dans la foule choisir pour le service du dieu les plus jolies femmes; c'est ainsi que se recrute chaque année le sérail de Vichnou, ou, si vous voulez, des brahmanes; et, en vérité, il est plus nombreux que celui du nabab d'Arcot, dont on voit à Madras les beaux jardins. Je ne suis qu'un paria, mais je ne mens pas, monsieur. »

Hanouman avait pris pour un geste d'incrédulité de ma part le mouvement que je venais de faire en tournant la tête du côté de la plus petite des sept statues. Un corbeau s'était posé sur son épaule, et comme ces oiseaux ont l'habitude de frotter et d'essuyer leur bec sur un corps dur, celui-là semblait parler à l'oreille du dieu, qu'il becquetait familièrement. — « Ce petit géant, reprit Hanouman en désignant du doigt la septième statue, est le plus malin des sept frères; il galope la nuit par les campagnes pour savoir ce qui se passe, et il a des oiseaux fées qui lui racontent le soir les histoires de la journée; du moins telle est la croyance des païens; mais, n'importe, ce que j'ai dit de la pagode de Tiroupatty est vrai, et je n'ai pas peur du géant ni de son corbeau. Quand les

femmes enlevées volontairement parmi les pèlerins commencent à vieillir (et chez nous, monsieur, les femmes ne sont pas jeunes longtemps), les brahmanes leur impriment sur la poitrine, avec un fer rouge, une marque particulière; cela signifie que le dieu n'en veut plus. Alors on leur ouvre les portes et elles deviennent ce qu'elles peuvent; d'ordinaire on leur fait l'aumône, parce qu'elles s'appellent *lakchmis*, c'est-à-dire, épouses de Vichnou; malgré cela, monsieur, c'est une triste existence. Nous autres gens de basse caste, nous sommes savetiers, domestiques, cultivateurs, mais au moins nous gagnons notre vie comme d'honnêtes créatures. Les missionnaires nous apprennent à lire, à écrire, à compter, si bien qu'aux yeux des Européens, qui ne s'y connaissent pas, nous passerions pour des gens de bonne famille, si ce n'était qu'il nous manque le droit de porter des souliers... »

Je me gardai bien de dire au pauvre paria qu'il partageait cette exclusion avec les esclaves des colonies françaises et des provinces méridionales des États-Unis. Qui songe, en Europe, que le droit de porter une chaussure équivaut à un titre de noblesse, non-seulement en pays idolâtre et despotique, mais dans des contrées chrétiennes et libres!

« Eh bien, Monsieur, la mère de cette vieille aveugle fut une des plus belles épouses du dieu Tiroupatty, reprit Hanouman. Un jour, en exécutant une danse très-animée devant le char de Vichnou, elle fit un faux pas et se démit la jambe. Comme il n'y avait pas de chirurgiens habiles dans la pagode elle fut mal soignée. Les brahmanes s'ennuyèrent de voir marcher dans les rangs une lakchmî boiteuse; ils lui donnèrent son congé. Quand un cheval est fourbu, on lui ouvre la porte de l'écurie afin qu'il aille mourir plus loin; ainsi fit-on pour la pauvre femme, qui était jeune encore et fort aimée de ses compagnes. Une fois dehors, elle s'en alla en tendant la main le

long des routes; quand on l'entendait chanter les hymnes qu'elle avait appris dans la pagode, sa voix était si douce, qu'on ne pouvait s'empêcher de lui jeter quelques *paîças*, ou tout au moins de lui donner une pleine jatte du plus beau riz. Elle avait donc ramassé une petite somme, et, marchant toujours, elle était arrivée à quelques lieues de Pondichéry, quand une troupe de *Kouravers* la rencontra. Ce sont des gens qui voyagent toujours, qui viennent on ne sait d'où, vivent de rapines, tuent et mangent les chiens, disent la bonne aventure; des brigands qui n'ont ni pagodes ni églises; des vagabonds qui vivent sous des nattes et se disent fabricants de paniers. Quand on se trouve volé, on peut être sûr qu'un Kouraver était campé la veille dans le voisinage; mais on est sûr aussi qu'il a décampé dans la nuit. Une troupe de ces gens-là prit à la pauvre lakchmî tout ce qu'elle possédait, son argent et sa robe à paillettes un peu fanée qu'ils brûlèrent pour en retirer l'or.

« Elle se désolait donc sur la route, quand vint à passer un *padre*, un moine comme il y en avait dans ces temps-là au couvent dont on a fait l'église des Européens. Le *padre* était à cheval, et il trottait pour aller voir un malade à la petite aldée qui est à une lieue de Pondichéry; son domestique courait derrière lui. A eux deux ils relevèrent la mendiante, la mirent sur le cheval et continuèrent leur chemin. Arrivée dans l'enclos qui entoure l'église, la pauvre femme crut, sauf votre respect, Monsieur, qu'elle allait reprendre son ancienne profession; mais cette erreur ne dura pas longtemps. Elle vit bien des malheureux comme elle qui venaient le matin et le soir dire des prières tout haut devant la porte de l'église, et apprit bientôt à répéter les mêmes paroles qu'eux. Peu à peu, ce nouveau genre de vie lui plut; personne ne la forçait de rester là, et pourtant elle ne songeait point à s'en aller. D'abord le *padre* lui fit peur avec sa robe noire

et sa longue barbe; puis elle avait honte quand il lui parlait; enfin elle s'enhardit. Après avoir vécu plus de six ans dans la pagode, la lakchmî connaissait trop bien les brahmanes pour garder une grande dévotion à Vichnou; six mois se passèrent ainsi, elle vécut heureuse dans la petite aldée, et en sortit chrétienne, baptisée comme vous et moi! Les *padres* lui donnèrent de quoi monter une boutique de gâteaux, qu'elle faisait dans la perfection; les brahmanes, Monsieur, sont les meilleurs pâtissiers du monde. Tous les jours, excepté le dimanche, elle vendait ses pâtisseries sous les arbres de la promenade à Pondichéry. Les païens disaient bien qu'elle les avait trahis, qu'elle portait sur sa poitrine la marque du fer rouge, mais les chrétiens répandaient le bruit qu'elle était veuve d'un cipaye; et elle fermait si bien son voile sous son menton, que personne ne pouvait voir le signe maudit imprimé au-dessous de sa gorge. »

Pendant ce récit, qu'Hanouman faisait d'un ton rapide, les nuages avaient monté sur l'horizon; une brise subite enleva les feuilles mortes des grands arbres, elles se mirent à tourbillonner pêle-mêle dans une trombe de poussière. Quelques éclairs d'une teinte violette entr'ouvrirent les nuées, mais sans qu'on entendît encore résonner la foudre. La plus grande des sept statues (elle tenait d'une main un glaive gigantesque, de l'autre une tête coupée) se trouva justement adossé à ces nuages pesants, qui formaient autour d'elle comme une Gloire d'opéra. J'avais replié mon papier et serré mes crayons; il devenait évident que la mousson allait commencer ce soir-là, et que nous n'irions pas plus loin. Les porteurs de palanquin se remisaient sous les buissons, tandis que les deux lépreux fermaient avec des branchages leur hutte de feuilles de palmier; l'aveugle elle-même, mue par un instinct qui l'avertissait des variations de l'atmosphère, se retira vers son gîte; c'était, comme je l'ai dit, une toute petite pa-

gode ruinée, dans laquelle la pauvre mendiante avait amassé quelques touffes d'herbes sèches. A la voir, assise sur son lit de paille, accoudée près d'une cruche, au fond de cette cellule isolée, on l'eût prise pour une captive enchaînée au mur de quelque cachot. Hanouman la regarda avec un sentiment de pitié profonde dont je ne le croyais pas susceptible. — Pauvre créature! dit-il en secouant la tête.

— Hanouman, tu as perdu le fil de ton histoire, lui dis-je; et si je ne te remets pas sur la voie, tu vas me donner un *imbroglio* à la manière orientale.

« — Monsieur, j'en étais aux petits gâteaux de la lakchmî, repartit vivement l'Hindou; elle les assaisonnait si bien avec le beurre clarifié, le lait de coco, la pâte de riz, le piment, la cannelle, la muscade, tous ces petits ingrédients qui font faire des grimaces aux Européens, tant ils les trouvent bons! Aussi sa boutique prospérait; quand les enfants arrivaient sur la promenade, ils tiraient leurs mères par la main, et les amenaient toujours auprès de la boiteuse. A ceux qui étaient riches, elle vendait; aux pauvres, elle donnait. Même quand des petits mendiants entouraient son fourneau, au lieu de les chasser comme tant d'autres, elle leur distribuait des gâteaux de la veille : dans ces moments-là, on la voyait s'essuyer les yeux comme si elle eût pleuré.

« C'est qu'elle pensait à sa fille, une jolie petite fille encore au berceau, qui était née dans la pagode; car la lakchmî avait été choisie pour épouse par un des principaux brahmanes de Tiroupatty. Quand on la congédia, elle voulut emmener son enfant; mais le père la retint près de lui, soit qu'il fût attaché à cette charmante créature, soit qu'il espérât en faire une des bayadères les plus savantes de sa pagode. Un poëte de notre pays, Monsieur, a dit dans ses vers fameux depuis bien des siècles : « Celui-là n'a point connu le vrai bonheur qui n'a pas

entendu sous son toit les vagissements de son premier-né! » La pauvre mère souffrait de ne plus entendre ceux de sa fille, de ne plus la voir sourire dans ses bras. »

— Ce poëte dont tu parles ne s'appelait-il pas Tirouvallaver? n'était-il pas paria?

— Oui, oui, paria et païen, Monsieur!

— J'ai lu qu'un jour il s'approcha d'une ville fortifiée où régnaient des brahmanes; ceux-ci lui refusèrent l'entrée des murs, à cause de l'infériorité de sa caste; mais le poëte prit son luth et chanta de si belles stances, que les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il eut droit de cité dans la ville des Brahmanes.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit Hanouman. On ne sait pas au juste où cela s'est passé, parce qu'il y a longtemps; mais j'ai lu l'histoire et les vers du poëte dans un vieux manuscrit sur feuille de palmier... Eh bien, Monsieur, cette petite fille que sa mère regrettait tant, que son père choyait de son mieux, qui portait au cou un beau collier de perles, aux oreilles des boucles de diamants et sur la tête des guirlandes de fleurs, vous la voyez là devant vous; c'est cette vieille aveugle, c'est Soughandie, qui a pour tout ornement aujourd'hui un vieux chiffon roulé autour des reins, qui fait peur aux passants, et que les lépreux mêmes semblent mépriser. Il y a des existences qui sont comme certains jours de cette saison; le soleil brille au matin et le soir ce sont des torrents de pluie, des coups de tonnerre à faire croire que la fin du monde approche. »

Au moment où l'Hindou achevait sa métaphore, les nuages se trouvaient perpendiculairement au-dessus de nos têtes; un éclair des plus vifs, déchirant cette masse obscure, illumina les sinistres statues dont on ne voyait plus guère que les silhouettes. Un coup de tonnerre suivit de près le sillon de feu; les nuées ébranlées en répétèrent les roulements jusqu'aux extrémités de l'horizon,

puis un bruit auquel mon oreille n'était plus habituée succéda aux éclats de la foudre ; c'était celui des grosses gouttes de pluie tombant sur les feuilles des cocotiers. Cette première averse annonçait l'arrivée de la mousson ; le glapissement d'un chakal dans les buissons avertissait le voyageur que la nuit était venue.

II.

Si la petite pagode de Pouliar nous offrait un asile peu commode, les porteurs de palanquin se trouvaient encore plus mal abrités sous des branches tortueuses de *cashew* dont ils s'étaient fait à la hâte une espèce de hutte en les recouvrant de feuilles de *vakoua*. Je les plaignais de bon cœur, bien que leur ivresse eût été cause en partie de cette halte forcée, loin de toute habitation. Les mendiants, blottis dans leur cabane comme des hérissons dans leurs trous, ronflaient déjà ; quant à la vieille aveugle, je la voyais frissonner à chaque coup de tonnerre et se cacher la tête sous la paille. L'éclair ne la prévenant pas, comme les autres, de l'imminence de la foudre, ce bruit terrible et subit lui causait de cruelles frayeurs. Pendant ce temps-là, Hanouman disposait près de moi un souper frugal, des bananes, des oranges et une tasse de thé ; puis, après avoir fait bouillir son riz et rangé le palanquin sous la pagode, afin que j'y pusse dormir à l'abri, il s'occupa de se chercher un gîte dans quelque coin, à distance respectueuse de ma personne. Mais je ne me sentis nulle envie de sommeiller quand la nature entière se ranimait sous cette pluie bienfaisante ; d'ailleurs, l'Européen ne possède pas cette faculté qui permet à l'homme moins civilisé de fermer, quand il lui plaît, les yeux de l'esprit avec ceux du corps.

— Tiens, dis-je à Hanouman, va porter à ta vieille amie les restes de notre souper à tous les deux, et puis tu re-

viendras me raconter la suite de son histoire. Le tonnerre s'éloigne; la pauvre aveugle doit être un peu remise de ses frayeurs.

L'Hindou fut bientôt de retour. « Elle a mangé comme un chakal, dit-il en déposant sa lanterne sur le palanquin, et dans un coin de la pagode son parasol ruisselant de pluie. Elle ne sait pas qu'il est nuit; ça lui est égal de souper sans lumière depuis bien des années. Dans son enfance, elle a vu de belles fêtes, où il y avait des lampes autour de l'idole plus que d'étoiles là-haut. A peine pouvait-elle marcher, que déjà son père le brahmane la conduisait à toutes les cérémonies; peu à peu on lui apprit à lire, à danser, à composer des hymnes. Avec sa robe semée d'étoiles d'or, ses anneaux aux pieds, ses bracelets aux bras, ses pantalons de cachemire liés par une agrafe de brillants au-dessus de la cheville, elle courait, folâtrait et sautait à travers les portiques de la pagode, jolie comme une de ces danseuses du paradis des païens qui tournaient la tête aux dieux. Oui, Monsieur, elle a été au moins aussi belle qu'elle est repoussante aujourd'hui. L'idole de Tiroupatty aurait pu en être jalouse, car cette jeune fille était la reine du temple; mais aussi elle croissait en malice.

« Quand on a tant de bonheur dans son enfance, on devrait se défier de l'avenir; *Sougandhie* veut dire, dans la langue ancienne, *ce qui a du parfum;* mais quelle est la fleur qui garde le sien jusqu'au soir? La jeune fille s'ennuya dans la pagode; là, rien ne lui manquait, mais les portes ne s'ouvraient pas quand elle le désirait. Ses parures n'avaient pas le temps de se faner, car on les remplaçait au gré de ses caprices; mais il lui fallait toujours les porter devant les mêmes visages. Et puis, Monsieur, parmi les femmes et les enfants du dieu de Tiroupatty, il ne régnait pas une harmonie parfaite. A mesure que Sougandhie devenait grande, elle voyait que les vieilles se montraient plus indifférentes à ses jeux; ses compagnes

jalouses se plaisaient à l'agacer de mille façons. On l'avait trop gâtée, et on s'en prenait à elle de sa vanité et de ses folies !

« Un jour, à l'une des principales solennités qui attirent tant de monde à Tiroupatty, on traînait l'idole sur son char de bois, et les femmes dansaient. Sougandhie avait été un peu grondée la veille; elle refusa d'aller prendre son poste près de celles qui éventent l'image du dieu avec de grands chasse-mouches. Son père l'appela, elle ne voulut pas lui répondre; le chef des brahmanes la menaça, elle se moqua de lui. C'eût été un scandale dans la fête, si le bruit des tambours, des conques et des trompettes, les cris de la foule, les hurlements des dévots enivrés d'opium, accourus autour du char pour se jeter sous les roues, n'eussent dominé cette petite scène. Mais Sougandhie n'ignorait pas le châtiment sévère dont elle était menacée; les brahmanes sont sans pitié, et ils s'en glorifient. Comme ils enseignent que leurs dieux ne pardonnent jamais certaines fautes, ils se gardent bien de faire grâce, afin d'être plus semblables aux divinités dont ils se disent la vivante image. De près et de loin, leur colère est terrible; si le coupable échappe à leur vengeance, ils lancent sur lui une malédiction si efficace, assurent-ils, qu'il est au-dessus de leur pouvoir de la rétracter.

« Tout épouvantée des suites de son étourderie, la jeune fille déserta la pagode et se cacha dans la foule. Son père eut un grand chagrin de la voir partie; puis la colère l'emporta, et il maudit cette fille qu'il avait trop aimée. Le brahmane prit de l'eau dans sa main, et la jeta en l'air en disant : — Fille ingrate, qui abandonnes ton dieu et ton père, puisses-tu ne jamais revoir l'idole à laquelle tu étais fiancée ! Cela fait, il ne songea plus à Sougandhie, et se remit, comme auparavant, à frotter d'huile de coco les statues du temple, à allumer des lampes devant l'image de Vichnou; il avait l'esprit libre, il s'était vengé ! »

Une rafale subite éteignit la bougie dans la lanterne; à la pluie succédait le vent. La nuit devint lugubre; entre les nuées qui s'aplatissaient à l'horizon comme des outres vides et fuyaient à la suite les unes des autres, se montrait la lune. Elle éclairait de larges flaques d'eau autour des statues des sept géants, et projetait sur le sol humide leurs ombres colossales. Je compris alors que l'homme peut, à de certains moments, avoir peur de son œuvre et croire à la puissance surnaturelle d'une image sortie de ses mains. A la lumière douteuse de la lune, à la clarté tremblante des étoiles, il est difficile de regarder fixement une statue, sans que, l'œil venant à se troubler, on ne la voie remuer, frémir, faire le geste et le mouvement qu'elle exprime par son attitude. Ainsi, les sept images de pierre rangées devant moi semblaient, toutes les fois qu'un rayon tombait du ciel sur leur face terrible, tourner lentement leur tête de mon côté, et lever leurs grands bras armés de glaives et de massues.

— Je suppose, dis-je à Hanouman, après un moment de silence, que Sougandhie prit la fuite par un temps plus agréable que celui-ci; car elle ne fût pas allée loin, sous une pluie battante, avec sa robe de bayadère.

« Monsieur, reprit l'Hindou, la fête a lieu dans la saison sèche; sans cela, les pèlerins n'y viendraient pas en aussi grand nombre. La jeune fille ayant entendu parler de sa mère, de l'accident qui l'avait fait sortir de la pagode et même de la profession que la lakchmî exerçait à Pondichéry, se joignit à une troupe de marchands venus à la fête par dévotion d'abord et aussi par l'espérance d'y faire du commerce. C'étaient d'honnêtes *banyans* qui voyageaient à petites journées, avec des chariots; ils regagnaient la ville française après une longue tournée dans les provinces du sud. Les guerres troublaient déjà toute la contrée; les musulmans du Mysore d'une part, de l'autre le Nizam, vice-roi du Dekkhan, et les Mahrattes;

ici les Français, là les Anglais; en tout, cinq peuples se battaient et ruinaient les campagnes. Ce fut un temps rude à passer pour les brahmanes comme pour les parias; car on mit plus d'une fois les prêtres de Vichnou à la porte des plus beaux temples, dont on fit des citadelles. On murait l'entrée des portiques, on crénelait les murs; les balles et les boulets cassaient les têtes des dieux aussi bien que celles des hommes.

« Il y a longtemps de cela. Arrivée à Pondichéry, Sougandhie désespéra d'abord de trouver sa mère tant il y avait de soldats, d'officiers, de marins, sur la place, dans les rues, le long des remparts. A cette époque-là, l'uniforme des troupes était extraordinaire; les *messieurs*, dit-on, se jetaient sur les cheveux une poudre blanche comme la farine de riz, et avec cette chevelure de vieillard, ils conservaient plus longtemps encore un air de jeunesse et de fraîcheur; ce doit être cette même poudre que les dames un peu brunes, nées dans l'Inde, s'appliquent en cachette sur la figure, sur les bras, sur le cou, pour mieux ressembler aux Européennes. C'était une mode singulière, Monsieur; mais pourquoi les navires qui viennent d'Europe apportent-ils toujours quelque changement dans le costume? Nous autres, depuis des siècles, nous sommes habillés de la même façon; voyez ces statues et d'autres bien plus anciennes, elles sont vêtues comme les hommes de nos jours. Avec cela, on se reconnaît, on ne rit pas de la figure de ses ancêtres, et on est sûr à son tour de ne pas faire rire ses petits enfants! »

— Hanouman, allume une autre bougie, dis-je à l'Hindou quand il eut fini sa période; je veux voir clairement le visage d'un homme qui moralise si bien.

« Monsieur m'a permis de parler, répondit le paria; s'il veut que je me taise!... Aussi bien, peu importe à quel propos cette vieille, privée de la vue, ridée comme un buffle maigre, est venue se blottir dans cette ruine, loin

de la ville, loin des habitations, au pied de ces vilaines images! Combien de misères égales aux siennes ont passé par le monde sans qu'on les ait connues? Raconter l'histoire d'un malheureux, cela ne soulage point celui dont on parle, et ne sert souvent ni à ceux qui écoutent ni à ceux qui font le récit. Cette femme n'a point manqué de conseils; sa mère lui en donnait d'excellents, Monsieur, car elle l'avait rencontrée un matin dressant sa boutique sur la promenade. Quand Sougandhie vit une femme boiteuse, vêtue comme les chrétiennes, qui allait et venait autour d'un fourneau, son cœur battit bien fort; elle s'approcha de la table sur laquelle fumaient les premiers gâteaux, mais la marchande avait le dos tourné. La jeune fille était vive, impatiente; au lieu d'attendre paisiblement que sa mère regardât de son côté, elle tira le voile qui lui entourait la tête, si bien que, les épaules restant à découvert, la marque imprimée sur la gorge de la lakchmî fut un instant visible. Celle-ci avait porté ses mains sur sa poitrine pour cacher ce signe, et Sougandhie lui sautait au cou comme une folle, en l'appelant sa mère, en dévorant des yeux cette trace du fer rouge qui lui causait à elle autant de joie que de honte à la lakchmî baptisée. La jeune fille y lisait visiblement le nom de sa mère; quant à celle-ci, elle n'eut pas besoin de preuves pour s'assurer que Sougandhie était retrouvée; elle éprouva un saisissement qui lui ôta la parole, regarda la jeune fille en essayant de sourire; puis fondit en larmes.

« C'était une grande joie pour la pauvre femme de posséder sa fille, de la voir tirée de la pagode, mais il s'en fallait de beaucoup que Sougandhie fût sage autant que jolie! Dans ces temps-là, il y avait à Pondichéry tant de militaires, de jeunes officiers de bonne mine qui aimaient à voir danser les bayadères! La marchande de gâteaux surveillait sa fille, et l'empêchait de se mêler à ces femmes perdues. Sougandhie, étant païenne, ne comprenait rien

aux inquiétudes de sa mère; au bruit des chansons et du tambourin, elle sautait, secouait les anneaux de ses petits pieds et frémissait d'impatience. Élevée pour être coquette, attrayante, pour plaire par ses chants et les grâces de sa personne, instruite dans toutes les délicatesses de la profession à laquelle on la destinait, elle mourait d'envie de se faire applaudir dans ces ballets dont les Européens s'amusent, je ne sais pourquoi, sans y rien comprendre, car ce sont des scènes de la vie des dieux, des comédies sacrées mises en danses.

« Fais-toi chrétienne, » disait souvent la lackhmî à sa fille, et elle lui racontait ses aventures depuis sa sortie de la pagode; mais Sougandhie ne l'écoutait guère. « Cette religion-là est bonne pour les malheureux, pour les gens de caste vile, répondait-elle; autour de vos temples, on ne voit que des lépreux, des paralytiques, des êtres immondes qui sont repoussés de nos pagodes! »

« A quinze ans, Monsieur, on ne réfléchit guère, on vit; on chante tout le jour comme l'oiseau, tant que dure le printemps. Cette joie de la jeunesse est bonne pourtant, et, elle récrée ceux qui ne rient plus; voilà sans doute pourquoi plus on est vieux, plus on aime les enfants. Un jour, cependant, Sougandhie devint sérieuse, et cela parce qu'un petit officier, tout frais arrivé d'Europe, bien poudré, coiffé d'un chapeau à trois cornes, portant une culotte courte et des souliers à boucles, commandait l'exercice à sa compagnie sous les arbres de la promenade. Elle croit peut-être que les Européens sont encore vêtus de la même façon, la pauvre aveugle; depuis si longtemps ses yeux sont fermés!

« A cette époque-là, Monsieur, Pondichéry pouvait passer pour une des belles villes de l'Inde. Les Anglais l'avaient prise et ruinée une fois déjà, mais, à la paix, elle s'était relevée de ses désastres; des remparts l'entouraient de trois côtés. Quand la guerre éclata une seconde fois,

cinq mille hommes furent employés à creuser de nouveau les fossés, à refaire les fortifications. Il y eut bien des Hindous qui abandonnèrent la place pour se réfugier à Madras, à Trinquebar, dans la campagne; la ville, moins peuplée, se trouva mieux fournie de vivres. Le gouverneur, M. de Bellecombe, inspirait une grande confiance aux habitants par son courage et son habileté; on attendait l'ennemi de pied ferme.

« Au milieu de ces préparatifs de guerre, le jeune capitaine ne pensait point au plaisir. Sougandhie se cachait souvent derrière les arbres pour le regarder tout à son aise, tant elle le trouvait beau; il était blanc, rose, parce que le soleil de l'Inde ne l'avait pas encore noirci; sérieux et un peu triste, parce qu'il regrettait son pays de France. On dit pourtant qu'il y fait grand froid, que les bananes n'y peuvent mûrir, qu'on n'y voit point de.... »

Hanouman avait fait un bond hors de la pagode, parce qu'un serpent attiré par la lumière se glissait sous le palanquin. Nous appelâmes les porteurs pour nous aider à donner la chasse au reptile. — La France n'a point de ces dangereux animaux cachés dans toutes les maisons, dis-je à l'Hindou, et fort peu de ces odieux moustiques qui bourdonnent autour de la lanterne; ce sont là des compensations aux biens dont la nature l'a privée. — Avec cela, Monsieur, les Européens viennent en grand nombre dans notre pays, et nous n'allons guère dans le leur. Cependant, Sougandhie eût accompagné l'officier partout où il l'eût emmenée, car elle l'aimait. Après l'exercice, il allumait souvent un cigarre au fourneau de la lakchmî; la jeune fille lui présentait du feu comme si elle eût fait une offrande à l'idole de Tiroupatty. Après avoir lancé quelques bouffées en l'air pour s'assurer que le cigarre allait bien, l'officier la remerciait poliment et s'en allait sans faire attention à la pauvre fille, qui restait là immobile comme une statue, les deux mains croisées sur la poi-

trine. En revanche, bien d'autres Européens la regardaient au passage et lui disaient tout haut qu'elle était jolie; mais elle se détournait d'un air boudeur.

« Un jour, on battit le tambour pour toute la ville; une armée formidable cernait les remparts à peine achevés; il fallait se battre. On distribua tout autour des lignes de défense les soldats de la garnison, et les femmes leur portaient des vivres; Sougandhie chercha si bien le petit officier, qu'elle finit par le trouver sur un bastion, près d'une porte par laquelle les troupes françaises faisaient des sorties pour détruire les travaux de l'ennemi. Tous les jours, à la même heure, elle arrivait au rempart, portant sur sa tête un panier des meilleurs fruits qu'elle déposait auprès du capitaine; celui-ci recevait avec reconnaissance les dons de Sougandhie, riait un peu de la voir accourir tout essoufflée, et lui disait : « Merci, merci, mon enfant; après la guerre je te récompenserai. » A ces mots, la jeune fille ouvrait de grands yeux en le regardant avec émotion. Le soir, on la voyait aller dans le préau qui entoure l'église, et s'agenouiller au milieu des pauvres réunies là pour prier à haute voix; le matin elle travaillait avec sa mère pour préparer quelques gâteaux des plus fins qu'elle glissait dans sa corbeille. C'était une consolation pour la lakchmî de la voir entrer dans une vie nouvelle; elle comblait sa fille de caresses, et, au milieu des désordres d'une ville assiégée, ces deux femmes trouvaient le moyen d'être heureuses.

« Bien des fois les attaques de l'ennemi furent repoussées, mais à la fin, il serra la place de plus près. Les Anglais battaient le rempart et tiraient sur la rade avec dix-sept batteries; leur armée se montait à vingt-cinq mille hommes. Cependant, ce ne fut qu'après soixante jours de tranchée que le gouverneur capitula; il ne lui restait pas mille hommes, et aucun secours n'arrivait par terre ni par mer. Quelques jours avant la reddition, un combat

meurtrier se livra du côté du nord, dans la partie que défendait le jeune capitaine avec ses troupes blanches. Sougandhie, se frayant une route à travers les blessés, franchissant, les yeux fermés, bien des corps étendus sur son passage, arriva enfin près du bastion, au moment où l'officier, frappé au cœur par une balle, tombait à la renverse. La pauvre fille le regarda pâlir, serrer convulsivement son épée, et expirer... Elle fut si glacée d'épouvante qu'on l'eût crue morte aussi. Quand un soldat de la compagnie voulut l'éloigner du corps de son capitaine, elle se ranima tout à coup, se pencha sur le front blanc du jeune homme et y déposa un baiser. — Cette fille est folle, dit un sergent; elle veut donc se faire tuer; il pleut ici des balles et de la mitraille! — Les femmes n'ont rien à démêler ici, cria un soldat blessé, arrière? Emporte tes fruits et tes gâteaux.... Un boulet couvrit de terre tout le bastion et ensevelit à moitié le capitaine tué au premier rang. Alors, Sougandhie se mit à courir à travers la ville comme une gazelle poursuivie par une meute; au coin de la promenade, son pied heurta le tronc d'un arbre abattu par le canon, et elle tomba si rudement, qu'elle resta là longtemps sans connaissance. »

La nuit, il se fait toujours dans la campagne des bruits étranges; les animaux nocturnes (et ils sont en grand nombre) auxquels on ne songe guère durant le jour, dont on connaît à peine les noms, sortent de leurs retraites et commencent leurs promenades mystérieuses. Sous les tropiques, par les chaudes soirées d'été surtout, on entend se mouvoir à travers les buissons, courir dans l'herbe, sauter sur les branches des arbres, siffler dans l'air, des quadrupèdes, des reptiles, des oiseaux fantastiques, dont on ne distingue pas assez clairement les formes et les allures pour bien s'expliquer ce qui les occupe à pareille heure. Rien ne m'empêchait donc de croire que les rats trottant autour de la pagode, les hiboux planant au-des-

sus des statues, les chakals aboyant çà et là comme des sentinelles qui se répondent, pratiquaient, sous la direction du dieu Pouliar ou des géants de pierre, quelque chose de pareil au sabbat. La nuit ayant repris un peu de sa sérénité, la lune traversait avec plus d'éclat un ciel moins chargé de nuages; je lui savais gré de mériter cette épithète que lui donnent les poëtes de l'Inde : astre aux rayons froids, qui illumine sans chaleur! — Hanouman me versa une seconde tasse de thé :

« Sougandhie eût peut-être désiré de mourir en ce moment-là, reprit-il; elle vit encore, si cela peut s'appeler vivre ! La ville fut prise, et la jeune fille demeura plusieurs jours plongée dans un si profond chagrin qu'elle dépérissait rapidement. Mais à cet âge-là, Monsieur, on a tant de force et de jeunesse, qu'on revient à la vie tout d'un coup, sans qu'on le veuille même; il n'est pas dit, d'ailleurs, qu'on a été mis sur la terre pour ne souffrir qu'une fois. Un soir, sa mère ayant parlé d'aller dans la cour de l'église, parce que la petite cloche sonnait, Sougandhie secoua la tête : Non, non, s'écria-t-elle, votre Dieu ne m'a point écoutée; j'avais juré de me faire chrétienne s'il sortait sain et sauf des combats, et il est mort... Je retourne à la pagode. — Sans comprendre clairement les paroles de sa fille, la lakchmî fut atterrée de voir toutes ses espérances détruites; il arrive souvent, Monsieur, que des Hindous, après avoir été baptisés, redeviennent idolâtres quand la récolte est mauvaise, quand ils n'ont point obtenu du ciel ce qu'ils lui demandaient. — Elle est de race païenne, pensait la lakchmî; elle a du sang de brahmane dans les veines, et croit que Dieu doit être à ses ordres ! Puis elle se rappelait en rougissant les honteux mystères de la pagode. « Mon enfant, disait-elle en pressant les mains de sa fille, que vas-tu devenir au milieu de ces hommes que tu as offensés, de ces femmes qui ne t'aiment pas? Ne regretteras-tu pas ta mère? — Je danserai devant

l'idole, répondait Sougandhie, je suis née pour cela... Si on me maltraite, je me jetterai sous les roues du char pour que ma mort retombe sur celui qui l'aura causée !

« La pauvre enfant avait un peu perdu la raison ; malgré les supplications de sa mère, elle se sentait attirée vers cette vie vagabonde dont un moment de passion l'avait détournée. Quand sa résolution fut irrévocablement prise, elle s'enfuit. Pour la seconde fois, la lakchmî voyait sa fille lui échapper ; en vain l'appelait-elle en pleurant, aucune parole d'adieu ne répondit à ses larmes ; elle essaya de courir sur ses traces, mais sans pouvoir l'atteindre, et Sougandhie disparaissait dans la campagne quand elle arriva elle-même auprès des remparts à moitié détruits.

« Mon Dieu ! criait-elle, pourquoi l'ai-je retrouvée ! Et elle restait là immobile, suffoquée par les sanglots. Les cipayes occupés à garder la porte de la ville avaient ri de voir cette femme boiteuse s'élancer d'un pas inégal à la poursuite d'une enfant si leste. Les passants s'assemblèrent ; on crut qu'une pauvre fille échappait aux mauvais traitements d'une mère impérieuse, et on applaudit à la fuite de celle qui se sauvait avec la rapidité de l'antilope. La lakchmî, humiliée, baissait les yeux. Il y a des ingratitudes qui navrent le cœur ! Sougandhie était encore bien jeune pour comprendre que cette fois son étourderie, son entêtement équivalaient presque à un crime. Quant à sa mère, elle se voyait la risée d'une foule sans pitié au moment où toute sa tendresse débordait, où sa douleur aurait dû lui attirer le respect et les sympathies de chacun. Dans cette crise terrible, ses premiers instincts reprirent le dessus ; elle oublia de pardonner. Va, va, dit-elle, cours à tes dieux ! qu'ils t'accueillent s'ils le veulent, qu'ils t'accordent tous les jours que tu me retranches ; mais puisses-tu les passer dans la misère et l'abandon !

« Sougandhie était deux fois maudite. La malédiction de son père s'accomplit bientôt; comme elle marchait vers la pagode, par une nuit d'orage semblable à celle-ci, un éclair la rendit aveugle. Les paroles de sa mère ont eu leur effet aussi, car sa vie se prolonge dans l'abjection et la solitude. La lakchmî sentit plus de chagrin d'avoir maudit sa fille que de l'avoir perdue; ce fut pour elle un remords. On ne la vit plus vendre ses gâteaux sous les arbres de la promenade, et il y a tout lieu de croire qu'elle ne survécut pas longtemps à cette triste journée. »

— Tout bien calculé, l'aveugle doit avoir près de quatre-vingts ans, demandai-je à l'Hindou; comment est-elle venue ici? Depuis combien d'années niche-t-elle dans cette pagode?

« Oui, Monsieur, elle a bien quatre-vingts ans, répondit Hanouman, et l'on prétend qu'elle achèvera son siècle. Le jour où elle quitta sa mère, ce fut ici qu'elle se sauva; un *djogui*, un pénitent, logé dans ce petit temple, lui donna asile et s'offrit de la conduire à Tiroupatty, malgré la mauvaise saison, dans l'espérance d'être récompensé par les brahmanes; mais quand elle perdit la vue sur la route, il l'abandonna. Tour à tour elle fut prise et laissée par des pèlerins, par des *Sounyassis* qui la faisaient chanter dans les villages et gardaient pour eux les aumônes qu'elle leur attirait. Dieu sait combien de voyages elle a entrepris dans les provinces du sud sans trop savoir où elle allait, sans arriver jamais là où elle désirait se rendre. A la voir si jeune, si affligée, on en avait peur; d'abord on l'accueillait, puis bientôt on la repoussait.

« Enfin, par hasard, Sougandhie, s'étant trouvée près de ces hideuses statues, se rappela le repos dont elle avait joui, après une journée de fatigue, sous le toit de la pagode; elle se fit conduire au pied des sept géants et ne voulut plus s'éloigner de leur voisinage. La plus grande

des deux petites pagodes, celle où nous sommes, devint son asile jusqu'à ce qu'un mendiant étranger l'en chassât. Pendant quelques années, une fille infirme, haute comme le palanquin, associa sa misère à celle de l'aveugle. Toutes les deux elles allaient demander l'aumône sur la route; la petite mendiante avertissait Sougandhie de l'approche des passants, et celle-ci chantait, comme elle a fait ce soir, Monsieur, quand nous sommes venus de ce côté. Des jongleurs de Madras, qui se rendaient de Madouré dans leur pays, vinrent par hasard camper auprès de ces statues; la petite fille infirme leur parut de taille à être escamotée; ils lui proposèrent de les suivre, et elle partit.

« Depuis ce temps-là, Sougandhie est seule; il y a longtemps qu'elle serait morte, sans doute, si quelque puissance surnaturelle ne lui envoyait des secours, des aumônes, quelques grains de riz par la main des voyageurs. Ainsi elle vit, elle végète, répétant ses chansons et ne se rappelant rien autre chose de sa jeunesse. Il ne lui reste plus assez de raison, après tant de souffrances, pour regretter ni pour se repentir. »

Les porteurs de palanquins étaient debout; ils regardaient l'horizon et causaient entre eux, fumant l'un après l'autre dans un vieux narguilé cette drogue abrutissante qu'on appelle *bhang*. Comme les chevaux des caravanes, ils venaient de s'éveiller instinctivement quelques heures avant le jour; le temps paraissait assez beau désormais pour risquer le départ. La pluie ayant rafraîchi l'atmosphère, j'espérais goûter dans le palanquin un sommeil dont tout voyageur, en pareille occurrence, eût senti le le besoin. « En vérité, me disais-je, voilà une nuit singulière passée en étrange compagnie! Que n'ai-je les crayons de Goya pour fixer les traits des personnages à moitié fantastiques dont je suis entouré! »

Tandis qu'Hanouman rangeait mon mince bagage, j'eus

la curiosité de voir de plus près la vieille aveugle ; elle semblait respirer plus librement après cet orage qui lui avait causé de si vives terreurs. Ses cheveux gris et longs encore flottaient en désordre sur son cou maigre et ridé ; peut-être dormait-elle, car elle frissonna à mon approche, et articula quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas. Sans lui adresser la parole, je me mis à chanter un air indien dont j'avais eu souvent les oreilles étourdies ; air assez gracieux, du reste, quand il n'est pas accompagné par un orchestre discordant. Tout à coup l'aveugle se dressa comme un spectre, tourna ses yeux éteints autour d'elle, les leva vers le ciel, comme si elle eût cherché à se souvenir ; puis elle arrondit peu à peu ses bras maigres, et s'accrochant à une note plus haute qui lui rappelait toute la phrase musicale, elle entonna, d'une voix encore vibrante, cette espèce de ballade. Ses mouvements étaient trop tristes pour paraître grotesques ; une telle misère eût fait pleurer plutôt que rire. Peu à peu elle baissa le ton, posa un genou en terre, et imita la pantomime de la danseuse qui s'agenouille pour exprimer l'attitude suppliante de la maîtresse de Krichna aux pieds de son amant. La mesure se ralentissait toujours, des larmes coulaient des yeux de Sougandhie ; elle les cacha dans ses mains et retomba sur son lit de paille, anéantie par une douloureuse fatigue. Au risque d'agir dans le sens de la double malédiction qui pesait sur elle, en cherchant à prolonger sa malheureuse existence, j'avisai au moyen de lui faire parvenir, à jours fixes, quelques poignées de riz. Hanouman fut chargé de l'en avertir.

Le palanquin se balançait aux épaules des quatre parias. Je jetai un dernier regard sur l'image bouffonne de Pouliar, la plus gravement comique entre toutes celles qu'on voit dans les pagodes, sur les statues des sept géants antéduliviens à la face hébétée, et laissant derrière moi les lépreux assoupis dans leur hutte, Sougandhie qui,

à force de souffrir, avait oublié sa fatale histoire, je sautai dans le palanquin. « Allons, criai-je aux porteurs, en route ! puissiez-vous ne plus boire de vin de palmier avant de m'avoir déposé sur la grande place de Pondichéry. »

« En route, en route ! » fit Hanouman d'un ton d'autorité, et nous partîmes au pas de course.

YU-KI LE MAGICIEN

LÉGENDE CHINOISE.

Nous avions doublé le cap de Bonne-Espérance; l'albatros et l'oiseau des tempêtes ne voltigeaient plus autour de nos mâts, l'Océan se calmait. Les passagers, que le gros temps avait forcés de se tenir enfermés dans leurs cabines, reparaissaient sur le pont; les dames elles-mêmes jetaient sur les vagues un regard plus rassuré. Une jolie brise de sud-est nous poussait gaiement vers le tropique, et notre navire, toutes voiles au vent, faisait jaillir des tourbillons d'écume sous sa proue cuivrée. Sur les vergues et le long des haubans, les matelots joyeux travaillaient à réparer les avaries causées par les orages du Cap : le temps passait vite pour eux; mais nous, dont les journées s'écoulaient à regarder voler les nuages sur l'azur du ciel, nous trouvions les jours un peu longs. Quand venait le soir surtout et que la brise semblait prête à s'assoupir, la crainte de tomber dans un calme plat nous rendait plus impatients. L'ennui, ce fléau des longues traversées, menaçait de se déclarer à

bord. Il était déjà question de jouer des charades, remède héroïque, mais trop souvent inefficace : en attendant, de jeunes créoles s'exerçaient, sous la direction des dames, à faire du filet et de la tapisserie. Une demi-douzaine d'enfants, que leurs parents conduisaient en Europe, se livraient autour de nous à de bruyants ébats : ils couraient comme des fous sur le pont au milieu de l'équipage, jouaient à cache-cache derrière les caronades, et transformaient en escarpolettes toutes les cordes qui leur tombaient sous la main. Que leur importait la mer ? Trop petits pour la voir par-dessus le bord, ils folâtraient sur ce plancher mobile sans même comprendre que l'abîme était sous leurs pieds. — Heureux âge ! — disaient les mères qui suivaient leurs mouvements avec sollicitude, et le mousse chargé de fourbir le cuivre de l'habitacle était prêt à quitter son monotone travail pour se joindre à leurs jeux.

Parmi les sages que renfermait notre navire, — j'appelle ainsi ceux qui faisaient preuve de patience et savaient s'occuper,—se trouvait un abbé. Chaque jour, il se levait assez tôt pour voir le premier rayon de soleil ; la récitation du bréviaire lui prenait quelques heures, et le reste du temps, il l'employait à lire. Rarement il se mêlait aux conversations des autres passagers ; le soir, après avoir pris le thé sur la dunette avec nous, il descendait à la grande chambre et feuilletait de gros livres que lui seul pouvait comprendre. Quelquefois une dame, poussée par la curiosité, s'approchait de lui et demandait : Que lisez-vous donc là, monsieur l'abbé ? —Du chinois, madame, répondait-il.—Ah ! mon Dieu ! disait une autre, où avez-vous pris ces grimoires-là, monsieur l'abbé ? — A Pékin, répliquait-il. — De ces courtes réponses, nous inférions que ce prêtre avait été missionnaire en Chine : mais nous en tirions aussi cette conclusion, qu'il vivait encore, par la pensée et par le souvenir, dans un monde trop différent du nôtre pour qu'il ne se trouvât pas

dépaysé au milieu de nous. Durant les deux premières semaines de navigation, nous l'avions laissé continuer en paix le cours de ses lectures; puis étaient survenues les tempêtes du Cap, pendant lesquelles chacun avait assez à faire de songer à soi. Ce ne fut donc qu'en abordant une mer plus tranquille, des zones plus douces, qu'il nous vint à l'esprit d'entamer avec l'abbé des relations plus suivies. Un soir qu'il allait se retirer après le thé, selon son usage, une jeune dame créole le pria de rester avec nous.

—Pourquoi nous fuyez-vous ainsi, monsieur l'abbé? lui dit-elle. Vous seriez-vous figuré par hasard que votre présence peut gêner?

—Madame, répondit à voix basse le missionnaire, nos matelots français sont plus superstitieux qu'ils n'en ont l'air; ils s'imaginent qu'un prêtre à bord leur porte malheur : nous sommes ce qu'ils appellent des *figures à vent debout*. Si je me montre trop souvent sur le pont, ils se laisseront aller à murmurer contre moi; si, au contraire, je ne me mêle à eux qu'avec discrétion, ils m'accueilleront comme un homme qui sait se tenir à sa place, et avant que nous ayons passé la ligne, je serai leur ami. Il ne faut jamais heurter de front les préjugés...

—Vous avez été en Chine? demanda un des jeunes gens qui supportaient avec le moins de résignation les ennuis de notre prison flottante.

L'abbé s'inclina avec modestie.

—Combien de temps?

—Quinze ans.

—Pendant ces quinze années, vous avez dû avoir bien des aventures? dit un touriste qui venait de chasser l'éléphant dans le Maissour; seriez-vous assez bon pour nous en raconter quelqu'une?

—Il ne peut arriver en Chine à un pauvre missionnaire qu'une seule aventure, répliqua l'abbé: c'est de

tomber entre les mains des mandarins, d'avoir la tête tranchée, ou d'expirer dans les supplices.

— Si vous nous contez une de ces histoires-là, reprit la jeune dame qui, la première, avait adressé la parole à l'abbé, je ne pourrai m'empêcher de l'écouter jusqu'au bout; mais je vous jure que je m'évanouirai... Voilà que j'y pense malgré moi, et cette nuit j'aurai une attaque de nerfs! En vérité, monsieur l'abbé, vous me devez un petit conte pour effacer de mon esprit les impressions terribles que vous y avez fait naître! Voyons, un petit conte de fées, de sorciers, à votre choix, pourvu que l'action se passe dans votre vilaine Chine, et dût-il commencer, comme ceux qui ont bercé mon enfance, par ces simples mots : Il y avait une fois...

L'abbé demanda la permission de descendre dans sa cabine pour y feuilleter un de ses gros livres chinois; il reparut bientôt sur le pont, tenant à la main un volume imprimé sur papier de soie, et prit place en un coin de la dunette. Tous les passagers firent cercle autour de lui; les enfants, attirés par la curiosité, s'assirent sur des pliants, bien résolus à écouter de toutes leurs oreilles..

— Je ne pense pas que vous exigiez de moi une traduction littérale, dit l'abbé après s'être recueilli pendant quelques instants. Autant que je pourrai le faire sans nuire à la clarté du récit, je supprimerai les noms propres; enfin, si, emporté par mon texte, je m'oubliais jusqu'à employer des locutions trop chinoises, je compte sur mon auditoire pour me rappeler à l'ordre.

Ces conditions ayant été acceptées, l'abbé commença en ces termes :

— Tous les peuples qui occupent une grande place dans l'histoire ont eu à traverser des époques de crises, des temps de révolutions et d'anarchie où la société semblait près de périr. La Chine n'a point échappé au sort com-

mun. Durant la longue carrière qu'elle a fournie, ces douloureuses épreuves se sont plus d'une fois renouvelées pour elle; la plus terrible fut celle que les historiens ont nommée l'*interrègne des trois royaumes*. Pendant près d'un siècle, le Céleste Empire fut en proie aux guerres civiles et aux guerres de religion. Des rêveurs, qui s'érigeaient en prophètes et se prétendaient inspirés, proclamaient partout que le peuple devait faire pénitence et qu'une ère nouvelle se préparait. Il leur suffisait, pour guérir toutes les maladies, de prononcer sur quelques gouttes d'eau des formules mystérieuses; le vent et la pluie obéissaient à leur voix; l'avenir n'avait pas de secrets pour eux, et ils connaissaient l'art de ne pas vieillir. Cinq cent mille hommes se levèrent en armes à l'appel de ces illuminés qui se disaient envoyés par le ciel; ils avaient adopté pour signe de reconnaissance une pièce d'étoffe jaune dont ils se couvraient la tête : de là le nom de *Bonnets-Jaunes* que l'histoire leur a conservé.

Ce ne fut pas sans peine que les troupes impériales triomphèrent de ces rebelles, qui ne reconnaissaient plus l'autorité du souverain, commettaient toutes sortes de brigandages et avaient juré la ruine de la société entière, quitte à la reconstruire plus tard sur un nouveau plan. Si les Chinois lisaient les annales de notre Europe chrétienne et civilisée, ils croiraient retrouver les descendants de leurs *Bonnets-Jaunes* dans les millénaires, les hussites, les Albigeois et tant d'autres sectaires. L'Orient, qui nous a envoyé sa lumière,— *ex Oriente lux*,— y a aussi mêlé quelques ténèbres. Si j'accorde la priorité aux Chinois, c'est que les événements auxquels je fais allusion se passaient il y a plus de quinze siècles; pour la Chine qui est si vieille, cette haute antiquité n'est que le moyen âge.

La défaite des *Bonnets-Jaunes* ne ramena pas le calme dans l'empire. Les sectaires avaient été dispersés, leurs

chefs avaient péri, mais leurs doctrines vivaient encore dans l'esprit des peuples. Le respect pour les traditions et la foi dans la durée des institutions anciennes, qui ont toujours fait la solidité et la force de ce grand pays, n'exerçaient plus sur les cœurs la même influence. Les mandarins qui avaient tenu tête aux rebelles penchaient à croire comme eux que la dynastie régnante, celle des Han, allait bientôt s'éteindre. Parmi les généraux auxquels l'État devait son salut, il y en avait plus d'un qui cherchait à exploiter à son profit cette croyance populaire. La force matérielle l'emportait sur les idées : aux prophètes succédèrent les prétendants. Chaque gouverneur de province se coupait, dans ce grand empire démembré, une principauté à sa taille, et la féodalité, armée de pied en cap, reparaissait sur tous les points du territoire. Pendant cette période d'anarchie, le trône fut occupé successivement par deux ou trois petits princes qui n'avaient d'empereur que le nom. Ils végétaient sans puissance au sein d'une cour corrompue, tenus en tutelle par d'ambitieux ministres, qui prenaient près de ces rois fainéants le rôle de maires du palais. D'autre part aussi, les principautés qui s'étaient formées à la faveur d'une révolution et par suite de guerres civiles n'eurent qu'une durée éphémère; elles firent retour à l'empire les unes après les autres, à l'exception de deux qui se constituèrent en royaumes pour quelque temps encore. C'est du fondateur de l'un de ces deux royaumes, — Sun-tsé, prince de Ou, — que j'ai à vous entretenir, et vous conviendrez que, pour un Chinois, son nom n'est pas trop baroque.

Sun-tsé avait de la bravoure, de l'audace; l'histoire lui accorde quelques traits de ressemblance avec Charles le Téméraire, et ses États, comparés au reste du Céleste Empire, ne le cédaient point en importance aux belles provinces que gouvernaient les ducs de Bourgogne. Il reconnaissait encore la souveraineté de l'empereur et

l'avait aidé à pacifier des contrées rebelles; mais, pour prix de ses services, il réclamait le titre de général en chef de la cavalerie, ou, si vous voulez, un rang égal à celui de grand-connétable. La cour, par l'organe du puissant ministre qui l'opprimait elle-mêmc, lui refusa cette satisfaction. « Puisque l'empereur ne veut pas m'assurer le titre que j'ambitionne comme prix de mes services, s'écria le prince de Ou avec colère, j'irai moi-même à la tête de mes troupes le lui arracher de vive force ! »

Il avait prononcé ces menaçantes paroles devant ses mandarins assemblés; un officier qui demeurait fidèle au souverain ne put les entendre sans frémir. A peine sorti du palais, il se décide à avertir la cour des projets de son maître. Un billet écrit de sa main est confié par lui à un messager qui monte à cheval la nuit et fait route vers la capitale par des chemins détournés; aux premières lueurs du jour, il arrive sur les bords d'un fleuve où le prince de Ou entretenait des postes militaires pour garder ses frontières. Aucune barque ne se montre sur les eaux; partout où le courant moins rapide et les flots moins profonds semblent promettre au cavalier un passage facile, les soldats veillent appuyés sur leurs lances, le bouclier sur l'épaule. Les démarches de l'émissaire leur paraissent suspectes; ils l'arrêtent, et la dépêche qu'il avait cachée dans le pli de sa ceinture tombe entre leurs mains. Le chef du poste, ne reconnaissant point sur cette lettre le cachet du prince son maître, se hâte de la porter à celui-ci. Il arrive au palais hors d'haleine, franchit la double haie des gardes, et, tombant à genoux, remet à Sun-tsé lui-même le mystérieux billet. Le prince rompt le cachet avec empressement; ces lignes écrites de la main d'un traître allument dans ses yeux un éclair de fureur : il ordonne que l'officier coupable lui soit amené.

— Que vous ai-je donc fait, lui dit-il avec une surprise

douloureuse, pour que vous fassiez déjà creuser ma tombe?

— Sire, répliqua l'officier en balbutiant, j'affronterais pour vous dix mille morts!...

— Non, répondit Sun-tsé en lui montrant sa dépêche, c'est trop de dévouement! vous ne donnerez votre vie qu'une fois, pour expier votre trahison.

Sur un geste du prince, les gardes saisirent l'officier, et il fut étranglé à l'instant. La famille du supplicié se hâta de prendre la fuite; d'après les lois chinoises, on punit de mort les parents de ceux qui se sont rendus coupables du crime de lèse-majesté. Le cadavre de l'officier resta exposé au milieu du marché pendant tout un jour; personne n'osait témoigner, en le regardant, ni chagrin ni commisération. Cependant, parmi la foule sur laquelle planait ce triste trophée de la colère du prince se trouvaient trois clients du supplicié. Réunis là par hasard, le désir de contempler de plus près les restes de celui dont ils avaient reçu des bienfaits les porta à se rapprocher du fatal poteau. Ils se serrèrent silencieusement la main et s'éloignèrent de ce quartier populeux, où tant d'oreilles pouvaient les entendre. Arrivés hors de la ville, ils donnèrent un libre cours à leur douleur, et jurèrent devant le ciel et la terre de venger les mânes de leur patron. Dès ce moment, ils ne songèrent plus qu'à mettre à exécution leur hardi projet; l'occasion qu'ils attendaient avec anxiété ne tarda pas à s'offrir. Sun-tsé avait ordonné une partie de chasse; il la faisait en grand, selon l'usage des princes de la Chine, et cet exercice, qu'il aimait passionnément, entretenait dans son âme belliqueuse des instincts de guerre et de conquête. Son armée l'accompagnait tout entière; l'infanterie marchait en formant un cercle immense dans lequel les tigres et les panthères, traqués par les cavaliers, bondissaient éperdus au milieu des daims et des cerfs. Les lances des fantassins brillaient au soleil sur les flancs d'une haute montagne: les mandarins à cheval,

l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, fouillaient les buissons, au-dessus desquels on n'apercevait que la houppe de soie rouge fixée à leurs casques; mais le plus actif de tous, c'était Sun-tsé. Monté sur un cheval fleur de pêcher, aux jambes fines et grêles, qu'il avait fait venir à grands frais de Tartarie, il galopait en avant de ses officiers, impatient de lancer la première flèche. Le cercle des fantassins commençait à se rétrécir, et le prince traversait un hallier, quand un grand cerf, à la tête chargée de magnifiques ramures, se leva devant lui. Un cri de joie échappa au jeune prince; mais, comme il se détournait pour plonger la main dans son carquois par-dessus son épaule, il aperçut dans une touffe de bambous trois hommes qui le regardaient, debout et immobiles.

— Qui êtes-vous? demanda Sun-tsé, que faites-vous là?

— Nous sommes des gardes de votre altesse, répondirent-ils; nous guettons le cerf!

— Sans s'arrêter plus longtemps à les interroger, le prince lâche la bride à son cheval et se penche en avant; l'animal, au lieu de partir en ligne droite, se cabre, fait un bond de côté et laisse le temps à l'un des trois hommes d'enfoncer sa lance dans la cuisse de Sun-tsé. — A moi les gardes! crie le prince. — Et, tirant son cimeterre d'une main ferme, il cherche à parer les nouveaux coups que lui portent les trois assassins. La lame du sabre rencontre le bois de la lance et se brise; Sun-tsé jette avec colère la poignée inutile: de riches diamants la décoraient, mais il les eût tous donnés pour la pointe d'acier qui venait de voler en éclats. A peine ce premier ennemi l'avait-il atteint, qu'un autre lui décoche une courte flèche dont le fer le blesse à la joue; le sang coule sur son visage et souille les broderies qui étincellent sur sa tunique. Vaincu par la douleur, il rugit comme un lion; il arrache courageusement le trait qui lui déchire la face, le pose sur la corde de son arc, et le lance avec un cri de rage à travers

la poitrine de l'homme qui l'a frappé. Aussitôt les deux autres se précipitent sur le prince; avec la pointe et le bois de leurs piques, ils lui portent de rudes coups. Sun-tsé, qui vient de perdre son sabre, et dont toutes les flèches ont été jetées à terre pendant cette lutte terrible, n'a pour se défendre que le bois de son arc; il s'en fait une arme redoutable et résiste aux attaques de ses deux adversaires. Cependant il a reçu dix coups de lance; son cheval, criblé de blessures, s'affaisse sur ses jarrets. C'en était fait du prince de Ou, quand un des généraux, surpris de ne plus le voir galoper dans la campagne, arriva avec quelques cavaliers sur le lieu du combat. Les assassins, en voyant les cavaliers, avouèrent hautement qu'ils avaient voulu tuer le prince pour venger leur patron mis à mort, et ils tombèrent percés de coups. L'état du prince lui-même réclamait de prompts secours. Le général qui venait de le sauver essuya d'abord le sang qui coulait de ses blessures; puis, coupant avec son sabre un morceau de sa tunique, il attacha son maître en croupe et l'emmena au palais. Un habile médecin déclara que la flèche dont la pointe avait entamé l'os de la joue de Sun-tsé était empoisonnée; il espérait guérir le malade, mais à la condition que celui-ci garderait pendant trois mois le repos le plus absolu. « Surtout, disait le docteur, que Votre Altesse évite tout mouvement de colère! »

Impétueux et violent comme il l'était, le prince de Ou ne pouvait rester trois heures dans l'inaction; cependant la force de la douleur, plus puissante que les prescriptions du médecin, le retint au lit pendant une vingtaine de jours. Il commençait à se trouver mieux, quand un mandarin qu'il avait envoyé en mission à la capitale revint près de lui; il le fit appeler aussitôt pour l'entretenir des projets qui fermentaient dans sa tête.

— Eh bien! lui demanda-t-il, que dit-on de moi là-bas?

— On a peur de Votre Altesse à la cour, répondit le

mandarin. Le ministre qui gouverne au nom de l'empereur a dit devant votre serviteur en soupirant : Le jeune lion est désormais un rude adversaire ; ses griffes ont eu le temps de croître !

— Ah ! s'écria le prince avec un sentiment d'orgueil, ils me craignent enfin !... Et les conseillers qui entourent cet arrogant ministre, comment me jugent-ils ?

— Comme leur maître, répliqua le mandarin. Il y en a un cependant qui, par flatterie sans doute, a parlé de votre altesse en termes moins mesurés...

— Qu'a-t-il dit, demanda Sun-tsé — Le mandarin gardait le silence, n'osant rapporter les expressions trop hardies du conseiller impérial.

— Eh bien ! reprit Sun-tsé, parlez !... ou je regarde votre désobéissance comme une trahison !

— Puisque Votre Altesse l'ordonne, j'oserai rapporter devant elle ce qu'a dit ce misérable. Il s'est permis de dire, — c'est lui qui parle, — que le prince de Ou ne doit inspirer à personne des craintes sérieuses. C'est un étourdi qui ne sait rien prévoir, a-t-il ajouté ; quand il aurait un million de soldats à ses ordres, il n'est pas de taille à prendre le rôle d'usurpateur... Il est hardi, téméraire sur le champ de bataille, mais nul dans le conseil. Un jour, il périra de la main d'un assassin vulgaire !

A ces mots, Sun-tsé oubliant les conseils du médecin, laisse éclater sa colère ; il s'emporte contre le ministre, qu'il accuse d'avoir soudoyé les trois assassins. Levant les deux mains au ciel, il jure de se rendre maître de la capitale, de tuer le tout-puissant ministre, et de saisir, au milieu du palais, la personne sacrée de l'empereur. Sans attendre que ses blessures soient guéries, il convoque les officiers ; dès le lendemain, il voulait dresser le plan de cette nouvelle campagne. Autant il était impatient de recommencer la guerre, autant les mandarins soupiraient après la paix.

— Le médecin a conseillé à Votre Altesse un repos ab-

solu de trois mois, disaient-ils tous à l'envi ; faut-il, pour un accès de juste colère, compromettre le salut de votre auguste personne ?

— Il y a à la cour un misérable qui m'a insulté, répondait le prince de Ou ; puis-je supporter l'affront que m'a fait un homme de rien ? J'irai à la capitale, vous dis-je, j'irai regarder l'empereur face à face, pour leur apprendre à tous quel homme je suis !

Les exhortations des mandarins civils et militaires ne produisirent aucun effet sur l'esprit ardent de Sun-tsé. Son orgueil blessé le faisait plus souffrir que les coups de lance et la flèche empoisonnée. Dès le lendemain, il se revêtit de sa tunique brochée d'or, et rassembla toute sa petite cour dans une galerie ouverte qui s'étendait au-dessus du rempart de sa capitale, et faisait face à la grande rue du marché. Une collation y était servie ; déjà la coupe de vin passait de main en main. Le prince, assis sur un siége élevé, contemplait avec joie la foule qui s'agitait au pied de la galerie avec le bruit d'une mer retentissante : il renaissait à la vie, à l'espérance. Tout à coup, au moment où il allait boire lui-même au succès de sa future campagne, il s'aperçut que les mandarins et les grands officiers, après s'être parlé entre eux à voix basse, quittaient leurs siéges pour descendre dans la rue. Depuis le haut de la galerie jusqu'en bas, c'était comme un flot ondoyant de tuniques aux broderies éclatantes qui s'écoulait majestueusement et en silence, tandis que le prince demeurait seul à sa place d'honneur.

— Qu'y a-t-il ? demanda Sun-tsé aux gardes debout derrière lui.

— Sire, répondirent ceux-ci, c'est le magicien Yu-ki, un immortel, un homme doué de facultés plus qu'humaines, qui traverse la rue ; vos mandarins sont allés lui rendre leurs hommages.

Le prince se penche sur le balcon et regarde : il voit un

homme de haute taille, aux cheveux blancs comme la neige, à la barbe argentée. On dirait un vieillard centenaire, et pourtant son visage a la fraîcheur de l'adolescence. Sa main s'appuie sur un bâton blanc et léger comme la tige du chanvre; ses vêtements flottants l'enveloppent sans peser sur lui; ils semble qu'ils le soutiennent comme une nuée, comme le plumage soutient l'oiseau.

Tout dénote en lui un de ces docteurs de la secte des Tao-ssé qui savent conserver une éternelle jeunesse en se nourrissant du suc de certaines plantes mystérieuses. Il se tient debout au milieu de la grande rue; les mandarins civils, les conseillers, les généraux, l'entourent en se prosternant; les habitants de la ville brûlent des parfums devant lui. Insensible aux hommages qu'on lui adresse, le vieillard lève les yeux au ciel avec un doux sourire.

C'est un sorcier! un magicien! s'écria le prince; qu'on le saisisse, qu'on me l'amène!

— Seigneur, répondirent les courtisans qui commençaient à remonter dans la galerie, ce vieillard est né loin d'ici, dans les contrées orientales, mais il a fait tant de voyages dans cette province, que nous le considérons comme un compatriote. Il passe les nuits dans la méditation; le jour il brûle des parfums en l'honneur des esprits et enseigne la doctrine des anciens sages. Avec quelques gouttes d'eau sur lesquelles il a prononcé des formules magiques, il guérit tous les maux; c'est un fait dont tout votre peuple rend témoignage. Nous voyons en lui l'esprit qui protége ce royaume...

— Folies que tout cela! interrompit Sun-tsé; qu'on me l'amène!

— Lui, le divin mortel!... repartirent les courtisans. Si Votre Altesse daignait recevoir ses conseils, faire soigner par lui les blessures qui mettent en péril sa précieuse existence...!

— On me désobéit? s'écria le prince en portant la main sur son cimeterre.

Les gardes effrayés allèrent saisir le vieillard : quand il fut devant lui, le prince le regarda des pieds à la tête, et lui dit avec l'accent du mépris :

— Oses-tu bien, en ma présence, pervertir aussi effrontément le cœur de mon peuple?

— Le pauvre vieillard présent devant vous, répondit le magicien, est le supérieur d'un couvent situé à l'est, dans les montagnes. Il y a près d'un siècle, étant à cueillir des simples dans la vallée, il trouva au bord d'une fontaine un livre magique écrit en caractères rouges. Ce livre enseignait l'art de dompter ses passions, de réprimer ses mauvais désirs; il contenait aussi toutes les recettes qui sont propres à guérir les maux physiques de l'humanité. Le pauvre religieux les a lues et étudiées; il a publié les enseignements qu'il tenait du ciel, converti et guéri les hommes de l'empire, et cela, sans jamais accepter le plus modique salaire. Comment donc pourrait-il corrompre le cœur ou l'esprit des sujets de Votre Altesse?

— Vous n'acceptez aucun salaire? demanda Sun-tsé, c'est très-bien; mais vous ne refusez ni la nourriture, ni les vêtements, ni les parfums dont on vous fait l'offrande... Vous êtes un sorcier, un rebelle de la race des *Bonnets-Jaunes*; des gens comme vous ont toujours été le fléau de l'empire... Je ne puis, en vérité, vous laisser vivre. — Et il donna l'ordre de décapiter le vieillard.

Un des conseillers du jeune prince lui fit observer que ce docteur se montrait depuis bien des années dans le pays, qu'il y était connu et aimé de tout le monde; son talent dans l'art de guérir, son désintéressement, sa vie exempte de reproches, lui avaient fait dans la ville même beaucoup de partisans : le mettre à mort, ce serait s'aliéner l'esprit des populations.

— Bah! reprit Sun-tsé, ce prétendu immortel n'est qu'un

grossier montagnard, un paysan hypocrite; j'ai envie d'essayer sur son cou le tranchant de mon cimeterre.

A ces mots, les mandarins éperdus se précipitèrent aux pieds du souverain; mais leurs supplications ne servirent qu'à l'exaspérer. Il ordonna de charger de fers le vieillard, de lui mettre la cangue et de le jeter en prison. Résister aux ordres du maître, c'était risquer sa tête : les mandarins se retirèrent sans proférer une seule parole. Toutefois ils ne se tenaient pas encore pour battus; à peine de retour dans leurs palais, ils dirent à leurs femmes de se rendre en corps près de la mère du jeune prince et de la prier d'intercéder en faveur du divin vieillard. Aussitôt la mère de Sun-tsé fit appeler celui-ci dans ses appartements.

— Mon fils, lui dit-elle, j'apprends que vous avez fait jeter en prison un immortel vénéré de tous vos sujets. C'est lui, sachez-le bien, qui a donné la victoire à vos armées; n'a-t-il pas aussi guéri les malades dans tous vos États? Il nous a donc rendu de grands services, à vous, à l'armée, au peuple; gardez-vous bien de le faire périr.

— C'est un sorcier, ma mère, un homme dangereux, reprit le jeune prince; il pervertit l'esprit de mes sujets; n'est-il pas cause que mes propres officiers ne me témoignent plus les mêmes égards et que mes mandarins me refusent obéissance? Ne m'ont-ils pas laissé seul au milieu d'un banquet pour aller se prosterner aux pieds de ce vagabond? Ma voix a-t-elle pu les arrêter? Encore une fois cet homme me ravit l'affection de mes sujets! — Et comme sa mère le suppliait de faire grâce au vieillard : — Je vous en conjure, reprit-il, n'écoutez pas les vains propos de ces femmes : cet homme doit périr.

Sun-tsé, en quittant sa mère, alla dire aux geôliers de faire sortir le magicien de sa prison. Ceux-ci avaient dégagé le vieillard de sa cangue et délié les chaînes qui chargeaient ses pieds et ses mains; car ils le traitaient

avec le respect et la tendresse qu'ils eussent témoignés à un père. Cette particularité ne fut pas ignorée du prince, il châtia sévèrement ces geôliers trop sensibles, et jugea qu'il était temps d'en finir avec un si étrange prisonnier. Les paroles de sa mère qu'il vénérait, — la piété filiale est la grande vertu des Chinois, — n'avaient rien pu sur lui; la requête que lui présentèrent collectivement ses mandarins n'eut d'autre effet que de le confirmer dans son dessein.

— Vous êtes versés dans la connaissance des livres anciens, dit-il aux mandarins; vous savez donc tous quel a été le sort des empereurs et des rois assez fous pour prêter l'oreille aux vaines rêveries de ces fourbes qui prétendent avoir des relations avec les esprits supérieurs : est-ce bien à vous de donner aux populations de si dangereux exemples? Cet homme, je vous le répète, a déjà sa place marquée parmi les génies malfaisants; cessez de signer des requêtes en sa faveur, de promener au bas d'un placet votre pinceau fleuri, car, je le répète, je ferai tomber la tête de ce sorcier!

— Sire lui dit un conseiller, je sais pertinemment que ce divin docteur a le pouvoir de faire souffler le vent et tomber la pluie au gré de ses prières. Une longue sécheresse désole vos États; daignez lui ordonner de demander au ciel les eaux bienfaisantes dont les récoltes ont si grand besoin; s'il réussit, sa grâce sera la récompense du service qu'il vous aura rendu.

— Soit, répliqua Sun-tsé que commençaient à fatiguer ces sollicitations réitérées; soit, je verrai au moins ce que sait faire cet imposteur.

Aussitôt les mandarins courent à la prison; une seconde fois le divin docteur est délivré de ses fers et de sa cangue. Il arrive, calme et serein, sur la grande place; son regard souriant ne dénote ni inquiétude, ni rancune, ni colère; sa démarche est assurée; seulement le poids de la cangue a

fatigué son cou, et sa tête penche en avant. Il change de vêtements, fait des ablutions en murmurant quelques prières, puis, se tournant vers les mandarins : « Je demande au ciel une pluie salutaire qui sauve le peuple de la famine, dit-il à demi-voix ; cette pluie couvrira le sol à la hauteur de trois pouces, mais moi, je n'éviterai pas le sort qui me menace !

— Courage, docteur, répondirent les mandarins ; si vous accomplissez un miracle qui puisse convaincre notre maître, il vous respectera !

Le vieillard secoua tristement la tête ; après s'être lié lui-même au moyen d'une longue corde, il se coucha au soleil. Déjà un officier envoyé par le prince était venu déclarer à la multitude que, si à midi la pluie n'était pas tombée, le docteur serait brûlé vif sur cette même place. Le bûcher, formé d'un grand amas de bois sec, s'élevait rapidement sous les yeux du magicien ; il regardait sans se troubler les apprêts du supplice, tandis qu'autour de lui les généraux, les mandarins et le peuple, diversement émus, restaient immobiles dans l'attente de ce qui allait se passer. Les uns, pleins de foi dans la puissance du sorcier, l'encourageaient du geste en lui montrant le ciel prêt à lui obéir ; les autres, partagés entre la curiosité et la crainte, entre le doute et l'épouvante, ne pouvaient contempler sans frémir ce bois sec d'où une parole du prince allait faire jaillir des flammes dévorantes. A peine le vieillard avait commencé ses incantations, tout à coup un vent terrible souffla dans les airs ; du côté du nord-ouest, les nuages s'accumulaient ; ils s'étendaient sur la voûte du ciel et restaient suspendus au-dessus de la ville. Sun-tsé, appuyé sur le balcon de la galerie, regardait alternativement les nuées rassemblées dans l'espace et le sorcier couché à terre. Quelques instants s'écoulèrent ainsi ; l'orage planait sur la ville, près de crever, mais sur la poussière on ne voyait pas encore la marque d'une seule

goutte d'eau. Le *gong* retentit, c'est le signal de midi, et les quinze mille spectateurs réunis sur la place étendent à la fois leurs mains pour s'assurer si la première goutte de pluie va répondre à cet appel fatal. Trois minutes se passent, et le prince fait entendre ces paroles au milieu du plus profond silence : « Sur le ciel je vois des nuées; mais la pluie bienfaisante se refuse à tomber. Cet homme n'est qu'un imposteur; couchez-le sur le bûcher.

On met le feu aux quatre coins des grandes piles de bois; une masse de fumée noire tourbillonne autour du bûcher et l'enveloppe bientôt, mais l'éclair sillonne les nues amoncelées, le bruit grondant de la foudre ébranle le sol : il tombe des torrents de pluie. En un instant la place du marché, les rues, la ville entière, sont inondés : l'eau s'élevait partout à plus d'un pied. Étendu sur son bûcher, le magicien dit à haute voix : « Nuages, roulez-vous comme un voile; pluie, cesse de tomber. » Et le soleil se montre de nouveau sur le ciel radieux.

La flamme était éteinte. Les mandarins s'élancent à l'envi pour délier le divin docteur et conjurent le prince de reconnaître son pouvoir surnaturel; mais Sun-tsé, couché dans sa litière, se faisait reconduire au palais sans leur rien répondre, sans même les écouter. « La pluie et le vent, disait-il à demi-voix et comme pour se convaincre lui-même, la pluie et le vent obéissent au maître du ciel et non aux hommes ! Ces mandarins que j'ai comblés d'honneurs, qui se sont enrichis à mon service, ils me trahissent tous; ils me tournent le dos pour courir après un fou ! » En effet, les officiers et les grands du royaume, dans l'eau jusqu'aux genoux, entouraient le vieux sorcier et se prosternaient devant lui; dans leur empressement à sauver le magicien, ils ne s'apercevaient pas même qu'ils crottaient affreusement leurs tuniques de soie. Aussi, quand ils reparurent en la présence du prince, pour lui demander encore la grâce du docteur, Sun-tsé, ulcéré de

leur conduite, les repoussa durement ; cinq minutes après, la tête du magicien roulait sous le sabre du bourreau. Au moment où tombait cette tête couverte de cheveux blancs, une vapeur noire, qui représentait assez distinctement une forme humaine, s'éleva doucement dans l'air et s'envola vers l'orient. Sun-tsé la vit de ses propres yeux ; mais, sans prendre garde à la muette admiration de la foule, il fit suspendre au milieu du marché le cadavre décapité, avec cette inscription : — *Mis à mort comme magicien et imposteur.*

Pendant toute la nuit, le vent souffla avec violence, le tonnerre gronda, la pluie tombait toujours à torrents. Au matin, on chercha le cadavre du magicien décapité ; il avait disparu. Sun-tsé accusa les gardes de l'avoir livré aux mandarins qui voulaient l'ensevelir. « Le peuple va croire qu'il est ressuscité, se disait le prince avec inquiétude ; je veux savoir ce qu'on a fait de son corps. » Il allait sortir, quand il voit devant la grande salle de son palais le magicien en personne qui venait droit à lui, sans toucher la terre, et comme porté par une sombre nuée. Le prince s'arrête et tire son cimeterre pour frapper le fantôme ; tout à coup ses yeux se voilent, et il tombe évanoui. Il se passa plus d'une demi-heure avant que Sun-tsé reprît ses sens. On l'avait transporté dans sa chambre à coucher. Quand il revint à lui, sa mère était à ses côtés ; il lui expliqua la cause de son évanouissement.

— Mon fils, répondit-elle, en vous obstinant à lutter contre un immortel, vous vous êtes attiré de grands maux !

— Dès ma plus tendre enfance, dit Sun-tsé avec un sourire, j'ai suivi mon père dans ses expéditions, j'ai abattu des hommes par milliers, comme on coupe le chanvre, des bons et des mauvais : m'en est-il rien arrivé de fâcheux ? Aujourd'hui, pour délivrer mon pays d'une dangereuse influence, j'ai décapité un sorcier : est-ce

donc là ce qui pourrait me causer des inquiétudes?

—Vous avez irrité les esprits, mon fils; il vous faut faire de bonnes œuvres pour apaiser leur colère.

—Ma vie dépend du ciel, du ciel seul; que peut contre moi un sorcier mort?

Voyant que ses exhortations ne servaient à rien, la mère du jeune prince recommanda aux gens du palais de prier et de brûler des parfums pour écarter le péril qui menaçait leur maître. Bientôt Sun-tsé s'endort; le vent pénètre en gémissant dans son alcôve et éteint la lampe qui brûlait près de lui; il allonge le bras pour la rallumer... le sorcier est debout auprès du lit. Sun-tsé saisit le cimeterre accroché à son chevet et le lance vers le fantôme; mais l'arme rend un son métallique et retombe sans avoir fait reculer la vision.

— Toute ma vie je me suis attaché à exterminer les sorciers et les imposteurs, dit Sun-tsé à haute voix; toi qui es l'ombre d'un être malfaisant, pourquoi oses-tu m'approcher?

A ces mots, le fantôme disparut comme s'il eût obéi.

Ces scènes violentes étaient autant de crises qui ruinaient la santé déjà si altérée du jeune prince. Pour calmer les inquiétudes de sa mère, il consentait à suivre les prescriptions du médecin et à soigner ses blessures; mais aux explications qu'elle lui donnait sur la nature des esprits, sur l'existence des êtres supérieurs, sur le pouvoir des magiciens, il répondait toujours: — Je suis un soldat; mon père, qui m'a appris tant de choses quand il m'emmenait avec lui dans ses lointaines campagnes, ne m'a rien enseigné sur ces matières surnaturelles. Il en riait, et je n'y crois pas plus que lui. — Les pratiques pieuses que sa mère lui conseillait d'accomplir pour expier sa faute et recouvrer sa santé ne le touchaient pas davantage. Cependant, quand elle le pria de l'accompagner dans une pagode où elle se disposait à faire un pèlerinage avec toute

la cour, il céda par obéissance. Avec quelle joie elle le vit monter en litière et s'acheminer vers le temple! Il ne s'y rendait pourtant qu'à contre-cœur; aussi, quand le desservant lui présenta le feu pour allumer des parfums, il remplit ce devoir machinalement, sans intention, sans y joindre un mot de prière. Peu à peu l'odeur de l'encens et du sandal remplit la pagode; la fumée sort en tourbillonnant de la cassolette incandescente et monte en décrivant une spirale sur le sommet de laquelle apparaît encore le magicien décapité. Le fantôme, d'abord tout petit, s'allonge à mesure que la fumée s'élève; il grandit, grandit toujours et bientôt touche la voûte. Sun-tsé quitte brusquement la pagode; arrivé sous le portique, il heurte ce terrible fantôme qui lui barre le passage, puis recule devant lui et vient à sa rencontre suivant qu'il marche lui-même en avant ou en arrière. — Un sabre! un sabre! crie le jeune prince qui était sorti sans armes de son palais; et il saisit celui d'un de ses gardes. Fou de colère, il se précipite sur le fantôme; mais le sabre, échappé de ses mains, a frappé un homme près de lui. Le blessé expire en vomissant des flots de sang; chacun reconnaît avec terreur que cet homme mortellement atteint est celui-là même qui a fait l'office de bourreau et décapité le magicien quelques jours auparavant. — Qu'on l'emporte et qu'on l'enterre! dit Sun-tsé. Je veux sortir d'ici, partons, partons vite! — Quand il va pour franchir la grande porte de l'enceinte extérieure du temple, le fantôme se dresse de nouveau devant lui; mais seul il peut le voir. Les gardes ne comprennent rien aux gestes menaçants de leur maître, qui se rejette en arrière, les yeux hagards, la bouche béante, et semble écarter de la main un invisible ennemi; ils l'entourent avec sollicitude, tandis que les autres soldats, ceux qui forment la masse du cortége, se pressent aux abords de la pagode. — Mes amis, leur dit le prince, renversez ce temple; qu'il n'en reste pas pierre sur pierre! Les sol-

dats grimpent sur les toits comme s'ils fussent montés à l'assaut, et enlèvent les tuiles. Les briques vernies, qui reluisaient au soleil comme les écailles du dragon, sont mises en pièces; l'édifice entier semble fondre sous l'effort de leurs bras. Appuyé sur sa litière, Sun-tsé regarde avec joie cette œuvre de destruction; il se venge à la fois du spectre et des religieux qui l'ont contraint d'accomplir des cérémonies auxquelles il n'attachait aucun sens. Tout à coup les soldats roulent à terre, poussés du haut des murailles par le souffle irrésistible du spectre. — Du feu! du feu! s'écrie le prince ébranlé dans son incrédulité par ce prodige terrible, incendiez la pagode! Le feu dévore l'édifice; mais, au milieu des flammes, se détache le noir fantôme pareil à une statue de bronze. Il se promène à travers l'incendie, faisant voler au loin les briques, les pierres, les poutres qui blessent de toutes parts les soldats et les gardes. C'est comme un ouragan qui disperse en tous sens les feuilles mortes, les herbes sèches et les jaunes épis des moissons.

Cette fois Sun-tsé est pris de frayeur; il se sent vaincu par une puissance surhumaine. On le remporte précipitamment vers son palais; il fuit escorté de ce qui lui reste de soldats valides, et poursuivi toujours par ce fantôme qui s'attache à sa personne.

A l'approche de la nuit, la terreur du prince redouble: il n'ose affronter les ténèbres entre les sombres murailles de son palais. C'est hors de la ville, en plein air, sous sa tente de combat, qu'il veut essayer de prendre un peu de repos. Un camp de trente mille hommes est formé autour de lui; qui donc franchira ces lignes épaisses de soldats? Mais les piques, les lances, les longs cimeterres de ses guerriers ne peuvent empêcher le spectre de venir s'asseoir au chevet du prince mourant. Tantôt l'ombre vengeresse se montre décapitée, sanglante et hideuse, pareille au cadavre exposé sur la place publique; tantôt elle

replace sur ses épaules sa tête voilée de longs cheveux blancs, et se meut avec gravité, comme apparut d'abord le magicien, traversant la foule éblouie. En proie à cette obsession, le jeune prince pousse, durant toute la nuit, des hurlements et des sanglots. La fièvre le dévorait, il ne put goûter un instant de sommeil. Aux premières lueurs du jour, sa mère se fit conduire près de lui.—Mon enfant, lui dit-elle, comme vous êtes changé! — Sun-tsé demande un miroir; l'altération de ses traits l'épouvante, et levant avec douleur les yeux sur sa mère : — C'en est fait, répliqua-t-il; puis-je espérer désormais d'acquérir de la gloire et de consolider moi-même le royaume que j'ai à peine fondé? — Il tenait toujours son regard fixé sur la surface polie où se reflétaient ses traits hâves et flétris par la souffrance. Le miroir qu'il avait à la main se ternit insensiblement; à la place de son propre visage il distingue la figure grave et impassible du divin docteur, qui le regarde avec un sourire ironique. Sun-tsé rejette loin de lui le miroir ensorcelé, en criant d'une voix étouffée: — Le sorcier! le sorcier!

Ce cri rouvrit sa blessure; il tomba sans mouvement entre les bras de sa mère. Transporté dans son palais, il fit appeler auprès de lui ses frères, afin de s'entretenir avec eux pour la dernière fois. A ce moment suprême, il avait recouvré toute la lucidité de son esprit, toute l'énergie de son caractère. Il adressa à sa famille éplorée des recommandations pleines de sagesse et de prévoyance que l'histoire nous a transmises, et mourut dans sa vingt-sixième année. Le héros qui avait conquis les provinces du sud de la Chine en quelques campagnes, qui méditait d'attaquer la capitale et traitait d'égal à égal avec l'empereur, venait d'être vaincu par un ennemi terrible et implacable.

— Quel ennemi? demandèrent en chœur les passagers; le fantôme, l'ombre du sorcier? Vous croyez donc

à la puissance des magiciens, comme vos Chinois?

— Vous m'avez mal compris, répliqua l'abbé en fermant son livre ; il fut vaincu par un ennemi puissant et implacable, disais-je, par le remords d'avoir fait périr, dans un accès de colère et d'orgueil jaloux, un pauvre rêveur, un fou innocent !

ROSITA

HISTOIRE PÉRUVIENNE.

I.

L'Andalousie perdrait certainement de sa célébrité, et Séville ne serait plus appelée la perle des Espagnes, si les touristes, affrontant une navigation de quatre mois, étendaient leurs excursions jusqu'au Pérou et visitaient Lima. Sans doute la capitale de la république péruvienne n'est plus cette opulente cité des rois (*ciudad de los reyes*) où l'or resplendissait de toutes parts; mais il lui reste deux choses que ne lui ôteront jamais ni les guerres civiles ni les tremblements de terre : sa position charmante au milieu d'une vaste plaine qui s'allonge depuis la base des Andes jusqu'à l'Océan Pacifique, et la splendeur sans égale de son climat tropical. En dépit des secousses d'un sol capricieux qui, dix fois déjà, ont failli les détruire de fond en comble, ses monuments lézardés sont encore debout; à l'étranger qui les voit de loin surgir parmi des masses d'orangers et de citronniers, ils semblent dire : La beauté de ces lieux vaut bien la peine que

l'on brave une chance de péril ! Comme les principales villes des Amériques espagnoles, comme toutes celles où la douceur permanente de la température appelle la population au grand air, Lima a sa *plaza mayor*, rendez-vous habituel des promeneurs. Là s'élèvent la cathédrale, qui fut longtemps la plus riche du Nouveau-Monde ; le palais du gouvernement, édifice informe — et non chinois, comme l'attestent des géographes qui ne l'ont pas vu, — et le grand hôtel habité par l'archevêque. Deux longues rangées d'arcades complètent cette place. L'une, appelée *Portal de Escribanos*, sert d'abri aux hommes de loi et écrivains publics, qui y stationnent en habit noir râpé, devant de petits bureaux de chétive apparence. Elle a pour pendant le *Portal de Botoneros*, ainsi nommé parce que les passementiers (*botoneros*) et les fileurs d'or y ont établi leurs rouets et leurs dévidoirs. Derrière cette ligne de gens occupés du matin au soir à fabriquer les riches torsades qui décorent les épaules des généraux et les galons énormes qui brillent aux habits des officiers, règnent les magasins les plus fréquentés de la ville. Ces boutiques ne sont ni spacieuses ni décorées avec luxe comme celles des boulevards de Paris ; elles ressemblent plutôt aux *tiendas* du Zacatin de Grenade. Cependant on y trouve des soieries de Lyon et de la Chine, des toiles de Flandre et de Hollande, et surtout ces gentils souliers de satin dont les femmes du Pérou font une si prodigieuse consommation. Les dames de Lima les visitent du matin au soir ; elles ont l'habitude d'entrer dans toutes les boutiques, de marchander tout ce qui s'y trouve, quitte à ne rien acheter ; c'est, à vrai dire, leur seule occupation.

Un soir, — je ne sais plus en quelle saison, on ne les connaît pas là où le printemps est éternel, — un jeune cavalier monté sur un cheval fringant traversait la place de Lima au petit galop. Tout à coup l'*angelus* tinta à la cloche de la cathédrale. Les conversations des promeneurs

cessèrent à l'instant même; tout travail fut suspendu comme par enchantement : on n'entendit plus que le murmure d'un millier de bouches récitant à voix basse *la oracion*. Le cavalier s'était arrêté à ce signal solennel, il avait même ôté respectueusement son chapeau; mais son cheval impatient bondissait et faisait des écarts à droite et à gauche, au grand scandale de la foule, qui, tout en marmottant l'*ave, Maria,* indiquait son mécontentement par des mouvements de tête et d'épaule. Quand les passementiers et les écrivains se remirent, ceux-ci à griffonner leurs paperasses, ceux-là à faire grincer leurs rouets, quelques paroles malsonnantes pour le cavalier retentirent autour de lui.

—C'est un Anglais, disait l'un. — Et partant un hérétique, disait l'autre. — Il a fait exprès d'éperonner sa monture pour nous troubler dans nos prières, ajoutait un troisième.

Ces mots, prononcés avec plus d'émotion que de colère, causèrent cependant un certain embarras au cavalier. Les groupes les plus rapprochés de lui s'aperçurent qu'il se troublait; leur hardiesse s'en accrut, et ils firent entendre quelques sifflets.

—Eh bien! s'écria aussitôt une voix forte qui s'élevait du *Portal de Botoneros*, depuis quand verra-t-on les *fils du pays* insulter un étranger? Un Anglais, un hérétique, dites-vous? Moi, je vous déclare que vous vous trompez. Ce jeune homme est catholique comme vous et moi : don Patricio, sur mon honneur, n'a d'anglais que sa tournure et la couleur blonde de ses cheveux. *I say,* lieutenant Patrick?

A ces mots, le cavalier, qui s'éloignait au petit pas, craignant de fouler les passants peu empressés à se ranger devant son cheval, tourna la tête, et il rencontra la main que lui tendait amicalement celui dont la voix venait de s'élever en sa faveur. Ce personnage portait le grand cha-

peau à la Basile, le manteau noir et le col brodé de bleu des chanoines espagnols.

— Ne vous fâchez pas, dit-il à l'étranger ; ces pauvres gens tiennent à toutes les pratiques de leur religion comme à l'indépendance de leur pays : c'est une partie de leur patriotisme.

Le cavalier salua et reprit sa route ; de son côté, le chanoine lui répondit par un geste de la main. Comme celui-ci s'en retournait pour aller reprendre sa place sur le banc de bois où il fumait tranquillement sa cigarette, il heurta une jeune fille qui, pendant sa conversation avec le cavalier, s'était tenue immobile derrière lui.

— *Ahi !* Rosita, lui dit-il avec vivacité, que faisais-tu là, fillette ? Va donc, il sied bien à une enfant comme toi de courir les magasins !

La jeune fille, un peu honteuse, se hâta de cacher ses traits sous les plis de son voile noir. La tête bien enveloppée du *rebozo* qui masquait tout son visage à l'exception de l'œil droit, le corps serré dans la *saya* de satin à petits plis qui l'enfermait comme un fourreau, elle se glissa dans la foule, à peu près comme une couleuvre se perd dans les hautes herbes.

L'*angelus* avait annoncé le coucher du soleil ; avec la nuit, la masse des promeneurs devenait plus intense. Autour de la fontaine qui marque le milieu de la grande place, les vendeurs d'eau se pressaient plus nombreux ; ils remplissaient à la hâte leurs barils, les chargeaient sur leurs ânes, sautaient en croupe, et se répandaient dans tous les quartiers de la ville. Les marchands de fruits et de légumes multipliaient leurs apostrophes aux passants. Il s'allumait autant de cigares dans cet étroit espace que d'étoiles au firmament. Les hommes, drapés de manteaux amples et légers, causaient de ce ton vibrant et grave qui fait mieux ressortir la sonorité de la langue espagnole ; les femmes, vêtues du costume national que

nous venons de décrire, la face voilée, le corps emprisonné dans une jupe étroite et élastique, erraient à travers les groupes d'un pas à la fois nonchalant et svelte. On eût dit un de ces jours de carnaval où les dominos se mêlent à la foule des spectateurs et des curieux, et pourtant rien ce soir-là n'était changé à la vie habituelle de cette population étrange où les femmes semblent courir les aventures et les hommes attendre avec une dignité solennelle qu'une voix amie ou inconnue leur jette à l'oreille quelque douce appellation. Au murmure des conversations, au bruit des souliers de satin effleurant le sol, se mêlait sur plusieurs points le flonflon des guitares qui bourdonnaient sourdement comme les *cigalons* de Provence à travers les blés. L'étranger que le chanoine avait appelé du nom de don Patricio ne tarda pas à reparaître parmi les promeneurs; seulement, afin d'être moins remarqué et de conserver une allure plus libre au milieu de cette population insouciante et joyeuse, il avait changé de vêtement et portait le costume d'un cavalier péruvien : *poncho* blanc à longue frange, large chapeau de paille, bottes de peau de vigogne et grands éperons d'argent. Comme il entrait dans la boutique d'un marchand de cigares, le chanoine se trouva devant lui, et le cavalier l'aborda.

— Permettez-moi de vous demander, lui dit-il, comment il se fait que j'aie l'honneur d'être connu d'une personne dont je ne sais pas même le nom?

— Monsieur, répliqua le chanoine, j'ai commis une indiscrétion sans doute en vous adressant la parole sur la place publique, mais c'était dans votre intérêt : j'espère que vous me le pardonnerez. Quant à votre nom, je l'ai deviné, et voici comment. Plus d'une fois je vous ai vu au couvent de Santo-Domingo à l'heure des offices; je me suis dit : Ce jeune homme en habit d'officier de marine de Sa Majesté Britannique est catholique, donc il est Ir-

landais : tout bon Irlandais se nomme Patrick... Me suis-je trompé? J'ai voyagé beaucoup en Europe, monsieur, et j'ai conservé pour les Européens un attachement que mes compatriotes ne partagent guère, il faut bien l'avouer. Lima n'est pas une ville comme une autre ; elle a ses périls... Vous riez, monsieur?... Je ne parle pas des poignards et des couteaux que vos romanciers mettent toujours à la main des héros qu'ils appellent d'un nom castillan, ni des rasoirs que les *Limeñas* portent à leurs jarretières. Ce sont là des fables, ou tout au moins des dangers qu'on évite avec un peu de prudence...

Comme il parlait ainsi, une petite main brune et effilée jeta une piécette sur le comptoir du marchand, qui donna en échange un paquet de cigarettes enveloppées dans des feuilles de maïs. Le chanoine baissa la tête et reconnut, sous le voile qui la couvrait, la jeune fille à laquelle il avait adressé la parole au milieu de la place, quelques heures auparavant.

— Encore dehors, Rosita? lui dit-il d'un ton sévère. Je le dirai à ta mère.

Rosita secoua les épaules avec un peu d'humeur et beaucoup d'insouciance, comme si elle eût dit intérieurement : — Ah! ma mère!... elle s'occupe bien de savoir où je suis. — Et elle s'éloigna.

Le chanoine alluma son cigare à celui de don Patricio, et ils se promenèrent ensemble quelques instants. S'il avait été revêtu de son uniforme d'officier de marine, celui-ci aurait certainement hésité à engager si familièrement la conversation avec un étranger; mais, sous le *poncho* qui lui couvrait les épaules, il se croyait moins enchaîné par les prescriptions de l'étiquette. Après avoir dit quelques mots de ses voyages en Europe, le prêtre péruvien parla des curiosités du pays; il signala au jeune officier un beau tableau placé dans le couvent des *Desemparados*, et que l'on attribue à Murillo; il offrit de l'ac-

compagner dans les excursions qu'il ne manquerait pas de faire aux ruines du temple du Soleil et aux tombeaux des Incas. Enfin, quand ils se séparèrent, le chanoine don Gregorio donna, sans plus de façon, son adresse à don Patricio, qui, de son côté, lui remit sa carte. Rentré dans sa chambre, le jeune officier se hâta d'inscrire sur son *memorandum* la liste de toutes les belles choses qu'il se proposait de voir à Lima et dans les environs. Il tailla ses crayons, prépara ses albums, et fit la revue des boîtes dans lesquelles il se promettait de piquer les papillons étincelants qu'il avait vus voltiger par-dessus les murs des jardins. La frégate sur laquelle il servait en qualité d'enseigne se trouvait alors à Guyaquil; il ne l'attendait pas avant six semaines : c'étaient donc quarante-cinq jours de congé qui lui restaient à employer selon ses goûts en toute liberté.

II.

Le lendemain matin, de bonne heure, la jeune fille que le chanoine don Gregorio avait appelée du nom de Rosita descendait les degrés de la cathédrale : enveloppée de son voile et de son étroit jupon de satin noir, elle glissa le long des murs, comme une chrysalide, et atteignit le *Portal de Escribanos*. Il n'y avait personne sur la grande place, à l'exception de quelques Indiens, arrivés pendant la nuit des montagnes de l'intérieur; ils étaient debout et immobiles près de leurs lamas qui ruminaient paisiblement, accroupis à la manière des chameaux. Les boutiques s'ouvraient, mais lentement; les commis-marchands, après avoir enlevé le premier volet du magasin, se disaient bonjour d'une porte à l'autre et aspiraient l'air frais du matin, en regardant les *gallinazos* [1] sautiller sur

1. Gros oiseaux de proie communs aux deux Amériques, qui se nourrissent des immondices qu'on jette au coin des rues.

les toits et le long des ruisseaux. Les passementiers installaient leurs dévidoirs et leurs rouets sous les arcades et échangeaient quelques mots avec les femmes matinales qui sortaient de la messe à laquelle venait d'assister Rosita : celle-ci marchait à petits pas sous la galerie des écrivains. Arrivée à l'extrémité du *portal*, elle en découvrit un, le seul qui fût établi à sa place accoutumée, et s'approcha de lui. L'écrivain dormait, la cigarette passée derrière l'oreille, les mains croisées sur l'abdomen, les pieds allongés sous la table. Plusieurs fois Rosita passa devant lui, sans que le frôlement de sa *saya* pût le réveiller; enfin elle l'effleura du coude, toussa doucement, puis un peu plus fort, si bien que l'*escribano* leva la tête en se frottant les yeux. Après avoir machinalement pris sa plume et appuyé son avant-bras sur une feuille de papier, afin d'en faire disparaître les plis, le scribe se posa en maître d'écriture et regarda fixement la jeune fille.

— Voyons, dit-il à demi-voix. — *Mi querido*... et puis après ? — En parlant ainsi il traça d'une main sûre les mots *Mi querido*, qu'il environna d'un nuage de parafes.

— *Mi querido?* répéta Rosita; mais, en vérité, je ne sais pas si je puis commencer ainsi...

— Eh bien ! dit l'écrivain, ce papier-là servira à une autre. Allons, que mettrai-je ! *Señor cavallero, excellentissimo señor?* Voyons donc, *niña*, vas-tu me tenir la plume en l'air jusqu'à midi ?

— Jésus ! répliqua la jeune fille en se cachant derrière le pilier qui abritait le bureau du scribe, que c'est difficile d'écrire à quelqu'un à qui on n'a jamais parlé !... Eh bien ! mettez : *Muy señor mio*... non ; mettez plutôt : *Señor capitan ;* je crois qu'il est capitaine.

— Ah ! s'écria le scribe impatienté, si tu ne sais pas ce que tu veux dire, *niña*, tu vas me faire barbouiller le papier ; ta lettre aura l'air d'un brouillon d'écolier, plein

de ratures et de mots ajoutés en marge. Cela serait dommage, du papier d'un *real !*

— D'un réal ! Et pour écrire, combien prenez-vous donc ? demanda Rosita.

— Vas-tu marchander ? dit l'écrivain. Puisque c'est à un *cavallero* que tu adresses ton épître, il faut que la chose soit propre et bien tournée. Dépêchons-nous, et, si tu ne me fais pas perdre trop de temps, je te passerai le tout à quatre réaux, papier et rédaction.

— Quatre réaux ! s'écria Rosita ; *Maria purissima*, que c'est cher !

— Eh bien, *niña*, apprends à écrire, et ne viens plus éveiller un *escribano* qui dort tranquillement devant son bureau pour lui dire quoi ?... que tu n'as pas quatre réaux dans ta poche. Une belle fille, en vérité, pour écrire à un capitaine !... Tu ferais mieux d'acheter pour un *medio* de soie noire et de raccommoder ton voile qui bâille au vent !

En achevant ces mots, il tourna le dos à la jeune fille, essuya sa plume sur sa manche, et se croisa fièrement les bras. Rosita se fût exécutée de bonne grâce ; mais cette brusque sortie de l'écrivain la mit en fuite. Quand elle eut quitté la grande place, elle dénoua la pointe de son châle et se mit à compter l'argent qu'elle y tenait enveloppé. — Quatre, huit, dix, vingt réaux, se dit-elle en contemplant sa bourse. Que je suis sotte de m'être troublée ! j'aurais mieux fait de dire son nom, puisque je le sais maintenant, et de mettre tout simplement : Señor don Patricio... La lettre serait écrite ; il l'aurait dans une demi-heure... Oui, mais il a dû en recevoir bien d'autres depuis qu'il est à Lima ; aurait-il lu la mienne ? y aurait-il répondu ?... Non, je n'écrirai pas ; allons plutôt trouver Tia Dolorès. — Et elle alla frapper à une petite porte de la rue des Borriqueros.

Tia Dolorès était une respectable duègne courbée par

l'âge, qui marchait péniblement en s'appuyant sur un bâton; ce qui ne l'empêchait pas de courir la ville du matin au soir.

Gens boiteux n'aiment pas à rester au logis!

— Eh bien! ma fille, demanda la vieille d'une voix doucereuse, qu'y a-t-il?

— Il y a que j'ai besoin de vous, Tia, répondit la jeune fille; il y a que je suis éprise d'un *cavallero* étranger qui se nomme don Patricio, que j'ai vu déjà trois ou quatre fois passer à cheval sur la place. Il est blond, il a les yeux bleus, et je meurs d'amour pour lui.

— Ta! ta! s'écria la duègne, j'ai peur que ce ne soit un Anglais. Que veux-tu que je lui dise?... Il me répondra : Oh!... et me mettra à la porte. Si c'était un Français, je ne dis pas; ces gens-là parlent à tout le monde...

— Non, Tia, non, ce n'est ni un Français ni un Anglais; c'est un... blond, vous dis-je, un cavalier plein de grâce, charmant, comme on n'en a jamais vu à Lima. Dites-lui que je l'aime comme la prunelle de mes yeux, plus que ma vie. Courez, Tia Dolorès, courez donc! Tenez, voilà votre béquille... Il demeure dans l'hôtel de la marquise de ***, au premier, la fenêtre grillée qui fait face au marchand de bonbons. Le portier est un vieux nègre à moitié sourd qui ne vous entendra pas, si vous ne frappez pas trop fort avec votre bâton sur les dalles du porche. Courez, courez!

La duègne partit en marmottant. Le portail de l'hôtel était ouvert; le vieux nègre, renversé sur sa couchette, jouait de la guitare et ne s'occupait nullement de savoir qui passait devant sa loge. Comme il avait l'oreille très-paresseuse, ainsi que l'avait remarqué Rosita, il râclait les cordes de son instrument à tour de bras pour en augmenter la sonorité; ce qui produisait un vacarme sans

doute fort agréable au vieux noir, car il bondissait de joie sur son matelas, entre les quatre murs de son étroite cellule, comme le bourdon s'agite en frémissant dans le calice d'une fleur. La duègne monta doucement l'escalier, prit haleine sur le palier en regardant par le trou de la serrure, et frappa à la porte de don Patricio. Celui-ci venait de donner le dernier coup de brosse à son chapeau ; il mettait ses gants et se disposait à sortir.

— Que demandez-vous, ma bonne femme ? dit-il à la vieille, qui s'encadrait dans la porte comme une eau-forte de Goya.

— Seigneur cavalier, répondit la duègne, je viens vous prier d'avoir pitié d'une jeune fille, la Rosita Corizuelo... Elle se recommande à vous de toute la force de son âme et de son cœur...

— Diable ! interrompit Patricio, demander l'aumône à domicile, voilà qui est choquant ! Tenez, la vieille, prenez ceci et ne revenez plus...

Il lui remit une petite pièce d'or enveloppée dans une feuille de papier qu'il tira de sa poche, la poussa doucement à la porte et descendit dans la rue. Tia Dolorès, toute surprise d'un accueil à la fois si froid et si généreux, le suivit du regard et dit en hochant la tête ; — Sur mon âme ; voici un cavalier accompli ! Quel dommage qu'il comprenne si peu la langue du pays !

Le soir même, Rosita vint trouver la vieille ; elle brûlait d'impatience de connaître l'issue de sa démarche. — Eh ! bien ! Tia, s'écria-t-elle en entrant, eh bien ! qu'a-t-il dit ? Il a deviné que celle qui vous envoyait était la même qui passait si souvent devant son balcon, n'est-ce pas ? Il a eu le temps de me voir, car hier je suis restée plus d'une demi-heure à aller et venir devant lui, et comme il faisait grand chaud j'avais laissé tomber mon voile...

— Tiens, dit la duègne, voilà sa réponse...

— Jésus Maria ! s'écria la jeune fille, une pièce d'or !

Tenez, Tia Dolorès, prenez ces quatre réaux pour votre peine; vous avez mieux parlé que le scribe n'eût écrit. Bah! tous les parafes d'un *escribano* ne valent pas quatre paroles dites par une langue bien affilée! Voyons, que vais-je faire de tout cet argent-là? D'abord il me faut une paire de souliers neufs; ceux que j'ai là ont bien une semaine de service. Et puis... Voilà le *picantero!*

Et elle sortit en appelant de toutes ses forces : — Picantero! picantero!

Le marchand ne se le fit pas dire deux fois; il s'assit sur une borne et présenta à la jeune fille sa petite boutique abondamment pourvue d'oranges, de sucreries et de gâteaux. Rosita en prit autant qu'elle en pouvait emporter dans ses deux mains et paya sans marchander; puis elle appela ses petites voisines et les régala sur le trottoir. Il fallait voir ces enfants folâtres et gourmandes, les cheveux au vent, l'œil noir et vif, dévorer les friandises, sauter, danser, s'ébattre là au coin d'une rue comme une volée de perruches à l'ombre d'un bosquet. Quand leurs cris devenaient trop perçants, Rosita, prenant un air de reine, leur imposait silence, et ses compagnes lui obéissaient. C'était à leurs yeux une grande fille; elle avait quatorze ans!

La pièce d'or, changée en menue monnaie, fondit dans les mains de Rosita comme les sucreries entre ses dents; quand elle eut fini avec le picantero, la jeune fille s'aperçut qu'il lui restait une demi-piastre. Qu'en faire? à quoi la dépenser? Cette question fut bientôt résolue. Au cri de : *Quarenta mil pesos!* répétée d'une voix sonore et vibrante dans une rue voisine, Rosita prit sa course. — Quarante mille piastres à gagner à la prochaine loterie!... tel était le sens de ces trois mots que prononçait le vendeur de billets en regardant aux fenêtres et en jetant aux passants un coup d'œil interrogateur. L'encrier pendu à la ceinture, la plume passée derrière l'oreille, il marchait au

milieu de la rue pour épargner aux pratiques la peine de traverser d'un trottoir à l'autre. Rosita ayant fait un mouvement pour se rapprocher de lui, il se pencha vers elle et lui dit à voix basse :

— *Niña de mi alma!* veux-tu que je te donne le billet gagnant au même prix que les billets creux?

— Ouais! répliqua la jeune fille, vous allez me voler mon argent, et je paierai une demi-piastre un carré de papier qui ne sera pas même bon à faire une cigarette.

— On voit bien que le Pérou est ruiné, dit le marchand de billets; on ne trouve plus à vendre quarante mille piastres au prix de dix réaux d'Espagne! Je n'ai rien fait aujourd'hui; étrenne-moi ma belle, cela me portera bonheur. On ne peut pas dire que je garde les bons numéros pour moi, puisque je suis toujours gueux... Non, non, je les donne aux jolies filles qui ont besoin d'une dot pour épouser leurs *novios*.

En parlant ainsi, il tendit sa liasse de billets à Rosita, qui en prit un au hasard, et il s'éloigna, criant à pleins poumons : *Quarenta mil pesos!* Magiques paroles qui, traversant les airs comme une vague espérance, faisaient battre bien des cœurs.

III.

Le lendemain, don Patricio, le lieutenant irlandais et le chanoine don Gregorio revenaient ensemble d'une promenade aux ruines de Pachacamac, ce fameux temple du Soleil qui fut si longtemps le symbole de la puissance des Incas. Il en reste bien peu de chose aujourd'hui; les *tumuli* qui s'élèvent dans la vallée de Mamacona comme des collines artificielles et sous lesquels ont été ensevelis les souverains du Pérou font plus d'impression sur l'âme du voyageur que les ruines dispersées du plus splendide

monument dont se soient enorgueillies les deux Amériques. Sa longue robe noire retroussée jusqu'aux genoux, posé sur la selle de sa mule comme un cavalier de Cuyp, avec aisance et dignité, le chanoine trottait côte à côte avec son jeune ami, et lui nommait les villages dont les clochers se montraient à travers les arbres. Don Patricio, enivré du galop de son cheval, promenait ses regards ravis sur le magnifique panorama qui l'environnait. A sa droite, les Andes, dont le soleil frappait perpendiculairement les premiers contre-forts, présentaient de profondes fissures toutes perdues dans l'ombre, où les perruches à longue queue s'allaient cacher en poussant des cris aigus pareils à des éclats de rire; à sa gauche, la mer, calme et étincelante, aussi bleue que le ciel tropical qu'elle reflète, se perdait dans l'infini. De quelque côté que les regards se tournent dans cette vallée, la nature leur offre un spectacle grandiose et saisissant. Tantôt c'est un désert de poussière et de sable sur lequel se projette l'ombre des grands oiseaux de proie, descendus des hautes cimes pour dévorer un pauvre âne mort; tantôt c'est un champ de cannes à sucre, arrosé par des canaux d'irrigation, aussi frais, aussi verdoyant qu'une prairie normande. A mesure qu'on se rapproche de Lima, on voit se déployer comme une zone de forêts les jardins de Miraflor, qui laissent loin derrière eux, il faut bien le dire, la *huerta* de Valence et la *vega* de Grenade. Les montagnes, la mer, les fleurs et les fruits, tout ce qui fait rêver, tout ce qui attire, tout ce qui sourit à l'homme et lui rappelle les bienfaits de la Providence, est réuni là dans un même cadre. Enfin, ce qui ajoute encore au charme de cette délicieuse vallée, c'est que nulle part au monde le soleil, étincelant de toute la puissance de ses rayons, n'est tempéré par une brise plus fraîche et plus douce. Là plus qu'ailleurs, l'astre du jour devait être adoré comme un dieu plein de force et aussi de clémence. Les Indiens, qui

vivent encore autour de leur temple détruit, tout baptisés qu'ils sont, n'ont point oublié entièrement ces traditions effacées. Fidèles au souvenir des Incas, fils du Soleil, ils regrettent ces maîtres glorieux; on assure même qu'ils en portent le deuil. Ceux que les deux cavaliers croisaient au passage s'enveloppaient dans leurs ponchos noirs sans leur témoigner ni haine ni respect. Comme des gens résignés, ils poursuivaient leur route et se dispersaient bientôt dans le creux de la montagne, où ils ont établi leurs cabanes; l'homme que la civilisation n'a pas encore atteint occupe si peu de place sur la terre!

— Don Patricio, dit le chanoine, lorsque la ville de Lima laissa voir plus distinctement au-dessus des lourdes murailles ses palmiers élégants et les hautes tours de ses églises, voilà trois siècles et demi que Pizarro a élevé ici, sur les bords du Rimac, le jour des Rois, le premier temple catholique qui ait été bâti dans le Nouveau-Monde. Cependant le diable, qui aime les doux climats, ne peut se résoudre à quitter notre pays. Par combien de piéges et de séductions il tente les étrangers que leur mauvaise étoile pousse sur ces rivages!... Vous êtes sage, vous, mon ami; ce n'est pas pour vous que je parle...

— Et pour qui donc, demanda don Patricio; c'est la seconde fois, souvenez-vous-en, que vous me donnez de pareils avis, et, si vous ne me supposiez pas en quelque péril, ces conseils seraient au moins imprudents.

— C'est vrai, reprit le chanoine avec un certain embarras. Écoutez, mon ami : il y a vingt ans, un pauvre officier, qui se fit tuer dans les guerres de l'indépendance, me légua sa fille : c'était un lourd fardeau. L'enfant, — elle avait quinze ans, — me faisait tourner la tête par ses caprices, par ses étourderies de tous les instants. Heureusement je la mariai de bonne heure au sacristain d'une petite paroisse du faubourg, honnête garçon qui la prit en affection et n'eut pas trop à se plaindre d'elle; mais

cette femme a une fille qu'elle ne surveille guère, et qui, je le crains, me causera plus d'embarras que sa mère. En attendant que je lui trouve un mari, elle trotte le soir sur la grande place avec une désinvolture, une imprudence qui me causent des inquiétudes sérieuses... Ne vous a-t-elle point encore abordé, don Patricio?

A cette brusque question, le jeune lieutenant releva la tête avec une fierté dédaigneuse. — En vérité, don Gregorio, voilà d'étranges paroles dans la bouche d'un homme de votre caractère! Ou je me trompe fort, ou vous me prenez pour un chercheur d'aventures, à qui vous croyez devoir donner, par acquit de conscience, un avis en passant. Et puis, je vous le demande, quel intérêt si vif pouvez-vous porter à une jeune fille qui, vous le supposez vous-même, aurait abordé un étranger en pleine rue?

— L'intérêt qu'inspire un enfant qui joue avec le danger, répliqua don Gregorio. Cette jeune fille n'est ni une effrontée ni une folle; comme tant d'autres de son âge et de sa condition, elle se lance, sans autre guide que ses passions naissantes, à travers un monde qui lui sourit... et de plus elle est de son pays! Et vous, que je considère comme un sage, entendez-vous? mais qui n'avez pas l'expérience des piéges qui vous entourent, vous êtes déjà complice des illusions qui fascinent ce jeune cœur. Elle vous a fait connaître ses sentiments, et vous y avez répondu... Vous l'avez fait sans le savoir, je vous excuse donc. A l'avenir cependant, je vous recommande plus de prudence. Ne donnez jamais ici un *réal* sans savoir quelle main vous est tendue. Une bonne intention peut conduire à des résultats déplorables.

Don Patricio n'eut pas de peine à trouver dans ses souvenirs l'explication de ces paroles, qui firent sur son esprit une double impression. Il était médiocrement flatté d'avoir attiré l'attention d'une Péruvienne de bas étage,

dont le chanoine avouait si franchement la mauvaise éducation et l'étourderie. Cependant, si la fierté naturelle de don Patricio le mettait à l'abri de certaines séductions vulgaires, sa curiosité s'éveillait au sujet de cette jeune fille romanesque et hardie qui, sans le connaître, semblait s'attacher à ses pas et le poursuivre d'une vague affection. Par un mouvement rapide de la pensée, il compara ces mœurs naïves et relâchées aux mœurs simples et pures de son pays; le visage vénéré de sa vieille mère, la figure chaste et angélique de sa jeune sœur, se présentèrent à lui avec tant de force qu'il rougit. A son insu pourtant, une autre image lui apparaissait aussi, celle de la Limeña qu'il n'avait point vue encore, et dont il ne pouvait s'empêcher de faire un portrait assez gracieux. Enfin il chassa de son esprit les idées contradictoires qui commençaient à le troubler, et remercia cordialement don Gregorio de ses conseils. Quand ils se séparèrent, il lui serra la main en disant : — Soyez tranquille, je vous aiderai à la remettre dans la droite voie !

— Excellent jeune homme, répondit le *padre*, je ne doute pas de vos bonnes intentions. La seule recommandation qui me reste à vous faire, c'est de n'y pas mettre trop de zèle.

Arrivé chez lui, don Patricio abandonna les rênes de son cheval au vieux nègre qui remplissait le triple office de portier, de garçon d'écurie et même de cocher. L'hôtel dont ce vieux serviteur à peau noire gardait l'entrée appartenait à une marquise d'un âge très-respectable, que son mari avait ruinée en jouant sur une carte des poignées d'or. Réduite à une mince fortune, la bonne dame louait aux étrangers la partie de son vaste hôtel qui regardait la rue. Elle était censée ne pas connaître ses locataires, et s'éloignait d'eux avec une certaine affectation. Sa vanité humiliée gardait rancune aux hôtes qui lui fournissaient de quoi vivre. Tout le jour, on la voyait as-

sise sur un canapé, au milieu d'un immense salon garni sur deux faces d'une cloison de verre à travers laquelle se montraient de belles fleurs que becquetait éternellement un bourdonnant essaim de colibris. Sur les murs de la cour, des peintres du pays avaient barbouillé de grandes fresques, qui représentaient des paysages fantastiques, des enfilades de portiques et de colonnes, et des sujets empruntés à la vie des saints. Ce genre de décorations, fort en usage à Lima, donne aux hôtels de cette ville un faux air de palais. Quand la marquise allait en visite, le vieux nègre lui donnait la main pour monter dans son coche, après quoi il enfourchait l'unique mule de l'attelage, et guidait majestueusement, par les rues de la ville des rois, son auguste maîtresse.

Le jour même où Patricio, fatigué de son excursion à Pachacamac, venait de rentrer chez lui, le noir phaéton avait endossé sa longue veste galonnée et posé un chapeau à cornes sur sa grosse tête crépue ; la noble dame, vêtue de gala, se rendait à la promenade. Les deux pieds appuyés carrément sur le brancard, mal assis sur la selle rembourrée de clous d'argent, le vieux nègre s'appliquait de son mieux à faire sortir le carrosse sans heurter les roues aux bornes du porche, quand une jeune fille, qui se tenait depuis longtemps en sentinelle, profita du moment pour entrer. Elle se glissa sous le portail, baissa la tête en passant près de la voiture pour n'être pas vue de la marquise, et s'élança vers les premières marches de l'escalier : c'était Rosita. A mesure qu'elle s'approchait de l'étage supérieur, son pas devenait plus lent. Entraînée par un élan irrésistible qui la poussait en avant, elle se sentait encore retenue par un reste de timidité et comme troublée par une vague appréhension. Quand elle se trouva devant la porte de don Patricio, elle s'arrêta pour respirer ; son cœur battait bien fort.

— Allons, Rosita, se dit-elle, te voilà rendue... Il n'y a

plus à reculer; du courage... Elle frappa, et la porte s'ouvrit.

— C'est bien ici que demeure le *caballerito* étranger, le lieutenant don Patricio? demanda la Rosita en fixant sur celui-ci, à travers son voile, un regard pénétrant.

— Que lui voulez-vous? répondit don Patricio.

— Le voir et lui parler, dit la jeune fille, qui courut s'asseoir au fond de l'appartement.

— Señorita, reprit don Patricio un peu surpris de ces façons dégagées, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

— Vous ne me connaissez pas, dit vivement Rosita en laissant tomber son voile sur ses épaules; vous ne connaissez pas la Rositia Corrizuelo, à qui vous avez envoyé une pièce d'or? Voulez-vous savoir ce que j'en ai fait? D'abord, j'ai acheté une paire de souliers de satin; ils sont jolis, n'est-ce pas? Regardez donc... et elle allongeait la pointe de son petit pied... Ah! don Patricio, j'étais bien sûre que vous finiriez par me remarquer; mais, dites-moi, combien de temps m'auriez-vous laissée courir après vous sans me parler? Tenez, vous qui savez lire, apprenez-moi donc le numéro qui est écrit sur ce billet de loterie... C'est encore avec votre argent que je l'ai acheté. Je suis une folle de le porter toujours sur moi; si j'allais le perdre!... Oh! les beaux cigares que vous avez là! *caballero!* du feu, s'il vous plaît!

Tout en débitant ces phrases décousues d'une voix rapide et vive, Rosita se mit à marcher au hasard dans l'appartement, comme un oiseau familier qui voltige çà et là en gazouillant toujours. Cette visite inattendue avait déconcerté le jeune lieutenant. Faire sentir à la Rosita l'indiscrétion de sa démarche et lui donner à entendre une fois pour toutes qu'on ne s'introduit pas chez un *gentleman* comme on entrerait chez une commère du voisinage, sans préambule et pour le simple plaisir de babiller, lui parut le meilleur parti qu'il eût à prendre en

cette occurrence; mais la langue espagnole ne lui était pas si familière qu'il n'éprouvât un grand embarras à formuler son *speech*. Tandis qu'il cherchait un exorde, Rosita s'assit sans façon devant la table et ouvrit l'album qui s'y trouvait.

— Laissez cela, dit sèchement don Patricio; en vérité, je ne sais ce que vous êtes venue faire ici! Veuillez vous retirer, señorita; il faut que j'écrive et que je me prépare à aller en visite.

— En visite?... Chez qui? demanda la jeune fille.

— Je vous le répète, reprit don Patricio, retirez-vous et laissez-moi seul.

— Tout à l'heure... Dites-moi, don Patricio, allez-vous prendre votre costume d'officier? Je serais si contente de vous voir avec des galons et des épaulettes! Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je regarde les images qui sont dans ce grand livre? C'est vous qui les avez peintes, n'est-ce pas? — Et elle tournait les uns après les autres les feuillets de l'album. Aux marques d'impatience qui échappaient à don Patricio, elle répondait: Je pars, je pars à l'instant, quand j'aurai fini de voir les images; puis elle continuait de les examiner, en murmurant à demi-voix : Oh! que c'est joli, des navires, des clochers, des cavaliers avec des lances, tout cela en couleur! — Tiens, s'écria-t-elle tout d'un coup avec surprise, une dame! Quelle est cette dame, don Patricio? Elle est de votre pays, car ses cheveux sont blonds. Quel teint frais, quel regard doux et affable... Moi qui suis si brune! ce n'est pas ma faute, si j'ai la couleur de mon pays. Dites-moi donc le nom de cette belle dame!...

— C'est ma sœur, répondit le lieutenant Patrick d'un ton sévère. — Et il cherchait à retirer l'album des mains de Rosita.

— Attendez donc, reprit celle-ci, que je la regarde à mon aise : elle vous ressemble, *caballero;* ce sont là vos

traits, votre physionomie... elle est bien jolie, votre sœur. Donnez-moi ce portrait?

— C'est déjà trop que je vous l'aie laissé voir, dit don Patricio en fermant l'album. Si ma sœur savait que j'ai livré son image aux regards d'une personne étrangère, inconnue... elle ne me le pardonnerait jamais. Dans notre pays, señorita, les jeunes filles ne se permettent point de lever les yeux sur les jeunes gens à la promenade : elles vivent dans une grande retenue et évitent avec un soin extrême toute démarche...

— Quel drôle de pays! dit Rosita.

— Un pays, señorita, où les mères aussi veillent sur leurs filles, où les jeunes filles ne s'éloignent point imprudemment de leurs mères. Retournez près de la vôtre, et n'abusez point de la liberté qu'elle vous laisse; écoutez les conseils de don Gregorio : c'est un saint homme, plein de sagesse, et doué d'expérience. Allez, señorita.

A ces paroles sérieuses, prononcées avec une certaine solennité, Rosita leva sur le lieutenant Patrick un regard à la fois surpris et ému. —Vous me chassez? dit-elle à demi-voix... je vous ennuie! Que voulez-vous, don Patricio! une pauvre fille du faubourg ne peut avoir le ton et les manières d'une grande dame : apprenez-moi à parler, à me conduire comme vous l'entendez...

— Je ne vous chasse point, répondit don Patricio, mais j'ai besoin d'être seul. Si je me suis exprimé si franchement tout à l'heure, c'est que je vous porte un véritable intérêt. Mon intention n'était point de vous faire de la peine, encore moins de vous humilier; bien au contraire, je voudrais vous inspirer plus de respect de vous-même.

— Voilà qui est parlé, s'écria Rosita en se redressant avec fierté : vous avez le regard un peu hautain et la parole un peu sèche, don Patricio; mais vous êtes bon. Je vous obéis, et je m'en vais. Quand je vous reverrai, il ne faudra plus m'appeler señorita, mais Rosita tout

court. Adieu, seigneur cavalier; à bientôt... — Elle gagna la porte d'un pas rapide, puis, se retournant sur le seuil : — Quand vous écrirez à mademoiselle votre sœur, ajouta-t-elle, dites-lui que je l'aime!

Quand elle fut partie, le lieutenant Patrick s'aperçut qu'en cette première rencontre il avait déjà perdu du terrain : la jeune fille lui avait causé une assez vive impatience par ses manières indiscrètes; mais avait-il blâmé sa conduite avec fermeté? s'y était-il pris de manière à ce qu'elle ne reparût jamais en sa présence? désirait-il même ne plus la revoir? Sans se l'avouer, il était étonné de trouver, dans cette Limeña qui n'avait reçu aucune éducation, je ne sais quelle grâce native qui en tenait lieu jusqu'à un certain point. Il se demandait comment, au lieu d'éconduire tout d'abord cette jeune fille, il s'était laissé surprendre et étourdir par son babil; comment celle-ci, malgré les maladresses de ses actes et de son langage, avait produit sur son esprit une impression quelconque : c'étaient là des questions difficiles à résoudre et qui l'occupèrent longtemps. De son côté, Rosita, tout en retournant chez elle, réfléchissait sur cette entrevue.—Ces étrangers, pensait-elle, ont de singuliers préjugés! ils se retranchent derrière un cérémonial qui déconcerte de simples gens comme nous. C'est égal, il ne m'a pas trop malmenée, et s'il faut de grands airs, Rosita saura les prendre tout comme une autre.

IV.

Si le chanoine don Gregorio se croyait tenu en conscience de donner des avis au jeune lieutenant Patrick, il ne les épargnait pas non plus à la mère de Rosita : mais la bonne dame, — elle se nommait doña Mercedes, — après avoir écouté avec patience les remontrances du

chanoine, y répondait nonchalamment par de courtes phrases qui toujours exprimaient cette idée : — Que voulez-vous que j'y fasse? ne sont-elles pas toutes ainsi? — Son mari, qui remplissait les fonctions de sacristain et de sonneur dans une petite paroisse des faubourgs de Lima, passait la plus grande partie de ses journées hors de chez lui. Quand il avait fini de faire tinter ses cloches, il s'accoudait à la plus haute fenêtre du campanile, et promenait sur l'horizon ses regards inoccupés : les gens qui vivent dans les lieux élevés deviennent à la longue semblables aux hirondelles et aux martinets qui nichent autour d'eux; rarement ils se posent sur la terre. De son côté, la mère de Rosita tenait une toute petite boutique de fils et d'aiguilles; mais le commerce qu'elle faisait n'était point si important que la présence de sa fille lui fût souvent nécessaire; celle-ci jouissait donc d'une entière liberté. Les prétextes ne lui manquaient pas pour sortir, et la porte de la boutique, toujours ouverte, la sollicitait incessamment à de nouvelles promenades. Si par hasard une occupation imprévue la retenait au logis, quelque voisine charitable entrait, qui disait à la mère : — Doña Mercedes, j'ai une longue course à faire, vous me permettez d'emmener Rosita, n'est-ce pas? — Et celle-ci, sans attendre la réponse, partait comme si un ressort l'eût lancée dans la rue. Elle parcourait donc en tous sens cette ville de Lima, vouée au plaisir, au luxe et à l'oisiveté; elle causait beaucoup, apprenait maintes histoires qui n'étaient guère de nature à calmer les effervescences d'une jeune tête, et rentrait décidée à avoir aussi son petit roman.

Ce roman était esquissé déjà, comme nous l'avons vu. Naïve jusque dans sa témérité, la jeune Péruvienne ne doutait pas que don Patricio ne finît par l'aimer : l'accueil un peu dédaigneux qu'elle avait reçu de lui ne la décourageait point; elle l'attribua à la fierté naturelle d'un *ca-*

ballero de bonne race dont le regard planait de haut sur la foule. A force d'épier ses démarches, elle se mit au courant de tous les détails de sa vie, et se promit bien de profiter de cette circonstance pour risquer de nouveau une entrevue. Matinal comme un marin et habile comme le sont en général les habitants du Royaume-Uni à choisir l'heure et le terrain de ses excursions, Patricio prenait son vol aux premières clartés du jour pour aller explorer, en dessinateur et en naturaliste, les environs de la ville des rois. Il n'ignorait pas que, sous les latitudes équinoxiales, où règne un été perpétuel, le printemps s'est réservé les instants fugitifs qui séparent la nuit de l'invasion définitive du soleil : à ce moment-là, une vapeur dorée s'élève du sommet des montagnes; la terre, rafraîchie par la rosée, est douce à fouler. Les oiseaux chantent si gaiement, que l'homme, à son tour, oubliant ses tristesses, s'épanouit avec confiance en face de la nature radieuse, qui semble vouloir le fasciner. Cette heure précieuse, que tant de paresseux laissent passer sans en jouir, don Patricio l'employait soit à courir à cheval sous les belles allées qui ombragent la route du Callao, soit à errer pédestrement au versant des montagnes, dont les croupes élevées en amphithéâtre dominent la ville du côté de l'est. Un matin, il avait pris cette dernière direction, et, après une longue marche, il achevait de gravir l'un de ces sommets escarpés. Un magnifique panorama se déroula subitement à ses yeux : à pic, au-dessous de lui, dans le demi-jour d'une ombre mystérieuse, s'allongea une vaste plaine bien arrosée. Des maisons blanches, couvertes de briques rouges, qu'entourent des champs de cannes à sucre et des plantations de bananiers, signalent partout la présence de l'homme dans cette heureuse vallée. Au delà des cultures, quelques palmiers, des buissons épineux et des bouquets de saules bruns se montrent encore parmi les sables humides; puis s'étendent au loin les

grèves jaunes, qui se perdent dans la mer en formant des caps et des presqu'îles. Ce paysage varié a pour limite extrême les flots étincelants de l'océan Pacifique, et pour premier plan de sombres roches volcaniques, fendues par les tremblements de terre; dans les fissures de ces blocs gigantesques poussent des plantes grasses dont la hampe, garnie de fleurs élégantes, s'abrite derrière un rempart de feuilles longues et pointues comme des épées.

Un artiste passionné eût battu des mains et bondi de joie devant un si beau site; mais le lieutenant Patrick gardait le *decorum* jusque dans la solitude. Assis à l'ombre, il tailla tranquillement ses crayons et se mit en devoir d'esquisser la riante vallée qui posait devant lui. Sa main courait rapidement sur le papier; déjà les lignes principales étaient jetées et les arbres massés largement. Satisfait de cette première ébauche, don Patricio relevait la tête pour en mieux juger l'effet, quand une avalanche de petits cailloux qui roulaient tout autour de lui vint le distraire de sa contemplation. Une jeune fille descendait du sommet de la montagne en posant son pied au hasard sur les pierres détachés du rocher, et, quelque légère que fût sa marche, ces pierres, suspendues sur un plan incliné, s'éparpillaient au contact de ses pas. Cette jeune fille, qui semblait tomber des nues, c'était Rosita.

— Don Patricio, s'écria-t-elle en se précipitant vers le jeune lieutenant, don Patricio, sauvez-moi!

— Vous ici! répondit Patrick... Et que venez-vous faire dans cette solitude?

— Sauvez-moi, je vous en conjure! répéta la jeune fille en lui prenant les mains. Tenez, ne voyez-vous pas cette poussière au fond du ravin?... Ce sont eux!

— Mais qui? reprit don Patricio avec impatience.

— Les brigands! répliqua Rosita d'une voix tremblante. Vite, pliez vos papiers et gagnons la plaine.

A ce mot de brigands, Patricio se leva et tira de sa

poche une lunette qu'il dirigea vers le ravin, d'où s'échappait un tourbillon de poussière. Il y vit distinctement trois ou quatre cavaliers armés de sabres et de tromblons, qui cherchaient à gagner le sentier de la montagne. Penchés sur le cou de leurs chevaux, qu'ils éperonnaient vivement, ils galopaient à bride abattue par des chemins semés de grosses pierres, faisant à droite et à gauche de brusques détours comme des gens poursuivis qui veulent à tout prix gagner du terrain. Quand il les eut considérés quelques instants, don Patricio reprit ses crayons et se mit à esquisser de souvenir ce petit groupe de fuyards, qui formait une scène fort animée.

— Que faites-vous ? lui cria Rosita pâle de frayeur ; ne voyez-vous pas qu'ils viennent par ici ? Ils seront sur nous avant cinq minutes.

Le bruit de plusieurs coups de feu qui retentirent au même instant dans la vallée lui ferma la bouche ; elle tomba à moitié évanouie aux pieds de don Patricio : celui-ci se pencha sur les rochers et regarda. Il n'eut plus besoin de sa longue-vue pour suivre tous les détails du drame qui s'accomplissait désormais assez près de lui. Tandis que les brigands fuyaient, une partie du détachement de lanciers envoyé à leur poursuite avait tourné la montagne pour leur couper la retraite. Cette manœuvre, bien exécutée, amena une rencontre. Après avoir hésité, les bandits déchargèrent leurs armes au hasard sur les soldats qui les serraient de près, puis se jetèrent tête baissée dans les fourrés qui couvrent les flancs des rochers. Les balles de leurs tromblons avaient blessé légèrement quelques lanciers et abattu deux ou trois chevaux ; cependant les lanciers répondirent instantanément au feu de l'ennemi. Leurs carabines portaient plus juste que les *trabucos* évasés des brigands ; une balle fracassa la cuisse de l'un des fuyards, et il tomba. Les autres, au lieu de défendre leur compagnon, l'abandonnèrent aux mains

de la justice et allèrent se cacher dans les escarpements des *sierras* voisines. Le blessé n'avait point envie de se laisser prendre vivant. Adossé à un arbre, à genoux sur la seule jambe qui pût le soutenir, il provoquait les soldats par des paroles insultantes et promenait autour de lui la gueule béante de son tromblon. L'arme était-elle vide ou chargée? Les lanciers n'en savaient rien, et aucun d'entre eux ne se souciait beaucoup de vérifier le fait. Pendant quelques minutes, le bandit, pareil à un sanglier forcé par les chiens, fit tête aux assaillants; mais tout à coup un brigadier, piquant des deux, plongea sa lance dans le cœur du blessé et le cloua sur l'arbre qui lui servait d'appui. Le bandit laissa tomber son tromblón; ses yeux, éclairés par un reste de fureur, se fermèrent bientôt, et il expira. C'était un mulâtre d'une taille colossale, aux formes athlétiques. Les soldats, fiers de leur victoire, chargèrent son corps sur l'un de leurs chevaux, afin de le ramener en triomphe dans la ville. Ils l'avaient jeté en travers sur la selle; ses longs bras et ses grandes jambes, que la vie n'animait plus, se heurtaient aux pierres du chemin, et les ronces fouettaient ce visage souillé de sang et de poussière, qui semblait menacer encore.

— Maintenant, dit don Patricio à la jeune fille, la route est libre; vous pouvez en toute sûreté continuer votre promenade.

— Jésus Maria! sortir d'ici toute seule! s'écria Rosita; qui sait s'ils ne vont pas encore tirer des coups de fusil? Je ne m'en irai qu'avec vous. Vous me reconduirez, don Patricio, n'est-ce pas? Si vous saviez comme j'ai peur!

— Eh bien! si vous avez si grand'peur, comment se fait-il que vous vous exposiez seule dans ces montagnes?

— Écoutez, dit Rosita d'un air sérieux en se rapprochant du lieutenant Patrick, qui se préparait à regagner la ville; j'étais allée ce matin voir ma marraine, qui demeure là, tenez, à cette petite maison devant laquelle

vous êtes passé pour venir ici. Ma marraine est une duègne bien méchante, qui me gronde toujours, et, si ce n'était pour obéir à ma mère, je ne la verrais jamais. Comme je sortais de chez elle pour retourner en ville, j'ai rencontré des cavaliers qui se sauvaient en disant que les bandits erraient aux environs; la peur m'a prise...

— Et au lieu de rentrer chez votre marraine, interrompit don Patricio, vous avez jugé plus prudent de gravir la cime de ces rochers?

— Oui, pour vous avertir du péril et me mettre sous votre protection, répliqua la jeune fille.

— Qui vous avait dit que j'étais ici?

— Qui me l'avait dit!... Et qui m'a dit aussi qu'hier soir vous vous êtes promené sur la route du Callao jusqu'à dix heures? qui m'a dit qu'avant-hier vous êtes allé en visite chez la marquise de .....? Tenez, don Patricio, qnand une Limeña a jeté les yeux sur un *caballero*, qu'il soit fils du pays ou étranger, elle est bien vite instruite de toutes ses démarches, de toutes ses actions les plus indifférentes.

Tout en parlant ainsi, elle prit le bras de don Patricio, sous prétexte qu'elle se sentait lasse de la marche et des émotions de la matinée. Le jeune Irlandais marchait lentement et sans rien dire; son regard errait au hasard sur les grands horizons qui se découvraient par échappées entre les rocs et les arbres de la route. Sa main distraite cueillait les fleurs et arrachait les feuilles des buissons; son visage doux et sérieux ne trahissait ni joie ni tristesse, mais il s'y reflétait cette mélancolie rêveuse qui s'empare d'un jeune cœur assez sensible pour être impressionné et trop attentif pour se laisser surprendre. Cette romanesque promenade sous le plus beau ciel du monde, seul à seul avec une jeune fille qui l'aimait, lui plaisait cependant, mais comme un épisode de sa vie qu'il se raconterait à lui-même pendant ses longues heures de quart, la nuit,

sur son vaisseau. Rosita, au contraire, s'épanouissait naïvement à ce premier rayon de bonheur. Cette rencontre réalisait son vœu le plus ardent, sa plus secrète espérance. Suspendue au bras de don Patricio, elle redressait fièrement sa petite taille et marchait avec une dignité de reine; à chaque pas, elle levait sur lui ses yeux noirs, comme pour lui arracher un sourire ou quelque parole affectueuse. Que n'eût-elle pas donné pour savoir à quoi il rêvait ainsi et quelles pensées occupaient son esprit! Elle supporta d'abord assez patiemment ce long silence, mais bientôt la vivacité l'emportant: — Courons! s'écria-t-elle, — et elle entraîna don Patricio. Le sentier était assez rapide en cet endroit; ils descendirent précipitamment et sans pouvoir s'arrêter jusqu'à l'entrée de la plaine, et Rosita, haletante, éclatant de rire, se jeta sur l'herbe, au bord d'un ruisseau ombragé de beaux arbres.

— Où sommes-nous ici? demanda le lieutenant Patrick.

— Sur la route de Lima, répondit la jeune fille. Vous ne connaissez pas ce chemin-là? A la vérité, ce n'est pas le plus court; mais qu'importe? je ne suis pas pressée de rentrer en ville. Et vous?

— Je ne suis pressé que d'une chose, repartit don Patricio: c'est de rencontrer quelque paysan, avec qui vous puissiez continuer votre route et retourner près de votre mère.

— Un paysan, un porteur d'eau, n'est-ce pas? répondit Rosita en se relevant avec fierté; le premier passant sera bon pour m'accompagner au milieu de la ville; vous, señor caballero, vous auriez honte d'être vu avec la pauvre Rosita! Oh! si j'étais une grande dame, vous me prieriez à mains jointes de me laisser suivre par vous à la promenade. Je vous ennuie, je vous fatigue; vous rougissez de moi! Pourquoi vous êtes-vous trouvé sur mon passage juste au moment où j'éprouvais un irrésistible désir

d'aimer quelqu'un? Tenez, vous voyez ce colibri qui voltige en bourdonnant au-dessus de l'eau; tâchez de l'arracher à ces fleurs qui l'attirent, et dont le parfum l'enivre; jetez-lui du sable, chassez-le, il y reviendra toujours; mais, non, vous aurez pitié de son petit cri, vous ne voudrez pas blesser ce frêle oiseau qui ne demande qu'un rayon de soleil et la vue des fleurs pour être heureux. Moi, j'ai cherché pendant un mois, j'ai épié pendant quatre semaines l'instant de me trouver près de vous, et vous me dites : Va-t'en! Et encore vous ne me chassez qu'après vous être bien assuré que la pauvre Rosita vous aime. Vous n'avez pas même l'excuse de l'ignorer!

En achevant ces paroles, Rosita couvrit son visage de ses deux mains et éclata en sanglots; un mouvement de colère avait troublé son cœur confiant et attendri, comme un orage passager agite parfois les eaux calmes du lac le plus tranquille. Il en coûtait beaucoup à don Patricio d'avouer ou du moins de laisser entendre à la jeune fille qu'elle avait lu assez clairement dans son cœur. Le moment d'ailleurs eût été mal choisi pour apprendre à cette enfant inexpérimentée et irréfléchie qu'elle courait tête baissée au-devant des regrets et des chagrins. Pour toute réponse, le lieutenant Patrick tendit la main à la jeune fille; celle-ci sourit, ses yeux mouillés de larmes rayonnèrent d'un éclat charmant. Elle reprit le bras de don Patricio, et ils continuèrent de marcher vers la ville par de frais sentiers. Les petites perruches vertes à longue queue babillaient autour d'eux dans les arbres des vergers; des jardins bien cultivés qu'ils côtoyaient lentement s'élevaient de suaves émanations; le parfum du citronnier en fleur se mêlait à celui de l'ananas. Vaincu par cette nature pleine de charme et de puissance, don Patricio éloigna de son esprit les réflexions chagrines qui menaçaient de le troubler. Il causait gaiement, et la tristesse qui avait un instant envahi le cœur de Rosita fit place à la joie la

plus vive. Quand ils furent près de la ville, la jeune fille s'arrêta : — Adieu, seigneur cavalier, dit-elle en serrant les deux mains du lieutenant Patrick. Nous devons nous séparer ici ; m'accompagner plus loin serait de votre part une faiblesse, et si je vous en priais, je serais une sotte. La Rosita sait vivre ; fiez-vous à elle, et vous verrez qu'elle a de la raison pour une fille de quatorze ans.

En achevant ces paroles, elle rejeta son voile sur ses yeux, pressa le pas et s'éloigna sans tourner la tête en arrière.

V.

Le lieutenant Patrick ne parla point à don Gregorio de cette rencontre sur la montagne : il y aurait eu dans ce récit des choses trop délicates à dire. Bien qu'il fût de ceux qui aiment à avoir le cœur libre et savent en maîtriser les élans, l'image de cette jeune fille le poursuivait dans ses promenades et dans ses études plus qu'il ne l'aurait voulu. Chaque fois qu'il sortait, la Rosita se trouvait sur son passage, et, cachée derrière son voile, lui jetait à l'oreille un *adios, caballerito ; buenas noches, señor don Patricio.* Ces paroles affectueuses, prononcées d'une voix émue au milieu d'une ville étrangère, le faisaient tressaillir malgré lui. Il n'y répondait que par un signe de tête, mais enfin il s'y était habitué, et rentrait même un peu triste quand par hasard il ne les avait pas entendues.—Le chanoine avait raison, pensait-il quelquefois ; il arrive dans ce pays-ci de singulières aventures ! Mais, bah ! avant quinze jours ma frégate sera au Callao, je partirai et tout sera fini ! — La pensée de ce départ prochain lui faisait faire des réflexions sérieuses ; il se promettait d'en avertir Rosita, qui semblait l'oublier ou n'y vouloir pas croire. Puis, retenu par le vague désir de voir jusqu'où irait ce fol amour de jeune fille, il ajournait sans

cesse cet adieu définitif; les jours se passsaient, et Rosita s'abandonnait à des rêves chimériques. Une seule personne, le chanoine don Gregorio pouvait lui donner de bons conseils; mais elle n'était ni assez prudente pour lui en demander, ni assez sage pour les suivre; d'ailleurs, elle n'avait confié son secret à personne autre que Tia Dolorès, la duègne boiteuse dont le lieutenant Patrick avait reçu d'abord le message sans le comprendre. Tia Dolorès écoutait avec indulgence les aveux confidentiels de la jeune fille; elle en avait tant de fois entendu de pareils! Quand elle rencontrait don Patricio, elle lui tendait la main en marmottant, et comme le jeune officier, par bonté de cœur et sans la reconnaître sous la mante qui couvrait son front, lui donnait toujours quelque chose, elle professait pour ce noble cavalier une admiration sincère.

— Ah! ma fille! dit-elle un jour à Rosita, je prie Dieu tous les jours pour qu'il reste longtemps ici! Sais-tu s'il doit bientôt partir?

— Il ne m'en a point parlé, répondit la jeune fille avec émotion.

— Hem! fit la vieille, ces étrangers-là décampent un matin comme des oiseaux sans avertir personne. Il est vrai qu'ils arrivent de même, et quand l'un a disparu, il en revient un autre.

En achevant ces mots, la duègne prit son bâton pour s'éloigner. Rosita l'arrêta par le bras: — Dolorès, lui dit-elle, don Patricio est un cavalier plein de cœur; il ne me quittera pas ainsi. Que deviendrais-je quand il serait parti? N'est-ce pas, Tia, n'est-ce pas qu'il aura pitié de moi?

A ces paroles qui trahissaient une émotion profonde, la duègne leva sur la jeune fille des yeux surpris. — Jésus! ma pauvre petite, tu l'aimes donc tout à fait! demanda-t-elle à demi-voix.

— Je vous l'ai dit dès les premiers jours, répliqua vivement Rosita, et lui aussi il m'aime! Si vous voyiez comme il sourit quand je lui dis bonjour en passant, quand je lui touche le coude à la promenade!

— Ah! *niña*, si tu étais moins pauvre, si tes parents avaient un peu de crédit!

— Eh bien!

— Il y aurait moyen de tout arranger. Tu dirais qu'il t'a promis de t'épouser, on l'empêcherait de partir au nom de la loi... Mais, non, cela ne se peut pas! il est officier, et son commandant le réclamerait. Tu n'as qu'à renoncer à lui, mon enfant; tu es bien jeune, Dieu merci, et tu as le temps de l'oublier!

— Jamais! jamais! s'écria la Rosita.

— Si j'avais autant d'onces d'or que j'ai entendu de ces serments-là, reprit la duègne, je serais bien riche.

— Jamais! entendez-vous? répéta la jeune fille avec exaltation. Je sais qu'il est impossible de le retenir ici; eh bien! je le suivrai.

— Allons, allons, dit tout bas la duègne, il n'y a pas à disputer avec un enfant en colère. Donnez donc de bons avis à des obstinés qui veulent tout faire à leur guise! Cela n'a pas quinze ans, et cela n'écoute pas la vieillesse! — Et elle s'en alla, traînant sur le trottoir son pas inégal.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels Rosita, en proie à une certaine inquiétude, courait par la ville, et cherchait à rencontrer partout don Patricio, comme pour s'assurer qu'il n'était pas parti. Le soir, elle s'échappait de chez sa mère et se précipitait vers la maison qu'habitait le jeune lieutenant; quand le jeu de la lumière reflétait son ombre sur les rideaux, elle faisait claquer ses doigts comme une paire de castagnettes. Averti par ce signal, don Patricio s'avançait sur le balcon; il ne pouvait faire moins que d'adresser quelques mots bienveillants à la jeune fille, et celle-ci, ivre de joie se mettait à sauter

et à danser sur le trottoir ; puis, dès qu'un passant venait à paraître, elle s'enfuyait d'un pas si léger, qu'on eût dit un oiseau s'envolant dans les ténèbres. Cependant ces entrevues furtives se succédaient sans lui donner l'occasion de s'entretenir avec celui dont elle rêvait nuit et jour. Malgré l'amour qu'elle lui avait voué à première vue et qui la subjuguait complétement, il lui était impossible de se familiariser avec don Patricio : elle se troublait en sa présence ; ses manières graves et froides lui imposaient. Pour rien au monde elle n'eût osé, comme auparavant, frapper à sa porte et tenter une démarche inconsidérée qui lui eût attiré des paroles de blâme.

On était alors au commencement de décembre, dans les temps de l'Avent. Fidèle aux anciens usages, la marquise dont le lieutenant Patricio habitait l'hôtel célébrait des cérémonies religieuses dans son grand salon, transformé en chapelle. Tout ce qu'il y avait dans sa maison de vases, de fleurs, de tentures, de candélabres, concourait à la décoration de la salle. De jeunes enfants, vêtus de blanches robes de lin, balançaient en l'air les encensoirs et chantaient des hymnes d'une voix limpide. A genoux sur un prie-Dieu, la vieille marquise, coiffée de ses cheveux blancs, dirigeait la *funccion* avec une dignité parfaite. Derrière elle se rangeaient ses vassaux, nègres, mulâtres et métis ; c'étaient les serviteurs, esclaves et libres, qui travaillaient aux plantations de la noble dame. Convoqués pour la cérémonie, ils arrivaient à cheval, ceux-ci sur des mules pelées, ceux-là sur des chevaux maigres, portant le mouchoir noué sur le front et le chapeau pointu, le court pantalon de toile grise et l'éperon d'acier rouillé fixé par de grosses courroies au talon nu. Cette domesticité, mal vêtue et peu nombreuse, témoignait du mauvais état des affaires de la marquise, que les prodigalités de son mari avaient ruinée. Cependant elle tenait à cet entourage, qui lui rappelait son ancienne

splendeur et les anciennes mœurs patriarcales des riches créoles péruviens. Tous ces serviteurs l'abordaient avec le plus profond respect ; on reconnaissait en eux des gens honnêtes et dévoués quand même à des maîtres dont la ruine se reflétait jusque sur leurs pauvres vêtements. Dès que les candélabres s'allumaient, le portail de l'hôtel s'ouvrait à deux battants ; le vieux noir chargé, comme nous l'avons vu, des triples fonctions de portier, de cocher et d'intendant, remplissait en cette occurrence l'emploi de suisse d'église et de bedeau ; c'était lui qui veillait à ce que la foule, qui envahissait bientôt la cour, ne fît pas trop de tapage. Il se donnait beaucoup de mal pour établir un peu d'ordre aux abords du grand salon; mais, comme il ne portait ni hallebarde ni verge noire, les enfants et les mauvais plaisants de tout âge se faisaient un jeu de le tourmenter. Sa livrée, qui l'eût fait prendre chez nous pour un marchand de vulnéraire suisse, ne suffisait point à lui attirer le respect des curieux. Aussi, tandis que dans l'intérieur du salon vitré la marquise, sa suite et les invités accomplissaient leurs exercices religieux, on se livrait en dehors à des conversations profanes et tumultueuses. Seulement, lorsque le prêtre, c'était don Gregorio le chanoine, — donnait la bénédiction, la foule tombait à genoux, et il régnait dans la cour un si profond silence, qu'on entendait les pieux gémissements des duègnes blotties dans les coins.

Logé dans l'hôtel, don Patricio assistait à la cérémonie, non pas en habits de gentleman, moins encore en uniformé d'officier, mais en simple tenue de cavalier péruvien. Un soir, comme les curieux s'écoulaient, il attendait que don Gregorio sortît pour l'accompagner jusqu'à sa demeure. Le hasard voulut que la marquise retînt le chanoine à souper; don Patricio, adossé à la muraille, regardait machinalement les bougies qui s'éteignaient l'une après l'autre dans la chapelle, quand une petite main

saisit vivement son bras. Il se détourna et vit Rosita, qui, serrée contre lui, le contemplait avec une émotion mêlée de crainte, et semblait dire : — Je le tiens !

— Il n'y a plus personne dans la cour? cria au même instant le vieux nègre ; je vais fermer la porte, et tant pis pour qui restera dedans : une fois dans ma loge, je n'ouvre plus !

— Attendez, répliqua don Patricio, je sors !

Il sortit en effet, et emmena Rosita pour empêcher que le nègre ne la vît. La lune se levait, et la brise de mer, près de s'assoupir, murmurait encore faiblement dans les arbres des jardins. Quand ils furent dehors, le jeune lieutenant s'arrêta une minute : — Que me veut-elle? Où vais-je? — Telles furent ses premières pensées, et il eut envie de congédier Rosita; puis la pensée lui vint de savoir quels progrès avait faits dans le cœur de la Péruvienne cette passion subite dont il étudiait froidement les phases diverses. Cette promenade d'ailleurs serait la dernière : il dirait à la jeune fille quelques bonnes et honnêtes paroles que fortifierait encore un éternel adieu. Il semblait que Rosita devinât ce qui se passait en lui ; elle s'accrochait à son bras et l'entraînait en avant, comme pour l'empêcher de retourner sur ses pas. Ils allèrent ainsi jusqu'à l'entrée de la grande et belle route plantée d'arbres qui conduit de Lima au Callao. Les étoiles brillaient à l'envi sur un ciel profond, dont aucun nuage n'avait depuis bien longtemps altéré la pureté; la lune, qui commençait à monter au-dessus des montagnes, éclairait l'un après l'autre, les pics les plus élevés de la sierra, et jetait de proche en proche, sur les versants inférieurs, des flots de lumière. Des deux côtés de la route s'étendent de vastes vergers, où croissent les plus robustes orangers de toute cette partie de l'Amérique. A cette première heure de la nuit, leurs fruits, échauffés par le soleil, répandaient au loin ce parfum vivifiant, cette odeur

rafraîchissante et suave que rien n'égale. Çà et là, dans la campagne, de joyeux éclats de voix se faisaient entendre; dans cette bienheureuse vallée du Pérou, on chante au lieu de parler, on danse au lieu de marcher. La richesse a disparu, l'or est devenu rare; mais la folie vit dans l'air et dans le cœur des habitants. Il est difficile, même aux étrangers qui ne font que passer, de n'en pas ressentir un peu les atteintes.

— Quel merveilleux climat! s'écria don Patricio après quelques instants d'une conversation que la jeune fille s'efforçait d'animer; quel ravissant pays... et pourtant il faudra le quitter!

— Est-ce vrai que vous allez bientôt partir? demanda Rosita.

— Oui, mon enfant, répondit le jeune lieutenant; la frégate sera bientôt en rade du Callao : il est temps que je reprenne mon service.

— Et je ne rous reverrai plus jamais? dit la jeune fille en fixant sur lui ses grands yeux humides de larmes. La pauvre Rosita restera ici seule, abandonnée?

— Abandonnée! reprit don Patricio; et votre famille, et don Gregorio qui veille sur vous?

Rosita secoua tristement la tête. — J'ai vécu quatorze ans heureuse auprès de ma mère, tranquille et gaie comme la perruche qui se balance sur la feuille du palmier... mais ce temps-là est passé! Vous, don Patricio, vous ne pouvez pas être triste; n'allez-vous pas revoir ceux que vous aimez?

— Mon enfant, dit don Patricio en lui prenant la main, je n'ai risqué cette promenade avec vous que pour vous donner des avis. Écoutez-moi; c'est la dernière fois que je vous parle, la dernière fois...

— Oh! ne dites pas cela, interrompit la jeune fille; ne dites pas cela!

— Je n'avais que peu de semaines à passer ici, et elles sont écoulées. Vous le saviez...

— Je le savais, mais je voulais l'oublier, reprit Rosita; et vous, si j'étais venue un matin vous dire : Je suis riche, bien riche; j'ai trouvé un trésor, il m'est tombé du ciel un gros héritage, et je le mets à vos pieds; vous-même, don Patricio, n'auriez-vous point oublié que vous deviez si tôt partir?

— Enfant! répliqua le lieutenant Patrick, à quoi bon ces rêves chimériques? Le hasard nous a un instant réunis, et il faut maintenant nous séparer. Je me suis plus d'une fois reproché d'être trop sévère pour vous; peut-être aurais-je dû l'être encore davantage.

— Oui, vous l'auriez dû, reprit vivement Rosita. Il fallait me repousser franchement, et ne pas m'absoudre du regard après m'avoir blâmée d'un mot. Si je suis une enfant, comme vous le dites, vous deviez me prendre en pitié et rire de ma folie... Mais non; à quoi bon vous adresser des reproches? Moi seule je suis coupable, don Patricio; je me suis mise à vous aimer avec passion, sans savoir qui vous étiez, sans prévoir... Et vous, n'avez-vous jamais ressenti pour la pauvre Rosita un peu d'affection? Mettez la main sur votre cœur, et répondez-moi.

La jeune fille, en adressant cette question à Don Patricio, retira sa main qu'il avait prise et se plaça devant lui dans l'attitude d'Œdipe cherchant à deviner l'énigme du sphinx. Elle était petite, comme la plupart des femmes de son pays; comme elles aussi, gracieuse et douée de ce charme, *donayre*, particulier aux Liméniennes, à quelque classe qu'elles appartiennent. Don Patricio, un peu embarrassé de cette attaque subite, fixa ses regards sur le front de Rosita, que la lune illuminait de ses pâles rayons, et, poussé par un mouvement irrésistible, il y imprima un baiser. Cette réponse en valait bien une autre;

la jeune fille, triomphante, sauta au cou de don Patricio avec des transports d'une joie qui allait jusqu'à l'extravagance.

— Maintenant, dit-elle après avoir réprimé ces élans impétueux, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle? répondit avec une certaine inquiétude le lieutenant irlandais, qui se sentait entraîné plus loin qu'il ne l'aurait voulu.

C'est de me prévenir de votre départ le jour où la frégate jettera l'ancre dans le port.

— Je vous le promets, dit don Patricio; et plût à Dieu qu'elle arrivât bientôt, ajouta-t-il à voix basse, car on devient fou dans cet étrange pays!

VI.

Le lendemain, don Patricio ne sortit point; soit qu'il craignît de rencontrer sur son chemin cette naïve jeune fille à laquelle il n'avait plus le droit de ne pas répondre, soit qu'il voulût achever divers dessins ébauchés dans ses courses précédentes, il resta chez lui. Quand don Gregorio vint le voir, il le trouva ses crayons à la main, penché sur sa table. La vue du chanoine lui causa d'abord quelque embarras; celui-ci s'en aperçut, et il se disposait à se retirer, mais don Patricio le retint.

— *Padre*, lui dit-il, restez un peu, je vous en conjure. Je n'ai plus que peu de jours à passer à Lima, et je ne voudrais pas vous quitter sur un mensonge. Vous m'avez donné d'excellents, de paternels conseils, vous avez eu confiance en moi, et je vous ai trompé. — Puis, sans attendre les questions du chanoine, qui le regardait avec moins de surprise que de tristesse, il lui conta tout d'un trait la conduite qu'il avait tenue à l'égard de Rosita; comment, sans la repousser ni l'attirer à lui, il s'était plu

à entretenir en elle une passion qu'il eût fini peut-être par partager.

— Vous ne m'apprenez rien, mon ami, répondit gravement don Gregorio. Depuis un mois, j'observe avec attention cette capricieuse enfant; elle m'évite, elle secoue la tête quand je lui parle; son visage est animé d'une joie qui n'est point celle du premier âge. Je voudrais pour beaucoup que vous fussiez parti.

Don Patricio avait peut-être omis de mentionner dans son récit sa réponse un peu trop éloquente à certaine question de la Rosita; toujours est-il que cet aveu lui fit du bien. La conversation se continua sur les sujets qu'évoquait naturellement la pensée de leur séparation prochaine. En se quittant, ils se promirent de se trouver le lendemain matin à cheval à la porte de la ville et de pousser ensemble une pointe jusqu'au Callao. Don Patricio employa le reste de la journée à préparer le gros de ses bagages; le jour suivant, il revêtit son costume de cavalier péruvien et courut rejoindre au lieu indiqué le chanoine, qui l'attendait déjà. Excités par l'air frais du matin, les chevaux piaffaient et caracolaient; mais les deux cavaliers trouvaient trop de plaisir à se promener au pas sous les arbres chargés d'ombre et de rosée pour hâter leur marche. Des voyageurs plus pressés passaient en galopant montés sur de grandes mules au pied fin; le pommeau de leurs selles, leurs étriers de bois, le manche du petit fouet qu'ils tenaient à la main, tout était incrusté d'argent et reluisait au soleil.

— Leurs ancêtres portaient ces ornements en or, dit don Gregorio à son jeune ami; leurs descendants, et eux-mêmes peut-être, les porteront en acier. L'âge de fer est venu pour le Pérou! Depuis que nous jouissons du bonheur d'être indépendants, notre beau pays se voit envahi par les discordes civiles et par la misère.

— Pardonnez mon indifférence, répondit don Patricio;

mais je ne puis croire aux souffrances d'un peuple qui, loin de se plaindre, s'abandonne avec une complète insouciance aux plus bruyants plaisirs. La nature a traité les Péruviens en enfants gâtés. Chez vous, point de longues et sombres nuits, point d'hiver. Lima laisse dans l'ame du voyageur un éternel souvenir; et nous, habitants des froides latitudes, nous y croyons voir une image du paradis.

— Lima est le paradis des femmes, selon un ancien proverbe, répliqua don Gregorio, et l'enfer des ânes! Voyez cet innombrable troupeau de bourriques que des *cholos*[1] piquent sans pitié avec des bâtons pointus. Leur croupe est tout écorchée, les sangles du bât leur coupent le ventre, et leurs intelligents conducteurs leur ont fendu les narines pour qu'elles puissent respirer plus facilement.

L'escadron de bourriques signalé par le chanoine dépassa rapidement les deux cavaliers, qui continuaient de marcher au pas; c'étaient de pauvres ânes de la plus petite espèce, aux pattes si courtes, que les jambes des *cholos*, placés à califourchon sur leurs croupes, touchaient presque la terre. A quelque distance de là, un grand tourbillon de poussière couvrit la route d'un nuage épais; la troupe s'arrêta, puis le désordre se mit dans ses rangs, malgré les cris des *cholos*, qui vociféraient à pleine tête. Les ânes commencèrent à braire sur toute la ligne; ce fut bientôt un assourdissant vacarme.

— Voilà une aventure digne du chevalier de la Manche, s'écria en riant don Patricio. Au galop, *padre*, allons reconnaître l'ennemi!

Ils piquèrent des deux, et un étrange spectacle s'offrit à leurs regards. Une centaine de matelots anglais, qui semblaient s'être rafraîchis au Callao et dans tous les cabarets de la route, se dirigeaient vers Lima en phalange serrée,

1. Métis.

montés sur des chevaux de louage. Celui-ci, haut de six pieds, écrasait du poids de son corps un frêle *pony;* celui-là, court et trapu, oscillait sur le dos d'une haridelle efflanquée. Ces cavaliers improvisés tiraient la bride par saccades, à droite et à gauche, s'accrochaient à la selle, perdaient leurs étriers, et embrassaient le cou de leurs montures, qui ruaient à l'envi. On eût dit une troupe de *clowns*, à voir leurs postures extravagantes et leurs gestes bouffons; ils ne riaient pas cependant. Tout en trottant et galopant de la sorte dans le plus incroyable pêle-mêle, ils essayaient de causer comme des gens qui conservent leur sang-froid. Les chevaux, fatigués de porter ces incommodes *riders*, pirouettaient sur eux-mêmes, marchaient de côté, et exécutaient toutes les feintes imaginables sans réussir à désarçonner ces agiles marins, cramponnés sur leurs selles à la manière des singes. Les ânes, plus sages, avaient donc éprouvé un moment de trouble à la vue de cette cavalcade désordonnée qui leur barrait le chemin.

— La frégate est arrivée, dit don Patricio; elle a dû mouiller cette nuit en rade. Ces marins qui courent dépenser à Lima, en quelques heures, leur solde de trois mois, font partie de l'équipage. Galopons jusqu'au Callao, *padre !* que je revoie mon beau navire!

Les deux cavaliers aperçurent bientôt la frégate immobile sur les eaux; à la vue de son pavillon, le lieutenant Patrick se découvrit avec une émotion mêlée de joie. La fascination qu'exerçait sur lui cette contrée énervante disparut immédiatement pour faire place au sentiment du devoir; il lui tardait d'être à bord. Son premier soin, en arrivant au Callao, fut d'avertir par lettre le commandant qu'il reprendrait son service dès le lendemain, en s'excusant de ce que son costume de cavalier ne lui permettait pas de paraître en sa présence. Il retourna à Lima plus vite qu'il n'était venu; don Gregorio, qui l'accompagnait

toujours, demeura près de lui le reste de la journée, afin de l'aider à faire ses dispositions pour le départ; peut-être aussi le *padre* se tenait-il à côté de son jeune ami pour empêcher Rosita de tenter l'aventure d'une dernière rencontre. Le soir même, deux mules emportèrent les bagages de don Patricio.

Cent matelots anglais se ruant à la fois dans les rues de Lima devaient y causer une certaine sensation. Aux noms de *Jack*, *Tom*, *Bill*, *Dick*, *Sam*, que prononçaient les marins en s'appelant d'une rue à l'autre, les habitants se mettaient aux portes, et l'on sut bientôt jusque dans les quartiers les plus reculés que la frégate était revenue au mouillage. Cette nouvelle arriva aux oreilles de Rosita et la mit en émoi. A plusieurs reprises, elle passa sous le balcon de don Patricio; mais elle entendait la grosse voix du *padre* et disparaissait au plus vite. En proie à une secrète inquiétude, elle allait et venait d'un pas rapide, puis cherchait à se rassurer en songeant à la promesse que lui avait faite don Patricio. — Il viendra, se disait-elle; il ne partira pas sans m'avertir. — Et elle se résigna à l'attendre devant la porte de sa mère. Les heures se passèrent... don Patricio ne vint pas! Fatigué des occupations multipliées qui l'avaient tenu sur pied depuis le matin, il se coucha dès que don Gregorio se fut retiré, rêvant à la mer, à sa frégate et à cette vie de marin qu'il allait reprendre; il ne tenait plus à la terre. Ce séjour de six semaines à Lima s'effaçait de son esprit comme un rêve devant la réalité. A peine le jour commençait-il à poindre, qu'il avertit le vieux portier de lui amener son cheval. Le nègre, qui avait reçu maintes fois d'excellents pour-boire, ne put retenir ses larmes en voyant partir celui qu'il appelait son jeune patron. Le chapeau à la main, le visage contracté par la tristesse, il se mit à débiter le plus grotesque compliment sur un ton de voix si larmoyant, que don Patricio eut peine à ne pas éclater de rire.

— Merci, merci, mon vieux, répondit le jeune cavalier ; rentre dans la loge et racle ta guitare. Voilà de quoi te consoler.

Il lui mit dans la main une pièce d'or, sauta lestement en selle et sortit de la cour. Son cheval s'élança comme un trait; on eût dit qu'il comprenait la pensée de son maître et avait hâte de le déposer sur le rivage. De son côté, la Rosita, qu'une vague appréhension avait tenue éveillée toute la nuit, s'était mise en campagne. Elle débouchait dans la rue que suivait don Patricio pour gagner le port du Callao, au moment où celui-ci allait atteindre les premières maisons du faubourg. Il l'aperçut, lui fit un geste de la main et cria tout en galopant :

— *Adios*, Rosita !

— Il n'est pas parti, c'est impossible ! se dit la jeune fille. — Et elle courut à l'hôtel de la marquise. — Don Patricio, le cavalier étranger, va-t-il bientôt rentrer de la promenade ? demanda-t-elle au nègre, qui accordait sa guitare et s'essuyait les yeux du revers de la main.

— Il ne reviendra de sa promenade ni aujourd'hui ni demain, *niña*, répondit le portier. Ses bagages ont été expédiés hier soir, et il est parti.

— Pour toujours ?

— Est-ce que je lui ai demandé où il va ? Et qu'est-ce que cela te fait, à toi, *niña ?* Voyez un peu comme ces jeunes filles sont curieuses ! Ah ! c'était là un patron généreux, affable, point fier, qui ne rentrait jamais à des heures indues, comme tant d'autres étrangers qui ont la bouche pleine de dures paroles et la main vide. Tu ne sais pas ce que je perds à son départ..... Ah ! mon Dieu ! je crois que je vais pleurer comme un enfant....

— Parti ! parti !... répétait Rosita navrée de douleur, sans me dire une parole d'adieu, sans m'avertir, comme il me l'avait promis !... Il faut que je le voie, que je lui parle...

Haletante, vaincue par l'émotion, elle s'était assise un instant sur une borne, près de défaillir ; tout à coup, rassemblant ses forces, elle se prit à courir dans la direction de la route que venait de suivre don Patricio. A cent pas de là, un mulâtre lui barra le passage.

— Halte là, Rosita ! Où cours-tu si vite, ma belle ?

— Laissez-moi, répondit la jeune fille en levant sur le mulâtre des yeux égarés ; que me voulez-vous ? qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? Tu ne reconnais pas celui qui t'a vendu pour quatre réaux le meilleur billet de la loterie ? Combien me donneras-tu pour la nouvelle que je t'apporte ? Depuis ce matin, je te cherche par toutes les rues de Lima ; tu pleures, fillette, et moi, je vais te faire rire... Les quarante mille piastres sont à toi !

— A moi à moi les quarante mille piastres !... Amenez-moi une voiture, des chevaux, un équipage, que je le rattrape... Quarante mille piastres, *Jesus Maria !* Quand il me saura si riche, il m'épousera, j'en suis sûre... Oh ! mon Dieu ! si ce bonheur-là m'était arrivé hier...

Puis, sans répondre au mulâtre, qui la regardait la bouche béante et qui lui tendait la main, Rosita s'élança sur la route du Callao. Ivre de joie, folle d'espérance et en proie à une anxiété qui croissait de minute en minute, elle s'arrêtait souvent pour prendre haleine. Ses souliers de satin la gênaient dans sa course ; elle les ôta, et marcha sur ses bas de soie, qui furent bientôt mis en pièces. Ceux qui la voyaient courir à pied sur cette grande route encombrée de voitures et de bêtes de somme, l'œil hagard et haletante, levaient les épaules et souriaient en lui jetant quelques sarcasmes qu'elle n'écoutait pas. Elle eut beau se hâter, il ne lui fallut pas moins d'une heure et demie pour franchir l'espace qui sépare Lima du Callao. Au moment où elle atteignait la plage, le lieutenant Patrick mettait le pied sur le pont de sa frégate. — J'ai le

temps de le rejoindre avant qu'il ne lève l'ancre, pensa la Rosita, et, sans perdre une minute, elle se précipita dans le premier canot qui s'offrit à sa vue, en criant au marinier de la conduire à bord.

— *A ver el dinero, niña*, voyons ton argent, ma fille? répondit le marinier avec le plus grand calme.

Rosita tâta la pointe de son châle, où elle avait coutume de nouer quelques réaux; ce jour-là, elle n'avait point songé à prendre d'argent.

— Allez toujours, dit-elle au batelier, il y a quelqu'un à bord de la frégate qui paiera pour moi... Partons vite, partons,..... je vous récompenserai généreusement au retour.

— Je n'entends point de cette oreille-là, ma fillette, répliqua le marinier en se croisant les bras; débarque, et va chercher ton argent à Lima, si tu veux.

— Je vous promets une once d'or, deux onces d'or, que vous aurez ce soir; pour l'amour de Dieu, menez-moi à bord!...

—Pourquoi pas mille piastres? Il n'en coûte rien de promettre de l'or, même quand on court les pieds nus... — En parlant ainsi, le batelier lui tourna le dos, et se mit à rouler une cigarette entre ses doigts. Rosita se tordait les bras de désespoir; elle criait, pleurait, et fixait sur la frégate des regards effarés.

— Que veux-tu faire *à bord de l'Anglais?* dit froidement le marinier. Le voilà qui commence à lever son ancre; personne sur le pont, officier ou matelot, n'a le temps de causer d'amourette. Tiens, voilà la yole qui vient chercher le commandant; il ne reste plus que lui à terre. Quand il abordera son navire, on hissera les voiles... et adieu la frégate.

— Être si riche, et n'avoir pas sur soi de quoi payer le plus petit bateau de la rade! disait Rosita en pleurant. J'aurais le temps encore; il me reste un quart d'heure, et

ce quart d'heure n'est pas à moi, faute de deux ou trois réaux!...

Comme elle s'abandonnait ainsi à la violence de son chagrin, la yole du commandant, montée par six matelots et un aspirant, s'approcha doucement du quai. Rosita s'y jeta sans hésiter, à la grande stupéfaction des rameurs et du jeune officier auquel ils obéissaient.

—Déposez cette femme à terre, dit d'un ton de voix qu'il voulait rendre sévère l'aspirant anglais, enfant de douze ans aux cheveux blonds. — Les rameurs se mirent en devoir d'exécuter cet ordre; mais Rosita s'accrochait aux bancs de la yole, se débattait de toute sa force, et criait qu'elle voulait absolument aller à bord. Dans son exaltation, elle parlait de don Patricio, de son amour pour lui, des quarante mille piastres qui lui tombaient du ciel... C'était peine perdue: ni le *midshipman* ni ses matelots n'entendaient un seul mot d'espagnol. Eussent-ils compris les paroles, ni sa douleur, ni ses larmes n'auraient pu les fléchir. Cédant enfin à la pression des bras vigoureux contre lesquels elle luttait en vain et qui modéraient leur force pour ne pas la blesser, Rosita dut lâcher prise; le plus ancien des rameurs la prit dans ses grandes mains et l'emporta comme un enfant sur l'extrémité du quai; puis il la poussa légèrement du côté de la terre en lui disant: *Run, miss;* courez, mademoiselle. Le commandant passait. Rosita saisit la basque de son habit; il lui lança un coup d'œil si froid et si hautain, qu'elle recula d'un pas et tomba épuisée sur le rivage. Les rameurs levèrent leurs avirons pour saluer leur capitaine, qui prit place à l'arrière de la yole sur son tapis d'honneur. Cinq minutes après, le frêle canot, emporté par six rames longues et flexibles, touchait le bord de la frégate. Le grand navire livra ses voiles au souffle de la brise; il s'inclina d'abord comme pour saluer ce doux rivage du

Pérou, se redressa majestueusement, puis s'éloigna vers la haute mer.

Plongée dans une morne stupeur, Rosita considérait avec un déchirement de cœur inexprimable la belle frégate qui emportait don Patricio. Il lui semblait que l'équipage, par ses cris joyeux, insultait à sa douleur; le bruit même de la vague ne répétait-il pas ce mot fatal : Il est parti! Et pourtant elle restait clouée sur le sable de la plage, n'espérant plus, mais regardant encore. Ce fut là que le chanoine don Gregorio la retrouva une heure après le départ de la frégate. Le *padre* s'était mis en quête de la Rosita; il l'avait demandée à sa mère, qui, moins que personne, savait ce qu'elle était devenue. Craignant tout de cette petite tête exaltée, il monta sur sa mule et vint droit au Callao. Dès qu'il aperçut la jeune fille immobile sur le rivage, il s'approcha d'elle et lui dit avec douceur : Allons, *niñita*, retournons en ville..., ta mère t'attend.

— Là-bas, là-bas, répondit Rosita sans se détourner; il est là, parti, parti pour toujours!...

— Viens, fit le *Padre!* en la prenant par la main, viens te reposer, ma fille; tu souffres!...

— Laissez-moi, cria la jeune fille, je ne veux pas aller avec vous! Qui sait s'il ne va pas revenir?... *Padre*, il va peut-être revenir pour m'épouser, maintent que je suis si riche! Ah! Patricio, vous me donnerez le bras sur l'Alameda...; *quarenta mil pesos!*

Don Gregorio essaya vainement de se faire écouter; la Rosita l'interrompait à chaque parole et prononçait avec une volubilité effrayante des phrases sans suite. Il prit le parti d'attendre que l'accablement succédât à ce paroxysme d'agitation. En effet, après les cris vinrent les larmes : Rosita, plongée dans un morne silence, regardait toujours la mer, mais sans la voir et sans entendre le

bruit que faisait autour d'elle la foule assemblée. Sollicitée encore par le *padre* de revenir près de sa mère, elle le suivit enfin machinalement. Don Gregorio la fit monter dans une voiture pour la transporter à Lima.

Malgré tous les soins que lui prodigua le *padre*, jamais Rosita ne put recouvrer l'usage de sa raison. La fortune que le hasard lui avait si inopinément envoyée ne servit qu'à la rendre folle et à lui procurer quelques douceurs dans l'hospice d'aliénés où elle devait passer le reste de ses jours. Quand je visitai cet hospice, don Gregorio, qui m'accompageait, me la montra; ce fut lui aussi qui me conta son histoire telle que je la rapporte ici. La Rosita, toute folle qu'elle était, reconnaissait immédiatement les Européens; elle les suivait et s'approchait d'eux avec une émotion visible. Toutes les fois qu'on parlait auprès d'elle une langue étrangère, elle se mettait à pleurer et demandait à voix basse si la frégate était revenue au Callao. Quelquefois on la conduisait jusqu'au bord de la mer; arrivée sur la plage, elle regardait attentivement, puis secouait la tête, et demandait à retourner dans sa triste prison. Voilà quinze ans qu'elle y est entrée; combien de pays a visités le lieutenant Patrick depuis qu'elle ne compte plus parmi les vivants, depuis qu'elle a cessé de parcourir librement les sentiers fleuris qui se croisent en tous sens dans la vallée de Lima! — Ah! don Patricio, disait souvent le chanoine Gregorio en jetant sur la Rosita un regard douloureux, on vous tient dans le monde pour un honnête homme; votre conscience est en repos..., et pourtant voilà votre ouvrage!

CHÉRUMAL LE MAHOUT

RÉCIT DE LA COTE DE MALABAR

I. — LE BAGGEROW.

Quand on aborde la côte de Malabar par le grand Océan indien, on aperçoit d'abord une chaîne de montagnes dentelées dont les sommets bleuâtres se détachent à peine sur l'azur du ciel. A mesure qu'on s'en approche, les cimes secondaires, qui empruntent une teinte plus sombre aux forêts dont elles sont revêtues, se montrent plus distinctement; elles s'allongent en lignes régulières, comme les degrés d'une gigantesque terrasse. Enfin semble surgir du sein des flots, derrière l'écume argentée qui la bat sans cesse, la rive sablonneuse partout couverte de cocotiers. Ces beaux arbres, symbole d'un climat tropical, poussent en bosquets serrés tout le long de la côte, depuis l'île de Salsette jusqu'à Ceylan, où ils atteingnent une hauteur extaordinaire. A leur pied et sous l'ombre plus dense des bananiers s'abritent d'innombrables villages habités par de pauvres pêcheurs; leurs cabanes sont si basses et si bien cachées sous l'épaisseur du feuillage, que le navigateur côtoyant le rivage à

la distance d'une demi-lieue n'en soupçonne pas même la présence. Partout où la nature a creusé un port, au fond des golfes et à l'embouchure des rivières, se sont élevées des villes plus ou moins célèbres dans l'histoire : Bombay, Goa, Cananore, Cochin, Calicut, Quilon. Une foule de petits souverains se partagent cette région fertile où abondent les plus riches productions de la terre. Ils y vivent tranquilles dans le luxe et la paresse asiatiques, sous le bon plaisir et la coûteuse protection de l'honorable compagnie des Indes orientales. Celui qui peut se vanter à juste titre de posséder la plus belle part, c'est le radja de Travancore, dont les États n'ont pas plus de cent quarante milles de longueur sur une largeur de quarante à cinquante environ. Ce gracieux pays présente une succession de hautes collines et de vallées profondes où des ruisseaux se promènent en tous sens, de manière à entretenir dans ce petit coin de terre, situé en pleine zone torride, une perpétuelle fraîcheur. Au versant des montagnes, dans la partie la plus élevée du royaume de Travancore, on rencontre des forêts solitaires et mystérieuses qui recèlent les plus précieux végétaux aromatiques, l'encens, le sandal. Là, parmi les fleurs odorantes, à l'ombre des rameaux touffus, nichent et pullulent les plus charmants oiseaux, colibris et perruches. De grands singes hideux et rapaces s'y ébattent en troupes nombreuses, toujours prêts à descendre dans la plaine pour y piller les vergers et les jardins. Au plus fourré des halliers, au fond des *jungles* errent en paix l'éléphant, le tigre, le buffle, redoutables bêtes devant lesquelles tremble l'Hindou nu et désarmé. La culture dans les vallées et dans la plaine est plus florissante qu'en aucune autre province de la presqu'île indienne. Par sa position à l'extrémité même de cette péninsule, le Travancore jouit du bienfait d'une double mousson. Grâce aux pluies qui le baignent deux fois par an, le riz réussit à merveille

sans le secours des arrosements artificiels. La récolte ne manque jamais ; le paysan, qui voit sa nourriture assurée, a du temps de reste pour cultiver la noix de bétel, la noix de coco, le poivre, ainsi que les fruits savoureux dont la Providence a doué ces régions privilégiées. Tout serait donc au mieux dans ce paradis terrestre, si le fisc n'enlevait au laboureur la meilleure partie du produit de son travail. Sur un sol si riche, l'homme des champs végète pauvre et misérable.

Les habitants du royaume de Travancore, comme ceux des États voisins, jouissent d'une réputation de probité assez médiocre. On les accuse d'être fripons, menteurs, habiles à frauder en matière de commerce, en un mot peu scrupuleux dans les moyens dont ils se servent pour lutter contre la misère. Quand un navire européen jette l'ancre sur cette côte, il est aussitôt entouré de canots et de pirogues d'où s'élancent comme à l'abordage des pêcheurs, de petits marchands, des *dóbashis* (interprètes) ; ils entourent le capitaine et les passagers en criant tous à la fois. Il semble qu'un bazar soit sorti par enchantement du sein des eaux. Celui-ci tient à la main une corbeille de fruits, celui-là porte sous le bras un caïman empaillé, un troisième montre le poisson frais qui saute au fond de sa barque ; mais que dans le tumulte de la manœuvre l'équipage distrait se garde bien d'oublier sur le tillac un plomb de sonde, un maillet, un sac de clous : ces hommes à peau noire, qui n'ont ni poches, ni gibecière, escamotent avec une incroyable dextérité tout ce qui leur tombe sous la main. Habitués à laisser les corneilles et les milans ramasser jusque dans leurs cabanes les grains de riz et les débris de poisson qui s'échappent de leur bouche pendant le repas, ils se croient peut-être le droit de glaner sur le pont des grands navires ce que le hasard place à leur portée.

Deux de ces honnêtes habitants de la côte, deux frères

qui exerçaient la profession de pêcheurs, s'étaient établis dans un petit village sans nom, situé près d'Alepe, à l'extrémité septentrionale du royaume de Travancore. Un soir, selon leur coutume, ils s'étaient couchés sous les palmiers, après avoir suspendu aux branches leurs filets humides et halé leur pirogue sur la plage. Le bruit monotone de la vague qui déferlait sur la grève les avait bientôt endormis. Vers minuit, la brise de terre s'étant élevée, les larges feuilles en parasol qui les abritaient contre la rosée commencèrent à frémir. Tiruvalla, l'aîné des deux frères, se dressa de toute sa hauteur, regarda le ciel et la mer, allongea ses membres engourdis par le sommeil, et se disposa à partir pour la pêche; son jeune frère Tirupatty en avait fait autant. Sans se dire un seul mot, obéissant à l'instinct de l'habitude, ils avaient replacé dans la pirogue filets, rames et voile. Au moment de s'embarquer, Tiruvalla arrêta son frère :

— Si tu veux, lui dit-il, nous irons au large, à la rencontre des navires européens; nous sommes dans la saison où les *Firenguis* naviguent sur la côte.

— Bien, répliqua Tirupatty. Que prendrons-nous à bord qui puisse tenter ces étrangers?

— Des cocos, — à moitié secs, bien entendu; — ce serait dommage de vendre à des buveurs de vin ceux qui sont remplis de lait frais.

— Attends; je veux emporter aussi ce vilain oiseau à tête jaune que j'ai décroché hier avec sa cage à l'arrière du brick portugais qui venait de la *grande Chine*.

— C'est cela, reprit Tiruvalla; une cinquantaine de bananes vertes compléteront le chargement; si la journée est bonne, je fais vœu d'aller demain à la pagode suspendre au cou du dieu Pouliar une belle guirlande de lotus bleus.

Ces préparatifs achevés, les deux frères répandirent dans la mer une poignée de riz pour se rendre propice le

dieu des eaux. D'un bras vigoureux, ils poussèrent la pirogue à travers la vague menaçante, qui forme sur la côte une barre assez difficile à franchir, sautèrent dans le frêle esquif, et commencèrent à voguer. Quand la petite voile fut hissée au mât de bambou, ils retombèrent dans leur silence accoutumé. Le plus jeune des deux pêcheurs, étendu sur le devant de la pirogue, dont la forme rappelait celle d'un hamac, se laissait bercer par le mouvement du flot et regardait les étoiles; assis à l'arrière, l'aîné serrait sous son bras la pagaie qui tient lieu de gouvernail. Ils cinglaient lestement vers le large, laissant derrière eux un sillon d'écume où brillaient dans l'obscurité de la nuit mille étincelles phosphorescentes. De temps à autre, pour conjurer le sommeil auquel les conviaient la fraîcheur et le silence des eaux, ils entonnaient à demi-voix un de ces refrains monotones et mélancoliques particuliers aux peuples primitifs, et qui ressemblent presque au roucoulement du ramier. Une heure avant le jour, la brise de terre tomba; la brume transparente qui descendait lentement du sommet des montagnes s'étendit comme un voile de gaze sur les flots assoupis. La voile et le mât, devenus inutiles, furent replacés au fond de la pirogue, et les deux frères se décidèrent à jeter leurs filets, car un léger frisson parcourait leurs membres nus; ils grelottaient presque à cette température si douce, que nos lourds vêtements nous font trouver trop chaude. Tout à coup le soleil s'alluma comme un phare sur un pic lointain; une lumière rose glissa sur le penchant des monts et courut sur la mer en chassant devant elle la brume du matin. Enfin la dernière étoile venait de s'éteindre, quand une voile se montra aux regards des pêcheurs; elle se gonflait légèrement au premier souffle de la brise du large.

— Une voile! cria Tirupatty, désignant du doigt le point blanc que son frère considérait lui-même avec attention.

— Tirons nos filets, reprit celui-ci en haussant les épaules; j'y vois sauter une demi-douzaine de jolis poissons qui feront notre affaire mieux que ce navire musulman. As-tu donc les yeux troublés par le sommeil, que tu n'aies pas reconnu la voile pointue d'un *baggerow* arabe? Ceux qui le montent ne donneraient pas un *paiça*[1] de ton oiseau de la Chine!

— Et tous les fruits du Travancore, ajouta Tirupatty, ne valent pas pour eux un pâté de dattes confites avec des mouches au lieu de girofle!

Il jeta dans le fond de la pirogue les poissons qui se débattaient accrochés aux mailles du filet. Tandis qu'ils continuaient de pêcher, le *baggerow*, dont l'immense voile frémissait sous la brise fraîchissante, marchait vers eux. C'était le *Fatah-er-rohaman* de Mascate, monté par vingt-cinq matelots de la côte orientale de l'Arabie. Nus jusqu'à la ceinture, la tête entourée de l'écharpe aux vives couleurs dont les franges flottaient sur leurs épaules, ces enfants d'Ismaël regardaient d'un œil distrait la terre encore éloignée et la petite pirogue qui se balançait sur les flots. A l'arrière, le *nakodah* (patron) Yousouf Ali fumait gravement sa longue pipe. Le cafetan brun qui l'enveloppait tout entier ne laissait voir que ses doigts effilés et son profil sévère encadré dans une barbe d'un noir de jais. La forme du navire, dont la poupe rehaussée s'élevait comme le dos d'un chameau au-dessus de la mer, tandis que sa proue allongée plongeait dans la vague comme le bec d'un oiseau; son gréement simple et primitif, qui consistait en un seul mât et une seule voile, comme celui des barques conduites par les Grecs au siége de Troie, tout rappelait, dans l'aspect du *baggerow*, l'un de ces bâtiments primitifs qui fréquentaient, au temps d'Alexandre, l'embouchure de l'Indus, et naviguent sur l'Océan

1. Petite monnaie de cuivre.

indien depuis tant de siècles. Poussé par les vents alizés, le nakodah Yousouf allait chaque année, les yeux fermés, de Mascate à Travancore, sans avoir recours à l'octant, dont il ignorait l'usage. L'instinct, la tradition, une vague connaissance de l'astronomie, lui tenaient lieu de science. Il savait parfaitement que son navire se trouvait à trente milles à l'ouest d'Alepe, lieu de sa destination, et n'avait sur ce point aucun renseignement à demander aux deux pêcheurs; ceux-ci, de leur côté, ne s'occupaient guère du bâtiment arabe, qui marchait lourdement vers eux, de manière à raser leur pirogue.

Quand le *baggerow* ne fut plus qu'à une encâblure des pêcheurs, l'un des matelots, qui avait appris dans les ports de l'Inde quelques mots d'anglais, plaça ses deux mains devant sa bouche en manière de porte-voix et se mit à crier : « *Fisher-boat!* ahi! ah! du bateau pêcheur! »

— *Matchhli, baout khoub matchhli*, du poisson, de très-bon poisson! répondit Tirupatty, qui prenait au sérieux l'interpellation du matelot arabe.

Au moment où il levait le nez vers le *baggerow* en présentant à deux mains une corbeille remplie de frétillants poissons, il reçut à travers la face un vieux faubert[1] mouillé qui lui couvrit la tête jusqu'aux épaules. Un immense éclat de rire accueillit cette facétie nautique sur le pont du *baggerow;* Tirupatty y répondit par un cri de colère. En se retournant sous le coup du projectile, il fit chavirer la frêle pirogue et tomba à la mer avec son frère Tiruvalla. Larguer la drisse de la voile, faire signe au timonier de mettre la barre au vent de manière à arrêter l'élan du navire en le faisant tourner sur lui-même, puis distribuer à ses matelots quelques vigoureux coups de corde, tout cela avait été pour le nakodah Yousouf l'affaire d'une minute. Déjà les deux pêcheurs, revenus

1. On appelle ainsi une masse de vieux cordages effilés, liés en forme de balai, qui sert à essuyer le pont des navires.

sur l'eau, remettaient à flot leur pirogue en la soulevant avec leurs épaules : les Hindous des côtes nagent tous comme des requins. Ils recueillirent les pagaies qui flottaient autour d'eux, les cocos dispersés, la voile que le mât empêchait de sombrer, mais l'oiseau de Chine avait péri, les filets étaient allés au fond de la mer, et les poissons n'avaient pas perdu une si belle occasion de se replonger dans leur élément. Quand les deux frères eurent réparé de leur mieux le désordre causé par ce malencontreux incident, ils saisirent la corde qu'on leur tendait du haut du *baggerow* et grimpèrent à bord. Le nakodah les regarda sans rien dire, et quand il se fut assuré qu'ils n'étaient pas blessés, il alla se rasseoir sur son tapis tout au bout de la dunette.

— Ah! *nakodah saheb* (monsieur le capitaine), s'écria Tiruvalla gesticulant des bras et des jambes, nous sommes de pauvres gens ruinés. Qu'avions-nous fait pour être traités ainsi par vos matelots? Nos filets, notre pêche, tout est perdu!...

— Il ne nous reste plus de quoi donner du riz à nos enfants, cria à son tour Tirupatty, qui n'était pas plus marié que son frère. Homme généreux, ayez pitié de ceux que vous avez réduits à la misère!

Tout en parlant ainsi, ils pleuraient, se frappaient la poitrine et poussaient des soupirs à fendre l'âme. Quand ils eurent épuisé toute leur éloquence, ils se couchèrent sur le pont, déclarant qu'ils allaient mourir sous les yeux du barbare étranger qui refusait de leur faire justice. Yousouf donna des ordres pour qu'on remît le navire en bonne route; quand la manœuvre fut finie, il se fit servir une tasse d'excellent moka, tira quelques bouffées de sa pipe, puis fixant ses yeux perçants sur les deux frères :

— Avez-vous tout dit? leur demanda-t-il; avez-vous fini vos mensonges et vos grimaces? — Et comme ils allaient recommencer leurs plaintes et leurs cris : — Si-

lence ! reprit-il ; voilà vingt roupies : dix pour les filets qui en valaient bien cinq, cinq pour les poissons que aviez pris et pour ceux que vous auriez pu prendre en une semaine ; les cinq autres sont pour vous consoler de la peur que vous avez eue et de l'émotion que vous a causée ce bain matinal.

— Et mon oiseau plus beau que le faisan de nos forêts, plus savant qu'un perroquet du Maïssour, avec quoi le paierez-vous ? demanda Tirupatty encouragé par l'offre de vingt roupies : elle est morte dans sa cage, cette pauvre bête qui parlait la langue des *Firenguis* et la vôtre, nakodah saheb !

— Prenons toujours les vingt roupies de peur qu'il ne se ravise, dit tout bas Tiruvalla ; si la fantaisie lui prenait de nous lancer par-dessus le bord !

Cette sage réflexion était suggérée à l'aîné des pêcheurs par la vue d'un nuage de colère qui commençait à assombrir le front du nakodah. La poltronnerie fit taire en eux le sentiment de la cupidité ; ils saisirent au vol la bourse que leur jeta Yousouf, se retirèrent à reculons jusqu'au pied du mât, saluant avec une respectueuse humilité le nakodah et même les matelots, y compris le mousse, et se laissèrent glisser comme des singes dans leur pirogue. Le *baggerow*, poussé par la brise qui fraîchissait à mesure que le soleil montait vers le zénith, arriva bientôt en rade d'Alepe. Les pêcheurs suivirent la même route que le navire arabe : avant de retourner à leur village, ils voulaient acheter des filets dans la ville d'Alepe pour remplacer ceux qu'ils avaient perdus. La mer était devenue houleuse ; la frêle pirogue disparaissait entre les vagues et reparaissait sur leurs cimes, comme la belette qui traverse un champ en coupant les sillons.

— Tout calculé, dit Tirupatty à son frère au moment où ils touchaient la terre, la journée n'a pas été mauvaise ; les vingt roupies nous mèneront loin.

— Oui, répliqua Tiruvalla; mais il leur reste à nous payer le mauvais tour qu'ils nous ont joué! — A quoi Tirupatty répondit par une exclamation gutturale qui signifie dans le langage muet des pêcheurs du Malabar : « Nous verrons bien! »

II. — MALLIKA.

Il y avait plus de soixante ans que le *baggerow Fatah-er-rohaman*, bien des fois radoubé, naviguait dans l'Océan Indien. Ces navires, solidement construits en bois de *teak*, vivent presque aussi longtemps que les baleines. Depuis dix ans qu'il en était patron, le nakodah Yousouf le conduisait de Mascate à Alepe et d'Alepe à Mascate. En échange des produits de son pays, le sel, le café, la laine, il chargeait sur la côte du Travancore des bois de construction, des pièces de mâture, des cordages faits avec la bourre du coco, en un mot tous les articles propres à la navigation, dont l'Arabie est à peu près dépourvue.

Quand le navire fut bien amarré sur son ancre, Yousouf se fit conduire à terre. Il pouvait être midi; quelques marchands hindous, nus jusqu'à la ceinture, abrités sous des parasols plats et ronds comme des boucliers, se montraient encore aux abords de la plage, où ne résonnait plus le bruit du travail interrompu par la chaleur du jour. Yousouf suivit la longue allée de beaux arbres par laquelle on se rend du rivage à la ville, traversa les bazars, s'avança sans s'arrêter jusqu'à l'extrémité du faubourg, et arriva ainsi devant un joli verger au milieu duquel était bâtie une cabane couverte avec des feuilles de palmier. D'un côté s'élevait un bouquet de hauts cocotiers; de l'antre, des jaquiers aux fruits monstrueux soutenaient sur leurs rameaux robustes les tiges flexibles de l'arbrisseau qui donne le poivre. Le nakodah se glissa furtive-

ment le long de la haie qui séparait l'enclos de la route. Tantôt il regardait autour de lui pour s'assurer que personne ne l'observait, tantôt il se dressait sur la pointe du pied, cherchant à voir par-dessus les buissons. Tout à coup son œil ardent s'enflamma : à travers la haie il venait de découvrir une jeune fille assise au bord d'un puits, à l'ombre d'une touffe de bambou. C'était Mallika, la fille du jardinier : elle dormait paisiblement, la tête appuyée sur le revers de sa main, dans l'attitude gracieuse et naturelle qu'eût choisie un peintre pour représenter le sommeil sous les traits d'une femme.

— Enfin, se dit Yousouf, la voilà dans tout son éclat, cette fleur charmante dont j'attendais depuis trois années l'épanouissement ! Que je meure si un autre que moi avance la main pour la cueillir !

Comme il se parlait ainsi à lui-même, il aperçut, de l'autre côté de l'enclos où reposait Mallika, un Hindou qui s'avançait lentement à la hauteur des arbres, assis sur le dos d'un éléphant. Quand il fut en face de la jeune fille, l'Hindou donna un petit coup de son crochet de fer sur le cou de l'animal. La pesante bête, allongeant sa trompe, saisit à l'extrémité d'une branche une fleur rouge de cassie, la balança en l'air à plusieurs reprises, et la fit voler droit sur le front de Mallika. Celle-ci s'éveilla en sursaut, puis elle referma les yeux avec un sourire.

— C'est toi, mon bon Soubala, dit-elle à demi-voix ; merci de ton présent. Tiens, prends cela pour ta peine. — Elle jeta à l'éléphant une grosse banane jaune comme l'or, que l'animal reçut à la volée et reporta dans sa large bouche avec un visible plaisir.

— Et moi, dit l'Hindou, n'aurai-je rien, pas même une parole d'amitié ? On a des douceurs pour l'éléphant, et on ne daigne pas même regarder le pauvre *mahout*[1] !

1. On appelle ainsi dans l'Inde le conducteur d'un éléphant.

— Soubala, répliqua la jeune fille en s'adressant toujours à l'intelligent animal, dis à Chérumal, ton maître, que le meilleur moyen de se faire bien voir d'une jeune fille, ce n'est pas de venir sans raison interrompre son sommeil. Dis-le-lui, Soubala, toi qui es un animal bien élevé, tu m'entends ?

L'éléphant fit trois saluts avec sa trompe, comme pour prouver qu'il avait compris, et s'agenouilla aussi gracieusement que le permettait la pesanteur de son corps. A la voix de son conducteur, — que le froid accueil de Mallika n'encourageait point à demeurer plus longtemps à cette place, — l'éléphant se releva pour continuer sa route. A plusieurs reprises, le mahout Chérumal se retourna; il espérait, mais en vain, que la jeune fille rachèterait ses dures paroles par un geste amical. L'éléphant Soubala, lui aussi, regardait de côté; on eût dit qu'il s'éloignait à regret de la belle Mallika; son instinct lui avait appris qu'il inspirait à celle-ci l'affection qu'elle refusait à son maître. Enorgueilli de la distinction flatteuse dont il était l'objet, il agitait avec bruit ses vastes oreilles, tout en suivant les sentiers trop étroits qu'il emplissait de son énorme masse.

Pendant que cette scène inattendue se passait sous ses yeux, le nakodah Yousouf, caché derrière la haie, était demeuré en observation. Il avait eu tout le temps de contempler les traits gracieux de la jolie Hindoue qui posait naïvement devant lui. Au moment où le mahout disparut au tournant du sentier, quand il n'entendit plus que le craquement lointain des branches brisées au passage par le colossal éléphant, il écarta doucement les buissons et se montra. Cette fois Mallika s'éveilla tout de bon; elle ouvrit ses grands yeux voilés de longs cils et doux comme ceux de l'antilope. Il ne lui échappa ni un cri de terreur, ni un geste d'indignation. D'un mouvement rapide, elle ramena sur sa poitrine l'écharpe qui avait glissé pendant

son sommeil, et recula lentement jusqu'au seuil de sa maison. Immobile et sérieuse, elle semblait, par la vivacité de son regard, en interdire l'approche au trop hardi nakodah. L'apparition de l'étranger faisait sur elle une impression tout opposée à celle que lui avait causée la présence du mahout. En proie à une émotion qui colorait d'une teinte rose ses joues plus brunes que le fruit du marronnier d'Inde, elle semblait dire à l'Arabe : Que voulez-vous? D'où venez-vous? Celui-ci marcha hardiment vers Mallika; il la salua avec un imperceptible sourire, en portant sa main à son front, et déposa près d'elle, sur la margelle du puits, un bracelet d'or. Au moins n'avait-il pas, comme le conducteur d'éléphant, interrompu sans raison le sommeil de la jeune fille. Il croyait que le plus court chemin pour arriver au cœur d'une pauvre et ignorante fille de la côte de Malabar, c'était d'agir en amant magnifique. A son présent, Yousouf ne joignit point la pantomime sentimentale dont l'eût accompagné un berger de Boucher. Sans rien dire, il se retira en saluant une seconde fois, comptant que le joyau précieux, sur lequel étincelaient en gerbes resplendissantes les rayons du soleil, se chargerait de parler pour lui.

Comme un oiseau attiré par la vue d'un beau fruit mûr, Mallika se pencha sur le bracelet. Jamais si riche joyau n'avait ébloui son regard. Elle le contemplait avec un ravissement mêlé de surprise, et hésitait encore à s'en saisir. Après l'avoir admiré quelques instants, elle le passa à son bras, puis le retira précipitamment pour le cacher sous son écharpe. Le grognement des buffles lui annonçait le retour de son père, qui venait de labourer un coin reculé de l'enclos. Le vieux jardinier, courbé par l'âge, ramenait donc lentement son attelage. Affaissées sur leurs courtes jambes, le mufle pendant, les patientes bêtes s'arrêtèrent devant la cabane; elles attendaient avec résignation qu'il leur fût permis d'aller se rafraîchir dans

l'eau des étangs, où elles restent plongées tant que dure la grande chaleur. Mallika s'empressa d'aider son père à dételer les buffles. En proie à une agitation extraordinaire, elle éprouvait le besoin de se donner du mouvement. A son insu, elle obéissait aussi au désir de plaire, comme si d'autres regards que ceux du vieillard eussent été fixés sur elle. Cette besogne un peu rude, qui convenait à un bouvier mieux qu'à une jeune fille, Mallika s'en acquitta avec aisance et grâce. Issue d'une race à demi sauvage, élevée au grand air, elle était douée de cette vigueur précoce qui est un des charmes de l'adolescence. De bonne heure, sans y être contrainte, elle avait pris l'habitude de s'associer aux travaux paternels. Ce jour-là, elle se sentait plus active encore que de coutume; une joie inconnue faisait battre son cœur. Elle croyait n'avoir jamais tant aimé son vieux père, et, tandis qu'elle se montrait envers lui prévenante et affectueuse, une autre image passait obstinément devant ses yeux. Il lui revenait en mémoire que bien des fois déjà ce même étranger avait rôdé aux abords de sa demeure : c'était donc pour elle qu'il venait souvent errer auprès du jardin, silencieux et attentif comme si la vue des fleurs et des fruits avait pour lui un attrait irrésistible?

Dès que les buffles furent débarrassés du joug, la jeune fille courut chercher un plat de riz blanc comme la neige sur lequel elle répandit une sauce de *karry*, saupoudrée de piments rouges. Le vieux jardinier y plongea la main avec avidité; il en retira une grosse boule qu'il porta à sa bouche, et, tournant vers le frais visage de Mallika sa face ridée :

— Mallika, lui dit-il, tu es une bonne fille! Voilà un plat de riz qui rappellerait à la vie un mourant. Tu fais la consolation de ma vieillesse, mon enfant; tu m'entoures de soins; je ne serais plus qu'un pauvre vieillard sans force ni courage, si je ne t'avais plus!

III. LA VILLE D'ALEPE.

Le lendemain, vers le milieu du jour, Yousouf se rendit de nouveau au jardin qu'habitait Mallika. Comme la première fois, il la trouva couchée auprès de puits. Dormait-elle réellement, ou songeait-elle les yeux fermés? Il ne perdit pas une minute à se le demander. Au bruit léger qu'il fit en franchissant la haie, Mallika ne remua pas. Yousouf, s'étant approché avec précaution, déposa à ses pieds une paire de pendants d'oreilles du même métal que le bracelet. Lorsque la jeune fille ouvrit les yeux, lorsque, d'une main furtive, elle ramassa, pour les admirer avec complaisance, ces bijoux dont elle brûlait déjà de se parer, le nakodah avait disparu. Traînant dans la poussière ses babouches de cuir jaune, une main dans sa ceinture, l'autre appuyée sur le bâton à tête recourbée qui est la houlette des anciens pasteurs de l'Yémen, l'Arabe regagnait la ville. De temps à autre, il caressait sa barbe en se souriant à lui-même. Il calculait les bénéfices de ses précédents voyages, ceux qu'il espérait faire encore, et s'épanouissait à la pensée de tous les beaux cadeaux qu'il pourrait offrir à Mallika. Pendant qu'il poursuivait ces doux rêves, les deux pêcheurs avaient épié ses démarches. Cachés sur le bord de la route, ils l'attendaient au passage.

— Voyons, disait Tiruvalla à son frère, nous avons un compte à régler avec l'Arabe; il faut tirer de lui quelque argent.

— Nous sommes deux contre un, répliqua Tirupatty, c'est vrai; mais je n'oserais l'attaquer. Si nous remettions la partie à demain? Ce soir, j'irais recruter sur le port une douzaine d'amis...

— Avec lesquels il faudrait partager, interrompit Tiruvalla haussant les épaules. Écoute, veux-tu faire ce que

je te dirai, il y aura au moins trente roupies pour nous deux.

— Que faut-il faire? demanda Tirupatty.

— Rien de bien difficile; le harceler, le pousser à bout par nos cris; il est prompt à se mettre en colère, tu le sais... ces gens-là sont fiers et méchants...

— Et, quand ils frappent, on le doit sentir.

— Précisément, c'est notre affaire.

— Comment cela? reprit le plus jeune des deux pêcheurs qui redoutait les coups autant et plus qu'aucun de ses compatriotes.

— Au Bengale, répondit Tiruvalla, un coup de poing reçu dans les côtes se paie vingt-cinq roupies, c'est le tarif. Je suppose que le nakodah, fatigué de nos criailleries, te maltraite un peu rudement : nous courons trouver le juge, j'explique l'affaire, et l'Arabe est condamné à nous payer l'amende.

Tirupatty gardait le silence; les coudes sur ses genoux, la tête dans ses deux mains, il fixait sur son frère des yeux hébétés.

—Eh bien! c'est convenu? reprit Tiruvalla en se levant avec vivacité.

— Il faut donc absolument que ce soit moi qui reçoive les coups? demanda Tirupatty.

— Oui, et tu vas comprendre pourquoi, répondit Tiruvalla. Toi, qui es un peu poltron, oserais-tu aborder en face ce nakodah à barbe noire? serais-tu assez hardi pour le menacer en le regardant entre les deux yeux?

Tiruppatty secoua la tête.

— Eh bien! continua Tiruvalla, moi, je m'en charge; je prends le rôle le plus difficile, celui qui est au-dessus de tes forces. Tu n'as rien à faire, rien qu'à me laisser agir et à te tenir à portée du nakodah... Tiens, le voilà; glisse-toi derrière lui tandis que je vais lui barrer la route.

Tirupatty se faufila derrière les buissons comme un ro-

quet qui cède le pas à un dogue ; son frère s'avança vers Yousouf, la tête haute. Peu à peu, Tiruvalla, qui avait plus d'effronterie que de hardiesse, perdit courage en voyant l'Arabe marcher vers lui avec assurance :

— Le nakodah saheb vient de se promener? lui dit il d'une voix doucereuse.—Et, comme Yousouf ne répondait rien : — Le nakodah saheb, reprit-il, ne me reconnaît pas? Je suis le pêcheur qu'un accident causé par l'équipage du *baggerow* a réduit à la misère...

— Je t'ai payé, et plus que je ne te devais, répliqua Yousouf; va-t'en.

— Homme généreux, reprit Tiruvalla, vous m'avez donné de quoi payer mes filets perdus, et ce n'est pas là-dessus que je réclame; mais votre *baggerow* en manœuvrant a heurté ma pauvre petite pirogue; elle fait tant d'eau maintenant, que nous ne pouvons prendre la mer...

— Tu mens; tout ce que tu peux attendre de moi, c'est une demi-douzaine de coups de bâton pour payer ton impertinence. Range-toi, que je passe!

Tiruvalla fit un signe à son frère, qui s'approchait sur la pointe des pieds; le moment était opportun pour commencer l'attaque en règle. Le pêcheur se redressa donc avec arrogance :

— Vous ne passerez pas! s'écria-t-il; il y a une justice à Alepe! Frappe, si tu l'oses, nakodah, frappe!... Depuis quand les musulmans sont-ils les maîtres au pays de Travancore [1]?

Pendant que son frère s'exprimait de la sorte en haussant le ton, Tirupatty avait saisi le nakodah par les manches flottantes de son cafetan. Il le secouait à deux mains et criait avec force : — Vingt-cinq roupies! il nous faut vingt-cinq roupies, trente roupies...

Yousouf s'était retourné; il avait levé le bras pour

1. Ce pays est le seul de la côte de Malabar qui n'ait jamais été conquis ou gouverné par des princes musulmans.

écarter d'un coup de poing bien appliqué cet autre adversaire qui aboyait à ses talons. Tirupatty poussa un cri de détresse et disparut à travers champs; son frère, jugeant que le tour était fait, s'esquiva à toutes jambes, et l'Arabe resta seul au milieu de la route, aussi surpris de l'audacieuse attaque des deux Hindous que de leur prompte retraite. Tiruvalla courut rejoindre son frère, qu'il trouva couché sur un sillon, se tenant le côté gauche, les traits bouleversés. — Tu vois bien qu'il ne fallait qu'un peu de hardiesse et de sang-froid, lui dit-il. Maintenant, allons trouver le juge; si tu as une côte enfoncée, il ne manque pas de médecins pour la remettre.

Aidé par son frère, Tirupatty se releva, et ils marchèrent lentement vers la ville. Il y avait dans les magasins des bazars de quoi tenter les pauvres pêcheurs. Les étoffes brochées d'or et d'argent, les fins tissus de Lahore et du Cachemire, les écharpes brodées de Dakka, sur lesquelles étincellent les oiseaux et les fleurs, les soieries de la Chine, tout ce que le goût oriental peut produire de plus éclatant et de plus riche s'y déploie aux regards du passant. Des arbres de toute espèce, jaquiers aux feuilles épaisses, cocotiers élancés, manguiers aux vastes branches, mimosas aux fleurs pareilles à des touffes de soie, jettent leur ombre dans les rues mal alignées des bazars, au-dessus desquels on voit s'arrondir les dômes des pagodes. Cette ville hindoue perdue sous le feuillage ressemble assez bien au parc d'un radja dans lequel le caprice du maître aurait entassé les plus rares produits de l'industrie asiatique.

— Vois donc, disait Tiruvalla à son frère, que de belles choses! Dès que le juge nous aura fait payer, je t'achèterai une de ces jolies écharpes de mousseline à bande d'argent pour t'en faire un turban... Et pour cela, tu n'auras pas eu d'autre peine que de recevoir un coup de poing.

Tirupatty fit claquer sa langue.

— Souffres-tu beaucoup? lui demanda son frère. Il serait bon pourtant de voir le juge aujourd'hui même. Si l'Arabe allait nous prévenir, s'il déposait une plainte accompagnée de quelque petit présent!

— Si tu es si pressé, va tout seul, répliqua celui-ci; tu vois bien que je puis à peine respirer.

Le fait est qu'il marchait avec une lenteur excessive. Arrivé à l'un des nombreux ponts de bois jetés sur les ruisseaux qui arrosent dans toutes les directions cette étrange ville, il s'arrêta. De légères pirogues peintes de vives couleurs, plus sveltes que la plus fine gondole de Venise, se croisaient sur ces canaux peu profonds.

— Tiens, dit Tirupatty, j'aimerais ramer dans un de ces canots; je m'ennuie à terre...

— Quand tu seras guéri, nous retournerons à la pêche, répondit Tiruvalla; repose-toi un peu, si tu es las, et puis nous irons frapper à la porte du juge... C'est là notre grande affaire pour aujourd'hui.

— Bah! répliqua Tirupatty, le juge ne voudra peut-être pas entendre de pauvres gens comme nous?

— Tu lui montreras ta blessure, qui parlera pour toi, si tu n'oses expliquer l'affaire; d'ailleurs je me charge de prendre la parole.

— Ma blessure est si peu de chose, dit Tirupatty en se redressant par degrés comme un malade qui se trouve mieux... Ce que j'éprouvais n'était que l'effet du saisissement. Quand il a levé le bras, j'ai fait un petit mouvement en arrière...

— Et puis après? demanda Tiruvalla, qui se tenait devant lui immobile de surprise; après, parle donc!...

— Je me suis penché en arrière, et le maladroit m'a manqué.

— Tu es plus lâche qu'une corneille, s'écria Tiruvalla en colère; ta poltronnerie a fait échouer un projet que je

roulais dans ma tête depuis deux jours. Va-t'en, ou je te jette du haut de ce pont dans le canal.

Tirupatty, qui voyait venir l'orage, ne se le fit pas dire deux fois; il s'éloigna d'un pas rapide, tandis que son frère, gesticulant et se parlant à lui-même, se dirigeait vers le port, refuge habituel des vauriens et des désœuvrés de son espèce.

A vrai dire, il n'y a pas de port à Alepe; les navires mouillent en rade, à un demi-mille de la plage de sable sur laquelle les pirogues des indigènes sont échouées. Tout près du rivage s'élève une espèce de hangar qui sert de dépôt aux marchandises venues du dehors. A l'ombre des beaux arbres qui l'entourent, — la végétation ne fait défaut nulle part sur la côte, — se réunissent les marchands, les marins, tout ce monde de travailleurs diversement occupés, de vagabonds et d'oisifs qu'attire l'activité des villes commerçantes. Là passent les *coulis* (portefaix) ployant sous leur charge; on y entend le cri monotone et plaintif des porteurs de palanquin, qui trottent sur la grève d'un pas régulier. Des mendiants couverts d'ulcères sollicitent la pitié des étrangers par des clameurs assourdissantes. Dans les pays chauds, où la douceur soutenue du climat n'oblige point l'homme à se couvrir, la misère ne perd rien de son aspect attristant; si le pauvre n'a pas de haillons, sa peau ridée qu'écorchent les os, ses flancs creux, ses membres flétris qui ont perdu l'éclat de leur couleur naturelle, sont autant de marques auxquelles on reconnaît les effets de la souffrance. Sur ces corps humains détériorés par la faim et par l'usage d'aliments corrompus, l'œil découvre avec effroi des germes de maladies terribles; comme on voit sur l'écorce d'un arbre dont la séve est altérée se former des excroissances monstrueuses ou se creuser des plaies profondes. Ce qui attriste le plus l'étranger à son arrivée sur cette côte si favorisée par la nature, ce sont des trou-

pes de femmes à demi nues qui vont des greniers d'entrepôt au rivage, la tête chargée de grandes corbeilles remplies de poivre. Combien faut-il de ces paniers pour compléter la cargaison d'un navire de cinq cents tonneaux? Ces femmes elles-mêmes ne sauraient le dire. Les unes, à peine adolescentes, traînent péniblement une jambe alourdie par les premières atteintes de l'éléphantiasis; les autres, vieilles et décharnées, s'enfoncent jusqu'à la cheville dans le sable, qui cède sous leurs pieds, et semblent prêtes à s'affaisser sur elles-mêmes. Exposées durant tout le jour à l'ardeur d'un soleil tropical, noires comme des taupes, patientes comme des fourmis, elles marchent en procession sur deux files, sans comprendre peut-être la pitié qu'elles inspirent. Sur cette population débile et maladive, l'Européen, on le conçoit, l'emporte de toute la supériorité qui distingue du sauvageon de la forêt le fruit développé par la culture; cependant son costume étriqué et dénué d'élégance lui enlève une partie de ses avantages. Il en est tout autrement de l'Arabe : l'ampleur de ses vêtements, qui dissimule les formes un peu grêles et disgracieuses de son corps, le turban aux larges plis qui enveloppe son front fuyant et arrondit ses tempes plates, la lenteur solennelle de sa démarche embarrassée par une chaussure incommode, tout contribue à lui donner une dignité singulière.

Lorsque Yousouf revint au soir sur cette plage, il y trouva quelques nakodahs de son pays, dont les navires étaient mouillés en rade à côté du sien. Il prit place près d'eux sous les cocotiers. Ces navigateurs arabes formaient un groupe curieux et pittoresque et comme le centre du tableau qui s'encadrait entre la mer et les grands arbres qui cachent la ville. Assis sur des balles de laine et fumant leurs longues pipes, ils trônaient majestueusement au milieu de la foule, comme des maîtres entourés d'esclaves. Peu à peu, la rive devint déserte; les nakodahs

retournèrent à bord dans leurs canots, et l'ombre de la nuit s'étendit sur cette grève, d'où la vie et le mouvement s'étaient retirés. On n'entendait plus que la voix aigre des mariniers et des pêcheurs du pays, qui faisaient cuire leur riz en plein air. Tiruvalla avait regagné sa pirogue; sous la voile qui la recouvrait comme une tente, son jeune frère Tirupatty dormait déjà. Il s'étendit à ses côtés sans rien dire; sa grande colère était passée. Ainsi deux moineaux qui se sont querellés et menacés du bec et des pattes s'apaisent bientôt, et se retirent fraternellement dans le même trou pour y passer la nuit.

IV. — L'ÉLÉPHANT SOUBALA.

En attendant qu'il leur convînt de se procurer de nouveaux filets et de reprendre leur ancienne profession, les deux pêcheurs rôdaient sur la plage. Cette vie paresseuse et oisive ennuyait Tirupatty, le plus jeune des deux frères; mais il n'osait rien dire, de peur d'irriter Tiruvalla, qui lui reprochait souvent d'avoir perdu une magnifique occasion d'extorquer de l'argent au nokodah. Ils ne manquaient pas de répandre partout que l'Arabe Yousouf Ali, du *baggerow Fatah-er-rohaman*, après avoir cherché à couler leur pirogue en pleine mer, avait voulu les assassiner aux portes de la ville. Aussi, là où passait le nakodah, on se rangeait devant lui avec un respectueux empressement; il inspirait à la population du port et des bazars une profonde terreur. Peu importait à l'Arabe ce qu'on disait ou pensait de lui. Deux idées l'absorbaient uniquement : s'assurer la possession de. Mallika et terminer au plus vite sa cargaison pour retourner à Mascate. Chaque jour, à la même heure, il se rendait par des chemins détournés au jardin de la jeune Hindoue. Tantôt il déposait furtivement à ses pieds de nouveaux

présents, tantôt il se montrait à peine et lui envoyait par-dessus la haie un gracieux salut. Ces mystérieuses apparitions et les libéralités du nakodah faisaient sur l'esprit de la jeune fille une impression de plus en plus vive; elles excitaient sa curiosité et tenaient son imagination en éveil. Mallika se fatigua bien vite de jouer le rôle muet et inanimé de la statue aux pieds de laquelle le pèlerin place son offrande. Elle résolut de se montrer à l'étranger dans tout l'éclat des ornements qu'elle avait reçus de lui. L'écharpe transparente rayée de bandes rouges, dont elle enveloppa la partie supérieure de son corps, devait cacher aux regards indifférents ces parures trop belles pour l'humble fille d'un jardinier, et qui ne devaient briller qu'aux yeux de celui-là seul qui la trouvait digne de les porter.

Mallika passa bien une heure à sa toilette; posant sur sa tête une corbeille de fruits, elle s'avança rapidement à travers les bazars. C'était le matin. Le nakodah venait d'arriver sur les bords du canal, où sont déposées les pièces de bois propres à la construction des navires. Ce canal, par lequel se déchargent dans la mer tous les petits cours d'eau qui sillonnent la ville d'Alepe, est large et peu profond. Cinq ou six éléphants, appartenant au radjah de Travancore, y sont employés journellement à retirer de l'eau, — où on les tient plongés pour les soustraire à l'action du soleil, — les troncs d'arbres et les poutres qu'on a coupés dans les forêts de l'intérieur. Assis sous les cocotiers qui forment un mail charmant des deux côtés du canal, Yousouf assistait à l'extraction des pièces de bois choisies par lui. Voici comment s'opère ce travail. Chaque mahout fait avancer à son tour l'éléphant qu'il dirige. L'animal reçoit des mains de son maître une grosse corde nouée en forme d'anneau, et qu'il glisse sous les poutres. Par un mouvement de sa trompe, la forte bête donne un tour à la corde de manière à la ser-

rer; puis, marchant à reculons jusque sur la berge du canal, elle tire sur le sable ces pesants fardeaux, que quarante bras robustes pourraient à peine remuer. Cette première opération terminée, l'éléphant se retourne pour changer son point d'appui; il marche en avant, soulève sa charge de côté en la soutenant sur son genou, la pousse d'un bout, puis de l'autre, et s'y prend de telle sorte que, sans le secours d'une main humaine, il finit par former des tas de poutres parfaitement réguliers, qui s'élèvent à de grandes hauteurs. Cette besogne est celle à laquelle on occupe les galériens sur nos ports de guerre; aussi nos marins appellent-ils ces éléphants les forçats du radja de Travancore. Le plus grand et le plus fort de ceux qui travaillaient ce jour-là sous les yeux du nakodah Yousouf était Soubala, le même qui, sous la conduite du mahout Chérumal, lançait si dextrement des fleurs de cassie à la belle Mallika. Quand son tour fut venu de descendre au canal, il s'avança majestueusement, pareil à une tour mouvante, agitant avec vivacité, à l'extrémité de sa trompe, le gros câble dont il se servait pour saisir son fardeau.

— Là, là! cria Chérumal en désignant du doigt une poutre énorme couverte de limon, et qu'un long séjour sous les eaux rendait plus pesante encore, prends cela, Soubala.

L'éléphant passa docilement sa corde sous la poutre et se roidit sur ses quatre jambes pour la soulever; après une tentative infructueuse, il regarda de côté son cornac, comme s'il lui eût dit : « Tu vois bien que c'est impossible! » Mais Chérumal ne se laissa point toucher par la muette supplication de l'animal, il lui appliqua sur la nuque un violent coup de son crochet de fer. L'éléphant essaya une fois encore de soulever la pièce de bois, qui semblait être liée à la vase par une chaîne invisible : les veines de son cou se gonflaient comme des cordes près de

se rompre; il s'inclinait en arrière pour augmenter sa force de tout le poids de son corps.

— Courage, Soubala ! dit Chérumal, tandis qu'il frappait à coups redoublés et à deux mains avec son crochet de fer, courage, ô le plus brave, le plus puissant des éléphants qu'aient nourris les forêts de Travancore! — Accroché par les talons au-dessus des épaules de la bête, il criait et s'évertuait de telle sorte que la foule s'amassait sur les deux rives du canal. Pendant quelques minutes, l'éléphant resta immobile dans l'eau où il était enfoncé jusqu'aux genoux, comme s'il se fût recueilli pour tenter un effort suprême; le mahout Chérumal respirait aussi, tout en répondant avec des gestes emphatiques aux voix multiples qui s'élevaient de la foule pour le conseiller.

— Fais avancer la bête dans l'eau, elle aura plus de prise, disait l'un.

— Non, non, recule au contraire, disait l'autre; tu vois bien que la vase est molle et que ses pieds glissent.

— Jamais il n'en viendra à bout, interrompait un marchand de fruits qui déposait son panier sur le sable et se croisait les bras de l'air indifférent d'un homme qui se fait un passe-temps de l'embarras d'autrui.

— Avec une bête comme celle-là, rien n'est impossible, ajoutait d'une voix glapissante un mendiant dont la jambe monstrueuse était aussi grosse que celle de l'éléphant; si ce n'était mon mal qui me gêne, je prendrais la place de Chérumal, et j'enlèverais cette poutre en une minute.

Tous ces discours importunaient le mahout et excitaient son amour-propre; il se remit à piquer son éléphant, qui commençait à perdre patience. Le premier signe de mauvaise humeur qui échappa à l'animal fut un violent coup de pied au milieu du canal; les spectateurs, couverts d'eau et de vase à vingt pas à la ronde, comprirent qu'il devenait prudent de s'éloigner.

— Soubala, Soubala, dit en tremblant de colère et de honte le mahout Chérumal, me feras-tu un pareil affront devant tout le monde? N'es-tu plus le roi des éléphants? Qui t'a élevé, qui t'a instruit depuis le jour où tu fus pris si jeune par les chasseurs du radja? Soubala, encore un effort, et je te mènerai demain saluer la belle Mallika!...

Ces derniers mots, prononcés à voix basse dans l'oreille de l'éléphant, parurent agir sur le noble animal comme un talisman. Il donna une telle secousse à la poutre, qu'il l'arracha du milieu de la vase, mais elle retomba aussitôt : décidément, la tentative était au-dessus des forces de Soubala. Furieux de sa défaite, l'éléphant leva sa trompe, comme un athlète lèverait son poing prêt à frapper. Un rugissement rauque retentit dans son gosier, et la foule eut peur. La colère s'emparait de la gigantesque bête, elle retournait à l'état sauvage et menaçait de passer le premier accès de sa fureur sur le mahout, qui s'offrait à son instinct comme le symbole du travail forcé et de l'esclavage. Chérumal calculait toute la portée du péril; son honneur, — il y en a pour tous les genres de profession, — son honneur de mahout l'obligeait à tenter tout ce qui était humainement possible pour maîtriser le dangereux animal confié à ses soins. Au moment où le pauvre Hindou, n'espérant presque plus rien de ses efforts, cherchait, à force de cris et de coups, à lui inspirer l'obéissance et la crainte, Soubala parut se calmer. Ses mouvements devinrent moins brusques, il secoua moins rudement le cornac accroché sur son cou; enfin sa trompe ne s'agita plus dans les airs comme une massue terrible. Une douce voix, qui résonna timidement à ses oreilles, acheva de l'apaiser : c'était celle de Mallika. Attirée par la foule qui se pressait autour du canal, la jeune fille avait bien vite distingué le visage plus blanc de l'Arabe au milieu des Hindous à la peau noire.

— Eh! mon pauvre Chérumal, dit-elle au mahout en s'approchant de lui, tu avais donc bien maltraité Soubala, qu'il était tout en colère?

— Est-ce ma faute à moi, répliqua Chérumal que la crainte, la joie et la confusion faisaient balbutier, est-ce ma faute si ce nakodah se met en tête de vouloir arracher de l'eau des pièces de bois qui y séjournent depuis cinquante ans, parce qu'on n'a jamais pu les en tirer?

— Il a le droit de choisir ce qu'il a le moyen de payer, répliqua Mallika. Voyons, vas-tu pleurer comme une femme à la face de tous les habitants d'Alepe? Il ne manquerait plus que cela pour te couvrir de honte après l'échec que tu viens d'essuyer, et dont on parle déjà dans le bazar.

— Si je pleure, c'est de rage, répliqua vivement le mahout; puis il poussa de nouveau l'éléphant dans le canal. Le robuste animal souleva, non sans peine, la poutre qu'il avait déjà arrachée de son lit de vase. Reculant à pas lents et avec précaution, il la tira à moitié sur le rivage, la reprit encore, la traîna pied à pied, et enfin la rangea de toute sa longueur à la place voulue. Tous ces mouvements, qui exigeaient autant de précision que d'intelligence, il les exécuta, pour ainsi dire, en mesure, sous la direction de Chérumal, dont le bâton pointu agissait sur lui comme le gouvernail sur le navire. Les spectateurs, revenus en masse autour de l'éléphant calmé, applaudirent par des cris et des battements de mains. Mallika était restée quelques instants au milieu du cercle formé par les curieux. Elle se tenait immobile, sa corbeille de fruits sur la tête, dans l'attitude des belles images de granit qui décorent le portique des pagodes. Le vent fit flotter l'écharpe qui couvrait ses épaules, et ses riches parures brillèrent comme l'éclair aux rayons du soleil. Yousouf, qui l'avait reconnue de loin, s'était levé à son approche; il la contemplait avec des regards qui

l'auraient fait rougir, si la joie d'être trouvée belle ne l'eût exaltée jusqu'à la folie. Cet accès de coquetterie ne dura qu'une minute. Honteuse à la pensée qu'elle se donnait en spectacle aux indifférents, et craignant d'offenser l'étranger, dont les allures discrètes semblaient lui conseiller à elle-même plus de retenue, la jeune fille s'enfonça dans la foule. Elle s'y cacha, comme un astre disparaît derrière les nuages, pour nous servir d'une comparaison familière aux poëtes de l'Inde.

Pendant plusieurs jours, l'exploit de l'éléphant Soubala fut la nouvelle du bazar. On disait qu'une jeune fille avait ensorcelé la redoutable bête et son mahout. Le fait est que Chérumal croyait tout de bon à la puissance magique de la belle Mallika. — Elle m'accueille avec dédain, pensait-il tristement, et pourtant je ne puis m'empêcher de l'aimer. Quand je suis loin d'elle, j'ai mille choses à lui dire, et dès que je la vois, la parole me manque... Ce terrible animal qui m'a coûté tant de peine à dompter, elle s'en fait obéir d'un mot quand je n'en puis rien faire. Tout à l'heure, elle m'a sauvé d'un grand péril ; sans elle, Soubala me foulait aux pieds, et voilà que je l'ai laissé partir sans même l'avoir remerciée... O Mallika ! les *kunishans* (sorciers) de la côte t'ont enseigné les formules magiques par lesquelles l'on dompte les bêtes et l'on charme les hommes !

Plongé dans ces réflexions, Chérumal se retira à l'écart ; il conduisit son éléphant dans le bois de cocotiers où ses compagnons et lui avaient coutume de parquer leurs animaux et de leur donner à manger après le travail. Les autres mahouts se dirigèrent vers le caravansérai d'Alepe : c'est un joli petit palais de bois habité jadis par le radja de Travancore et aujourd'hui fort délabré. On y remarque d'élégantes sculptures, où les créations fantastiques de l'art indien s'encadrent dans des détails empruntés au style mauresque. Il est situé entre la plage et la ville, au

milieu d'une aire spacieuse flanquée de beaux arbres. Du haut de la terrasse qui règne sur les ailes de l'édifice, les étrangers de passage à Alepe s'amusent à voir parader les éléphants amenés par leurs cornacs. Ils leurs jettent quelques *païças* en récompense de leurs gracieux saluts, et comme ces largesses des voyageurs constituent les petits profits des mahouts, ceux-ci ne manquent jamais de paraître dans la cour du caravanséraï. Chérumal s'y rendait aussi d'habitude; mais ce jour-là il n'était pas d'humeur à faire travailler Soubala en qualité de bête savante. Après l'avoir attaché par un pied de derrière à un gros palmier, il plaça devant lui un amas formidable de feuilles de cocotier, d'herbe fraîche, de tiges de bambou, et puis se coucha à l'ombre, moins pour dormir que pour rêver à son aise. Le cornac et l'éléphant se boudaient un peu; l'homme en voulait à la bête de sa désobéissance et de l'affront qu'elle lui avait attiré, la bête en voulait à l'homme de la trop difficile besogne qu'il lui avait imposée. Quand il eut dévoré sa pitance, équivalente à celle de dix chevaux normands, Soubala fit la sieste à sa façon. Il se couvrit le dos, le cou et la tête de branches et d'herbes, afin de se garantir de la piqûre des mouches, et abaissa sa trompe. Immobile sur ses quatre pieds solides et rugueux comme des troncs d'arbres, on l'eût pris pour une de ces cabanes grossières que se bâtissent les bûcherons dans les forêts.

V. — LE PÊCHEUR TIRUVALLA.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, le vieux jardinier père de Mallika grimpait dans ses cocotiers pour y cueillir des fruits. Armé de la serpe, il taillait des marches dans le tronc des arbres, et s'élevait ainsi pas à pas jusqu'au bouquet de feuilles qui couronnent leur cime. L'air

était frais et doux ; les corneilles commençaient à voltiger dans l'air, les milans secouaient la rosée de leurs ailes, et le coucou noir jetait son cri, qui ressemble à la plainte d'une voix humaine. Mallika, étendue, sur une natte fumait nonchalamment son houkka; elle rêvait les yeux ouverts. Monté sur le cou de son éléphant Soubala, Chérumal passait près de l'enclos; le vieux jardinier, qui le voyait venir de loin, lui fit signe d'approcher.

— Il fait bon se promener à cette heure, comme un radja, sur le dos d'un éléphant, dit le vieillard.

— Tout métier a ses ennuis, sans parler des périls, répondit Chérumal; hier encore je l'ai échappé belle.

— Un caprice de Soubala? demanda le jardinier.

— Un véritable accès de colère, et qui eût mal fini, si Mallika ne fût intervenue; elle n'a eu qu'un mot à dire pour apaiser la méchante bête.

— Vois donc l'étrange fille! s'écria le vieillard; avoue, Chérumal, qu'il n'y a pas dans tout le Travancore une créature comparable à celle-là.

— C'est vrai, répliqua le mahout en soupirant; elle a un regard et une voix qui charment les hommes et les animaux. On répète partout qu'elle possède les formules magiques.

— Vraiment?... Et qui les lui aurait enseignées? Ce n'est pas moi, mahout, car, en vérité, je ne suis point sorcier.

— Ni moi non plus, dit naïvement Chérumal. Hier j'étais si troublé, que je ne lui ai pas adressé une parole de remerciement pour le service qu'elle m'a rendu... Ce n'est pas par des discours, c'est par des actions que je voudrais lui témoigner ma reconnaissance. En attendant que je m'acquitte envers Mallika, remettez-lui ce petit présent... le seul joyau que m'ait légué en mourant ma pauvre mère.

Il présenta à l'extrémité de son crochet de fer un collier

de corail, que le vieillard, en se penchant vers lui, saisit du haut de l'arbre.

— Tu as bon cœur, mon fils, dit le vieux jardinier d'une voix affectueuse. Mallika te saura gré de ce cadeau.

— Oh ! non, répondit le mahout ; elle ne m'aime point ! Pourvu qu'elle garde ce collier et ne me le renvoie pas, je serai satisfait. Dites-lui, mon père, que je ne l'importunerai plus de mes visites ; mais si jamais la présence du pauvre mahout cessait de lui être désagréable, qu'elle suspende ce collier autour de son cou, et j'oublierai ce qu'elle m'a fait souffrir.

Le vieillard entendit à peine ces dernières paroles ; il regardait avec étonnement le mahout, qui s'éloignait lentement après avoir promis de ne plus revenir. Chérumal regagna les bords du canal, où l'appelaient ses travaux accoutumés. Tout près de là, sur le bord de la mer, les deux pêcheurs, qui avaient passé la nuit dans leur pirogue, prenaient leur repas du matin.

— Quand retournerons-nous à la pêche ? demanda Tirupatty à son frère. J'aimerais à étrenner des filets neufs.

— Tant que ce maudit *baggerow* est en rade d'Alepe, il me semble qu'une affaire importante nous retient ici, répondit Tiruvalla. N'avons-nous pas deux comptes à régler avec le nakodah : l'un pour le mal qu'il nous a fait, et l'autre pour le mal que nous n'avons pas pu lui faire !

— Vois donc comme les goëlands voltigent en criant au-dessus des vagues ? répliqua Tirupatty ; il y a là-bas des bancs de poissons.

— Regarde donc plutôt le nakodah qui vient à terre dans son canot, couché sur un tapis comme un *nawab* ; il a l'air de nous narguer.

— C'est lui ? demanda Tirupatty. En ce cas je me sauve.

— Et moi je reste, dit Tiruvalla.

Il resta en effet. Quand le nakodah, débarqué sur le

sable, se fut acheminé vers la ville, le pêcheur aborda les gens du *baggerow* avec de très-humbles *selams*. Reconnaissant parmi les matelots arabes celui qui avait fait chavirer la pirogue le jour de l'arrivée, il lui prit affectueusement la main.

— Que me veux-tu, demanda l'Arabe en souriant; c'est moi qui t'ai fait faire un plongeon.

— Bah! c'était pour rire, répondit Tiruvalla; votre nakodah nous a généreusement indemnisés; l'Hindou n'a pas de rancune... Si vous avez besoin de quelque chose, je suis à votre service.

— Nous n'avons plus besoin de rien, dit le matelot; demain soir nous partons avec la brise de terre.

— Déjà? fit Tiruvalla en levant les mains au ciel.

— Le nakodah est pressé de mettre à la voile; sa cargaison est prête, et il a paré sa cabine comme la tente d'un cheik... Il faut qu'il ait trouvé à Alepe un oiseau rare pour lui avoir arrangé une si belle cage...

— Ce sont là des affaires qui ne regardent point de pauvres pêcheurs comme nous, dit Tiruvalla avec indifférence. Que la mer vous soit douce et les vents favorables!

— *Allah hafiz* (Dieu vous garde)! répliqua le matelot, et il courut rejoindre ses camarades, tout en se moquant de l'Hindou, qui semblait par son humilité lui demander pardon de l'injure reçue. Tirupatty se rapprocha de son frère dès qu'il le vit seul.

— Viens donc, lui dit Tiruvalla, as-tu encore peur? Je te pardonne ta poltronnerie de l'autre jour, mais à condition que tu me seconderas dans le projet que je médite. Si tu veux m'aider, je te conterai cela demain; attends-moi ici.

— Le rusé pêcheur alla trouver Chérumal, qui s'occupait honnêtement de son travail. Il guetta pendant plus d'une heure l'occasion de lui parler à l'écart; enfin, le mahout ayant conduit son éléphant dans le bois où il avait

coutume de lui donner sa nourriture, Tiruvalla vint s'asseoir à ses côtés :

— Tu as là un bel animal ; après celui d'Éléphanta, — et qui est de pierre encore, c'est le plus grand que j'aie jamais vu.

A ce compliment banal qu'on lui avait si souvent adressé, Chérumal ne tourna pas même la tête ; il grattait avec son crochet de fer le dos rugueux de l'éléphant, qui paraissait prendre plaisir à ce genre de caresse.

— Dans le bazar, on ne parle aujourd'hui que de Soubala et de son mahout, continua le pêcheur. Sais-tu bien ce qu'on dit encore ?

— Je n'ai pas le temps de m'en informer, répondit Chérumal, qui, comme tous les travailleurs consciencieux, avait horreur des causeurs oisifs.

— Ni moi non plus, dit Tiruvalla ; je n'ai pas trop du travail de toute la journée pour gagner ma vie Si je quitte ma pirogue pour venir te parler, c'est qu'il s'agit de ton intérêt, Chérumal.

— Les propos de bazar ne sont que de vaines paroles, bien sot qui les prend au sérieux, dit le mahout.

— Qui sait ? Si je te donnais un moyen de rendre service à la belle fille qui t'a sauvé hier d'un mauvais pas, m'écouterais-tu ?

— Bah ! dit Chérumal, elle n'a guère besoin de moi...

— En ce cas, au revoir, répliqua Tiruvalla ; je ne perdrai pas mon temps à faire tes affaires malgré toi. Pauvre Mallika, il ne tenait qu'à toi de la sauver !

— La sauver... de quoi ?... demanda Chérumal avec impétuosité. Est-ce elle qui t'envoie ? viens-tu de la part de son père ? Qui es-tu ? Je ne connais pas même ton nom !... Comment veux-tu que je te croie ?

— Tu n'as pas besoin de croire à mes paroles, reprit le pêcheur, il te suffira d'en croire tes yeux. Tiens-toi aujourd'hui et demain, à l'heure où le soleil se couche, aux

abords du jardin de Mallika, et tu verras si ta présence peut lui être utile !...

Chérumal écoutait encore de ses deux oreilles, mais Tiruvalla avait disparu. Le mahout ne comprenait point le sens de ce vague discours et se défiait du pêcheur. Celui-ci n'en avait pas dit davantage, parce qu'il entrait dans ses projets de laisser aller les choses aussi loin que possible. En proie à une inquiétude qu'il ne pouvait maîtriser, Chérumal rôda le soir même autour du jardin de Mallika et ne découvrit rien qui justifiât ses alarmes. Tout en se promettant de revenir le lendemain, il persistait à croire que le pêcheur se raillait de sa simplicité.

Cependant Mallika courait un danger réel, celui de tomber dans les filets que lui tendait le nakodah Yousouf Ali. Ce jour-là même, l'Arabe se rendit au jardin de la jeune fille, non à l'heure de midi, comme il avait coutume de le faire, mais le soir. Mallika fut d'autant plus charmée de le voir, qu'elle s'inquiétait déjà de son absence; elle se précipita vers lui dès qu'elle l'entendit venir. Dans son ignorance, elle aimait sincèrement cet étranger, qui la comblait de cadeaux; il lui semblait qu'il était plus digne d'affection et meilleur que tous les autres hommes qu'elle avait rencontrés, par cela seul qu'il était plus beau et mieux vêtu. Qu'était auprès de lui le pauvre mahout Chérumal avec son turban de mousseline et la pièce de cotonnade blanche dans laquelle il s'enveloppait comme dans un linceul pour dormir à l'ombre des palmiers? Aucun prestige, ni celui de la richesse, ni celui de l'inconnu, n'entourait à ses yeux l'Hindou qu'elle s'était accoutumée à voir si humble devant elle. Celui-ci se fût jeté dans le feu pour l'en tirer; Mallika le savait bien, et elle dédaignait le dévouement d'un cœur fidèle et soumis qui ne demandait qu'à obéir! Yousouf, au contraire, avait dans son regard et dans toutes ses manières la fierté qui naît de l'audace et de l'habitude du commandement. Hardi et

prudent à la fois, il se glissa près de Mallika et lui dit d'une voix ferme : — Je pars demain. La jeune fille se troubla à ces paroles inattendues. Yousouf continua : je pars demain, veux-tu me suivre ? Tu seras reine dans ma maison de Mascate, qui est un palais auprès de ta chétive cabane... Dix esclaves obéiront à toutes tes volontés. N'as-tu pas entendu parler de l'Arabie, de son heureux climat ? Si tu voyais quelle demeure j'ai préparée pour toi dans mon navire !...

— Et mon père ? demanda Mallika, qui voulait paraître résister encore aux illusions contre lesquelles il ne lui restait plus assez de force pour lutter.

— Ton père viendra te rejoindre, si tu le veux... L'an prochain, à mon premier voyage, je te l'amènerai, ou bien, si tu le préfères, tu viendras le chercher toi-même. Demain, Mallika, demain soir tu seras prête à partir ?...

— Demain soir ! répondit Mallika ; pourquoi ne m'avoir pas prévenue plus tôt ? Partir pour un pays lointain, inconnu !

— Il faut que je retourne à bord, répliqua l'Arabe ; je n'ai pas une minute à perdre.... Demain soir, au coucher du soleil, je serai ici. Réponds, Mallika, ajouta-t-il d'un ton plus doux, faut-il que je vienne ?

— Viens ! dit tout bas la jeune fille ; — et il s'éloigna en se répétant à lui-même : Je la tiens !

VI. — LE CANOT ET LA PIROGUE.

Yousouf Ali n'était pas de la race chevaleresque des Maures de Grenade. Il éprouvait pour Mallika l'amour que ressent un pacha pour la belle-esclave exposée en vente dans un bazar. Peu lui importait que la pauvre Hindoue, transportée à Mascate et enfermée entre les quatre murs d'un harem avec cinq ou six autres femmes jalouses, regrettât jusqu'à en mourir les ombrages du jardin paternel. Il avait fait briller des joyaux devant elle

pour l'éblouir et la tenter, comme l'oiseleur qui fascine l'alouette à l'aide d'un miroir pour l'attirer dans ses filets. Jeune et sans expérience, Mallika avait donné dans le piége avec l'étourderie d'une enfant qui veut plaire ; elle obéissait à un élan irréfléchi de son cœur, comme cela arrive souvent aux filles de l'Orient, dont l'éducation est fort négligée, et quelquefois même aux filles de l'Occident. Toute la nuit elle rêva à ce départ, qui ouvrait à son imagination troublée des perspectives séduisantes. Quand le jour parut, il lui sembla que le soleil se levait plus radieux et que les fleurs du jardin exhalaient un parfum d'une douceur inaccoutumée. Le regard de tendresse confiante que son père laissa tomber sur elle lui causa bien quelque émotion. Elle allait donc l'abandonner seul dans cet enclos qu'elle avait réjoui de sa présence pendant quinze années ! Il y mourrait peut-être de tristesse et de chagrin !... Mais l'Arabe ne devait-il pas l'emmener à son tour ? ne seraient-ils pas bientôt réunis ? Le plaisir de se revoir ferait oublier si vite les ennuis d'une courte séparation ! Ainsi pensait Mallika, et elle faisait furtivement ses préparatifs de voyage.

De son côté, Yousouf était prêt à mettre à la voile. Ses matelots avaient passé toute la journée à remplir leurs outres de peau de chèvre aux citernes du rivage. Dès que la nuit jeta son ombre sur la terre et sur les flots, le nakodah quitta son navire dans un esquif monté par deux rameurs. Il rentra dans le canal par lequel les eaux de l'intérieur se déversent dans l'Océan, et traversa toute la ville d'Alepe en remontant l'un des ruisseaux qui l'arrosent. Arrivé ainsi à une petite distance du jardin de Mallika, il fit signe à ses rameurs de l'attendre et s'enfonça dans les sentiers étroits qu'il avait si souvent parcourus. Mallika l'attendait dans un coin reculé de l'enclos ; elle comprit qu'elle ne s'appartenait plus, et son premier mouvement fut de saisir la main de l'étranger qui dispo-

sait déjà de son sort. Yousouf avait hâte de retourner à son canot; il l'entraîna doucement vers la route pour s'assurer qu'elle était bien décidée à le suivre. La jeune fille hésita un instant. La voix chevrotante de son père, qui ramenait ses buffles en chantant, venait de frapper son oreille; elle poussa un soupir et versa une larme, — la première qui eût coulé de ses yeux! Les souvenirs de son heureuse enfance s'éveillèrent dans son cœur; elle eut peur et tressaillit... Comme pour se dérober à l'émotion qui l'oppressait, Mallika cacha sa tête entre les bras de Yousouf, et fit un pas en avant. Elle était partie! Appuyée sur le bras de l'Arabe, l'Hindoue marchait sans rien dire, marquant à peine sur la poussière l'empreinte de ses pieds nus. Tout à coup Yousouf s'arrêta; il avait entendu un bruit de branches froissées qui annonçait l'approche d'un éléphant; l'animal s'avançait vers lui de manière à lui fermer la route. Il prit Mallika entre ses bras, franchit la haie qui le séparait du champ voisin, et gagna précipitamment son canot. Aucun indice ne les avait trahis; ils pouvaient maintenant atteindre le *baggerow* sans laisser d'autre trace de leur fuite que le sillage si vite effacé de la petite barque. Obéissant au signal de leur maître, les matelots ramèrent le plus légèrement qu'il leur fut possible et dans le plus profond silence. Ils ne levaient pas même leurs regards sur la jeune femme assise à l'arrière du canot, près du nakodah. Celui-ci l'avait enveloppée d'un long voile, et Mallika prenait pour une marque d'honneur cette précaution jalouse.

Cependant Chérumal, — car c'était lui qui rôdait avec son éléphant Soubala autour du jardin, — avait vu une ombre se glisser à travers les arbres. L'animal lui-même, au moment où le nakodah franchissait la haie, avait agité ses larges oreilles. Le mahout alarmé courut au trot jusqu'à la demeure de la jeune Hindoue, et se mit à appeler Mallika.

— Qui est là? qui demande Mallika? répondit le vieux jardinier.

— Votre fille est-elle près de vous, mon père? dit respectueusement le mahout.

— Non, mon fils, répliqua doucement le vieillard; elle sera dans quelque coin du jardin à cueillir des fruits...

Puis réfléchissant avec inquiétude que sa fille était toujours au logis à pareille heure, il se mit à crier d'une voix émue : Mallika! Mallika!...

— Rien ne répond, dit le mahout; vous voyez bien qu'elle n'est pas ici; oh! mon père, s'il lui était arrivé quelque malheur!...

Ces paroles produisirent sur le vieillard l'effet d'un coup de massue; il s'affaissa sur lui-même, et répéta en sanglotant le nom de sa fille bien-aimée. Chérumal ne chercha point à le consoler; sans se rendre compte de la route qu'il prenait, il se rendit en droite ligne sur les bords du canal, au lieu où il travaillait tout le jour avec son éléphant. Le canot de l'Arabe glissait silencieusement sur les eaux, caché par les palmiers. Dès qu'il l'entendit venir, Chérumal se pencha en avant; il lui était impossible de reconnaître et même de découvrir Mallika sous le voile qui la couvrait. En proie à une anxiété toujours croissante, il suivait du regard le mystérieux esquif et les mouvements de l'intelligent animal qui le portait lui-même. Cette fois encore Soubala dressa les oreilles, et Chérumal héla le canot :

— Mallika, est-ce toi? Réponds, au nom de ton père!

Mallika ne répondit pas; mais le mouvement que fit la femme voilée pour se soustraire aux regards du mahout n'échappa point à l'attention de celui-ci. Il lança son éléphant dans le milieu du canal; l'eau qui jaillit sous les pas de la lourde bête couvrit l'esquif, et peu s'en fallut qu'il ne chavirât. Les matelots donnèrent de si vigoureux coups de rame, que le petit canot fila comme une flèche;

on eût dit un poisson volant qui fuit devant un souffleur. Désespéré d'avoir manqué sa proie, Chérumal remonta sur la grève pour attendre les Arabes à leur entrée dans la mer. La barre, qui déferle tout le long de la côte, rend dangereux et difficile ce passage de l'eau douce à l'eau salée. Au moment où la vague écumante se dressait de toute sa hauteur, Mallika épouvantée jeta un cri. Les rameurs, debout sur leurs avirons, laissèrent au flot le temps de s'amortir, puis poussèrent en avant; l'écume glissa de chaque côté de l'esquif, la barre était franchie. Ce fut alors que Chérumal se précipita avec son éléphant au milieu de la vague. L'animal, plongé dans la mer jusqu'au poitrail, posa sa trompe sur l'arrière du canot comme un grappin.

— Arrêtez, où je vous coule, criait le mahout; tiens bon, Soubala.

L'éléphant ne lâchait pas prise; par un mouvement rapide, Yousouf s'était levé, et, avec la pointe son coutelas, il menaçait la trompe de l'animal.

— Enlève Mallika, sauve-la, mon bon Soubala, dit Chérumal avec enthousiasme; sauve-la, et coule les brigands!

Soubala comprit les paroles de son maître; sa large patte écrasa comme une coquille de noix le frêle esquif, tandis que sa trompe flexible enlaçait doucement le corps tremblant de Mallika. Il l'éleva en l'air, et confia aux bras du mahout ce précieux trophée de sa victoire; puis il se retira à reculons sur le rivage, sans s'occuper des matelots et du nakodah qui se débattaient au milieu de la mer. Le flot rejeta bien vite sur le sable les débris du canot avec les Arabes, qui se secouaient comme des caniches. Les deux rameurs tremblaient de peur, et Yousouf de colère. Celui-ci, pressé de retourner à bord de son navire pour y cacher sa honte et son chagrin, cherchait quelque pirogue le long du rivage. Les deux pê-

cheurs se rencontrèrent à point nommé, comme s'ils l'eussent guetté au passage. Tirupatty, le plus jeune et le plus poltron des deux frères, ne se voyait pas sans inquiétude si près du redoutable nakodah; mais Tiruvalla lui dit tout bas à l'oreille : — Viens, cette fois tu n'auras aucun risque à courir... Puis, s'adressant à Yousouf :

— Le nakodah désire se rendre à bord; il sait bien que notre pauvre pirogue n'est guère en bon état?

— Partons, dit Yousouf; voilà une roupie.

— Le nakodah est un homme généreux, continua le pêcheur, qui avait vu de loin la mésaventure de l'Arabe; quel malheur que son canot se soit brisé sur la barre! Un plongeon n'est rien pour de pauvres mariniers comme nous, habitués à vivre dans l'eau; mais pour vous, illustre nakodah, c'est bien autre chose. Vos beaux habits sont tout souillés de vase et de sable... Vois donc, Tirupatty!

Les Arabes naufragés sautèrent dans la pirogue, qui franchit la barre avec la légèreté d'une plume; un quart d'heure suffit pour les conduire sains et saufs à bord du *baggerow*. Après avoir souhaité à Yousouf et à son équipage un voyage heureux et toutes sortes de prospérités pour le reste de leurs jours, les pêcheurs s'éloignèrent. Quand la pirogue fut assez distante du navire pour n'être plus aperçue des Arabes, Tiruvalla fit signe à son frère de ne plus ramer.

— Maintenant, lui dit-il, nous allons en finir avec ces chiens d'étrangers; un peu de patience encore, et tu verras si le petit poisson a peur de la baleine. Le nakodah veut partir cette nuit, et moi, je t'annonce qu'il n'aura pas de brise; vois la brume qui se lève sur la terre.

Un fin brouillard commençait en effet à couvrir la terre et à se répandre sur la surface des eaux. A bord du *baggerow*, le tambourin retentit; la vergue pesante se dressa le long du canot aux cris cadencés de l'équipage; la voile gigantesque se déploya dans toute sa largeur, mais elle

retomba sur les haubans sans que le plus léger souffle vînt la gonfler. Quelques heures se passèrent ainsi; la mer restait calme et unie comme un lac. Peu à peu, le *baggerow* tourna sur son ancre, de manière à présenter la poupe au rivage; la marée commençait à monter. Il fallait que les Arabes renonçassent à partir ce jour-là; les matelots grimpèrent sur la vergue et se mirent à carguer la voile. Yousouf se promena quelque temps encore sur le pont; le fourneau incandescent de sa longue pipe le désignait comme une étoile lointaine aux regards des pêcheurs, qui demeuraient en observation. Enfin le capitaine rentra dans la cabine vide qu'il avait si bien parée pour y recevoir Mallika, et l'équipage se coucha sur le tillac.

A ce moment-là, Tiruvalla passa sur la paume de sa main la lame d'un couteau bien affilé, et dit à son frère de ramer vers le *baggerow*. Tirupatty donna quelques coups de pagaie qui firent avancer la pirogue; tout à coup il vit avec surprise Tiruvalla se lancer dans la mer armé de son couteau. Quand il fut dans l'eau, le rusé pêcheur cacha sa tête sous la vagues; il nageait sans bruit, à la manière des requins. Après avoir plongé à plusieurs reprises, en se rapprochant toujours du *baggerow*, Tiruvalla atteignit le câble qui liait à son ancre le navire arabe. A l'aide du couteau dont il se servait comme d'une scie, il parvint à couper ce câble, et le lourd navire dériva, entraîné vers la terre. Le pêcheur indien retourna à son esquif, montrant du doigt à son frère le *baggerow* qui marchait à une perte certaine. — Tu vois bien, lui dit-il, qu'ils devaient tôt ou tard nous payer leur mauvais tour. Suivons-les tout doucement, afin d'être à portée de piller quand le naufrage s'accomplira.

Sur cette côte basse et plate, nous l'avons dit, la vague du large, repoussée par la grève, se soulève à une hauteur de plusieurs pieds pour retomber avec fracas. Tant que le *baggerow* flotta sur une mer paisible et profonde,

l'équipage et le nakodah Yousouf ne s'aperçurent point du danger qu'ils couraient. Bientôt cependant la coque du navire ayant heurté le fond, les Arabes s'éveillèrent en sursaut; ils se levèrent épouvantés, sans comprendre d'abord la cause de cette secousse terrible qui avait fait tomber la vergue sur le pont. La vergue, dans sa chute, entraîna la voile immense. Sous ce double poids qui portait d'un seul côté, le navire se pencha et échoua en plein; la vague formée par la barre assaillit avec violence le *baggerow* à moitié chaviré. Ce fut à bord une confusion inexprimable; les matelots blessés poussaient des cris lamentables, et ceux qui les entendaient du rivage ne se rendaient pas assez nettement compte du péril pour leur porter un secours efficace. Dans un pareil moment, le sang-froid et l'expérience d'un capitaine peuvent sauver un navire. Par malheur, Yousouf se trouvait dans une position plus critique encore que celle de ses matelots. Surpris dans sa cabine par l'eau qui envahissait la poupe du *baggerow*, il avait été lancé avec force contre le plancher de la dunette. La tête fendue, à moitié asphyxié par la vague, il cherchait à ouvrir la porte de la cabine pour gagner le tillac. La porte céda tout à coup sous l'effort d'une autre main que la sienne, et il rencontra devant lui la face rayonnante du pêcheur Tiruvalla.

— C'est moi, dit l'Hindou avec un sourire féroce; ton argent, tes trésors! Donne vite, ou je t'achève d'un coup de couteau!

Yousouf jeta sur le pêcheur un regard enflammé où se peignaient à la fois le mépris et la rage.

— Le temps presse; tu vois bien que ton *baggerow* s'en va en pièces, reprit Tiruvalla; donne-moi ton argent, et je te sauverai.

Le temps pressait en effet. L'Hindou calculait d'un œil avide combien de minutes le navire mutilé pouvait vivre encore. Pour toute réponse, le nakodah se rua sur le

pêcheur; il tenait à la main son coutelas à la lame recourbée. Les deux ennemis roulèrent au fond de la cabine à demi submergée, en se tenant étroitement enlacés. Ils se portaient des coups terribles dans l'obscurité, menacés l'un et l'autre par l'eau de la mer qui se teignait de leur sang. L'Hindou cherchait à fuir; mais l'Arabe, pareil au lion mourant qui écrase de sa patte le chasseur terrassé, lui labourait les flancs avec son arme. Cette lutte à mort ne cessa que lorsque l'arrière du *baggerow*, entr'ouvert par les assauts de la vague, se rompit en éclats. A la marée basse, le navire naufragé resta à sec; l'équipage arabe fut sauvé en grande partie, mais Yousouf ne reparut plus. Tirupatty, qui avait débarqué son frère sur le flanc du *baggerow* échoué, l'attendit en vain jusqu'au jour. Ne le voyant point revenir chargé du butin qu'il devait rapporter, le prudent pêcheur gagna le large. Seul héritier de la pirogue et des filets neufs achetés à Alepe, Tirupatty retourna à son village et y reprit son ancienne profession. Il renonça pour toujours au métier moins honnête auquel son frère l'avait associé, et qui ne convenait guère à son naturel timide.

VII. — LES PROPOS DE BAZAR.

Après le départ de Chérumal, le vieux jardinier, en proie au désespoir, s'était mis à redemander sa fille à tous les arbres de l'enclos. Une lampe à la main, il courait à travers les cocotiers et fouillait les buissons comme un avare qui a perdu son trésor. Des larmes coulaient sur sa barbe grisonnante; des mots incohérents s'échappaient de sa bouche. Il avait l'air d'un fou, et cependant ni ses gestes extravagants, ni son allure grotesque n'eussent provoqué le sourire sur les lèvres du passant, car rien n'est triste comme de voir pleurer un vieillard. Il est vrai

que sa douleur devait être de courte durée. Fier du fardeau qu'il portait, l'éléphant Soubala ramenait d'un pas majestueux, par les sentiers déserts, la belle Mallika, arrachée aux bras de l'Arabe. Chérumal était heureux de la rendre à son père et d'avoir eu si vite l'occasion d'acquitter la dette de la reconnaissance. Il la tenait assise devant lui sur le cou de l'éléphant, sans l'interroger sur les dangers qu'elle avait courus. D'une main attentive il écartait de son visage les branches d'arbres qui pouvaient l'atteindre, et respectait son silence; elle lui inspirait un attachement trop sincère pour qu'il lui parlât de son amour en un pareil moment. Il était presque honteux pour Mallika de la trouver si muette et désarmée, elle qui s'était plu souvent à le confondre et à le décontenancer par ses saillies. Quand il aperçut de loin le vieillard, sa lampe posée sur la margelle du puits, assis à terre dans un morne chagrin, Chérumal se pencha vers la jeune fille :

— Mallika, lui dit-il, lève la tête, parle, que ton père entende le son de ta voix!

La jeune fille, comme si elle se fût éveillée d'un rêve, se redressa lentement. — Tu es sauvée, Mallika, reprit le mahout, c'est moi! Ne crains rien, je t'ai enlevée à celui qui t'avait prise...

— Et qui t'a dit qu'il m'emmenait de force? répliqua la jeune fille avec l'accent du reproche.

Le pauvre Chérumal ne s'attendait point à cette réponse; il comprit que désormais Mallika devait le haïr, lui qui était si maladroitement intervenu dans une affaire qui e le regardait pas. Tout le chagrin qu'il épargnait au vieillard retombait sur son propre cœur. Cependant il lui restait le sentiment d'avoir accompli une bonne action, et il ne se repentait pas trop de son zèle indiscret.

— Mon père, dit-il au vieillard, voici votre fille; priez-la de me pardonner... j'ai cru bien faire...

Le vieux jardinier se livrait aux élans d'une folle joie, et

il ne comprit point le sens de ces paroles. Pleurant et riant à la fois, il caressait son enfant chérie. — Descends donc, criait-il à Chérumal, qui s'éloignait; viens, mon fils, mon bon Chérumal! c'est à Mallika de te remercier à son tour... Tu m'as rendu la vie, mahout; tout ce qui m'appartient est à ton service!...

Mais l'Indien disparut dans les ténèbres sans répondre.

Le lendemain, on parla beaucoup dans la ville d'Alepe du naufrage du *baggerow*. Les uns disaient que le nakodah, par une fausse manœuvre, avait jeté son navire à la côte; d'autres prétendaient que l'équipage révolté avait égorgé le capitaine et perdu le bâtiment pour effacer toute trace du crime. Quelques commères affirmaient aussi que le nakodah n'était pas mort: on l'avait vu galoper du côté de Cochin sur un cheval ailé, tenant dans ses bras une belle fille d'Alepe qu'il enlevait. C'était ainsi que, de chacun des éléments qui avaient concouru au dénoûment de cette mystérieuse aventure, la rumeur publique composait une histoire fausse ou invraisemblable. Ces bruits arrivèrent bientôt aux oreilles de Mallika avec tous leurs commentaires, et elle se gardait de rien dire: ce monde indifférent et jaseur qui parlait autour d'elle se montrait si peu disposé à excuser un moment de faiblesse! Pendant quelques mois, elle resta dans son jardin, partageant ses journées entre ses travaux accoutumés et les soins attentifs dont elle entourait son père. Le vieillard, qui ne soupçonnait point sa fille d'avoir cédé à un fol entraînement, l'entretenait souvent des ennuis et des chagrins qu'elle eût éprouvés dans la maison de l'Arabe. Ses paroles impressionnaient d'autant plus Mallika, qu'elle en reconnaissait la complète sincérité. Peu à peu, la jeune fille en vint à se demander si la politesse réservée, si les manières distinguées et fières de l'étranger qui l'avaient tant charmée, ne cachaient pas plus d'égoïsme et d'orgueil que de discrétion et de dévouement. Cette

question, elle se promettait bien de l'éclaircir, quand le nakodah reviendrait à Alepe. L'année suivante, comme il ne paraissait point à l'époque accoutumée, elle jugea qu'il l'avait abandonnée pour toujours. Quant à la nouvelle de sa mort, Mallika n'y pouvait ajouter foi ; un mystérieux prestige entourait toujours à ses yeux celui qu'elle avait un instant accepté pour maître : elle s'en tenait au récit qui représentait Yousouf fuyant avec une femme préférée. Ainsi, la réflexion aidant, l'absence qui adoucit les regrets se mêlant à la jalousie, la fille du jardinier laissa échapper de ses lèvres l'aveu de son étourderie. Elle raconta tout à son père : c'est assez dire qu'il ne lui restait plus d'illusion.

De son côté, le mahout Chérumal n'avait pas eu l'indiscrétion de trahir un secret qui était en partie le sien. Pouvait-il divulguer les circonstances de la fuite de Mallika sans montrer qu'il avait joué ce soir-là le rôle de dupe? D'ailleurs l'honnête mahout n'était point de ceux qui se vengent des railleries d'une jeune fille par la trahison. Il fit mentir le méchant proverbe espagnol qui dit : *Nada mas atrevido que el amor despreciado*, — rien de plus effronté que l'amour méprisé. Bien que Mallika l'eût mal accueilli souvent et repoussé avec dureté le dernier jour, il ne cessait de penser à elle. Depuis qu'il ne la voyait plus, la tristesse s'était emparée de lui, et Soubala avait de fréquents accès de mauvaise humeur.

Un jour qu'il passait à une petite distance de la demeure du vieux jardinier, Chérumal se laissa aller à la rêverie, si bien que l'éléphant s'approcha sournoisement du jardin, et, apercevant Mallika, s'arrêta pour lui faire un *selam*.

— Soubala, dit à demi-voix Mallika, tu m'as tirée d'un grand péril ; mais ce n'est pas à toi seul que je suis redevable, c'est à ton maître aussi...

Chérumal ouvrit les yeux et redressa la tête comme

l'oiseau qu'éveille dans les ténèbres la douce clarté du jour; il vit que Mallika portait à son cou le collier de corail.

— Tu m'as donc pardonné? demanda-t-il avec empressement.

— Mon père, dit la jeune fille en appelant le vieux jardinier, venez parler à Chérumal; il n'ose me regarder en face de peur que je ne lui jette un sort.

— Ah! mahout! s'écria le vieillard, à ton âge j'étais plus hardi! En fait de charme, celui qui émane de deux beaux yeux est le plus puissant, car il peut seul guérir le mal qu'il a fait. Approche donc... Tu vois bien que Mallika t'a pardonné tout, jusqu'au service que tu lui as rendu!...

A la grande joie du vieux jardinier, Mallika consentit donc à mieux accueillir l'honnête et fidèle Chérumal. Depuis ce jour, le mahout recouvra sa gaieté, et Soubala n'eut plus de caprices. Si par hasard vous allez à Alepe, vous remarquerez sans doute un bel éléphant qui excelle dans l'art de faire des courbettes: c'est lui, c'est ce même Soubala. Quand il y a au caravansérai d'Alepe des étrangers de distinction, il s'y présente, conduit par son mahout Chérumal, dont la face réjouie ne porte plus la trace des peines passées. Sur un signe de son maître, le docile animal enlève et pose à califourchon sur sa trompe deux ou trois marmots fort éveillés qui semblent jouer avec lui comme avec un ami. Après les avoir balancés dans les airs avec précaution, il les dépose l'un après l'autre entre les bras de leur mère, qui n'est autre que la belle Mallika.

PEPITA

RÉCIT DE LA PAMPA.

I.

Partis depuis sept jours de Buenos-Ayres, nous avions traversé la province de ce nom, l'une des plus étendues de la confédération du Rio de la Plata, et celle de Santa-Fé : nous espérions arriver le lendemain soir à Còrdova. Aux plaines interminables qui avaient si longtemps fatigué nos regards succédait un pays plus riant, coupé de frais ruisseaux et couvert en maints endroits d'une belle végétation. D'abord de chétifs caroubiers aux rameaux épineux, chargés de vieux nids de perroquets, s'étaient montrés à nos regards; bientôt les saules plantés par la nature aux bords des eaux se mêlant à d'autres arbres plus vigoureux, les buissons épineux s'épaississant de plus en plus, nous avions fini par nous trouver en pleine forêt. Nos chevaux trottaient vivement sur un sol léger et sablonneux; les oiseaux chantaient. Il s'en fallait bien de deux heures que le soleil ne fût couché, et une lieue à peine nous séparait de la maison de poste où nous de-

vions relayer. Cette maison était située au carrefour (*esquina*) où viennent aboutir les deux grandes routes qui relient l'Océan Pacifique à l'Atlantique : l'une, celle du nord, qui conduit en Bolivie et au Pérou par Tucuman et Salta; l'autre, celle du sud-ouest, qui mène au Chili en passant par San-Luiz et Mendoza. Un jour, il faut l'espérer, une ville se bâtira au point de jonction de ces deux voies de communication si importantes; toujours est-il qu'à l'époque où je m'y arrêtai, on n'y voyait d'autre habitation que la maison de poste.

Nous comptions mettre à profit le reste de la journée et pousser au delà de la *esquina;* mais un habitant de Còrdova qui voyageait avec nous voulait à toute force nous faire passer la nuit à la maison de poste. C'était un jeune homme fort gai, bon compagnon, trop bien élevé pour partager la haine aveugle que la plupart de ses compatriotes ont vouée aux étrangers. « Croyez-moi, disait-il, reposons-nous ce soir à la *esquina;* nous y trouverons des visages plus avenants que dans la pampa de Santa-Fé; cette poste est tenue par une veuve, doña Ventura, qui accommode divinement les œufs aux tomates, et je veux que vous entendiez chanter sa fille Pepa! » Il nous restait une longue route à faire, — trois cents lieues sans compter le passage des Andes, — avant d'arriver à Santiago du Chili, et la saison s'avançait. Cependant, pour ne pas désobliger notre ami, nous nous rendîmes à ses désirs. Nos *péons*, joyeux d'approcher de la halte, se penchèrent, en poussant de grands cris, sur le cou des chevaux qu'ils éperonnaient sans pitié; les chiens répondirent à ce vacarme par des aboiements forcenés, et bientôt nous nous arrêtâmes devant la maison de poste.

Un vieux *gaucho*, qui faisait l'office d'intendant, vint nous recevoir. Tandis qu'on dételait, un jeune garçon de douze à treize ans, beau comme un berger de Murillo, et qui lançait des pierres aux pigeons sauvages perchés

sur les figuiers, remit sa fronde en sautoir et courut au logis en criant : « Mère, mère, voici don Mateo avec des seigneurs étrangers. »

Don Mateo, — c'était notre ami le *Cordovès*, — alla donner ses ordres pour le dîner et prévenir la duègne que nous n'avions besoin de chevaux que pour le lendemain. Chacun de nous rangea ses couvertures sur l'estrade qui régnait autour de la salle destinée aux voyageurs. Cet appartement, assez propre et très-vaste, n'avait d'autres meubles qu'une petite lampe allumée devant l'image d'une madone et une guitare accrochée à un clou. Au moment du repas, doña Ventura fit apporter d'immenses fauteuils de cuir à clous dorés, évidemment fabriqués à Grenade du temps des rois catholiques. Des *cholas*[1] fort éveillées, qui ne disaient rien, mais regardaient beaucoup, dressèrent la table; elles y placèrent des *huevos revueltos con tomatas*[2] à côté de grands saladiers dans lesquels nageaient, au milieu d'une sauce abondante, de gros morceaux de viande rôtie. Le piment n'avait point été ménagé; ce condiment un peu vif nous fit trouver meilleur le bouillon qu'on nous apporta, selon l'usage, à la fin du repas. La duègne, assise sur l'estrade, triomphait de notre excellent appétit, et se rengorgeait fièrement chaque fois que l'un de nous lui adressait un compliment plus ou moins exagéré sur l'excellence de son dîner. Pepa se tenait près d'elle; c'était une belle fille au teint blanc et frais, presque blonde. Elle fumait nonchalamment une cigarette en promenant autour d'elle ses grands yeux bleus ombragés de longs cils. Juancito, le petit garçon à la fronde, tournait autour de la table, se roulait sur nos couvertures, et goûtait sans façon dans nos verres le vin de Bordeaux que nous y versions. Quand on eut desservi,

1. Filles de la campagne.
2. Œufs brouillés aux tomates.

Mateo alla décrocher la guitare : « Señorita, dit-il à Pepa en la lui présentant, voici des seigneurs cavaliers qui seraient charmés de vous entendre ; de grâce, un petit *romance*, et ils vous tiendront pour la plus aimable fille — *por la mas preciosa niña* — de la province. »

Nous allions joindre nos humbles exhortations à celles de don Mateo ; mais la jeune fille avait déjà accordé l'instrument. Sans se faire prier davantage, sans tousser, sans se plaindre d'être enrhumée, elle chanta une demi-douzaine de chansons démesurément longues. A chaque couplet, Mateo battait des mains, et en vérité Pepa possédait une voix charmante qu'elle ne conduisait pas trop mal. Sa physionomie s'animait par degrés ; elle s'arrêtait de temps à autre en criant : « *Ay*, *Jesus!* je suis morte ! » et recommençait de plus belle. La duègne avait fini par faire chorus avec sa fille. A chaque refrain, nous frappions sur la table avec la paume de nos mains, et Mateo, imitant les castagnettes avec ses doigts, dansait comme un fou au milieu de la salle.

Par malheur le vieil intendant vint interrompre cette fête. Il se pencha à l'oreille de la veuve, et lui dit qu'on voyait arriver par la route du nord une troupe de chariots. — Crois-tu, Torribio, répondit-elle, que ce soient les gens de Salta ?

— Qui sait, reprit le *gaucho*. Il y a trois semaines que le courrier, en passant par ici, m'a assuré que le convoi de Gil Perez était parti, et, s'il ne lui est rien arrivé en route, je ne voudrais pas parier qu'il ne fût ici ce soir.

— Allons, Pepita, dit la duègne, voilà notre ami Perez qui t'apporte quelque beau présent. Va faire ta toilette, *niña*, et n'oublie pas le beau peigne d'écaille qu'il t'a donné à son dernier voyage... Messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers nous, je vous quitte un instant, mais j'espère vous présenter bientôt un hôte de distinction.

— Au diable Perez et les gens de Salta ! dit tout bas

Mateo quand Pepa se fut retirée, et nous sortîmes pour voir arriver les chariots.

C'était une troupe de quinze charrettes, attelées de six bœufs chacune, chargées de fruits secs, de coton et de balles de crin : elles approchaient lentement, tournant avec effort sur leurs roues massives. Rejetées d'un côté à l'autre par les cahots, elles s'enfonçaient dans de profondes ornières, d'où les quatre bœufs de volée, liés au joug à douze pieds en avant de ceux du timon, les arrachaient à grand'peine en inclinant jusqu'à terre leurs naseaux fumants. Les bouviers, couchés entre la couverture de cuir qui recouvre ces maisons ambulantes et les ballots superposés, piquaient l'attelage au moyen de longs aiguillons suspendus en équilibre au-dessus de leurs têtes. Comme la route, fort étroite en cet endroit, était obstruée d'arbres morts et envahie par des buissons épineux, les immenses charrettes, forcées de se suivre pas à pas, se heurtaient et s'accrochaient successivement aux mêmes obstacles. De ces secousses multipliées résultait un mouvement de lente oscillation et de roulis qui faisait craquer les essieux et frémir les roues. Quand le convoi tout entier se fut déroulé dans l'espace vide dont la maison de poste marquait le centre, les chariots se rangèrent sur une ligne, en ordre de bataille, comme des fourgons d'artillerie ; le timon s'abaissa, les jougs furent déposés à terre à la place qu'occupaient les bœufs. Les animaux, qu'on venait de délier, allèrent rejoindre le troupeau de rechange qui marchait derrière le convoi, sous la conduite d'une douzaine de cavaliers. Bientôt sortit des coins les plus obscurs de ces chariots toute une population étrange, piqueurs de bœufs portant le caleçon blanc brodé, le châle de laine roulé autour des reins, le *poncho* rouge et bleu, le bonnet pointu orné de rubans verts ; femmes et enfants, passagers de tout âge qui s'étaient joints à la caravane

pour faire à bon marché une traversée de trois cents lieues. On voyait aussi de jeunes filles au teint cuivré, aux allures hardies, embarquées gratis à la suite de quelque bouvier de bonne mine. Ce fut en un instant comme un bruit de ruche autour du convoi; ceux-ci coupaient le bois, ceux-là couraient à la fontaine, d'autres piquaient en terre, devant le feu, des broches de bois chargées d'énormes tranches de viande.

Chacun de ces convois obéit à un chef ou *capataz* qui, galopant à cheval sur les flancs, en tête ou en queue de la colonne, selon la nature des lieux et les périls du chemin, commande à cette horde indisciplinée, et maintient de son mieux la subordination parmi ces hommes sauvages. Il lui faut, pour se faire respecter, de la fermeté et de l'audace, souvent même c'est d'un coup de couteau qu'il impose silence à un mutin. La troupe qui prenait position ce soir-là devant la poste où nous passions la nuit venait de Salta, comme l'avait supposé Torribio, et, ainsi que semblait l'espérer doña Ventura, elle avait pour chef Gil Perez. Celui-ci, en bon général d'armée, ne descendit de cheval que quand il eut vu son monde campé convenablement. Nous étions rentrés dans la salle des voyageurs; Pepa venait d'y reparaître : elle avait jeté sur ses épaules un châle de soie sorti des fabriques de Lyon, nuancé des couleurs les plus disparates, et posé sur sa tête un peigne à la mode de Buenos-Ayres, large de vingt à trente pouces et haut d'un pied. Cette parure extravagante nous semblait infiniment moins gracieuse que les deux tresses qui, un quart d'heure auparavant, flottaient sur son dos; mais tel n'était pas l'avis de la duègne : les proportions démesurées de cet ornement en faisaient à ses yeux le prix principal. Cependant ces apprêts de toilette déplaisaient visiblement à Mateo. L'arrivée du conducteur de chariots semblait être pour la veuve

et sa fille un événement de grande importance; le jeune Cordovès en voulait à celui-ci de ce qu'on avait fait tant de frais pour le recevoir.

Gil Perez entra d'un air radieux; il tenait sous son bras un petit coffre qu'il déposa sur la table, et s'adressant à doña Ventura : «Ouvrez, dit-il, voici la clef; ouvrez, regardez et prenez!» Sans se le faire répéter, la veuve tira du coffre une écharpe de crêpe de Chine et une demi-douzaine de souliers de satin que Perez présenta à Pepa; celle-ci rougit et remercia de bon cœur. Tandis qu'elle admirait ces cadeaux, Perez offrit à la veuve une de ces jolies chaînes d'or que l'on fabrique au Pérou; puis, se tournant vers Juancito, qui semblait attendre son tour : «Mon garçon, lui dit-il, cherche sous mon *poncho.*» L'enfant souleva le *poncho* et saisit avidement un charmant petit sabre qu'il attacha aussitôt à sa ceinture. Dans sa joie, il sauta au cou du *capataz*, qui eût sans doute mieux aimé recevoir de sa sœur ce témoignage de gratitude. Après avoir ainsi répandu ses libéralités sur toute la famille, Gil Perez engagea la conversation avec nous. Dans ces pays de mœurs simples et faciles, il suffit de se rencontrer sous le même toit pour être amis. Mateo recouvra bientôt sa bonne humeur; il lui paraissait de sa dignité de ne pas disputer la place à un conducteur de chariots.

Pendant que nous causions avec Gil Perez, les bouviers se livraient à de joyeux ébats; les *chólas* et les postillons de la *esquina* s'étaient joints à eux pour former un de ces bals improvisés qui durent d'ordinaire une partie de la nuit. C'est ainsi que les gens des pampas se délassent des fatigues de la journée. Gil Perez, craignant quelque désordre, était allé faire sa ronde accoutumée; il rentra en annonçant qu'on découvrait une grande poussière vers le sud-est. Là-dessus Juancito courut pousser une reconnaissance; quelques minutes après, il revenait apporter

la nouvelle que les muletiers de San-Juan arrivaient. Pepa et sa mère échangèrent un regard rapide; quant à Perez, il parut fort peu se préoccuper de l'incident. Il se contenta de dire : « C'est sans doute le petit Fernando avec son chargement d'eau-de-vie ! »

Déjà les muletiers avaient fait halte à quelque distance de la poste; ils dessellaient leurs mules et rangeaient en cercle sur la terre les harnais flanqués de deux barils, charge ordinaire de chaque animal. Les bêtes fatiguées, s'étant roulées sur l'herbe, se mirent à brouter çà et là; les hommes dressèrent une petite tente et allumèrent un feu. Quelques-uns restèrent à cheval; ils galopaient à droite et à gauche pour empêcher les mules rétives de s'éloigner du camp. Leur chef, que son costume ne distinguait guère du reste de la bande, ayant mis pied à terre à son tour, se dirigea vers la maison de poste. Il portait sur l'épaule une de ces grandes besaces que Sancho a rendues célèbres et qu'on nomme *alforjas*, double sac que le mendiant passe à son cou, et que le cavalier suspend au pommeau de sa selle. Marchant d'un pas rapide et sur la pointe du pied, à cause des longs éperons d'acier qu'il traînait à ses talons, il frappa à la porte de doña Ventura. — *Ave, Maria !* dit-il à demi-voix. — *Sin peccado concebida* [1], répondit la veuve, et Juancito ouvrit.

Gil Perez regarda le muletier à peu près comme un amiral regarderait l'humble capitaine d'un navire de commerce. Celui-ci, déconcerté de trouver la maison pleine et d'y voir des figures étrangères, sans compter celle du *capataz*, qui semblait le gêner beaucoup, demeura quelques secondes debout près de la porte.

— Entre donc, Fernando, lui dit doña Ventura; tu es surpris de ce que ma Pepita est en grande toilette, mon

1. Cette réponse : *conçue sans péché*, avertit l'étranger qu'il peut entrer.

garçon? C'est qu'il m'est arrivé ce soir des seigneurs cavaliers... Veux-tu souper? j'ai là du *puchero* [1].

— Je vous rends grâces, señora, répondit Fernando; je n'ai rien à vous demander. Vous savez que je ne passe jamais par ici sans venir dire bonjour à Pepa... Et puis j'ai là pour vous un petit baril de la meilleure eau-de-vie qu'on ait goûtée à San-Juan depuis bien des années.

— Est-ce pour Pepa que tu apportes ton *aguardiente?* demanda Gil Perez.

— Don Gil, répliqua le muletier, chacun donne ce qu'il a et selon ses moyens. Et, se tournant vers la jeune fille: — Pepita, ajouta-t-il, quand tu étais enfant, tu aimais assez les tartes de nos montagnes; eh bien! en voilà, et aux pêches encore!

En parlant ainsi, il avait tiré de la double poche de son sac le petit baril d'eau-de-vie et une douzaine de gâteaux de forme carrée, remplis d'une marmelade épaisse que Juancito sembla déguster avec un extrême plaisir. Cela fait, il alla s'asseoir auprès de Pepa, et regarda fièrement le conducteur de chariots.

— Combien as-tu d'animaux? lui demanda celui-ci.

— Quinze mules de charge, sans compter les montures.

— Juste autant que j'ai de charrettes, poursuivit Perez; ça n'est pas mal... En tout, tu portes trente barils, de quoi charger la moitié d'un de mes fourgons! Bah! que peux-tu gagner avec cela? Tu fais là un triste métier, mon garçon, et tu le feras longtemps avant de devenir riche!

— Quand j'en serai ennuyé, répliqua Fernando, j'en prendrai un autre. — Le muletier prononça ces paroles avec un accent singulier.

— Fernando a du courage, reprit doña Ventura, et il se tirera d'affaire, et puis il trouvera quelque part dans

1. Pot-au-feu.

son pays une jolie fille qui lui apportera une dot... N'est-ce pas, Fernando?

Pour toute réponse, Fernando ramena sur son front son chapeau pointu à petits bords; ses yeux fauves brillaient comme ceux d'un chat. Il saisit vivement la guitare placée sur l'estrade auprès de Pepa, et se mit à la racler avec distraction, comme un homme qui s'abandonne à sa rêverie. Juancito, qui se tenait debout devant lui, attendant sans doute qu'il eût fini de préluder et chantât quelque gai refrain des montagnes, lui poussa le bras en disant : — Fernando, as-tu vu les beaux présents que nous a faits Gil Perez? Sans lever les yeux, le muletier répéta à demi-voix ce couplet d'une vieille romance :

No estès tan contenta, Juana,
En ver me penar por tì;
Que lo que hoy fuere de mì,
Podrá ser de tì mañana [1].

Puis tout à coup, jetant la guitare à ses pieds, il sauta sur l'estrade, éteignit la lampe qui brûlait devant la madone et porta la main à son couteau. Pepa s'était serrée contre sa mère : au cri qu'elle poussa, Gil Perez se mit en défense, mais Fernando, passant près de lui sans le regarder, gagna la porte. « Ah! Pepita, murmura-t-il en sortant, tu me feras faire un mauvais coup! » Et il disparut.

Gil Perez essaya de rassurer les deux dames, et chercha à les retenir; mais doña Ventura, fort agitée, se retira immédiatement avec sa fille. « Ma foi, messieurs, nous dit Mateo à voix basse, la soirée a été plus complète que je ne l'espérais. Je croyais vous faire assister à un

1. « Ne sois pas si contente, Juana, — de voir que je souffre à cause de toi; — car il pourra en être de toi demain — ce qui en est de moi aujourd'hui. »

saynete, et nous avons eu presque une tragédie. » Là-dessus il s'étendit sur ses couvertures, bien décidé à dormir. Mes compagnons en firent autant, et je me dirigeai vers notre *coche-galera*, voiture de voyage, où j'avais coutume de prendre mon gîte chaque nuit. Les feux des muletiers brillaient dans le lointain; devant les chariots les bouviers continuaient leurs danses et leurs chants. Du côté de la forêt, des perroquets, réunis en bandes innombrables, poussaient des cris tumultueux qui ne me permirent guère de fermer l'œil. Au point du jour, comme je commençais à m'endormir, Mateo vint m'éveiller; les chevaux étaient prêts. Déjà les muletiers de San-Juan disparaissaient à l'horizon, et Gil Perez, le pied dans l'étrier, donnait l'ordre à sa troupe de se mettre en marche.

Le surlendemain nous faisions à Còrdova notre entrée triomphale. Au bruit de notre voiture de voyage, roulant sur les pavés inégaux, les habitants se mettaient aux fenêtres et couraient aux portes. Les postillons, armés de sabres et de couteaux, avaient si bonne tournure en galopant, nos quatre péons levaient si fièrement la tête, qu'on répétait le soir sur la grande place de Còrdova : *Han llegado unos Ingleses;* — il est arrivé des Anglais!...

Après avoir séjourné quelque temps dans la jolie petite ville de Còrdova, qui fut jadis la Salamanque des provinces Argentines, nous prîmes congé de don Mateo pour continuer notre route vers les Andes. Je laissai à mon tour mes compagnons à Mendoza, et passai au Chili, puis au Pérou. Enfin, revenu à Valparaiso avec l'intention de m'embarquer pour l'Europe, je voulus revoir Santiago, la capitale du Chili. C'est une grande et belle ville, fort agréable à habiter, et celle de toute l'Amérique méridionale où l'Européen, le Français surtout, se trouve le moins dépaysé. Dans ce temps-là, on y vivait assez tranquille; des soldats à cheval, qui stationnaient au coin de

chaque rue, veillaient la nuit à la sécurité des habitants. Quand un assassinat était commis sur les routes, la justice savait mettre la main sur le coupable; il était sévèrement puni, et, après avoir rasé sa maison, on y semait du sel, comme pour effacer jusqu'au souvenir du meurtrier. Les révolutions, il faut bien le dire, se succédaient encore à des intervalles infiniment trop rapprochés; mais, en général, le peuple y prenait peu de part, et l'on ne voyait pas, comme cela se fit plus tard, les clubs promener sur les places publiques leurs bannières menaçantes. La population calme et insouciante se répandait en foule, vers les dernières heures du jour, sur les promenades, entre les belles rangées de peupliers (*alamedas*) au delà desquelles la Cordillère des Andes dresse ses pics majestueux, couverts de neiges éternelles. Quelque gracieuses pourtant que soient ces *alamedas* rafraîchies par de petits ruisseaux aux ondes murmurantes et bordées en maints endroits de jardins où le pêcher fleurit à côté de l'amandier, le voyageur leur préfère encore la grande digue élevée pour contenir les eaux torrentielles du Mapocho et qu'on nomme le Tajamar. Qu'on se figure un quai long d'un mille, formant comme une esplanade d'où l'on domine une vallée étroite, adossée aux Andes et ombragée de grands arbres sous lesquels se cachent de blanches maisons et de jolis vergers. Les fières montagnes, amoncelées les unes au-dessus des autres, s'arrondissent à l'horizon en décrivant une courbe immense. Leurs sommets, découpés en vives arêtes, ressemblent à de gigantesques gradins qui marquent autant de zones diverses; sur les plus bas, on distingue encore quelque trace de végétation, puis le rocher se montre à nu, et enfin l'œil s'égare sur des glaciers éblouissants de blancheur, que le soleil fait étinceler comme le diamant.

Je suivais un soir l'interminable route que trace le Tajamar; le soleil couchant teignait la Cordillère d'autant

de nuances changeantes qu'on en peut compter sur la gorge du caméléon. Arrivé au faubourg de la ville, un bruit de voix mêlées au refrain d'une demi-douzaine de guitares et de harpes attira mon attention vers un jardin où se pressait la foule. Un beau palmier, — arbre peu commun dans cette partie du Chili, — en occupait le centre; tout au fond, derrière une masse d'arbustes charmants, citronniers et grenadiers, se dressait un théâtre illuminé de verres de couleur. Sur le devant de la scène, un danseur et une danseuse exécutaient un de ces pas vifs et entraînants que la race andalouse a transportés d'Espagne en Amérique, après les avoir empruntés aux Bohémiens. Il paraît que le ballet durait depuis longtemps, car les deux virtuoses, exténués de fatigue, ne se soutenaient qu'avec peine sur leurs jambes. Tout à coup le danseur mit un genou en terre, rejeta la tête en arrière, et fixa sur la *baylarina* deux yeux étincelants qui semblaient la fasciner. Celle-ci, comme vaincue par le regard passionné du jeune homme, lui prit la main pour le relever, et courut se cacher parmi les femmes qui composaient l'orchestre.

Ce dénoûment bien connu, puisqu'il est toujours le même, n'en provoqua pas moins dans l'assemblée une explosion de murmures flatteurs. La foule des spectateurs se composait de mineurs chiliens au chapeau pointu, au *poncho* bleu rayé de bandes jaunes, de muletiers de la province du Maule, reconnaissables à leurs cheveux plats et à leurs faces basanées, dans lesquelles le type espagnol est plus difficile à retrouver que celui de l'Indien. On y voyait aussi des marchands des faubourgs, des vendeurs de melons et des *aguadores*, — porteurs d'eau; — société peu choisie, j'en conviens, mais simple et franche dans ses allures, et qui ne faisait à moi nulle attention, malgré la curiosité avec laquelle j'observais chacun de ses groupes. Il y avait là des tables de rafraîchissements, et, au mo-

ment où les danseurs s'avancèrent de nouveau sur la scène, je m'assis assez près du théâtre en demandant un verre d'orangeade.

— Seigneur cavalier, me dit brusquement un jeune homme à la parole vive et brève, mettez-vous un peu de côté ; votre manteau m'empêche de voir la *baylarina !...* que diable !

— Il y a ici, comme à l'Opéra, des amateurs qui ne veulent perdre ni un pas, ni une note, pensai-je en me retournant pour regarder en face le dilettante. Je reconnus don Mateo. Il me parut un peu changé; ses habits avaient subi une altération sensible; mais c'était bien le jeune Cordovès que j'avais vu applaudir si gaiement aux romances que nous chantait la fille de doña Ventura.

— Don Mateo, lui dis-je en lui tendant la main, avouez que si cette femme danse avec grâce, il y a dans la province de Còrdova des jeunes filles qui chantent à ravir, la Pepita, par exemple...

— Pepita, reprit le jeune homme ; vous connaissez Pepita? Qui donc êtes-vous, seigneur cavalier?... Ah! mais, c'est vous, don..... vos noms français sont si difficiles à retenir ! Et par quel hasard vous rencontré-je ici ?

— Par le hasard des voyages qui me ramène au Chili avant de me pousser vers le cap Horn; mais vous, qui borniez vos pérégrinations à parcourir les pampas de Buenos-Ayres à Còrdova, quel sort heureux vous amène sur ma route au delà des Andes?

— Un sort heureux ! répliqua Mateo en secouant la tête... Je suis ici exilé, réfugié, proscrit ! Vous êtes surpris, n'est-il pas vrai, de trouver au milieu d'une foule joyeuse, qui rit et s'amuse, un pauvre diable qui n'a plus ni patrie ni asile? Que voulez-vous, mon ami ! J'aime de passion les beaux-arts, et, dans cette gaieté populaire, je puise pour quelques instants l'oubli de mes maux... Permettez-moi d'envoyer des rafraîchissements à cette

baylarina. N'est-ce pas qu'elle danse à merveille? Ma bourse n'est pas trop garnie; mais, en cherchant bien, j'y trouverai encore une piécette pour encourager le talent.

En achevant ces paroles, il fit verser un verre de limonade glacée qu'un garçon de café alla porter à la danseuse. Celle-ci, en recevant le verre de limonade, promena ses regards autour d'elle pour savoir à qui elle était redevable de cette politesse. Mateo répondit par un geste galant au coup d'œil interrogateur de la jeune fille, qui le salua poliment, et reprit à sa bouche la cigarette qu'elle venait de prêter un instant à sa voisine.

— Sur vos grands théâtres, me dit Mateo en me prenant le bras pour m'emmener hors du jardin, vous lancez aux artistes préférés des bouquets et des vers, auxquels souvent ils ne font guère attention; nous nous contentons, dans ces petites réunions musicales et dansantes, d'offrir aux virtuoses ce simple verre d'eau glacée qui les comble de joie... Pure politesse, après tout, et qui ne tire pas à conséquence !

En quittant le jardin, nous nous dirigeâmes vers le Tajamar. La nuit était silencieuse et sereine; nous entendions bruire à nos pieds les eaux de la rivière, et, sur l'obscurité du ciel, nous distinguions les cimes de la Cordillère, qui gardaient encore un certain éclat lumineux. « Voyez, s'écria Mateo, appuyant ses deux bras sur le parapet, voyez quelle barrière immense s'élève désormais entre mon pays et moi : soixante lieues de montagnes, de précipices, de neiges..... et un arrêt de proscription ! Une de ces révolutions qui éclatent comme l'orage est venue bouleverser notre paisible cité de Còrdova. Le parti auquel j'appartenais a succombé dans la lutte, mon petit patrimoine a été presque entièrement absorbé par les amendes que nous a fait payer le vainqueur, et je m'estime heureux d'avoir sauvé ma tête. Vous vous souvenez

de la soirée que nous passâmes ensemble à la *esquina?* Eh bien ! de tous ceux qui étaient là réunis sous le toit hospitalier de doña Ventura, en la comptant, elle et sa fille Pepa, savez-vous ce qui reste de vivant aujourd'hui?..... Deux personnes, vous et moi ! La première scène de ce drame s'est déroulée sous vos yeux, à la maison de poste où nous soupions si gaiement, quand arrivèrent les chariots de Gil Perez de Salta. En vous racontant celles qui l'ont suivie, je n'aurai à vous parler que de personnages déjà connus de vous. »

II.

— Reportez-vous par la pensée à la maison de poste de doña Ventura, dit Mateo en commençant son récit; vous n'avez peut-être pas oublié ce Fernando...

— Le petit muletier aux grands éperons qui vint interrompre si brusquement notre souper ?

— Celui-là même... Fernando, vous vous en souvenez, repartit de grand matin avec son *aria*[1], une heure avant que les charrettes conduites par Gil Perez se remissent en marche. Quoiqu'ils suivissent la même route, ces deux hommes ne devaient plus se rencontrer avant d'être arrivés à Buenos-Ayres. Les mules du petit Fernando trottaient lestement dans les grandes plaines et franchissaient sans difficulté les ruisseaux, tandis que les bœufs de Perez, attelés à de massives charrettes, traînaient péniblement dans les ornières leurs lourdes charges. Il y avait donc quatre jours que Fernando était au terme de son voyage, lorsque les bouviers, couchés sur le sommet des chariots du haut desquels ils aiguillonnent les attelages, découvrirent les clochers de Buenos-Ayres et

1. Convoi de mules.

les larges eaux de la Plata. Perez conduisit son convoi au pied de la colline du Retiro, à sa place accoutumée. Il y avait là cinq ou six caravanes de chariots venues des provinces de l'ouest et du nord de la République Argentine; l'ensemble de leurs équipages formait une bande de soixante à quatre-vingts bouviers, qui se reposaient comme des matelots dont le navire dort sur ses ancres. Les uns, étendus à plat ventre sur l'herbe, chantaient à demi-voix de gais refrains, et se livraient philosophiquement aux douceurs du *far-niente;* les autres éventraient avec leurs longs couteaux des melons d'eau gros comme des barils; quelques joueurs passionnés, assis sur des têtes de bœufs, risquaient d'un seul coup sur une carte le salaire de plusieurs mois. Quand parurent les gens de Salta avec leurs charrettes, tous ces *gauchos* poussèrent un bruyant hourrah pour célébrer l'arrivée des nouveaux-venus, et ceux qui comptaient parmi la troupe quelques amis coururent échanger avec eux des poignées de main. Gil Perez, après avoir dirigé ses bœufs vers les pâturages où ils devaient se reposer jusqu'au départ, mit son cheval au galop pour aller annoncer à ses consignataires que sa riche cargaison avait touché le port sans accident.

Dès qu'il fut parti, des groupes se formèreut autour des feux allumés par ses gens. Le bruit s'était répandu depuis quelques jours parmi ces *gauchos*, race vagabonde et insubordonnée, que des soulèvements avaient eu lieu dans les provinces de l'intérieur; ils avaient hâte de questionner les voyageurs qui venaient de traverser toute l'étendue des pampas. Il y avait du vrai dans cette nouvelle, et l'idée de déserter les chariots pour monter à cheval et se joindre aux bandes armées souriait à la plupart des bouviers. Galoper en liberté dans des plaines sans fin, piller les grandes fermes isolées, attaquer les hameaux, telle était la perspective attrayante qui s'ouvrait à leur imagination. Pendant qu'ils s'entretenaient des évé-

nements qui se préparaient *en la tierra adentro.* — dans l'intérieur des terres, — Fernando vint à passer; il était à pied, mais traînait toujours à ses talons ses grands éperons d'acier qui gênaient sa marche. On eût dit un aigle démonté par le chasseur et que les longues plumes de ses jambes empêchent de courir.

— Tiens! crièrent les bouviers, voilà le petit muletier, le marchand d'eau-de-vie de San-Juan! Eh! Fernando, veux-tu nous envoyer un baril, que nous buvions à ta santé?

— Donnez-moi plutôt à manger, vous autres, répondit le muletier, je suis à jeun depuis hier!

Et, coupant une tranche de viande dans la grosse pièce de bœuf qui rôtissait devant le feu, il prit l'une des extrémités du bout des doigts, introduisit l'autre dans son gosier et l'avala d'une bouchée, comme un lazzarone eût fait d'une poignée de macaroni. — Merci, dit Fernando en essuyant son couteau sur sa botte de peau de vache, me voilà mieux maintenant. Vous me permettrez de coucher ici, n'est-ce pas? et vous me prêterez bien une couverture pour passer la nuit? En attendant, je vais m'allonger là, dans quelque coin, pour faire la sieste.

Il se glissa entre les deux roues d'une charrette et s'endormit, sans que les bouviers s'occupassent de lui. Gil Perez revint bientôt donner à ses gens l'ordre de décharger les chariots dès le lendemain matin. En faisant sa ronde, il aperçut le muletier tranquillement endormi et qui ronflait sur l'herbe comme un enfant dans les bras de sa mère. — Eh! Fernando, lui dit-il, que fais-tu là, mon garçon?

— Je me repose, répondit celui-ci en se frottant les yeux; j'ai passé quatre jours et autant de nuits à jouer aux cartes.

— Et tu as gagné?

— Au contraire, j'ai tout perdu, mon chargement

d'eau-de-vie, mes mules, tout ce que je possédais! Voulez-vous me prêter vingt piastres, Gil Perez?

— Pour les jouer encore?

— Peut-être... Tenez, j'étais un homme rangé, je ne jouais jamais, et vous êtes cause que je vais peut-être devenir un brigand. Depuis bien des années je connais Pepita; je l'ai vue grandir; sa mère me recevait bien, elle devinait que j'aimais sa fille, et m'encourageait elle-même à travailler pour acquérir de quoi augmenter mon petit commerce. A chaque voyage que je faisais, je ne manquais jamais de m'arrêter à la *esquina;* je retrouvais Pepita plus grande et plus jolie... Elle m'accueillait, elle aussi, avec joie... j'étais heureux, et, depuis deux ans que vous passez par là, tout est changé. Avec vos châles de crêpe et vos chaînes d'or, vous leur avez tourné la tête; la mère me traite comme un homme de rien, et c'est vous que l'on fête! Prêtez-moi vingt piastres, que je gagne de quoi faire aux deux dames des présents qui me remettent en faveur auprès d'elles. Vous êtes bien riche, Gil Perez; vous trouverez à vous marier dans les villes, à Salta, à Còrdova, où vous voudrez; moi je suis pauvre, mais j'aime Pepita, la seule fille qui ne me repousserait pas, tout ruiné que je suis.

En parlant ainsi, Fernando avait les larmes aux yeux. Gil Perez, surpris de cette demande et de cette franche explication, eut pitié de la misère du muletier, mais ne fut point ému de son chagrin. — Si tu veux vingt piastres, répondit-il, je te les donnerai; j'ai le moyen de t'avancer cette somme, Dieu merci, quoiqu'elle soit assez ronde; mais, crois-moi, ne joue plus, mon garçon; laisse là ton commerce; pour faire des affaires un peu considérables, il faut deux choses: du capital et du crédit. Tu n'as ni l'un ni l'autre; tu feras mieux de renoncer à Pepita, qui ne pense plus guère à toi, et de retourner dans la vallée de San-Juan... Tiens, voilà tes vingt piastres.

— Gil Perez, répliqua le muletier en se redressant avec fierté, vous me lancez à la face des paroles qui me rendent fou de colère. Je m'efforçais d'oublier de quelle manière vous m'avez traité, sur quel ton injurieux vous m'avez parlé à la *esquina*, devant la jeune fille, devant sa mère, devant des étrangers qui se trouvaient là par hasard... Et vous recommencez ! Eh bien ! je ne vous demande rien, gardez votre argent ; mais, je vous en supplie, laissez-moi Pepita, et je vous jure une reconnaissance éternelle.

— Impossible, mon garçon ; je n'aurais pas le droit de profiter des avantages que me donne ma position ? Tu es fou, Fernando ; prends ces vingt piastres, je te les donne, et je n'exige pas même de toi cette reconnaissance que tu me promets.

— Ah ! *carretero*[1], tu t'en repentiras !... dit à voix basse le jeune muletier, et il se retira les mains vides, comme il était venu, mais la haine dans le cœur. La nuit arrivait, l'ombre se répandait sur les chariots rangés au pied de la colline ; on distinguait à peine, parmi les haies de cactus, les hautes tiges des agaves pareilles à des candélabres éteints. Les promeneurs regagnaient la ville au plus vite ; il n'est pas prudent d'errer le soir autour des plantations d'oliviers qui couvrent ce vallon solitaire, et bien des croix de bois piquées en terre sur le talus des fossés invitent les passants à prier pour ceux qui sont morts assassinés. Quand l'obscurité fut complète, quand au milieu du silence les eaux argentées de la Plata soulevèrent comme des masses inertes et opaques les navires mouillés au large parallèlement à la rive, Fernando détacha ses éperons pour marcher sans bruit, et s'enfonça dans les ténèbres. « Ah ! *carretero*, disait-il à voix basse, tu m'as rendu joueur, tu es cause que je suis ruiné ! Tu

1. Charretier.

répondras devant Dieu du sang que je vais verser! Et, prenant en main son couteau, il s'embusqua au tournant d'un chemin creux qui descend derrière le couvent de la Recoleta.

Fernando était là depuis une demi-heure quand les pas d'un cheval le firent tressaillir. La rapidité de la pente forçait l'animal à marcher lentement et avec précaution; le cavalier sifflait tranquillement. « Bon, pensa le muletier, ce doit être un *carcaman* [1]; un fils du pays se tiendrait mieux sur ses gardes en pareil lieu et à pareille heure. Tant pis pour lui! son consul le réclamera s'il veut, c'est son affaire... » Et, se précipitant sur son cavalier, il l'attira violemment par le bras, lui plongea son couteau dans le flanc gauche, et le jeta sans vie sur le bord de la route. Deux ou trois onces d'or que l'étranger portait dans sa ceinture passèrent dans celle de Fernando, qui ne put s'empêcher de les faire sonner en poussant un cri de triomphe. Après ce sanglant exploit, l'assassin s'élança sur le cheval de sa victime, et prit droit devant lui à travers la pampa. Le sort en était jeté : l'honnête muletier avait franchi la distance qui le séparait du bandit; ce premier crime avait fait de lui un *gaucho malo*.

— Êtes-vous bien sûr, demandai-je à Mateo, que cet homme fût auparavant un honnête muletier, comme vous le dites? Vous vous rappelez l'effroi qu'il nous causa à la maison de poste, quand il porta la main à son couteau, en éteignant la lampe allumée devant la madone!

— Les paroles de Gil Perez l'avaient mis en colère, reprit Mateo; je crois même qu'il tourna au mal dès ce jour-là, mais en pensée seulement. Quand il eut dans sa poche les onces d'or gagnées au prix d'un meurtre et qu'il se lança dans la plaine sur le cheval de l'homme qu'il venait de poignarder, il ne chercha plus qu'à se rallier à

1. Expression injurieuse par laquelle les *gauchos* désignent les Européens.

une bande de malfaiteurs. Les circonstances étaient favorables au nouveau genre de vie qu'il allait embrasser; la guerre civile se rallumait dans les provinces, et déjà l'on voyait paraître sur divers points, au nord et à l'ouest, des troupes armées. Ces bandes se composaient de *péons* qui avaient déserté les *estancias*[1], de bouviers qui abandonnaient leurs convois, de gens sans aveu déjà brouillés avec la justice, de vagabonds en quête de pillage. Avant de rien entreprendre cependant, Fernando fit un voyage jusqu'à la *esquina;* le petit Juancito lui sauta au cou comme à l'ordinaire. Le vieux Torribio, l'intendant de doña Ventura, le voyant arriver seul, monté sur un cheval de prix, sans son cortége habituel de mules et de muletiers, courut au-devant de lui : — *Amigo*, lui cria-t-il, d'où viens-tu en si bel équipage? Il paraît que l'eau-de-vie de San-Juan se vend bien là-bas!

Sans rien répondre, Fernando ouvrit vivement la porte, et s'adressant aux deux dames surprises de sa brusque apparition :

— Écoutez, dit-il, la *gauchada* va se mettre en campagne, et je crains bien que vous ne receviez l'une de ses premières visites. J'ai des amis de ce côté-là; donnez-moi votre fille, doña Ventura, et je saurai vous mettre, elle et vous, en lieu de sûreté.

— Depuis quand prends-tu parti pour les brigands, Fernando? demanda doña Ventura avec indignation.

— Pepita, reprit le muletier évitant de répondre, veux-tu de moi?... Tu trembles, tu tournes la tête!... Réponds-moi, Pepita; est-ce que je te fais peur, est-ce que tu me prends pour un bandit?

La jeune fille essayait en vain de parler; Fernando avait un son de voix terrible, que ne pouvait adoucir l'amour sincère et passionné qu'il portait encore à Pepa.

1. Grandes fermes où l'on élève du bétail.

— Fernando, s'écria doña Ventura, la dernière fois que tu étais ici, tu as quitté ma maison comme un furieux, la main sur la poignée de ton couteau; tu y rentres aujourd'hui comme un bandit, la menace à la bouche. Va, pars et ne reviens plus! Je n'ai pas besoin de ta protection.

— Ah! vous voulez dire que Gil Perez vous protégera; comptez-y... Il y a des temps où les beaux châles et les chaînes d'or ne valent pas un sabre et une carabine. Après tout, j'ai de l'or, moi aussi!... Voyez plutôt. Encore une fois, Pepita, veux-tu me suivre? Je ne suis plus muletier; c'était un métier trop vil, n'est-ce pas? Veux-tu que je t'emporte en croupe dans la sierra de Còrdova, au Chili?

A mesure que son exaltation croissait, les paroles du *gaucho* arrivaient à l'accent de la colère. Il pâlissait; les mauvaises passions qui bouillonnaient dans son cœur donnaient à sa physionomie un aspect féroce. Pepa le regarda d'abord avec douleur, puis avec effroi; les larmes qui commençaient à couler de ses yeux s'arrêtèrent au bord de ses paupières; elle poussa un cri en courant vers sa mère, et tomba évanouie dans ses bras. Fernando sortit précipitamment; son amour pour Pepita, le dernier bon sentiment qui lui restait dans l'âme, venait de faire place à la haine.

Quoique Fernando se fût exprimé à mots couverts, sans rien articuler de précis, les propos du jeune muletier avaient laissé les deux femmes en proie à une vague terreur. Le bruit s'était déjà répandu dans le pays que la *gauchada* se réunissait sur les frontières de la province de Santa-Fé; plusieurs d'entre les postillons que doña Ventura entretenait pour le service de la poste avaient disparu la nuit précédente, emmenant avec eux les meilleurs chevaux. Le vieux Torribio, dévoué à la famille qu'il servait avec fidélité depuis trente années, se tenait nuit et jour aux aguets; il poussait des reconnaissances jusqu'à l'entrée de la plaine, et là, penché sur le cou de son cheval,

la main posée sur son front pour abriter ses yeux contre les rayons du soleil couchant, il promenait ses regards sur l'horizon. Tantôt il prenait avec lui le petit Juancito, à qui il avait donné les premières leçons d'équitation, et s'enfonçait dans la forêt à travers les buissons et les halliers; mais les oiseaux chantaient gaiement à l'ombre des grands arbres, le coucou noir jetait paisiblement son cri sur la plus haute branche des caroubiers. Du côté de l'ouest s'étend une vaste lagune, au bord de laquelle les mules de Fernando avaient souvent fait halte; on y voyait encore des traces de campement, mais aucune fumée ne s'élevait alentour. Les flamants qui se tenaient au bord des eaux, debout sur une patte et la tête cachée sous l'aile, prouvaient par leur immobilité même qu'aucun ennemi ne s'avançait dans cette direction. Pendant plusieurs jours, on n'entendit donc point parler des brigands ni de Fernando. Celui-ci, en quittant la *esquina*, s'était porté sur la route de Buenos-Ayres au-devant de Gil Perez, qui retournait à Salta avec ses chariots. Quelques vagabonds n'avaient pas tardé à se joindre à lui; ils le regardaient comme leur chef, parce que, dans ses péréginations multipliées à travers les provinces de l'intérieur, il avait acquis ce qui manquait à la plupart d'entre eux, la connaissance exacte d'une grande étendue de pays. Leur quartier-général était une *pulperia*[1] isolée, bâtie sur la frontière du territoire des Indiens. Ils y menaient joyeuse vie : tandis que leurs chevaux, attachés à des poteaux autour de la taverne, dormaient sur leurs quatre jambes, sellés et bridés, les *gauchos*, le sabre au côté, savouraient l'eau-de-vie anisée, et se livraient, la guitare en main, à de gaies improvisations.

Un matin cependant, Gil Perez venait de donner à ses chariots, l'ordre du départ. Le convoi, qui avait campé

1. Taverne que l'on rencontre au milieu des Pampas, et où l'on vend tout ce qui est nécessaire à la vie.

sur les bords du Rio-Salado, se déroulait lentement en rase campagne. Il faisait froid ; on était en hiver, un vent glacé balayait ces mornes solitudes, où rien ne met obstacle à sa violence. Comme il galopait en avant de sa caravane pour reconnaître le gué d'un petit ruisseau, Perez découvre à l'horizon une douzaine de points noirs qui se dirigeaient vers lui avec une extrême vitesse. Il distingue bientôt des cavaliers aux *ponchos* flottants, les uns armés de lance, les autres tenant à la main de courtes carabines. Une pareille rencontre lui paraît suspecte ; il revient sur ses pas et range sa troupe en ordre de bataille. Les chariots sont disposés en cercle, le timon en dedans ; les bœufs, placés au centre, obéissent à la voix des bouviers et se serrent les uns contre les autres. Des armes sont distribuées au reste de la troupe ; entre tous les chariots des pistolets et des tromblons menacent l'ennemi qui tenterait de pénétrer au milieu du convoi changé en forteresse. Ces dispositions étaient à peine prises, que le groupe de cavaliers ralentit sa marche ; un seul d'entre eux pousse en avant. Arrivé à vingt pas des chariots, il s'arrête, et, déliant le mouchoir qui cachait une partie de son visage :

— Don Gil, s'écria-t-il, avouez que le petit muletier Fernando vous a fait grand'peur.

— C'est toi ! répliqua Perez. Que fais-tu ici ? que nous veux-tu ?

— J'ai changé de métier, *amigo ;* ne vous avais-je pas dit que, quand je serais dégoûté de celui de muletier, j'en prendrais un autre ? Maintenant, je suis chasseur d'autruches ; mes amis et moi, nous en avons poursuivi ce matin une belle bande qui nous a échappé. Ne l'avez-vous pas rencontrée ?

— C'est encore un triste métier que tu fais là, mon garçon, dit Gil Perez. Si tu n'avais que cela à me dire, il ne fallait pas fondre sur nous avec tes compagnons

comme des voleurs. Au moment où vous avez paru à l'horizon, il y avait, à un mille devant moi, quelques autruches que j'ai fait fuir; si ce sont là celles que vous cherchez, continuez votre chasse, et laissez-nous suivre notre route.

Pendant ce pourparler, les bouviers rassurés avaient cessé de se tenir sur la défensive; les compagnons de Fernando s'approchaient d'eux lentement, avec une indifférence marquée, en roulant leurs cigarettes. La conversation s'engageait entre les prétendus chasseurs et les conducteurs de chariots. Bien qu'il ne soupçonnât aucune trahison, Perez hésitait à se remettre en marche tant que Fernando et sa bande ne se seraient pas éloignés. La halte se prolongeait donc, et les autruches, que n'effrayait plus le bruit des roues tournant sur les essieux de bois, reparaissaient au-dessus de la colline derrière laquelle elles s'étaient réfugiées.

— Tenez, don Gil, reprit Fernando, je parie que mon cheval, qui a déjà fait dix lieues ce matin d'une seule traite, atteint l'une de ces bêtes-là avant le vôtre, tout reposé qu'il est.

— Je n'ai pas le temps d'accepter ton défi, répondit Perez ennuyé de ce retard; la plaine n'est pas sûre, et j'ai hâte de voir les premières maisons de Còrdova.

— Bah! cette petite course sera l'affaire de cinq minutes, dit le muletier; voyons, un temps de galop, et je vous débarrasse de ma présence et de celle de mes amis, qui paraît ne pas vous charmer beaucoup, foi d'honnête homme!...

— Eh bien! soit, pourvu que je reparte, répondit Perez. Et il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval. Fernando le suivait de si près, que leurs genoux se touchaient. Les *gauchos* et les bouviers poussaient des cris de joie pour exciter davantage les deux chevaux qui semblaient voler sur la plaine. Déjà aussi les autruches,

qui se sentaient poursuivies, fuyaient au plus vite ; le cou tendu, elles fouettaient l'air de leurs courtes ailes, et sillonnaient cet océan de hautes herbes en faisant à droite et à gauche de rapides et brusques crochets. Les deux cavaliers les harcelaient avec vigueur et se rapprochaient d'elles. Cette course effrénée durait depuis dix minutes au moins, lorsque Fernando commença à rester en arrière. Gil Perez, qui se retournait pour calculer du regard la distance qui le séparait de lui, l'aperçut qui brandissait à la main une paire de boules[1] grosses comme le poing. « *Amigo*, lui cria-t-il sans s'arrêter, ces boules-là sont bonnes pour abattre un cheval sauvage ; » mais, comme il cherchait à sa ceinture les petites boules de plomb qu'il se préparait à lancer lui-même au cou de l'autruche, son cheval tomba, les pieds de devant enlacés dans les cordes qui venaient de partir des mains du muletier. La violence de la chute fut en proportion de la vitesse de la course. Fernando poussa un cri de triomphe en voyant son rival rouler dans la poussière. Perez, tombé sur le côté gauche, cherchait à dégager son sabre pour couper la terrible corde dont les replis emprisonnaient les jambes de son cheval. La pauvre bête haletante, couverte d'écume, se débattait avec force. Avant que Gil Perez eût pu mettre la main sur son arme, le muletier sauta à terre et le prit à la gorge.

— Tu es un traître et un lâche ! criait le malheureux Perez étourdi par sa chute, en essayant de se délivrer des étreintes de son ennemi. Tu m'as attiré dans un piége pour m'assassiner !

— Ce n'est pas tout, répondit froidement le muletier. Regarde par là... Tu vois cette fumée, ce sont tes chariots qui brûlent. La plaine est en feu... C'était toi que

1. Cette arme, que les *gauchos* lancent à vingt pas devant eux, se compose de trois boules attachées à autant de cordes : celle que l'on tient à la main est plus longue que les deux autres.

je chassais, *carretero;* j'ai suivi ton conseil : de muletier que j'étais, que je serais encore sans toi, je me suis fait brigand. J'ai revu Pepa; elle ne veut plus de moi... Le traître, entends-tu, c'est toi qui as ruiné toutes mes espérances.

Perez était alerte, vigoureux; son ennemi n'eût osé lutter contre lui à armes égales; mais la surprise et l'effroi paralysaient ses forces. Après l'avoir égorgé de sang-froid, Fernando passa une corde autour de son cou, et, comme son rival respirait encore, il le traîna jusqu'au bord d'un ruisseau, où il le jeta tout sanglant. Des nuages de fumée s'élevaient à l'horizon; les flammes dévoraient les herbes de la plaine avec un sourd murmure. Avant que l'incendie eût atteint les chariots, les *gauchos* s'étaient empressés de les mettre au pillage; leurs hurlements de triomphe se mêlaient aux crépitements de la flamme, aux mugissements des bœufs épouvantés que les conducteurs à cheval chassaient devant eux. Armés comme ils l'étaient, les bouviers auraient pu résister aux bandits et les mettre en fuite. Il leur avait paru plus simple de se joindre à eux, plus prudent de ne pas exposer leur existence pour sauver la fortune d'autrui, et plus lucratif de partager les dépouilles après une victoire à laquelle ils s'associaient. Une fois arrivés hors de la portée de la flamme qui venait expirer sur les bords du ruisseau dont Perez, le matin même, avait cherché à reconnaître le passage, ils rassemblèrent le butin pour se le partager. Quant aux bœufs, ils les abattirent à coups de carabine; ces malheureux animaux respiraient encore que ces vauriens affamés taillaient dans leurs chairs pantelantes des morceaux à leur goût. Chacun d'eux se régala selon la puissance de son appétit, et abandonna aux oiseaux de proie les restes de ces patientes bêtes qui, quelques heures auparavant, traînaient courageusement, à travers l'interminable plaine, les quinze chariots de Gil Perez.

Fernando reparut bientôt au milieu des charretiers réunis aux *gauchos;* aucune voix ne s'éleva, même parmi les bouviers, pour lui demander ce qu'il avait fait de leur chef. Les gens engagés au service de Gil Perez n'avaient pas tous consenti à sa mort, ils se fussent même défendus, s'il eût été là pour les commander; mais, en l'absence de leur patron, la contagion du mauvais exemple les gagna : ils se mirent à *hurler avec les loups.* — Mes amis, leur dit Fernando, qui m'aime me suive! qui veut s'éloigner en est libre. Ceux qui n'ont pas de chevaux peuvent monter en croupe derrière les cavaliers. Je promets de les conduire à une poste où ils trouveront des montures de premier choix.

III.

En proie à de continuelles alarmes, l'intendant de la maison de poste, le vieux Torribio, se portait dans toutes les directions, épiant l'ennemi. Il espérait le voir venir d'assez loin pour que les deux dames et le petit Juancito eussent le temps de fuir. Un soir, il crut entendre des voix d'hommes dans la forêt. Les chiens n'aboyaient pas; mais l'habitude qu'ils ont de se nourrir de viande crue dans ces contrées leur a fait perdre la finesse de l'odorat : Torribio s'en rapportait donc moins à l'instinct de ces animaux qu'à sa propre vigilance. Sans plus tarder, il bride les chevaux qu'il tenait toujours sellés dans le *corral*[1], et supplie les deux dames de s'esquiver par la route de Còrdova. Doña Ventura aide sa fille tremblante à se placer en croupe derrière elle ; Pepa jette ses deux bras autour du corps de sa mère, et se recommande au vieil intendant, qui, armé d'un sabre et d'une carabine, se

1. Cour formée de palissades où l'on rassemble le bétail.

tenait prêt à les escorter toutes les deux. De son côté, Juancito, qui ne comprenait pas la gravité du péril, — il avait douze ans, — saisit en riant les crins de son cheval ; il pose son pied gauche sur le genou de la bête, allonge tant qu'il peut son pied droit, se balance de bas en haut, et le voilà en selle, essayant la pointe de ses éperons sur les flancs de sa monture, qui se cabre. Torribio lui avait passé au bras un petit fouet, et suspendu sur son épaule la petite fronde sans laquelle le capricieux et sauvage enfant ne sortait jamais. Ainsi préparée à fuir, la famille se mit en marche. La retraite eût été possible, si l'ennemi n'eût pas connu les abords de la maison aussi bien que ceux qui l'habitaient.

Après avoir placé ses espions autour de la poste et à l'entrée des divers chemins qui viennent y aboutir, Fernando s'était embusqué sur la route même de Còrdova. La petite troupe ne pouvait marcher si doucement qu'il ne l'entendît venir ; il se jeta à sa rencontre, et, lui barrant le passage : — Halte là ! s'écria-t-il ; le petit muletier a deux mots à vous dire ! — Fuyez ! fuyez à travers la forêt ! cria Torribio en tirant sur le bandit un coup de carabine qui lui effleura le front ; Juancito, mon garçon, couche-toi sur la selle et file sous les branches ! — Et il tomba, le crâne fracassé par un coup de sabre que lui porta Fernando. — Je me suis défendu, dit le brigand en prenant la main du vieillard ; si tu ne m'avais pas attaqué, je te laissais passer.

Torribio mis hors de combat, il ne restait plus personne pour défendre Pepa et sa mère : les gens de la poste, je vous l'ai dit, avaient presque tous déserté la maison pour courir la campagne ; les autres se couchaient dans les bois. Dès qu'il vit tomber ce fidèle intendant, Fernando se lança sur les traces des deux femmes, qui cherchaient à se frayer une route au milieu des arbres. Il les eut bientôt rejointes : elles ne crièrent point, la frayeur

les rendait muettes. Le muletier les ramenait vers leur maison sans proférer une seule parole. Ce fut dans cette même salle où nous avons passé la soirée que Fernando se trouva seul en face de doña Ventura, qui l'avait tant de fois accueilli avec bonté, et de sa fille, qui l'avait peut-être aimé.

— Doña Ventura, dit Fernando en s'asseyant devant elle, je ne vous demande pas votre fille, qui m'appartient par droit de conquête; non pas que j'en veuille faire ma femme, j'ai renoncé au mariage : elle me suivra en qualité de *baylarina*, moi et ma troupe. Voyons, Pepita, va prendre les beaux ornements que t'a donnés Gil Perez : c'était un galant homme, n'est-ce pas? Et vous, doña Ventura, faites amener ici vos chevaux pour ceux de mes amis qui en manquent.

Les *gauchos* envahissaient tumultueusement la maison et demandaient à grands cris des montures. Avant de partir, Torribio avait disséminé les chevaux de la poste dans la forêt; il était impossible de les rassembler au milieu de la nuit. Pour calmer l'impatience de ces bandits, doña Ventura leur versa tout ce qu'elle avait d'eau-de-vie dans sa maison; elle espérait les enivrer et fuir pendant leur sommeil, mais Fernando ne buvait pas. Dès que le jour parut, il envoya une partie de la troupe à la recherche des chevaux, qu'on retrouva çà et là errant dans les bois. La maison de poste fut bientôt pillée, et les *gauchos* y mirent le feu, sous prétexte de se chauffer. Il s'ensuivit une scène de confusion et de désordre à la faveur de laquelle doña Ventura crut pouvoir se soustraire aux regards du muletier; prenant sa fille par la main, elle l'entraîna vers un fourré, où toutes les deux, à genoux et immobiles d'effroi, elles adressèrent au ciel de ferventes prières. Peu à peu, le calme se rétablit; les *gauchos* s'éloignaient les uns après les autres, ceux-ci blasphémant, ceux-là chantant, tous chargés du butin qu'ils avaient recueilli

lors de l'incendie des chariots et dans le pillage de la poste. Quand les derniers traînards eurent pris le galop pour rejoindre leurs camarades, Fernando s'avança droit vers le hallier où les deux dames, serrées l'une contre l'autre, attendaient avec une lueur d'espoir l'instant de leur délivrance. Il saisit Pepita par le bras, et la fit asseoir de force sur la croupe de son cheval; puis, repoussant du pied la vieille mère, qui luttait vainement pour retenir sa fille et s'accrochait à elle avec des efforts désespérés : « Madame, lui dit-il, je vous avais promis de vous protéger, il ne vous a été fait aucun mal. J'ai tenu ma parole. Adieu! » Et il disparut au galop, emmenant Pepita plus morte que vive. La pauvre enfant poussait des cris lamentables. Pour toute réponse, le muletier chantait ce refrain que vous vous rappelez :

No estès tan contenta, Juana,
En ver me penar por tì;
Que lo que hoy fuere de mì,
Podrà ser de tì mañana!

Que devint doña Ventura, abandonnée seule au sein d'une solitude dévastée? Personne ne le sait; elle y aura péri de faim, de misère et de froid. Juancito ne reparut point non plus à la maison de poste. Emporté par son cheval qu'il éperonnait à grands coups de talon et fouettait à tour de bras, l'enfant s'égara dans les pampas. Le cheval, hors d'haleine, tomba épuisé après une course qui n'avait pas duré moins de vingt-quatre heures, et Juancito, épouvanté de se sentir seul dans le désert, sans savoir quelle route prendre pour regagner les habitations, perdit la tête. Trop inexpérimenté pour se guider le jour par le soleil, la nuit par les étoiles, il erra au hasard; combien de temps, c'est ce qu'on n'a jamais su. Huit jours après sa fuite, on trouva, par hasard, sur la fron-

tière du pays des Indiens, le corps d'un enfant que l'on supposa être le sien ; un fouet pendait à sa main gauche, et une fronde était jetée autour de ses épaules. Ces deux objets et les éperons attachés à ses pieds étaient tout ce qui restait de reconnaissable de ce petit cadavre dont les oiseaux de proie avaient déjà fait un squelette.

Pepita, le seul être qui survécût à cette famille détruite, galopait derrière Fernando, ignorant quel sort lui était réservé. A mesure qu'elle s'éloignait de sa demeure ravagée, l'espoir de retrouver sa mère s'affaiblissait dans son cœur. Bientôt elle se vit hors des bois, en pleine pampa, au milieu d'une horde de cavaliers armés pour la guerre et pour le pillage. Les bouviers de Gil Perez et les postillons de la *esquina* ne tardèrent pas à se disperser; satisfaits du butin qu'ils s'étaient approprié, ils s'en allèrent chercher fortune ailleurs. Les scènes de désordre auxquelles ils avaient pris part ne leur laissaient aucun remords ; ils ne craignaient point non plus d'être poursuivis ni inquiétés. Qui les reconnaîtrait à cent lieues de là? Qui leur demanderait où ils avaient pris les beaux châles roulés à leurs ceintures, où ils avaient acheté les chevaux qu'ils traînaient à leur suite? La troupe de Fernando fut donc réduite aux quelques amis qui se vouaient à la vie vagabonde et criminelle du *gaucho malo*.

A la première halte, le muletier fit descendre Pepa ; la pauvre enfant tremblait de tous ses membres et n'osait lever les yeux sur lui. Assise dans les grandes herbes qui la cachaient à moitié, le visage couvert de ses deux mains, elle demeurait insensible et muette, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, s'occupaient à camper. Fernando s'approcha d'elle : — Pepita, lui dit-il, moi et les braves gens qui m'accompagnent, nous faisons un rude métier; nos marches sont longues, et nous ne sommes jamais sûrs de dormir en paix. C'est donc le moins qu'aux heures de halte tu nous fasses oublier les

fatigues de la veille et les périls du lendemain. Allons, *niña*, debout!... — Et comme la jeune fille se levait lentement, dominée par ces paroles dont elle ne comprenait pas bien le sens, un *gaucho* à la figure balafrée se mit à faire résonner les cordes d'une guitare. — Chante, chante, Pepa, cria Fernando d'une voix impérieuse; dis-nous une des chansons de ton pays, que tu chantes si bien! — Elle en savait beaucoup, mais la honte et la douleur l'empêchaient d'articuler un son. Le *gaucho* préludait toujours, et Fernando furieux répétait en la regardant : — Chante donc, Pepa!...

Les strophes que la jeune fille cherchait à se rappeler, et qui se pressaient tumultueusement dans sa tête troublée, jaillirent enfin comme l'eau d'une source qui se fait jour à travers un rocher. Palpitante d'émotion, les yeux baissés, elle entonna un *romance* triste et doux; sa voix, d'abord mal assurée, devenait peu à peu plus claire et plus vibrante. Cette plaintive mélodie soulageait sa douleur, comme si elle eût versé un torrent de larmes. Attirés par ses chants, tous les *gauchos* se tenaient debout autour d'elle; ils inclinaient la tête et l'écoutaient en silence, appuyés sur leurs sabres. Leurs visages, hâlés par le vent de la pampa et bronzés par le soleil, perdaient un peu de leur impassibilité habituelle; il semblait que ces hommes aux cœurs endurcis ressentaient à leur insu quelque pitié pour la jeune fille. Les bras croisés, son chapeau pointu à petits bords abaissé sur le front, Fernando allait et venait devant Pepita; il traînait doucement ses éperons sur l'herbe, en faisant le moins de bruit possible. Une agitation extraordinaire, qu'il ne pouvait maîtriser, contractait ses traits. Savourait-il le plaisir de la vengeance? était-ce le remords qui s'éveillait en lui? Peut-être ces deux sentiments opposés se combattaient-ils dans l'âme du *gaucho*. Tout à coup il s'arrêta et fit signe à Pepita de se taire; puis, la conduisant par la main au milieu du

camp, à l'endroit où étaient rassemblés les armes et les bagages : — Va te reposer au pied de ma lance, lui dit-il, et tâche une autre fois de nous chanter un *romance* plus gai que celui-là ! Malheur à toi, si tu arraches jamais une larme à quelqu'un de mes hommes !

La pauvre fille s'alla cacher à la place qui lui était assignée; on n'en eût pas réservé d'autre au chien sans maître que le hasard aurait jeté au milieu de ces cavaliers errants. Quand Fernando s'approchait d'elle, Pepita pâlissait, un frisson parcourait tous ses membres; mais le *gaucho* laissait tomber sur elle un regard indifférent et semblait lui dire : Je t'ai trop humiliée pour ne pas te haïr !

Il la traîna ainsi à sa suite dans ses excursions à travers la pampa. Partout où elle passait, parée comme pour une fête, — Fernando l'ordonnait ainsi, — on l'appelait la femme du *gaucho malo*. La pâleur de son visage, l'expression de douleur répandue sur toute sa physionomie, contrastaient singulièrement avec cette toilette recherchée; mais bientôt cette toilette perdit de son éclat et se fana comme celle qui la portait. Quand, après des actes de brigandage, le muletier tombait dans ses humeurs sombres, il fallait que la jeune fille prît en main sa guitare et dansât devant lui. Cependant cette vengeance prolongée ne lui causait point tout le plaisir qu'il s'en était promis. Pepa dépérissait de jour en jour. En la voyant si morne, si abattue, Fernando se rappelait involontairement qu'il l'avait connue fraîche et jolie, qu'il l'avait aimée. Pour écarter ce souvenir, il cherchait à l'abaisser encore; il la contraignait à détacher ses éperons, à préparer le feu du bivouac, à servir le *puchero* à ses compagnons. Ceux-ci s'habituaient à traiter Pepita avec dédain; la compassion qu'elle leur avait d'abord inspirée s'était évanouie bien vite. Ils s'amusaient à voir cette jeune captive couvrir son visage de ses mains pour éviter leurs regards méprisants

et grossiers, puis pleurer de honte en entendant leurs propos railleurs. La vie de Pepa était donc, comme l'avait voulu Fernando, un long et cruel supplice. Son rôle consistait à entretenir la joie parmi les bandits, à amener un sourire sur des lèvres qui s'ouvraient presque toujours pour l'insulter. Elle désirait mourir : souvent elle eut envie de résister aux colères de l'implacable gaucho, de le provoquer jusqu'à la fureur, afin qu'il la tuât; mais la timidité l'emportait sur le désespoir. Plusieurs fois l'occasion de fuir s'était offerte; la nuit, quand les cavaliers, fatigués d'une longue course, dormaient tous, jusqu'aux sentinelles chargées de veiller, elle aurait pu déserter le camp, mais où aller? La bande s'approchait rarement des habitations, excepté pour les mettre au pillage. Celle qui passait partout pour la femme du *gaucho malo* pouvait-elle être accueillie autrement que comme complice des méfaits de ceux dont elle partageait la vie?

Après plusieurs mois employés à courir la plaine en tous sens, Fernando, enhardi par le succès et l'impunité, résolut de se rapprocher des villages. D'autres bandes, mieux organisées et plus nombreuses que la sienne, jetaient l'alarme dans la province de Còrdova; il voulait profiter de la confusion générale et se lancer dans la mêlée, comme un petit corsaire qui se glisse toutes voiles dehors au milieu des grands navires armés en guerre. Cependant les milices étaient sur pied. Appelées d'abord pour combattre les insurgés qui menaçaient la ville de Còrdova, elles avaient été vaincues. La ville restait au pouvoir des cavaliers de la plaine; les miliciens ne pouvaient plus rentrer dans leurs foyers, dont l'ennemi venait de prendre possession. Ceux que la proscription chassait sans retour de leur pays, — et j'étais de ce nombre, — se voyaient contraints de fuir au hasard, échangeant quelques coups de carabine avec les corps isolés qui cherchaient à leur barrer le chemin. La compagnie à laquelle

j'appartenais diminuait de jour en jour. Chacun se dirigeait furtivement là où il espérait trouver un asile. Nous ne restions plus que vingt hommes décidés à gagner les provinces de l'ouest et à passer les Andes pour nous réfugier au Chili : c'étaient deux cents lieues qu'il nous fallait faire avant d'avoir mis la frontière entre l'ennemi et nous.

Comme nous nous enfoncions un soir dans la sierra de Còrdova pour gagner San-Luis de la Punta, nous aperçûmes entre les rochers la fumée d'un bivouac. « Irons-nous reconnaître ce campement ? demandai-je à l'officier qui nous commandait. — Ce sont des *gauchos*, répondit celui-ci ; la nuit vient vite ; nous passerons près d'eux sans qu'ils nous voient. Ces pillards-là n'aiment pas se battre quand il n'y a rien à prendre. » Et nous avançâmes en silence. A la lueur des feux, nous distinguâmes une douzaine de cavaliers assis à terre sur leurs selles ; ils avaient formé au centre du camp un faisceau de lances et regardaient danser une femme dont la silhouette se détachait sur la vive lumière du foyer. Ils ne nous entendaient point venir ; nous marchions au petit pas, un pistolet dans une main, la carabine dans l'autre. Déjà nous avions côtoyé le camp des *gauchos* sans être aperçus ; déjà nous rassemblions nos chevaux pour les lancer au galop et nous éloigner au plus vite de ce dangereux voisinage ; à quoi bon combattre ? la partie était perdue ; il ne s'agissait plus pour nous que d'aller en exil. Nous allions donc laisser l'ennemi derrière nous, quand un jeune milicien, qui se trouvait à l'arrière-garde, déchargea imprudemment son mousqueton sur le groupe des cavaliers. A ce coup de feu, vous eussiez vu les *gauchos* sauter sur leurs armes, s'élancer à cheval et s'arrêter un instant pour savoir d'où venait le danger. Notre officier poussa aussitôt un grand cri, auquel nous répondîmes tous. Grossi par les échos, ce cri ressemblait à une clameur, et il jeta l'épouvante parmi les *gauchos*. Tandis que

ceux-ci hésitaient à prendre l'offensive et semblaient effrayés de leur petit nombre en face de ce péril inattendu, nous tournâmes leur camp. L'ennemi déchargea sur nous dans les ténèbres une demi-douzaine de carabines, sans blesser aucun des nôtres; ceux qui ne portaient que des lances firent volte-face; le reste de la bande, entraîné par les fuyards, battit en retraite, et les coups de feu que nous dirigeâmes contre eux, en nous guidant sur le pas de leurs chevaux, acheva de les disperser. Il en tomba quelques-uns; mais nous ne nous arrêtâmes point à compter les morts. Cette victoire inutile pouvait trahir notre fuite; le meilleur parti qui nous restât à prendre, c'était de nous jeter au milieu des ravins et d'éviter à l'avenir une pareille rencontre.

Dans le combat, la femme qui dansait devant les feux du bivouac quelques moments auparavant avait disparu. Nous ne pensions plus à elle. Tout à coup, comme nous reformions nos rangs, une ombre passe devant la tête de la colonne : «Qui vive!» cria l'officier, et nous rechargeâmes vivement nos armes. «Qui vive!» répète l'officier en fouillant avec son sabre les buissons qui bordaient le sentier. Nous écoutons tous en silence, et nous entendons enfin un gémissement plaintif entrecoupé de sanglots. — C'est un blessé, dit le brigadier; tant pis pour lui! Nous ne menons point à notre suite de chirurgien pour guérir ceux que nos balles ont frappés!

— Seigneurs cavaliers, cria enfin l'être mystérieux qui se cachait dans l'ombre, ayez pitié de moi, sauvez-moi! Il est mort! je suis libre! Ah! ma mère, ma mère!...

L'officier avait mis pied à terre; il sentit autour de son cou les deux bras d'une jeune fille qui s'accrochait à lui en répétant: Sauvez-moi, il est mort! — Nous avions fait halte. — C'est la *baylarina*, disaient les miliciens; elle nous retient ici pour donner aux siens le temps de revenir. C'est la femme du *gaucho malo!*

—Je suis Pepa Flores, cria vivement l'inconnue, la fille de doña Ventura de la *esquina !* Ah! seigneurs cavaliers, vous êtes des gens honnêtes, vous! Jamais, jamais je n'ai été la femme de Fernando... N'y a-t-il donc personne parmi vous qui ait connu doña Ventura?

Pendant que Pepa s'exprimait ainsi, le son de sa voix me revenait à l'esprit.—Elle a dit vrai! m'écriai-je; je réponds d'elle. Viens, Pepita, tu n'auras rien à craindre avec nous.

La pauvre enfant était si faible et si émue, que nous dûmes camper à quelques lieues de là pour lui laisser prendre un peu de repos.

IV.

Fernando avait péri dans le combat; peut-être avais-je tué moi-même ce petit muletier devenu un redoutable bandit, et délivré de ma main la Pepita. Le hasard aurait ainsi fait de moi un héros. Mu par un sentiment de pitié, j'avais pris la jeune fille sous ma potection, et cette générosité me causait un certain embarras. Quand elle sut qu'elle n'avait plus de mère, — il me fallut lui apprendre moi-même cette fatale nouvelle qui s'était répandue dans le pays, — Pepa versa un torrent de larmes, et me supplia de l'emmener avec moi. Fugitif et proscrit comme je l'étais, j'avais assez à faire de me sauver seul; mais comment résister aux supplications d'une orpheline qui ne comptait plus sur la terre ni parents ni amis? Tant que la compagnie de miliciens marcha réunie, Pepa ne me gênait guère: chacun de mes compagnons était pour elle un frère d'armes. Nous nous intéressions tous à ses malheurs; elle nous paraissait d'autant plus digne de pitié, que nous nous trouvions dans une situation assez précaire et hors d'état de lui assurer une sécurité complète. D'un

camp de bandits, elle était tombée au milieu d'une poignée de soldats vaincus, de citoyens proscrits. Elle semblait n'y pas prendre garde, et nous suivait à cheval. Ce n'était plus l'indolente Pepita, au regard doux et voilé, qui semblait sommeiller sous l'aile de sa mère; elle se montrait vive, alerte, courageuse, et s'efforçait surtout de ne m'être à charge en aucune façon. Loin de là; durant les haltes, elle m'accablait de prévenances, de mille petits soins qui me touchaient profondément. Elle m'appelait son libérateur, son sauveur, et je me disais : Mateo, tu ne l'abandonneras pas, ce serait une lâcheté!

Cependant nous sortîmes de la province de Còrdeva, et, arrivés sur la frontière de celle de San-Luis, nous dûmes nous séparer. Entrer en corps sur le territoire d'une province voisine, c'eût été courir le double risque de nous voir traités comme des rebelles ou poursuivis comme des brigands. Nous nous dîmes adieu, en nous souhaitant mutuellement bonne chance; mes compagnons s'éloignèrent, et je restai seul avec Pepa. Ma première idée fut de la laisser à San-Luis, sous la garde de quelque respectable duègne; mais, dès que je lui en fis la proposition, elle versa tant de larmes que je fus attendri, et je cédai. Ce jour-là, je compris qu'elle n'avait jamais aimé ni Fernando ni Gil Perez. Peut-être avait-elle pris au sérieux les compliments que je lui prodiguais autrefois sur la grâce de son chant; peut-être aussi, après avoir été si longtemps opprimée et forcée de ne ressentir que de la haine pour ceux dont elle partageait forcément l'existence, éprouvait-elle le besoin d'aimer quelqu'un. Il ne lui restait plus de famille, le hasard m'avait jeté sur sa route dans une circonstance où je devenais son unique et dernier appui : elle se prit d'affection pour moi. Les attentions dont elle m'entourait redoublaient chaque jour; elle veillait sur moi pendant mon sommeil, moins comme une compagne affectueuse que comme une esclave fi-

dèle; en un mot, elle continuait, sans s'en apercevoir, la vie vagabonde à laquelle la brutalité de Fernando l'avait condamnée, avec cette différence qu'elle s'y abandonnait librement.

Une fois les frontières de ma province franchies, je pouvais, sans trop de périls, me diriger à petites journées sur Mendoza, afin de traverser les Andes. J'avais du temps devant moi; la révolution qui me chassait de Còrdova n'avait pas éclaté encore dans les pays situés au pied de la Cordillère. Nous faisions halte dans les maisons de poste; on nous y accueillait souvent avec assez de sympathie. Pepita passait pour ma sœur, et c'est en vérité le nom que je lui donnais au fond de mòn cœur, à la pauvre enfant, car enfin je pouvais, par charité, l'associer à mon existence errante et me dévouer pour elle; mais l'aimer... je vous jure que cela n'était pas. A Mendoza, je renouvelai l'offre que je lui avais déjà faite à San-Luis de la confier à une famille aisée qui aurait soin d'elle comme d'un enfant adoptif; elle éclata en sanglots, puis se coucha à mes pieds en disant: «Mateo, si tu me quittes, je mourrai là, sur l'empreinte de tes pas!» Je sais bien que ce ne sont pas là des choses qu'il faut prendre au sérieux; mais encore n'ose-t-on pas pousser à bout une pauvre créature qui se fait si petite et si dévouée.

A Mendoza, je fus rejoint par quelques-uns de mes camarades qui se disposaient, comme moi, à gagner le Chili. En temps de guerre civile, quand on appartient au parti vaincu, le plus sûr, c'est encore de s'expatrier. La saison était assez avancée; les neiges rendaient le passage dangereux et surtout pénible. Mes compagnons exhortèrent Pepita à rester à Mendoza jusqu'au printemps: n'était-elle pas certaine de nous retrouver à Santiago? «Non, non, répondit-elle; qui soignerait Mateo dans la montagne?» Elle s'occupa elle-même avec activité des préparatifs du départ. Le Chili et sa vallée du paradis, —

Valparaiso, — nous apparaissaient, à Pepita surtout, comme une terre de salut qu'il fallait gagner au plus vite pour y oublier nos misères et nous reposer de nos fatigues. Nous partîmes enfin, pourvus de couvertures et de peaux de moutons pour nous abriter contre le froid; quant à nos armes, nous les abandonnâmes comme un poids inutile : nous n'avions désormais à nous défendre que contre les rigueurs de l'hiver. Tout alla bien jusqu'à ce que nous eussions atteint la région des neiges; mais là de nouvelles épreuves nous attendaient. Il s'agissait d'abandonner nos montures et de gravir à pied, en portant des sacs de provisions et de combustible sur nos épaules, ces montagnes gigantesques coupées de précipices et de torrents, et glacées presque jusqu'à la base. Chacun de nous s'enveloppa les jambes de fourrures et noua un mouchoir autour de ses oreilles. Outre les provisions, qui pesaient bien une vingtaine de livres, nous traînions avec nous nos brides et nos selles; on nous eût pris pour des cavaliers démontés que le gros de l'armée a laissés en arrière, et qui suivent de loin, pliant sous le poids du butin. Pepita, le visage et le cou enveloppés d'un grand châle, marchait bravement à mes côtés sans se plaindre de la fatigue. Quand nous avions à gravir un roc escarpé, tapissé d'une neige épaisse, elle s'élançait en riant à la tête de la colonne, puis, arrivée au sommet, elle redescendait à pas précipités, sautant d'une pierre sur l'autre comme une chèvre. Nous avions beau lui dire de ménager ses forces, rien ne l'arrêtait : elle avait juré de découvrir la première les vallées du Chili.

Pendant trois jours, nous avançâmes ainsi. Vingt fois nous tombâmes sur la neige durcie par la gelée, vingt fois nous faillîmes rouler dans les précipices entr'ouverts sous nos pas et au fond desquels nous entendions mugir sous des ponts de glace des torrents furieux. Les seuls êtres vivants qui se montrassent à nos regards étaient de

grands condors qui planaient tristement sur ces mornes solitudes et se posaient, pour nous voir passer, sur des pics couverts de glaces éternelles. Nous touchions enfin le pied de la Cumbre, dernière cime qui nous restât à gravir avant de redescendre vers des climats plus doux et de toucher cette terre chilienne si ardemment désirée. Il soufflait un vent glacial, des tourbillons de neige commençaient à tomber; il devenait douteux que nous pussions accomplir le lendemain l'ascension à la Cumbre. Nous campâmes de bonne heure dans la petite hutte qui porte le triste nom de *casucha de calavera*, — la cabane de la tête de mort. Afin de ranimer nos membres engourdis, nous fîmes chauffer le peu de vin que contenaient encore nos cornes de bœuf, et, après l'avoir bu, nous nous couchâmes sur nos couvertures. Pepa était si lasse qu'elle s'endormit en posant sa tête sur son sac de voyage. Craignant que le froid trop vif de la nuit ne l'incommodât pendant son sommeil, je jetai doucement mon *poncho* sur ses pieds; que de fois elle m'avait rendu pareil service!

Vers minuit, un de mes compagnons sortit pour examiner le temps. Le vent n'avait rien perdu de sa violence, mais il ne neigeait pas; on apercevait les étoiles qui brillaient d'une vive clarté. Nous nous consultâmes pour savoir si nous devions partir à l'instant même ou attendre le jour. La réverbération du soleil sur la neige avait tellement fatigué nos yeux, que nous avions pris le parti de marcher dans l'obscurité toutes les fois que la route n'offrait pas de danger réel. Il nous sembla que nous pourrions sans trop de difficulté aborder au milieu des ténèbres cette rampe, presque perpendiculaire à la vérité, mais qui ne cachait aucun précipice. Le désir que nous ressentions de franchir la frontière et de poser le pied sur la Cumbre, — qui marque la limite entre les provinces Argentines et le Chili, — l'emporta sur la prudence. On

donna le signal du départ. En quelques minutes nous fûmes debout; Pepa s'éveilla, roula ses couvertures, et les jeta sur son dos par-dessus son petit havresac. Je remarquai que ses pieds étaient enflés et qu'elle marchait avec un peu de peine. — Ce n'est rien, répondit-elle avec un sourire. Le voyage tire à sa fin; je me reposerai bientôt! — Et elle se mit à courir lestement comme pour me prouver qu'elle était de force à me suivre.

Nous commençâmes à monter; un épais brouillard chassé par le vent nous enveloppa bientôt. Nous ne voyions plus les étoiles; tout était blanc comme un linceul autour de nous : le ciel, la terre et les montagnes. Cette brume compacte, qui tombait sur nous par rafales, oppressait nos poitrines; peu à peu elle se changea en une pluie glacée qui nous fouettait la face en nous piquant la peau comme des pointes d'aiguilles. Nous cheminions dans un morne silence, courbés sur nos bâtons, nous aidant parfois du coude et du genou. Je me trouvais si las, que je croyais rêver; je ne sentais plus mon corps, la tête me faisait grand mal. A quelques pas de moi, j'entendais la neige glacée craquer doucement sous les pieds de Pepa, et je la voyais marcher auprès de moi, comme mon ombre. La pluie fine qui nous tourmentait ne tarda pas à se condenser en neige; à mesure que nous nous élevions, elle tombait plus serrée, nous enveloppait de ses flocons et tourbillonnait avec une violence croissante : elle s'amoncelait si vite autour de nous, qu'elle menaçait d'ensevelir celui que la lassitude eût contraint de s'arrêter dans sa course. Cependant il n'y avait plus moyen de reconnaître la route; malgré tous les efforts que je faisais pour suivre la ligne droite, je me sentais dévier d'un côté sur l'autre; un vague instinct me disait que j'errais au gré de la tempête comme un navire sans gouvernail. La pensée me vint aussitôt d'appeler Pepa; mais je n'entendis ni sa voix ni celle de mes compagnons : nous étions

dispersés. Il est bien rare qu'un voyageur égaré ne soit pas poussé par sa mauvaise étoile dans une voie tout opposée à celle qu'il doit prendre. Chassé par la bourrasque, engourdi par le froid pénétrant qui régnait dans ces régions si élevées, je marchai au hasard; pendant combien d'heures? je ne sais. Quand le jour parut, la tempête cessa, le ciel s'éclaircit. Je me trouvai au milieu d'une gorge profonde, encombrée de neige, au delà de laquelle je ne pouvais rien découvrir que des glaciers entassés les uns au-dessus des autres. A droite et à gauche s'ouvraient d'autres vallées à perte de vue, qui se ressemblaient toutes. Qu'étaient devenus mes compagnons? où était Pepa? Les forces allaient me manquer; j'eus beaucoup de peine à me traîner dans une grotte formée par la saillie d'un rocher, et je m'y assoupis, vaincu par la fatigue.

Cependant, comme je l'appris plus tard, mes compagnons, plus heureux que moi, avaient pu se maintenir sur la pente de la Cumbre. Quand la tourmente apaisée leur avait permis de se reconnaître, ils s'étaient fait des signes et s'étaient rassemblés sur le sommet de la montagne. Pepa les y avait rejoints bientôt; elle avait les mains et la bouche fendues par le froid, ses jambes ne pouvaient plus la porter. En arrivant auprès de mes compagnons, elle avait demandé : « Où est Mateo? » Personne n'avait répondu. « Où est Mateo? où est-il?... Perdu, n'est-ce pas? égaré dans ces neiges?... Vous ne l'y laisserez pas périr, vous, ses amis, ses compagnons! Courons le chercher!... » Et elle s'était précipitée en avant d'un pas si délibéré, que le reste de la troupe, honteux de voir tant de courage chez une jeune femme, s'était joint à elle.

Mes compagnons m'avaient cherché longtemps sans aucun espoir de me trouver. Après avoir parcouru en tous sens les gorges profondes qui s'ouvraient devant eux, ils avaient acquis la certitude que leurs efforts n'amèneraient

aucun résultat; il était évident pour eux que j'avais péri sous une avalanche. Seule, Pepa ne voulait pas renoncer à l'espérance de me découvrir : — *esperaba desperada!* — A force de promener ses regards sur l'immensité glacée, elle distingue l'espèce de caverne où j'avais cherché un refuge; il lui semble qu'une forme humaine se dessine sous ce roc creusé par la nature pour offrir un abri au voyageur égaré. Sans dire un seul mot, elle se précipite en droite ligne vers le point qui l'attire. Elle court; la neige s'affaisse sous ses pas, mais elle se dégage et avance de nouveau, malgré les avertissements de mes amis, qui la rappellent en arrière. Pour toute réponse, elle leur fait signe de tourner la vallée, et leur montre du doigt le rocher qu'elle veut atteindre à tout prix. Les hommes qui la suivent m'ont bientôt rejoint : ils me réchauffent les mains, me frottent le visage avec quelques gouttes d'eau-de-vie, me remettent debout. Mes yeux s'ouvrent, puis se referment; la lumière du soleil levant m'avait ébloui. J'entends alors un cri de détresse qui m'arrache à ma stupeur; je me relève, c'était la voix de Pepa. Elle s'était imprudemment avancée au-dessus d'un précipice que la neige tombée pendant la nuit dérobait à nos regards. Près de sombrer dans l'abîme, elle sentait sous le poids de son corps fléchir et céder cette nappe épaisse, mais trop peu solide. Je me précipite pour la secourir... la neige fraîche qui comblait l'étroite vallée se refusait à soutenir la jeune fille; pouvait-elle me porter?.. Aux premiers pas que je fis en avant, j'enfonçai jusqu'au cou. — Mateo, mateo, ne viens pas! — criait Pepa. Et je reculai... Un condor, descendu perpendiculairement du haut des airs, effleura de ses ailes gigantesques le visage de Pepa : elle eut peur; cherchant à se dérober aux serres du grand oiseau, elle rentra sa tête dans ses épaules, fit un mouvement pour se cacher sous la neige, et ne reparut plus! Nous restâmes quelque temps immo-

biles d'effroi et de douleur, les yeux fixés sur la place où s'était engloutie la jeune fille : nous ne vîmes plus rien que le soleil qui étincelait sur cette solitude glacée. J'étais sauvé, mais ma délivrance avait causé la mort de Pepa...

En achevant son récit, Mateo poussa un soupir et leva les yeux vers les cimes neigeuses des Andes. — Soyez franc, lui demandai-je ; avouez, la main sur la conscience, que vous finissiez par aimer Pepa, et que vous l'avez pleurée.

— Je ne m'en défends pas, répondit le Cordovès ; quand se déroulèrent à mes regards les verdoyantes vallées de la province d'Aconcagua, je regrettai vivement de n'avoir plus à mes côtés la pauvre fille... J'éprouvai un serrement de cœur. Elle eût si vite repris sa fraîcheur à l'air vivifiant de ces douces régions ! Au fond, cependant, je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est d'avoir fait semblant de l'aimer autrefois, quand je m'arrêtais chez sa mère, à la *esquina ;* mais, mon ami, chacun a ses défauts. Pour mon malheur, j'ai celui de chercher à plaire à toutes les dames que je rencontre, et c'est un défaut capital dans un pays comme le nôtre, où se vérifie trop souvent le vieux proverbe : « Il ne faut pas jouer avec l'amour. »

PADMAVATI

RÉCIT DE LA COTE DE COROMANDEL.

I. — LES KOURAVARS.

Les poëtes de l'Occident sont tous d'accord pour célébrer la mélancolique beauté des soirs d'automne sous nos latitudes tempérées. La douce lumière du crépuscule éclairant la cime des arbres rougis par les premières gelées, leur inspire ces chants plaintifs qui nous émeuvent, parce qu'ils répondent aux intimes douleurs de chacun de nous. Le spectacle de la nature silencieuse et calme, qui s'assoupit après avoir livré à l'homme le trésor de ses moissons, n'est-il pas en effet le symbole de la vie humaine, si pleine de labeurs et si vite arrivée à son déclin? En Orient; sous le climat brûlant de l'Inde, loin de se tourner avec attendrissement vers les dernières lueurs du jour, loin d'adresser un adieu mêlé de soupirs à l'année qui finit, c'est le soleil levant, c'est leur été sans fin que les poëtes et les brahmanes saluent avec espérance. Là point de ces heures incertaines où les ténèbres reculent lentement devant le jour. Les étoiles pâlissent tout à coup

comme des feux qui s'éteignent, et l'astre enflammé s'élance à l'horizon ; la nature surprise s'éveille instantanément à cette immense clarté. A peine le chacal a-t-il cessé de faire entendre ses aboiements lugubres, que le coucou noir (*kokila*) lance dans les airs son cri sonore pareil à la voix humaine. A travers l'espace, des myriades d'insectes aux antennes diaprées, des volées de petits oiseaux nuancés des plus vives couleurs, brillent comme des étincelles : la nuit est vaincue, le jour triomphe. Le brahmane, qui se regarde comme le premier-né de la création, se rend aux étangs consacrés pour y faire ses ablutions. Plongé jusqu'à la ceinture au milieu des eaux, il en prend quelques gouttes dans le creux de sa main et les jette dans l'espace, en adressant à ses dieux des hymnes de louange et de reconnaissance. Il ne s'humilie point devant la divinité. Placé au-dessus des autres hommes par la dignité de sa caste, il aspire à franchir l'espace qui le sépare des immortels, pour s'absorber enfin dans le sein du grand être en qui tout vit et se résume.

Par une de ces matinées si belles pour l'homme contemplatif, mais assurément très-fatigantes pour qui se meut et travaille, deux voyageurs, un Hindou et sa femme, marchaient d'un pas rapide dans la plaine sablonneuse qui s'étend au bord de la mer, depuis Pondichéry jusqu'à Madras. La femme pouvait avoir dix-huit ans ; une pièce d'étoffe à raies roses et blanches, souple et transparente, entourait la partie inférieure de son corps et retombait en écharpe sur sa poitrine. De la main droite, elle soutenait sur sa hanche nue un tout petit enfant, dont un collier de graines aussi brillantes que le corail composait à la fois la parure et le vêtement. Quant à l'Hindou, il avait les jambes entièrement découvertes, ce qui ne l'empêchait pas de porter avec fierté un habit militaire rehaussé d'épaulettes de laine rouge. Ses cheveux nattés flottaient

sur son dos ; un mouchoir de Madras roulé en turban protégeait le sommet de sa tête. Le shako de carton verni et le pantalon de drap bleu liés ensemble formaient un paquet qu'il avait suspendu sur son épaule en le fixant au bout de son sabre. Certes un soldat de nos armées aurait eu peine à reconnaître, dans cet indigène de la côte de Coromandel, un camarade, un frère d'armes : c'était pourtant un grenadier des bataillons de cipayes de Pondichéry en tenue de route.

Les deux voyageurs se trouvaient à une dizaine de lieues de la ville de Madras. Le jour les avait surpris au moment où ils débouchaient sur une grève au milieu de laquelle s'avance un bras de mer peu profond : des dunes élevées empêchent de voir le point par où cette nappe d'eau communique avec l'Océan ; on la prendrait pour un lac. Bien loin devant eux, au delà de la baie dont ils suivaient les bords, s'étendait, comme une zone verdoyante, comme une oasis en plein désert, une masse compacte de plantations sous lesquelles se cachait un village. Autour d'eux, le paysage était monotone et triste : des sables et de l'eau. Leurs pieds s'enfonçaient dans un sol léger et brûlant, et le soleil leur lançait à la face ses rayons acérés, — ses flèches aiguës, comme disent les poëtes de l'Orient. De loin en loin, ils passaient près d'un arbre aux rameaux dépouillés, au grêle feuillage ; de gros vautours chauves, couverts de plumes hérissées, sales et maigres, comme s'ils se fussent échappés la veille des cages d'une ménagerie, s'éveillaient à leur approche et s'envolaient avec un piaulement plaintif.

— Padmavati, dit le cipaye à sa femme, tu te fatigues à porter l'enfant ; donne-le-moi.

— Oh ! non, répliqua Padmavati, qui commençait à rester en arrière, et dont la lassitude se trahissait par le mouvement de sa gorge haletante ; il ne pèse guère, le pauvre petit ! Est-ce qu'une mère est jamais lasse de por-

ter son enfant? Regarde, je ne fais que le soutenir avec ma main.

— Donne-le-moi, reprit le cipaye; nous avons de la route à faire avant d'arriver au prochain village. J'ai hâte de me reposer sous les grands arbres qui nous attendent là-bas.

— Eh bien! prends-le, dit Padmavati, mais à la condition que tu me le rendras quand nous atteindrons les premières maisons. Que diraient les femmes du hameau, si elles me voyaient marcher à tes côtés les bras pendants et les mains vides?

La jeune mère embrassa son enfant et le présenta au cipaye. — Il ne pèse pas autant qu'un mousquet, le bambin, ajouta celui-ci en l'enlevant à hauteur de bras; allons, petit, n'aie pas peur : une, deux, trois, à califourchon sur mon épaule.

Effrayé d'abord de se sentir élevé dans les airs par un mouvement si rapide, l'enfant s'accrocha de ses mains débiles aux cheveux de son père; il lui tirait la moustache et lui pinçait les oreilles. Patient et débonnaire, le soldat ne laissait échapper aucune plainte.

— Il te fait du mal? disait Padmavati.

— Non, non, au contraire, répondait le cipaye; il a la poignée forte, ce petit homme-là. Il fera un fameux militaire, quand il sera grand!

Et Padmavati souriait. Ils cheminèrent ainsi pendant plus de deux heures sous un soleil de feu. Pour ne pas rester en arrière, Padmavati était obligée de courir ou plutôt de trotter à la manière des porteurs de palanquin, en sautant alternativement sur un pied et sur l'autre, car son mari faisait de grandes enjambées et soutenait héroïquement son pas accéléré. Si quelque brahmane avait aperçu ce père complaisant qui voyageait son enfant sur l'épaule, il l'eût comparé au saint personnage Vasoudéva emportant dans son ermitage le petit dieu Krichna. Nous pour-

rions dire, dans un langage chrétien, qu'il rappelait le saint Christophe des légendes du moyen âge chargeant sur son dos l'enfant Jésus pour lui faire passer un ruisseau.

Dès que les deux voyageurs furent près du village, la jeune mère réclama son fardeau. Ils ne purent résister au désir de s'asseoir au bord du chemin sous les premiers arbres qui s'offrirent à eux; accablés de lassitude, ils avaient besoin l'un et l'autre de prendre haleine. Autour d'eux régnait le silence le plus absolu; qui eût osé travailler aux champs par une chaleur aussi suffocante? Le seul bruit qui frappât leurs oreilles était celui d'une grande roue d'irrigation cachée au milieu d'une touffe de bambous. De petits bœufs bossus, aux cornes effilées, imprimaient un mouvement continu à cette roue qui répandait à travers les rizières une eau vivifiante. Incessamment humectée par ces arrosements et fécondée par l'ardeur du soleil, la terre faisait germer les moissons que le laboureur lui avait confiées; mais, hors des espaces cultivés, le *jungle* reparaissait bientôt, montrant dans toute sa force cette végétation sauvage et luxuriante dont un sol généreux se revêt et s'enveloppe comme de sa parure naturelle. Il y avait donc là, entre les rizières et la route, un bois de palmiers de la plus belle venue, hérissé de haut en bas de feuilles larges comme des parasols, les unes séchées par le vent d'été et découpées en lanières, les autres vertes encore, et jetant sur la tête du passant une ombre abondante. Le cipaye et sa femme se reposaient sous ces palmiers. A quelques centaines de pas derrière eux, cinq ou six cabanes étaient dressées, pauvres huttes, formées de nattes en lambeaux, autour desquelles gambadaient et se roulaient dans la poussière des bambins malpropres qui n'avaient pour tout vêtement que la couleur sombre de leur peau. Des chiens maigres au pelage gris moucheté de noir rôdaient aux abords de ce camp. Dans les huttes, si basses qu'il eût été difficile de s'y tenir debout, des

hommes et des femmes presque nus, accroupis sur les talons, s'occupaient à tresser des paniers. On voyait, suspendus au soleil, à l'entrée des cabanes, des restes d'animaux fraîchement dépouillés, que l'œil le moins exercé eût reconnu pour des carcasses de chats, de chiens et de rats musqués. A peine les deux voyageurs avaient-ils pris place sous les palmiers, qu'une vieille mégère, se glissant parmi les buissons, s'approcha d'eux, et s'inclina devant Padmavati : — Vous êtes une heureuse mère, lui dit-elle; les dieux vous ont donné un bel enfant. Faites-moi l'aumône d'un *patça*, et que la route vous soit douce !

— Viens, dit tout bas le cipaye à sa femme, marchons !

— Il a bien deux ans, votre petit? reprit la vieille d'une voix doucereuse.

— Il n'a pas encore dix-huit mois, repliqua la mère avec orgueil ; n'est-ce pas qu'il a profité pour son âge?

— Marchons, interrompit le cipaye avec impatience en poussant sa femme devant lui. Tu ne vois donc pas que cette femme est de la tribu des *Kouravars?* Ce sont des vagabonds qui n'appartiennent à aucune caste, des gens sans aveu, sans asile, qui vivent de rapines et se nourrissent de viandes immondes. Fi des Kouravars! leur contact souille même les parias.

— Elle ne m'a pas touchée, reprit vivement Padmavati, ni le petit non plus.

— C'est égal; qui sait si elle n'a pas cherché à jeter un sort sur notre enfant? dit le cipaye avec inquiétude. Ces gens-là ont tant de manières de faire le mal!

En parlant ainsi, ils avançaient toujours, suivis de loin par la vieille femme, qui semblait les menacer de ses deux bras décharnés. Ses cheveux gris flottaient en désordre sur ses épaules ridées; l'âge et la misère donnaient un aspect hideux à son torse amaigri. Elle représentait dignement la race maudite à laquelle elle appartenait, celle des bohémiens de l'Inde, que la police du pays condamne à

camper toujours en rase campagne, à distance respectueuse des villages. Les Kouravars mènent une vie indépendante, mais ils végètent toujours dans la plus profonde misère. Bateleurs, saltimbanques, marchands de paniers, mendiants, charlatans et vendeurs de drogues, ils se font admirer et craindre des autres castes; on les redoute partout, nulle part on ne les aime : peu leur importe, ils se vengent du mépris et du dégoût qu'ils inspirent en faisant autour d'eux le plus de mal possible. Errants sur la terre, ils fixent leurs demeures temporaires aux abords des lieux habités, afin d'être à portée de piller quand ils le veulent, et se tiennent toujours prêts à disparaître dès qu'ils le jugent convenable.

II. — LE CHEF DE VILLAGE.

Dans l'Inde, les hôtelleries sont inconnues; tout voyageur trop pauvre pour prendre des domestiques à son service doit acheter lui-même au bazar les provisions dont il a besoin. Arrivé dans le village, le cipaye se mit à en parcourir le marché; les jambes nues et l'habit militaire boutonné sur la poitrine, il allait d'une boutique à l'autre, entassant dans son mouchoir, les fruits, les légumes, le piment et le riz, qui forment la base d'un *carry* [1] indien. Padmavati, sa femme, s'était établie sous un figuier de la famille des multipliants qui couvrait de son ombre comme d'un immense parasol tout le centre du village. Les habitants du lieu, pour témoigner leur vénération à cet arbre gigantesque, sous lequel s'étaient abritées plusieurs générations, l'avaient entouré d'une enceinte de pierres, espèce de plate-forme ou d'autel dressé autour de l'arbre-dieu. Les racines chevelues qui tombaient de chaque branche

1. Le mot *carry* ou *kurry* signifie proprement sauce, ragoût.

s'implantaient dans le sol; ces ramifications nombreuses avaient produit autant de nouveaux figuiers qui tenaient par leurs tiges au tronc principal et grossissaient de haut en bas. Les passants se logeaient sous ces voûtes de feuillage, simple hôtellerie, dont une végétation puissante faisait tous les frais. En attendant le retour de son mari, la femme du cipaye s'y était choisi une place. Après avoir allaité son enfant, elle lui fit une couchette avec quelques feuilles vertes, l'y déposa et le regarda dormir. Penchée sur lui avec sollicitude, elle écartait les mouches de son front et l'admirait de toute son âme. Il n'était pas beau, le pauvre petit! Ses parents, issus de basse caste, lui avaient transmis la couleur noire de leur peau nuancée de ces reflets bleuâtres que les poëtes hindous comparent avec admiration au luisant éclat de l'aile du corbeau frappée par le soleil. Cette image est poétique et vraie; mais, en Europe, nous serions peu sensibles à ce genre de beauté. Jamais nous ne nous sommes avisés de peindre en noir les anges, qui sont pour nous le symbole du premier âge dans son innocence et sa pureté. Transporté dans un village de France, cet échantillon de la race hindoue, avec sa grosse tête noire, ses lèvres rouges, ses yeux larges comme des amandes, eût mis en fuite toutes les commères. Dans son pays, on l'appelait un bel enfant, parce qu'il était plein de vie et de santé. Sa mère l'aimait et le trouvait charmant; son père était fier de la progéniture que le ciel lui avait accordée.

Cependant le cipaye s'attardait dans le bazar. Tandis que son riz cuisait dans une cabane voisine, il conversait avec d'anciens camarades qu'il n'avait pas vus depuis longtemps, et qui allaient en pèlerinage à la pagode de Chillambaram : les Hindous sont le peuple du monde qui voyage le plus volontiers et le plus facilement. De son côté, Padmavati cédait à la fatigue. Incapable de lutter plus longtemps contre le sommeil, elle étendit un mou-

choir sur son enfant pour le préserver de la piqûre des insectes et s'appuya contre l'un des troncs du figuier, décidée à dormir. Bien qu'elle fût, nous l'avons dit, aussi noire que l'ombre sous laquelle elle s'abritait, la jeune femme était pourtant belle dans l'attitude du repos. Ce qui lui manquait du côté de la couleur était racheté par la délicatesse des formes et la grâce de la pose. En statuaire le bronze vaut le marbre. Comme elle venait de fermer les yeux, la vieille aux cheveux gris qui l'avait abordée quelques instants auparavant s'approcha d'elle à pas comptés. On eût dit un chacal flairant une gazelle, un vautour guettant une palombe. Les bras et les épaules chargés de paniers, la vieille Kouravar se pencha sur la jeune mère comme pour s'assurer qu'elle était bien réellement endormie. Padmavati sommeillait, et si profondément, qu'elle ne s'aperçut pas de la présence de l'étrangère. Celle-ci, prenant de ses deux mains l'enfant assoupi, le glissa dans un de ses paniers, puis, par un mouvement rapide, elle en mit un autre à sa place. Après avoir exécuté cet escamotage avec autant de précision que de dextérité, la vieille se glissa furtivement sous les voûtes de feuillage qui la protégeaient de leur ombre et disparut. Un quart d'heure après, les Kouravars campés aux abords du hameau avaient plié bagage. Ils poussaient devant eux vers l'intérieur des terres les bœufs efflanqués qui portaient leurs nattes, leurs ustensiles de ménage, leurs paniers et l'enfant du cipaye.

Celui-ci rejoignit enfin sa femme ; il lui frappa doucement sur l'épaule pour l'éveiller. — Tiens, dit-il avec joie, voilà de quoi faire un bon repas. Buvons d'abord le lait de ce coco, je meurs de soif !... Et le petit ?

— Il dort, répondit Padmavati ; ne le touche pas, tu le ferais pleurer.

— J'aurais pourtant aimé le voir dormir, répliqua le cipaye en versant dans son écuelle de bois le riz fumant et

blanc comme la neige. Et la vieille Kouravar, tu ne l'as pas revue? Il m'a semblé qu'elle rôdait tout à l'heure sous ces arbres.

— La vieille?... je ne l'ai ni vue ni entendue, dit Padmavati. Ce n'est pas elle que tu as aperçue; elle m'aurait bien éveillée pour me demander l'aumône. Pauvre femme! on dirait qu'elle jeûne depuis qu'elle est en âge de marcher.

Tout en causant, les deux époux absorbaient avec un appétit dévorant le *carry* et les fruits, dont une centaine de corneilles, hôtes du figuier séculaire, leur disputaient avidement les restes. Tout à coup un petit cri fit dresser l'oreille à la jeune mère; elle leva précipitamment le mouchoir qui recouvrait l'enfant et poussa une exclamation de surprise.

— Eh bien, qu'a-t-il? demanda le cipaye.

Padmavati ne répondait pas : elle avait pris l'enfant dans ses bras et cherchait à calmer ses cris; mais la pauvre petite créature se tordait dans des convulsions horribles.—Le soleil de ce matin lui a fait mal, dit enfin Padmavati; la douleur le rend méconnaissable... Il n'est plus le même! — Et elle le berçait en le pressant sur son sein.

— Femme, répliqua le cipaye, qui contemplait avec tristesse le visage contracté de l'enfant, la vieille a passé par ici... Elle a jeté un sort sur le petit... c'est bien elle que j'ai vue. Laisse-moi courir au campement des Kouravars; je l'amènerai ici de force, et il faudra bien qu'elle guérisse la maladie qu'elle lui a donnée, ou je lui tords le cou, foi de cipaye!

Il ne tarda pas à se convaincre que les Kouravars avaient décampé. Abandonner sa femme dans un pareil moment et poursuivre ces vagabonds par monts et par vaux était chose impossible. Il revint donc au pas de course, inquiet, agité de mille pensées contradictoires. — Ils sont partis! s'écria-t-il, ils sont partis, preuve qu'ils

ont commis quelque méchante action dans le voisinage! Et toi, Padmavati, qui plaignais cette vieille sorcière! Vois dans quel état elle a mis notre enfant!

La pauvre femme pleurait; en vain essayait-elle d'apaiser les cris du petit être qu'elle couvrait de baisers, et qui la repoussait avec ses mains crispées. Accablé de chagrin, le cipaye s'arrachait les cheveux, s'emportait en imprécations contre les Kouravars, puis retombait dans un morne abattement. — Vois-tu, Padmavati, dit-il enfin avec l'accent d'une profonde tristesse, nous étions trop heureux; les dieux ont été jaloux! Depuis six mois je demandais à mon capitaine un congé pour aller voir ma vieille mère, qui ne te connaît pas encore. Je lui annonce que nous arrivons tous les deux, joyeux et alertes, avec le plus joli marmot... Et puis voilà qu'un spectre hideux survient à la traverse... Oh! la vieille sorcière! la vieille sorcière! Que faisait-elle là, sur le bord de la route?

Comme il se lamentait ainsi, un grand mouvement se fit remarquer dans le bazar. Des habitants de la campagne, hommes, femmes et enfants, des marchands de fruits et des blanchisseurs, parlaient tous à la fois : les Asiatiques sont en général peu causeurs; mais, quand ils sortent de leur long silence, ils deviennent tout à coup bruyants et criards. Dans cette foule subitement accourue et dont l'animation allait croissant, on entendait les plus hardis appeler distinctement le *patel* (chef de village). Celui-ci parut enfin : c'était un Hindou de haute taille, au teint moins foncé que ses administrés, un *banyan* de la caste assez respectée des *Vaicyas*. Le front ceint d'un turban de mousseline blanche, le corps enveloppé de la longue tunique de coton, il affronta la multitude sans s'émouvoir, et la multitude se tut.

— Eh bien! mes enfants, dit le chef du village, de quoi vous plaignez-vous?

— Des Kouravars, répondirent en chœur les mécon-

tents; ils nous ont volé des poules, du fruit, du riz, des nattes, etc. — La nomenclature des larcins se composait d'autant d'objets divers qu'il y avait de métiers et de professions représentés dans ses groupes tumultueux.

— Mes amis, il fallait vous tenir sur vos gardes; vous savez bien que la corneille et le Kouravar prennent le bien d'autrui partout où ils le trouvent : que voulez-vous que j'y fasse?

Ces paroles semblèrent avoir calmé un instant la tempête ; cependant l'orage grondait sourdement encore, et la foule s'agitait comme un homme qui hésite à dire quelque chose dont la hardiesse l'effraie. Parmi ceux qui criaient le plus haut, il y en avait plus de la moitié qui n'avaient pas été volés d'un grain de riz. Le cipaye, animé par le mécontentement général auquel il s'associait de toute la violence de son chagrin, s'avança résolûment vers le chef du village. — Ces pauvres gens-là n'osent pas parler clairement, dit-il en tenant la tête haute; ce sont des laboureurs, des petits marchands qui ont peur de s'attirer des vexations de la part de ceux qui les gouvernent. Eh bien! je dirai en leur nom qu'il y a par la côte de Coromandel des chefs de village qui s'entendent avec les Kouravars et partagent avec eux le fruit de leurs rapines. Si la *Bahadour company*[1] le savait...! Mais ce n'est pas à moi de le lui apprendre ; je n'ai rien à démêler avec elle, attendu que, moi, Pérumal, fils de Seshnag le forgeron, je suis cipaye de sa hautesse le roi de France.

Une bruyante acclamation accueillit ces paroles, qui exprimaient la pensée de chacun. Tandis que l'alcade indien manifestait son indignation par les injures dont il accablait le cipaye en lui lançant à la face des expressions empruntées au vocabulaire du bazar, celui-ci s'es-

1. L'honorable compagnie des Indes.

quivait modestement au milieu de son triomphe. Replaçant sur son épaule son paquet de voyage, il sortit de la bourgade, accompagné de Padmavati qui le suivait tristement, en proie à un serrement de cœur inexprimable. A peine débarrassé du seul homme qui osât lui tenir tête, le chef du village recouvra tout son sang-froid. D'une main ferme, il saisit par sa longue boucle d'oreilles le premier mécontent qui se trouva à sa portée : c'était un marchand de fruits petit et grêle, à la voix flûtée, assez madré pour voler ses voisins, mais trop fin pour se laisser dévaliser, même par un Kouravar.

— Voyons, lui dit le *patel*, tu oses dire qu'on t'a pillé?

— Il ne m'a rien été pris, à moi, répondit l'Hindou en balbutiant; ce changeur que voilà réclame une poignée de *patças* qui lui ont été enlevés comme il dormait à côté de sa cassette

— Je ne réclame rien, s'écria vivement le changeur, qui devait lui-même quelque argent au *patel*, et je n'ai chargé personne de porter plainte en mon nom. C'est cette femme de laboureur qui est là, devant vous, qui fait tout ce bruit pour trois œufs qui auraient disparu de son panier.

— Non, non, interrompit la marchande; j'avais mon panier à mon bras : c'est dans celui de ma sœur que le vol a été commis.

— Vous êtes tous des menteurs ! dit le *patel*; vous êtes tous des pillards ! et, quand ces pauvres diables de Kouravars paraissent dans le pays, vous leur mettez sur le dos tous les larcins que vous avez commis vous-mêmes dans le courant de l'année. Si je faisais pendre comme rebelles une demi-douzaine d'entre vous au choix, je n'aurais pas à me reprocher la mort d'un seul homme honnête. Retirez-vous, ou je fais un exemple !

Il n'eut pas la peine de le dire deux fois; la foule se dispersait d'elle-même. On eût dit d'une de ces nuées de

corbeaux qu'on voit s'abattre autour d'un oiseau de proie, le harcelant de leurs cris et l'étourdissant de leurs clameurs, mais qui prennent leur vol dès que l'oiseau aux serres crochues hérisse seulement ses plumes. Le *patel* n'avait pas tout à fait renoncé à sévir contre ses administrés; pour imposer silence aux mauvaises langues, il fit mettre en prison le petit marchand de fruits, et ne l'en laissa sortir que moyennant finance. Cette émeute, si vite calmée, ne fut donc pas pour lui sans profit, et il s'en consola en répétant le proverbe indien qui dit : « D'une bonne vache à lait, on peut bien souffrir quelques coups de pied. »

III. — LE DOMBEN.

La vieille mère du cipaye habitait un village éloigné de quelques lieues de la route qui conduit de Pondichéry à Madras. Les deux voyageurs devaient y arriver à l'entrée de la nuit; ils marchaient aussi vite, mais moins gaiement que le matin. Padmavati trouvait un peu pesant à son bras l'enfant malade qui ne cessait de pleurer et de pousser des cris.

— Pauvre petit ! disait le cipaye, il dépérit à vue d'œil. —Et la jeune mère résignée jetait sur le marmot des regards inquiets. Tout en cheminant, elle le berçait et roulait entre ses doigts le collier de graines rouges suspendu à son cou. C'était de sa part un mouvement habituel et machinal. Tout à coup elle s'arrêta avec effroi et soutint l'enfant en l'air pour le mieux considérer. Un affreux soupçon venait de traverser son esprit... Le collier n'avait pas le nombre de graines accoutumé; cet enfant n'était pas le sien ! Ce terrible secret qui se dévoilait subitement à ses yeux, elle eut la force de le faire rentrer dans son cœur. Elle se prit à haïr cet enfant inconnu de toute la violence des regrets que lui causait la

perte de l'autre; mais comment eût-elle osé déclarer à son mari la vérité tout entière? Elle seule pouvait se reprocher un instant de fatigue et de négligence, puisque c'était son rôle de mère de veiller sur son enfant endormi. Ce mystérieux secret, elle sut le contenir, mais il la déchirait comme un remords. Le cipaye, qui surprenait sur le visage de sa femme les marques d'un profond chagrin, l'attribuait à sa tendresse alarmée. Il cherchait à son tour à lui donner du courage, et ses consolations ne servaient qu'à redoubler les tourments de Padmavati.

L'entrée dans la cabane de leur mère ne fut ni joyeuse ni triomphale, comme les deux époux l'avaient espéré. Accablée de tristesse, Padmavati gardait une morne silence; dans toutes ses allures se trahissait un air de contrainte qui choquait son mari, et dont la mère du cipaye se montrait froissée. Durant la nuit, l'enfant malade poussait des cris qui troublaient le sommeil de toute la maison. Au matin, l'aïeule prenait le marmot sur ses genoux et essayait de l'endormir à son tour, puis elle le rendait à Padmavati en disant : — Garde-le, ton petit, je n'en veux plus; il est né sous une mauvaise étoile, et tu auras bien de la peine à l'élever. Il ne ressemble pas à son père. C'était, lui, un beau et vigoureux enfant, toujours riant, toujours de bonne humeur! — Alors, sous prétexte d'aller chercher de l'eau à la fontaine ou des fruits au jardin, Padmavati sortait pour pleurer. Son orgueil de mère était humilié. Pareille à la fleur qu'un insecte a flétrie de sa piqûre et qui s'incline sur sa tige, elle baissait la tête et semblait craindre de rencontrer les regards de son mari. Elle avait toujours devant les yeux la méchante femme qui lui avait adressé la parole sur le bord du chemin. A force d'y penser, elle évoquait une vision qui la suivait partout. En proie à cette obsession, elle tombait dans une langueur maladive, et le cipaye, voyant se ternir chez sa femme cet éclat de l'adolescence et cet épanouis-

sement de la vie qui le charmaient, commençait à ne plus ressentir pour elle la même affection.

Une vingtaine de jours se passèrent ainsi pendant lesquels il n'y eut, pour ces trois êtres unis entre eux par les liens les plus chers, ni bonheur ni consolation. La vieille marchande de paniers avait laissé parmi eux le germe de cette douloureuse tristesse et emporté dans sa course le seul objet sur qui reposaient leur joie et leur espérance. Un soir, le cipaye Pérumal, armé de la bêche, cherchait à se distraire en plantant des fleurs dans le petit jardin de sa mère; celle-ci déroulait des fils de coton sur un dévidoir fait de quelques planchettes de bambou mal ajustées, et Padmavati pilait du riz dans un mortier de bois. La porte de la chaumière étant ouverte, les rayons obliques du soleil y pénétraient, pareils aux barres de fer rougi que le forgeron tire de sa fournaise. Cette lumineuse clarté s'éclipsa tout à coup, et les deux femmes tournèrent la tête. Un grand homme à la figure effrontée se tenait debout dans l'étroite ouverture en faisant entendre un son strident qui ressemblait moins à la voix humaine qu'au sifflement d'un oiseau.

— Salut à vous, dit l'étranger; voulez-vous voir des tours de passe-passe, des jeux d'adresse? Je suis le *domben* (1); j'avale des sabres, j'escamote des boules grosses comme la tête, je fais danser des serpents et parler des poupées magiques; je marche pieds nus sur des lames de couteau... Je suis le *domben*, le *domben*, le *domben!* — Et il accompagnait cette rapide énumération du sifflement accoutumé, qu'un Européen eût pu prendre pour la *pratique* de Polichinelle.

— Nous sommes de pauvres gens, répondit la mère du cipaye; passez votre chemin, *domben!*

— Pauvres gens ont bon cœur, répliqua le jongleur

1. Jongleur.

en franchissant le seuil. Je n'ai rien fait d'aujourd'hui; donnez-moi un peu de riz, et je vous le paierai en tours d'adresse.

Il déposa aussitôt à ses pieds les sabres, les couteaux, les gobelets qu'il portait dans un grand sac suspendu à ses épaules, et, après avoir fait claquer ses doigts, il se mit à lancer autour de sa tête une demi-douzaine de boules de cuivre qui étincelaient au soleil et ceignaient son front d'une aurole lumineuse. Tout en se livrant à ses exercices, il prononçait à voix basse des formules d'incantation. Son regard était fixe; on eût dit que par le prestige de sa prunelle ardente il dirigeait les boules dans leurs évolutions successives et les empêchait de tomber; puis il les reprit l'une après l'autre et les fit jaillir de ses deux mains comme une double cascade. Le cipaye, qui venait de rentrer dans la chaumière, le regardait avec une satisfaction naïve; de son côté, Padmavati s'approchait d'un pas timide, et épiait l'occasion de lui adresser la parole en particulier.

— *Domben*, lui dit-elle avec hésitation, connaissez-vous l'art de guérir?

— L'art de guérir? répliqua le charlatan, c'est mon affaire; je connais aussi celui de conjurer les maladies à venir, de se venger d'un ennemi, d'éloigner les maléfices; je sais les incantations, les évocations, les secrets de la magie,... et pour un peu d'argent je suis au service de tout le monde.

— Tenez, ajouta la jeune femme en lui présentant une pièce d'argent, dites-moi s'il y a moyen de guérir ce petit être? — Elle lui montrait l'enfant malade. Le cipaye et sa femme s'avancèrent en même temps vers le *domben*, qui répondit avec le plus grand sang-froid *H'hom*, *h'rhum*, *sh'hrum*, *sho'hrim*, *ramaya*, *namaha*[1]; puis,

1. Ce sont les mots consacrés.

prenant une attitude suppliante ; il adressa aux dieux une longue prière. La pauvre petite créature sur laquelle le jongleur opérait ne paraissait pas éprouver un soulagement bien visible.

— La maladie sera-t-elle longue? demanda Padmavati.

— Cela dépendra des soins que vous donnerez à l'enfant, répondit le jongleur; il est né sous une mauvaise étoile!

— C'est ce que je dis tous les jours, s'écria l'aïeule.

— A moins qu'on ne lui ait jeté un sort, ce qui rendrait la cure plus difficile, ajouta le *domben*.

— C'est ce que je crois, ce dont je suis même certain, interrompit le cipaye.

Tout en parlant ainsi, le *domben* regardait furtivement Padmavati. Sans être sorcier, comme il le disait, comme il le croyait sans nul doute, le jongleur avait assez de tact et de perspicacité pour lire dans le cœur de ceux qui le consultaient. L'accent de résignation et de froide douleur avec lequel Padmavati venait de l'interroger éveilla sa curiosité. Il pensa que cette jeune femme cachait en elle-même un secret dont la révélation, adroitement amenée, pourrait lui rapporter quelque bénéfice, et il se promit d'en faire son profit. Dès qu'il eut achevé le frugal repas qui lui était dû pour prix de ses tours d'adresse, il ramassa lentement les ustensiles épars sur le sol, et dit à voix basse en se tournant vers Padmavati : — N'avez-vous rien à me demander? Je vous attends derrière le jardin, au bord du puits.

Parler à un étranger, seul à seul, en un lieu écarté, c'est un grand crime pour une femme indienne. Padmavati, troublée, n'osa rien répondre; elle feignit même de n'avoir pas entendu. En partant, le jongleur jeta sur elle un regard perçant qui la fit trembler; il lui semblait que cet homme allait la trahir, qu'il lui avait ravi son secret. Dès qu'il fut parti, elle s'esquiva par la porte du jardin,

fit semblant d'arroser les fleurs que son mari avait plantées quelques instants auparavant, et, comme entraînée par un mouvement irrésistible, elle marcha vers le lieu indiqué. Le *domben* l'y attendait.

Le petit est bien mal, dit Padmavati se réfugiant dans son rôle de mère pour inspirer plus de respect au jongleur; il est bien mal, n'est-ce pas? De retour à Pondichéry, je le ferai voir au chirurgien du bataillon de cipayes.

— Vos médecins *firinguis*[1] guérissent-ils au nom des dieux ou au nom des *boutams*[2]? demanda ironiquement le jongleur; ils ne prononcent jamais sur les malades de formules magiques. Qu'est-ce que leur science? Aussi bien la santé de cet enfant ne vous intéresse guère.

Padmavati baissait les yeux; le *domben* continua: — Votre mari croit que cet enfant lui appartient, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire? s'écria Padmavati.

— Pas si haut, reprit le jongleur, ou bien il va vous entendre. Je dis que votre mari se croit le père de cet enfant, et vous, vous savez qu'il se trompe. Vous n'êtes pas sa mère non plus.

— C'est vrai, c'est vrai, interrompit la jeune femme avec exaltation; on m'a volé le mien; où est-il? qu'en a-t-elle fait?

— J'ai un moyen de vous venger; mais ça coûterait un peu cher. Pour faire un maléfice complet, il me faudrait les os de soixante-quatre animaux d'espèces différentes, y compris l'os du pied d'un paria, d'un savetier, d'un mahométan et d'un Européen. Ce sont là des ingrédients qu'on n'a pas toujours sous la main, tout ignobles qu'ils sont, et puis l'incantation serait trop longue. C'est dommage pourtant, car, après avoir mêlé ensemble ces ossements

1. Européens.

2. Mauvais génies, esprits ennemis de l'homme que les Hindous combattent par des incantations.

divers, après les avoir consacrés par des formules et des sacrifices, nous aurions pu choisir une nuit propice et les enterrer devant la maison de votre ennemie, qui aurait péri infailliblement.

— Mon ennemie n'a pas de maison, répondit Padmavati; mon ennemie mène la vie errante des Kouravars, et je ne veux pas tuer celle qui m'a volé mon enfant. Que m'importe qu'elle vive ou qu'elle meure? Je veux la retrouver, jeter à ses pieds l'odieux petit être qu'elle a glissé entre mes bras et lui reprendre le trésor qu'elle m'a dérobé.

— Très-bien, dit le jongleur, très-bien. J'ai au fond de mon sac tout ce qu'il vous faut. Laissez-moi chercher... Tenez; vous voyez ce morceau d'argile, il est formé de fragments de terre recueillis dans soixante-quatre endroits sales et immondes : ces fragments ont été pétris avec des poils de rat, des cheveux humains, des rognures d'ongles, des débris de corne de buffle, etc. Les formules d'incantation ont été répétées sur le tout; pour que le charme opère, il suffit de façonner avec cette masse informe l'image de votre ennemie. Elle souffrira tous les maux qu'il vous conviendra de lui infliger.

— Oh! qu'elle souffre toutes les douleurs du *naraca*[1], je le veux bien, interrompit Padmavati; mais que je la retrouve!

— Attendez donc, répliqua le jongleur. Maintenant que la petite statue est achevée, — elle a en vérité forme humaine, —voici une épine, enfoncez-la dans la jambe de la statuette; votre ennemie deviendra boiteuse. Comme elle courra moins vite, vous l'atteindrez plus facilement, et quand elle passera devant vos yeux, vous n'aurez pas de peine à la reconnaître.

Padmavati saisit avidement l'image de terre, et, d'une

1. L'enfer des Hindous.

main que la haine et le désir de la vengeance, rendaient tremblante elle lacéra à coups d'épine la jambe de cette grossière statuette; puis, craignant d'être aperçue, elle se retira précipitamment en jetant au jongleur quelque menue monnaie qu'elle tenait en réserve dans un pan de son vêtement. L'aveu qu'elle venait de faire soulageait son âme après une si longue contrainte; un vague espoir la ranimait. De son côté, le *domben* se remit en route, assez satisfait d'avoir pu exercer dans un humble village sa triple profession de jongleur, de médecin et de magicien. — Chercher un Kouravar sur la côte de Coromandel, se disait-il à demi-voix, autant vaudrait poursuivre l'hirondelle dans les airs... A tout prendre pourtant, j'aurais bien du malheur si la vieille qui a volé l'enfant ne se faisait pas mordre la patte par un chien dans quelque expédition nocturne.

Tandis qu'il se parlait ainsi, il s'enfonçait à travers les halliers, et coupait au plus court pour gagner la grand'-route. Son sac sur l'épaule, le turban incliné sur l'oreille, il marchait à grands pas et chantait à demi-voix. Habitué à vivre au jour le jour, et à dormir sur le seuil des pagodes, l'insouciant *domben* ne s'inquiétait ni de l'approche de la nuit, ni de l'aspect désert de la campagne. Tantôt il arrachait aux buissons de petites graines qu'il faisait sauter d'une main dans l'autre; tantôt il faisait pirouetter son bâton sur l'extrémité de ses doigts; il charmait ainsi les ennuis de la route, en se livrant à ses exercices de jongleur.

IV. — LA PAGODE ET L'ÉGLISE.

Quelques jours après, un groupe composé d'une demi-douzaine d'Indiens de basse caste sortait de Pondichéry par les sentiers qui conduisent dans la campagne du côté

du sud. La brise du soir commençait à rafraîchir l'atmosphère embrasée; les touffes de bambous balançaient leurs tiges flexibles avec un doux murmure. Le long des haies bordées de bananiers et de *vacouas*, sous les manguiers gigantesques dont les feuilles épaissent frémissaient au vent, de jeunes filles marchaient d'un pas rapide; la cruche de terre rouge posée sur la tête, la main sur la hanche nue, elles se dirigeaient vers les fontaines pour y puiser de l'eau. Les anneaux de cuivre suspendus à leurs pieds rendaient un bruit métallique, entendu des laboureurs, qui, du haut des cocotiers dont ils cueillaient les fruits, semblaient y répondre par de joyeuses chansons. A la molle langueur d'une journée brûlante succédait la fraîcheur vivifiante qui annonce le réveil de tous les êtres; les oiseaux eux-mêmes, sortant de l'ombre où ils s'étaient tenus cachés, voltigeaient en plein soleil et gazouillaient d'une voix plus hardie. Tout renaissait dans la nature, tout revêtait un air de fête; cependant le petit groupe qui traversait cette riante campagne paraissait morne et attristé. En tête du cortége marchaient deux parias coiffés du turban blanc; ils portaient sur leurs épaules une tige de bambou à laquelle était attachée une pièce de toile nouée aux quatre coins. Ce qu'enveloppait cette toile, disposée comme un hamac, c'était le corps de l'enfant chétif substitué par la vieille kouravar à celui du cipaye, et qu'ils allaient enterrer. A trois reprises les porteurs s'arrêtèrent, et le cipaye Pérumal, qui les suivait, fit glisser dans la bouche de l'enfant mort quelques grains de riz et quelques gouttes d'eau; touchante et inutile cérémonie qui prouvait aux assistants que la vie avait pour toujours abandonné cette pauvre petite créature! Enfin, quand le cortége fut arrivé au lieu désigné pour la sépulture, un sonneur de trompe, portant à ses lèvres une grande corne de terre cuite, en tira un son éclatant et terrible; mais ce dernier appel ne put faire tressaillir

l'enfant, qui dormait du sommeil dont on ne s'éveille plus.

La fosse fut bientôt creusée; on y déposa le petit corps; puis les parias piétinèrent le sol dont ils l'avaient recouvert, afin d'empêcher les chacals de l'exhumer. Sur sa tombe, le cipaye plaça une noix de coco brisée, dont le lait lui servit à faire une libation; il y jeta aussi une fleur comme un symbole de cette frêle existence, de cette tige naissante fauchée presque au berceau. Cette petite scène se passait à une certaine distance de la ville, au delà de la plaine rendue fertile par les irrigations, à l'ombre d'un de ces bois de palmiers qui poussent spontanément parmi les sables de la côte de Coromandel. Quand les gens qui composaient le convoi se furent retirés et que le silence régna de nouveau dans cette savane solitaire, la vieille kouravar sortit du milieu des broussailles. Sa tribu campait à un mille de là, près du bord de la mer. Au moment où le cipaye accomplissait la cérémonie funèbre que nous venons de décrire, la méchante femme, qui cueillait furtivement des branches de palmiers, l'avait reconnu. Cachée près de là, elle avait suivi d'un œil attentif tous ses mouvements, et restait convaincue que le secret de son larcin demeurait à jamais enfoui sous la terre. Elle aurait pu d'un mot changer en joie les larmes de ce pauvre homme, dont elle avait détruit le bonheur et brisé l'espérance. Insensible à tout sentiment de pitié, elle s'applaudit du succès de sa ruse et haussa les épaules en regardant le cipaye qui s'éloignait les yeux cachés dans ses mains. Déjà les corneilles s'abattaient sur la tombe et fouillaient le sable à grands coups de bec, les milans affamés rasaient le sol de leurs longues ailes en poussant des cris aigus. La vieille s'avança au milieu de ces oiseaux criards et voraces, qui se mirent à voltiger tumultueusement au-dessus de sa tête. Ils s'approchèrent d'elle familièrement; on eût dit qu'elle savait charmer les habitants de l'air. Avec quelques grains de riz et des parcelles d'un gâteau qu'elle émiettait

dans le creux de sa main décharnée, elle faisait tourbillonner autour de son front le noir essaim, excitait ses clameurs ou les apaisait tout à coup. Il semblait que ces oiseaux pillards rendissent hommage à la supériorité de cet être dégradé, mais intelligent, qui vivait comme eux de vols et de rapine. Quand le jour baissa, cédant à leur instinct, les milans gagnèrent les forêts, et les corneilles se perchèrent au hasard sur le sommet des palmiers. Restée seule, la vieille s'achemina vers le bord de la mer; la brise qui soufflait avec plus de force faisait bondir et écumer la vague sur le sable avec un bruit retentissant. A genoux sur leurs *catimarans*[1], les pêcheurs, pareils à des points noirs, ramaient vigoureusement pour atteindre le rivage. Il n'y avait plus à l'horizon sur la haute mer que les voiles gonflées d'un grand navire qui passait au loin, faisant route vers le golfe du Bengale. La voix de la mer dominait tout autre bruit; à la lueur des étoiles, qu'aucun nuage n'éclipsait, la vieille hindoue, les cheveux épars, demi-nue, le dos chargé de branches d'arbres, se mit à marcher lentement, le front au vent, les pieds baignés par l'écume des flots.

Pendant toute cette soirée, Padmavati était restée au logis, la loi hindoue ne permettant point aux femmes d'assister aux cérémonies funèbres. Ses voisines n'avaient pas manqué de lui faire leurs visites de condoléance, et elle avait fait retentir l'air de ses gémissements selon la coutume; sa douleur était sincère cependant, car elle pleurait l'enfant qu'on lui avait volé. Délivrée de celui à qui elle était contrainte, pour ne pas se trahir, d'accorder des soins incessants, elle ressentait plus douloureusement le vide qui s'était fait autour d'elle. Lorsque son mari rentra, il jeta sur elle un regard plein d'angoisse, mais ne lui adressa pas une seule parole. Padmavati

1. Radeaux composés de trois pièces de bois liées ensemble et relevées aux deux extrémités.

n'osait lever les yeux sur cet homme au front haut et fier, que le chagrin avait vaincu et qui pleurait comme une femme. Il se passa ainsi une demi-heure d'un morne silence; peu à peu, le cipaye Pérumal maîtrisa ses larmes, mais ce fut pour donner un libre cours aux sentiments tumultueux qui l'obsédaient :

— Tu ne l'aimais pas, cet enfant, s'écria-t-il; tu l'as mal soigné!... On lui a jeté un sort entre tes bras, et tu n'en as rien su! Plus de joie pour moi, ni dans ce monde, ni dans l'autre! L'homme qui meurt sans postérité n'a personne qui célèbre après lui des sacrifices pour le faire entrer dans le séjour des félicités éternelles!...

A ces reproches, à ces paroles de désespoir qui s'appuyaient sur l'un des points fondamentaux de la doctrine brahmanique, Padmavati ne répondait rien; elle courbait la tête avec résignation, car elle connaissait aussi ce texte de la loi hindoue : « Il n'y a pas d'autre dieu sur la terre pour une femme que son mari... Si son mari se met en colère, la menace, la bat même injustement, elle ne lui répondra qu'avec douceur, lui saisira les mains, les lui baisera, et lui demandera pardon, au lieu de jeter les hauts cris et de s'enfuir hors de la maison. » Et puis un espoir lui restait toujours, et elle s'y livrait presque malgré elle : c'était de retrouver la vieille koumavar. Que de fois elle avait contemplé avec rage la statuette informe façonnée par le jongleur! que de fois elle avait piqué avec une épingle et mordu à belles dents cette image de son ennemie! Un jour, elle crut la voir passer devant la porte de sa cabane : elle sortit précipitamment dans la rue, courut jusqu'au carrefour, où il lui semblait que la vieille avait tourné; mais, arrivée là, une de ses amies l'arrêta tout à coup pour lui demander où elle allait si vite. Padmavati se troubla; on répéta dans le voisinage qu'elle devenait folle, et son mari, dont l'affection diminuait graduellement, ne savait plus que penser de sa femme, qui

paraissait chaque jour plus absorbée dans une idée fixe.

Cependant les obligations du service militaire retenaient souvent le cipaye hors de chez lui. Tant qu'il avait le fusil au bras, — qu'il fît l'exercice sur l'esplanade ou qu'il montât la garde à la porte du gouverneur, — il oubliait en partie ses peines de cœur ; mais ses tourments renaissaient plus poignants encore quand il se retrouvait seul avec Padmavati. Celle-ci n'avait d'autres distractions que les soins du ménage, fonctions monotones qui ont leur charme sans doute, surtout chez les peuples aux mœurs simples et primitives, mais à la condition d'être récompensées par des témoignages d'affection. Privée désormais de l'amour de son mari, Padmavati n'avait plus à jouer chez elle que le triste rôle d'esclave, tel que le lui imposaient les lois sévères de son pays. Chaque fois qu'elle le pouvait, elle s'élançait hors de sa demeure, traversait les bazars et courait dans la foule, cherchant partout celle qui l'avait réduite à cette humiliante condition de femme oubliée et méprisée. Si un groupe se formait sur les places publiques autour d'une troupe de sauteurs, de baladins, de tous ces vagabonds qui se recrutent en partie chez les Kouravars, elle se glissait au plus épais de la cohue, au risque de passer pour une femme effrontée, et son regard ardent plongeait à travers les rangs pressés des spectateurs. « Qui sait ? se disait-elle avec un battement de cœur inexprimable, elle est peut-être là ? Ces bateleurs ont toujours une vieille qui tient le sac aux gobelets. » Quand un coup d'œil jeté sur la troupe lui apprenait qu'elle s'était trompée, elle ne se rebutait pas. « Pendant que les plus vigoureux et les plus agiles éblouissent le public par leurs tours d'adresse, pensait-elle encore, les autres profitent du moment pour enlever au spectateur attentif ses anneaux et ses bracelets. » Et elle recommençait, toujours sans succès, à examiner de la tête aux pieds ceux qui

l'approchaient, à épier les mouvements de quiconque se mouvait dans son voisinage.

Le mois de *tchaït* (mars-avril), le premier de l'année solaire des Hindous, arriva bientôt. Depuis plus de huit mois, il n'était pas tombé une seule goutte d'eau ; sur le ciel embrasé ne paraissait pas encore le plus petit nuage qui pût faire présager, même de loin, la saison des pluies; les étangs, complétement desséchés, ne pouvaient plus alimenter les canaux des rizières; partout la terre se fendait, les moissons commençaient à se flétrir, et les épidémies se répandaient parmi la population découragée. Pour conjurer tous ces fléaux, les brahmanes promenaient les idoles en grande pompe à travers les rues de Pondichéry. Dès que la nuit avait fait rentrer dans leurs maisons les Hindous travailleurs de toutes les castes et de toutes les professions, à l'heure où tous les quartiers fourmillent de peuple, où les vendeurs de bracelets, de fleurs, de gâteaux, offrent leurs marchandises aux gens plus aisés qui prennent le frais devant leurs portes, couchés sur des bancs de pierre, dans le simple appareil de baigneurs sortant de l'eau, la conque retentissait dans l'enceinte de la grande pagode. Bientôt s'ouvrait la porte principale surmontée de bas-reliefs mythologiques : ce sont des groupes repoussants ou gracieux, pleins de naturel, de mouvement et de naïveté, que des artistes anonymes, comme chez nous ceux du moyen âge, exécutent avec un sentiment exquis de la légende et une connaissance parfaite de la tradition. A travers ce portail béant, on voyait l'idole parée de ses habits de fête, ruisselant d'huile parfumée, le front oint de poudre de sandal, s'élever du fond du sanctuaire sur un brancard porté par une troupe de brahmanes desservants. Aux acclamations de la foule, elle se mettait en mouvement et franchissait le seuil que semblent garder de grandes statues de pierre au visage grave et doux ; ces gardiens de la porte (*dwâra-pâla*), comme

on les nomme, subitement éclairés par les milles lumières allumées autour de l'idole, devenaient si vivants dans leur attitude souriante et sévère, qu'on eût dit, — et la foule le répétait, — qu'ils changeaient de posture et modifiaient leurs gestes chaque soir. Une fois hors de l'enceinte, le cortége se déroulait avec une certaine solennité; les chandelles romaines, croisant dans les airs leurs feux bleus et rouges, formaient au-dessus de l'idole un berceau lumineux dont l'éclat se reflétait dans les feuilles des cocotiers plantés devant la plupart des maisons. Au jeu de ces fantastiques lumières se joignait le bruit assourdissant des gros tambours, des trompettes de cuivre, musique désordonnée qui arrache aux chiens des hurlements plaintifs, déchire l'oreille des hommes et met en fuite les rats palmistes. Le chef d'orchestre, *natouva*, réglait la mesure de cette effroyable symphonie, et les bayadères de la pagode, excitées par le bruit, par les lumières, par les regards de la foule, par les sourires triomphants des brahmanes, et aussi par quelque boisson enivrante, exécutaient avec une verve prodigieuse et une révoltante effronterie les danses les plus extravagantes. Pour ces peuples païens, il s'agit de fléchir un dieu comme on désarmerait la colère d'un nabab, par des offrandes d'argent, de fleurs, de fruits, ou en déridant son front par le spectacle grossier d'un ballet. La foule a peur et ne prie pas; les brahmanes se posent en familiers du dieu ou de la déesse; ils ont dans le regard autant de charité et de douceur que le *cawas* qui, marchant devant un pacha, écarte les passants à coups de bâton. L'idole que l'on promenait ainsi à travers la ville émue, tremblante, l'effigie devant laquelle chacun courbait la tête, était celle de Dourga ou Bhavâni, la terrible déesse aux huit bras, qui tous portent une arme ou font un geste menaçant, et dont pas un ne se lève pour bénir ou rassurer. On doit rendre cette justice aux bayadères, qu'elles s'acquittaient de leur rôle avec une conscience

digne d'éloges; attachées dès leur enfance, bon gré mal gré, au service de la pagode, considérées comme les esclaves de la divinité dont elles composent la cour, elles faisaient tourner cette fête religieuse à leur propre glorification. Tous les regards se fixaient sur elles, excepté ceux des musulmans, qui se détournaient avec horreur de ces symboles polythéistes en répétant à demi-voix : « Il n'y a de Dieu que Dieu... Dieu est grand! *Allah akbar!* »

Les Kouravars, campés à quelques milles de Pondichéry, n'avaient pas manqué une si belle occasion *de pécher en eau trouble.* Dès le premier jour de la procession, ils se glissèrent dans la foule et firent une assez abondante moisson de boucles arrachées aux oreilles des enfants, — les Hindous les traînent partout avec eux, — de menues monnaies et de mouchoirs de soie. On ne songeait guère à les surveiller ni à se prémunir contre leurs tentatives hardies. A ce moment-là, les péons de la police n'étaient plus que de fervents Hindous inclinés sous le regard hautain de l'idole. Une seule personne pensait à ces bohémiens : c'était Padmavati. Au milieu d'un groupe où l'on se poussait, où des enfants foulés aux pieds criaient comme des chats dont on écrase la patte, elle vit distinctement la vieille kouravar son ennemie se glisser tête baissée et faire une trouée. Elle s'élança pour la saisir en appelant au voleur, mais la rusée bohémienne coula dans la foule comme une couleuvre entre les pierres; puis il se fit une violente poussée, et Padmavati se trouva au milieu d'un cercle de gens ébahis qui la montraient au doigt et s'éloignaient d'elle en l'accusant de jeter le désordre dans les groupes pour commettre quelque méchante action.

Honteuse de ces imputations déshonorantes, Padmavati se promit bien de ne plus se risquer seule parmi ces rassemblements tumultueux. Pendant plusieurs jours, elle eut la force de résister au désir qui la portait presque invinciblement à chercher son ennemie dans la ville.

N'avait-elle pas acquis la certitude que la Kouravar était dans les environs? Son enfant était donc là, près d'elle, à sa portée, et ne savait-elle pas aussi qu'un matin la tribu errante se remettrait en route pour ne plus revenir peut-être? Ces diverses pensées la tourmentaient nuit et jour; elle était dans un état d'agitation et d'inquiétude qui n'échappait point à son mari. Quand elle tombait dans ses rêveries, quand, en proie à des distractions qui lui faisaient oublier les soins du ménage, elle laissait passer l'heure du repas sans préparer le riz, Pérumal la regardait tristement et disait avec plus de chagrin encore que de colère : — Les voisins ont raison, elle a perdu la tête! — Et il s'asseyait dans un coin, attendant avec patience que sa femme eût achevé la besogne attardée. Un incident assez étrange, qui eut lieu peu de temps après, le confirma dans l'idée que l'intelligence de Padmavati s'affaiblissait par degrés.

Tandis que les païens se livraient aux manifestations extravagantes de leur culte, les chrétiens se préparaient par le jeûne et la prière aux solennités de Pâques. Le grand jour du vendredi-saint arriva. Partout où le catholicisme est établi dans l'Inde, on le célèbre avec une pompe particulière, et il devient ainsi comme une fête immense à laquelle tous les indigènes prennent part, quelle que soit d'ailleurs la religion qu'ils professent. Dès que l'office du matin est terminé, le tabernacle restant vide et ouvert, on laisse la foule assiéger les abords de l'église. La grande place plantée de tulipiers à fleurs jaunes qui conduit au couvent des missions se remplit de curieux avides de pénétrer dans l'enceinte au milieu de laquelle est bâti le temple chrétien. Dans ce préau sont représentées toutes les scènes de la passion, non pas en tableaux, — la peinture ne parlerait pas assez aux yeux de ces peuples naïfs, — mais au moyen de personnages sculptés, de grandeur naturelle, disposés par groupes

dans une douzaine de cabanes qui leur servent d'encadrement. Il faut voir avec quelle curiosité, avec quel intérêt même les Hindous considèrent et étudient ces illustrations du grand drame chrétien. Ici des Musulmans, reconnaissables à la calotte de coton blanc qui surmonte leur tête rasée, à la barbe pointue qui pend à leur menton, expliquent à haute voix l'histoire de *Aissa* (Jésus) et de *bibi Mariam* (Mme Marie). Nous sommes à leurs yeux des infidèles que Dieu a frappés d'aveuglement pour avoir rejeté le Coran et refusé de reconnaître Mahomet, mais ils savent nos livres saints. Derrière eux, et comme au second plan, se tiennent les Hindous païens : ceux-là ne comprennent pas grand'chose aux mystères de notre culte; cependant ces douces images, empreintes d'onction et toutes marquées au sceau de la douleur, les touchent et les attirent. Les femmes les regardent avec émotion, les pères les montrent du doigt à leurs enfants, qu'ils élèvent dans leurs bras au-dessus de la foule. Çà et là des groupes plus sérieux s'arrêtent, s'inclinent et prient. Ce sont les néophytes, les indigènes baptisés et chrétiens. Émus, attendris, ils conservent, au milieu de l'agitation qui les entoure, une attitude recueillie. L'après-midi tout entière se passe dans ces promenades, dans la contemplation des figures dressées autour de l'enceinte de l'église. Le soir arrive; la population de Pondichéry se presse en masse aux portes des missions; la place est remplie de lumières. C'est un murmure confus de voix, une ondulation immense de têtes noires, de fronts ceints de turbans rouges ou blancs. A la clarté des feux allumés par les marchands de gâteaux qui font leur cuisine en plein vent, étincellent les anneaux suspendus au nez des femmes, les larges boucles qui oscillent à toutes les oreilles. Les mendiants, les paralytiques et les lépreux, qui se traînent à genoux dans la poussière et s'appuient contre le tronc des arbres, poussent des gémissements lamentables; les

uns demandent l'aumône au nom d'Allah, les autres chantent des stances chrétiennes en langue tamoul ou télinga. Peu à peu ces flots de peuple entrent dans le préau de l'église; là tout est illuminé, la cour, les loges qui contiennent les images, les arbres, tout, excepté l'église, dont les grandes portes ouvertes permettent à peine de distinguer les voûtes, pleines de ténèbres. Que veut cette multitude? pourquoi cet empressement autour du sanctuaire habité par des prêtres étrangers? Il s'agit d'entendre prêcher une passion, là, au grand air, non pas entre quatre murs, comme dans nos froids climats, mais comme jadis au temps des apôtres, sous le ciel de l'Asie, à la face des nations infidèles.

Telle était la solennité qui poussait hors de chez eux tous les habitants de Pondichéry. Sollicitée par ses voisines, Padmavati refusa d'abord de partir; elle voulait aller seule et poursuivre à son gré ses investigations. Quand elle vit la rue déserte, elle s'esquiva furtivement et courut. Ce n'était pas la curiosité qui l'attirait; élevée dans la campagne, elle ne savait rien de la religion des chrétiens et n'avait jamais assisté à cette cérémonie. Une idée fixe l'occupait : retrouver la vieille qui rôdait depuis quelque temps dans la ville, lui sauter au visage et la forcer d'avouer ce qu'elle avait fait de son enfant. Soutenue par cette espérance, elle supportait le poids de ses douleurs avec énergie, et quand le découragement s'emparait d'elle, quand le souvenir de ses joies maternelles si vite évanouies la jetait dans la désolation, elle s'écriait en frappant la terre du talon : — Je le retrouverai! il me sera rendu!

Elle marcha donc précipitamment vers la place où s'assemblait la multitude. Il était tard déjà; toutes les avenues de l'église se trouvaient encombrées. En vain Padmavati cherchait à se frayer une route. Tout à coup elle entend derrière elle des voix qui criaient : Gare! place!

Le gouverneur arrivait avec son cortége, porté dans son palanquin sur les épaules de ses péons. Devant lui, les rangs s'ouvrirent, et ils ne se refermèrent pas si vite que la femme du cipaye ne pût se glisser dans le préau, comme une petite barque qui franchit un courant trop rapide en se jetant dans le sillage d'un gros navire. Un fauteuil attendait le gouverneur; il y prit place, et aussitôt un prêtre malabar monta dans la chaire dressée en face de la porte de l'église. A ce moment, les spectateurs impatients tournèrent leurs regards vers un rideau mystérieux qui pendait derrière le prédicateur; le rideau fut tiré et laissa voir un Christ de bois, de grandeur naturelle, aux pieds duquel de jeunes Hindous, vêtus en soldats romains faisaient sentinelle. On put compter dans l'auditoire autant de signes de croix qu'il y avait de chrétiens ; puis tous ces visages plus ou moins noirs, représentant les nuances diverses des peuples de l'Asie orientale, se levèrent à la fois vers le prêtre qui commençait son discours. Un profond silence régna instantanément dans cette vaste enceinte; on entendait respirer la foule et souffler les curieux attardés qui grimpaient sur les cocotiers pour voir par-dessus les murs.

Padmavati faisait de grands efforts pour circuler dans cette masse compacte de gens attentifs, les uns assis à terre, les autres debout; elle avançait d'un pas, puis s'arrêtait regardant autour d'elle. Tantôt elle prêtait l'oreille aux paroles émues du prêtre, tantôt elle oubliait cette voix retentissante pour s'exciter à ne pas se ralentir dans la recherche qui l'occupait. Peu s'en fallut qu'elle ne réussît à rencontrer la vieille kouravar qui se faufilait pendant ce temps-là au milieu des groupes; à plusieurs reprises ces deux femmes passèrent si près l'une de l'autre, que leur souffle se confondit; mais les flots humains sont comme ceux de la mer, ils changent incessamment de place et de forme. Autour des gens arrêtés qui écou-

taient de toutes leurs oreilles la prédication, s'agitait une houle dans laquelle il était impossible de se joindre ou de se reconnaître. Exténuée de fatigue, Padmavati s'assit sur les marches de l'église, près d'un pilier auquel s'adossait, dans l'attitude rêveuse du premier âge, un petit enfant de chœur vêtu de la blanche robe de lin. Le prêtre haletant, suffoqué par la chaleur et la poussière qui lui montait au visage, interrompit son discours et entonna la stance : *O Crux ave!* que tous les chrétiens répétèrent avec lui. L'enfant de chœur y répondit d'une voix si pure, si harmonieuse, que Padmavati fondit en larmes. Cet enfant était un Hindou des faubourgs élevé par les missionnaires; il se pencha vers la femme étrangère qui pleurait et la regarda avec compassion. Troublée par l'expression naïve de cette physionomie si calme et si sereine, Padmavati se leva pour se plonger de nouveau dans la foule. Deux fois encore le prêtre s'arrêta et donna le signal du chant solennel : *O Crux ave!* et parmi les voix criardes et grêles qui s'élevaient pour saluer la croix, celle de l'enfant à la robe blanche, comme si elle fût venue d'en haut, vibrait à l'oreille et au cœur de Padmavati. Jamais la pauvre Hindoue n'avait rien entendu, rien ressenti qui eût fait sur elle une impression aussi extraordinaire. Quand l'enfant chantait, elle eût voulu lui mettre la main sur la bouche pour le faire taire; quand il se taisait, elle désirait l'entendre encore.

En proie à cette emotion, qui se composait de colère jalouse et d'attendrissement, Padmavati fixa enfin son regard sur la croix, et dit avec désespoir : Oh! si mon fils m'était rendu, je voudrais qu'il fût comme celui-là, élevé dans le temple de ce Dieu que je ne connais pas! — Et le Christ de bois ouvrant les yeux les leva au ciel, les promena sur la foule, puis les referma et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. A ce moment suprême, vous eussiez vu les Hindous chrétiens tomber à genoux en se frappant la

poitrine. Le prêtre venait de dire les dernières paroles de la passion : *emisit spiritum.* On entonna le *Stabat;* les jeunes gens costumés en soldats romains procédèrent à la descente de croix. D'autres clercs, représentant les disciples, Joseph d'Arimathie et Nicodème, mirent respectueusement le Christ dans le tombeau et le transportèrent à la chapelle.

Padmavati n'avait rien vu de cette dernière scène, qui produisit sur le public un effet prodigieux. Le mouvement du Christ levant les yeux vers le ciel et expirant sur la croix n'était un secret pour personne; loin de faire un mystère de ce mécanisme fort simple, les missionnaires en abandonnaient le jeu aux néophytes eux-mêmes. Cependant le regard du Christ, joint au peu de paroles qu'elle avait écoutées et comprises, foudroya la mère désolée : elle s'était précipitée à genoux comme ses voisins; comme eux, elle avait baisé la terre sans savoir ce qu'elle faisait; puis, bouleversée par les émotions de cette soirée, elle se sentit défaillir, et resta couchée sur la poussière. La multitude, qui commençait à s'écouler, bourdonna autour d'elle avec un murmure qui ne servit qu'à l'étourdir davantage. Le bruit se répandit qu'une femme venait de se trouver mal; quelques gens, mieux avisés que les autres, firent reculer ceux qui regardaient la pauvre Padmavati sans songer au moyen de la rappeler à la vie. On lui jeta de l'eau au visage et, dès qu'elle rouvrit les yeux, on la porta dans une maison voisine. Quand elle fut assez remise pour indiquer aux charitables personnes qui l'avaient recueillie son nom et sa demeure, on l'aida à retourner chez elle. Son mari ne savait que penser de cette absence si prolongée; dès qu'elle l'aperçut, Padmavati se précipita à ses genoux, lui prit les mains en s'écriant, avec l'exaltation du délire : — Je le retrouverai; tu sauras tout, et tu me pardonneras! Tu me pardonneras, et tu m'aimeras encore!...

V. — LA VEUVE.

Les Hindous, superstitieux et crédules, attribuent toujours à l'influence immédiate d'une divinité ou d'une constellation les malheurs qui les accablent dans le courant de la vie; aussi sont-ils, plus que les peuples de l'Occident, faciles à abattre et résignés à leur sort. S'ils manquent de courage pour lutter contre un destin ennemi, au moins la foi qu'ils ont dans la métempsycose les rend-elle moins sensibles aux maux d'une existence qu'ils regardent comme une première épreuve. Le plus misérable mendiant espère renaître sous la forme d'un puissant et riche nabab; l'homme que de cruelles maladies ont rendu difforme et hideux se console en pensant que son âme entrera un jour dans un corps doué des trente-deux qualités qui constituent dans l'Inde l'idéal de la beauté et de la grâce. C'est ainsi qu'en abandonnant le présent au destin, ils se réservent l'avenir; c'est pour monter d'un rang dans l'échelle des êtres qu'ils s'imposent souvent de rudes pénitences et des expiations insensées. Tout soldat qu'il était, le cipaye Pérumal prenait très au sérieux les pratiques de la religion dans laquelle on l'avait élevé. Tous les lundis, il rendait un culte spécial au *garouda*, bel oiseau de proie de la famille des aigles, qui détruit une grande quantité de reptiles, et que pour cette raison sans doute les brahmanes ont déifié en le surnommant la monture du dieu Vichnou. Dès que le jour commençait à poindre, le cipaye partait à la recherche de l'oiseau garouda, et à peine l'avait-il aperçu, qu'il l'appelait par son nom en agitant ses bras au-dessus de sa tête. L'aigle voltigeait autour du pieux Hindou, et enlevait lestement dans ses serres les petites boulettes de viande que lui jetait son ami. Chaque semaine aussi, le cipaye portait à manger à un grand

singe qui s'était installé depuis de longues années dans la principale pagode de Pondichéry et y recevait les honneurs divins; il représentait aux yeux des brahmanes et du peuple confiant le singe Hanouman, qui dirigea les armées de Râma à la conquête de Ceylan. On conçoit que le quadrumane, si semblable à l'homme, devait trouver place dans le panthéon hindou, ouvert à tous les êtres de la création. Cependant ces actes d'une piété puérile ne rendaient point à Pérumal l'enfant qu'il pleurait et ne lui apportaient aucune consolation. Intérieurement, il s'irritait contre les dieux ingrats, qui acceptaient ses offrandes sans exaucer ses prières. Padmavati, muette et le regard fixe, semblait insensible à ce qui l'entourait. Il n'y avait plus de lien entre les deux époux : pareils à deux voyageurs qui traversent péniblement un désert, ils marchaient côte à côte, sans se rien dire, sous le poids d'une même douleur. Dans le voisinage, chacun les regardait avec pitié et aussi avec un certain effroi. — Ces gens-là, disait-on, ont commis dans une vie antérieure des fautes dont ils portent la peine. — Charitable croyance qui dispense l'homme de prendre part aux souffrances d'autrui et de chercher à y porter remède!

Cependant Padmavati roulait dans sa tête un projet qui l'absorbait depuis longtemps, et dont elle n'osait confier le secret à personne, à son mari moins encore qu'à tout autre : c'était de quitter la maison conjugale et de se mettre à la poursuite de la vieille qui lui avait enlevé son enfant. Une année s'était passée depuis l'époque où elle l'avait rencontrée dans une rue de Pondichéry, un soir qu'elle assistait à la procession de l'idole. Sans aucun doute, les Kouravars ne se trouvaient plus dans les environs de la ville : devaient-ils y revenir jamais? Les chercher à travers tout le pays qui s'étend du golfe du Bengale à Ceylan, c'était une entreprise folle, mais moins folle encore que de les attendre devant le seuil de sa porte.

Quand son plan fut bien arrêté, Padmavati prit le costume d'une veuve : elle se couvrit d'une seule pièce de toile blanche, coupa ses longs cheveux qu'elle se plaisait autrefois à relever en nattes sur le sommet de sa tête, et partit, n'emportant avec elle qu'une ou deux pièces d'argent et la petite image façonnée par le *domben*. Une veuve dans l'Inde, ou, pour parler le langage du pays, une femme qui n'a pas été assez fidèle à son époux pour le suivre dans l'autre monde en se brûlant avec son cadavre sur un bûcher, est vouée au mépris : on la repousse, on la chasse de partout, comme un être dont la présence est d'un funeste augure. Sous ce costume, Padmavati pouvait voyager sans craindre d'être outragée ; la répulsion qu'elle inspirerait devait lui servir de sauvegarde.

Un soir donc, Pérumal trouva sa case vide ; Padmavati était partie. Il n'interrogea point ses voisins pour savoir d'eux ce qu'elle était devenue ; il garda pour lui son chagrin, et répondit à ceux qui le questionnaient avec une curiosité trop pressante, qu'elle était allée en pèlerinage au temple de Jaggernath. Pendant quelques semaines, il conserva l'espérance de la revoir ; quand il approchait de sa cabane, son cœur battait bien fort, car l'absence faisait revivre en lui des sentiments d'affection et de tendresse assoupis depuis longtemps. « Hélas ! se disait-il tristement, j'aimerais encore mieux la voir telle qu'elle était, muette comme une statue, flétrie par la souffrance, que de vivre ainsi solitaire ! Peut-être ai-je été pour elle dur et injuste. Elle est partie ; elle erre dans la forêt, seule, sans appui, sans soutien, poursuivie par une douleur qui l'a rendue folle, parce que j'en ai laissé retomber sur elle tout le poids ! »

Ces reproches, qu'il aurait pu se faire plus tôt, le cipaye se les adressait durant ses factions de nuit, en se promenant de long en large devant sa guérite. Ses camarades, qui d'abord l'avaient raillé, comprirent bientôt

qu'il était sous le coup d'un de ces malheurs réels qui commandent le respect. On le considérait d'ailleurs comme l'un des plus braves soldats de la compagnie et l'un des plus habiles du bataillon dans le maniement des armes. Il possédait à un haut degré la précision de mouvement, l'impassibilité, la patiente résignation, qui sont les qualités distinctives du cipaye : il devint plus encore que par le passé exact à remplir les devoirs de sa profession. Ses chefs, qui l'aimaient, le signalèrent comme ayant des droits à l'avancement, et il ne tarda pas à recevoir solennellement dans une revue les galons de caporal. Combien cette récompense l'eût rendu fier et heureux quelques années plus tôt!

Pendant que son mari faisait un premier pas dans la carrière des honneurs, Padmavati s'enfonçait résolûment dans les pays à moitié sauvages qui occupent le centre de la presqu'île de l'Inde. Elle ne vivait que d'aumônes; quand, après une longue marche, une maison, une chaumière s'offrait à sa vue, elle allait s'asseoir devant la porte, et attendait patiemment qu'on s'aperçût de sa présence. Quelque mère de famille, voyant une femme en habit de veuve arrêtée au seuil de sa demeure, vidait dans les mains de la mendiante une écuelle de riz, comme pour lui dire : Allez plus loin porter le malheur qui vous accompagne! et Padmavati continuait sa route. Les petites pagodes, les *mandabams* ou reposoirs élevés sur le bord des chemins et à tous les carrefours par la piété des fidèles, lui offraient pour la nuit des asiles certains. Parfois aussi elle se glissait dans quelque coin d'un caravanseraï où personne ne prenait garde à elle, et, après le départ des voyageurs, elle disputait aux corneilles les restes du repas abandonnés par eux. Son existence était pénible; ses habits de veuve éloignaient d'elle jusqu'aux enfants. Souvent elle souffrait de la faim, mais au moins n'éprouvait-elle jamais la sensation la plus douloureuse

et la plus décourageante pour l'être oublié du reste du monde, celle du froid. La fraîcheur des nuits reposait ses membres fatigués par une longue marche. Roulée dans la pièce de toile blanche qui l'enveloppait comme un linceul, elle dormait sous les grands arbres, au bord des étangs, dans les ruines des temples, où le petit lézard aimé du voyageur fait entendre son gloussement mystérieux. L'espérance la soutenait, et elle allait toujours. Les *iroulers*, habitants des bois, qui prétendent posséder l'art de charmer les bêtes sauvages, périssent souvent victimes de leur imprudence; cette pauvre femme, qui ne possédait aucune de leurs armes, ni celles du chasseur ni celles de la magie, traversait de dangereuses contrées sans que les tigres se rencontrassent jamais sur son passage. Il y a un Dieu pour les malheurenx.

Depuis six mois que Padmavati voyageait; elle avait fait bien du chemin, quoiqu'elle marchât à petites journées. Il lui semblait que les Kouravars rencontrés par elle aux environs de Madras, puis à Pondichéry, devaient s'être dirigés vers le sud; ce fut donc du côté du Tandjore qu'elle s'achemina, sortant ainsi du territoire de la compagnie pour s'enfoncer dans les pays gouvernés par des princes indigènes. Les États du radja de Tandjore abondent en pagodes renommées qui toutes ont leurs légendes merveilleuses; elles sont devenues des lieux de pèlerinage célèbres dans la presqu'île de l'Inde, et à certaines époques de l'année les dévots s'y rassemblent en grand nombre. Au milieu de ces concours de peuple, dans ces foires improvisées que fréquentent aussi les vagabonds de toute espèce, Padmavati avait des chances de trouver ceux qu'elle cherchait. Cependant elle venait de parcourir sans succès une partie du Tandjore, et arrivait un soir, à demi morte de lassitude, auprès d'un vieux temple abandonné. Au pied de cette ruine, vieille de tant de siècles, s'étendait un étang cou-

blé aux trois quarts, que dominaient de toutes parts des arbres gigantesques. Au centre de la pièce d'eau s'élevaient encore les restes d'un pavillon soutenu par de sveltes colonnes; une douzaine de petits hérons blancs comme la neige s'y reposaient, immobiles sur une patte. Parmi le feuillage des grands arbres roucoulaient des centaines de colombes à gorge bleue; dans ce lieu retiré régnait la paix profonde qui partout environne les ruines. Padmavati se coucha sur le seuil de la pagode, à laquelle conduisait un escalier de larges dalles un peu maltraitées par le temps. Bientôt, la fatigue aidant, elle s'endormit sur ce lit de pierre, et la lune, resplendissante comme un disque argenté, monta dans le ciel. La blanche lumière, qui donnait en plein sur l'entrée du vieux temple, en illuminait les profondeurs, tandis que les arbres voisins, restés dans l'ombre, ne formaient qu'une masse compacte et ténébreuse.

Les gens accoutumés à coucher sur la dure et à camper en plein air, sous la garde des étoiles, ont d'ordinaire le sommeil assez léger. Vers le milieu de la nuit, Padmavati, qui dormait sous le péristyle de l'édifice, fut éveillée par un bruit qu'une oreille moins exercée n'eût point entendu : celui de deux pieds nus marchant sur les dalles de la pagode. Elle se releva précipitamment et voulut fuir, car elle avait eu peur. Cependant, retenue par la curiosité, elle se mit à regarder avec attention le personnage qui était venu, comme elle, demander un asile à cette ruine, et qu'elle n'avait point aperçu. Elle vit un homme de haute taille émerger du point le plus obscur de la voûte et se placer sous la lumière de la lune; là, il ouvrit un panier, et en tira un serpent à lunettes [1] qui se dressa aussitôt sur sa queue en sifflant. L'homme porta rapidement à sa bouche un instrument de musique fait en ma-

1. *Cobra-capello;* il a la tête plate et large, et ses yeux sont entourés de cercles noirs semblables à des lunettes.

nière de calebasse, qui rendait un son aigre et criard, et le serpent, gonflant la peau de sa tête aplatie, sembla marquer la mesure par ses oscillations. Un petit miroir adapté à la partie inférieure de l'instrument, et qui reflétait l'orbe lumineux de la lune, était dirigé devant les yeux du reptile par le jongleur; celui-ci sautait d'un pied sur l'autre tout en soufflant dans son bizarre flageolet, et le serpent, fasciné par la lumière, charmé par l'étrange mélodie, obéissait au rhythme de la musique; il allongeait et comprimait tour à tour ses anneaux roulés en spirale. Il y avait bien dix minutes que le bipède et le reptile exécutaient l'un devant l'autre cette danse fantastique, lorsque Padmavati reconnut dans ce jongleur le *domben* de qui elle tenait le mystérieux amulette qui devait lui faire retrouver son ennemie.

— *Domben!* s'écria-t-elle en s'avançant vers lui, me reconnaissez-vous?

— Non, répondit le jongleur d'une voix mal assurée; je sais bien que la divinité de cette pagode se montre quelquefois aux voyageurs qui passent ici la nuit; mais c'est la première fois que je la vois de mes yeux!
— Et, jetant à terre son instrument, il se prosterna devant la femme aux vêtements de veuve qu'il prenait pour une apparition.

— Une pauvre veuve n'a point droit à tant de salutations, reprit Padmavati. — Et comme le jongleur, à moitié remis de son émoi, s'approchait pour la considérer de plus près : — Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant la petite figure d'argile, voilà l'ouvrage de vos mains; vous savez qui je suis maintenant?

— Eh bien! dit le *domben* avec humeur, avez-vous encore une consultation à me demander? Attendez au moins que je rattrape mon serpent; il s'est enfui et j'aurais du chagrin de le perdre, — un animal à moitié

dressé, un sujet plein d'avenir, qui danse déjà comme une bayadère !

En parlant ainsi, il s'agenouilla au milieu de la pagode, et prononça quelques mots baroques accompagnés de sifflements et de petits cris gutturaux. Le serpent, qui s'était glissé dans une fissure de la muraille, dressa la tête, sembla hésiter un instant à répondre à l'appel du jongleur; puis il rampa lentement sur le sol et se jeta de lui-même dans le panier ouvert pour le recevoir.

— Voyons, dit le *domben* de l'air important d'un devin qui va donner audience à un paysan; parlez !... Votre mari est mort, et vous n'avez pas voulu le suivre sur le bûcher; cela se voit quelquefois. Quand on est jeune, la vie a son prix. Le petit que vous portiez sur vos bras est mort aussi, n'est-ce pas? La pauvre créature était condamnée; aucune conjuration, aucun remède ne pouvait le rappeler à la santé. Et l'autre...

— L'autre ! s'écria Padmavati, où est-il?

— Ah ! c'est là le mystère, reprit le jongleur. Il a parcouru bien des pays depuis qu'on vous l'a volé, et il a été plus près de vous qu'il ne l'est maintenant. — Il prononçait ces paroles à demi-voix, d'un air distrait, et tout en faisant sauter d'une main dans l'autre ses boules de cuivre, puis, s'abandonnant peu à peu à ses instincts de jongleur, il se leva et exécuta ses exercices avec des gestes emphatiques.

— *Domben*, répondez-moi, dit Padmavati, qui écoutait avec une attention religieuse les phrases sorties de la bouche du jongleur, répondez-moi : où est-il?

— Est ce moi qui vous l'ai pris? répliqua sèchement le *domben*. Étais-je donc payé pour le redemander à tous les Kouravars que j'ai rencontrés sur ma route? Je n'appartiens point à cette race de bateleurs, de sauteurs, de danseurs de corde, de vagabonds; moi, je suis *domben*,

et je connais la science des *pambatty* qui savent charmer les serpents... Il termina sa phrase par un de ces cris vibrants et saccadés que les gens de sa caste font entendre dans les rues pour s'annoncer aux passants.

— Voilà une roupie, la dernière qui me reste, répondit Padmavati ; dites-moi, avez-vous vu des Kouravars dans ce pays ?

— Oui, dit le jongleur d'une voix radoucie ; j'en ai vu une belle troupe bien complète. Les enfants entrent dans les maisons pour danser et reconnaître les lieux ; les femmes vendent des paniers et volent ; les hommes font des tours de force et de passe-passe... Est-ce la jambe droite ou la jambe gauche que nous avons piquée ?

— La gauche, répliqua vivement Padmavati ; voyez plutôt !

— En ce cas, retournez sur vos pas ; à trente milles d'ici, vous trouverez un petit village pas plus considérable que celui où je vous ai vue la première fois. Les Kouravars doivent y arriver aujourd'hui ; ils n'y resteront pas longtemps, mais en marchant vite, vous pourrez les y joindre. Cherchez..... et vous verrez si le *domben* a menti !

A ce dernier mot, Padmavati partit comme un trait ; debout sur le seuil de la pagode, le jongleur la vit disparaître sous l'ombre des grands arbres. Quand elle fut hors de vue, il fit sonner la roupie sur l'ongle de son pouce et la glissa dans un pli de son turban en se disant à lui-même : Je ne m'attendais guère à gagner une pièce aussi ronde dans cette pagode abandonnée. Courage, *domben*, en route pour Madras ! Un homme de ta trempe ne doit travailler que dans les grandes villes !

Quand le soleil parut, Padmavati était déjà loin. Elle marchait vite ; pour la première fois, depuis son départ, elle prêtait l'oreille au chant des oiseaux ; il lui semblait que leurs voix la saluaient au passage pour lui annoncer

une bonne nouvelle. L'impatience qu'elle éprouvait d'arriver au terme de ce long pèlerinage soutenait ses forces; mais, vers le soir, lorsqu'elle distingua les touffes de bambous qui signalaient à ses regards le village indiqué par le *domben*, un doute cruel traversa son esprit. Si cet homme s'était joué d'elle? si les Kouravars avaient pris une autre direction? si son enfant était mort? Toutes ces conjectures vinrent l'accabler à la fois; ses jambes tremblèrent, elle fut obligée de faire halte sur le bord du chemin; puis elle s'avança plus lentement, tant elle craignait de se heurter contre une réalité désespérante. Cependant elle allait toujours, et les derniers rayons du soleil éclairèrent les huttes des Kouravars groupées à quelque distance du village dans une savane. Cette nuit lui parut bien longue, car elle la passa sans dormir, en proie à une agitation fébrile. De la *chauderie*[1] où elle s'était retirée, elle entendait le bruit qui se faisait dans le camp des Kouravars, elle voyait briller leurs feux, devant lesquels se dessinaient vaguement des formes humaines.

VI. — LE CAPORAL DES CIPAYES.

En tout pays, la population des campagnes est de bonne heure sur pied, mais dans l'Inde, où le soleil fane si vite tout ce qu'il touche de ses rayons, le bazar s'anime avant l'aurore. Il y avait donc, dès l'aube du jour, un assez grand nombre de cultivateurs et de petits marchands réunis sur la place du village; tous ces gens affairés ou oisifs causaient et trafiquaient, lorsqu'un roulement de tambourin fit dresser toutes les têtes. Des saltimbanques débouchaient en grande pompe sur le bazar, à la satisfaction évidente des campagnards, peu habitués à

1. Caravansérail ouvert à tous les voyageurs.

ce merveilleux spectacle. Personne dans la foule ne dirigeait sur eux des regards plus attentifs et plus perçants que Padmavati. Blottie au pied d'un arbre, cachée sous son vêtement de veuve, elle cherchait à distinguer tous les sujets de cette troupe de bateleurs qu'un cercle de spectateurs ébahis entourait de toutes parts. Se faufiler dans leurs rangs était chose impossible; on l'eût repoussée. Elle se leva cependant, et, par-dessus les têtes qui lui faisaient obstacle, elle vit s'élever une longue tige de bambou sur l'extrémité de laquelle pirouettait un enfant. La pointe inférieure du bambou reposait sur le front d'un Kouravar, qui la maintenait en équilibre et se promenait triomphalement à droite et à gauche. A un signal donné, l'enfant cessa de tourner, envoya de ses petites mains des baisers à la foule, et une secousse imprimée au bambou le fit tomber debout sur l'épaule du bateleur, qui le montra aux assistants. Le petit baladin fut vivement applaudi: chacun voulait le regarder de près. De son côté, Padmavati fixait ses yeux sur lui; il n'avait point les traits de la race maudite des Kouravars, sa peau était moins noire, sa chevelure plus fine. Emportée par un élan irrésistible, elle se jette dans la foule; une vieille marchande de paniers la heurte au passage. Cette vieille, qui faisait partie de la troupe des Kouravars, traînait une jambe malade enveloppée de guenilles.

— Je a tiens, je la tiens, s'écrie Padmavati en s'accrochant à elle; rends-le-moi! rends-moi mon enfant!

Et sa main crispée serrait comme un étau le bras de la Kouravar. Cette scène imprévue avait jeté du trouble parmi les spectateurs. — Braves gens, disait la vieille, ayez pitié d'une pauvre marchande de paniers qui n'a fait de mal à personne. Cette femme est folle, voyez-vous? Je ne sais ce qu'elle me veut.

— Elle m'a volé mon enfant pour en faire un sauteur, un Kouravar! criait Padmavati; c'est lui qu'ils font pi-

rouetter comme une marionnette sur la pointe d'un bambou. Qu'elle me rende mon enfant et je la lâche. Tenez, voilà son image ? Regardez si cette poupée d'argile n'a pas la jambe percée de mille coups d'épingle...

— Ah ! la vilaine veuve ! répétait la vieille ; ah ! quelle honte pour une femme de survivre à son mari et de rester seule en ce monde à traîner dans le mépris quelques jours misérables !

Mais la figurine d'argile avait fait sur l'assemblée une impression profonde. Aux yeux de cette population crédule, c'était là un témoignage en faveur de la veuve et une preuve irrécusable de la culpabilité de la marchande de paniers. Pendant ces débats, les Kouravars, qui se doutaient de quelque mésaventure et ne pouvaient continuer leur spectacle devant un parterre distrait par un accident inattendu, envoyèrent en reconnaissance le petit sauteur qui venait d'obtenir un si brillant succès. Il passa entre les jambes des spectateurs et arriva sur le lieu de la dispute le plus doucement qu'il put. Padmavati, lâchant la vieille, le saisit à deux bras, le pressa sur son cœur et fondit en larmes. Les gens qui l'entouraient se reculèrent instinctivement comme pour ne pas la gêner dans ce premier moment d'expansion.

— Ne craignez rien, dit Padmavati en levant les yeux d'un air de triomphe, je ne suis point ce que vous croyez : j'ai pris ce costume pour me garantir des outrages auxquels je m'exposais en courant seule le pays ; je n'en ai plus besoin maintenant. Qui ne respecterait une mère voyageant avec son enfant dans ses bras ?

Elle contemplait avec ravissement à travers ses pleurs ce fils tant regretté, et s'étonnait de le trouver si vif et si robuste. Les commères accourues au bruit de l'événement entouraient de soins sympathiques la femme inconnue dont elles se détournaient quelques iminutes auparavant. Chacune d'elles brûlait du désir d'entendre de sa

bouche le récit de ses souffrances et de ses aventures.

Ce n'était pas sans recevoir bien des coups et des bourrades que le pauvre petit avait appris à pirouetter sur l'extrémité d'un bambou; le sourire qu'il prodiguait au public durant ce périlleux exercice était le fruit de beaucoup de larmes : il trouva donc bien douces les caresses de sa vraie mère. Quant à la vieille qui passait pour son aïeule, elle aurait encouru un châtiment sévère, si son méfait eût été constaté sur le territoire de la compagnie. Le chef du village se contenta de la mettre au piquet durant toute une journée, la laissant ainsi exposée aux railleries de la population et aux ardeurs d'un soleil dévorant. On parla de la fouetter; mais on lui fit grâce de ce surcroît de peine en considération de la plaie mal fermée qu'elle portait à la jambe gauche : cette blessure provenait de la morsure d'un chien qui avait attaqué la vieille dans une de ses expéditions nocturnes.

Quinze jours après cette mémorable rencontre, Padmavati rentrait à Pondichéry. Elle n'alla point directement rejoindre le père de son enfant; il lui fallait, à la suite de tant d'humiliations, un triomphe complet. Une de ses amies lui prêta des vêtements pareils à ceux qu'elle portait dans des temps plus heureux; elle couvrit son enfant d'une tunique d'indienne, lui attacha au cou un collier de corail et le coiffa d'un bonnet de mousseline à paillettes d'or, sous lequel ses cheveux se relevaient en boucles gracieuses. Cette toilette achevée, elle gagna l'esplanade où les cipayes faisaient l'exercice. La compagnie de grenadiers à laquelle appartenait Pérumal manœuvrait entière et sur deux rangs. Padmavati la reconnut de bien loin et la montra du doigt à l'enfant, qui battit des mains en voyant l'éclat des uniformes et le reflet du soleil sur les baïonnettes. Tournant alors derrière les arbres, l'heureuse mère dépassa le front de la compagnie. Pérumal n'occupait pas sa place accoutu-

mée : en sa qualité de caporal, il se tenait au centre de la ligne. Il fallut donc quelque temps à Padmavati pour l'y découvrir. Quand elle fut certaine que c'était bien lui, elle dit à l'enfant : — Tu vois ce beau soldat qui a sur les bras deux barres rouges? Va droit à lui, prends-lui les mains, appelle-le ton père bien haut, pour que tous ses camarades t'entendent.

L'enfant obéit; il courut en sautant, ne s'émut point de la voix de l'officier qui lui criait : — Arrière ! — et, d'un bond rapide, comme s'il se fût agi de grimper à la pointe du bambou, il s'élança au cou du cipaye.

— Caporal, dit l'officier, que veut dire cette plaisanterie?

— Ma foi, mon capitaine, je n'en sais rien, répondit naïvement le cipaye; ce petit m'a pris d'assaut avant que j'aie eu le temps de me reconnaître.

Pérumal se remettait au port d'armes; mais l'enfant, qu'il venait de déposer à terre, lui prenait les mains, l'appelait son père et s'obstinait à demeurer près de lui. Dans les rangs de la compagnie régnait un silence absolu : les cipayes regardaient avec étonnement cette petite scène, à laquelle ils ne comprenaient rien.

— Mon capitaine, reprit le caporal embarrassé et visiblement ému, je n'avais qu'un enfant... je l'ai enterré de mes propres mains. Ma femme est devenue folle, et je ne sais où elle est... Foi de cipaye, je n'entends rien à tout ceci...

Il se tut; Padmavati, qui était là debout devant lui, découvrit son visage. La fatigue d'une longue et pénible pérégrination se peignait sur ses traits amaigris; la douleur avait terni l'éclat de sa peau brune et transparente, mais une indicible joie animait sa physionomie expressive. Elle lançait sur son mari des regards rayonnants et passionnés. Cette jeune mère longtemps éprouvée, qui allait reconquérir l'affection de son mari et lui rendre un

fils tant pleuré, s'épanouissait de nouveau au bonheur et à l'espérance.

— Pérumal, dit-elle enfin en s'avançant vers celui–ci, souviens-toi de mes paroles : « Je t'avouerai tout, et tu me pardonneras, parce que je te le ramènerai. » Embrasse-le donc, c'est notre enfant. Padmavati a bien souffert, mais jamais elle n'a été folle.

— Allons, mon brave, sors des rangs, dit l'officier; ton fusil s'échappe de tes mains, et tes jambes tremblent sous toi. Tu m'expliqueras ce mystère un autre jour; va! — Grenadiers, garde à vous!

Tandis que la compagnie de grenadiers reprenait le cours de ses exercices, un instant interrompu, Pérumal regagnait sa demeure. Sa femme le suivait à quelques pas de distance par respect; le caporal donnait la main à l'enfant. Ils se regardaient l'un l'autre avec attendrissement et surprise, mais aussi avec une entière confiance. Dans le cœur du grand soldat, comme dans celui du petit bambin, parlait ce sentiment que Cervantes a si justement appelé la *fuerza de la sangre*, la force du sang.

Cet enfant venait de passer plus de deux ans en assez mauvaise compagnie; il en avait quatre. Sa mère proposa de le faire élever par les prêtres français de la mission, et Pérumal y consentit. Il était trop content de trouver une occasion de plaire à Padmavati; les Hindous, d'ailleurs, ne sont pas fâchés de jouer pièce aux divinités qu'ils ont le plus fatiguées de leurs prières, quand celles-ci ne les ont point exaucés. — Après tout, disait-il, je veux bien qu'il soit chrétien; mes dieux ne se sont point donné la peine de me le rendre, et je ne les en remercierai pas! C'est toi qui me l'as ramené.

Plus d'une fois, le petit Hindou troubla par ses espiègleries la classe où d'autres enfants de son âge écoutaient avec docilité et attention les enseignements des prêtres catholiques : les mauvais tours que lui avaient

appris les Kouravars ne pouvaient tout de suite sortir de sa mémoire. Bientôt cependant, son bon naturel reprenant le dessus, il se montra digne de ses nouveaux maîtres. Quand j'ai connu le fils de Pérumal, — il y a dix ans bientôt, — il parlait couramment le français, le tamoul, le télinga, et savait assez d'anglais pour se faire comprendre; je doute que les brahmanes lui en eussent appris davantage. Les missionnaires, en le baptisant, lui ont donné le nom de René, *Renatus*, parce que son père l'avait longtemps cru mort. Vêtu de la blanche robe de lin, comme l'enfant de chœur dont la douce voix avait si vivement impressionné sa mère, il chante aux offices et porte, les jours de grande fête, un beau chandelier d'argent devant l'évêque.

Quant au cipaye Pérumal, qui se désolait de n'avoir pas de postérité, il est parfaitement rassuré sur ce point. Outre celui que la Providence lui a rendu, il comptait, lorsque je le vis, une demi-douzaine de charmants enfants bien noirs, mais alertes, dispos et heureux de s'épanouir sous le beau ciel de l'Asie.

FIN.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cᵒ, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LES

NUITS PARISIENNES

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18 :

LES NUITS ANGLAISES. . . . . 1 vol.

LES NUITS ITALIENNES. . . . . 1 vol.

LES NUITS D'ORIENT . . . . 1 vol.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LES

NUITS PARISIENNES

PAR

MÉRY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis.*

1855

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA SIESTE

LA SIESTE

L'hôtellerie de madame Hombert était fort renommée à Florence en 1836. Elle avait une succursale à la campagne; les voyageurs qui se logeaient en ville, à *Porta Rossa*, près du pont de la Trinité, avaient le droit, en payant, d'habiter le château rural.

Comme bien d'autres, je me suis donné cette excursion pastorale dans les paysages où peignit Giotto, où Dante a pensé, où Mazaccio a aimé, où Alfieri a chanté.

Nous étions tous riches alors; les poëtes voyageaient en financiers, ce qui vexait beaucoup les financiers, trop amoureux de leurs priviléges. Aussi se sont-ils vengés en boule-

versant tout dans la politique des crises ministérielles, en 1846.

En France, les hommes d'État veulent qu'on ne s'occupe que d'eux; il y eut un moment où on ne parlait que littérature, musique, romans, beaux-arts.

L'intelligence dominait tout.

On ne parlait plus des hommes d'État : ils trouvèrent cela étrange, et ils allumèrent toutes sortes de brûlots et de feux grégeois, pour se faire remarquer.

On les remarqua trop; ils disparurent dans l'ouragan de février, et aujourd'hui ils se plaignent, ces graves étourdis.

Nous étions donc plusieurs artistes au château de madame Hombert, et nous passions des heures charmantes, couchés sous des hêtres touffus, en aspirant cette douce atmosphère que l'Arno apporte du val d'Empoli.

Ces loisirs nous coûtaient fort cher; mon hêtre touffu me coûtait dix louis par mois; le berger Tityre ne payait pas le sien à ce prix.

J'avais aussi une chambre nommée en anglais pudique *bed-room*, dont le loyer était fabuleux pour un poëte. Il est vrai que cette chambre était délicieuse : on apercevait de son balcon les hauteurs de San-Miniato, la villa Strozzi, et une arête des Apennins tout écartelée de verdure sombre, et d'éblouissante aridité.

A l'heure où le démon langoureux de midi conseille la sieste italienne, je payais mon tribut d'indolence matinale à ce beau pays, et je cueillais les pavots du Morphée diurne sur l'étoffe d'un divan, car le lit de gazon était trop brûlant, à cette heure, sous le hêtre virgilien.

L'oreiller de ce divan de sieste était en velours et tout brodé de caractères ornés comme des arabesques ; quatre crépines d'or le décoraient aux angles ; il était doux aux tempes comme un petit nuage d'édredon.

Cet oreiller ne paraissait pas appartenir à ce divan. Les deux styles de broderie étaient l'un à l'autre étrangers. Deux artistes avaient passé par là.

Je me souviendrai toujours de mon premier réveil après ma première sieste, faite sur ce lit de midi.

La croisée de ma chambre, toute grande ouverte, me laissait voir, dans un lointain d'azur et d'or, le campanile de Giotto, le dôme d'Arnolphe, et la tour du Palais-Vieux. Mille souvenirs confus se pressaient à la fois dans mon cerveau.

Je voulus m'abandonner, en me réveillant, aux rêveries florentines que ce tableau m'inspirait, mais ce fut impossible. Il n'y avait dans mon esprit de place que pour un rêve étrange que ma sieste m'avait laissé comme un héritage vaporeux.

Il me faudrait écrire des volumes, et demander mille chefs-d'œuvre à tous ces grands artistes dont notre siècle est si fier, s'il me fallait conter et illustrer ce rêve ; je me con tente de l'indiquer en raccourci.

Il me semblait que j'assistais à une fête de harem ; mais quelle fête ! quel harem !

Le Caucase et la Géorgie, ces deux mines de belles femmes, avaient amoncelé tous leurs trésors dans une immense galerie orientale, où les colonnettes de bois de santal se perpétuaient à l'infini, avec des torsades de rosiers en fleurs. Auprès de cette exhibition d'odalisques, le harem biblique de Salomon était bien pâle et bien indigent.

Toutes ces femmes dansaient des pas espagnols, au son d'une musique, qui n'est écrite que sur la partition des rêves, et dont Rossini se souvient seul en s'éveillant.

Il n'y avait pas l'ombre d'un homme, ce qui ne gâtait rien à l'affaire ; il n'y avait probablement que moi, et j'avais le bonheur de ne pas me voir.

Une lumière douce qui ne venait pas des astres de la nuit et du jour, une lumière élyséenne éclairait cette armée de Vénus de Milo, dansant comme les nymphes du Guadalquivir.

Des milliers d'ogives de fleurs laissaient entrevoir, par leurs éclaircies, toutes les merveilles végétales des jardins d'Alcine, de Calypso et des Hespérides ; des rotondes de marbre, voilées de grands myrtes ; des cascades d'eau vive ; des fontaines à conques ; des colonnades de porphyre, des lacs verdis par leurs arbres, où nageaient des Néréides, et laissant flotter, comme des rames, leurs longues tresses de cheveux blonds et noirs.

Ce tableau était, je vous assure, plus agréable à voir qu'une séance de la Chambre des représentants, même ornée de M. Dupin.

Quand on a fait un pareil rêve, on s'entretient longtemps avec lui au réveil. C'est ce que je fis. — Mon entretien menaçait de durer toujours quand la cloche du dîner l'interrompit.

Je n'eus alors d'autre ressource que de le raconter, avec la permission de mes convives. En l'abrégeant, ce récit dura cinq heures, et le lendemain, on fut assez obligeant pour m'en demander une seconde édition, qui en dura dix, toujours en abrégeant.

La sieste du lendemain et des autres midis me donna de nouveaux rêves, et toujours dans le style oriental, qui est le vrai et le sublime style, à mon avis.

Le *qu'il mourût* de Corneille ne vaut pas un madrigal de Salomon à la Sulamite.

Après quinze jours, quinze siestes, et quinze rêves obstinément orientaux ou efféminés, ce qui est synonyme, je me mis à réfléchir sur la nature de ces choses, comme le poëte Lucrèce. Cela me parut fort extraordinaire, et je rangeai les rêves de mes siestes dans la catégorie des problèmes d'Euclide. Je voulais donc en avoir le mot.

Un jour, en sortant d'un songe où j'avais vu Bethsabée dans ses jardins, au point de vue du roi David, je pris le coussin de velours, encore tiède de mes tempes, et je considérai avec attention les caractères arabes dont il était émaillé.

C'était de l'hébreu pour moi, ou des hiéroglyphes pour un Bédouin.

Cependant cette inspection me donna une idée.

Je descendis chez madame Hombert, en murmurant le plus admirable des vers du plus grand des poëtes. *Heureux qui a pu connaître les causes des choses* (1) !

Madame Hombert dormait selon l'usage italien.

Cependant elle eut la bonté de se réveiller au fracas des bottes de 1836, et voyant, avec sagacité, sur ma figure, une ride qui ressemblait à un point d'interrogation, elle croisa les bras, et attendit.

(1) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*

(VIRGILE.)

— Madame, lui dis-je, vous avez, dans votre château, une chambre d'un prix inestimable...

— Vous venez me demander une diminution? me dit-elle en m'interrompant.

— Au contraire, répondis-je; je viens vous prier d'augmenter mon loyer, parce que je crains d'être exproprié par quelque Anglais millionnaire au premier jour.

Madame Hombert me regardait toujours. Je continuai :

— Mais comme les Anglais millionnaires se sont mis, maintenant, sur le pied de marchander en Italie, je ne craindrais pas d'être dépossédé, si vous êtes assez bonne pour augmenter mon loyer mensuel de cent francs.

— Si cela vous oblige, — me dit madame Hombert en riant, — il n'est sorte de sacrifice de ce genre que je ne puisse faire pour vous; mais respectez mon scrupule et ne me poussez pas à bout. Je vous laisse votre chambre au même prix, et je ne vous en déposséderai pas, dussé-je me brouiller avec tous les lords qui viennent chez moi.

— Madame, — lui dis-je, en m'inclinant de reconnaissance — vous me traitez en compatriote, et j'en suis touché... Veuillez bien maintenant me dire si vous avez acheté à Florence le mobilier de ma chambre n° 8?

— Oui, monsieur... il y a pourtant quelques meubles qui viennent de la grande boutique, ou pour mieux dire, du bazar de Micali, à Livourne.

— Et votre divan, d'où vient-il?

— De Tomaso Bartolini.

— Un tapissier florentin?

— Oui, monsieur.

— Qui n'a jamais voyagé?

— Je ne crois pas qu'il ait voyagé. Les Florentins ne voyagent pas.

— Au fait, madame, ils ont raison. Pourquoi voyageraient-ils? Voyager, c'est critiquer sa ville natale.

— Pardon, monsieur, — me dit madame Hombert d'un air soucieux, — vous me faites là des questions qui ont un air singulier...

— Oh! madame, excusez-moi... je suis ainsi fait... en voyage, je fais toujours des questions étranges; c'est une habitude... j'ai dix articles à écrire pour la *Revue de Paris*.

— C'est différent, monsieur, mais je ne vous comprends pas davantage, et je vous affirme que vos questions vont faire beaucoup travailler mon esprit.

— Alors, madame, je ne veux pas vous donner légèrement des soucis, et vous me permettrez de continuer mes demandes, afin que nous puissions arriver à la vérité, en nous éclairant mutuellement.

— Demandez, monsieur, je vous répondrai, si je puis.

— Vous avez au n° 8 un coussin de velours chargé de caractères arabes, etc...

— Oui, — dit-elle en m'interrompant avec vivacité. — Oui, je ne vous ai pas parlé de ce coussin...il n'est pas acheté à Forence, ni à Livourne.

— Et d'où vient-il, madame, ce coussin?

— C'est Reschid-Pacha qui me l'a donné, l'ami intime du sultan.

— Oh! madame! ceci commence à s'éclaircir un peu! c'est le cadeau d'un pacha?

— Oui, monsieur; cet excellent Turc était lié avec M. Belloc, et c'est M. Belloc qui m'a procuré ce locataire. Reschid a logé six semaines dans ce château, et, en partant, il m'a fait plusieurs cadeaux... Vous savez que les Turcs ont la manie de donner des présents...

— Excellente manie, madame; mais peu contagieuse.

—Malheureusement, monsieur... il m'a donné un échiquier chinois, un tapis de Smyrne, une paire de babouches d'odalisque, et ce coussin de velours.

— Vous êtes bien sûre, madame, que ce coussin a fait partie des présents?

— Très-sûre, monsieur... et en voici la preuve... Le pacha me dit, en italien... il parle l'italien comme un Grec de Corfou... il me dit que le Grand Seigneur lui avait donné ce coussin, tiré des appartements secrets du harem.

— Que Mahomet soit béni, madame! voilà au moins une explication?

— Quelle explication vous ai-je donnée, sans le savoir, monsieur?

— Une explication très-satisfaisante, madame, et je ne veux pas en savoir davantage; je suis fixé.

— Mais je ne suis pas fixée, moi, monsieur.

— C'est juste, madame; veuillez bien m'écouter encore un instant.

Alors, je racontai à madame Hombert la fabuleuse histoire de mes rêves de sieste, et je n'eus pas de peine à lui prouver, comme je venais de me le prouver à moi-même, que cette série orientale de songes avait sa source inépuisable dans le coussin tiré du harem du Grand Seigneur.

— C'est superbe d'absurdité ! — me dit madame Hombert, de l'air d'une femme d'esprit qui croit fermement aux choses incroyables.

— Vous voyez donc alors que c'est vrai, — lui dis-je avec une certaine candeur.

— Comment donc, monsieur! mais je n'y mets pas l'ombre du doute; je suis d'ailleurs intéressée, comme propriétaire du coussin, à croire, et surtout à faire croire aux vertus de ce présent oriental... Je trouverai sans doute un Anglais millionnaire, qui...

— Ah ! madame, permettez-moi de vous interrompre sur cet Anglais-là... Voilà maintenant où commence l'erreur : vous feriez dormir, en détail, toute la Chambre Haute sur ce coussin, et vous n'en obtiendriez pas le moindre rêve oriental...

— Vous croyez, monsieur?...

— Si je le crois, madame !... Si la chaleur aujourd'hui n'était pas si accablante, et si vous n'étiez pas une femme d'esprit, je vous développerais tout un système complet de métaphysique sur les rêves, et les affinités psychologiques des individus...

— Ah ! mon Dieu! vous me faites trembler!

— N'ayez pas peur, madame, vous en serez quitte pour le titre d'un chapitre ennuyeux que je ne parlerai pas... Il y a des émanations mystérieuses enfermées dans certaines étoffes magnétiques qui se mettent très-bien en rapport avec des organisations nerveuses, et...

— Monsieur ! — s'écria madame Hombert d'un ton d'effroi, — est-ce que vous allez me donner le chapitre?

— Non; c'est toujours le titre, et puisque cela vous cause tant de peur, je m'arrête là...

— Arrêtez-vous là, vous avez raison, monsieur... Est-ce qu'on explique ces choses!... folie! Quand on les explique, on ne les comprend plus. Laissons-les dans leur vague mystère, dans leurs ténèbres plus claires pour nous que le jour. Voilà, monsieur, comment la métaphysique gâte et obscurcit tout. Moi, monsieur, à quinze ans, je comprenais tous les phénomènes de la nature; à dix-huit ans, j'épousai M. Hombert, qui était métaphysicien; il voulut tout m'expliquer, et je ne compris plus rien. Il y a, dans certaines intelligences, une perception délicate de ces choses qui tient lieu de toute science. Ainsi, je devine très-bien les mystères de mon coussin oriental, et vous avez bien raison, monsieur, de me dire que jamais ce velours ne donnera un rêve à une organisation d'Anglais.

— Alors, madame, lui dis-je, ne parlons de cela, je vous prie, à personne, et surtout à aucun membre de la Chambre Haute. Gardons ces mystères pour nous, et soyons-en heureux égoïstement.

— Oui, éloignons les profanes de ce coussin.

— Madame, je comptais quitter votre château la semaine prochaine; mais, à cause de ce coussin, je retarderai mon départ pour Rome; voudrez-vous bien prolonger mon bail, au moins d'un bon mois?

— D'un an, monsieur, si vous voulez.

— Hélas! madame, c'est impossible! la France ne nous donne pas des congés d'un an; mais je profiterai bien de ce

mois. Mes siestes ne finiront qu'à la nuit, et je veillerai le jour jusqu'à midi.

En ce moment, plusieurs Anglais, très-graves, entrèrent pour accrocher leurs clefs à des clous, et échanger, avec madame Hombert, quelques phrases en italien d'Édimbourg.

Je saluai la maîtresse du château, en lui lançant un signe d'intelligence, et je fus m'asseoir et fumer un cigare sous les vieux pins où Dante et Michel-Ange ne fumèrent jamais, les malheureux.

En fait de mystère, madame Hombert avait raison, l'ignorance est la vraie science ; n'expliquons rien, devinons.

Au reste, s'il fallait tout expliquer dans ce monde inexplicable, notre vie se passerait aux pieds des sphinx de l'Égypte. Ils étaient de vrais sages, les sages du Nil; les autres sages sont des fous.

Leurs sculpteurs avaient posé partout ces lourdes figures de monstres accroupis; on ne faisait pas un pas sans se trouver face à face avec un sphinx, comme on ne peut aussi faire un pas sans se heurter contre un mystère de la nature. Alors, le sage, placé entre le mystère et le sphinx, voyait une bouche de granit, et il s'en allait dans quelque oasis cueillir les fruits du palmier, les fleurs du jardin, les heures de l'amour. Quel sage !

Elle a été fort longue la série des rêves issus du coussin efféminé de madame Hombert, mais tous ne peuvent être contés, à cause de leur diffusion et de leur incohérence. Il faut du bon sens même dans les songes.

Il en est de la vie comme du coussin de la villa Florentine. Heureux ceux qui, en regardant en arrière, trouvent des

souvenirs et peuvent ainsi charmer ces longues heures que l'homme est sans cesse obligé de passer en tête à tête avec lui-même ! Les mirages de notre existence passée ressemblent toujours à des rêves, et, plus fortuné que le reste des hommes, l'écrivain peut les traduire avec sa plume, comme un peintre avec son pinceau.

Ainsi fais-je aujourd'hui.

Tous les tableaux de cette galerie du Sommeil ne participent de la nature vagabonde du rêve que par le côté idéal, on peut les comprendre sans efforts et sans commentaires; quelquefois même ils n'ont que trop de réalité. Les rêves sortis par la porte d'Ebène ne sont pas toujours aussi clairs. L'Apocalypse n'a jamais eu beaucoup de succès, quoique écrite dans les splendides rayons de l'île de Pathmos, avec la plume d'un aigle et le génie d'un saint; et pourtant l'Apocalypse ne manque pas de clarté pour ceux qui lisent avec les yeux de l'âme. En attendant, il nous faut écrire pour tout le monde, et notamment pour ceux qui lisent avec les yeux du corps. C'est pourquoi nous puisons dans la galerie du passé.

Il doit être permis au narrateur de corriger parfois les incohérences du souvenir, avec des soudures, des phrases auxiliaires et des traits d'union.

Mieux vaut même mentir quelquefois, au milieu d'un songe, pourvu que ce supplément de l'imagination réveillée rende le texte plus limpide. C'est ce qui nous arrivera quelquefois.



SIMPLE HISTOIRE

SIMPLE HISTOIRE

Paris n'était plus dans Paris, ce qui est un lieu commun; Paris avait enjambé les Alpes, Paris se rajeunissait dans le doux pays toscan.

Vous savez ce qu'il faut entendre par le Paris dont je parle; il s'agit des poëtes, des femmes, des millionnaires, des artistes et des rêveurs. Ce Paris s'abat de temps en temps sur une ville, sise à dix jours de distance du boulevard des Italiens, et il a l'air d'y être comme chez lui. N'a-t-il pas posé son empreinte partout?

Cela se passait vers la fin de l'automne de 1837 : on s'occupait beaucoup alors à Florence d'un jeune Anglais, nommé Williams Brown, nouvellement arrivé de Londres. Lord

Williams Brown avait vingt ans, vingt-cinq mille guinées de revenu, une figure charmante, de l'esprit et le spleen. Sa calèche était noire, ses cheveux étaient noirs, sa livrée était noire, son visage était pâle et triste. On le voyait tous les soirs au quai de l'Arno ou sous les arbres verts des caschines, nonchalamment étendu sur les coussins de sa voiture, passant, distrait et mélancolique, au milieu des femmes qui l'admiraient et qu'il ne voyait pas. Dans les salons de Florence, où nulle prévenance n'avait pu l'attirer, on l'avait surnommé Tristan le Voyageur. Les femmes se demandaient avec inquiétude quelle grande douleur avait frappé déjà cet enfant de vingt ans ; elles eussent toutes payé de leur bonheur le bonheur de le consoler. Disons en passant que ce bonheur n'eût pas coûté bien cher à quelques-unes.

Un soir, c'était fête à la villa Catalani ; un grand nombre d'invitations avaient été envoyées à chaque ambassade, avec le droit d'en disposer en faveur des étrangers d'élite qui se trouvaient alors à Florence ; lord Williams Brown ne fut point oublié.

Séduit par la réputation de la signora Catalani que toutes les capitales de l'Europe avaient si longtemps applaudie, et qui, retirée dans sa gloire, ne chantait plus qu'en famille, lord Williams résolut de renoncer pour une nuit à ses habitudes de rêverie et à ses goûts de solitude, et vers le soir du jour indiqué, sa calèche se dirigea vers la villa de la célèbre cantatrice.

Il pouvait être onze heures de la nuit ; la nuit était pure et sereine ; les étoiles brillaient au ciel ; les lucioles, étoiles de la terre, brillaient à travers le feuillage ; la lune, heureuse et

calme, enveloppait d'un réseau d'argent les palais de la belle Florence. On dansait sur les marbres de la villa, la foule se pressait dans les salons ; on s'égarait, à deux, sous les tulipiers du jardin embaumé ; chaque nation était représentée, chaque visage avait là son type particulier, chaque langage son accent original. La figure blanche et diaphane d'un Anglais à la taille flexible, glissait sous les orangers près de la Romaine au teint bruni ; la langue florentine, cette langue qui semble avoir été inventée par les enfants et par les femmes, mêlait ses gazouillements au murmure confus de vingt idiomes étrangers : tel est le caractère distinctif de toutes les fêtes de Florence, qui sont, à vrai dire, des fêtes européennes.

Onze heures sonnèrent donc dans la plaine; à la tour du palais du grand-duc, lorsque tout à coup cette foule, frappée comme d'une commotion électrique, tressaillit et vint toute entière dans le même salon. Toutes les bouches répétaient le même nom ; tous les regards cherchaient le même but :

— Williams Brown, Tristan le Voyageur !

Jeune, beau, mince, gracieux et charmant sous son costume sombre et sévère, lord Williams s'inclina gravement devant la signora Catalani ; puis, traversant d'un air triste et distrait la foule qui s'ouvrit devant lui, il alla dans l'embrasure d'une croisée, contempler, en rêvant, Florence, qui dormait au pied de ses collines.

— Qu'est-ce donc que ce lord Williams Brown?

— Un homme qui a vingt-cinq mille guinées de rente, dit un banquier.

— Un sot ou un fou, dit un vieux garçon qui avait du ventre et qui faisait encore la cour aux femmes.

— Un excellent parti, dit une douairière qui promenait depuis huit ans sa fille sans pouvoir lui trouver un mari.

— Un poëte, dit une femme qui faisait des vers.

— Child-Harold, dit un beau jeune homme qui avait tout pris de Byron, excepté le génie.

— Lara, dit une jeune Vénitienne qui eût volontiers échangée sa robe de gaze contre le vêtement d'un page.

— Pourquoi si triste et si sombre?

— Il a peut-être une gastrite, dit un médecin.

— On assure que sa fortune lui est illégalement acquise, dit un avocat.

— Ce jeune homme a commis un grand crime, dit une femme qui lisait encore les romans d'Anne Radcliffe.

— Sa maîtresse l'a trompé, dit une femme de trente-six ans qui devait s'y connaître.

— Il lit peut-être vos romans comiques, dit en souriant un poëte élégiaque à un romancier moderne.

— Ou peut-être il n'a jamais lu vos élégies, répondit le romancier au poëte.

— Oui, madame, disait Williams Brown à madame Catalani qui s'était approchée du mélancolique jeune homme, et qui l'avait bientôt captivé par sa grâce et sa bonté charmante; oui, madame, malheureux et triste! J'ai vainement cherché dans les voyages quelque distraction à ma douleur : je la sens là, aussi vive et aussi profonde que jamais.

— Mais, monsieur, à votre âge, il n'est pas de maux irréparables, dit madame Catalani en prenant la main du jeune homme.

— Les morts ne reviennent pas, madame ; la tombe ne nous rend pas ce qu'elle nous a ravi une fois.

— Sans doute, il est cruel de perdre un objet aimé, mais un premier amour ne remplit pas toute la vie, et la destinée vous en réserve bien d'autres, ajouta madame Catalani en souriant doucement.

— La destinée ne nous donne qu'une mère, madame, et et c'est la mienne que je pleure, répondit gravement lord Brown.

Madame Catalani entraîna lord Williams dans le jardin, et lorsqu'ils eurent gagné une allée déserte et silencieuse, le jeune Anglais raconta d'une manière touchante la tendresse passionnée et romanesque qu'il avait vouée, dès son enfance, à la mère qui l'avait élevée. Lady Brown, mariée à seize ans, veuve à dix-sept, avait concentré tout son amour sur le seul enfant qu'elle avait eu de son mariage. Jeune, belle, courtisée par les grands d'Angleterre pour sa beauté, pour son rang et pour sa fortune, elle avait sacrifié toutes les joies et toutes les vanités du monde à cet enfant de son premier et de son seul amour. Retirée avec lui dans son château, elle l'avait élevé elle-même, elle avait disputé son enfance à tous les soins étrangers qui veillent généralement sur les nôtres, et lord Williams, en grandissant près de cette femme, jeune encore, belle, tendre, assidue, parée de toutes les grâces de l'esprit, de toutes celles d'une vertu indulgente et bonne, lui avait voué un sentiment d'affection passionnée qui n'avait jamais laissé place en son cœur aux besoins d'une affection étrangère. Williams raconta tout ceci avec charme, avec entraînement, et lorsqu'il vint à dire le dernier instant de cette

femme, son cœur devint gros et ses yeux fondirent en larmes. Madame Catalani comprit et respecta cette douleur, et ses pleurs coulèrent plus d'une fois durant ce récit.

Tous les deux se rapprochaient du salon, lorsque tout à coup, sur la terrasse, madame Catalani quitta brusquement lord Brown et alla droit vers une femme qui se promenait seule et pensive ; elle l'embrassa avec effusion; puis, se retournant vers Williams :

— *Cara,* dit-elle à son amie, je vous présente un de vos compatriotes, lord Williams Brown ; — et s'adressant à lord Williams — milady Lasley, lui dit-elle.

Lady Lasley prononça quelques paroles ; le son de sa voix fit tressaillir Brown. Tremblant, éperdu, il leva les yeux vers elle, et lorsqu'à la clarté de la lune il eut aperçu le visage de sa compatriote étonnée, il poussa un cri et s'évanouit.

Il ne fut bruit, durant les dernières heures de la fête, que de l'évanouissement de lord Brown en présence de lady Lasley, et ce nouvel incident ne contribua pas peu à jeter sur le romanesque voyageur un nouvel intérêt et un nouveau mystère. Vainement madame Catalani voulut expliquer à la foule qui l'interrogeait avec une ardente curiosité, l'évanouissement de sir Williams, par l'émotion que le récit de la mort d'une mère adorée avait réveillée dans le cœur de ce jeune homme, la foule s'obstina à penser que la douleur de lord Brown était de race moins pure, et l'on crut généralement que lady Lasley était une amante infidèle, et Williams un amant trompé. La chose est de tous temps et en tous lieux assez commune, pour avoir semblé probable en pareil cas.

Le fait est que lady Lasley et lord Brown s'étaient rencon-

trés pour la première fois sur la terrasse de la villa Ca ta-lani.

Un mois après il n'était question dans Florence que de la passion partagée de lord Brown pour lady Lasley ; on les avait rencontrés, la belle Anna penchée tendrement au bras du jeune Williams, gravissant ensemble le versant de la Vallombreuse ; on les avait vus, un soir comme le soleil se couchait, derrière les Apennins embrasés, assis sous les cyprès de San-Miniato, absorbés tous les deux d'un même sentiment d'amour, qu'exaltait la contemplation d'une splendide nature. Le matin, la même barque les portait lentement sur les eaux de l'Arno ; vers la nuit, la même calèche les faisait voler au bois ; au théâtre, la même loge les réunissait le soir ; ils visitaient ensemble les ateliers de Bartolini, les monuments et les musées. Williams suivait lady Lasley dans les salons qui l'avaient jusqu'alors vainement sollicité. Lady Lasley ne craignait pas d'aborder avec Williams les sanctuaires du silence et de la solitude qui l'avaient si longtemps effrayé, ils s'aimaient et n'en faisaient point mystère. Lady Lasley était veuve, riche et belle : lord Brown, jeune, riche et beau. Je sais des amours beaucoup plus bizarres que ceux-là.

Quelque tendre, quelque assidu, quelque passionné que se montrât lord Brown, il y avait dans son amour pour Anna une réserve, un respect, une timidité craintive, qui charmèrent d'abord lady Lasley, mais qui, indéfiniment prolongés, finirent par lui sembler sinon ridicules, du moins fort étranges. L'amour purement extatique est assurément un sentiment très-pieux ; les rêveries dans les bois, lorsque les rayons de la lune se jouent à travers les branches des mélèzes ; les

promenades sur les grands lacs, lorsque le silence de la nuit n'est troublé que par le bruit monotone des rames et par les murmures de la brise ; les célestes aspirations, les contemplations poétiques, la fiction des âmes, sont à coup sûr des choses bonnes et profitables, mais dont il ne faut pas abuser. Les nuits sont fraîches, les bois sont humides, les lacs sont chargés de brouillards. Certes, on ne saurait trop encourager les célestes aspirations, mais il est des aspirations plus terrestres qui ont bien aussi leur mérite, les contemplations poétiques sont un peu creuses ; nous n'aurions rien à dire de la fiction des âmes, si les âmes s'en contentaient.

La réserve de lord Brown eût ennuyé la vertu elle-même; la bizarrerie de sa conduite eût découragé un cœur moins épris que celui de lady Lasley. Lord Brown était si respectueux dans l'expression de son amour, qu'il eût été difficile à un témoin de leur intimité, de supposer d'autres liens entre eux que des liens purement fraternels. Vainement lady Lasley l'invita chastement à des caresses plus tendres : jamais leurs lèvres ne se rencontraient, et lorsqu'Anna couvrait de baisers trop brûlants le front et les cheveux de ce singulier jeune homme, lorsque leur sang à tous les deux s'embrasait, que lady Lasley se sentait près du triomphe et Williams près de céder, tout à coup le sang se figeait dans les artères de lord Brown, il tombait découragé près d'Anna, il cachait son visage dans ses mains qu'il inondait de larmes ; et la pauvre Anna, ne pouvant s'expliquer les caprices de son ami, pleurait en le voyant pleurer.

Ces scènes se renouvelaient fort souvent, et toutes avaient le même résultat. Une nuit, Williams s'oublia jusqu'à deux

heures du matin dans le boudoir de lady Lasley; ils avaient tous les deux causé de leurs jours passés ; Anna avait parlé de son âme incomprise et de ses sens ignorés, jusqu'au jour où Williams s'était offert à elle pour la première fois. Toutes les femmes disent la même chose. Williams, qui décidément était un sot ou quelque chose de pire, ne s'était pas même donné la peine de répondre à ces révélations d'Anna. Parfois seulement ses yeux s'étaient levés sur elle avec une expression mêlée de douleur et de joie, de confiance et d'amour, d'abandon et de terreur ; puis ils s'étaient baissés pour cacher quelques larmes.

— Qu'as-tu ? avait dit Anna.

— Je t'aime, avait dit Williams.

— Et moi aussi, je t'aime, avait ajouté Anna avec transport.

— Malédiction sur nous ! s'était écrié Williams, qui avait lu quelques drames d'Alexandre Dumas.

— Quel est donc ce mystère infernal ? s'était écrié de son côté lady Lasley, qui avait vu jouer quelques opéras de M. Scribe.

Ce dialogue avait été suivi d'une scène extrêmement dramatique, dans laquelle la pudeur de lord Williams aurait infailliblement succombé, s'il n'eût repoussé d'une main désespérée lady Anna, qui était allée tomber, demi-morte, sur le parquet; il s'y trouvait fort heureusement un tapis.

Le lendemain, dans le jour, lady Lasley reçut un petit billet ainsi conçu :

« Le jour où je vous ai vue (c'est la nuit qu'il voulait dire)
» a décidé de ma vie Je vais mourir loin de vous d'un amour

» sans espoir, dévoré de désirs qui ne sauraient être satis-
» faits.

» W. B. »

Rien n'irrite plus l'amour que la difficulté. Lady Lasley sonna ses gens :

— Une chaise de poste ! des chevaux ! qu'on s'informe à l'ambassade anglaise de la route qu'a prise lord Brown.

— Venise !

— A Venise ! brûlez les pavés.

Lady Lasley rencontre Williams sur la place Saint-Marc.

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

— Cruel ! s'écrie Anna, ne t'aimais-je donc pas ? pourquoi m'as-tu fuie ? ne suis-je pas à toi ?

A ces mots sir Williams frémit des pieds à la tête. Une heure après, sa calèche roulait sur la route de Rome, et lady Anna l'attendait, le soir, à Venise, au théâtre de la Fenice.

Ce malheureux lord Brown fit ainsi le tour de l'Europe pour échapper à cette infortunée lady Lasley qui le poursuivit partout. Lorsqu'il la rencontrait, c'étaient des joies indicibles, d'ineffables transports ; puis, une heure après, des larmes, des sanglots, des craintes d'enfant, des terreurs inexplicables, — et fouette cocher, la terre est grande !

L'amour est quelque chose de si bizarre, que celui d'Anna augmentait avec les frais de poste.

Un jour Williams arriva à Saint-Pétersbourg, un peu las de cette vie errante. Le climat lui déplut, son humeur devint de plus en plus sombre. Deux jours après son arrivée, il apprit celle de lady Lasley. Il venait de se lever ; il mit le nez à la fenêtre et le retira à demi gelé ; il fit une grimace horri-

ble ; il chercha ses pantoufles, et ne les trouva pas ; il voulut se faire la barbe, son rasoir coupait comme un genou. Dégoûté de la vie, ce misérable jeune homme, la figure encore couverte de la mousse du savon de Windsor, se mit à son bureau, écrivit un billet de quelques lignes, et le mit sous enveloppe, avec une miniature qui ne l'avait jamais quitté. Lorsqu'il eut appliqué son cachet sur la cire brûlante, et la suscription sur l'enveloppe, il prit son rasoir, et résolut gravement ce problème : — savoir si un rasoir qui ne coupe pas assez pour faire la barbe, coupe assez pour nous trancher le cou.

Après avoir pleuré sur le cadavre sanglant de Williams, comme Andromaque sur les restes d'Hector, Anna lut les lignes suivantes qui lui étaient adressées.

« Anna,

» La miniature que vous trouverez ci-incluse, vous expliquera peut-être les singularités d'un amour qui a fait votre malheur et le mien. Ce portrait est celui de ma mère. Comprenez, en le voyant, la lutte étrange que j'ai eue à soutenir ; seul il peut vous donner le secret de mon amour et de mes répugnances.

» WILLIAMS BROWN. »

Lady Anna jeta les yeux sur la miniature, et poussa un cri : il y avait entre elle et ce portrait une ressemblance si frappante, qu'il eût été impossible de ne pas prendre la peinture pour une copie fidèle des traits de lady Lasley.

— Qu'on remette les chevaux à ma chaise de poste ! dit-elle

aussitôt ; je pars pour la ville du monde où l'on oublie tout, même l'amour.

Elle ne tarda pas, en effet, à arriver à Paris, qui la citait avec raison comme une des femmes les plus aimables de ce temps.

UNE NUIT AU COLYSÉE

2.

UNE NUIT AU COLYSÉE

Voici encore une nuit française, qui s'est passée sous le ciel italien. L'histoire est du réalisme le plus pur. Rome dormait.

Comment peut-il s'accomplir de pareilles choses pendant que Rome dort?

Écoutez!

— *Mia bella !*

— *My love !*

— *Mia cara !*

— *My dear !*

— *Per la vita !*

— *For ever !*

Ainsi causaient deux amants, au Colysée, dans un lit de tigre.

La sentinelle en capote grise, et à shako plat, qui dort debout à la porte du monument, se réveilla en sursaut, et prêta une oreille attentive aux murmures de la cage à tigre.

— *Per Bacoo!* dit-elle, *mi pare che si fa qualche cosa d'amore, quì vicino !* (Par Bacchus ! il me semble que l'on fait l'amour dans le voisinage.)

Et la sentinelle poussa le cri d'alerte. Alors le poste du mont Aventin, ce poste institué depuis la conjuration de Catilina, pour garder la prison Mammertine et le temple de la Concorde où se rassemblait le sénat ; ce poste, dis-je, autrefois composé de *hastati*, de princes, de vexillaires, aujourd'hui simple escouade à caporal, se porta lentement, le long du mur Farnèse, vers l'arc de Titus, afin de donner secours à la sentinelle de l'amphithéâtre Vespasien.

— *Che cosa ?* dit le caporal tremblant.

— *Un fantasma che spasseggia intorno,* répondit la sentinelle. (Un fantôme qui rôde.)

L'escouade fit le signe de la croix, se prosterna devant les quatorze stations qui couronnent la lice des gladiateurs, et se mit à fouiller avec les baïonnettes, le podium, les prœ-cinctiones, le proscenium et les bureaux de contremarques où l'on distribuait les tesseras aux abonnés des panthères et des éléphants. L'escouade ne trouva que des lézards.

La sentinelle insista et prétendit même qu'elle avait entendu le bruit que font quatre lèvres en conjonction.

L'escouade chercha les propriétaires de ces quatre lèvres,

et les découvrit enfin dans un boudoir en ruine qui avait appartenu à la tigresse favorite de l'empereur Gallus.

L'un était un jeune homme de vingt-deux ans, fort brun ; le visage encadré de favoris buissonneux ; les yeux noirs, le front déprimé ; la boîte osseuse du cervelet développée incommensurément.

L'autre était une jeune vierge de seize ans, blonde, blanche, indolente, vêtue d'une robe de soie noire. Elle portait un parasol, parce qu'il faisait clair de lune.

Le caporal leur demanda le motif que les avait conduits, à cette heure, dans ce lieu sacré, où les choses profanes sont interdites à cause des quatorze stations.

Le jeune homme répondit qu'il visitait les ruines, la jeune vierge rougit.

On entraîna le couple amateur des ruines au palais de *Buon Governo*. Là, ils furent séparés, dans l'intérêt des mœurs; rapport fut adressé au commissaire général de police, le cardinal Somaglia, lequel voulut interroger lui-même les deux antiquaires, dont une vierge de seize ans.

L'interrogatoire commença.

— Quel est votre nom, jeune homme ?

— Fernando.

— Votre pays ?

— Naples.

— Votre domicile ?

— Caserte.

— Votre profession ?

— Bourgeois.

— A vous, mademoiselle, votre nom ?

— Jenny Flibbertiggibetty.

— Votre pays ?

— Brighton.

— Votre domicile ?

— Chiaïa, Osteria Nuova.

— Votre profession ?

—Vierge.

— Vous êtes accusés, dit le cardinal, d'avoir profané les quatorze stations du Colysée, délit qui doit vous envoyer aux galères de Civita-Vecchia. Que répondez-vous ?

— Rien, dit le jeune homme ; et il embrassa la jeune demoiselle.

Le cardinal bondit sur son fauteuil, comme le sénateur qui fut frappé par un Gaulois sur sa chaise curule.

— Impertinent, s'écria-t-il, je vais vous faire enfermer au château Saint-Ange.

Le jeune homme donna un second baiser à la jeune vierge de seize ans.

— A moi les Suisses ! à moi les lansquenets ! les hallebardiers ! s'écria le cardinal.

Le jeune homme brun lui dit :

— Si monseigneur voulait nous faire servir à déjeuner, je lui en aurais une grande obligation. Nous mourons de faim.

En ce moment l'ambassadeur de Naples, qui avait été prévenu, entrait dans la salle de l'interrogatoire. En apercevant le jeune homme brun, il pâlit ; il porta les mains sur ses yeux comme pour s'opérer de la cataracte ; enfin, après une

longue pantomime napolitaine, il se précipita aux pieds du prisonnier du Colysée.

— Grand prince ! s'écria l'ambassadeur, pardon, grâce, pardon, excuse pour monseigneur le cardinal !

— Ce monsieur est un prince ! dit le cardinal ébahi.

— Oui, un prince immense, poursuivit l'ambassadeur, prince de la Somma, prince d'Ischia, de Misène, d'Herculapum, de Pompéia, descendant en droite ligne de la *Muette de Portici*, musique d'Auber, prince parthénopéen, et héritier présomptif de la couronne de Naples.

Le cardinal donna la bénédiction au prince, et deux petits coups sur les joues fraîches de la belle Anglaise.

— Altesse Royale, lui dit-il, vous êtes un volcan.

Le prince sourit, et donna au cardinal une bague phalléïope, trouvée dans les ruines d'Herculanum, en signe d'amitié.

Le cardinal lui octroya un chapelet, avec ce calembour latin et courtisan : « *Accipe hanc coronam, princeps.* » — *Corona*, signifie chapelet ; c'est une traduction que je donne pour les académiciens qui pourraient lire ce chapitre.

Et l'ambassadeur offrit au prince sa table et son lit : il promit, en outre, qu'il s'opposerait toujours à une guerre, si le roi de Naples voulait la déclarer au pape, à cause de l'insulte faite au prince de Salerne, dans le lit d'une tigresse au Colysée romain.

Et le cardinal dit : — *Amen.*

Janvier 1836.

Une parenthèse.

Il en était de cet oreiller de l'hôtellerie de madame Hombert comme de l'anneau de Gygès : il conférait le don d'ubiquité. Grâce à lui, l'observateur a pu voir passer en revue à tour de rôle vingt pays divers. De Florence il menait le rêveur à Paris ; d'une ville enfermée dans une ceinture d'orangers, il transportait sur le boulevard Montmartre, entre un roi tombé qui ne savait où dîner et un philosophe de la Sorbonne qui lorgnait, en passant, les actrices des Variétés qui revenaient de la répétition.

Voilà comment la scène changea tout à coup.

LES NUITS DE FRASCATI

LES NUITS DE FRASCATI

Préludes.

Au commencement de l'année 1836, les maisons de jeu étaient encore debout : Frascati, le 113, le 36, maisons dorées et sinistres, qui ont changé de destination, mais qui gardent néanmoins quelque chose de leur physionomie d'alors. Ce qui suit est une sorte de voyage à travers ces lieux maudits.

Les Primes.

Les jeunes Romains, couverts de la robe prétexte, avaient contracté l'habitude de jouer aux osselets des sommes énormes sur le tapis vert de cette belle pelouse, où s'élève aujourd'hui l'église Sainte-Françoise, *Campo Vaccino*. Les chevaliers et les matrones jetaient les hauts cris ; c'était un fleuve de sexterces qui roulait de la *meta Sudans* au porche du temple de Vénus et Rome. Les vieux puritains de l'école de Fabricius faisaient des pétitions aux pères conscrits, afin qu'ils prissent des mesures contre le fléau aléatoire. Droit fut enfin donné à ces pressantes réclamations.

Lucius Squirra, censeur, sorte de Gisquet civil, fit une ordonnance qui fut affichée au tabularium ; elle proscrivait le jeu des osselets et mulctait d'une amende énorme la contravention.

Les jeunes gens jouèrent aux dés : le censeur proscrivit les

dés ; ils jouèrent aux noix, on proscrivit les noix ; ils jouèrent au palet, on proscrivit le palet. Le censeur, craignant que l'imagination des joueurs ne fût inépuisable, proscrivit en masse toutes sortes d'objets aléatoires, qu'on lance, qu'on touche, qu'on tourne avec la main. *Quodcunque aleatorium.*

Alors les jeunes gens inventèrent la *murrha*, le jeu de mourre que la tradition a conservé, encore jusqu'à nos jours, chez les lazzaroni et les facchini. La mourre se joue avec les doigts. Le censeur Squirra se pendit à la poutre du Capitole. Les jeunes gens se ruinèrent, la bataille de Philippes fut perdue, et la liberté périt. Voilà où conduisirent les noix et les osselets.

Sous Louis XIV, après l'abolition du duel, on abolit aussi le jeu, autre espèce de duel, où l'homme assassine son adversaire, par tierce et par carte, avec la pique et sans cœur. Les plus sévères édits furent lancés contre les joueurs. Louis XIV voua même à l'exécration la mémoire de son respectable et délirant aïeul Charles V, l'inventeur des cartes à jeu.

Mais les joueurs voulurent jouer à tout prix ; ils se firent un jeu des ordonnances du grand roi, et voici quel fut leur expédient :

Ils s'assemblaient dans une salle, autour d'une table et déposaient chacun dans une corbeille une somme convenue. Chaque joueur avait devant lui un rayon de miel. Le plus grand silence régnait, une mouche décidait du gain. Le tas de miel sur lequel la mouche venait se poser attirait à lui la corbeille des enjeux. Puis on chassait l'insecte mellivore et l'on recommençait la partie tant qu'il plaisait aux mouches de pomper du miel.

La police découvrit une de ces maisons clandestines de jeu ; on fit main basse sur les pistoles ; les agents mangèrent le miel ; on traîna les pontes devant le Châtelet ; l'affaire fut instruite et fit grand bruit.

L'avocat des joueurs et des mouches se leva, et soutint, d'un ton mielleux, qu'il lui était impossible d'empêcher que des Français se réunissent autour d'une table, pour regarder du miel et voir voler des mouches, pour déposer des pistoles dans une corbeille, et pour les en retirer avec le consentement de tous. Le prévôt convint que tout cela était vrai, mais il ajouta qu'il plaisait aussi à la justice d'envoyer tous ces comtemplateurs du miel à la Bastille et dans des cachots où l'on n'entendrait pas voler une mouche, comme dans le cabinet de Domitien : *Ne musoa quidem.*

C'est là le beau côté du despotisme : quand il le veut bien, il est tout-puissant contre les ruses du mal ; malheureusement, il exerce toujours cette omnipotence contre le bien. Le premier cas est une exception.

Aujourd'hui le jeu est chassé de case en case, comme un roi déchu, par la morale publique. Mais le jeu est fin ; il s'abrite derrière ses tours, il dépiste les cavaliers municipaux. Vous avez tué la loterie, c'est bien : mais les numéros ne sont pas réduits à zéro ; ils sont aujourd'hui au bas de la roue, demain ils remonteront dessus. L'ingénieuse Allemagne a inventé des contes fantastiques pour accaparer le billon de nos cuisinières, elle bâtit des châteaux en Espagne avec la truelle d'or de M. Reingaunm. A cette heure nos estaminets sont pleins de graves Allemands qui fument l'écume de mer, et dissertent sur Kant, sur Goëthe, sur Jean-Paul Richter ; les

disciples accourent et prêtent l'oreille. A la fin de la dissertation les philosophes offrent des numéros pour gagner en bloc tous les cercles de l'Allemagne, avec leurs vassaux et leurs vassales. L'empire au complet est en loterie. Dans dix ans, si cela dure et si les joueurs ne trichent pas, la France joueuse aura conquis l'Allemagne en tirant des numéros au lieu de boulets, c'est plus économique et plus humain que le procédé de Napoléon.

La librairie souffrante et mutilée s'est également offerte pour recueillir l'héritage des quatre-vingt-dix numéros défunts.

La prime triomphante surgit de toutes parts et nous menace de nous enrichir. Nous faisons des vœux pour le succès de cette intéressante prime : d'abord l'obole de l'ouvrier n'a rien à démêler avec elle ; ensuite la prime vous donne au moins en effectif, une marchandise équivalente à l'enjeu ; la chance du bénéfice est en dehors ; lorsque le ponte aura risqué six francs sur un livre, à moins que ce ne soit un Viennet, un Vatout, un Vinet ou tout autre littérateur marqué au V, il y aura toujours équilibre entre l'achat et le débours; puis, dans une éventualité raisonnable, vous avez le billet de cinq cents francs en perspective, la loterie ne nous faisait pas si beau jeu. D'autant qu'un jour viendra, où les auteurs eux-mêmes entreront en participation des bénéfices du libraire. Ainsi MM. Alfred de Vigny, Léon Gozlan, Frédéric Soulié, Alphonse Karr, après avoir retiré de la cession d'un roman, le prix convenu, auraient aussi droit à une prime pour leurs ouvrages qui ne seront plus mis en vente, mais en véritable loterie ; l'éditeur écoulera vingt fois plus d'exemplaires qu'au-

paravant, et ce procédé nouveau tournera généreusement au profit des auteurs. La France comprendra qu'il vaut mieux se faire une bibliothèque, se donner la chance d'un gros lot et enrichir ses écrivains, que de courir après les fantômes d'architecture que l'Allemagne fait danser devant nous, à la lueur de la lampe de Faust.

La Roulette.

On a détruit la loterie, on a donc ainsi laissé dans l'épargne populaire huit ou dix millions qui en étaient extorqués tous les ans. C'est sans doute une satisfaction tardive donnée à l'opinion; mais on n'a point coupé l'arbre du mal, on s'est contenté d'en émonder un rameau parasite. Ce qui reste à faire est mille fois plus important que ce qu'on a fait.

Ainsi, il ne faut pas parler de cette colossale loterie, dont l'autel est installé dans un beau temple corinthien, orné de péristyles et de quatre colonnades,

La Bourse, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Ce fléau, nous le savons, est regardé comme indestructible, il est passé dans le sang financier; c'est un cancer chronique

et inhérent à la constitution de l'État. La Bourse est la capitale du suicide ; la main qui a enrayé la petite roue de la loterie, n'est pas assez puissante pour briser la manivelle de l'agioteur : il faut que celle-ci tourne incessamment, et que, dans sa dévorante rotation, elle change en funérailles les triomphes de la veille :

Superbos
Vertere funeribus triumphos ;

comme la roue de l'Inconstance, divinité d'Antium.

Laissons donc debout ce que nous ne pouvons démolir ; les huit paratonnerres qui se hérissent sur le toit de la Bourse, ont un sens moral qui n'a rien de commun avec l'invention physique de Franklin. La Gomorrhe de l'agiotage ne redoute pas le feu du ciel. La Bourse est assurée contre la foudre des lois. Les législateurs avaient peu de commisération pour l'ambe et le terne ; ils les ont étouffés en riant ; mais les législateurs vénèrent la hausse et la baisse ; ils adorent le veau d'or personnifié dans le cinq pour cent ; ils viennent de lui immoler quatre-vingt-dix numéros, hécatombe d'extraits déterminés qui apaise momentanément les cris de la morale, et dérobe, sous la fumée des sacrifices, le mécanisme des jeux de coulisses, et la cataracte aléatoire des millions. Du temple corinthien, descendons à la sentine du jeu. Entrons dans ce tripot dont le numéro d'indication semble multiplier cent fois le chiffre du malheur, le chiffre 13 comme pour servir d'avertissement salutaire à la superstition des joueurs ; entrons au n° 113.

Là tourne une autre roue de loterie qui n'est pas mise en

jeu par la main candide d'un enfant, sous la présidence officielle du préfet de la Seine. C'est la roue de la Roulette, on y taille des suicides à l'heure, suicides obscurs, qui ne font pas de bruit; suicides anonymes, qui se révèlent par des haillons et des cadavres sur le registre sablonneux de la Grève, de Boulogne et de Meudon: l'article du journal qui les relate, en petit texte, emploie une phrase stéréotypée. : « On ignore toujours qui a pu porter ces malheureux à cet acte de désespoir. » Ah! on l'ignore! eh bien! allez le demander aux zéros du 113, et on vous l'apprendra.

La loterie parisienne n'ayant que trois tirages mensuels, prenait six francs au pauvre, qu'elle donnait au riche. Le pauvre réfléchissait dix jours avant de risquer deux francs. Dix jours entiers il tenait une fortune dans sa poche; il faisait des rêves d'or, le malheureux! il achetait pour quarante sous, une décade d'illusions; la décade expirée, il renouvelait son bail avec les chimères; c'était une fièvre lente qui le conduisait insensiblement, par un chemin de châteaux en Espagne, à la ruine et au désespoir enfin; il y avait une ombre de bien au fond de ce mal.

Mais à la loterie du 113, ni trêve, ni calcul, ni rêves, ni repos, la noire déesse y tient cour permanente. C'est pour le numéro 113 que Virgile a vaticiné ce vers:

Noctes atque dies patet atri janua ditis.

C'est là que la roue d'Ixion a découvert le mouvement perpétuel; et une foule de Tantales ouvriers suivent d'un œil hagard cette éblouissante rotation qui les brûle, les consume, les tue, et les ressuscite pour les tuer mille fois. On a beau-

coup applaudi à l'abolition du supplice de la roue. Ce supplice nous est rendu par la loi : au 113 on voit expirer sur la roue cent malheureux par jour.

C'est une chose atroce. Tout le monde le dit, tout le monde en convient. Celui qui soutiendrait le contraire serait un méchant, ou un insensé, pourtant elle tourne l'infernale roue, *por se muove*, comme disait Galilée, à propos du globe de la terre; eh bien, nous, moralistes, redoublons d'efforts, brisons le grand ressort de ce mécanisme odieux.

Avec de l'aide, avec des bras vigoureux, nous poserons le roc de Sisyphe devant la roue d'Ixion.

Le 113.

Lasciat'ogni speranza voi ch'entrate.
(Dante.)

Hier l'esquisse ; aujourd'hui le tableau.

A quelques pas de Corcelet, des Frères Provençaux, de Véry, de Véfour, dans ce Palais-Royal où le luxe ruisselle dans un lit de haillons, vous trouvez le 113. Un crochet de fer, simulant une potence, vous dit avec ses lettres de sang : « C'est ici. » Le bandit des Abruzzes vous arrête en vous demandant la bourse ou la vie ; la main ferrée du 113 vous demande les deux choses à la fois. Le dilemme du bandit est plus humain, il donne à choisir.

— Êtes-vous vêtu ? entrez. Êtes-vous nu ? entrez aussi. Il y a un vestiaire. On vous donnera en location une redingote banale qui vous couvrira, pour vingt sous. Pourvu que vous apportiez de l'argent, depuis le billon jusqu'au billet de banque, vous serez hospitalièrement reçu, on ne vous de-

mandera ni votre âge, ni vos vertus, ni vos crimes, ni votre profession ; vous êtes joueur. Il suffit.

Voyez ces deux salles jumelles, c'est le paudémonium des joueurs. Là, le jeu se révèle dans son laid idéal. Autre part le monstre se vernisse, se farde, se lustre, met du taffetas anglais sur ses ulcères. Ici on le contemple nu et vrai. Faites-vous dénombrer le personnel, on vous dira : — Voilà le domestique qui a volé son maître ; voilà le commis échappé du comptoir, son enjeu est une recette. Voilà l'ouvrier qui risque sa fortune du samedi, et qu'une famille attend, bouche béante, devant une table vide. Voilà le commerçant qui fera faillite demain. Voilà celui qui l'a faite hier. Voilà tous ces êtres que la morale a déjà flétris, et qui n'attendent qu'un double zéro de plus pour franchir la borne qui les sépare de l'accusateur public.

Toutes ces figures se sont ridées dans cette caverne, toutes ces mains se sont ossifiées, en se crispant, comme des griffes, sur ce tapis vert ; tous ces yeux se sont éteints devant l'apparition flamboyante des numéros spoliateurs. Ces hommes n'ont rien conservé de l'homme, pas même le nom. Ce sont des pontes. Leurs cheveux se sont hérissés tant de fois, qu'ils se sont desséchés à la racine. Le ponte est chauve. Une couche de parchemin flasque recouvre ses os. Un anévrisme perpétuel gonfle ce qui lui reste de cœur. Dans ses veines, se décompose un sang tout en putréfaction. Trente numéros, gracieusement arrondis autour d'un cylindre, ont amené ces résultats, et on a laissé vivre ces numéros assassins !

La Fortune, cet être fabuleux et vrai, conduit parfois adroitement une de ces mains calleuses et convulsives, qui sèment

les jetons sur les numéros. Un malheureux bonheur livre un instant quelques pièces d'or à un ponte favorisé. Alors, il faut voir quelle horrible convoitise éclate sur toutes ces figures de spectateurs ruinés ! Chacun d'eux rêve de la même espérance, chacun d'eux entrevoit son quart d'heure de bonne veine, mais la mise première manque pour s'inscrire parmi les futurs élus. Il faut la trouver cette mise.

C'est cette Chimère que les Persée maudits ne parviennent jamais à rencontrer, à moins que ce ne soit peut-être sur le chemin du bagne du côté de Brest ou de Toulon.

Le Salon (1).

> Heureux qui n'a point vu ce dangereux séjour,
> Où le Jeu, cousu d'or, tient sa brillante cour,
> Où la chance du gain, sans cesse poursuivie,
> Fantôme du salon, brûle et ronge la vie!

Calculez la distance du 113 au Salon; c'est le diamètre du globe. Le billon n'est pas plus éloigné du quadruple d'Espagne; la mine d'Anzin, de la mine d'or; Montmartre, du Mont-Blanc; madame Saqui, de l'Opéra. Le 113 et le Salon, c'est l'alpha et l'oméga du royaume de la fortune. Eh bien! ne vous fiez pas aux apparences. Le Salon, tout salon qu'il est, n'est souvent que l'antichambre du 113. On a vu passer au 113 un ambassadeur, un ministre des finances et de ces deux maisons, antre ou palais, qu'importe! tout relève du même dieu. Ce sont deux fleuves, fils du même berceau, c'est le

(1) Le salon est synonyme de Frascati.

Tacase, frère jumeau du Nil. L'un se perd obscurément dans les sables de la Nubie ; l'autre fait éclater promptement ses cataractes sonores. Il ne caresse que des Pyramides, ne baigne que des colosses, n'admet sur ses ondes orgueilleuses que des caravanes de lords anglais ; voilà le 113 et le Salon.

Dès qu'un de ces voyageurs qu'on appelle un personnage, descend à l'hôtel des Princes, ou à l'hôtel de Castille, il trouve sur son guéridon une invitation polie qui l'appelle au Salon. C'est vis-à-vis, il n'y a qu'un ruisseau à franchir. Le personnage qui s'ennuie, comme tous les personnages, saute le ruisseau. Ce ruisseau, c'est le Rubicon. Il entre, et trouve excellente compagnie. L'aristocratie européenne est assise là, ses martingales à la main. Voilà des généraux qui ont gagné des batailles, ou qui en ont perdu ; voilà des princes sans principautés ; voilà des ambassadeurs sans ambassades ; des pairs de France qui jugent les coups et la fortune par contumace ; des voyageurs illustres qui piquent des cartes qui n'appartiennent pas à la géographie, des académiciens qui étudient les mots techniques du jeu, dans l'intérêt du Dictionnaire, et se ruinent par amour de la langue. Voilà des banquiers de la Haye, d'Amsterdam, de Vienne, de Berlin. C'est ici que deux hommes d'État, naguère célèbres, ont composé, entre deux taillse, le Statut royal. Le bonheur du peuple espagnol a été médité, au Salon, sur un tapis de trente et un.

Le personnage arrivant risque avec négligence quelques pièces d'or, puis il chiffonne le billet de cinq cents francs et le joue ; je n'ajoute pas qu'il le perd, pour éviter le pléonasme. La perte l'a mis en goût ; mais sa bourse est vide. Il

faut rentrer à l'hôtel et chercher la réserve. Rentrer à l'hôtel, ce serait un ennui. Il vaut mieux renvoyer la revanche au lendemain, et se promener dans les salles du Salon pour étudier les mœurs. Alors un monsieur, élégamment vêtu, se présente au personnage et lui offre de l'argent. Le prêteur est tout simplement un serviteur de la maison. On accepte l'offre. Le personnage, enchanté d'avoir trouvé un large crédit sur sa bonne mine, emprunte, joue, s'échauffe, emprunte encore, joue, perd la tête, et sort furieux à minuit, endetté de quelques milliers d'écus. Une voix polie le rappelle sur l'escalier.

— Qui me rappelle? dit le personnage.

— Le maître des cérémonies.

— Et que me veut le maître des cérémonies?

— Vous êtes invité au souper, monsieur.

— Quel souper?

— Le souper du Salon.

— On soupe au Salon?

— Oui, monsieur.

— Je n'ai pas faim.

— Eh bien, vous tremperez un biscuit dans un verre de Laffitte. Vous trouverez excellente compagnie, on va se mettre à table. J'ai fait placer un couvert pour vous, nous avons un chevreuil que monsieur le baron de Cussy a soigné. Vous connaissez monsieur le baron de Cussy, un aimable gentilhomme, c'est le commissaire de nos petits festins, le premier gastronome de Paris; Brillat Savarin lui a légué sa fourchette; c'est le sceptre de la dynastie épicurienne. Allons, laissez-vous tenter, monsieur; vous avez pour voisins deux

convives de grande gaieté, d'excellent ton ; monsieur le comte de M.... et M. William J..., membres de la Chambre des communes. Vous n'avez pas été favorisé au trente et un, peut-être ?

— J'ai perdu six mille francs.

— Tant pis ! tant pis ! M. Hope a gagné mille louis.

— M. Hope ?

— Oui, le célèbre banquier hollandais, il est au creps d'un bonheur insolent ; il a gagné cent mille écus en deux semaines.

— Au creps ?

— Au creps ; connaissez-vous le creps ?

— Non, monsieur.

— C'est un jeu tout à l'avantage du ponte, l'administration se ruine au creps. M. de..., le petit-fils de l'*Esprit des lois*, de la *Grandeur et de la décadence*, etc., a gagné hier soixante-dix mille francs au creps. C'est un jeu que l'on taille, au Salon, uniquement pour favoriser les honorables habitués. Le creps coûte un million par an à la Ferme.

— Bah !

— Un million et quelques brimborions de centaines de mille francs.

— Mais, pourquoi tout le monde ne joue-t-il pas au creps ?

— Ah ! les fantaisies des joueurs sont inexplicables ; les émotions, voyez-vous, les émotions ! Je connais des habitués du Salon, qui seraient au désespoir de gagner ; ils ont en horreur le creps ; les Anglais, surtout, oh ! ne leur parlez pas du creps !... Mais voilà M. le baron de Cussy qui donne

le signal... Avez-vous vu sa charge par Dantan? Oh! excellente! Demain, chez Susse, regardez-la... Voilà le souper... Je vais vous présenter à votre voisin, sir Williams J..., c'est un tory, mais modéré; il a voté pour la réforme.

Le 154 et le 129 (1).

Deux gouffres voisins : Charybde et Scylla.

Au 154, M. Désirabode, ce dentiste dont le nom est plombé dans toutes les bouches, tient atelier d'hygiène : il enlève les dents à la baïonnette ; sur la porte sont écrits ces mots : *Ici, on entend des pleurs et des grincements de dents.*

Eh bien ! M. Désirabode n'est que l'emblème innocent du jeu, son locataire. Au 154, heureux celui qui ne laisse que ses dents sur le carreau. Les grincements de dents retentissent au premier étage ; c'est sous les pieds de M. Désirabode qu'on arrache les écus de la poche des joueurs.

Le 154 est ce qu'on appelle un lieu décent. Effectivement, il est rare qu'on s'y brûle la cervelle, séance tenante, et que le chef de partie s'y couvre en signe de détresse. La spolia-

(1) Ces deux maisons de jeu se trouvaient au Palais-Royal.

tion a une figure assez polie, un maintien assez calme. C'est le chat-tigre badinant avec grâce, et emportant, à chaque caresse, un lambeau de chair à son voisin.

Cette maison jouit d'un magnifique privilége, elle ouvre ses portes à midi précis. La taille commence, dès que le canon du Palais-Royal tonne comme le pistolet du suicide. Au 154, on compte trois abattoirs, à savoir : une roue à roulette, et deux échafauds de trente et un; c'est merveilleux à voir comme tout cela fonctionne de verve pour donner à la police ses vingt-cinq francs de cadeau quotidien; à la ferme, ses hôtels, ses rentes, ses chevaux; à l'hôpital, ses ruines; à la Morgue, ses cadavres! A deux pas de là, le sergent de ville arrête un affamé qui vole un sou de pain d'épice, le livre à la sixième chambre de police correctionnelle, et le fait condamner à six mois de prison et aux frais. L'opulent trente et un, personnification heureuse, est autorisée, par une loi votée, à nous prendre vingt-cinq mille francs tous les jours. O incompréhensible chaos de nos lois, de notre morale, de notre civilisation!

Le 129 partage avec son voisin le privilége de commencer ses excursions à midi. Victimaires et patrons sont exacts au rendez-vous. Au 154 et au 129, la loi est évidemment violée. Voici comme : Par une de ces demi-mesures, familières aux gouvernements, il avait été décidé que le jeu ne commencerait ses dilapidations publiques qu'après trois heures, afin de donner au commerce plus de sécurité dans les recettes; on supposait que les jeunes commis n'allaient en recouvrement qu'avant trois heures, et qu'il fallait, de toute nécessité paternelle, tenir closes les maisons de jeu, tant qu'un com-

mis de recette arpentait le pavé de Paris, le portefeuille en poche et la sacoche à la main.

Alors le fermier, violant ingénieusement la loi qui se laisse violer (car la loi sur les jeux est une Danaë qui s'amollit sous certaine pluie), le fermier, dis-je, a fermé prudemment aux commis de recettes son 113 et son 36. Ce n'est qu'au coup de quatre heures que ces maisons s'ouvrent. Donc, les négociants peuvent être tranquilles, jamais une recette ne sera déposée dans les caisses du 113 et du 36. Le commis, égaré par la passion, le commis infidèle dépositaire qui se rendrait aujourd'hui au 36 pour doubler sa recette, trouverait cette maison fermée, en vertu de la loi morale qui prend la fortune des industriels sous sa protection. Mais en traversant le jardin du Palais-Royal, tout en face précisément, il aurait à son choix, pour déposer l'argent de son patron, trois caisses de roulettes et quatre gouffres de trente et un.

Ainsi le 129 a été inventé avec beaucoup d'art pour neutraliser la fermeture du 36, aux heures de tentation, qui sonnent dans un sac de recette, sous le bras d'un malheureux commis. La police connaît cela aussi bien que nous, mais elle s'amuse à poursuivre sur les boulevards les roulettes où l'on joue des pastilles de chocolat et des bâtons de sucre d'orge.

Pierre Fraissinous.

Nous ne parlons pas de l'évêque d'Achmounein, la ville d'Hermès, d'Hermopolis; c'est un homonyme qui n'a de diocèse qu'au Palais-Royal; et de brebis, que des pontes qu'il écorche en les tondant.

C'est un de ces nobles professeurs qui neutralisent le trente et un, les zéros, les 5 et 16 du passe dix, les numéros verts du biribi. Avec l'aide de ces grands mathématiciens et de leurs conseils algébriques, on ne joue plus au hasard; on attaque la ferme à armes supérieures; on se moque de ses prétendus avantages; on démolit le colosse de Rhodes, on avale une pyramide de Gizeh, on ruine les montagnes.

Ordinairement ces professeurs sont ruinés.

Nous avons fait leurs portraits souvent; nous avons cité un jour ce fameux chevalier Desbaignoirs qui, après avoir perdu

son patrimoine et son indemnité au trente et un, en jouant au hasard, se ravisa tout à coup, après sa ruine, et embrassa le professorat au 36 : il a eu cent soixante pontes tués sous lui; enfin, il est mort lui-même au tapis d'honneur, l'épingle à la main.

Pierre Fraissinous appartient à cette Sorbonne de professeurs; il tenait chaire au 129, il composait, pour la consolation des joueurs ruinés, des *Mémoires* où il prouvait qu'ils avaient perdu contre les règles; il démontrait mathématiquement que la cause première des catastrophes du jeu, résidait dans la folle confiance que les joueurs donnent à la fatalité du hasard.

Et les joueurs ouvraient de grands yeux et l'écoutaient. Un baron, qui s'était fait ponte, pour perdre la dernière tourelle du dernier château de sa baronnie, se mit entre les mains de Pierre Fraissinous, et contracta société commerciale avec lui.

Le baron avait quatorze mille francs, Pierre Fraissinous n'avait rien.

Pierre Fraissinous prit les quatorze mille francs, et remit à son associé une lettre de change de la moitié de cette somme, afin que la mise des fonds fût égale des deux côtés. Le baron admira la bonne foi du professeur, et encaissa le billet. La campagne commença.

Fraissinous s'assied à la table du festin de l'or; il tailla ses crayons, raya ses cartes, pointa ses martingales, plaça devant lui sa tabatière de buis à l'image de Poniatowski, et attaqua vivement la banque avec la progression de d'Alembert.

Le baron remercia le ciel, et se vit, dans un proche avenir, en possession de ses châteaux; il plaignait même la ban-

que qui venait de se mettre à dos un joueur comme Fraissinous.

Le baron se disait en lui-même : Si j'étais la banque, je ferais une pension de six mille francs à Fraissinous, afin d'acheter, à ce bas prix, ma tranquillité.

Pendant qu'il disait cela, Fraissinous perdait le dernier des quatorze billets de mille francs.

— Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on n'a jamais vu. Regardez cette taille, monsieur le baron ; regardez-la ; j'ai chez moi la levée des quarante mille tailles approuvées par l'académie ; je vous défie d'en trouver une comme celle-là. Quinze coups de deux !

Le baron leva les yeux au plafond à défaut du ciel, et dit avec sang-froid :

— Heureusement, il nous reste votre billet de sept mille francs.

— C'est juste, répondit Fraissinous, mais mon billet ne vaut pas sept deniers.

Le baron leva de nouveau les yeux au plafond, Fraissinous retira sa tabatière et son épingle du jeu, et descendit jusqu'au jardin du Palais-Royal pour dresser un plan avec son associé.

— J'ai une sœur à Perpignan, dit Fraissinous au baron ; elle a de l'or et beaucoup ; allez à Perpignan, et prenez-lui ce que vous pourrez ; au retour, nous rejouerons, et je vous promets que cette fois la banque sautera.

Le baron répondit :

— Eh ! bien, je vais à Perpignan.

Il prit une tasse de café chez Lemblin, et partit pour les Pyrénées.

La sœur n'était pas un être fantastique ; elle existait en chair, en os et en argent ; le baron lui soutira huit cents francs pour la confection d'une machine hydraulique ; il ne put rien avoir de plus.

La machine hydraulique s'étant fondue en eau claire, la sœur de Fraissinous a intenté un procès en escroquerie au baron, lequel a été condamné à un mois de prison.

Le professeur continue son cours au Palais-Royal.

Un bal à Frascati.

> « Les grâces décentes, mêlées aux nymphes, frappent la terre d'un pied alterné, pendant que le feu brûle les cœurs et les cuisines. »

Horace chantait ainsi à Frascati, lorsque les grâces décentes dansaient au clair de la lune; Horace prédisait, dans ces vers, Frascati, rue Richelieu, 108, au coin du boulevard Montmartre, à Paris. Le poëte est un devin, *poeta vates*.

Arrivez, étrangers! arrivez, graves Allemands qui étudiez la philosophie; Anglais qui étudiez nos mœurs; Hollandais qui n'étudiez rien du tout, arrivez! On danse à Frascati. Les grâces décentes et les nymphes domiciliées aux gynécées parisiens, dansent les quadrilles de Musard dans les salles de la roulette et du trente et un; c'est vraiment une soirée de délices, comme le carnaval n'en donnera plus.

— En avant deux. — Double zéro noir. — La pastourelle. — Neuf et quarante. — L'or est une chimère. — Un; un

après. — Pantalon. — Tout va aux billets. — Chaîne anglaise. — Zéro rouge. — Quadrille danois. — Vingt-cinq rouge, impaire et passe. — Queue de chat. — Moitié à la masse. — Allemande à gauche. — Dix louis à la rouge en dehors. — Chassez huit. — Vingt francs à la transversale du milieu. — La trenitz. — Le billet est employé pour cinq cents francs. — Balancez vos dames. — Tout va, or et billets. — Le galop de *Gustave*. — Les cartes passent. — L'été. — Rien ne va plus.

Tous ces cris, toutes ces voix se heurtent, se croisent, se mêlent, se confondent. Le violon exécute un duo avec le rateau d'acier. Tout ce qui vient de la flûte s'en va par le rateau, les napoléons tombent en mesure dans les sébiles ; les écus pirouettent, les quadruples valsent, les billets volent, les fortunes galopent, les danseurs crient : — « En avant deux ! » les joueurs crient : — « En avant tout ! »

Délire, orgie de femmes et d'or ! Satan n'a rien vu de plus beau sur la terre. Entendez ces acclamations :

— Madame, la nuit vous êtes belle comme le jour !

— Deux refaits de trente et un ! Malédiction !

— Cette robe vous sied à ravir.

— Le 36 est en retard de cinquante boules !

— Mon ange, vous dansez comme Taglioni !

— Une martingale et saute !

— Vos pieds sont si petits que je les ai pris pour vos mains !

— Essayons la progression de d'Alembert.

— Vos épaules sont ravissantes sur ce satin noir.

— Voilà trois tiers et tout que je tente, sacrebleu !

— Demain je vous attends à l'ombre du jour.

— La série à rouge est déclarée.

— Loin des jaloux.

— L'intermittence revient.

— Je vous aimerai!

— Je me pendrai.

— Femme charmante!

— Banquier maudit!

— Brune et blanche!

— Rouge et noire!

— Mon premier amour!

— Mon dernier écu!

C'est le bal des sept péchés capitaux. On dansait ainsi à Ninive. C'est le bal des jeunes Sardanapales de la chaussée d'Antin, les richesses sont amoncelées sur les femmes, les femmes sur les richesses : le bûcher de la passion brûle dans tous les cœurs, l'or tombe en cascades, les mets fument sur les tables, les ouvriers chantent le vin, le jeu, les belles ; musique de Meyerbeer ; le champagne coule à flots, les pâtés s'échancrent comme le Colysée. Evohé! Evohé! Mané, Thécel, Pharès, Io, Bacche! Io, Vivez! Femme, à toi les piastres! Jeune homme, à toi les baisers! La nuit est sombre au dehors ; la garde nationale veille, l'épicier moral protége l'orgie. Dansez, jouez, buvez, aimez ; la nuit est faite pour la veillée, le jour pour le sommeil. Vive la nuit! A bas le jour! Qu'avons-nous besoin de soleil? Le soleil est un traître ; c'est l'espion de Dieu. A nous les cent lustres! les candélabres! les girandoles! Les femmes sont ravissantes aux bougies, leurs épaules brûlent, leurs beaux bras ont une sueur douce et lui-

sante, rien de délirant comme de danser aux bougies entre des monceaux de femmes et des monceaux de napoléons d'or.

Au milieu de ce fiévreux entraînement, Cyrus est calme, Cyrus ne danse pas à Ninive, Cyrus détruit et ruine les jeunes Sardanapales; Cyrus, c'est le banquier : il est impassible comme un roi de trèfle, et hardi comme un valet de carreau. Il est sourd à toutes les séductions; son métier est de tailler, il taille; c'est lui qui écrit : Mané, Thécel, Pharès, sur trois rangs de cartes. La foule regarde et ne comprend pas. Daniel se présente pour expliquer; un huissier du bal le met à la porte. Il ne faut pas être grand prophète pour deviner l'avenir qui attend les joueurs de ce bal, les Daniels les abandonneraient au besoin. Quand l'aube vient à blanchir les ardoises de l'hôtel de Castille, on voit passer sur les boulevards, une longue file de beautés pâles et endormies, et vingt groupes de danseurs aléatoires et ruinés, qui se cotisent pour prendre une tasse de chocolat, par actions, au café de la rue Richelieu.

Horace était plus heureux à Frascati, avec sa médiocrité d'or qu'il n'a jamais jouée au trente et un; au bal des nymphes, où il était invité par son illustre ami, le dieu Pan.

Un épisode.

Les histoires de jeunes étudiants qui se corrompent, sont vieilles comme la Sorbonne.

Voici la dernière.

Je vous prie de l'écouter.

Son inscription prise et payée, il lui restait cent trente-cinq francs de superflu à cet excellent jeune homme, arrivé à Paris le 2 novembre, le jour des Morts.

— Je veux devenir l'aigle du barreau, se disait-il en descendant de cette montagne où l'on fait des avocats, des grands hommes et des exécutions.

Et il réfléchissait sur la tournure qu'il se donnerait quand il serait aigle.

En ce moment on l'arrêta au vôl sur le pont des Arts, pour lui demander cinq centimes en vertu du décret de 1804.

Il tira sa bourse, et donna cinq francs à changer.

— Si vous pouviez payer mon passage par la même occasion, lui dit un jeune homme qui avait des yeux d'un gris terne.

— Volontiers, répondit l'étudiant ; et il donna deux sous.

— Je n'ai pas le temps de faire un long détour par le pont Neuf, poursuivit l'inconnu ; trois heures sonnent et on m'attend au 36.

— Qu'est-ce que le 36 ? demanda le candide étudiant.

— C'est une maison où je donne des conseils aux jeunes gens de famille. Sans moi, ils seraient perdus. Vous comprenez qu'il faut que je me hâte. Voulez-vous m'accompagner ?

— Je le veux bien. J'ai encore un jour à dépenser avant de me mettre à l'étude.

— Vous allez donc vous mettre à étudier ?

— Oui.

— C'est bien ennuyeux. Vous trouverez au 36 des camarades qui ont planté là l'École de droit, et qui s'en trouvent bien. Ils gagnent cent francs par jour, dînent chez Prévot, et entretiennent une danseuse de l'Opéra.

L'étudiant aimait beaucoup les danseuses de l'Opéra.

— Mais comment trouve-t-on tout cela au 36 ? s'écria-t-il, la joue en feu.

— Vous verrez.

— Voyons.

En causant ainsi, ils étaient arrivés dans la galerie de Foy, nº 36.

Ils montèrent l'escalier du suicide, et le jeune homme aux

yeux gris terne, présenta l'étudiant à Messieurs les portiers.

— Ah! c'est une maison de jeu! dit en tremblant le studieux provincial.

— C'est-à-dire une maison où l'on joue, autorisée par le gouvernement... et par la Charte qui assure à chacun le libre exercice de ses droits. Or, comme vous avez le droit de jouer, il faut bien qu'il y ait des maisons qui vous concèdent cet exercice. Sans cela la Charte serait illusoire, et on ferait une seconde révolution de Juillet.

— Au fait, cela paraît juste.

— Eminemment! Je vais vous présenter à M. Dangot et à M. le chevalier Desbaignoirs, deux professeurs.

— De droit?

— De trente et un. Ce sont deux hommes qui ont obtenu un brevet d'invention de Charles X, pour avoir tué le refait, par la progression raffinée.

— Ils doivent être millionnaires?

— Ils n'ont pas le sou; mais c'est leur faute. Il ne tient qu'à eux de faire sauter la banque tous les jours; ils s'en abstiennent par délicatesse. Leur bonheur est de conseiller les jeunes gens.

— Allons, je vais risquer cinq francs.....

— Comment risquer! Etourdi! On ne doit rien risquer ici, entendez-vous? Je ne souffrirai pas que vous jouiez au hasard.

— Ce n'est donc pas un jeu de hasard?

— Pour nous, non... Voyons, combien avez-vous de mise de fonds?

— Cent trente francs.

— Vingt-six masses, bien... Attendez... je vais piquer la carte, il y a trois intermittences ; c'est un tiers et tout décidé, jetez dix francs... perdu, bien... jetez un louis... perdu, tant mieux ! J'avais peur de gagner. . Deux louis... Jetez deux louis... Gagné, c'était sûr... Nous jouons contre le coup de trois... C'est un tiers et tout élargi... C'est moi qui l'ai inventé... Reprenons à la masse première... perdu, à merveille... Martingalez... Encore perdu, ça va bien, je m'y attendais. Deux louis encore... perdu ; de mieux en mieux... Je me disais, à part moi, nous sommes perdus, si nous avons le malheur de gagner..... Voyons, que vous reste-t-il ?

— Soixante francs.

— Plus qu'il n'en faut... Mettez vos soixante francs... c'est un nouveau système, vous allez voir... Mettez donc... gagné, c'était sûr ; la série ne pouvait pas s'établir... Que faites-vous donc ?... Laissez tout, paroli ; vous êtes en veine... encore gagné... Retirez vos deux cent quarante francs... Cinq louis et demi de bénéfice ; c'est le taux.... assez pour ce matin... Allons dîner chez Prévot.

Le candide étudiant ne se sentait pas de joie.

— Venez que je vous embrasse, lui dit-il, mon cher monsieur... Comment vous appelez-vous ?

— Comme vous voudrez... Ordinairement on m'appelle Adolphe.

— Mon cher monsieur Adolphe... Ah çà, que ferons-nous de tout cet argent ?

— D'abord, nous allons dîner.

— Et après ?

— Après, au théâtre du Palais-Royal.

— Et après ?

— Après, nous allons encore gagner cent francs. Vous devez avoir dix louis de gain par jour ; six mille francs par mois ; soixante-dix mille francs par an. Il faut retrancher Pâques, Noël, l'Ascension, le vendredi saint et le 29 juillet, cinq jours perdus ; c'est égal, il vous en reste encore trois cent soixante de bénéfice.

— Avec cela, je crois qu'on peut avoir la danseuse.

— Toutes les danseuses possibles, et un cabriolet. Allons dîner.

M. Adolphe fut embrassé une seconde fois.

On dîna joyeusement ; on avala du champagne et quatre vaudevilles, et à onze heures on remonta au 36.

— Soyons prudents, dit M. Adolphe, et à cette heure ne ouons que des coups sûrs... la taille est hachée en diable ; c'est dangereux, attendons.

— Qu'attendons-nous ?

— Nous attendons que la chance se prononce. Est-ce que vous voudriez jouer au hasard, par hasard ?

— Oh mon Dieu ! non.

— Eh bien ! attendez la chance... Ordinairement elle vient à onze heures trois quarts.

L'étudiant croisa les bras et attendit.

— Cette fois, dit M. Adolphe, après un repos, cette fois nous martingalons au louis... jetez un louis... perdu, bon !... deux louis !... ne faites pas attention... Quatre louis !... perdu. Ce qui vous reste... perdu !... comment perdu ?... Attendez, monsieur le banquier ! laissez-moi compter le point... il est impossible que nous ayons perdu... Vingt et

un, vingt-trois, vingt-sept, trente-sept... Dix, vingt, vingt-neuf, trente-neuf... Oui... sept et neuf! perdre de sept et neuf! Cela n'est jamais arrivé!

— Eh bien! qu'allons-nous faire maintenant?

— Nous allons nous coucher... sept et neuf! Il ne vous reste rien?

— Il me reste deux francs.

— Deux francs... donnez-les-moi... je vais les jouer à la roulette sur le 17... voyons... diable! c'est le 27... 17, 27... j'avais deviné la finale... Vous n'avez pas encore deux francs?

— Non.

— Minuit et demi... Allons nous coucher.

— Ah! mon Dieu, on ferme ma maison à minuit, je loge rue Contrescarpe, hôtel de l'Ange-Gardien.

— Eh bien! venez coucher avec moi rue de la Bibliothèque (1), ici près.

— Oh! vous êtes mon sauveur, cher monsieur Adolphe.

Et M. Adolphe fut embrassé une troisième fois.

Ils montèrent au sixième étage d'une maison branlante. M. Adolphe poussa une porte qui n'avait pas de serrure, et entra le premier dans une mansarde. Les deux amis se couchèrent côte à côte.

M. Adolphe s'est endormi en disant : Sept et neuf!

Le jour tombait d'aplomb sur le lit, quand le jeune étudiant se réveilla.

(1) Sorte de cloaque, qui a été détruit dans les démolitions pour l'achèvement du Louvre et de la rue de Rivoli. — P. A.

Tout ce qu'il vit autour de lui ne servit qu'à lui rappeler sa cruelle aventure.

— Que dirait ma mère, si elle me voyait ici? s'écria-t-il en larmoyant, et il jeta un regard sur son compagnon de lit.

Sa chemise s'éparpillait en charpie; c'était la misère nue avec ses haillons; le jour, un habit brossé et vernissé recouvrait un peu toutes ces turpitudes de la mansarde. Il dormait encore d'un profond sommeil, le malheureux, et l'étudiant le contemplait avec tristesse.

Tout à coup le naïf provincial se dressa sur ses pieds, comme s'il eût été piqué par une couleuvre; il venait de découvrir, sur l'épaule de M. Adolphe, ces deux lettres : T. F (1).

Il courut au pont des Arts et se noya de honte et de désespoir.

(1) *Travaux forcés*. Il y avait encore des forçats marqués en 1836...

Dernières paroles (1).

Réduction pour réduction, celle des suicides devrait passer avant la rente. C'est le Jeu surtout qu'il faut réduire à zéro. Un ministère nouveau qui débuterait par la réduction des catastrophes, donnerait déjà une assez belle garantie de moralité. Jadis, lorsque les rois montaient sur le trône, ils signalaient leur joyeux avénement par l'extinction d'un abus; c'est le contraire aujourd'hui. Il faudrait donc que tout ministre, qui arriverait au fauteuil de la rue Grenelle, n° 101,

(1) Au moment où ces articles paraissaient dans un journal épigrammatique (*Le Corsaire*), les jeux publics étaient, sinon protégés ouvertement, du moins tolérés favorablement par le gouvernement d'alors. Des existences officielles se trouvaient bien de cet état de choses, qui les enrichissait, et, à vrai dire, lorsqu'on demanda l'abolition de cet abus, il n'y eut guère de résistance que dans quelques traditions administratives. — P.-A.

fût tenu de guérir une blessure morale faite à la société. On gagnerait toujours alors quelque chose à un changement de ministère. Nous ne savons point encore quel sera le Colbert qui prendra la succession de M. Thiers d'Aix. Mais il pourrait bien compter d'avance sur nos applaudissements, s'il tuait le Jeu d'un coup de plume ; nous permettrions même à ce ministre de tomber ensuite dans quelques erreurs gouvernementales, en considération du service immense qu'il aurait rendu aux familles, aux petits et aux grands, *pusillis et majoribus*. Ce trait seul suffirait à la gloire d'un homme d'État; il pourrait se reposer le lendemain, sa journée n'aurait pas été perdue. Ce ministre arrivera, nous pouvons l'affirmer, et grâce peut-être à notre voix, à notre persévérante excitation, un député sera ce ministre ; un député rempli d'une glorieuse ténacité, et qui trouvera son *delenda Carthago* dans cette mesure, un député qui sera notre Caton le Censeur.

Les sept plaies d'Egypte, les sept ministres qui tombent, toutes les heptarchies flagellantes du monde ne sont rien auprès des sept maisons de jeu qui rongent Paris. On écrase les sauterelles, on chasse les mauvais ministres, mais on ne peut écraser le trente et un qui nous prend notre argent ; le trente et un est placé sous la sauvegarde des lois et la protection des gardes municipaux. Le trente et un qui viole notre bourse, notre santé, notre réputation, est inviolable de sa nature, en vertu du cahier des charges et du traité d'alliance offensive et défensive formé entre la rouge et la noire et le gouvernement constitutionnel. Il y a solidarité d'honneur entre le ministre et le banquier. Le ministre a dit au

banquier : « Quiconque t'insulte, m'insulte; quiconque te » menace, me menace; quiconque te frappe, me frappe; » tout ce que tu auras lié sur ton tapis, je le lierai sur le » mien ; tout ce que tu auras délié, je le délierai. » C'est la parodie de Jésus-Christ et de l'Apôtre. Ensuite, le ministre dit à M. Gisquet : « Élève un mur d'airain, une file de sabres » et de chevaux de frise autour des croupiers. Le croupier » est l'image du budget sur la terre. » C'est pourquoi nous voyons la garde municipale aussi vigilante au seuil des antres aléatoires, qu'à la porte des hôtels ministériels. On est louable, si on tire un bon coup de pistolet sur le croupier qui fait son jeu dans les Abruzzes. Mais son confrère du Biribi est l'oint du Seigneur et de M. Gisquet.

Cette question est la seule en France qui ne soulève aucune contradiction. Quand on parle de supprimer les jeux on ne trouve que des approbateurs, jamais d'adversaires. Quelques-uns osent pourtant hasarder, avec timidité, cette observation banale :

— Mais si vous supprimez les jeux publics, ne craignez-vous pas que les jeux clandestins s'établissent? Aujourd'hui, on joue en face du soleil, c'est une garantie contre les escrocs; si vous fermez ces portes ouvertes incessamment à l'œil vigilant et paternel de la police, on jouera dans les caves ou dans les greniers; on jouera dans la banlieue, dans les bois, car la passion est indestructible, et les joueurs voudront la satisfaire à tout prix. Les fripons succéderont aux croupiers; les joueurs ne défendront plus leur argent; ils seront impunément volés. Cartouche et Mandrin se feront tailleurs de Biribi.

Cette observation est la seule qui ait cours ; elle fait même des dupes quelquefois ; mais elle n'est pas nouvelle, elle ne date pas d'hier. Dussault l'a consignée dans son excellent livre et la combat timidement ; cela se conçoit. Au temps de Dussault, la police avait peu d'action ; aujourd'hui la police est partout ; c'est une population dans une population ; il ne peut pas plus y avoir aujourd'hui de jeux clandestins, que toute autre chose clandestine ; le premier perdant de mauvaise humeur, personnage assez commun, irait dénoncer, en sortant, le tripot secret où il aurait consommé sa ruine. De terribles amendes, de fortes peines correctionnelles, la crainte des délations, la vigilance d'une police endémique, tiendraient en grande réserve les souteneurs d'étouffoirs et leurs bailleurs de fonds.

Autre chose encore. Est-on de bonne foi quand on établit une similitude entre les maisons publiques et les tripots souterrains ? Y a-t-il vraiment parité de chances dangereuses contre la fortune du passant ? Quelle dérision ! Aujourd'hui, c'est un fléau patent ; une perdition accessible à tous, à ceux qui la recherchent et à ceux qui veulent l'éviter. Le jeu tient enseigne, comme le limonadier et le restaurateur ; c'est au rez-de-chaussée, tournez le bouton. Avez-vous un billet de mille ? Entrez. — Avez-vous deux francs ? entrez aussi ; tout est reçu de midi à quatre heures du matin. Toutes les difficultés sont aplanies ; le Jeu ne parlemente pas avec le joueur ; il n'y a point d'antichambre à faire, point de carte à présenter. On se ruine avec une aisance qui fait plaisir. Croiriez-vous qu'il en serait de même pour ces tripots qu'il suffit de nommer clandestins ? L'étranger, le jeune homme étourdi, le

commis de recettes, le passant oisif sauraient-ils tout à coup le chemin des caveaux aléatoires, comme ils connaissent aujourd'hui les enseignes transparentes des maisons de jeu? Dans ces tripots souterrains, s'ils pouvaient s'établir, on ne trouverait que de vieux joueurs, ruinés et incurables, entre eux se disputant le dernier billon de leur fortune du temps passé. Certainement la friponnerie directe n'existe pas dans les maisons publiques, comme elle existerait, à coup sûr, dans les étouffoirs; mais qu'importe? Est-il bien nécessaire de filer la carte, ou de biseauter un sixain, lorsqu'on a pour soi un témoignage matériel, mathématique, à l'épreuve de toute martingale; un avantage qui arrive au même but que la friponnerie, sous un certain vernis de franche probité? Le refait du trente et un, les zéros de la roulette, le 5 et 16 du pair-impair, les sept numéros verts du Biribi, les creps du jeu de dés, peuvent bien remplacer la science du filou. Comptez au bout de l'an, et voyez si le résultat n'est pas le même; tout l'argent du joueur est tombé dans la caisse du banquier. La filouterie ferait-elle mieux?

Voltaire qui connaissait fort bien la stratégie de la démolition; Voltaire, l'ingénieur de la philosophie, avait posé en principe qu'une excellente chose, plusieurs fois répétée, n'amenait aucun résultat; qu'il fallait immobiliser la même attaque sur sa plume; qu'il fallait la crier incessamment à toutes les oreilles de l'univers, afin que le jour du triomphe fût assuré, après un laps de temps, plus ou moins long.

C'est un bon principe; et, sur la foi du maître, nous l'avons adopté, à l'endroit des maisons de jeu. Déjà bien des voix sont les échos de nos paroles. N'est-ce pas un véritable

encouragement à persévérer ? La presse quotidienne, distraite par de hauts intérêts politiques, avait perdu de vue, depuis assez longtemps, la question morale de l'impôt des jeux : voilà que nos incessantes plaintes réveillent notre fraternelle amie ; voilà que dans les Chambres, dans les comités, dans les associations philanthropiques, partout, grâce à l'impulsion de nouveaux venus, on travaille sérieusement, à cette heure, au renversement de ces échafauds qui dévorent la fortune et la vie des citoyens.

Le *Corsaire* (1) a déjà donné quelques assauts à la citadelle du jeu :

> Encor deux ou trois tours ; au son de la trompette,
> Aux éclats de sa voix que tout un camp répète,
> Jéricho tombera.

La ville de Paris est obligée de mentionner chaque année, sur le compte rendu de son budget, l'énorme impôt qu'elle retire des maisons de jeu. Ces jours derniers, ce travail a été livré à la publicité. C'est avec un vif sentiment de douleur que nous avons vu ce chiffre de l'impôt du sang ; et notre douleur a été partagée par plusieurs de nos confrères qui l'ont énergiquement exprimée. Il y a vraiment une hideuse auréole autour de ce chiffre, malgré le flegme municipal dont on s'efforce de l'envelopper : il n'est pas un écu de cette immorale recette qui n'entraîne après lui son cortége de larmes, de désolation, de ruines, de désespoir. Il faudrait que cet or qui entre dans la caisse municipale, tout imprégné d'une

(1) En 1836, le *Corsaire* était un organe de l'opposition radicale. — P.-A.

sueur agonisante, fût marqué d'un coin spécial, afin que la main, qui le reçoit en salaire, tremblât d'une magnétique convulsion. Les billets de banque extorqués par le vautour du jeu, sont au moins reconnaissables : la ville de Paris a beau les soumettre à son polissoir, afin de leur donner une physionomie calme et décente, ils portent toujours avec eux l'indélébile empreinte des doigts frénétiques qui les ont froissés dans le plus fiévreux des délires, le délire infernal du jeu.

Certains économistes de bonne composition vous disent : — Mais remarquez combien est louable la destination donnée à l'impôt perçu sur le jeu. Il vient en aide aux dépenses publiques ; il pave la ville ; il paie l'huile des réverbères ; il équarrit les pierres de nos monuments au chantier. — Ah ! vraiment, l'or du jeu nous rend tous ces bons offices-là ! Eh ! de cette manière, puisque la fin sanctifie les moyens, vous êtes bien bons de ne pas vous procurer quelques impôts, encore du même genre. Dévalisez tous les passants, sous le prétexte qu'il faut mettre de l'huile aux réverbères. Nous ne savons pas s'il est d'une immuable nécessité d'équarrir les pierres et de paver les rues plus ou moins bien : mais nous savons qu'une ville doit avoir sa moralité, comme un individu ; qu'elle ne peut, sans déshonneur, s'approprier un or gagné moins légitimement que l'or récolté, avec le concours des quatre circonstances, dans la forêt de Bondy.

La dernière campagne aléatoire a été heureuse, la ville de Paris doit s'en féliciter ; nous y verrons plus clair aux réverbères. De grandes fortunes se sont écroulées dans le dernier trimestre de 1835, et elles ont couvert le tapis vert d'im-

menses débris. On cite M. L..., comme la plus intéressante victime de ces derniers mois. Trois cent mille francs lui ont été arrachés, billet à billet, avec une vivacité qu'on ne trouve que dans une fatalité mystérieuse, alliée à l'action invincible du refait et des zéros. En trois semaines, cette somme énorme a passé du portefeuille du ponte opulent dans les sébiles et les cassettes à baguettes de cuivre de l'administration. La ville de Paris a prélevé deux cent soixante-quinze mille francs sur les cent mille écus perdus. Ceci n'est point un conte arabe, c'est une déplorable histoire connue de tout Paris, quoiqu'elle n'ait eu aucun retentissement dans les journaux. Cette réserve de la presse doit avoir son terme. Nous la briserons, nous, les premiers : c'est un service que nous rendons aux familles. Tant pis pour la ville de Paris ! Qu'elle cherche ailleurs que dans les veines des citoyens, l'huile sanglante de ses lanternes, et le ciment de ses pavés (1).

(1) On ne compte pas moins de quinze ans depuis que les abus contre lesquels Méry se révolte si énergiquement ont tout à fait disparu. Sur la motion d'un député de gauche, qui lisait le *Corsaire* chaque matin, les jeux publics ont été enfin supprimés dans les premiers jours de l'hiver de 1837. Était-ce une raison suffisante pour ne pas exhumer la brillante et courageuse Ménippée du poëte ? De toute manière ces Études si colorées devaient revivre. Si, d'une part, la richesse de leur forme les sauve de l'oubli, on peut dire que, d'un autre côté, elles n'ont pas cessé de tenir en réserve une moralité des plus utiles. Le Salon de Frascati, le 36, le 154, le 156 et les autres stations du chemin de croix des joueurs ont été supprimés ; la ville de Paris s'est purifiée, mais l'abus n'a pas été tué entièrement ; il n'a fait que se déplacer. A peine l'avait-on mis hors la loi qu'il émigrait en Allemagne ; le Jeu donne maintenant rendez-vous à ses victimes à Baden, à Wiesbaden, à Aix-la-Chapelle et à Hombourg. Il n'y a donc qu'un nom de ville à changer dans les Philippiques de Méry. — P.-A.

LES LUNARIENS

LES LUNARIENS

> A quoi sert donc d'aimer la lune?
> Elle est trop haut et nous trop bas.
> (*Chanson populaire.*)

I

Premier coup d'œil.

Le docteur John Herschell continue ses admirables découvertes lunaires au cap de Bonne-Espérance, en compagnie de deux ou trois de ses amis qu'il appelle ses associés. Ce sont les éditeurs-unis de la Lune.

On sait qu'ils ont déjà découvert des lacs verts, des montagnes cramoisies, des vallées grises, des arbres roses, des mers d'un seul diamant, des rivières d'une seule pièce en améthystes, des moutons qui ont des visières de chair pour se garantir des coups de terre, des hommes avec des ailes qui ressemblent à des conscrits, et dont les pieds sont petits à l'extrémité et renflés au talon, comme s'ils avaient des bottes vernies.

On ne s'arrête pas en si beau chemin. Le télescope mer-

veilleux, à l'aide de trois cents hommes, a été remué de place, et tourné vers la partie de la lune qu'on appelle Blagavion.

Les éditeurs-unis de la lune ont été frappés de stupeur en voyant des hommes courant dans le champ du télescope vêtus en pantalon de prime. Sur le dos, ils avaient écrit 75,000 francs (1.) Ils broutaient de l'herbe comme des bêtes.

Plus loin, ils ont plongé le regard dans une vallée qui n'était ni d'or, ni d'argent, pas même de rubis fin. C'est la vallée des actionnaires; elle était pleine de dividendes placés à des hauteurs perdues, à l'extrémité des arbres. Les dividendes sont de couleur blanche. On ne savait pas encore leur couleur sur la terre.

Mais ce qui a ravi les éditeurs-unis de la lune, c'est la vue du pays de la Vertu. C'est un petit pays, à peu près de la grandeur des États du roi de Sardaigne. Les hommes n'ont pas de main, et ils sont de couleur d'or à dix-huit carats; les femmes n'ont que le buste, et elles sont très-laides, quoique de couleur bistre tirant sur la suie : femmes et hommes paraissent pourtant faire bon ménage, peut-être à cause d'une bizarrerie de leur nature. Les femmes y voient pour les hommes, et les hommes y parlent pour les femmes; les enfants sont en pierre fine. Ceux qui sont sages, on les taille à facettes.

Ce fut un coup de foudre pour les éditeurs-unis de la lune, quand sur la place publique d'une ville qu'ils venaient de découvrir, ils aperçurent un homme cramoisi qui les re-

(1) En 1836, ce chiffre de 75,000 francs représentait la prime qu'une loterie organisée par des libraires promettait à ses souscripteurs. — P. A.

gardait au bout d'un télescope. Cet homme paraissait être un astronome de bonne maison. Sur un papier placé près de lui, il se moquait, par des caricatures ingénieuses, de la physionomie des astronomes anglais. Il paraît que les astronomes de la lune ont de l'esprit, et que la caricature y est permise. L'arc-en-ciel ayant passé entre les deux télescopes au moment des observations mutuelles des astronomes, ceux de la lune écrivirent que les terriens ont un anneau tricolore sur la tête. Ceux de la terre notèrent que les lunariens portaient pour cravate un nuage coloré. La lingère de la lune est l'aurore boréale.

La ville lunarienne dont il est ici question, est bleue ; les trottoirs y sont au milieu de la rue, et les voitures passent à l'entresol. Les entresols sont roux. Les enseignes sont placées de manière à ce que les caractères y soient contre les murs, position qui fait supposer qu'on ne lit pas les enseignes dans cette ville. Mais à quoi servent-elles alors ?

Les toits des maisons sont à la cave. M. Herschell assure encore que la ville ne paie pas d'impôt, mais qu'elle en reçoit au contraire. Le roi de la lune paie à chaque habitant le personnel, les contributions directes et les droits d'entrée.

Le roi de la lune est en perles fines.

II

Un drame dans la lune.

Assurément, M. Arago est un homme d'un éminent savoir, mais il nous semble avoir nié un peu légèrement la découverte de M. Herschell : aussi, sommes-nous assurés que lorsqu'il aura pris connaissance des nouveaux renseignements qui nous ont été transmis, il reviendra sur la déclaration qu'il a cru devoir faire à l'Académie des sciences. M. Herschell vient de lire en langue lunatique, et de traduire en français un drame tout entier.

Il a pu se livrer à ce magnifique travail, tandis qu'un habitant de la lune lisait son œuvre aux comédiens qui devaient la représenter. M. Herschell a suivi page à page et dictait à six sténographes, pendant que l'auteur tournait les feuillets.

Il paraît, du reste, qu'il n'y a pas de manuscrits à la lune ; les hommes ayant des ailes de chauve-souris et

n'ayant pas de plumes, à mesure qu'un livre se compose, on l'imprime; c'est d'autant plus commode qu'on tire, d'un seul coup de presse, soixante mille exemplaires d'une feuille.

Le moyen est facile à s'expliquer : les lunariens ont un papier d'une finesse telle que notre papier de banque passerait pour un ignoble carton. On comprend que la lune, n'ayant pas d'atmosphère, on n'a pas peur que le vent emporte les feuilles, si légères qu'elles soient.

Les caractères avec lesquels on imprime sont des emporte-pièces qui n'ont pas moins de trois pieds de relief. Cela ressemble, à la longueur près, à un peigne à peigner du chanvre. On place sous cet emporte-pièce de cent à cent vingt rames du papier dont nous avons parlé, et on fait mouvoir la presse au moyen d'une force de deux mille chevaux : aussitôt, les emporte-pièces percent le tout de part en part, et on obtient une impression à jour d'une délicatesse et d'une légèreté infinies.

Ce procédé est beaucoup plus propre que le nôtre, bien plus expéditif, et n'entraîne aucune dépense d'encre.

On lit ces imprimés en regardant au travers, ce qui donne encore, aux coquettes du pays, l'avantage de pouvoir lorgner leurs amants sans lever les yeux de dessus leur livre, ce qui est une supériorité marquée sur notre civilisation terrienne.

Au moment où M. Herschell a pu suivre l'auteur lunarien dans la lecture qu'il allait faire, il paraît que le théâtre était assemblé. En effet il y avait une espèce d'être, assez ressemblant à la sarigue, mais bien plus complet que cet intéressant animal. Au lieu d'une poche que la sarigue a

sous le ventre, cet être lunarien en avait par tout le corps. M. Herschell a remarqué que toutes ses poches étaient vides, et il en a conclu avec raison que ce devait être le directeur.

A côté de lui se trouvait une autre créature, ressemblant davantage à la guenon qu'à la sarigue; celle-ci était moitié couchée sur une sorte de singe fluet, ayant des jambes et des bras en forme de Z, et dont la partie chevelue était si magnifiquement frisée que M. Herschell n'a pas douté un instant que la guenon ne fût l'amoureuse de la troupe, et la sorte de singe fluet l'amoureux de l'amoureuse.

Un peu plus loin, une espèce de boule de chair qui n'a point d'analogue dans notre monde, si ce n'est parmi les grosses caisses de nos orchestres, a semblé devoir être à M. Herschell le *basso cantante* ou le père noble de l'endroit. Une autre petite guenon qui embrassait tous ceux qui étaient là et qui quittait même la lecture pour embrasser ceux qui passaient, était évidemment l'actrice à argent du théâtre, celle qui fait recette. D'abord, M. Herschell a été fort embarrassé de l'emploi qu'elle tenait; mais voyant qu'à tout propos elle se couchait sur l'herbe, il l'a judicieusement rangée dans les Dugazon.

Derrière toutes les autres, on voyait une figure ridée comme une vieille pomme, percée de deux yeux ardents, grimaçant comme un paillasse, se démenant, se tordant, se posant, et il n'a plus douté que ce ne fût le comique en chef. Au regard qu'il lançait sur une autre figure en pomme d'api rouge et tendue, froide et immobile, il a deviné celle-ci pour le comique en second.

Un grand gaillard fort membré et qui montrait inces-

samment des dents superbes et une jambe passable, mais qui n'avait pas plus l'air de comprendre l'auteur qu'un âne ne comprend un sermon, a été rangé par M. Herschell dans les troisièmes rôles.

Avant la lecture, lesdits habitants se sont livrés à toutes sortes de caquetages, ce qui était visible par le mouvement redoublé de toutes les mâchoires de l'assemblée. Quand l'auteur est arrivé, les premiers rôles l'ont salué du doigt, et les petits rôles l'ont salué jusqu'à terre; l'auteur a salué du doigt les petits rôles, et jusqu'à terre les grands rôles.

Enfin le directeur a fait un geste, et la lecture a commencé.

Cette lecture serait aussi peu facile à analyser que l'Apocalypse.

III

Un amour.

Les journaux anglais, arrivés aujourd'hui, contiennent des articles élégiaques sur le jeune et beau Blifil Morton, neveu du gouverneur du cap de Bonne-Espérance; infortuné jeune homme, touchante victime de la lunette d'Herschell. Ces récits attendrissent. Depuis Paul et Virginie, on n'avait rien appris de pareil, à l'école romanesque de l'Océan indien. La censure, établie au Cap et exercée par quatre Hottentots, comme à Paris, avait d'abord exigé la suppression de l'épisode de Blifil Morton, dans le long voyage lunaire que nous avons lu. Les censeurs, disait-on, avaient voulu ménager la sensibilité de l'oncle gouverneur; puis l'oncle s'étant consolé, on a permis à la presse de l'endroit, de raconter l'anecdote qui suit :

Blifil Morton, s'étant approché de la lunette, au moment où elle laissait apercevoir le Colysée de rubis, et la délicieuse vallée des *Vespertilionum hominum,* découvrit sous un arbre

qui ressemble beaucoup au magnolia grandiflora, et au *pinus italica gigans*, ou au *fagus linnensis*, ou au *quercus spongiosa fluviatilis*, à côté d'une autre foule d'arbres à forme conique assez ressemblant au

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra ;

Ou aux

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Non loin d'un petit rocher de forme basaltique, peu différent du *silex tertiæ formationis*, ou du *saxum igniferum*; sur une couche de gazon qui rappelle le *formix vitrea* ou le *gramen aphrodisiaticum* ou le *ligustrum eburneum* ou le *citisus capreolus*...

Il était une heure du matin; la croix du sud scintillait sur la montagne du Lion. — Ah ! mille pardons, j'avais oublié de vous dire ce que Blifil découvrit sous cet arbre qui ressemble beaucoup à tous les autres; il découvrit une jeune vierge de seize ans; elle dormait dans l'attitude de l'Androgyne de Farnèse, et n'était ni plus ni moins habillée que cette ravissante statue, dont le marbre semble s'être amolli sous quinze siècles de désirs. Elle dormait, la belle enfant!... On voyait aussi sa figure. Quelle figure ! La Vierge Raphaëlienne de la Seggiola en serait morte de jalousie. Le corail est moins corail que ses lèvres; la pureté, moins pure que son front; sa joue gauche, légèrement enflée par la respiration du sommeil, ressemblait à la pleine lune, lorsqu'elle se vermillonne pour annoncer le vent.

Pallida luna, pluit ; rubicunda, flat; alba serenat.

Elle se réveilla, et secoua sa splendide chevelure d'or; elle

prit un bain de gazon (il n'y avait pas d'eau dans la lune) ; elle folâtra, l'innocente ! comme si sa pudeur n'avait rien à craindre d'un regard indiscret. Quelle leçon pour nos dames terrestres qui parlent d'amour, dans nos parcs, au clair de lune !

M. Herschell, fils aîné, de la maison astronomique Herschell, remarqua une grande agitation dans la poitrine du jeune Blifil.

— Que voyez-vous donc là ? lui demanda-t-il.

— Moi ! rien... Je... vois... Laissez... encore... une... minute... mille livres sterling pour une minute de plus !

Telle fut la réponse de Blifil.

M. Herschell, fils aîné, lui fit observer qu'il n'était pas décent de faire ainsi le monopole de sa lunette. Blifil, sans se déranger, tira de sa poche son portefeuille, et dit à M. Herschell.

— Voilà deux mille livres, en bank-notes ; cinq minutes de monopole.

M. Herschell, en sa qualité de savant désintéressé, prit le portefeuille, et fredonna l'air : *Au clair de la lune* avec les variations de Weber.

Malheureux Blifil ! l'amour lui tombait des nues, et quel amour ! En ce moment, une ombre légère passa sur le canevas de la lunette ; les divines formes de la vierge céleste s'amoindrirent, Blifil s'aperçut qu'elle allait lui échapper.

— Lunarina, s'écria-t-il, adieu !

Et il donna un baiser à la lentille concave. L'infortuné tombait sans connaissance sur le gazon, qui ressemble beaucoup au *gramen saxicolum Alpense*.

Le lendemain, Blifil avait un vrai délire. Comme il regarda le soleil avec pitié ! Qu'il lui parut terne, ce soleil qui mûrit les vignes de Constance !

— Oh ! mon cher oncle, disait-il au grave gouverneur anglais ; mon cher oncle, je meurs si je n'épouse pas Lunarina ! et il pleurait, l'infortuné.

De son côté le gouverneur disait :

— Je ne connais point de demoiselle de ce nom au Cap. C'est une Italienne, sans doute.

— Oui, une Italienne, qui habite le Colysée de rubis.

— A Rome ?

— Dans la lune.

— Pauvre enfant ! ajoutait le bon gouverneur, le vin de Constance a brouillé son cerveau.

Le soir, Blifil prit un fusil à deux coups, du papier et des plumes, et il escalada la montagne de la Table, pour se rapprocher de sa bien-aimée. Il fut contrarié par les lions, mais il arriva au sommet. Là, il écrivit ce quatrain :

J'avais deux maîtresses au Cap.
Je n'aime ni l'autre, ni l'une ;
Je viens, armé de pied en cap,
Pour ravir celle de la lune.

Il avait préparé une échelle de corde, faite avec du scolopendre qui ressemble beaucoup à la liane, et un peu à la javelle, *flagellum vitium*. En ce moment la lune se leva sur l'incommensurable horizon de la mer indienne. Alors, Blifil, qui avait dérobé adroitement la lunette d'Herschell, la plaça sur son pivot, et il se jeta, tête première, dans la lune. Il vit

d'abord passer trois quartiers insignifiants : Endymion, Cléomène, Langrenus ; il s'arrêta un moment au bord du puits de Galilée, afin de donner quelque fraîcheur à son sang de feu. Chemin faisant, il coudoyait quelques hommes chauves-souris, et une espèce d'animaux qui ressemblaient à des Kangourous ; il se promena, malgré lui, dans une vallée où voltigeaient une multitude d'êtres sans nom, qui ne ressemblaient à rien. Quelques-uns, seulement, paraissaient avoir une certaine analogie avec des objets terrestres ; c'était une troupe de têtes chauves, qui se promenaient sur des pattes de lézard et une quantité de paires d'yeux noirs, liés par un trait d'union, avec de jolies ailes de papillon, attachées au point lacrymal. Ces yeux voltigeaient autour des têtes, et paraissaient prendre beaucoup de plaisir à ce jeu.

Blifil détourna bientôt ses yeux de ces yeux.

— Oh ! Lunarina, s'écria-t-il, où donc es-tu ?

Il furetait chaque montagne, chaque vallon ; il entr'ouvrait les roseaux qui bordaient les lacs, il descendait au fond des cratères éteints. Orphée ne mit pas tant de soins à la recherche d'Eurydice. Enfin, Morton vit dans un brouillard le Colysée de rubis qui s'avançait assez vite, emporté par le mouvement de rotation. Lorsque Blifil ne fut plus qu'à cinquante pas du Colysée, il eut un si vif serrement de cœur, qu'il faillit tomber. C'était là que vivait Lunarina. Oh ! les hommes qui ont vraiment aimé, comprendront l'extase de Morton ! il buvait de l'atmosphère de Lunarina, il dévorait le Colysée, il prenait la lune avec les dents, il était heureux.

Elle apparut bientôt encore, sur son lit de gazon, la ravissante vierge. Qu'elle était belle ! Que d'amour, que de vo-

lupté, que de parfums autour de ce corps si souple et si gracieux! Aphrodite, sortant des flots ioniens; Hélène, toute humide de l'eau du Scamandre; Nérée, endormie dans son palais de corail; notre première maîtresse à sa première révélation; rien n'égalait Lunarina, couchée sur le gazon du Colysée de rubis. Morton n'osait respirer, de peur que la moindre imprudence ne lui donnât l'éveil et ne la fît courir, sous la forêt voisine, formée d'arbres touffus, qui ressemblent beaucoup à la salade de pourpier, *hortolaia*.

Hélas! le malheur est toujours sur cette terre l'ennemi juré du bonheur! L'amoureux Blifil Mortou savourait ces délices et ne se doutait point, l'imprévoyant jeune homme, de la catastrophe qui lui tombait du ciel.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il..., et ses bras frissonnèrent, ses cheveux se hérissèrent et se plaignirent à la brise de la montagne du Lion. — Ah! mon Dieu!

Il ne pouvait en dire davantage. Que voyait-il donc, l'infortuné?

D'une arcade du Colysée de rubis venait se désencadrer une figure de six pieds de haut, assez semblable à l'Apollon, dans son costume du Belvédère. Toutefois cette figure était encore plus belle que l'Apollon; d'ailleurs, elle marchait, elle vivait, elle aimait. Blifil lui lança un regard de mépris, elle eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

La figure colyséenne se pencha vers la belle Lunarina, la jeune femme sourit et se laissa regarder, il était facile de voir ce que se disaient les deux amants.

La figure disait : — « Tu es plus belle que la pleine terre, quand elle se lève à midi. »

Lunarina répondait : — « Tu es plus beau que le Madroglion (1). Je veux vivre pour toi, je cesserai de t'aimer, le jour où l'on m'enlunera (enterrera).

La figure s'assit à côté de Lunarina, et jeta ses bras autour de son cou. Blifil était mourant; le délire égara son cerveau, une orageuse jalousie bouleversa son cœur; il céda à une inspiration horrible, tant il est vrai que l'amour conseille souvent le crime, même aux plus vertueux! Blifil prit dans la poche latérale de sa redingote un pistolet de tir; il ajusta son rival, et fit feu... Un épais nuage se répandit tout à coup dans le vallon du Colysée. Lorsqu'il fut dissipé, tout avait disparu. Blifil ne vit plus que le gazon, mollement creusé par les suaves inflexions du corps de Lunarina. Tout près, il remarqua un champ de gramen qui ressemblait à la saxifrage, *saxifraga*, ou à la cochenille, ou au vermillon. Blifil regarda mieux. Ce qu'il avait pris d'abord pour des plantes rouges, hélas! c'était du sang! Au même instant, il vit sortir du Colysée, une escouade de chauves-souris qui ressemblaient beaucoup à des sergents de ville. A cet aspect, Blifil se troubla; l'horreur de son crime confondit ses idées, il vit l'échafaud se dresser pour lui.

— Non, non! dit-il d'une voix sourde, je prouverai qu'il n'y a pas préméditation... Grand Dieu! pardonnez-moi!

Il s'était laissé tomber sur le roc. La fraîcheur de la nuit apaisa son délire; il s'endormit sous la garde d'un vieux lion qu'il avait connu particulièrement chez son oncle, et auquel il avait rendu la liberté et quelques services.

(1) C'est peut-être une planète que nous ne connaissons pas.

Il eut un songe... l'infortuné Morton, un rêve qui ne sortait pas de la corne d'ivoire, ni de la corne d'ébène ; rêve comme n'en ont jamais entrevu les oreillers des lits terrestres. Pour en avoir un pareil, il faudrait rêver que l'on rêve, et s'être endormi en avalant une décoction de verveine, de pavots, de nénufar, de houx, de mauvaise tumulaire, de mandragore, d'orange vénéneuse, de basilic et d'opium.

Dans ce rêve, il habitait l'inhabitable ; une région où les pieds nus coulent sur des flocons d'ouate nuageuse, où le corps est habillé de lumière, où la vie est légère à porter, comme la brise du soir qui court dans la chevelure, après un bain d'été, au golfe de Baïa. Il flottait dans le voisinage des soleils ; ces astres chantaient un inouï concert qui désennuie Dieu de son éternité ; hymne qui vient expirer à trente millions de lieues des oreilles terrestres. Blifil demandait leur nom aux étoiles qui passaient devant lui ; les étoiles lui disaient en souriant : « Je suis Ibis, à la flamme bleue ; je suis une des vingt-cinq mille roues du char d'Eloë ; je suis Immério ; j'ai des rayons d'opale ; je suis Abrida ; je me déguise quelquefois en comète, au carnaval du ciel ; je suis Piéria, l'étoile annulaire du petit doigt de Sabaoth. Je suis Bimmo, le diamant incrusté sur l'escabeau, où se pose l'orteil de Dieu ! »

Et Blifil les saluait de la main, et sa main recevait un rayon en échange du salut.

Et il entendit une voix qui lui dit : Blifil, assieds-toi là ; et les sept étoiles de la grande Ourse qui se dessinent comme un fauteuil, lui offrirent leur lumineux dossier ; il s'assit.

D'un abîme du ciel, il vit alors rouler une cataracte de

jeunes filles, enlacées à des chérubins. Ce fut bientôt un bal immense, dansé sur un tapis de nuages roses, avec les soleils pour lustres, et pour limites les horizons de l'infini. L'orchestre invisible qui enivrait ce bal donnait à chaque note autant de sons mystérieux qu'il s'en élève au golfe de Tissian, lorsque les oiseaux, le vent, les palmiers et les vagues exécutent leur magnifique quatuor pour les plaisirs solitaires de l'océan du Sud ; la céleste bacchanale allait, se roulant sur les zones vermeilles, et chaque fois qu'un baiser de chérubin tombait sur le front d'une danseuse, Blifil sentait courir sur sa poitrine ce frisson du jeune époux, auquel la matrone vient de dire :
— Elle vous attend !

Par degrés, une vapeur sombre descendit des profondeurs de l'infini ; les teintes roses se fanèrent ; les divins fantômes du bal se fondirent en fumée ; les soleils s'éteignirent ; Morton n'entrevoyait plus que leurs cadavres qui flottaient lourdement au hasard, comme des montagnes sphériques de charbon ; la grande Ourse qui lui servait de fauteuil se retira, et il tomba sur une tige épineuse de nopal. Il entendit une voix lugubre qui disait : Où est l'assassin de Gremio ? Il vit de larges mains qui cherchaient à tâtons. — Le voilà ! le voilà ! dit une voix douce. Morton reconnut la belle Lunarina qui rayonnait dans l'ombre, comme un ver luisant. A côté de Lunarina était un procureur du roi, et le bourreau de Jane Gray. Celui-ci prit Morton et le conduisit vers un échafaud. Le malheureux plaça son cou sous la demi-lune... Il se réveilla, la lune était encore dans son plein.

Vous figurez-vous l'attitude de Morton, à son réveil ? Jamais plus de fièvre ne désola le cerveau d'un homme. Il

avait un vieux lion à ses côtés ; il sortait d'un bal, par-dessus les étoiles ; il avait vu plus de femmes que tous les sérails de l'Orient n'en verraient, si Dieu donnait l'éternité à l'empire et à la religion de Mahomet. Il avait été exécuté par le bourreau de Jane Gray ; il s'était assis sur le fauteuil de la grande Ourse ; il était assassin ; il se réveillait à deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, il ne se souvenait plus de la veille ; il brouillait la terre, les nuages, le ciel. Le souvenir de son crime le secouait par intervalles de sa léthargie ; il n'osait regarder ses mains, de peur de les voir teintes du sang de Gremio : le fantôme de Gremio se levait devant lui, et il fermait les yeux pour ne pas le voir. C'est au milieu des angoisses de cette crise terrible que Morton vit poindre l'aube sous ses pieds, dans une rivière du Swart-Land. Quel lendemain cette aube lui promettait !

Blifil Morton ne put consentir à vivre au Cap. On l'a revu en Europe, après dix ans de pérégrinations insensées à travers les quatre points cardinaux. Un jour, en Nubie, il ouvrit son calepin de voyage, et vit qu'il avait déjà parcouru trois millions cinq cent mille trois lieues. (Les kilomètres n'étaient pas encore arrivés jusqu'à lui.) Blifil se dit : J'ai vu assez de pays. — Il repartit pour l'Angleterre où il arriva sur la frégate *le Coroner*, en 1846, le 1er avril, mois des poissons. Six semaines après, il se mariait avec une blonde et blanche quakeresse, fille de cette suave Kitty-Bell, dont M. Alfred de Vigny a cé-

lébré la chasteté orageuse dans un drame en prose tempérée.
— Blifil Morton, prolifique comme tous les vrais Anglais, a déjà six enfants qui sont tous du même caractère, de la même taille et vêtus de la même manière. Il ne passe pas un jour sans leur faire cette invariable recommandation :

— Mes enfants, ne lorgnez jamais la lune.

IV

Adieu à la poésie lunarienne.

Que de beaux noms, que d'apostrophes n'a-t-elle pas reçus des poëtes et des amants ! L'astre des nuits, l'astre du silence, l'astre de la méditation ; Phœbé, Diane. Homère lui a consacré plus de vers qu'il ne l'avait vue de fois ; Virgile l'a chantée de mille manières. Et la peinture ! On couvrirait les murs de Paris de tous les levers et couchers de lune dont les toiles se sont blanchies ; on en couvrirait la lune elle-même.

C'est encore une poésie qui s'en va. La lune est désormais déshonorée, depuis les découvertes du savant M. John Herschel.

Vous figurez-vous un amant osant dire à sa maîtresse :

— Ce soir, je vous attendrai sous le grand chêne, quand le département de la lune se trouvera perpendiculaire au département de la Seine.

Et sur quelle discrétion pourront-ils compter maintenant,

quand ils penseront que des régions lunaires, les ajusteurs de leurs télescopes, les suivront partout dans leurs tendres épanchements.

Il y a plus : si les maris de la lune viennent à correspondre avec les maris de la terre, par voie télescopique, dans le but de se révéler réciproquement les promenades solitaires de leurs femmes, l'adultère deviendra presque chimérique. La pleine lune aura vengé le croissant.

Voyez encore un poëte Lakiste écrivant cette phrase avant les découvertes dans la lune : « Les deux rayons de Phœbé argentaient le feuillage mourant des sycomores ; sa pâleur glissait sur les lacs en réseaux chatoyants. » Et le même poëte écrivant sur la même idée cette autre phrase imposée par les récentes observations de M. John Herschell, un des éditeurs-unis de la lune : « Les maisons bâties à la chaux, en grand nombre dans la lune, argentaient de leur reflet sur la terre le feuillage mourant des sycomores ; l'éclat des murs lunaires glissait sur les lacs en réseaux chatoyants. »

Comment invoquer la lune, cette sœur d'Apollon, quand le statistique aura confirmé qu'elle se compose de montagnes cramoisies en quartz siliceux ; de plaines couvertes de cresson de fontaine, et de villes de trois mille âmes de moutons !



APRÈS CONSTANTINE

APRÈS CONSTANTINE

Le 24 novembre 1836, une petite armée française, grande comme sa mère impériale, échelonnait sa retraite de Constantine à Soma. C'était le désastre de Moscou en miniature. Les soldats, épuisés par des marches infinies et tous les fléaux de l'univers, soutenaient une lutte de désespoir contre les nuées d'Arabes amoncelés aux quatre horizons, comme le plus formidable des ouragans africains. La nature, qui, dans ses secrets de destruction, vient souvent servir d'auxiliaire homicide et prendre son rang de bataille dans l'une ou l'autre armée, la nature implacable avait déchaîné toutes ses horreurs contre nos soldats; elle grossissait les torrents : elle ouvrait les réservoirs des pluies et le trésor des neiges

elle mugissait dans le tonnerre des vents comme une immense voix de désolation; et nos légions, comme celles de Varus en Germanie, ne voyaient que la mort sous mille formes, et tous les périls irritants, contre lesquels le courage est inutile dans un jour sans lendemain. Il y avait là quelques-uns de ces hommes que la circonstance élève à l'héroïsme, et qui soufflent aux soldats cette énergie rayonnante dont ils ont au cœur l'inépuisable foyer; et, au-dessus de tous, le brave Clausel, drapeau vivant de l'armée, superbe dans son calme stoïque, et grand comme Marius l'avait été dans ces mêmes lieux après le siége inutile de Cyrta.

Lorsque ces calamités se consomment, on ne distingue, dans cette confuse mêlée de sang et de deuil, que les têtes illustres; seules elles se recommandent au burin de l'histoire, et le voile de l'oubli enveloppe à jamais les actes modestement sublimes, accomplis dans les rangs inférieurs. C'est une chose qui paraît injuste au premier abord; mais, après réflexion sage, on est forcé de convenir que les historiens et les livres n'auraient pas suffi, si la plume eût enregistré scrupuleusement, détail par détail, tous les traits particuliers d'héroïsme qui ont honoré les armées malheureuses depuis la retraite des dix mille jusqu'à la retraite de Constantine, depuis Xénophon jusqu'à Clausel.

Il est pourtant convenable quelquefois d'exhumer de cet oubli un obscur soldat, afin de prouver aux autres qu'il y a chance d'acquérir un peu de renommée tardive, même sous les épaulettes de laine et le havre-sac.

C'est ce qu'il faut faire pour le brave Ambroise Vernier, du 63e de ligne.

Au passage de la Seybouse, les Arabes venaient de tenter des efforts surhumains pour couper notre retraite; là se couvraient de gloire le commandant Changarnier, le lieutenant-colonel Duvivier, le capitaine Mollière, le jeune Bertrand, blessé à Constantine, et tant d'autres officiers qui préludaient à leur gloire africaine. Cette lutte prodigieuse acheva d'épuiser la force et le courage de beaucoup d'hommes; et quand la nuit vint encore ajouter ses horreurs à tant de glorieuses misères, il y eut des soldats qui s'avouèrent vaincus par excès de découragement, et qui attendirent la mort dans cette immobilité de résignation, suprême vertu des guerriers sauvages devant leurs inexorables vainqueurs.

Après avoir passé la Seybouse, dans une dernière dépense de force, le jeune Ambroise Vernier se coucha sur un lit de plantes marécageuses, à l'entrée d'une petite grotte creusée par le cours de l'eau. Personne ne remarqua ce malheureux piéton voyageur, qui prenait son gîte de mort pour s'épargner d'autres frais de route. L'armée passa, les Arabes passèrent. Amis et ennemis étaient déjà bien loin, et Vernier n'entendait plus que le sourd fracas du fleuve et les harmonies lointaines et lugubres qui sont les voix de la nuit dans le désert.

Il y a, dans certaines organisations, un merveilleux mécanisme physiologique qui bouleverse l'ordre des sentiments et des idées avec une promptitude étonnante. Vernier avait, depuis bien des heures, accepté la mort comme un remède plein de charmes, et comme la cessation d'une lutte impossible; la vie ne lui paraissait pas digne d'être achetée au

prix de tant de souffrances, d'angoisses, d'efforts surhumains. Eh bien! quand il se vit seul au bord de ce fleuve sans nom, seul dans un désert, avec l'étrange orgueil de peupler une solitude, et n'ayant sur la tête qu'un groupe d'étoiles qui ne luisaient que pour lui, il se cramponna de nouveau à l'existence; il rougit d'avoir désespéré de Dieu dans une double désertion, lâche transfuge de la vie et des armées; et ce mouvement de révolte opéré contre lui-même le rendit brave et fort comme le soldat levé à l'aube pour le combat.

Ce changement de résolution étonnera moins lorsqu'on saura que Vernier était un enfant de nos contrées méridionales, où les phénomènes de la nature impriment aux âmes des contrastes moraux inexplicables : le calme et la tempête, l'excitation et l'abattement, la vie et l'aridité, les ombres et les rayons. Vernier avait été payé comme impôt de sang par le village de La Cadière, qui se cache non loin de la mer, dans des masses confuses de collines, de vallons, de bois, de torrents, de montagnes, de jardins. Il y a, dans ces agrestes résidences, si paisibles vues de loin, il y a des rivalités orageuses, des haines vives, pétries avec le mistral et le soleil, et qui ont pris naissance un jour de fête, au milieu d'un concert, ou dans le gymnase des jeux renouvelés des Romains. La musique, le chant, les trois sauts, le ballon, la lutte sont quelquefois des éléments de discorde, qui amènent des duels au pugilat, et des ressentiments vivaces, qui n'ont de chance de s'éteindre que dans les agapes générales d'un jubilé sous les rameaux pacifiques de la croix. Vernier avait quitté son village en emportant, incrustée au

fond du cœur, une de ces haines, sous son habit de conscrit.

Un jour, à la fête de Saint-Alban, il fut vaincu, malgré sa force incomparable, au jeu de paume, par Olivier, du Beausset, village d'ailleurs assez hostile à La Cadière ; et le coup de quinze, qui décida de sa défaite, ne lui ayant pas paru joué de franc jeu, il en résulta un défi, à la mode romaine, sous les vieux remparts du Castelet. Une seconde défaite mit le comble au désespoir de Vernier. Il lui sembla que l'honneur de son village natal, remis entre ses mains, dans le jeu de paume et le pugilat, venait de recevoir deux atteintes mortelles le jour de la fête de Saint-Alban.

Dès ce moment, Vernier voua une haine immortelle à son équivoque vainqueur, et le numéro 17, qu'il tira de l'urne du Minos de la conscription, ne suspendit qu'un instant cette longue pensée de vengeance, entretenue avec une braise infernale contre son ennemi Olivier.

Sur les rives de la Seybouse, Vernier trouva dans cette pensée un motif d'excitation de plus. Il fallait vivre et revivre à tout prix, parce que la honte de la défaite de Saint-Alban n'était pas effacée et que le village de La Cadière réclamait son vengeur.

La nuit de novembre avait ajouté à son voile habituel un supplément de nuages, voûte plate et ténébreuse que trouaient à peine quelques étoiles. Vernier attendait le jour, comme on attend, au fond d'un cachot, un ami libérateur. Un petit bruit de broussailles, ménagé trop prudemment pour être attribué à la brise du fleuve, ouvrit l'oreille du jeune soldat, et le mit dans l'attitude du qui-vive. Le bruit approchait,

et les feuilles frissonnaient à peu de distance. Vernier allongea, dans la direction du danger, la baïonnette de son fusil, et attendit, comme font les chasseurs de son pays, le gibier *à l'espère*. Ce n'était pas un gibier; au contraire, c'était un chien de l'espèce intelligente des caniches : Vernier le classa du moins ainsi ; car la pluie, le feu, la neige, la famine avaient traité le pauvre animal comme un soldat, dévasté sa chair et son poil, et le classaient dans l'histoire naturelle de l'Apocalypse.

Vernier releva subitement son fusil et tendit la main à cet ami malheureux, seul être vivant que lui laissait l'armée de Constantine. Le chien, sans perdre son temps à se laisser flatter de la main, regarda fixement Vernier, avec cet air qui veut dire qu'on aurait quelque chose d'important à communiquer, mais que la pantomime est la seule langue commandée par la prudence en pays ennemi. Vernier regarda le chien, et lui fit signe qu'il ne le comprenait pas : ce qui étonna singulièrement l'animal; et une plainte sourde murmura dans son gosier. Pareil dialogue n'était pas du goût du quadrupède. Il fit un mouvement de pitié assez insultant pour l'homme, et lui tourna le dos, mais sans avancer d'un pas. Seulement son museau et ses oreilles tendus dans une autre direction, semblaient dire :

— Levez-vous et venez là.

Après plusieurs invitations de ce genre, Vernier frappa son front, et le chien, frissonnant de joie sur toute l'épine de son dos aigu, fit deux pas et tourna brusquement la tête pour dire :

— Enfin vous avez compris !

Quand un chien et un homme marchent à travers champs, c'est toujours le chien qui conduit l'homme; comme c'est flatteur pour l'intelligence du dernier! Donc notre jeune soldat marchait après son conducteur, lequel ne témoignait aucune hésitation, et cheminait en bête qui connaît son terrain. Tout à coup le guide quadrupède s'arrêta; et tournant la tête avec une lenteur mélancolique, il sembla dire :

— C'est ici, regardez.

Vernier regarda.

Le terrain était un fond de ravin marécageux, jalonné çà et là de quelques arbustes dont le feuillage de fer avait été tordu par le vent. Une petite sorte d'eau saumâtre se démenait à travers des arêtes de ronces vives pour s'élargir dans un bassin naturel, et s'offrir comme dans une coupe, à la soif du pèlerin. Là gisait un corps ou un cadavre. Vernier ne devina pas au premier coup d'œil. Le chien pourtant semblait attester, par son maintien inquiet et non désespéré, que la vie était encore dans ce soldat, et qu'il fallait le secourir.

Vernier avait un très-grand besoin d'être secouru, lui, mais il était debout, l'autre était couché avec la roideur de la tombe.

Il n'y avait donc pas de doute à élever sur l'égalité de l'infortune. L'apparence du vivant devait venir en aide à l'apparence du mort. C'est ce qui fut fait. Vernier tâta le front et les mains du soldat immobile, et il acquit la certitude que ce malheureux pouvait être sauvé. Tous les soins qu'un pareil état réclame furent prodigués. Le chien, qui, dans son oreille subtile, recueillait les premières pulsations du sang dans les artères, tressaillit de joie, et lécha les mains de Vernier. En toute autre circonstance il aurait éclaté en aboie-

ments joyeux ; mais il connaissait, mieux qu'un général, la carte du pays, et il se méfiait des Arabes plus rôdeurs que les chacals dont ils sont les élèves carnassiers.

Après avoir eu la consolation d'arracher un camarade à la mort, Vernier, comprit, hélas ! qu'il était beaucoup plus difficile de l'arracher au désert. Le pauvre soldat ressuscité avait reçu une balle à l'artère de la cheville, le sang s'était épanché à flots comme par une incision de saignée ; et le froid glacial et la soif brûlante l'avaient paralysé au fond de ce ravin, où il se traînait sans doute pour chercher de l'eau.

Vernier prenait conseil de lui-même pour agir, mais le chien voulut donner son avis. Il allongea le museau vers l'horizon, et, flairant les émanations de l'air, il conseilla de marcher sur cette direction de salut. Cependant il replia modestement son cou et ses oreilles et baissa les yeux dans une pose philosophique, comme pour dire :

Si vous avez un meilleur moyen de vous tirer d'ici, faites ce que vous croyez le mieux.

Vernier regarda le ciel, comme font tous les malheureux abandonnés de la terre : le ciel était toujours noir, comme la voûte d'un immense souterrain sans issue à l'autre horizon ; il avait même éteint ses deux étoiles du zénith, comme s'il eût voulu fermer les yeux sur les misères humaines et les vouer à un abandon trop mérité. Vernier, se donnant une excitation avec cette flamme de charité qui rayonne autour d'une bonne œuvre, pansa la blessure de son camarade, avec l'aide du chien, qui léchait le sang, et, l'appareil mis, il chargea le soldat sur ses épaules, et fit signe au chien de reprendre son rôle de conducteur.

L'animal (que le chien m'excuse d'employer ce terme de Buffon) ne se fit pas répéter deux fois le même ordre. Il était sûr de son fait, il savait sa province de Constantine sur le bout de sa patte ; il aurait pu commander une armée contre des soldats de son espèce, si son espèce était assez folle pour raccourcir par la guerre une vie d'un jour. Vernier suivait son guide avec une lenteur forcée, qui ne lui donnait pas trop d'espoir d'arriver à quelque gîte hospitalier. Mais ce qu'il faisait était encore la seule chose qui dût se faire, quel qu'en fût le résultat. Seul, il eût volontiers redonné sa démission de vivant au milieu de ce désert ténébreux qui semblait vouloir éterniser la nuit ; mais il portait la vie d'un autre, la vie d'un chrétien, la vie d'un fils, pour lequel une mère priait peut-être en ce moment dans quelque cabane de laboureur. Cette idée lui donnait une joie intérieure, douce à savourer comme une récompense : et si deux accidents survinrent ensuite, portant avec eux le caractère des miracles, Vernier les attribua au charitable mouvement qui l'avait porté à essayer de faire une bonne action sans l'espoir de l'accomplir jusqu'au bout.

Le chien, qui pensait à tout, venait de faire une découverte. Il s'était arrêté devant une chose informe, à demi submergée dans l'eau massive d'un petit étang. Vernier déposa un instant son fardeau et attendit son guide, trop intelligent pour faire une halte inutile et perdre un temps précieux. La chose informe était un fourgon abandonné dans la retraite, et que des charges d'Arabes n'avaient pas permis probablement de dégager. Ce fourgon, à peu près vide, gardait encore dans ses profondeurs un peu de ce pain consacré par un verset de l'Oraison dominicale. Le chien avait flairé cette

petite provision, qui était une aubaine pour lui et un miracle pour ses deux compagnons. Il fut d'abord très-délicat dans ses procédés de quadrupède poli ; il enleva un à un tous les pains et les apporta aux pieds de ses maîtres; arrivé au dernier, il crut pouvoir se permettre d'en faire un *media noche*, comme les voyageurs qui ont le ventre à l'espagnole, entre Séville et Madrid.

Les animaux qui nourrissaient les anachorètes de la Thébaïde sont très-vaisemblables. Telle fut la pensée de Vernier, qui savait par cœur, comme tous les paysans provençaux, l'histoire des ermites. Il accepta le repas offert par le chien, apaisa modestement sa faim, but trois creux de main d'eau, et, liant le reste de la provision au cou de l'animal, il prononça le mot du cheval de Job : *Allons !*

A cette halte, le soldat blessé demanda de l'eau, en but avec modération et prononça quelques paroles sourdes, qui étaient sans doute une expression de reconnaissance, mais que l'oreille de Vernier ne put recueillir distinctement.

Cependant le blessé reprenait ses forces et demanda un peu de pain à Vernier qui, tout joyeux, courut aux provisions et lui servit son repas, assaisonné d'eau pure. *Ah ! s'aviou eici la fouen d'aou Baoussé* (1) ! telles furent les premières paroles distinctes que le blessé prononça et qui firent tressaillir Vernier, comme s'il eût entendu le mugissement d'un lion. La figure du jeune soldat eut des contractions inconnues à Lavater; il regarda fixement le visage de son camarade, et, sous la triple couche de soleil, de sang et de fumée, il reconnut Olivier le Baussétan, son ennemi mortel.

(1) Ah ! si j'avais ici la fontaine du Bausset.

C'était bien Olivier; le hasard fait de ces choses pour s'amuser un peu; on appelle cela invraisemblable en style bourgeois. Heureux les hommes qui ne connaissent pas et n'ont jamais subi les atroces plaisanteries du hasard!

Vernier croisa les bras et regarda longtemps son ennemi avec des yeux étranges, et le souvenir de la fête de Saint-Alban se réveilla dans toute la fraîcheur d'une insulte de la veille. Quel beau moment pour se venger, mais aussi quels remords après la vengeance, et quel pardon attendre de Dieu après une si monstrueuse lâcheté!... Il décroisa les bras, et une réaction de pitié adoucit les traits de son visage. Il est vrai qu'en ce moment Olivier avait perdu cette hideuse physionomie de vainqueur qui provoquait d'éternelles représailles. On aurait pu dire de lui, avec Virgile : « Oh ! combien il est changé ! comme il ressemble peu à cet Olivier qui s'en revint un jour couvert des dépouilles du vaincu ! »

Enfin, comme la plus longue des nuits a son terme, le jour parut et éclaira tristement une plaine horrible et des montagnes insurgées à l'horizon, comme les barrières du désert. Vernier demanda un conseil au chien, et l'œil oblique de l'animal répondit par une pensée d'inquiétude. La nuit protége la fuite, mais le jour la trahit; tel fut le résumé de la pensée du philosophe quadrupède. Aussi l'animal ne tarda pas de mettre sa théorie en action. Il flaira l'air, secoua les oreilles, tint une patte suspendue, en signe de méfiance, et, cherchant autour de lui, il découvrit une grotte voilée de feuillage, la visita d'un pas de précaution, et lorsqu'il eut acquis la certitude qu'elle ne recélait aucune bête fauve, et qu'elle était plus habitable que l'antre de Malchus de saint

Jérôme, il s'accroupit en sphinx, avec une confiance sereine, qui invitait ses compagnons à s'abriter.

Vernier suivit ce conseil de prudence, et il déposa son camarade blessé au vestibule de la grotte, sur un lit de feuilles sèches.

Le chien approuva tout avec un regard bienveillant et se posa en sentinelle derrière un massif d'aloès qui décorait le portique ; de là, son regard embrassait le désert jusqu'aux limites de l'horizon. On n'y voyait d'autre être vivant qu'un chameau égaré, qui cherchait au loin sa route...

Une fois lancé dans la voie de la commisération, Vernier ne garda plus de ménagement charitable. Dans une réaction vertueuse, il n'y a aussi que le premier pas qui coûte.

— Je ne crois pas, se dit-il à lui-même, lui donner un meilleur remède qu'une phrase en provençal.

Cela pensé, il prononça d'une voix claire cette phrase dans l'idiome chéri :

— Je donnerais bien cinq sous pour être à présent sur la colline verte du vieux Bausset.

Un soupir de joie éclata dans la poitrine d'Olivier; ses yeux s'ouvrirent et rayonnèrent ; il se dressa, en s'étayant de ses mains, et regarda Vernier, mais il ne le reconnut pas ; le climat d'Afrique et les toilettes des batailles, des retraites et des bivouacs font subir de grandes variations aux figures européennes. Tel qui part blond s'en revient brun, et le blanc passe en quinze jours à l'état de noir.

— Vous êtes un pays ? demanda Olivier avec un sourire de résurrection.

Vernier affirma de la tête, et tendit la main au blessé.

— Oh ! c'est mon patron, saint Alban, qui vous a conduit ici !... poursuivit Olivier.

Vernier eut la faiblesse de retirer sa main : un nom avait rouvert sa vieille blessure d'Europe ; mais cet éclair de vengeance ne fit que traverser son cerveau et ne descendit pas au cœur.

— Et de quel pays êtes-vous ? demanda le blessé.

Vernier hésita ; il n'osait prononcer le nom de son village natal, de peur de réveiller d'anciennes haines et de détruire l'effet de son remède provençal. Cette idée généreuse lui fit renier son pays.

— Je suis de Saint-Cyr, dit-il en souriant à son ennemi.

Le village de Saint-Cyr a toujours vécu en bonne intelligence avec le Bausset ; mais, à cette époque, La Cadière et Le Bausset, aujourd'hui fraternellement unis, étaient comme Albe et Rome.

— De Saint-Cyr !... dit Olivier avec une voix faible et pleine de tendresse... Quel doux pays ! comme les arbres y sont beaux !... J'y ai vu une fête charmante le 15 août 1831. Il y avait les filles d'Ollioulles, de Signe, de Six-Fours, de Castellet ;... nous dansions sous des tamaris, tout près de la mer... On chantait une chanson qui disait :

A ma droite, — j'ai le rosier.

Je gagnai un plat au jeu de paume, et une écharpe aux trois sauts... Étiez-vous à cette fête, mon ami ?

— J'y étais... dit Vernier d'une voix étouffée par les larmes.

— Et maintenant, où sommes-nous ?... demanda Olivier avec inquiétude.

— Je n'en sais rien, répondit l'autre sur le même ton ; mais le bon Dieu le sait, cela vaut mieux.

En ce moment le chien se rapprocha tête basse du groupe causeur, et ses pattes, délicatement posées une à une sur les feuilles sèches, semblaient recommander le silence. La sentinelle quadrupède venait sans doute de découvrir quelque chose d'alarmant au désert.

Vernier regarda, et vit, dans le lointain, un long nuage blanc qui sillonnait au vol la plaine. C'était un retour d'Arabes à cheval ; météore vivant, qui disparut bientôt dans les profondeurs de l'horizon du Midi.

Olivier caressait le chien, qui pantelait de joie en regardant son maître ressuscité.

— En voilà une de bonne bête ! dit Vernier ; parlez-moi d'un chien comme ça ! il fait son métier d'éclaireur mieux qu'un vieux soldat du 63e... Comment l'appelez-vous votre chien ?

— Alban... dit Olivier.

— Encore ce nom ! pensa Vernier ; et il fut de nouveau obligé d'apaiser le trouble de son âme.

— Alban, répéta Olivier, c'est un chien que j'ai ramassé à Bone, dans la rue, et que j'ai fait inscrire sur le contrôle du régiment... Allons, Alban, va... va... en faction !

Ce chien reprit son air grave, et fut s'accroupir derrière sa guérite d'aloès.

— Mais vous ne m'avez pas demandé de quel pays j'étais, moi, dit Olivier... Je suis du Bausset, le plus joli village du

Var, et je m'appelle Olivier, comme à peu près tous les gens du Bausset, du Castellet et de Sainte-Anne.

— Mon nom est Ambroise, dit Vernier.

Ils se serrèrent affectueusement les mains, et comme ils avaient besoin de repos l'un et l'autre, ils s'endormirent sous la garde du fidèle Alban.

Ce sommeil fut très-long, comme on le pense bien ; mais il répara les forces des deux soldats. La sobriété bien connue des payans provençaux est une vertu fort utile en campagne. Ambroise et Olivier s'applaudirent d'avoir été élevés à une table moins que frugale. L'eau et le pain leur suffisaient, comme aux solitaires du Nil. Quand la nuit abaissa ses ténèbres sur les crêtes du col de Mouara, Vernier reprit son fardeau vivant, le chien se mit à l'avant-garde, et les trois pèlerins continuèrent leur route avec ce courage qui vient de l'espoir.

Dans cette nuit, le fidèle Alban fit une nouvelle découverte, il amena un cheval aux deux infortunés soldats. Ce n'était pas, fort heureusement, un cheval arabe ennemi, mais un bonhomme de cheval du train, blessé au pied gauche de derrière, et, tout boiteux qu'il était, pouvant prêter un grand secours à deux fantassins brisés de fatigue. Le chien avait rencontré cet ami au bord d'une source, et se désaltérant à bride flottante. Les deux animaux, après avoir, sans doute, échangé quelques paroles dans une langue inconnue chez les humains, étaient venus se rallier à l'arrière-garde, composée de deux soldats.

Quand le chien vit ses deux maîtres à cheval, il ne put comprimer une légère exclamation d'orgueil satisfait, bien excusable chez un animal. Aussitôt la caravane se mit en

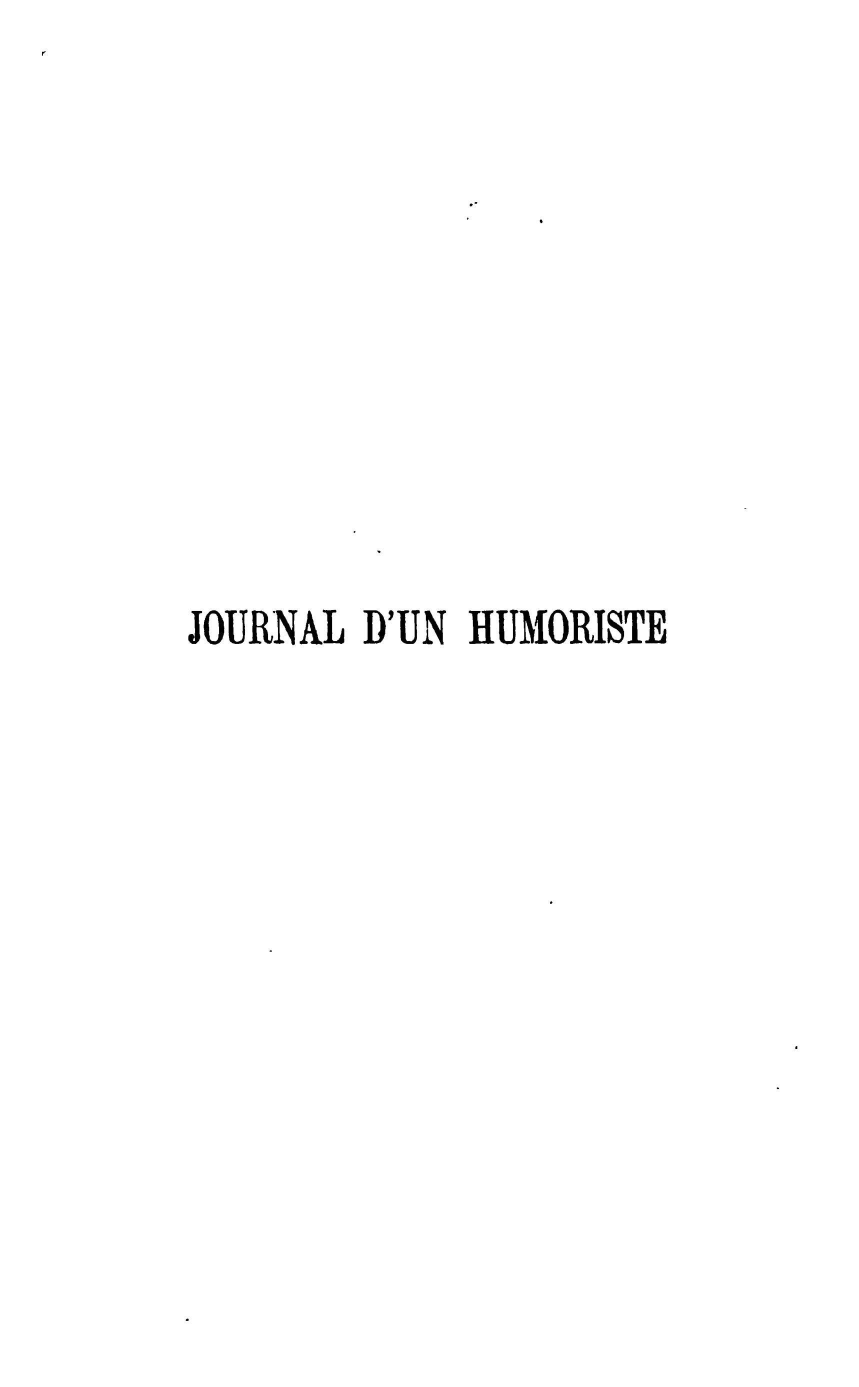
marche, et traversa un ex-pays très-florissant sous Jugurtha ; les vieux débris romains s'y montrent de toutes parts, et attestent le passage d'une civilisation militaire fort puissante. Ambroise et Olivier prêtèrent peu d'attention à ces ruines. Cependant, à la nouvelle aurore, ils trouvèrent un asile dans les décombres d'un château fort, que Siphax avait pris la peine de bâtir pour eux ; et ils donnèrent au cheval pour étable le gynécée d'une villa de Scipion l'Africain.

Enfin, après quelques nuits de marche et quelques jours de repos, ils atteignirent le pays de Bouafra ; et à leur dernière étape, un peu avant le lever du soleil, ils éprouvaient ce saisissement de joie dont parle Xénophon dans sa *Retraite des dix mille ;* ils découvraient la mer. Bone, l'hospitalière, ouvrit ses portes à cette arrière-garde de l'armée de l'héroïque et malheureux Clausel.

Olivier entra tout de suite à l'hôpital, pour y achever sa guérison un peu compromise et retardée par les fatigues de la retraite. Ambroise Vernier attendait avec impatience le rétablissement complet de son camarade pour se faire reconnaître comme le vaincu de la fête de Saint-Alban. La bonne action d'Ambroise avait couru dans la garnison, et ne rencontrait que des éloges : un jour, à la revue d'inspection, le général lui mit la croix d'honneur. « Voilà, dit le soldat de La » Cadière à son ennemi du Bausset, voilà la croix qui com» mande le pardon des offenses, embrasse-moi et reconnais» moi, je suis Ambroise Vernier et je suis ton ami. »

Olivier poussa un cri composé de toutes sortes de sentiments, et embrassa méridionalement le bon Ambroise. Le

chien, qui n'avait plus d'Arabes à craindre, fit éclater une salve d'aboiements. Peut-être venait-il de comprendre les dernières paroles de ses deux amis, et il applaudissait à cette touchante réconciliation.



JOURNAL D'UN HUMORISTE

JOURNAL D'UN HUMORISTE

SOMMAIRE. — Les rois et les princes en 1836. — De M. Thiers et du génie de la France. — Encore M. Thiers. — L'hôtel de la Fontaine-Saint-Georges. — La Société sanitaire. — Piété de don Miguel. — Le café de betterave. — Un mot sur don Manuel Godoy, prince de la Paix. — Un portrait de Saint-Jean Baptiste. — L'antiquité au jardin des Tuileries. — La religion à Paris. — Un vaisseau brûlé. — La frégate *la Muiron*.

Ils ne sont plus tirés à quatre épingles, les princes et les rois : la philosophie gagne les cours, et l'étiquette s'en exile. D'étranges choses se passent, et si nous n'étions blasés sur toute émotion depuis que nous avons vu que l'impossible seul est praticable, nous nous mettrions chaque jour aux croisées pour voir voler des phénix. Une seule nouvelle a secoué un instant notre torpeur : malheureusement elle était

fausse, n'importe ! la crédulité a tenu bon; si ce n'avait été qu'une simple merveille de ce bas monde, on n'aurait pas pris la peine de la ramasser, mais elle nous tombait de la lune, comme un Aérolithe, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. Oh ! alors, nous nous sommes jetés dessus pour la dévorer. En vain, M. Arago nous criait du haut de l'observatoire, que le télescope d'Herschel en avait menti par ses lentilles; nous persistions dans notre beau songe lunaire ; le soir, en passant sur les quais, nous cherchions à l'œil nu, le Colysée de rubis, nous touchions la main à l'astre comme à un voisin; sur les boulevards, nous regardions sans rire, les admirables lithographies qui représentent les hommes chauve-souris causant aux bords des lacs de Sérenitus. Que d'argent n'ont-ils pas gagné ces industriels qui braquent des télescopes sur le Pont-Neuf et la place de la Bourse ! on faisait queue autour du pivot, il n'en coûtait que trois sous pour voir la lune à cent cinquante pas; on cherchait les boucs à cornes d'ivoire poli, les arbres à feuilles dentelées, le vallon du Colysée : on trouvait tout cela ou à peu près, la lune était l'astre à la mode, cela n'a duré qu'un quartier; on n'y pense plus.

Il est fâcheux que le vieil Homère ait inventé la mythologie trois mille ans trop tôt ; nous consommerions un dieu ou une déesse par jour; nous chercherions des Naïades dans toutes les fontaines de Paris et des Hamadryades sous l'écorce des arbres du boulevard Italien. Des phénomènes viennent de passer incognito, ou du moins, on ne s'en est occupé qu'un seul instant : les grands journaux les ont enregistrés en petit texte, dans la colonne des événements ordinaires.

Un prince catholique, un fervent adorateur de Dieu et de saint Janvier, un élève royal du père Isidoro Maglione de la société de Jésus, une Altesse ultramontaine, a enlevé une belle huguenote, une jeune femme qui ne reconnaît pour pape que l'anti-pape Henri VIII, une blonde et joyeuse hérésiarque anglicane, que le concile de Trente a foudroyée avec la batterie mystique du Vatican. Conçoit-on un pareil cataclysme? Est-il besoin d'aller chercher des merveilles dans la lune, lorsque nous pouvons en apercevoir de pareilles sur notre globe, avec des lorgnettes d'opéra?

Autre phénomène. Le petit-fils d'un pape, et même de deux papes, Hildebrand et Paul V, s'éprend d'un vif amour pour la fille d'un mécréant breton qui pourchassait la sainte pucelle d'Orléans. Le mariage arrive après l'amour. Cet étonnant hyménée se célèbre tout près des ruines du temple où on adorait l'Hymen, ce petit dieu, vêtu d'une tunique jaune, *croceo velatus amictu*, lequel dieu a donné sa livrée aux infortunés époux. Remarquez les étourdissantes coïncidences de cet incroyable mariage; le sang des papes, le sang de Henri VIII, le sang de Borghèse et de Luther; le paganisme, le calvinisme, le catholicisme, tout cela croisé, confondu, mêlé, sans aucun souci des bulles de dispenses, ni des bulles d'excommunication, ni de la joie de l'enfer, ni de la tristesse du ciel. Puis voici don Miguel qui vient, brochant sur le tout; don Miguel, autre fils aîné de l'Église qui, dans Saint-Pierre, la paroisse du monde, porte des mains violentes sur le sang croisé d'Hildebrand et de Henri VIII: on ne revient pas de sa stupéfaction.

Nous vivons à une époque où les peuples se regardent

entre eux et ne lèvent plus la tête ou ne l'abaissent pas pour voir ce que font les princes. En d'autres temps, on aurait fait des chansons et des poëmes épiques sur ces événements. L'automne dernier, l'empereur François, chevauchant à Kalisch, envoya des madrigaux à une danseuse ; personne n'a recueilli ces madrigaux. Nous avons de l'autre côté du Rhin (1), un roi qui fait des poëmes français en vers blancs ; hors le roi qui les a composés et son imprimeur, personne n'a lu ces vers. Un autre roi (2) se débat depuis deux ans au fond d'un puits de montagnes, en tirant un coup de canon par mois et par actions ; aucun poëte vivant n'a fait une ode à ce roi : il est vrai que ce roi n'a pas un maravédis. Il est encore un prince, dont personne ne parle et qui me paraît bien phénoménal ; c'est le jeune Othon qui parle bavarois au Parthénon et au Pirée. Il vaut mieux encore, quand on est prince, enlever des Anglaises ou donner à leurs maris des déplaisirs mortels, ou faire des vers blancs, ou jouer du tambour de basque au fond d'un puits, que de régner sur les Grecs, quand on est Bavarois. A cette heure, Othon est le plus malheureux de tous ses collègues ; son jeune trône est déjà une ruine, dans le pays des ruines.

Un jour, M. Thiers, ministre de l'intérieur, manda un statuaire et lui dit :

— J'ai besoin d'un Génie de la France, faites-m'en un petit de douze à quinze pieds de haut.

L'artiste se prosterna humblement et lui dit :

(1) Le roi Louis de Bavière. — P. A.

(2) Don Carlos. — P. A.

— Monseigneur, cette divinité n'existant pas dans la mythologie, je vous prierai de m'en donner le signalement.

A quoi le ministre répondit :

— Faites mon portrait en pied, et drapé à la grecque ; mettez-moi des ailes au dos ; attribuez-moi des cheveux blonds, et voilà tout.

L'artiste fit poser le ministre, et le Génie de la France fut fait.

On peut voir cette statue sur la place de l'École de Droit ; une sentinelle la garde pour la préserver des épigrammes des passants. On se prépare à hisser ce Génie sur la coupole du Panthéon. Il y avait une croix jadis. La statue de M. Thiers remplacera la croix. Jamais l'ambition n'aura élevé un homme si haut ; Napoléon n'est qu'à cent vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la Seine, trois cents pieds de moins que M. Thiers. C'est raisonnable.

Tous ceux qui ont vu le Génie de la France au repos sur le sol, sont émerveillés de cette ressemblance frappante. Lorsque les brouillards auront fait grisonner les cheveux de la statue, et que l'élévation l'aura réduite de dix pieds, on reconnaîtra trait pour trait M. Thiers sur la lanterne du Panthéon : c'est la lanterne de Diogène qui a trouvé son homme. M. Thiers, désespérant d'entrer dans le Panthéon, s'est placé dessus.

Mais l'architecte Soufflot lui a joué un singulier tour. On sait que rien n'est moins solide que la coupole du Panthéon. Quelque fois le vent la fait trembler ; elle se lézarde ; on la barde de ceintures de fer ; on l'étançonne à grands renforts de pilastres. Si le ministre en chair et en os pesait sur la

coupole, la coupole n'en souffrirait peut-être pas davantage, le ministre est si léger ! Malheureusement sa copie est lourde comme un budget, l'estrapade est menacée d'une avalanche : le collége Henri IV est dans la même position que Pompéi sous le Vésuve ; Saint-Etienne du Mont s'attend à être écrasée comme son patron par une pluie de pierres. Les propriétaires voisins se font assurer contre le Génie de la France. A. C. L. G. D. L. F., voilà l'inscription que la Compagnie du Soleil met sur les plaques de leurs maisons. L'hôtel de l'*Ange gardien* est le seul qui n'ait pas pris cette précaution ; il compte sur son Ange. Tous les locataires l'ont déserté.

On a fait une pétition au ministre, afin qu'il lui plaise de renoncer à son génie de quinze pieds. C'est une affaire de salubrité publique. Le ministre a menacé de se faire couler en bronze ; il tient bon. Le Génie actuel n'est que de simple tôle : si le bronze s'en mêle, la catastrophe est inévitable. Je défie sainte Geneviève de la conjurer avec sa houlette et ses moutons.

Maintenant l'archevêque de Paris intervient, et veut baptiser le Génie de la France. Le ministre s'y refuse, et donne pour raison que ce Génie est une allégorie, et qu'une allégorie est anabaptiste de sa nature. Le curé de Saint-Etienne du Mont, qui a déjà attaqué le Diorama en contrefaçon, et qui se plaît aux procès, a organisé une conspiration contre le Génie de la France : il est venu nuitamment et l'a béni à l'improviste ; il en a fait un saint : — saint Thiers. M. Thiers ne se doute guère de sa canonisation ; M. Guizot, qui est huguenot, serait furieux contre saint Thiers, s'il venait à savoir l'affaire, la division se mettrait encore dans le

cabinet, et les rentiers béniraient le Génie de la France, qui serait béni deux fois.

En l'état, nous faisons des vœux pour que M. de Broglie, qui est païen en sa qualité de Jupiter, et que M. d'Argout, qui descend de Scipion Nasica, interviennent et mettent en magasin le Génie de la France (1), parce qu'il compromet les vivants qui rôdent autour du Panthéon, et les morts qui veulent y entrer. Par amendement, on pourrait fabriquer un génie en carton peint, comme l'esprit de M. Thiers.

Je reviens à M. Thiers.

Montez la rue Saint-Georges; c'est une colline à pente douce qui aboutit à l'opulente villa de M. Welhs, le banquier américain, et le créancier, pour un quart, de vingt-cinq millions votés en faveur des Etats-Unis.

Devant la villa du banquier, est une fontaine sans eau; M. Dosne la fit construire pour abreuver les passants qui vont à la barrière Blanche sous les chaleurs de l'été. M. Dosne s'est rappelé le trait de ce vertueux Archiménide, banquier grec, qui fit une saignée à l'Eurotas, pour désaltérer le voyageur spartiate ou thébain. Tous ceux qui s'abreuvent à la fontaine de M. Dosne bénissent le nom de l'Archiménide parisien : malheureusement la fontaine Saint-Georges ne coule jamais.

Tout auprès de la fontaine s'abaisse l'hôtel de M. Dosne. Il est assez étroit; mais comme la maison de Socrate, il peut renfermer tous les amis de la famille ministérielle de M. Dosne : mais on y est assez au large; l'amitié ne s'y

(1) On sait que le Génie de la France n'a pas été placé sur la coupole du Panthéon, mais bien sur le sommet de la colonne de la place de la Bastille. — P. A.

étouffe pas. Ordinairement cet hôtel est désert, les portes sont closes; les fenêtres ont les bras croisés. Le seuil du perron se verdit de graminée, les grilles se rouillent, les arbres du jardin meurent poitrinaires; on ne trouve qu'un obstiné rosier de Bengale qui ne porte pas de roses, mais de petits boutons auxquels la botanique triviale donne un nom assez peu décent.

A peine le *Journal de Paris*, (1) annonce-t-il une des nombreuses démissions de M. Thiers, que l'hôtel Saint-Georges entr'ouvre deux croisées, comme pour dire aux passants:

— Passant, Dioclétien va cultiver ses laitues à Salone; Cincinnatus retourne à la charrue; Tarquin, à ses pavots; Charles-Quint, à son ermitage; M. Thiers, à son jardin. Attendez cinq minutes, vous allez voir le ministre en habit bourgeois, son *Histoire de la Révolution* à la main, sonner à la grille, comme un simple particulier; il vient réaliser le plus cher de ses vœux: *O rus, quando te aspiciam!*

Il passe fort peu de monde devant l'hôtel Dosne; aussi le petit bruit qui se fait, dans cet asile de la vertu, ne produit pas une forte sensation. Les croisées ont beau s'ouvrir, les grilles se dérouiller, les plantes reverdir, personne n'en fait la remarque. M. Thiers en est pour sa diplomatie mesquine d'intérieur. Sous le ministère tridien de M. de Bassano, l'hôtel Saint-Georges ouvrit toutes ses croisées, toutes ses grilles, toutes ses portes; les écuries seules restèrent closes, pour montrer que le ministre était sorti, pauvre et piéton, du faubourg Saint-Germain. Au bout de trois jours, M. de Bassano,

(1) Ce journal, alors dirigé par M. Léon Pillet, était à la dévotion de M. Thiers. — P.-A.

le seul homme qui porte la poudre et la queue, rentra dans la vie privée; M. Thiers, qui était ressuscité le troisième jour pour copier Jésus-Christ, se mit en voyage pour la rue de Grenelle. A peine parti, l'hôtel Dosne se replongea dans le deuil; l'escalier vit germer, entre ses dalles, de jolies plantes pariétaires; le lierre et le lichen croisèrent leurs arêtes sur la couche nuptiale. Depuis M. Bassano, l'hôtel Dosne a conservé cette élégiaque physionomie, qui ressemble à une comédie de M. Casimir Bonjour arrivée à l'état de pétrification.

Il y a bientôt une semaine que M. Thiers n'est plus ministre, pourtant il n'a pas quitté la rue de Grenelle. Dès que le *Journal de Paris* eut annoncé la dissolution du cabinet, un page est monté en omnibus, et courant à la fontaine Saint-Georges, il a derechef préparé l'hôtel du ministre déchu. Nous l'avons remarqué. Depuis huit jours, on frotte les appartements, on bat les tapis, on chasse les insectes usurpateurs, on lave les vitres, on habitue la pesante grille à s'ouvrir légèrement sous la main débile du ministre. Nous avons même cru distinguer quelques gouttes d'eau sur les lèvres de la naïade épuisée, fille du beau-père ministériel. Eh bien! tout cela n'est encore, cette fois peut-être, qu'une ruse de Talleyrand II. M. Thiers compte ne pas bouger de place; c'est un Parthe qui fuit et tue celui qui marche sur ses brisées, c'est le saint Georges de la chaussée d'Antin, il monte sur son cheval blanc et il écrase le dragon à double tête : l'hydre révolutionnaire et le tiers parti.

On vient de fonder une Société sanitaire, société conservatrice de la santé des citoyens.

Tout abonné à la médecine à vingt-deux francs, devra :

1° Donner vingt-deux francs.

Ensuite :

Il ne mangera que deux fois par jour, ne boira que de l'eau rougie, n'absorbera ni truffes, ni gibier, ni aucun mets épicé, savoureux, capable d'exciter un appétit trompeur ; il s'abstiendra de vin de Bordeaux, de vin de Champagne, de café, de liqueurs, de glaces, de sorbets, de punch, etc. Si cependant il tient à ces funestes excès, il augmentera sa cotisation de 120 francs par an. Il évitera toute émotion de peine ou de plaisir, n'ira ni à l'Opéra, ni au bois, ni dans les cercles. Il ne se promènera ni à pied, ni à cheval, évitera de sortir par un temps humide, par un temps chaud ou par un temps froid, ou bien, pour compenser les nombreux dangers auxquels il exposera volontairement sa santé, il versera de surplus une somme de cent francs. Il ne fumera pas, ne mangera pas chaud, ne boira pas froid, ne fera pas d'armes, ne patinera pas, ne chassera pas, ne dansera ni ne valsera, sous peine d'ajouter encore 30 francs par an. Il ne mettra que des bottes à double semelle, jamais de souliers, moins encore de bas de soie. Il sera chaussé trop large du double, portera un gilet, un caleçon de flanelle l'hiver ; l'été deux gilets et deux caleçons : ou bien il donnera 75 francs.

Il invitera le plus souvent possible à dîner un docteur, membre de la société, lequel surveillera, utilement pour lui, le repas du malade, du futur malade. Cet article ne peut être compensé.

Il ne veillera pas ; il ne sera ni amoureux, ni jaloux, ni ambitieux, ni violent, ni joueur, ou bien, il payera 100 francs par chaque passion à laquelle il s'obstinera à se livrer.

Il ne se battra sous aucun prétexte, fût-il insulté, conspué, souffleté, sans l'assentiment de la Société qui se réserve de ne jamais le donner à moins de cent écus par duel formulé par un combat, et de 15 francs par déjeuner, vu le danger d'indigestion de son malade que court la société.

N. B. — Quelques rares exceptions pourront être faites dans le seul cas où le duel aurait lieu avec un député, à deux cent trente pas, avec des pistolets que la Société chargerait elle-même avec de la poudre d'ipécacuana ; ou encore au sabre à trente-cinq pas : l'abonné marchera contre les murailles.

Il n'écrira pas, ne lira pas, ne dissertera pas ; il ne sera ni magistrat, ni député, ni homme de lettres, à moins d'un tribut qui sera fixé relativement aux bénéfices que pourront rapporter au malade ces divers excès.

Il ne nagera pas ; il n'aura ni femme ni enfants, ni parents, ni amis, ni ennemis ; en un mot il ne fera rien qui puisse le moins du monde compromettre sa santé, activer ou ralentir la circulation du sang, troubler les digestions, surexciter les nerfs, provoquer la transpiration. Il devra surtout obéir à tout ordre d'un médecin quelconque qui le rencontrerait au bal, dans la rue, au spectacle ; se coucher, se faire saigner, purger, etc., sans mauvaise grâce.

Au moyen de ces petites précautions et en payant la cotisation avec exactitude, le malade n'aura qu'à prier le ciel de le maintenir en bonne santé.

N. T. B. — Aussitôt l'époque du renouvellement passée seulement de dix minutes, sans qu'une nouvelle somme de vingt-deux francs ait été déposée, le malade, jusqu'à ce qu'il ait fait un nouvel abonnement, peut se casser le bras et les

jambes, se noyer, s'asphyxier : la Société s'en soucie comme de ses vieilles bottes de l'année dernière. Une fois l'abonnement renouvelé, la Société ne donnera pas ses soins à toute maladie prenant de près ou de loin, directement ou indirectement, son origine ou ses causes entre deux abonnements.

Paul de Potter raconte sur le neveu du pape Paul II une histoire que je ne vous raconterai pas ; mais je vous engage à la lire dans l'ouvrage de ce grave et consciencieux écrivain.

En voici pourtant le fond. Il m'est impossible d'en décrire la forme.

Paul de Potter lui-même a eu recours à la langue latine pour se tirer d'affaire décemment. Ce neveu pontifical, jeune et fou, s'en allait, de ville en ville, avec une bande de mécréants, et frappait des contributions indirectes sur la chasteté des infidèles. Un jour il entra dans la cathédrale de Pistoïa, au moment où l'évêque officiait ; l'évêque avait vingt-cinq ans. Impossible de vous dire l'idée qui traversa le cerveau du neveu papal, et encore moins l'effet qui suivit l'idée. Le scandale fut grand à Pistoïa : plainte fut portée à l'oncle, le pape Paul II, lequel, après avoir entendu tranquillement raconter la chose, dit en souriant :

— Il faut bien que jeunesse se passe !

Paul de Potter, homme éminemment sérieux, frémit, sous son latin allemand, en racontant le flegme du pontife, et l'inconcevable équipée du neveu.

L'Italie n'en voit pas d'autres depuis qu'elle a été inventée par Janus. Don Miguel, ce Tarquin le Superbe, chassé de Lisbonne, continue aujourd'hui, à Rome, l'histoire de Lucrèce et de Collatin ; seulement il s'y prend à rebours, et dans une

église! Néron violait les prêtresses dans l'enceinte du temple de Vesta ; Néron doit être, en toutes choses, le patron de don Miguel. Il paraît que le parfum d'un temple, ou d'une église, est un aphrodisiaque sous le climat italien ; témoin Néron, le neveu de Paul II et don Miguel.

C'était le 20 mars, le dimanche de la Passion, voyez le calendrier : quelle passion embrasait don Miguel ? Ce jour-là, il était dans cette tribune qui avoisine le tombeau de Paul II, près du sarcophage où se couche cette femme divine qui aurait été épousée par tant d'Anglais, si l'on épousait des statues de marbre. Don Miguel, prince catholique, donnait fort peu d'attention à l'évangile dominical, il dévorait de ses yeux portugais madame Aldobrandini Borghèse, jeune huguenote qui venait étaler ses charmes provocateurs aux yeux des chantres efféminés de la chapelle Sixtine. Le pape Grégoire XVI officiait sous le baldaquin de bronze, devant le tombeau de saint Pierre ; les pèlerins baisaient les pieds de Jupiter Stator, devenu le prince des apôtres, après la métamorphose de la foudre en clefs ; don Miguel ne voyait que madame Aldobrandini ; vous ne connaissez pas cette femme, vous qui lisez son nom ; ah ! Rome entière est morte d'amour pour elle ! figurez-vous la Vénus du Musée secret de Naples ; mais avec un pied de plus, des cheveux blonds, et une taille à faire expirer les satyres dans les bois. Don Miguel ardait ; il écoutait le frottement du satin anglais, et ce duo voluptueux que chante le gant d'une femme, en caressant les plis onduleux de sa robe. Oh ! si j'étais à Lisbonne ! disait Miguel, à voix basse et en patois portugais. A force de contempler la taille souple de sa belle voisine, il se crut

transporté à Lisbonne; il laissa couler une de ses mains royales sous les épaules de madame Aldobrandini.

— My lord! s'écria madame Aldobrandini, touchée au vif. Le gonfalonier pâlit, Grégoire XVI suspendit la cérémonie, et le prince Aldobrandini Borghèse entraîna don Miguel au pied de l'obélisque qu'Auguste avait dédié au soleil.

— Monsieur, dit l'époux outragé, je descends en droite ligne d'Hildebrand qui fit fustiger les cardinaux français Ossat et Duperron, représentants de Henri IV; je descends de Paul Borghèse, le pape qui a terminé cette basilique, et si vous en doutez, lisez cette inscription-là... *Paulus Borghesius*, etc. Je suis au moins votre égal; venez croiser votre épée avec la mienne, tout près d'ici, sous les pins de la villa Negroni. Venez!

Don Miguel lui répondit:

— Je suis roi, et l'oint du Seigneur; je suis assez bon pour vous épargner un sacrilége et une excommunication. Bonsoir.

Sur ces entrefaites, le commissaire de police, le cardinal Somaglia, arrivait avec trente Suisses, habillés en valets de carreau.

— Grand prince et grand roi, dit-il aux deux messieurs, c'est aujourd'hui le dimanche du pardon; tendez-vous mutuellement la main; Sa Majesté le roi de Portugal est jeune: il faut que jeunesse se passe; je vais vous raconter l'histoire du neveu du pape Paul.

Et les trois interlocuteurs descendirent vers la rue de Borgo Nuovo, en riant du neveu de ce grand pape, et en oubliant leur histoire; et le prince Aldobrandini invita don Miguel à dîner dans cette belle villa qu'on trouve à gauche avant d'entrer à la porte del Popolo.

Il y a dix ou quinze ans la betterave rougissait en paix dans nos plaines ; les bœufs la mangeaient l'hiver, et nous l'été en salade ; mais ni les bœufs, ni nous, ne prévoyions qu'un jour la roue de l'industrie saisirait la betterave pour la rompre, la moudre, et nous la transformer en sucre blanc, léger, doux, et frappé d'un impôt. De ce qui avait lieu à ce qui se passe aujourd'hui, il y a toute la distance qui se trouve dans une salade et une demi-tasse, entre un bœuf et un député.

Il ne faut jurer de rien. Prenons bien garde surtout aux carottes, aux navets, aux panais, aux pissenlits, au cresson, à la barbe-de-capucin, aux épinards qui croissent dans nos potagers. Malheur à nous si un homme, habile dans l'industrie, découvre le secret de faire du sucre avec du pissenlit, du tabac à fumer avec du cresson, de la poudre avec des panais ! Dès demain des Solons de cuisine frapperont d'un impôt nos utiles légumineux, et non-seulement nous n'aurons pas le sucre pissenlit, le tabac cresson, le panais poudre à canon ; mais nous ne mangerons plus même de cresson, ni de panais. Des mouchards végétaux inspecteront tous les potagers et tous les potages ; il y aura un douanier par pot-au-feu.

C'est à ce sujet, et par rapport à la question de betterave, que nous augurons mal et fort mal de l'industriel parisien, qui, marchant sur les traces du racahout, du palamoud et du panalès, du zulma, du nafé, du kaïfa, du théobrome, annonce qu'il vend du café betterave, supérieur au café moka, au café chicorée, et même au café châtaigne !

Il nous semble que le malheur qui a frappé le sucre betterave n'épargnera guère le café betterave ! A moins qu'une moitié

de la betterave soit privilégiée aux dépens de l'autre moitié ; et à moins encore que les colons n'aient point encore eu connaissance de la nouvelle propriété acquise à la betterave de devenir café quand elle n'est pas transformée en sucre, ou celle d'être café et sucre tout à la fois.

Tout porte à croire que lorsque messieurs les colons, ces hommes auxquels on doit porter un si vif intérêt, à cause de leur philanthropie et de leurs bambous, apprendront que la betterave renferme du café, ils en écriront aux chambres, lesquelles s'empresseront d'accueillir une nouvelle loi. Cette nouvelle loi défendra de boire du café betterave, comme elle défendra également de boire du rhum extrait du suc de betterave. D'où plus de punch betterave, plus de grog betterave ! Mort aux betteraves et à toutes leurs races !

Où s'arrêtera le développement du végétal ? Et si à la porte du sucre betterave on pose un douanier debout comme un sucrier, il importera pareillement de fixer sur sa base, à la porte du café betterave, un douanier debout comme un petit verre. A eux deux, ils formeront une demi-tasse complète pour satisfaire la loi.

O divine nature !

O nature humaine !

Dieu fait la betterave, et il cache dans ses flancs le café, le sucre et le rhum.

L'homme qui ne fait rien, au lieu de profiter de ce gloria céleste, le frappa d'un impôt ! O législateurs, vous méritez de boire votre café froid !

La fortune a ses caprices, nous ne le nions pas, mais on abuse un peu de sa légèreté. De ce qu'un homme a eu le tort

de faire fortune en quelques années, il ne faut pas affirmer et écrire : « qu'il est des hommes favorisés des astres qui, ne » s'étant donné aucune peine, trouvent parfois en se levant » cent mille écus en quadruples d'or cordonnés au fond de » leur pot à eau. » L'eau de Seine ne dépose pas de quadruples.

La calomnie, en revanche, dépose beaucoup.

Un homme qui a laissé un impérissable nom dans les fastes de la monarchie espagnole, don Manuel Godoy, prince de la Paix, vient de publier des *Mémoires*. Ne parlons pas de ce livre. Nous nous bornons à signaler le parfait accord établi parmi les opinions qui attribuent l'élévation inouïe de ce courtisan, issu au reste d'une famille des plus nobles de l'Espagne, à son unique talent de musicien.

Le premier critique avance que don Manuel Godoy parvint à toucher le cœur de la reine, comme chacun sait, par son rare et divin talent de jouer de la flûte, et la réflexion philosophique suivant l'assertion historique, ce même critique ajoute : « Ainsi le plus beau royaume du Midi, le plus fertile, le » plus glorieux par ses conquêtes, tomba sous la puissance » d'un joueur de flûte !! Pauvre liberté ! »

A merveille.

Arrive un autre critique, plus disert, mieux instruit, qui a remonté aux sources de la vérité, où remontent, c'est convenu, tous les grands critiques, et qui s'écrie :

« Libre de faire pencher son cœur vers les gentilshommes » les plus beaux, les plus remarquables de son royaume, l'é- » pouse couronnée de Charles IV, reine infidèle, femme sans

» goût, amante sans esprit, s'abandonna à un joueur de gui-
» tare. »

— Et de deux !

— La flûte et la guitare.

— Non! s'écrie un homme d'État dans ses papiers (les homme d'État laissent toujours des papiers aux libraires Mame et Delaunay); non! ce n'est point à un soldat, à un prêtre intolérant, à un homme efféminé, que la reine d'Espagne, imitant Catherine de Russie et Christine de Suède, se livra tout entière, malheureuse et coupable femme, mais ce fut, la postérité rougira de le croire, à un vil joueur de violon. »

Ainsi don Manuel Godoy aurait captivé le cœur de la reine, ou par la flûte, ou par la guitare, ou par le violon, si ce n'est par ces trois instruments à la fois.

Le quatrième critique jettera peut-être quelque lueur sur la question de savoir si don Manuel Godoy était enfin un musicien ou plusieurs musiciens; et s'il était obligé de jouer de trois instruments aussi lassants, chaque jour, pour se maintenir dans les bonnes grâces de sa souveraine; sacrifice qui aurait bien mérité, selon nous, toutes les faveurs imaginables. Joueriez-vous de la guitare pour rien ? Joueriez-vous de la guitare à moins d'être prince de la Paix ? Mais écoutons le quatrième critique.

« Fausseté de dire, erreur de croire, mensonge d'écrire,
» que don Manuel Godoy, prince de la Paix, ait jamais ré-
» gné sur le cœur de la femme de Charles IV, par l'influence
» de son talent sur la guitare, la flûte ou le violon : don Ma-
» nuel n'eut pas tant de peine à prendre pour être le favori

» le plus puissant qui eût jamais existé devant lui. Il em-
» ploya, et ce fut là tout son mérite, les ressources d'une
» belle voix, à charmer les oreilles trop faciles de la reine.
» Excellent chanteur, il fit de la voix un instrument..., l'ins-
» trument de sa fortune. »

On voit que le quatrième critique a singulièment éclairci la question, en préférant son opinion à celles de ses confrères. Pourquoi préférerions-nous la sienne, nous?

Fatigué de ne savoir, au juste, sur quelle faculté musicale du prince de la Paix m'arrêter, pour en parler à mon tour dans mon article sur ses *Mémoires*, je résolus d'aller chez lui et de lui demander, comme une dernière grâce de sa vie, à lui qui en a tant accordé, l'excellent et noble vieillard, quel était l'instrument dans le corps duquel il avait trouvé son titre de prince, ses joies de favori et sa réputation colossale.

Je montai six étages, et je trouvai le prince.

— C'est pour cela que vous venez? me dit-il.

— Oui, prince.

— Mon enfant, je n'ai jamais joué d'aucun instrument, parce que je ne sais jouer d'aucun; je n'ai jamais chanté non plus, parce que je n'ai pas l'ombre de voix; ayez foi maintenant à ce qu'on a publié sur les causes de mon élévation. Croyez plutôt que si un homme joue de la flûte, la calomnie dira qu'il excelle sur la guitare.

— Elle dira davantage, prince. Elle dira, s'il n'est ni chanteur, ni musicien, qu'il a été l'amant d'une reine, parce qu'il avait une belle voix, et qu'il jouait à la fois de la flûte,

du violon et de l'exécrable guitare. Ce dernier trait peint l'humanité.

Ce sont deux hommes d'un caractère opposé ; l'un est saint de religion, et l'autre curé de profession.

Or il advint qu'un jour M. Champmartin exposa, au Salon, entre l'amante délaissée, et l'amante abandonnée de M. Dubuffe, un saint Jean prêchant dans le désert.

Le désert était représenté au naturel, par des femmes qui n'écoutaient pas le prédicateur, et un jeune berger tout nu qui se préparait à dormir, ainsi qu'il est d'usage, au bord du lac de Génésareth, à deux heures après midi, surtout lorsqu'on prêche sous un palmier.

Tout Paris profana ce tableau de son million de regards athées ou impies ; les dames remarquèrent que saint Jean était d'encolure athlétique et de douce carnation ; mais personne ne parla de sa sainteté ; on aurait été bien aise de contempler la figure de ce jeune et agreste saint, mais le peintre qui n'avait jamais vu saint Jean, et ne voulait pas mentir par le pinceau, avait eu recours à l'artifice de cet artiste qui peignait le fameux masque de fer, vu de dos. Tout était visible dans le saint Jean de Champmartin, excepté le front, les yeux, la bouche et le menton, choses d'ailleurs assez inutiles dans un portrait en pied.

La liste civile de Louis-Philippe n'achète pas les tableaux de saints, ce qui ne veut pas dire qu'elle achète les tableaux profanes ; la liste civile n'achète rien, hormis les croûtes enfouies dans les caves de Fontainebleau et du Louvre : elle

achète ces croûtes à grands frais, parce qu'elles ne coûtent pas une obole et elle les envoie à Versailles, ville encroûtée, s'il en fût, depuis l'érection de son Musée national, ainsi nommé parce que c'est la nation qui le paye.

Alors M. Olivier (1), curé de Saint-Roch et patron du 13 vendémiaire, fit une quête dans sa paroisse, et acheta le saint Jean de M. Champmartin. Depuis on a admis les fidèles à l'adorer; M. Champmartin dut être bien content, parce qu'à tout prendre, il lui revient toujours quelque chose de ces adorations.

Si j'étais peintre, je voudrais être adoré, dans mon ouvrage, par les dames qui assistent à la messe de midi. Il est toujours charmant d'être adoré.

Hier, j'ai vu ce tableau, transfuge du Louvre, cloué au pilastre de la maison d'ascétisme Olivier; je l'ai adoré, parce que j'aime saint Jean, attendu qu'il a inventé le 25 juin, le plus grand, le plus beau, le plus doux, le plus voluptueux jour de l'année. Quant à ses sermons, je suis de l'avis du désert.

M. Olivier parodie Léon X et Sixte-Quint. Ces honorables papes commandaient au Sanzio une douzaine de vierges; et le Sanzio les créait, ces vierges, belles, pures, idéales, catholiques. Aujourd'hui, M. Olivier, curé de Saint-Roch, va se promener au Louvre, il trouve un jeune homme tout nu, et de tournure assez mondaine, qui parle à de jolies filles qui ne l'écoutent pas. M. Olivier se dit alors: « Voilà qui fera bien ton affaire! » et il achète ce jeune homme concave, il le baptise, lui donne le nom de Jean. Jean-Baptiste,

(1) M. Olivier est mort en 1854, étant évêque d'Évreux. — P.-A.

qui baptisait tout le monde, est baptisé par M. Olivier.

O Raphaël ! toi qui as créé le Jean précurseur, le Jean inspiré, le Jean sublime de ton immortelle toile de Foligno, que dois-tu dire, dans le ciel, du Jean hérétique que M. Olivier a exposé à la vénération des anabaptistes de la rue Saint-Honoré ?

Dans un pays mal administré, le vice s'insinue dans tous les détails. Un mauvais ministre porte malheur à tout ce qui le touche. Si par hasard il a des idées, ses idées sont gauches, et sentent l'écolier d'une lieue. On ne sait quel boiteux génie habite les mansardes de l'hôtel ministériel de la rue de Grenelle, et souffle d'en haut ses burlesques inspirations au département des Beaux-Arts. Depuis six ans il ne sort de là que des bévues. Au moins, sous la Restauration, ce département travaillait suivant l'esprit de son époque : lorsqu'il plaçait une douzaine de vastes et gras colosses, marins ou terrestres, sur le pont Louis XV, il n'oubliait pas d'entremêler à ces héros profanes et damnés, un certain abbé Suger, qui venait en corps et en marbre, donner l'absolution à Duguesclin et au Bailli de Suffren. La Restauration savait son métier : elle avait une idée fixe, et elle marchait sur cette idée. Aujourd'hui, les Beaux-Arts recommencent à se faire Grecs ou Romains, lorsqu'ils devraient être Français. Notre jardin des Tuileries est un véritable Élysée, où ne sont admis que des dieux ou des héros païens. Tout ce qui a eu le malheur d'être baptisé, de son vivant, est repoussé par le garde national de la grille. Cette sentinelle est placée pour interdire le jardin aux héros français, et aux individus coiffés de casquettes. Tout ce qui porte chapeau ou casque grec a le

droit d'entrer. D'abord la mythologie a été épuisée aux angles, aux hémicycles, aux ronds-points des pelouses et des plates-bandes. C'était d'ailleurs dans le projet de Le Nôtre et de La Quintinie, rien de plus juste : ces messieurs ne concevaient pas un boulingrin sans un dieu, ou au moins un demi-dieu. Nous avons eu, depuis Louis XIV, Daphné changée en laurier, Flore, Pomone, Cérès; les quatre saisons; Hippomène et Atalante, qui vivent de bonne intelligence avec tous les Hercules possibles, avec Énée, Anchise, Lucrèce, Cléopâtre, et quelques allégories, comme le *Temps découvrant la Verité.*

A la Révolution de Juillet, qui ne fut pas une fable, les Beaux-Arts français demandèrent leur droit de cité, dans le jardin royal. Spartacus arrive le premier, et se pose fièrement devant le château. Ce marbre était une pensée; sans doute il y avait du faux dans cette pensée, puisque le peuple noble qui brise ses fers ne peut se reconnaître dans le vil gladiateur romain; mais on ne découvrit, dans le simulacre de marbre, que la personnification de l'intelligence opprimée qui reconquiert sa liberté. A la bonne heure. Au reste, c'était mieux déjà qu'un Faune, un Sylvain, un Pan, un Égipan. On tailla des socles, des stylobates, des piédestaux, et l'on se disait entre artistes :

— Nous allons voir arriver enfin un peuple français de marbre. Spartacus est son précurseur; c'est le dernier chaînon qui lie la statuaire antique à la moderne.

Fausse alerte! Nous vîmes arriver Cincinnatus, beau vieillard, sans contredit, noble personnage, mais usé jusqu'à la charrue; nous avons cent généraux de la République et

de l'Empire qui ont fait cent fois plus que Cincinnatus, et qui ont encore, sur lui, l'avantage d'avoir existé.

Pour eux, pour les nôtres, pas le plus petit bloc; mais ne savez-vous pas, ministres que vous êtes, que les Grecs et les Romains peuplaient leurs plus obscurs carrefours des statues de leurs guerriers? Un centurion avait la sienne après une action d'éclat. Il est tel consul ou tel général, oublié aujourd'hui, qui s'est vu tailler en marbre sur toutes les places publiques.

J'aime beaucoup Thémistocle, quoique ses compatriotes ne l'aimassent pas. Le vainqueur de Salamine est grand dans l'histoire. Je vous avoue pourtant que je l'ai vu entrer avec peine, à côté de moi, au jardin des Tuileries. La flotte navale, victorieuse devant Athènes, m'inspire moins d'intérêt que notre vaisseau le *Romulus,* luttant contre trois navires anglais; que le *Pluton* ou le *Neptune* à Trafalgar; que l'*Orient* à Aboukir. Le roi Othon de Bavière doit réhabiliter Thémistocle dans les jardins d'Acadème : notre devoir à nous, c'est d'oublier la marine du Péloponèse pour songer à la nôtre. Qui se souvient aujourd'hui de Cosmao, de Lucas, de l'Infernet, de Casa-Bianca, de Du Petit-Thouars? Thémistocle a le pas sur eux.

Vous intronisez Phidias au jardin des Tuileries, grand nom sans doute, talent immortel; mais où sont les statues élevées à Jean Goujon et à Puget? En prenant tout aux anciens, nous avons laissé leur devise : *Celebrare domestica facta.* Voilà ce qu'il fallait nous approprier. Notre nation, si justement orgueilleuse, descend chaque jour, sous le doigt ministériel, à un degré bien bas d'abnégation et d'humilité chrétiennes. On dirait que nous sommes au dépourvu de

grands hommes, de grands noms. Il n'est pas jusqu'au roi de Macédoine qui ne s'apprête aussi à conquérir le jardin des Tuileries; son marbre est taillé. Alexandre est représenté tel qu'il était au siége de la ville de Malliens, c'est un fait assez peu connu; à moins qu'il n'y ait erreur et qu'on ne veuille parler de la ville des Oxidraques, dans l'Inde, ville qu'Alexandre prit seul d'assaut; fable indienne, s'il en fut. Quoi qu'il en soit, place encore au vainqueur d'Arbelles et d'Issus. Est-il possible que M. Panckoucke ait publié vingt-cinq volumes de *Victoires et conquêtes*, à défrayer les ateliers de vingt générations d'artistes, à épuiser le granit des Cordillières? On dirait que la France en est réduite à l'indigence de gloire du royaume de Monaco.

On fait grand bruit, depuis quelque temps, d'une réaction religieuse qui s'opère à Paris. Je l'ai cherchée partout, cette réaction; je ne l'ai trouvée nulle part. Paris est aujourd'hui, en fait de religion, ce qu'il a toujours été; il n'est ni dévot, ni impie; il est indifférent.

— Voyez, dit-on, comme la foule se porte aux sermons du R. P. Lacordaire et de l'abbé Cœur, et aux cérémonies de Saint Roch.

A Paris, la foule va toujours quelque part.

En ce moment, le désœuvrement des hautes et riches familles les pousse à Notre-Dame; le peuple ne se mêle point à ces solennités aristocratiquement religieuses; elles ne sont pas faites pour lui; il reste à son travail, et prie en travaillant. Les oisifs vont faire cercle autour de la chaire; on n'en-

tend l'orateur que dans un rayon de nef très-étroit. Hors de ce rayon, les auditeurs regardent les dames, comptent les ogives et caressent leurs cheveux. Est-il possible de choisir, pour la conversion des âmes, un vaisseau comme Notre-Dame? Les vices de l'acoustique y neutralisent toujours l'éloquence; le prêtre crie, et sa voix expire à bout portant. Lorsque Jean le Précurseur haranguait au désert six mille catéchumènes, un miracle centuplait sa voix. Le miracle est mort avec Jean.

A Paris, ville de profonde indifférence religieuse, la semaine sainte est profane à l'égal de ses cinquante sœurs; nous venons de la voir s'éteindre au milieu des giboulées, entre les patrouilles des gardes municipaux, les équipages infernaux et les concerts profanes du grand damnateur Musard.

Le peuple prend ici fort peu d'intérêt aux cérémonies religieuses; le clergé ne les comprend pas, et les célèbre très-mal. Il n'est pas de ville au monde où les prêtres soient moins sacerdotaux qu'à Paris. Ils ont une allure mondaine, ils négligent la tonsure, ils portent des favoris; la *tunica talaris* leur est pesante et gauche; ils ont échangé les larges et canoniques souliers bouclés contre les bottes libertines, ils chantent faux le plain-chant, ils n'ouvrent jamais leur bréviaire, ils apportent à la stalle du chœur un maintien ennuyé. Sans doute, sous ces apparences anticléricales, le devoir et la vertu peuvent résider; on peut être un excellent vicaire et porter des bottes; mais nous ne nous occupons que des effets extérieurs momentanément. Dans les villes du Midi, un prêtre qui porterait des favoris scandaliserait toute une paroisse; rien d'innocent pourtant, comme des favoris, même

noirs. Le Midi religieux se scandalise de tout. Il est façonné, de longue main, au véritable type sacerdotal : tout ce qui s'en écarte est frappé de réprobation. Aux vives imaginations de ce pays, les apparences suffisent toujours. Quelques écarts de conduite se dissimulent dans le huis-clos du presbytère; les bottes et les favoris sautent aux yeux. A ces soins minutieux donnés à la forme, avec peu de souci du fond, vient conséquemment se joindre un culte extérieur de cérémonies, empreint quelquefois d'une certaine majesté. Ainsi le Jeudi-Saint est, dans le Midi, un jour à part, un jour embaumé d'encens et de fleurs; la poésie de ses reposoirs franchit le seuil des églises, elle court les rues, elle est dans l'air.

On a supprimé les processions de la Fête-Dieu, à Paris, et l'on a bien fait, non pas à mon avis, par intérêt pour les cultes dissidents, mais par intérêt pour la religion. Quand on avait vu les magnifiques théories catholiques du *Corpus Domini* dans les grandes villes d'Italie et de nos provinces méridionales, on regardait en pitié ces processions si mesquines, si maigres, si mal vêtues, si mal fleuries, qui barbottaient dans de sales et étroites rues, avec de grotesques chantres, des suisses avinés, avec tout leur luxe indigent, avec leur cortége municipal et leur bordure de grenadiers. C'est qu'à Paris, le clergé n'a aucune passion pour organiser de belles cérémonies, le peuple ne s'en soucie pas.

Le catholicisme est méridional : hors de son pays, il sera toujours froid et mal fait; pour attirer la foule blasée aux églises, il lui faut, à Paris, les journaux et la mode; il lui faut aussi savoir revêtir la livrée mondaine, comme à Saint-Roch, et recruter quelques profanes fidèles par l'attrait d'une

musique d'opéra. Le catholicisme qui commence à mépriser le plaint-chant, qui laisse Palestrina pour Rossini, et saint Ambroise pour Boïeldieu, est une religion compromise qui semble ne pouvoir plus vivre par ses propres ressources, et marche à son extinction totale, sans avoir la force d'être hérétique ou de se retremper à la piscine de son berceau.

J'ai encore à vous parler du *Trocadéro*.

Depuis l'expédition d'Espagne, ce nom a toujours eu une tournure comique; aujourd'hui seulement, il s'encadre de noir. Le *Trocadéro!* un vaisseau de 120 canons, une ville flottante, une citadelle de bois, mais terrible comme Lamalgue et Faron, le *Trocadéro* brûle dans l'arsenal de Toulon; à cette heure, il ne reste plus rien sans doute de ce magnifique vaisseau.

Ce n'est pas un boulet rouge de l'Angleterre qui l'a incendié; il a péri probablement comme un vieillard endormi devant son feu. Son nom lui a porté malheur. Voilà trois millions, dernier trésor de la guerre d'Espagne qui viennent de s'évaporer en fumée. Il ne reste plus que le *Trocadéro* de Saint-Cloud; c'est une colline de gazon. Elle avait été bâtie par le duc d'Angoulême; la colline artificielle rappelait au héros sa conquête; il y montait par un sentier de fleurs et sans danger.

Mais qui donc a incendié le *Trocadéro?* Je parle du vaisseau. Est-ce encore un mystère? Remontera-t-on jusqu'à la main qui porta l'étincelle? Certainement, le cas fortuit peut être admis dans cet incendie comme dans tout autre, mais

c'était d'abord un cas fortuit qui incendia l'arsenal de Toulon en 1793; on se ravisa plus tard : on découvrit la main de Sinon. L'arsenal de Toulon est la merveille de la France, merveille enviée ! On a longtemps parlé d'armements, on a parlé de mer Noire, de Dardanelles, de guerre maritime, je ne sais que vous dire ; mais il me semble que le cas fortuit est peu rassurant toutes les fois qu'on l'applique, avec complaisance, aux incendies de l'arsenal de Toulon.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient l'incendie.

La perte est grande sans doute, mais elle aurait pu être immense, irréparable ; l'arsenal est sauvé. L'arsenal avec ses vastes fonderies, ses parcs, ses musées, ses cales couvertes, ses magnifiques magasins, ses chantiers, ses corderies, ses forêts de sapins abattus, ses vaisseaux au radoub dans ses bassins ; la flamme du *Trocadéro* n'a pas touché à ces trésors. C'est encore une leçon donnée à ceux qui veillent sur eux. Pour ruiner la France, il ne faut, à Toulon, qu'un nouveau cas fortuit et un jour de mistral.

Certains noms emportent avec eux leur fatalité ; le *Trocadéro* a péri : il semble que cela devait être, que c'était dans l'ordre ; le port de Toulon voit depuis trente-six ans une frégate immortelle qui est destinée à voir naître ses sœurs et à leur survivre, celle-là porte un nom heureux : elle est filleule du premier Consul. Elle avait déjà une belle vieillesse de frégate lorsque le *Trocadéro* naquit : elle a vu mourir le *Trocadéro*, elle verra bien d'autres incendies encore, et sera toujours, elle, préservée par son nom et son glorieux parrain. Cette frégate est la *Muiron*.

Muiron, brave et jeune officier, que Napoléon aimait et

qui fut tué sous ses yeux; une de ces nobles et modestes existences, comme nos guerres de la République et de l'Empire en ont tant dévoré, et qui sont presque toutes oubliées aujourd'hui, parce que les pages ont manqué à nos fastes héroïques! Il y avait trop de noms à enregistrer. Chaque bataille donnait une auréole à quelques-uns et en ensevelissait des milliers dans l'oubli. Muiron avait couvert Napoléon de son corps; Napoléon se souvint de lui : il nomma *Muiron* la frégate qui le ramena d'Égypte; Gantheaume la commandait.

Depuis ce jour, la *Muiron* s'est retirée de la mer comme un vétéran blessé; elle a jeté l'ancre à la chaîne du port de Toulon, et elle donne le salut aux navires qui rentrent en rade; *Muiron* sert d'amiral. Une verte jeunesse semble encore la revêtir, cette noble frégate; seule de toutes ses sœurs, elle peut nous parler des deux Aboukir, la défaite et la victoire; c'est la planche de tremplin qui lança Bonaparte du pied de la colonne de Pompée aux plaines de Marengo. Qu'elle vive encore vingt siècles, cette touchante relique! Les Anglais ont conservé le bois sacré du *Victory*, le vaisseau tumulaire de *Nelson*. Songeons aussi, nous, à notre frégate historique, à cette arche de pont volant qui n'a pas tremblé sous le pied du vainqueur des Pyramides. Donnons sa retraite à *Muiron*. Il faudrait la suspendre aux voûtes de quelque temple, comme un de ces vaisseaux votifs apportés par les naufragés : il faut la délivrer enfin de ce flot corrosif qui mine incessamment sa quille vénérable. Une étincelle peut aussi tomber sur elle. Que l'incendie du *Trocadéro* nous fasse bien songer à *Muiron*!

UNE NUIT DE HENRI IV

UNE NUIT DE HENRI IV

On est émerveillé à l'aspect des prodiges qui s'accomplissent aujourd'hui dans Paris. La grande cité change de forme du matin au soir et du soir au matin. Vous diriez que la baguette d'une fée fait mouvoir et range ensuite, suivant les lois de l'architecture, les pierres, les poutres, le marbre et le fer. Mais savez-vous d'où date ce grand mouvement? Tout simplement d'une nuit de Henri IV.

En 1597, la France était calme, et Paris n'ayant plus à donner à tout moment le plus pur de son sang aux sinistres fantaisies de la guerre civile, se sentait aller à un redoublement de prospérité. On démolissait pour rebâtir, on agrandissait les hôtels, on ornait les monuments.

Dans la nuit du 9 au 10 janvier, Paris dormait, Sully dormait, tout le monde dormait. Seul le roi veillait. En tisonnant, au Louvre, il disait :

—Ma grande ville devient belle comme une jeune épousée !

Après cette exclamation, il écrivait ce qui suit sur une pancarte qu'il collait ensuite au chevet de son lit :

—*Me promener demain incognito dans Paris avec d'Epernon.*

Le 11 janvier 1597, l'hiver avait déployé toutes ses rigueurs sur la ville de Paris. Le ciel était noir, la terre blanche, le vent glacé ; la rue attendait des passants, la boutique des acheteurs, l'église des fidèles. Mais les Parisiens se chauffaient tous chez eux ; si le thermomètre eût été inventé à cette époque déjà lointaine, il aurait marqué 15 degrés au-dessous de zéro.

Sous le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, on voyait pourtant quelques pauvres mendiants caparaçonnés de haillons et attendant en frissonnant une aumône qui ne tombait d'aucune main.

Deux cavaliers, couverts d'un manteau brun, de la tête aux éperons, passèrent devant l'église.

— Duc d'Epernon, — dit l'un des cavaliers, — quand un gentilhomme sort du Louvre par un jour pareil, il lui est défendu d'oublier sa bourse.

— Je vous comprends, Sire, répondit l'autre cavalier.

Et il jeta sa bourse aux pauvres de l'église en leur disant :

— Partagez-vous cela.

— Voilà une promenade qui commence bien, dit le roi ; si jamais je deviens riche, je me promènerai en hiver, tous les jours, dans Paris.

— Alors, Sire, dit d'Epernon, permettez-moi de rentrer au Louvre, car il ne me reste plus un denier dans l'escarcelle, et si nous visitons encore quelques églises...

— Duc d'Epernon, interrompit le roi, je ferai ma visite aux églises un autre jour. Ce matin, je veux me promener dans Paris avec un autre but... vous verrez... Approchez vous, duc d'Epernon; nous pouvons chevaucher côte à côte; les passants ne nous gênent pas.

— Sire, vous auriez peut-être pu choisir un jour plus beau pour visiter vos domaines que vous ne connaissez guère.

— Il n'y a pas de mauvais jours à Paris, duc d'Epernon; il n'y a pas même d'hiver pour l'enfant des montagnes du Béarn. Quand on a couru pieds nus sur la neige, on peut s'y promener à cheval. Grand merci à ma noble mère qui m'a donné l'éducation d'un paysan! il est plus facile ensuite d'être roi.

— Vraiment, sire, je me réjouis fort de voir le roi de France supporter si vaillamment la froidure de ce matin. Quant à moi, je le jure par la tête de monseigneur saint Denis, notre patron, j'aimerais mieux être à Ivry, où il faisait si chaud.

— Ah! duc d'Epernon, si la plaine d'Ivry était en Angleterre, quel beau souvenir pour nous! mais il y avait des Français vis-à-vis!

— Ce n'était pas votre faute, Sire.

— Non, pardieu! j'ai fait tout mon possible pour nous mettre tous du même côté, mais il y a eu des récalcitrants alors, je m'en suis remis au jugement de Dieu, et Dieu a jugé.

Le roi et le duc, dont les chevaux marchaient lentement sur la neige toute fraîche, s'arrêtèrent quelques instants devant le Pont-Neuf, et le duc d'Épernon, pour détourner l'entretien des souvenirs de la guerre civile, dit au roi :

— Sire, voilà des lignes de maisons parfaitement belles; les bourgeois de Paris se logent fort bien et prennent grand souci de leurs propriétés.

— Duc d'Epernon, dit le roi, voilà justement ce que je viens voir ce matin.

Et Henri jeta un long regard de satisfaction sur ces lignes d'édifices élégants et soignés qui bordaient la rivière.

Puis, avisant à sa gauche, dans l'éloignement, un vaste hôtel délabré, dont la toiture avait perdu la moitié de ses ardoises et la façade la moitié de ses contrevents, il dit avec le plus gracieux des sourires :

— Duc d'Epernon, voilà un gentil palais que je ne connais pas; mais, ventre-saint-gris! je consens à perdre la Navarre si je ne devine pas le nom de son propriétaire.

— Vraiment, Sire, je vous crois, dit d'Epernon, et vous avez fait bien d'autres merveilles en votre vie.

— Duc d'Epernon, poussez votre cheval jusque sous l'auvent de ce marchand de ferrailles, et demandez-lui à qui appartient cette masure?

Le duc obéit, et, en se retournant, il vit le roi qui appuyait la pointe de son doigt indicateur sur sa poitrine.

Ce geste fut suivi de ces deux mots :

— A moi.

— Sire, vous avez deviné, dit d'Epernon en éclatant de rire; cette masure est à vous.

Les deux cavaliers poursuivirent leur route sur la berge, qui servait de quai à cette époque, et le roi, s'arrêtant au coin de la place du Châtelet, remarqua une espèce de léproserie labourée de crevasses et badigeonnée à l'ocre sur ses soubassements :

— D'Epernon, dit-il avec un sourire plein de fine raillerie, je vous parie un denier parisis que ce bel édifice m'appartient. Allez vous en enquérir.

Le duc exécuta l'ordre et s'en revint encore avec une joyeuse affirmation.

— Duc d'Epernon, poursuivit le roi, regardez de l'autre côté de l'eau ce large monument avec ses poivrières si pointues ; tout cela m'appartient...

— Oh ! Sire, c'est incontestable ; il n'est pas besoin de le demander cette fois.

— Mais, mon cher duc, ajouta Henri, je suis marri et peiné de savoir que ce grand édifice m'appartient.

— Pourquoi, Sire ?

— Parce que je l'aurais deviné ; il menace ruine. Quelle différence avec ces belles maisons à briques rouges qui s'avancent sur le Pont-Neuf, et qui ont été bâties sous le dernier roi ! Quel beau coup-d'œil monumental ! Comme on voit bien que cela ne m'appartient pas !

Les deux cavaliers remontaient vers le Pont-Neuf.

— Je voudrais bien savoir, dit d'Epernon, quel nom on donnera au Pont-Neuf quand il sera vieux ?

— Duc d'Epernon, dit le roi, vous n'êtes pas fort sur les étymologies ! On n'a pas appelé le Pont-Neuf de ce nom,

parce qu'il est nouveau, mais parce qu'il aboutit à neuf issues. Comptez, vous verrez que c'est exact.

En effet, le duc compta neuf aboutissants, et remercia le roi de cette leçon.

— Il est inutile, Sire, dit-il ensuite, de vous demander si le bâtiment de la Samaritaine vous appartient!

— Oh! reprit le roi, mes titres de propriété y sont écrits partout sur les murs, en lettres majuscules de lézardes. Il en est de même de la tour de Nesle, que vous voyez un peu plus loin sur la rive gauche; c'est encore mon bien; elle va s'écrouler.

— Quant au Louvre, dit d'Epernon, il est inutile d'en parler. C'est le plus humide, le plus noir, le plus sombre, le plus inhabitable des édifices.

— Aussi, dit Henri, appartient-il au roi!... Regardez, duc d'Epernon, les trois clochers de l'abbaye de Saint-Germain (1).

— Oui, Sire.

— Cela ne vous rappelle-t-il rien?

— Comment voulez-vous, Sire, que je perde un pareil souvenir?

— Eh bien, mon cher duc, vous le savez, pendant le siége de Paris, je montais tous les jours sur le plus haut des clochers, comme un père qui ne peut voir ses enfants que de loin, quand ils sont tombés entre des mains étrangères. Un abbé fort instruit, et qui n'avait pas peur des huguenots, l'abbé Vincent, m'accompagnait au pinacle de ce clocher, et m'indiquait de la main, en me les nommant, tous les édifices de Paris.

(1) Il n'y en a qu'un seul aujourd'hui.

Déjà, pendant ces observations, quand je voyais, au loin, quelque toit de mauvaise mine, je me disais : Cela doit m'appartenir.

— Sire, vous ne vous trompiez pas.

— Enfonçons-nous dans ces rues étroites, dit le roi; nous ferons à coup sûr quelque découverte. Marchons au hasard.

En entrant dans la rue Béthisy, le roi avisa tout de suite, à sa gauche, un hôtel de très-belle apparence, qu'il reconnut.

— C'est l'hôtel Monbazon! dit-il en riant; il est tenu et peigné comme un reliquaire d'église. On y est à l'aise comme l'os dans le coton d'une châsse. Si j'étais riche, j'achèterais cet hôtel.

Ils laissèrent, à droite, la rue Estienne, et entrèrent dans la rue des Bourdonnais : un palais gothique les arrêta par sa capricieuse architecture, sa cour intérieure pleine de surprises, ses ogives finement aiguisées, et son *montoir* de cavalier bâti à l'angle de la porte. Le roi considéra longtemps ce curieux édifice, et, frappé de son état de dégradation, il regarda le duc avec son sourire de bonhomie railleuse, et, secouant la tête, il dit :

— Je renonce à boire du vin de Jurançon toute ma vie, si cet édifice appartient à quelqu'un de mes grands vassaux (1).

— Sire, dit le duc, voulez-vous que j'interroge ce forgeron qui bat le fer sur son enclume pour se chauffer?

— Oui.

(1) C'est le palais de Philippe le Bel. Il existait encore en 1844. Il est tombé sous le marteau de la spéculation pendant le règne des intérêts matériels. Une grande maison, sous le nº 9, le remplace aujourd'hui. (*Note de l'Auteur*)

— Il appartient au roi, répondit le forgeron.

Le duc d'Epernon éclata d'un rire si fou que les bourgeois auraient tous ouvert leurs croisées dans l'étroite rue, pour voir quel était l'homérique dieu qui riait ainsi, mais le froid ne permettait à aucun visage de se montrer à l'air extérieur.

— Duc d'Epernon, dit le roi, je voudrais vous faire chevaucher et rire ainsi dans toute ma grande ville. Mais ce que nous avons vu doit nous suffire. Rentrons au Louvre.

— Et quelle moralité dois-je tirer de cet apologue? demanda le duc.

— La voici, d'Epernon. Les rois, mes aïeux, prenaient fort peu de soucis de leurs biens, ce qui leur fait grand honneur, car un roi ne doit jamais songer à lui; il doit s'oublier et penser à tout le monde; mais je n'excuse pas l'insouciance des intendants royaux. Ceux-là doivent veiller sur les joyaux de la couronne et ne rien laisser dépérir... Mon cher duc, êtes-vous content de cette moralité?

— Sire, les apologues ont toujours raison.

Et comme ils rentraient au Louvre, le duc montra au roi en souriant une vaste lézarde sur le mur royal.

— Il est juste, dit Henri, que le roi de France et de Navarre soit logé convenablement et comme le premier gentilhomme de la cour. Aussi, duc d'Epernon, vous donnerez des ordres pour faire avancer activement les travaux des Tuileries et de mon palais florentin de la rue de Vaugirard.

— Sire, répondit le duc, il y aura demain trois mille hommes de peine sur ces deux chantiers.

— Et sur toutes mes propriétés de ma bonne ville de Paris, dit le roi.

— L'apologue portera son fruit, répondit le duc d'Epernon.

Un soir, bien longtemps après cette promenade, le roi conduisit le duc d'Epernon sur le balcon du vieux Louvre, et lui dit : « Mon cher duc, je suis content de vous. »

Le duc regarda le ciel, la rivière, le balcon, et ne trouva, dans sa mémoire, rien qui pût justifier à ses yeux cet éloge du roi. Après les batailles d'Ivry, d'Arques, de Fontaine-Française, Henri disait à un officier ou à un soldat couvert de sang et de poussière : « Enfant, je suis content de vous. » Mais, après une longue oisiveté de cour, et en l'absence de tout grand service rendu, d'Epernon ne comprenait pas le sens de cette haute félicitation royale. Henri mit son doigt sur le front du duc, et lui dit :

— Avez-vous oublié la promenade du 11 janvier 1597 ?

— Non ! pardieu, non ! dit le duc avec vivacité, j'en ai gardé l'onglée aux mains et la flamme au cœur pendant quinze jours. Et maintenant, Sire, je suis heureux de vous comprendre. Oui, j'espère que toutes vos intentions ont été suivies et tous vos ordres exécutés.

— C'est que, duc d'Epernon, poursuivit le roi, j'ai fait une seconde promenade l'autre soir à la brune et sans aucune suite, pour voir l'état de mes domaines parisiens. Tout est admirablement restauré ; une seconde fois, je vous dirai : Je suis content de vous, duc d'Epernon.

— Sire, puis-je me flatter de croire que je n'ai rien oublié ?

— Ne vous flattez pas encore, duc d'Epernon. Vous avez oublié quelque chose... Oh! ne cherchez pas, il vous serait impossible de trouver... Ce matin, j'allais voir mon grand-maître de l'artillerie, et j'ai remarqué le déplorable état de mon arsenal. Demain, vous ferez envoyer des maçons de ce côté; n'y manquez pas.

— Sire, vous aurez un Arsenal tout neuf avant peu de jours.

— Hâtez-vous, ajouta le roi, parce qu'on m'annonce la visite de l'ambassadeur d'Espagne; je veux lui montrer avec orgueil un Paris superbe. Ventre-saint-gris! si j'étais un simple bourgeois, j'habiterais volontiers une cabane adossée à un petit jardin, mais j'ai la fierté de la France à soutenir devant l'étranger, et si l'argent me manque, duc d'Épernon, vous trouverez un juif honnête qui me prêtera cent mille écus sur ma parole de Béarnais et de roi.

Deux cent cinquante-huit ans se sont écoulés depuis cette nuit de janvier. Voyez comme Paris s'embellit de jour en jour! On n'a pas oublié la tradition du Béarnais.

LES NUITS SINISTRES

LES NUITS SINISTRES

I

Malaguti et Ratta.

Avant que du Palais la sentence émanée,
Des deux héros du jour fixe la destinée,

Ce petit poëme n'était pas destiné à voir le jour ; ce n'est qu'à la prière de ses amis, que l'auteur s'est décidé à le publier en 1820. Après trente ans, remplis de drames de toute nature, Paris n'a pas encore oublié cette nuit sanglante, où deux Italiens assassinèrent et volèrent le changeur Joseph. Au temps dont nous parlons, il était d'usage d'accompagner les tragédies bourgeoises d'un long concert de parodies et de complaintes sur l'air de celle de Fualdès. — Méry voulut rompre le premier avec cet usage et improvisa au courant de la plume ce poëme où l'on trouve tout à la fois du drame, de la satire, et une esquisse de mœurs. — P.-A.

Je veux, en attendant un arrêt incertain,
Célébrer aujourd'hui le couple ultramontain :
Je dirai dans quel but ils vinrent d'Italie,
De mille beaux projets l'âme toute remplie,
Comment Malaguti, secondé de Ratta,
Exécuta sans fruit un crime qui rata,
Et comment de l'octroi la garde magnanime
Saisit dans leurs chapeaux un or illégitime.

Ah ! si Thémis sur eux fait peser sa rigueur,
Que d'éloquentes voix chanteront ce malheur !
Ce sera comme au temps du pauvre Papavoine;
Du beau quartier d'Antin au faubourg Saint-Antoine,
Les gosiers patentés nommeront à grands cris
Ces deux particuliers très-connus dans Paris;
D'autres installeront sur les places publiques
L'armoire à deux battants où pendent des reliques,
Et, sur un air piteux, comme une passion,
Chanteront le forfait et sa punition ;
D'autres, pour attendrir nos vaporeuses dames,
Pourront sur ce sujet broder des mélodrames,
Et suivant un usage en nos jours adopté,
D'une pièce bien triste enrichir la Gaîté.

Pour moi, je n'aurais pas à ma muse hardie
Permis un trait plaisant sur cette tragédie,
Si ce drame fatal par malheur consommé
Finissait par Joseph tristement inhumé ;
Mais le dieu d'Abraham a sauvé ce saint homme ;

Il vit, il vit encor : ce n'est pas un fantôme,
Et de mes propres yeux je l'ai vu l'autre soir
En bonnet de coton assis à son comptoir.

Ils vivaient l'un et l'autre au sein de leur patrie
Sur l'exigu produit d'une ingrate industrie,
S'ennuyaient en commun dans ce triste séjour,
Et vers un meilleur temps soupiraient chaque jour;
Malaguti surtout, maudissant la fortune,
Supportait aigrement la misère importune;
Et, l'esprit occupé de ses projets nouveaux,
Un jour à Gaëtan il s'adresse en ces mots (1) :
« Tu le vois, cher ami, l'implacable *débine*
» Allonge, chaque jour, notre piteuse mine;
» En vain, tu te confonds en efforts superflus,
» Tu fais gémir la presse et gémis encor plus;
» Dans ton imprimerie on te voit pâle et blême;
» Tu te lèves à jeun et te couches de même :
» Moi-même, artiste adroit dans un art plus grossier,
» Moi, qui forge le fer, ou façonne l'acier,
» Dans mon triste atelier je ne vois plus personne;
» Quittons une patrie où la faim nous talonne;
» Et sans attendre ici les horreurs du besoin,
» Plutôt que d'y mourir, allons vivre plus loin.
» Au delà de ces monts la France nous appelle;
» Cette belle contrée, au Saint-Père fidèle,
» Accueille avec transport le peuple Ultramontain :

(1) *Gaëtan*, c'est le prénom de Ratta; en italien, *Gaëtano*. Celui de Malaguti est *Virgilio*.

» Dans le *Diario*, que j'ai lu ce matin (1),
» On dit que Loyola gouverne ce royaume :
» Nous prendrons, en partant, chacun notre diplôme;
» Ainsi, nous trouverons toujours le couvert mis
» Dans la maison professe au centre de Paris,
» Au faubourg... j'ai le nom sur le bout de mes lèvres,
» Au faubourg Saint-Germain dans le quartier de Sèvres;
» C'est un camp établi pour des gens comme nous. »
Amen, dit Gaëtan, en tombant à genoux.
Alors nos deux amis, sans bagage et sans suite,
Après s'être munis du brevet de Jésuite,
Partent, et voyageant la guitare à la main
Abrégent, en chantant, les ennuis du chemin.
Ils arrivent bientôt aux rives de la Seine,
Et du haut Villejuif qui commande la plaine
Leurs yeux ont distingué dans le vaste horizon
Les tours de Notre-Dame et le saint Panthéon.
Dans un lieu retiré de cette immense ville,
Ils vont à petits frais élire domicile;
De leurs plans de fortune ils s'occupent d'abord :
Malaguti fabrique un petit coffre-fort,
Et fait mille projets pour gagner, sans rien faire,
Ce pain quotidien qu'on nous promet en chaire;
Mais du *fatum* romain les invincibles lois
Poursuivent en tous lieux ces Orestes bourgeois:
L'un ne peut brocanter les chaînes qu'il fabrique,
A l'art du typographe en vain l'autre s'applique;

(1) Le *Diario* est un journal qui s'imprime à Rome.

Dans cette triste passe, où trouver un appui?
Loyola leur restait ; ils vont frapper chez lui ;
Mais, sans rien obtenir, de deux maisons professes,
Ils sortirent penauds en se grattant les f.....
Depuis lors, chaque jour, ils vaguaient dans Paris,
Comme ces chiens errants par Delavau proscrits,
Quand au brûlant Zénith la canicule ardente,
Du charnier Guénégaud embrase la charpente.
Un soir, en traversant cet immense jardin (1)
Des publiques houris délicieux Eden,
En passant sous l'arcade, ils s'arrêtent : Virgile
A vu chez un changeur l'attrayante Sébile (2),
Agent provocateur qu'on aposte à dessein
Pour attirer le riche et tenter l'assassin.
Sa pensée à l'instant plus prompte que la vue
D'un plan vaste et terrible a conçu l'étendue :
« Viens, dit il, Gaëtan, allons causer sans bruit
» A l'hôtel d'Angleterre ouvert toute la nuit. »

Au centre de Paris, vis-à-vis ce portique
Où l'industrie étale un luxe asiatique,
Près ce café morose où le vieux Evezard (3)
Au jeu de Palamède enchaîne le hasard
S'élève cet hôtel, temple de la Misère,

(1) Le jardin du Palais-Royal. (*Note de l'Auteur.*)

(2) On appelle *sébiles* des soucoupes de bois ; les changeurs les remplissent de pièces d'or et d'argent et les exposent à l'étalage. (*Note de l'Auteur.*)

(3) Le café de la Régence. (*Ibid.*)

Que de son noble nom a doté l'Angleterre.
Là se groupent la nuit, autour d'un noir foyer,
De pauvres Parias affranchis de loyer :
Qu'ils sont beaux de hideur! leur costume, leur minc,
Leur maintien, tout en eux annonce la *débine;*
La morne redingote et le court pantalon,
Le gilet haut croisé, les bottes sans talon,
Et ce large col noir dont la ganse flottante
Dissimule si mal une chemise absente.
Là, sont ces professeurs, anges tombés des cieux,
Qui jadis s'enivraient d'aï délicieux,
Et, dans les beaux salons de la riche chaussée,
Taillant le *Pharaon*, d'une voix cadencée
Disaient, en se tournant vers les *pontes* élus,
Messieurs, faites le jeu, Messieurs, rien ne va plus.
Là se groupent aussi, pâles comme Saint-Labre,
Ces vétérans du jeu, dépecés par Chalabre (1),
Héros déguenillés que le triste rateau
A traînés si souvent à deux doigts du poteau;
On les a vus jadis à la *passe*, à la *manque*
Jeter négligemment quelques billets de banque ;
Refoulés aujourd'hui dans ces lieux enfumés,
D'un cuivre dégoûtant ils semblent affamés.
Combien ils sont changés! entre leurs mains noircies
Ils battent avec feu des cartes épaissies,
Excités par *six-blancs* tranchent à coups de poings

(1) M. Le comte de Chalabre, administrateur en chef de la ferme des jeux; bouc émissaire chargé des malédictions des joueurs ruinés.
(*Note de l'Auteur.*)

Le trop lent *écarté* qui se traîne en cinq points,
Où souvent, pour plus tôt achever leurs victimes,
Ils tournent finement des rois illégitimes.
Quelquefois, pour calmer les tourments de la faim,
Ils saisissent aux dents la timbale d'étain
Qu'une chaîne de fer, gardien métallique,
Attache prudemment à l'amphore hydraulique.
Dans la cour de l'hôtel, un tableau plus moral
Se déroule, aux lueurs d'un lugubre fanal :
Dans un bazar obscur vingt nymphes patentées
Vendent à petits frais des formes achetées;
La plupart, attendant l'heure de leurs travaux,
Par mille jeux charmants, mille joyeux propos,
Abrégent les longueurs d'une triste soirée :
L'une silencieuse, à l'écart retirée,
Le cœur gros de soupirs, appelle son amant,
Et sur un air bachique exprime son tourment;
D'autres pleurent tout haut leur triste destinée
D'être vierges encor de toute la journée,
Et, l'estomac chargé de vineuses liqueurs,
En rendent avec bruit les grossières vapeurs.

C'est là que nos héros entrent d'un pas agile.
Ratta prête l'oreille aux discours de Virgile;
Leur plan est débattu, mis aux voix, discuté,
Et sur le champ admis à l'unanimité.
Le lendemain Ratta court à l'imprimerie;
Mais son ami, longeant la sombre galerie,
Examine Joseph, compte des yeux ses pas,

Veut apprendre par cœur l'heure de ses repas,
Lève avec son crayon le plan de sa boutique,
Sait quand sa femme sort, quand sort sa domestique ;
Et de tous ces détails une fois bien instruit
Pour le coup qu'il médite il a fixé la nuit.
C'était, s'il m'en souvient, le quinze de décembre ;
Il va chez Gaëtan, le trouve dans sa chambre :
« Viens, dit-il, de ce pas allons chez *Taillefer* (1)
» Transformer en poignards quelques limes de fer. »
— « Je suis prêt, dit Ratta. » La forge est allumée,
Le fer change de forme et leur main est armée ;
Au bureau de Joseph ils se rendent sans bruit ;
Virgile ouvre la porte et Gaëtan le suit.
C'était l'heure où Phébus cède sa place aux astres ;
« Je veux, dit le premier, changer contre des piastres]
» Des doublons d'or. » Joseph ouvre d'un doigt prudent
La porte du grillage et demande l'argent ;
Soudain, Malaguti, de son bras athlétique,
Le saisit ; il l'entraîne au fond de sa boutique,
Et, d'un coup de poinçon asséné sur le chef,
Il étend à ses pieds le malheureux Joseph.
Ratta, qu'un tel début a lancé dans le crime,
Porte, par supplément, cinq coups à la victime ;
« Bien, lui dit son ami, mais dépêche-toi, prends
» Ces rouleaux alignés de pièces de vingt francs.
» Puisque je suis en train, moi, je vais à ta place,

1) Malaguti, à cette époque, travaillait chez un serrurier nommé *Taillefer*. (*Note de l'Auteur.*)

» A mon pauvre banquier donner le coup de grâce ;
» Tout est fini, partons. » Alors d'un air loyal,
Ils s'élancent tous deux dans le Palais-Royal.
Ils fuyaient au hasard ; dans leur course incertaine,
Ils remontaient pensifs les rives de la Seine ;
Et bientôt ils ont vu de leurs yeux indécis,
Le vieil hôtel de ville et ses arceaux noircis.
Tandis que Gaëtan, croyant sortir d'un rêve,
Réfléchit tristement sur la place de Grève,
Malaguti le quitte et descend d'un pas lent,
Pour laver dans la Seine un pantalon sanglant ;
Ils cassent un rouleau dont ils prennent huit pièces,
Qu'ils changent prudemment en nombreuses espèces,
Puis il rentrent chez eux assez gais, mais fort las,
Et cachent leur trésor entre deux matelas.
Avant de s'endormir, comme des gens honnêtes
Ne se couchent qu'après avoir payé leurs dettes,
Pour solder leur hôtesse ils descendent exprès,
Remontent dans leur chambre, et s'endorment après.
Au point du jour, selon leur coutume secrète,
Après avoir prié la Vierge de Lorette,
Et saint Pierre, et saint Paul, et l'Ange gardier :
« Comment as-tu dormi, dit Malaguti ? — Bien.
» — Maintenant il faut vivre en parfait honnête homme,
» Nous avons de l'argent ; enterrons notre somme
» Loin d'ici, pour la mettre à l'abri du mouchard.
» Prends ces rouleaux, partons, et marchons au hasard,
» En priant tous les saints nos patrons. Si la Vierge
» Nous montre un endroit sûr, je lui promets un cierge. »

Ils sortent de Paris, et dans un trou des champs
Ils cachent avec soin les dix-neuf mille francs.

Un mois s'est écoulé. Dans une imprimerie
Gaëtan a repris sa première industrie.
Virgile, cultivant sa molle oisiveté,
Va fumer son cigare en un lieu fréquenté;
Et tous deux, du forfait écartant les indices,
De leur impunité savouraient les délices.
Un terrible incident vint troubler ce repos:
Un matin, en sortant tous les deux des tripots,
Virgile tire à part son disciple coupable,
Et lui conte en ces mots un songe épouvantable :
« Cette nuit, en goûtant ce sommeil tracassé
» Dont nous dormons tous deux depuis le mois passé,
» J'ai vu Joseph portant sur sa tête débile,
» En guise de bonnet, une large sébile;
» Et d'une voix éteinte, il m'offrait à tout prix
» De la vieille vaisselle au poinçon de Paris.
» Eh quoi! tu n'es pas mort, lui dis-je, et ma victime
» Sort en bonne santé de l'infernal abîme!
» Je le poignarde alors; mais le spectre hagard
» Accueillait, en riant, chaque coup de poignard.
» Effrayé, je m'enfuis, en fermant les deux portes,
» Et crie avec effort : *Dieu des Juifs, tu l'emportes!*
» La garde accourt; soudain mon poil s'est hérissé;
» Je tombe, et sur mon cou glisse un acier glacé.
» Tu frémis, Gaëtan; mais tu perdras la tête
» Lorsque tu sauras tout : l'âme encore inquiète

» Du songe de la nuit et du spectre infernal,
» A mon réveil, je vais droit au Palais-Royal.
» Qu'ai-je vu ? Notre mort pesant dans sa balance
» L'or, produit d'un billet de la Banque de France.
» Ratta, pour mon malheur ainsi que pour le tien,
» Les gens que nous tuons, hélas! se portent bien. »

A cet affreux récit, plein d'une horrible idée,
Ratta sent chanceler son âme intimidée;
Il croit voir sur sa tête un acier suspendu.....
Malaguti lui dit : « M'as-tu bien entendu ?
» — Que trop. — Eh bien, partons; fuyons vers l'Italie,
» Sauvons en même temps notre or et notre vie ;
» Quand nous aurons atteint et repassé les monts,
» Nous braverons en paix le ciel et les démons. »

Il se tait à ces mots. Cet infernal langage
Au faible Gaëtan a rendu le courage :
Alors vers la barrière ils dirigent leurs pas ;
Ils marchent en silence, et ne soupçonnent pas
Que des agents secrets l'illustre patriarche
Les suit à pas de loup, et veille sur leur marche.
Malaguti pourtant a d'abord avisé
Le redoutable argus en bourgeois déguisé ;
Sans doute il aurait dû se méfier du traître ;
Mais sous ces faux dehors comment le reconnaître ?
A son air de franchise, à son noble maintien,
Quel œil n'eût pas été trompé comme le sien ?
Faut il que sur le front d'un agent de police

Brille de la vertu le respectable indice,
Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
Distinguer les mouchards du reste des humains?
Nos héros de Paris atteignent la frontière,
Et trouvent au dépôt leur somme tout entière;
Mais au fatal retour, saisis de par le roi,
Ils sont conduits tous deux au bureau de l'octroi.
On les cerne et l'on trouve, en fouillant dans leurs poches,
Tout l'or dans des mouchoirs transformés en sacoches.
Le maire de Charonne, honnête magistrat,
Vint les interroger : — Votre nom? votre état?
— Ratta. — Malaguti. — *Prota* d'imprimerie.
— *Ferrajo*. — Répondez en français, je vous prie :
Où l'avez-vous trouvé, cet or? — Je ne sais où.
— Où l'avez-vous trouvé? répondez. — Dans un trou.
— Qu'on les mène en prison; ce sont nos homicides.

Alors on les plongea dans des cachots humides;
On fit venir Joseph, on les lui confronta :
Il reconnut Virgile, il reconnut Ratta,
Quoiqu'ils eussent été, par un vieil artifice,
Confondus dans les rangs des agents de police,
Qui ne pouvaient offrir, même y compris le chef,
Un seul visage honnête aux regards de Joseph.
Dès ce jour plus d'espoir : le couple sanguinaire
Fut écroué vivant, à douze pieds sous terre :
Et le trésor passa, des mains des deux amis,
Au tronc conservateur du greffe de Thémis.

II

La peine de mort (1).

La philosophie et la justice sociale soutiennent thèse depuis longtemps sur cette grande cause, et le procès est encore en suspens :

Certant, et adhuc sub judice lis est.

On se demande toujours si la société a le droit de prendre un homme criminel, un assassin, et de le conduire sur une

(1) Comme les penseurs éminents de notre époque, le poëte s'est beaucoup préoccupé de la question de savoir s'il faut supprimer ou maintenir la peine de mort. On va voir qu'il ne veut pas qu'on efface, sans préparation, la phrase terrible qui rougit nos codes. Les pages qui suivent ont été écrites à l'occasion de l'exécution de Lacenaire, de Lhuissier et de David, ces trois hideux assassins, qui ont dû expier leur crime pendant le carnaval de 1836. Par une coïncidence étrange, trois autres têtes allaient tomber, celles de Fieschi et de ses complices. — Au reste, le poëte ne critique pas la loi : il s'en prend, avant tout, aux mœurs. — P.-A.

place publique, et de lui couper la tête, en cérémonie. Les meilleurs esprits sont divisés là-dessus. On se résume ainsi des deux parts :

— La société a toujours droit de se défendre.

— A Dieu seul la vie d'un homme appartient.

On peut dire que la peine de mort sera abolie le jour que l'échafaud sera dressé dans le désert. On a exilé la guillotine à l'extrémité de Paris ; c'est la guillotine qui devrait exiler le peuple ; alors il y aurait espoir d'amélioration dans le Code et les mœurs. Pendant que les publicistes s'escriment à dépouiller la société du bénéfice de l'homicide légal, voilà qu'une partie du peuple semble prendre à tâche d'annuler tous leurs généreux efforts, et, s'enfonçant de plus en plus dans l'ornière de la barbarie, affecte de plaider en faveur du maintien de la peine de mort, en se ruant au spectacle gratuit de l'échafaud.

Aux derniers jours de l'orage révolutionnaire, ce fut le dégoût public qui exila l'échafaud et suspendit les exécutions. Insensiblement, la foule s'éloigna de la place Louis XV. Quelques semaines avant le 9 thermidor, le peuple faisait hautement entendre qu'il avait assez vu de têtes coupées et de sang répandu. Les derniers coups de la guillotine ne trouvèrent plus de cris, plus de spectateurs, plus de sang. Elle exerça, incognito, ses dernières fonctions à la barrière du Trône. Il n'y avait plus que deux hommes sur l'échafaud, la victime et l'exécuteur. C'est par l'horreur universellement manifestée contre ces boucheries qu'on arriva par degrés à un régime plus doux.

Il faudrait que la presse fût unanime à flétrir cette horri-

ble curiosité qui rappelle les mœurs du Bas-Empire. Bien loin de là, un journal semi-officiel, annonçant jeudi la triple exécution du lendemain, faisait avec tranquillité cet étrange calcul de prévision : « On estime à quarante mille le nombre de personnes qui assisteront à cette exécution. » C'est par une formule de cette espèce qu'on excite le public à se rendre au théâtre, un soir de représentation extraordinaire. La foule va où va la foule ; c'est un proverbe parisien. Indiquer d'avance un nombre insolite de spectateurs, c'est faire pressentir un intérêt d'émotion qui mérite une telle affluence; c'est monter sur des tréteaux, et parader comme les aboyeurs forains, afin de donner chambre complète à M. le bourreau. Combien vaut mieux la conduite austère d'un autre journal qui n'a voulu convier personne à la gamelle de chair chrétienne, en omettant, à dessein, d'indiquer le lieu, l'heure, le jour d'une exécution !

Oui, nous sommes bien en dehors encore des conditions sévères de cette publique morale qui doit nous mériter l'abolition de la peine de mort. Il faut instruire certaine classe du peuple, et parler haut à certaine aristocratie blasée, qui, elle aussi, se fait populace tout exprès pour prendre sa part des lambeaux humains qui tombent du couperet. Comment veut-on que l'ignorance brute se sèvre de sa curiosité, de ses anciennes habitudes de Grève, lorsqu'elle voit de grandes dames s'asseoir aux premières loges de la guillotine ? Quand la plume blanche et l'oiseau de paradis consentent à se laisser tacher de quelques gouttes de sang, pourquoi refuserait-on le même privilége à la veste et au tablier de bure ? Tous les Français sont égaux à l'amphi-

théâtre de la mort. Qu'une tardive pudeur éloigne la haute société de ces dégoûtantes scènes, et ce qu'on est convenu d'appeler le peuple s'en retirera aussi ; ne fût-ce que pour prouver qu'il est aussi digne de civilisation que la classe qui lui est supérieure en richesse et en orgueil. Car le peuple a son bon sens intime ; il abandonnera l'échafaud le jour où l'on semblera vouloir avilir sa fierté, en ne réservant que pour le peuple ces hideux spectacles. La trilogie se jouant alors dans le désert, les seuls acteurs étant admis sur les planches funèbres, le bourreau, le patient, le prêtre, il restera peu de chose à faire pour tuer la peine de mort.

III

La mort et le bal.

La société souffre. — La foule danse. — Quelques sages pleurent. — Le beau monde rit. Les armoiries de la société moderne sont écartelées de larmes et de sang. Au lieu du génie de la France, placez le masque géminé d'Héraclite et de Démocrite sur la lanterne sourde du Panthéon.

Vous rappelez-vous Venise, Venise lorsqu'elle vivait? La gondole heurtait la gondole; la Brenta ruisselait de fleurs et de femmes; on dansait sur la place Saint-Marc; on dansait au Rialto; les voiles de pourpre s'enflaient au vent des lagunes, comme sur les trirèmes de Tarse, lorsque la reine Cléopâtre était saluée du nom de Vénus; et au milieu de ces joies, de ces femmes, de ces roses, de ces danses, de ces masques, passait une gondole tumulaire, avec ses victimes et le bourreau. Le carnaval vénitien s'effrayait, puis recom-

mençaient les danses et les chants. Venise oublieuse! Tu ne danses plus aujourd'hui!

Ainsi chez nous, le char de la folie est heurté par le tombereau de la Grève à chaque pas! Quel carnaval! Les quadrilles s'arrêtent à l'aube; on a dépensé toute la nuit en folle joie. On est las, on est brisé, les femmes frêles ont succombé sous les voluptueuses étreintes de la valse délirante; le blanc épiderme des épaules nues est écarlate de sueur; les fleurs des corsets sont éparses sur le tapis. Elles vont dormir, ces jeunes femmes; sans doute le sommeil du matin va réparer les fatigues de la nuit. Non, non, il faut courir d'émotion en émotion; un échafaud se dresse au faubourg Saint-Jacques; il faut lier la dernière note amoureuse au dernier soupir d'un condamné. Cela fait un plaisir étrange, un plaisir neuf; les plaisirs neufs sont recherchés.

Un empereur romain donnait cent sesterces à l'inventeur d'une volupté nouvelle; l'alliance du quadrille et de la guillotine aurait été récompensée par ce césar.

Lacenaire, Avril, David, ont mis du sang à flot sur les roses de notre carnaval. Lhuissier a jeté, entre deux bals, son horrible parfum de femme coupée. La jeune femme qui demande son journal, à son réveil, trouve la description de la dernière soirée où elle a brillé, à côté du procès-verbal d'une exécution sanglante. Quel carnaval!

Aujourd'hui on lit cette annonce dans plusieurs journaux :

« Les bals et concerts des ministères sont suspendus pen-
» dant la durée du procès Fieschi. »

Ainsi le crépuscule sanglant du 28 juillet vient se refléter dans les glaces des ministères. On a beau se ruer au plaisir,

au concert, à la danse, voilà vingt fantômes qui se lèvent et viennent, eux aussi à leur tour, du boulevard du Temple, faire leur ronde épouvantable sur le joyeux carrousel. Le régicide Fieschi inscrit son nom sur les billets qui contremandent et ajournent les invitations. Au cœur du carnaval, un drame sanglant sera joué au Luxembourg, quatre hommes y défendront leurs vies. La pièce a dix actes et dix jours, chaque soir on dansera sur les deux rives de la Seine; entre deux quadrilles, on discutera les culpabilités des prévenus; le ministère seul fermera ses portes, éteindra ses lustres, imposera silence à son orchestre. Les dames en costume de bal qui sortent des soirées de la rue du Bac pour courir au faubourg Saint-Honoré, diront en remarquant les croisées éteintes des hôtels ministériels : « On juge Fieschi!» et l'on continuera la danse à la rue du Bac et au faubourg Saint-Honoré.

La tête de David, l'horrible assassin fratricide, est tombée l'autre jour; on prépare la tête de Lhuissier; on coule en plâtre les têtes de Lacenaire et d'Avril, on demande la tête de Fieschi. Quelle pile de têtes! Quel carnaval! Jamais le carnaval n'avait mieux justifié son nom. Il dévore la chair.

Les crimes se sont donné rendez-vous à Clamart, cette année; eux aussi ont voulu avoir leur fête. Qui sait? on donne un bal peut-être dans le cimetière des suppliciés! Les grands criminels se pressent; ils n'ont pas voulu faire défaut aux invitations du spectre de la maison. C'est un bal où, en guise de billet d'entrée, on présente sa tête en arrivant.

Mais nous délivrera-t-on de toutes ces horreurs qui flottent

sur nos plaisirs? Que de sang à la surface des fêtes? Chaque matin de folie endort la danse épuisée, et réveille le bourreau! 1836 est une fatale année. Vienne le mercredi des Cendres! nous n'aurons pas besoin qu'un prêtre nous rappelle que nous sommes poussière, et que nous retournerons en poussière. Bien avant ce mercredi cinéraire, le mot terrible de mort s'est glissé sur nos cartes de visite, sur nos journaux, sur nos *agenda*, sur les pupitres des contredanses, partout. Cette année, le carnaval a commencé par le mercredi des Cendres; c'est le carnaval de la mort! Dansez, jeunes femmes et jeunes gens :

Au plaisir, à l'amour,
Ne soyez pas rebelles,
Le plaisir a des ailes,
Et l'amour n'a qu'un jour!

Peuple charmant! A force de folies, il a deviné la sagesse antique; il admet le cercueil à ses festins. Paris est une ville de trappistes. — Frère, il faut mourir! — Frère, il faut danser.

IV

Fieschi.

Nous avons fait pour Lacenaire une observation que nous sommes obligés de répéter pour Fieschi. Il s'agit de la tenue des juges vis-à-vis l'accusé; il s'agit de cette singulière et nouvelle position d'un criminel qui dirige l'accusation, donne aux débats leur allure, et se sert de l'impudence du crime pour se faire écouter et presque applaudir.

On parle de la corruption du siècle et de la désorganisation sociale; on la cherche dans la presse, dans la littérature, dans les arts; on ne l'a jamais vue si complète que dans les deux terribles procès de Lacenaire et de Fieschi. Vous souvient-il de ce barreau, applaudissant aux belles phrases de l'assassin de la veuve Chardon? Le voilà qui entoure Fieschi pour lui demander des autographes. Des autographes de Fieschi! Pourquoi? Pour qui cela a-t-il du prix? Cela se vend-il? Qu'en voulez-vous faire? Est-ce de la curiosité?

De la curiosité pour ce qui regarde Fieschi ; presque de la considération ! Voilà où mène cette préoccupation du juge qui n'interrompt pas, au lever du rideau, cette audacieuse comédie de l'assassinat qui se drape, de la lâcheté qui s'encense !

Cependant, il nous semble qu'à la Cour des pairs, on sait interrompre les hommes qui veulent parler, qu'on s'entend à leur interdire l'exposé des motifs qui ont pu les faire agir. Il n'a manqué ni de volonté, ni de voix, ni de sergents de ville à M. le président de la cour des pairs, pour imposer silence aux accusés d'avril et blâmer avec force les paroles qu'ils lançaient dans les débats.

Mais M. Fieschi, l'assassin, a droit de tout dire, comme Lacenaire, sans qu'un reproche vienne l'avertir qu'il joue le rôle d'un fat assassin !

Peut-être devrions-nous nous taire, car il n'est pas impossible qu'il prenne envie à M. Fieschi de s'écrier : — « Eh bien ! je vais parler et dire de terribles choses ; amenez ici ce journaliste, et vous verrez ! »

Et il se rassoiera tranquillement, et l'assemblée, tout émue, frémira d'attente, jusqu'à ce qu'on ait arrêté quelques personnes, jusqu'à ce qu'elles aient comparu et que M. le président leur ait dit, comme à Swartz : « Vous êtes libre ! » et que M. Fieschi ait ajouté :

— Je m'étais imaginé que cela pourrait servir.

La liberté des citoyens est donc aux ordres de M. Fieschi, car il s'informe, avec anxiété, près de M. Pasquier, s'il a fait ce qui lui a été indiqué, et M. Pasquier lui répond bénévolement :

— On fera ce qui conviendra.

Supposez, à la place de Fieschi, un homme de presse ou un poëte, et vous verriez de quel style la cour eût remis l'accusé à sa place! Et quand nous disons ceci, il y a du courage à nous, car assurément nous ne trouverions peut-être pas de l'indulgence devant la Cour des pairs pour nous mêler de M. Fieschi.

Au fond, peu nous importe. Nous avons à dire que depuis longtemps on n'avait rien vu de semblable au procès qui nous occupe, rien de pareil à Fieschi, soit qu'on écoute ses jugements sur toutes choses, soit qu'il blâme les autres, soit qu'il se vante lui-même, soit qu'il pleure en parlant de sa reconnaissance pour M. Lavocat qui l'a chassé, ou qu'il s'étudie à bien faire ressortir la culpabilité de ses co-accusés qui l'ont nourri. Nous ne plaidons ici la cause de personne. Avertissons bien les esprits empressés à tout traduire en délit, que nous ne parlons ni pour Morey, ni pour Pépin; nous parlons contre cet assassin vantard, avec sa phrase perpétuelle : — Un homme comme moi!

Un homme comme lui est toujours un misérable, quand il commet un crime pareil au sien; mais lorsque ce crime vient, à son dire, d'une vanité gasconne de tenir une parole; quand on a assassiné quarante personnes pour l'honneur de cette parole, on se tait; et s'il est entré dans ce cœur d'assassin quelques remords, on les emploie à se repentir, et non pas à se vanter. En vérité, les choses arrivent par des degrés si insensibles, que l'on ne s'aperçoit pas du chemin qu'elles ont fait; mais si le 30 juillet on eût dit que Fieschi se poserait devant la Cour des pairs en sauveur de la mo-

narchie, et que la Cour des pairs ne se lèverait pas d'indignation, on eût été franchement sifflé, sinon traduit en police correctionnelle.

Et pourtant nous en sommes là ; Fieschi a dit qu'il avait fait couper plus de barbes de bouc que la garde nationale. Comment l'entend-il ? Est-ce en ce sens que barbe de bouc veut dire républicain, et que l'on a cru ne pas vouloir accepter la solidarité d'une qualification que le pouvoir s'est longtemps obstiné à donner à Fieschi ? Si c'est ainsi, il a raison. Si ce n'est point cela, qu'est-ce que cette phrase qui a été applaudie par l'émotion de l'assemblée ? Mais heureusement pour les hommes de toute opinion, carlistes, républicains et juste-milieu, Fieschi n'en a pas. Il n'a pas même l'excuse de l'aveuglement et de la haine, ce n'est pas même un assassin de parti, c'est un assassin de vanité.

La chose est nouvelle, et mérite d'être remarquée, mais il nous semble que le devoir du juge et de l'accusateur public était de le flétrir et de le briser comme le dernier roseau où s'accrochait le criminel pour s'élever au-dessus du sang qu'il a versé. Il fallait le replonger dans son crime, et l'y montrer à tous les yeux dans sa véritable et cruelle abjection. Ne vous montre-t-il pas lui-même, Lacenaire ne vous l'a-t-il pas montré, que le suprême besoin de l'homme, c'est d'obtenir une considération quelconque ? Eh bien ! si vous l'accordez à l'impudence ou à la fatuité, quel est le criminel qui ne trouvera pas un moyen pareil de la conquérir ?

CARNET D'ARTISTE

CARNET D'ARTISTE

I

Versailles.

Versailles, cette grande idylle mythologique, alignée par Le Nôtre, en collaboration avec Louis XIV, va se rajeunir d'un siècle et demi. On taille les arbres, on émonde les plantes parasites, on frise les boulingrins; on rend les membres absents aux statues invalides; on repolit les Tritons limoneux, les Amphitrytes usées, les Latones rongées par les grenouilles, les Neptunes qui disent le : *Quos ego*, les dieux Termes, les Faunes, les Pans, les Egypans, les Satyres et les monstres marins d'eau douce, enfin tout ce peuple de bronze mytho-

logique, qui a couru la chance en 93 d'être changé en pièces de deux sols, métamorphose qu'Ovide n'avait pas prévue. Les Naïades épuisées vont recevoir de l'eau, que leur portera la nouvelle machine de Marly. Il n'en coûtera plus 12,000 fr. au trésor pour donner quelques gouttes d'hydrogène à ces mille gosiers d'airain, toujours altérés.

Depuis plusieurs années, quelques ouvriers qui s'amoncellent sur un seul point, afin de paraître nombreux, recrépissent, badigeonnent, vernissent cet immense château que la colère du peuple avait lézardé, parce que le ciment qui l'avait bâti fut détrempé par les larmes du peuple. On a eu beau faire, cet édifice n'a pu être épargné de son mauvais goût original; c'est toujours, du côté de la ville, un absurde entassement de pierres, et du côté des jardins, un mur long et plat, percé de croisées innombrables. On ne croirait jamais que Versailles est contemporain de la colonnade du Louvre et de l'hôtel des Invalides. C'est une tapisserie de Mignard ou de Boucher, inspirée par un roman de d'Urfé, traduite en pierre, par Perrault devenu vieux. — 1835 est arrivé ensuite avec son luxe indigent, et il a achevé l'œuvre de mauvais goût. Quatre gendarmes, de quinze pieds de haut, viennent d'être placés sur piédestal, dans la cour d'honneur; je crois, du moins, que ce sont des gendarmes, ou peut-être des dragons. Le statuaire les a si bien drapés de leurs manteaux, qu'on ne peut distinguer l'arme à laquelle appartiennent ces guerriers de marbre : ce sont quatre casques posés sur quatre manteaux.

Les galeries intérieures sont à peu près terminées; elles sont farcies de tableaux. Avec ces toiles on pourrait tapisser

toutes les maisons de Paris. En les vendant au prix de la toile usée, on en retirerait aisément 12 à 15,000 fr.; la couleur passerait sur le marché; il en eût coûté bien davantage s'il eût fallu couvrir les murs du château de tentures de soie. L'économie est, cette fois, bien entendue; et à tout prendre, les trente-six mille tableaux extraits des caves des résidences royales, feront toujours mieux au coup d'œil que des tapisseries d'hôtels bourgeois. On assure qu'une seule promenade dans cet immense musée peut donner l'ophthalmie; on louera des lunettes vertes à la porte, les jours d'exhibition. Les amateurs de tableaux en verront de toutes les couleurs.

Dans cette peinture torrentielle, surnageront pourtant, dit-on, quelques compositions remarquables. L'art contemporain a fourni son contingent. Nos jeunes et vieux maîtres ont été appelés à jeter un peu de chaleur et de vie sur toutes ces antiques natures mortes, ensevelies, ressuscitées un beau matin dans les catacombes de Compiègne, de Rambouillet, du Louvre et de Fontainebleau. Versailles sera le professeur qui nous enseignera l'histoire de France par le procédé pittoresque. C'est une entreprise tout à fait de mode; elle réussira. Une fois le chemin de fer établi de Paris à Versailles, nous irons assister à la leçon. C'est Pharamond qui ouvre le premier chapitre, c'est-à-dire la première salle; comme nous n'avons pas de portrait de ce roi, attendu qu'il n'a pas existé, c'est M. Vatout qui a posé pour Pharamond.

M. Larivière et M. Devéria terminent en ce moment, dans les ateliers du Louvre, les deux tableaux qui clôturent l'histoire de France, et la conduisent à nos jours. M. Larivière a rendu sur une immense toile l'*Arrivée du duc d'Orléans à*

l'Hôtel-de-Ville, après les journées de juillet. Le prince est à cheval, escorté de tous les personnages éminents de l'époque; le peuple est dans l'ombre, dans la demi-teinte; mais il brille par son absence. Ce tableau renferme de belles parties, l'artiste a vaincu beaucoup de difficultés inhérentes à l'exécution d'un pareil sujet. M. Devéria donne à Versailles un excellent tableau, représentant *le Roi des Français inaugurant la Charte de* 1830. Nous ne connaissons pas le peintre qui a été chargé de suspendre aux murailles de Louis XIV les hauts faits d'armes du peuple des trois jours; cette dernière leçon d'histoire sera, sans contredit, la meilleure et la plus profitable pour le maître et les écoliers.

II

Le salon de 1836. — La sculpture.

Je ne sais trop pourquoi les analyses des expositions ne commencent pas par les articles de sculpture. C'est toujours la peinture qui a le pas. Pourtant la sculpture est sa noble sœur aînée ; son premier atelier fut le paradis terrestre ; le premier sculpteur fut Dieu. Avec de l'argile, il fit Adam, et l'exposa dans les vastes galeries de l'Eden. Aucun journal ne rendit compte de ce beau début, Dieu fut obligé de se faire son feuilleton : « *Vidit quod esset bonum*, dit la Genèse ; » il vit que cet ouvrage était bon. La sculpture est aussi ancienne que l'amour-propre d'artiste ; c'est par elle qu'il faut commencer.

Notre sculpture de 1836 est généralement pâle et maladive : c'est un art qui souffre. Où est donc Foyatier, notre énergique créateur de Spartacus ? Foyatier n'a exposé qu'un buste de madame de Fitz-James, buste d'une exquise cise-

lure, d'un modèle ravissant : marbre et chair sont synonymes avec lui. On dit cependant que cet artiste a des richesses dans son atelier de la rue Madame ; on a parlé d'une vierge, d'une baigneuse, et surtout d'une charmante statue de femme, toute moderne de physionomie, et couchée sur un sopha. Pourquoi l'atelier avare a-t-il gardé ces beaux ouvrages? C'est là un de ces secrets d'artiste qu'il n'est pas permis d'expliquer.

Pradier a exposé un groupe d'Amour et de Vénus. C'est de la belle nudité, mais pas assez divine ; Vénus est trop une femme, et pas assez une déesse. L'idéalisation antique se fait regretter autour de ce marbre ; un peu moins de chair, et la déesse se serait révélée aux adorateurs. L'Amour est un bel enfant qui ne sera jamais un Dieu. Quand les artistes traitent ces sortes de sujets, il faut qu'ils rentrent dans les conditions graves de la statuaire antique. Comme personne ne les oblige à faire des dieux et des déesses, ils sont tenus d'être païens, lorsqu'ils en font. Ces remarques d'intime analyse n'ôtent rien au mérite de ce groupe ; changez les noms, et l'œuvre est parfaite. Ne voyez là qu'une jeune mère et son enfant.

A côté de cette Vénus, si voluptueuse, si séduisante, si femme, s'asseoit le Chactas de M. Duret ; beau travail qu'on croirait signé : Jean de Bologne ; c'est du bronze comme en coulait le grand artiste italien. J'aime mieux ce Chactas que celui de Châteaubriand ; il est mieux, sa douleur ne s'ébruite pas en métaphores spirituelles ; c'est un admirable désespoir de sauvage américain, une résignation de Mohican.

J'aime les animaux de Baryes ; c'est le Praxitèle de l'Atlas,

c'est le Phidias du désert de Barca ; Baryes a vécu avec les lions et les tigres ; il ne les copie pas à la Ménagerie, comme Buffon, il les visite au désert comme Androclès. Son magnifique lion de bronze (1) est plus beau que nature ; il a une allure idéale de monstre numide qui donne la terreur. Ce bronze rude se crispe admirablement, dans un accès de rugissante colère ; rien de vrai comme cette menaçante contraction des muscles du museau. Le modèle a posé sur une dune de sable ; le sculpteur était assis sous un palmier, le lion avait fait grâce au sculpteur ; il y avait trêve entre eux.

Voici un nom populaire : voici un artiste qui prend ses modèles dans la foule, et laisse à Baryes le désert. Voici Dantan, le Phidias de la comédie sculptée. Cette fois, Dantan a fait de l'art sérieux. Ne réussit-il pas d'ailleurs dans tous les genres ? Il tient exposition permanente de ses petits chefs-d'œuvre, de ses bustes moqueurs comme une phrase de *Candide*. Dantan n'a pas besoin du Louvre : son salon, c'est Paris ; son public, c'est la foule incessante qui roule et se replie de la Bourse aux Panoramas. Aux salles basses de l'exposition, Dantan a fait acte de présence et je l'en félicite ; son nom doit être inscrit partout où le marbre se pose sur le piédestal. Ses bustes sont travaillés avec un bonheur plein d'esprit. Dantan nous a rendu la physionomie harmonieuse de Bellini ; il a donné à ce marbre vivant toute la pureté ravissante d'une phrase des *Puritains*.

Nous avons commencé notre revue du salon de sculpture par les noms célèbres ; nous continuerons avec d'autres noms.

(1) Ce lion a été placé depuis au jardin des Tuileries, au bas de la terrasse du bord de l'eau. P.-A.

Un critique, pour sortir de l'ornière, doit se montrer aujourd'hui tout empressé de prodiguer l'éloge, et très-répulsif au blâme. Que les artistes nous pardonnent notre sévérité ; la phrase maligne est dans nos attributions inaliénables :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

On achève l'arc de triomphe de l'Étoile : voici bientôt trente ans qu'on a commencé de l'achever. Nous sommes arrivés aux bas-reliefs.

On est étonné de ne pas trouver à l'exposition les plâtres des ronde-bosses, destinés à ce monument. Un seul est visible ; il représente un épisode de la campagne d'Egypte ; c'est assurément un beau travail. Bonaparte est dignement posé ; les figures sont groupées avec intelligence. On regrette que l'artiste ait étouffé le général Kléber et son cheval sur le dernier plan. De cette manière, la figure principale manque d'air. Ce bas-relief serait parfait, si l'artiste sacrifiait le vainqueur d'Héliopolis au vainqueur d'Aboukir. Ce modèle, en plâtre, est réduit de moitié ; le marbre s'harmonise ainsi très-bien aux proportions colossales du monument auquel il est destiné. M. Seurre aîné nous a donné ce magnifique bas-relief.

Maintenant où sont les autres ? On assure qu'ils sont terminés, mais qu'ils redoutent le grand jour. On ne les jugera qu'à distance. La négligence apportée à quelques autres bas-reliefs accuserait sans doute le ministre, lequel aurait, dit-on, manqué de discernement dans le choix des artistes. Cela ne nous étonnerait point. M. Thiers s'est fait, dans un certain

monde, une réputation d'homme éclairé en matière d'art. La vérité pure est que M. Thiers a un goût commun et un instinct malheureux; c'est un grand remueur de moellons et de marbre; un maçon en chef, qui confond souvent le manœuvre et l'artiste, le tailleur de pierres et le sculpteur. M. Thiers n'a point d'élévation dans les idées; son moral est exigu comme son physique; il a une pensée froide qui se démène dans le cerveau pour l'échauffer; il est trop préoccupé de politiques ambitions pour rendre aux beaux-arts ce culte de candeur virginale, cet enthousiasme serein, qu'on ne trouve ni dans les chiffres, ni dans les portefeuilles, ni dans les budgets. M. Thiers est artiste, comme une soustraction est poétique, comme Barême est sentimental.

M. Thiers s'escrime à gâter le temple ou l'église de la Madeleine : je crois qu'il y a de la jalousie dans son fait; il ne pardonne pas à la colonne corinthienne d'être plus grande que lui. C'est sous son règne qu'ont éclaté ces longs débats, à propos des peintures de la Madeleine; c'est lui qui a dit un jour à ceux qui trouvaient les colonnes trop lourdes: « Eh bien! il faut les canneler. » C'est lui qui a chargé le fronton de cet écrasant bas-relief, dont les figures se croient grandes, parce qu'elles ont quinze pieds de haut; celles du Parthénon n'en ont que six; on leur en donnerait cent. Aujourd'hui, cette Madeleine malheureuse et non repentante, comme sa patronne, vient de nous initier, par le canal de l'exposition, dans le mystère plastique de ses bénitiers. La Madeleine aura les deux plus formidables bénitiers qui aient jamais oint des fronts chrétiens. La conque ou cuvette est raisonnable pourtant; elle ne contiendra qu'une pinte

d'eau ; mais elle est flanquée d'une Religion et d'une Foi, à taillés gigantesques, et lourdes à dégoûter le public de la foi et de la religion.

Mais qui nous délivrera des allégories ? O M. Thiers ! l'allégorie n'a-t-elle pas assez longtemps émoussé le ciseau et desséché la palette ? Pourquoi proposer ainsi éternellement des logogriphes de marbre aux portes des églises ?

— Une grande femme, toute empâtée de draperies, n'ayant de la femme que la figure, et levant au ciel ses yeux vides, savez-vous ce que c'est ? dit-on au fidèle qui prend de l'eau bénite.

Le fidèle répond :

— Parbleu ! certainement, c'est sainte Madeleine.

— Vous n'y êtes pas. Est-ce que vous croyez que toutes les statues sont des Madeleines ?

— Voyons, c'est une sainte, enfin ?

— Non.

— C'est une dame ?

— Non, impie.

— C'est la Vierge ?

— Non.

— Ah ! j'y suis ! elle tient une couronne, une petite couronne à la main, une couronne qui ne va pas à sa tête, c'est une reine ?

— Elle porte une triple couronne, regardez bien ?

— C'est Marie-Louise ?

— C'est la tiare !

— La tiare !

— Eh bien !

— Eh bien! qui est-ce qui porte la tiare?

— C'est le pape.

— C'est la Religion; cette statue est la Religion.

M. Thiers devrait placer son bénitier de la Madeleine à la porte de son hôtel; il lui servirait au moins à donner de l'eau bénite de cour.

A l'heure où nous écrivons, M. de Cailleux (1) est l'homme de France et de Navarre qui est le plus tourmenté: il a contre lui quinze cents artistes, environ. En fait de susceptibilités raisonnables ou folles, quinze cents artistes équivalent au reste de la population. M. de Cailleux est debout, sur le pinacle du Louvre, et il est percé de flèches comme saint Sébastien, par cette armée d'artistes furibonds.

M. de Cailleux exerce au Louvre la même domination que le comte de Saint-Bris, dans l'opéra des *Huguenots*. Soyons justes, pourtant, M. de Cailleux n'arbore pas la croix de Lorraine, et bien qu'on proteste, de toutes parts, contre lui, il n'a fait tuer aucun protestant. Nous sommes redevables de cette amélioration dans les mœurs aux progrès de la civilisation et à la musique de Meyerbeer.

Au Louvre, dans les bureaux de journaux, et dans le foyers de tous les théâtres, on n'entend que ces mots:

— Avez-vous vu mon tableau?

— Oui, parfait! très-bien! compliment!

— Mais avez-vous pu le voir?

— A merveille! Dans le grand salon?

— Du tout; il est dans la galerie.

(1) En 1836, M. de Cailleux était directeur et organisateur des Musées. — P.-A.

— Oui, oui, dans la galerie.

— Eh bien ! que dites-vous du jour ?

— Il fait assez beau.

— Ah !... mais... assez bon, je crois.

— Vous voulez rire ?

— Oui, oui, c'est une plaisanterie, un jour pas favorable du tout ; clair obscur.

— Un jour exécrable ! c'est un fait exprès ! M. de Cailleux a une dent de lait contre moi ; il m'a enterré.

— C'est M. de Cailleux qui vous a joué ce tour-là ?

— A moi et à mille autres. Depuis quinze ans je sollicite trois pieds carrés dans le grand salon. Impossible d'y toucher ; M. de Cailleux m'avait promis pour cette année ; bah ! les considérations ! les intrigues ! que sais-je ! je suis relégué dans la travée noire, où le soleil n'a jamais mis le nez. Ah ! M. de Cailleux !

Et la poste aux lettres est occupée, matin et soir, à porter des réclamations à M. de Cailleux : — Le grand salon, — le mauvais jour, — la travée noire, — enterré, — un malheureux artiste, — la cabale, — ennemi de l'intrigue. — Tout cela est timbré quinze centimes, et arrive franc de port à M. de Cailleux. C'est un fleuve épistolaire qui doit emporter M. de Cailleux dans son cours.

Les exagérés soutiennent avoir vu M. de Cailleux au balcon de Charles IX avec la carabine de ce roi, couchant en joue Nourrit, Levasseur et mademoiselle Falcon, qui se promenaient sur le pont des Arts. Ce tableau avait déplu à M. de Cailleux.

M. de Cailleux est à plaindre ; mais nous ne le plaignons

pas. Il jouit d'un pouvoir illimité; il tient tête aux ministres; il lutte, corps à corps, avec M. Thiers; il plane, dit-on, sur des volontés augustes. M. de Cailleux veut même entrer en collaboration avec le roi Louis-Philippe pour le travail organisateur du musée de Versailles. La France ne se doute pas de la fortune colossale de M. de Cailleux. Les calomniateurs, ou du moins les médisants, certifient qu'il n'est pas fort à l'endroit des arts. On cite maintes bévues : M. de Cailleux est brouillé à mort avec Raphaël; voyez comme c'est fâcheux pour Raphaël! Madame de Cailleux raffole de M. Dubufe; il est en extase devant M. le baron Gérard; il adore cette grasse dame parisienne, au châle Ternaux, que M. Gérard appelle Corinne, et qui improvise des vers, à ce que dit encore M. Gérard, devant un pied d'indigo cristallisé, que M. Gérard et M. de Cailleux nomment le cap Misène, ou le golfe de Baïa.

On se demande aussi quels sont les titres de M. de Cailleux. Un artiste se console quelquefois d'une décision prise contre lui, lorsqu'il s'est vu juger par son pair; mais il se récrie contre M. de Cailleux. Nous avons cherché partout l'œuvre de M. de Cailleux; probablement sa modestie d'artiste lui a fait enfouir ses productions; car nous supposerons toujours qu'il a produit, jusqu'à preuve contraire. Les hautes et intelligentes fonctions que M. de Cailleux remplit exigent une illustration préalable dans le saint domaine des arts. Son collègue, M. de Forbin, n'est pas un grand peintre, sans doute; mais du moins il a fait courir quelquefois un pinceau sur une toile; il a fait des Turcs au safran, et des pilaus à la jaunisse; il a fait les ruines de Babylone, au vernis de jaunes

d'œuf. M. de Forbin descend d'un amiral de Louis XIV; il a mangé une poule à Jérusalem. Tout cela est quelque chose : le public n'a rien à dire; Murillo et André del Sarto, s'ils ressuscitaient, subiraient sans murmure la loi de M. de Forbin, parce que M. de Forbin a peint des chameaux; mais M. de Cailleux? — M. de Cailleux! Oh! Léopold Robert songeait peut-être à ces anomalies lorsqu'il fut attaqué de ce spleen dévorant qui devait associer une tombe française à la tombe de Titien.

Nous ne ferons pas comme M. Jules Janin :

Nous ne nous écrierons point ici : « Charlet! ce bon Charlet, Charlet, l'ami de Dantan; Charlet, mon ami; le Charlet que vous connaissez tous; Charlet, que vous admiriez ce matin sur les boulevards, sur les quais, partout! Charlet s'est montré cette année ce qu'il est : Charlet le peintre, Charlet le poëte! » Nous ne parlerons même pas des enfants et de la femme de Charlet. Nous dirons tout simplement que M. Charlet a exposé, cette année, un tableau qui le place, dès le début, parmi nos meilleurs peintres d'histoire. Nulle trace d'imitation et de tâtonnements, nulle tradition d'école dans cette large et belle peinture : Salvator et Bourguignon n'ont rien à revendiquer dans cette œuvre tout individuelle.

Le peintre a poussé l'horreur de l'imitation jusque dans l'exécution d'un ciel dont les nuages ne ressemblent à rien, pas même à des nuages.

Quant aux blessés français, harcelés par les Cosaques, ils ressemblent, les Français de M. Charlet, s'entend, à des mendiants, à des vendeurs de contre-marques, à des marchands

de papiers Weynen, à des revendeurs à la toilette, enfin à de pauvres soldats qui ont entassé sur leurs corps transis et mutilés les pompeuses guenilles de la victoire.

Maintenant nous demanderons à M. Charlet, qui a trop bien compris la poésie de cette scène pour n'en avoir pas été le spectateur, et qui, à l'exemple des plus grands maîtres, semble s'être représenté lui-même sur le premier plan, comment il a pu être surpris par une colonne de blessés qui n'allaient pas au pas de charge, pendant que lui, M. Charlet, déguisé en israélite, s'efforçait d'emporter quelques études du champ de bataille? Nous voudrions aussi savoir s'il a été réellement fusillé par le troupier qui le couche en joue dans son tableau.

Quant à son ami (probablement M. Bellanger) qui, affublé du même costume, prend un croquis dans la poche d'un mourant, sous les yeux même de l'ennemi, et pendant qu'on fusille son camarade, nous nous empressons de rendre hommage au consciencieux et téméraire amour de l'art qui l'animait en ce moment suprême.

On raconte que M. Charlet, fort jeune, et déjà populaire, se fit présenter un jour à M. Gros, qui le reçut avec une distinction fastueuse et lui dit : « Monsieur, je n'ai rien à vous apprendre, mais je serai toujours heureux de vous voir dans mon atelier. » Vraie ou fausse, cette anecdote, qui fait le plus bel ornement de la mémoire du rapin, rapproche naturellement, dans l'esprit du critique, le premier tableau d'histoire de M. Charlet et la dernière page historique de M. Gros.

Ces deux grands artistes s'étaient partagé l'empire, comme Racine et Molière avaient fait de la scène. A chacun sa part :

à l'un, le gamin sensible et goguenard, le vieux grognard soucieux et naïf, comique et sublime à ses heures, le conscrit gauche et crédule, mais qui se forme au bivouac et se durcit au feu; à l'autre, nos victoires et nos désastres dans toute leur pompe tragique, les grenadiers épiques d'Eylau et d'Aboukir, les maréchaux caracolant autour de Bonaparte; à tous deux l'empereur.

Et cependant, dussions-nous être blâmés pour quelques critiques de l'année dernière; dussions-nous être accusés par eux de troubler la cendre de leur mort, nous dirons que, reproduit par le crayon lithographique, dans des proportions restreintes, le tableau de Gros serait à peine digne de figurer parmi les bons croquis de Charlet.

— « Soldats! du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent! » Ce mot si connu de Bonaparte fut prononcé avant l'action, et non pas sur un champ de bataille couvert de morts et de mourants.

Cette faute d'histoire et de logique n'est nullement rachetée par l'exécution. Les attitudes des généraux qui entourent le général en chef rappellent l'enthousiasme paisible des comparses du Théâtre-Italien. Le ton général est purement conventionnel, et M. Debay, qui a, dit-on, rallongé cette toile, n'a ranimé par aucune beauté de détail la vulgarité de cette œuvre posthume d'un grand peintre.

III

La comédie de la mort.

On a fait courir un bruit qui a pris quelque consistance : on a dit que la poésie était morte. Pauvre immortelle ! le prosaïsme l'a étouffée dans ses deux bras de fer ! Pauvres poëtes ! race éteinte à jamais, comme celle des sphinx et des griffons ! Il s'est trouvé des esprits consolants qui ont pensé que cette nouvelle n'était vraie qu'à demi, et qu'il ne s'agissait que du décès de la mauvaise poésie ; quant à la bonne, il paraîtrait qu'elle existe encore et que même elle vivra ; elle vivra tant que vivront le ciel, l'amour, la religion, le soleil, le printemps. Le jour que la poésie mourra, il restera si peu de joie à ce monde indigent, qu'il ne vaudra pas la peine de vivre pour faire des lieues sur les chemins de fer.

Il fut une époque où les vers plus ou moins alexandrins régnaient despotiquement sur la France littéraire. De 1804 à 1814, chaque jour voyait éclore son petit poëme épique en

vingt-quatre chants. Soixante rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Charles IX inclusivement, obtinrent ainsi les honneurs de l'épopée. On se désolait beaucoup alors du malheur de la France qui n'avait pas de poëme épique, lorsque les autres nations avaient le leur. C'était un chagrin national, et tout bon citoyen se dévouait à une épopée en *iade* qui devait consoler notre pays. Personne ne se doutait que la France travaillait elle-même à son épopée en vingt-quatre ans, qu'elle découpait l'Europe et l'Afrique en mille feuillets ; qu'elle avait des pyramides pour pupitres, des colisées pour cabinets de méditation, des salves d'artillerie pour annonces, et qu'elle sablait ses pages avec toute la poussière des déserts. Cette grande poésie en action fut si éblouissante qu'elle ne fut pas remarquée par les poëtes épiques contemporains. On continua toujours à faire des *Clovisiades*, des *Louisiades*, des *Mérovéides*, ainsi que l'atteste la collection du *Journal de l'Empire* dans une période littéraire de dix ans. Cette abondance inouïe d'hémistiches aurait étouffé la librairie sous un encombrement général, sans la sage prévoyance de Napoléon. Tous les jours, un ordre secret faisait enlever et payer une certaine quantité de poëmes épiques chez les éditeurs du Palais-Royal. Le public était censé avoir fait les emplettes, et l'amour-propre du versificateur n'en souffrait pas. La poésie épique, ainsi enlevée par ballots, était expédiée clandestinement vers un port de mer. On embarquait une édition de *Mérovéides* ou de *Clovisiades* sur un brick allant en croisière; le capitaine, discret, jetait les ballots dans la mer, sous prétexte que le lest était trop pesant; et certes, il ne mentait pas, ce brave capitaine. On conçoit toute la puissance d'en-

couragement qu'un pareil procédé donnait à la littérature épique. C'est inimaginable la quantité d'invocations aux muses, de descentes aux enfers, de songes, de batailles imitées de Virgile, que l'Océan a dévorés! Si les flots laissaient la Manche à sec, on trouverait les noms de tous les héros de l'univers passés à l'état de madrépores. Il est sans doute à regretter que cette mode impériale soit tombée en désuétude, chez les ministres de l'intérieur, depuis l'invention du gouvernement représentatif. Aujourd'hui on y regarde à deux fois avant d'invoquer une muse pour lui demander vingt-quatre chants. De là vient la disette d'alexandrins, et la rareté des poëtes. C'est aussi ce qui a fait croire à bien des gens que la poésie était morte, et que, de nos jours, le poëte était semblable à l'épi du champ dont parle l'Evangile, à l'épi qui ne vit qu'un jour et meurt le lendemain. Grâce à Dieu, il s'en trouve encore, en bien petit nombre, il est vrai, de ces nobles organisations qui chantent et consolent; elles sont d'autant plus précieuses maintenant, qu'elles sont isolées, et qu'autour d'elles toute lèvre fait silence. Demandez si la poésie est morte, à cette intelligente jeunesse qui attend un livre de Victor Hugo ou de Lamartine, comme une de ces nobles voluptés qui font le bonheur de l'âme. Quels sont les ouvrages dont la vogue a surpassé la vogue des *Orientales*, des *Méditations*, des *Chansons de Béranger*, des *Messéniennes*, et d'autres œuvres qui, n'étant pas écrites en vers, étaient pourtant de la poésie par le fond, comme *Notre-Dame de Paris*, le plus beau livre du siècle et de bien des siècles; *l'Epopée napoléonienne* de M. de Ségur; *Cinq-Mars*, de M. de Vigny; les *Impressions de voyage*, de Dumas, et tant de délicieux ro-

mans de nos prosateurs poëtes, si populaires aujourd'hui ? Et c'est en présence de tels faits qu'il faudrait mener le deuil de la poésie, et enregistrer son acte de décès ! Jamais au contraire, en aucun temps la divine fille n'eut plus d'adorateurs; les peuples se sont faits Mécènes pour couvrir de munificence ceux qui chantent en son nom. Il est vrai, disons-le encore, que jamais, en aucun temps aussi, l'accès de la Corinthe poétique ne fut plus difficile; la porte étroite de la ville aux deux mers ne s'ouvre qu'aux voix qui savent les paroles de l'adepte, elle reste close devant les timides et douteuses vocations.

C'est donc avec joie que les nombreux amants de la poésie salueront l'avénement d'un nouvel initié; avec joie, parce que la poésie est plus en honneur que jamais, et parce que les poëtes sont rares. Voici un poëte qui se lève; il ne prélude pas, il chante. Nous le connaissions déjà, et nous l'aimions dans sa prose ardente, originale, pleine d'un esprit de haute distinction, semée d'effets inattendus. Théophile Gautier est un de ces très-jeunes hommes qui ont acquis toute la maturité de la pensée et du talent dans une époque où l'expérience arrive vite, parce que nous vivons beaucoup en un jour; son adolescence impressionnable a traversé le siècle tridien de notre dernière révolution; elle s'est dévoloppée au milieu de ces agitations de place publique, dont nous avons été les témoins ou les acteurs. Lorsqu'on a reçu de bonne heure la faculté de sentir et de juger, et qu'on a pu voir, de sa croisée, passer des histoires dans la rue, au lieu de les lire dans un livre; lorsqu'on a connu enfant le bruit étrange que jette une fusillade aux angles d'un carrefour, et le reflet du

sang sur le pavé d'une promenade, on est surpris d'être arrivé à vingt ans avec les idées de l'âge mûr; et si l'esprit s'abandonne alors aux méditations sérieuses, ce n'est point par calcul puéril de jouer le rôle de penseur mélancolique, et de faire de l'élégie de contrebande aux dépens de la crédulité du lecteur : c'est tout de bonne foi que le jeune homme se recueille comme un vieillard, et donne, comme Ovide, une larme après un sourire, une *triste* après un chant d'amour. Voilà ce qui nous explique par quelle direction d'idées Théophile Gautier a été amené à produire sa *Comédie de la mort*. Le poëte ne s'est pas dit, faisons quelque chose de bien sombre, faisons de l'horrible avec préméditation; cela convient au siècle, escamotons-lui un succès en flattant ses goûts. Il n'a fait qu'obéir à ce profond instinct d'une âme blessée de bonne heure, et qui ayant dépensé au premier relais du voyage une somme infinie d'illusions, et ne pouvant plus accepter sérieusement ni la mort ni la vie, s'enveloppe d'une gaîté extérieure pour le commerce du monde, et garde son amertume pour l'isolement.

Lorsque Dante travaillait à sa Divine Comédie, on s'étonnait autour de lui de cette bizarre tournure de génie qui s'obstinait à traîner un deuil perpétuel, dans une ville et dans un siècle où toute chose et toute voix conseillaient le plaisir. Dante répondait au monde avec ce rire italien plein de charme et de franchise. On s'étonnait que cet homme, si sombre dans son vers, ne se retirât point dans les bois de Vallombreuse, pour y vivre en anachorète, ou dans le cloître de *Santa Maria novella*, pour y vivre en moine. Dante restait dans le monde, et lui prenait tout ce qu'on peut lui prendre

de doux ; bien loin de signer le pacte de cénobite, il s'installait au centre de Florence, et vivait en péripatéticien, sur la bruyante place du Dôme, où l'on nous montre encore aujourd'hui sa pierre de repos, *Sasso di Dante.*

Le poëte était fort joyeux avec ses amis, et ce n'était, sans doute, qu'aux heures intimes de l'épanchement qu'il leur murmurait aux oreilles quelques-unes de ces paroles de désespoir qui semblaient les échos de son œuvre. C'est que Dante avait vu, au seuil de la vie, tout ce qui peut faire douter de l'homme, de la vertu, de la providence, du bonheur. Il avait assisté au spectacle de deux villes, Pise et Florence, nées toutes deux dans les fleurs, nées pour vivre et jouir, et qui par quelque inexplicable entraînement d'ennui, s'étaient un jour ruées dans la boue et le sang, comme deux belles bacchantes, lasses du plaisir. Ce fut dans un de ces moments d'irritation qui bouleversent les grandes âmes et les indignent contre la nature humaine, que Dante avait couru à Ponto-d'Era, pour jeter sa voix conciliatrice, et son rameau d'olivier entre les armées des deux sœurs rivales : de ces terribles souvenirs il avait conservé au fond du cœur ce trésor d'amertume sombre avec lequel il traversa la vie, et qui fut la source de ses inspirations. C'est ainsi que toujours le poëte mortellement ulcéré va chercher dans le ciel ou dans l'enfer un monde meilleur ; il a comme tout autre sa vie de citoyen à faire, et il la laisse couler avec insouciance en se mettant au niveau de ses voisins ; puis il se réfugie dans sa thébaïde pour y vivre d'une autre vie, de sa vie de prédilection. Souvent le poëte se fait un cloître dans la foule, *vaste désert d'hommes,* comme dit M. de Chateaubriand

cette Niagara humaine qui mugit à ses oreilles, est impuissante pour lui donner une minute de distraction.

En lisant le poëme principal qui donne son nom au livre de Théophile Gauthier, on sent que le poëte n'obéit point à un caprice de mode, à une fantaisie de libraire, à une velléité d'imitation. Sa strophe se déroule avec une majesté calme et un luxe de force qui annoncent une source abondante et inépuisable dans le réservoir du cœur. Avant d'écrire, le poëte avait longtemps médité. Il avait conduit sa pensée funèbre à travers ce monde qu'il aime, au théâtre, au bal, à la promenade, au banquet, partout où l'on trouve de joyeux amis, de jolies femmes, de bonne musique, du plaisir ou de l'étourdissement. On conçoit cette volupté de jeune homme qui se plaît à recueillir une à une des pensées de vieillard désenchanté, et à les jeter avec un rire charmant à la foule stupide qui passe. Tout ce qu'on appelle joie, bonheur, délire dans notre vallée de larmes, Théophile Gautier le brise, le couvre de cendres, l'étreint d'un linceul, mais sans colère, sans indignation ; c'est une chose toute simple qu'il fait ; il est impassible comme la nature et le destin, ces froids ennemis de l'homme.

Ce poëme ressemble à une de ces vastes nécropolis d'Orient ; chaque strophe est comme une tombe ; chaque tombe vous parle à votre passage, elle vous dit un secret, un secret horrible, avec une tranquillité de marbre. Par dessus tout ce monde éteint qui se lamente sous le suaire, il y a des rayonnements de soleil, des jeux folâtres d'ombre, des parfums de cyprès, des reflets de jaspe et de porphyre. C'est la grande mort, dans sa riche toilette de fiancée du genre humain. Le

livre de Gautier est comme un projet d'épitaphe destiné aux funérailles de l'univers.

En sortant de cette nécropolis, où le poëte a soufflé à votre oreille comme le fantôme de la Bible, et vous a dit tant de choses d'épouvante, vous entrez dans le monde des vivants, ce monde semé de ronces et de fleurs pâles, emblèmes des douleurs qui sont toujours vraies, et des plaisirs dont bien souvent on doute. Le jeune et ardent poëte se montre là tout entier avec ses passions, sa fièvre de désir, ses rêves de volupté, sa gaîté délicieuse, son esprit d'élite, ses sympathies, ses répugnances, ses caprices, ses dernières illusions. Chacune de ses pièces se rattache par un lien sensible à la poésie mère, *la Comédie de la mort*, ce sont les étincelles qui ont jailli du grand foyer. Il y a là telle page dont on peut alimenter un jour de rêverie ; tel petit poëme qui ferait la réputation d'un penseur allemand ; telle satire qui ne redoute pas le voisinage de Juvénal et de Régnier ; tel sonnet qui *vaut un long poëme*. Les *Vendeurs du Temple* et l'épître à un *jeune Tribun*, pour ne citer que cela, sont deux morceaux admirables de poésie, de bon sens, de philosophie sage, d'inexorable vigueur. Toute la vie de l'artiste penseur est résumée dans ces poésies. Ceux qui croient que les poëtes n'entendent rien aux choses de ce monde, et qu'ils s'égarent dans l'appréciation des hommes et du siècle, n'ont qu'à méditer ces vers philosophiques de Gautier ; ces vers étonnent par une vérité profonde et désespérante, que l'expérience seule semble devoir apprendre, et qui a été si merveilleusement révélée à un poëte à peine sorti de ses vingt ans. Certes, une pareille publication donne droit de cité, dans

l'enceinte étroite où vivent les grands poëtes : Théophile Gautier a pris son rang du premier pas ; il a commencé comme tant d'autres voudraient finir ; et que de chants il lui reste encore à nous faire entendre après avoir si tôt et si bien commencé !

UNE NUIT A TABLE

UNE NUIT A TABLE

On soupait, on buvait, on jasait; on était sur le point d'avoir de l'esprit.

Ceux des convives qui avaient le vin sentimental demandaient une histoire d'amour pour deux, accommodée au vin de Champagne frappé.

Ceux qui avaient l'eau de source sombre inclinaient pour un drame noir.

— Non, messieurs, s'écria celui qui donnait à souper. Pour le moment, je ne me sens pas en veine de faire un drame noir, à huis clos; je ne saurais non plus vous faire une histoire d'amour. Mais vous aurez un toste.

Là-dessus, levant son verre plein de bordeaux-laffitte, il dit :

— Messieurs, nous voici attablés sur les boulevards élégants, dans un des restaurants à la mode, où déjeune, dîne et soupe d'ordinaire le Paris qui porte des gants blancs. Quelle misère ! Tout ici est en or, même la cervelle du chef. Les faisans sont dorés, les couteaux sont en argent massif, la dame de comptoir est vermeille ; les cure-dents sont taillés dans des topazes, parfois dans des rubis. Mais on ne sait plus y faire rôtir une perdrix rouge, comme cela était si commun au commencement de ce siècle. Rappelez-vous l'art de manger tel qu'il était en 1800 ! La cuisine s'en va ; les dieux et les chefs de lèchefrite s'en vont : ce sont les restaurants élégants qui font tout tomber.

En ce moment, il vida son verre, le remplit de nouveau et ajouta :

— Je veux vous parler d'une grande ruine, d'un restaurant qui n'est plus.

Paris ne garde pas ses monuments ; l'autre jour, j'ai remarqué deux grandes lacunes. Rue des Bourdonnais, n° 11, le vieux palais gothique de Philippe le Bel a disparu ; il est remplacé par une grande, lourde et blanche maison. Sur le boulevard du Temple, le vieux Cadran-Bleu a disparu aussi. On trouve, il est vrai, un peu plus loin, un restaurant décoré de la même enseigne, mais le vrai Cadran-Bleu, celui de Fanchon, n'existe plus.

C'était aussi un monument digne de respect. Placé à l'en-

trée de Paris, il enseignait aux jeunes filles que la sagesse donne la fortune et la célébrité, en économisant les remords. Nos pères ont vu ce prodige en plein Paris, et quel Paris ! Non pas celui que vous voyez aujourd'hui, morne, triste, réservé, cloîtré dans son enceinte, mais un Paris fou, écervelé, libertin, bruyant, spadassin, joueur, mythologique.

Tout à coup, au milieu de ce Paris, tombe des montagnes de la Savoie une jeune fille qui jouait de la vielle, et qui probablement en jouait fort mal ; elle établit ses concerts devant le Cadran-Bleu, alors défrayé par une jeunesse charmante et amoureuse de dépravation.

Les faux abbés de cour, les marquis, les robins, les clercs, les comédiens, les financiers font le siége de la belle Savoyarde Fanchon ; mais sa vertu est une citadelle qui ferait honneur à Vauban.

La jeune fille se promène sur le boulevard du Temple, agite sa vielle, redit son éternelle chanson, récolte les pièces de monnaie, fait une petite fortune, et se marie sérieusement avec un jeune homme riche, et vertueux comme un héros d'Auguste Lafontaine. Ce jour-là, le Cadran-Bleu prit le deuil.

Fanchon, disent les historiens, n'avait qu'une jolie figure, et elle paraissait encore vingt fois plus jolie par l'encadrement du mouchoir auquel la jeune Savoyarde donna son nom.

La fraîcheur, la grâce, l'éclat virginal de cette figure, gagnaient beaucoup à cette coquetterie innocente de coiffure, à ce cadre de rubans, de linon, de dentelles, que Paris n'avait jamais vu, et que depuis il a trop vu.

Quelle est la femme qui ne s'est coiffée à la Fanchon !

On a fait, au commencement de ce siècle, un vaudeville assez grivois sur Fanchon la vielleuse.

La scène se passe au Cadran-Bleu.

Ce vaudeville a eu cinq cents représentations, et a fait la fortune plus ou moins vertueuse de trois ou quatre Fanchons.

Un demi-siècle après, on a ressuscité la même pièce sous le titre de la *Grâce de Dieu*.

Toujours une Fanchon, pauvre, mais honnête, qui joue de la vielle, chante un air savoyard et adore ses parents.

La *Grâce de Dieu* n'a eu que deux cents représentations, parce que tout dégénère en ce monde.

A la fin de ce siècle, Fanchon reparaîtra encore avec sa même coiffure et avec un nouveau nom savoyard, et on l'applaudira.

Mais nous n'aurons pas retrouvé le Cadran-Bleu et le palais de la rue des Bourdonnais ; qu'elles nous pardonnent, les ombres de Philippe le Bel et de Fanchon !

Et pour finir, il dit encore une fois :

— Messieurs, buvons au souvenir de Fanchon !

Après qu'on eut bu en chœur, un de ceux qui avaient le vin sentimental, réclama un moment le silence.

Voici ce qu'il dit :

— Messieurs, c'est une histoire très-simple, le roman qui se déroule tous les jours sous nos yeux.

Vous connaissez tous la rue de Clichy : c'est un des plus charmants quartiers de Paris, surtout à cause des nombreuses maisons d'éducation pour les jeunes demoiselles, qui s'y alignent des deux côtés, jusqu'à la barrière, immortalisée par le maréchal Moncey, le père La Tuile et Horace Vernet, le peintre de toutes nos gloires et de tous nos malheurs.

Au milieu de la rue de Clichy, la rue de nos gynécées, on remarque l'institution de madame Desobri.

C'est une jolie maison bâtie dans le style de la nouvelle Athènes, entourée d'une grille en manière de clôture, avec un vaste jardin et une vue très-étendue sur la campagne.

La directrice qui l'a fondée est une institutrice émérite qui, depuis quinze ans, a su gagner la confiance publique.

Elle est secondée habilement par une sous-maîtresse, mademoiselle Vauthier, qui, après avoir été une de ses plus brillantes élèves, est devenue son associée dans l'administration de l'établissement.

Mademoiselle Vauthier était sans fortune : elle s'est vouée à l'éducation comme les jeunes gens pauvres se vouent au sacerdoce.

Du reste, c'est un sacrifice qui lui a peu coûté, car elle aime le travail, et son ardeur à savoir trouve chaque jour dans l'étude un foyer nouveau qui l'excite et qui l'alimente.

Elle a vingt-cinq ans, et sans être belle dans le sens rigoureux du mot, elle a une de ces figures intellectuelles dont le charme principal est dans la physionomie.

Un peu pédante, comme la plupart de ceux qui, par état, pratiquent la pédagogie (l'enseignement public), made-

moiselle Vauthier rachète ce léger défaut par des qualités aimables.

Elle est l'amie de presque toutes les pensionnaires, la confidente de quelques-unes.

Parmi les dernières nous citerons surtout la jeune Léa. dont le père, créé pair de France par Louis XVIII, porte un nom aristocratique.

C'est une charmante fille au teint frais et rosé, aux cheveux blonds et soyeux qui retombent en grappes gracieuses le long de ses joues, à la bouche vermeille, au sourire fin et légèrement moqueur.

Mademoiselle Vauthier aime Léa comme sa fille, et Léa a pour sa sous-maîtresse un attachement profond, une déférence respectueuse.

On sait que chaque pensionnaire a généralement un goût vif et décidé pour une chose quelconque, un caprice d'enfant qui ne l'abandonne qu'après avoir été entièrement satisfait.

Le goût, le caprice de Léa, c'était une bague, un anneau.

Elle ne pouvait voir sans envie un de ces bijoux au doigt d'une femme.

Elle essayait avec une convoitise indicible toutes celles de ses jeunes amies.

Elle hâtait de ses vœux le jour où il lui serait permis de montrer sa main parée d'un semblable ornement.

C'était enfin entre elle et mademoiselle Vauthier le thème qui habituellement défrayait leur conversation.

— Que vous êtes heureuse, mademoiselle Vauthier! disait

ingénûment la jeune fille à la sous-maîtresse. Vos doigts rayonnent et chatoient comme des diamants taillés à facettes, tandis que moi...

— Que tu es enfant, ma pauvre Léa! Ces bagues que tu admires, ne méritent pas d'être enviées. L'une renferme dans son chaton des cheveux de ma mère, de ma mère que j'ai perdue l'année où tu es entrée ici; l'autre me vient de ma tante, morte l'année suivante. Celle-ci est un cadeau d'Augusta le jour de son mariage; celle-là, cette rose, m'a été donnée par madame la comtesse du Parc, dont j'ai élevé la fille...

— Ah! oui, Amélie, qui avait de si beaux yeux noirs et des toilettes si élégantes...

— Enfant!!

— Eh bien! que vois-tu là de si digne d'envie?

— Ah! je te l'ai dit: la bague, l'anneau, c'est l'emblème de la sujétion, de l'asservissement, de l'esclavage. Dans l'antiquité, il en était déjà ainsi chez tous les peuples. Les Gaulois portaient à leurs bras des anneaux de fer, qu'ils n'ôtaient qu'après avoir vaincu leurs ennemis. Ces anneaux étaient un signe de fidélité à la foi jurée, l'esclavage du serment que faisaient les Gaulois d'exterminer par les armes les peuples des nations rivales. Les chevaliers carthaginois, les chevaliers romains portaient des anneaux d'or qui étaient non-seulement une marque de distinction de l'ordre, mais encore un symbole des devoirs civiques qui étaient imposés à chacun de ses membres. Les chevaliers ne se séparaient jamais de leur anneau, pas plus que le prisonnier ou le forçat n'est séparé de sa chaîne. Anneau grossier et retentissant

qu'un lourd marteau a rivé à son poignet ou à son pied.

— Je ne te parlerai pas, ma chère enfant, des anneaux qui se suspendent aux ailes du nez des femmes de certaines peuplades de l'Asie et de l'Afrique : ce sont moins des attributs de coquetterie primitive que des témoignages visibles et matériels de l'asservissement de la femme par l'homme.

— Mademoiselle Vauthier! dit Léa à moitié confuse, je vous remercie de la petite leçon d'histoire que vous venez de me donner en passant.

— On pourrait causer tout un jour, ma chère Léa, sur les anneaux et les bagues; pour cette leçon, puisque tu veux bien l'appeler ainsi, je te dirai encore que la planète de Saturne porte un anneau, et M. de Chateaubriand prétend avec esprit que cette distinction la fait ressembler *à une veuve inconsolable.*

Cependant, l'éducation de Léa, en ce qui est des leçons du pensionnat, était terminée.

La jeune fille, après avoir eu la meilleure part des prix et des couronnes distribués solennellement et annuellement à la maison de madame Desobri, était revenue au sein de sa famille.

Son entrée dans le monde, sous l'aile de sa mère, sa fréquentation des bals, des spectacles, des concerts, lui avaient fait vite oublier ses camarades de pension ; mais elle avait continué à voir souvent mademoiselle Vauthier, qui dînait tous les samedis à l'hôtel du noble pair de France.

La sous-maîtresse raillait quelquefois son ancienne élève à l'endroit de la fantaisie de celle-ci pour les bagues, et Léa, en

dépit des railleries, restait fidèle à son culte, comme un enfant à l'amour d'un joujou préféré.

Léa s'épanouissait au contact du monde comme une fleur aux rayons du soleil.

Sa beauté avait pris des développements qui n'étaient plus d'une pensionnaire de quinze ans et lui avait fait de nombreux admirateurs.

Un jour, au bal de l'ambassadeur d'Autriche, elle attira l'attention d'un jeune diplomate, M. le vicomte Gaston de Valbrun, qui oublia sa gravité jusqu'à danser deux fois avec elle.

Ce Metternich en herbe avait de la distinction dans la figure et dans l'esprit, ce qui ne gâte rien, même en diplomatie.

Il se fit présenter chez le père de Léa, et par ses assiduités aux moindres volontés de la jeune fille, il ne tarda pas à lui plaire.

Il était riche et bien né, il avait devant lui les promesses d'un magnifique avenir.

Il fut agréé par les parents de Léa, dont il demanda la main.

Le mariage fut célébré à Saint-Thomas-d'Aquin, et la corbeille de mariage témoigna victorieusement du goût élevé de M. Gaston de Valbrun.

Le lendemain de ce jour si important dans la vie d'une femme, la vicomtesse recevait dans l'intimité mademoiselle Vauthier qui la questionna un peu indiscrètement.

La vicomtesse était radieuse comme une fiancée, ou pour

mieux dire, comme une jeune mariée qui entre dans le premier quartier de sa lune de miel.

— Tu es donc bien contente, bien heureuse? disait la sous-maîtresse en embrassant Léa.

— Et comment ne le serais-je pas?... Mon mari m'a donné de si belles parures! Tenez, mademoiselle Vauthier, avez-vous vu une plus jolie bague que celle-ci?

— C'est un anneau de mariage.

Et Léa riait malicieusement en regardant son amie.

— Ma chère enfant, lui dit mademoiselle Vauthier, après l'avoir embrassée de nouveau, rappelez-vous ce que je vous disais un jour en vous professant une leçon sur les anneaux et les bagues. Ces bijoux sont toujours des emblèmes de servitude. Mais il y a des différences entre les esclavages. Les uns sont durs à subir, les autres sont doux. Aujourd'hui vous entrez dans la charmante servitude de l'affection; votre bague vous l'atteste. Cet esclavage, pour les femmes, est préférable à la liberté.

— Mais où donc est le drame? demanda-t-on au conteur.

— Attendez donc, messieurs. J'ai oublié de vous apprendre que le mari de la jeune femme avait été quelque chose dans la diplomatie, vers 1835 ou 1837. En passant par Chambéry, il tomba éperdument amoureux d'une petite Savoyarde aux cheveux cendrés, arrière-petite-nièce de Fanchon la Vielleuse. Il se ruina avec elle, selon l'usage des diplomates qui sont des hommes si sérieux. Enfin lorsqu'il n'eut plus rien

dans le cœur ni dans son portefeuille, il vint retrouver sa femme.

Léa voulait garder rancune à ce ramier volage des ambassades ; mais en jetant un coup d'œil sur son anneau de mariage, elle se dit :

— Soumettons-nous. Une bague est toujours un emblème de servitude.

Conclusion : — Ne lésinez pas quand vous achetez des parures aux femmes.

Un poëte se trouvait là, entre la poire et le fromage, derrière un bastion de bouteilles au long col.

Comme on était au madère, il fit signe qu'il voulait parler.

— C'est à mon tour, messieurs, dit-il. Notre ami vous a dit tout à l'heure la simple histoire d'une bague ; je vais vous conter, si vous le voulez bien, la simple histoire d'un bracelet.

Après cet exorde par insinuation, il ajouta :

Ceci est une histoire personnelle.

Un jour j'avais reçu un service signalé, un de ces services qu'on doit payer par une fortune, si on est banquier, ou par une vie de reconnaissance, si on est poëte.

— Je voudrais bien faire quelque chose pour vous, dis-je à la personne dont je suis l'obligé, mais je ne sais rien faire, et vous devriez bien venir au secours de mon embarras.

La personne eut pitié de ma nullité ; mais comme toute pitié a des bornes, elle m'ordonna de lui donner un bracelet.

Je fus au comble de la joie.

Il est si aisé de donner un bracelet !

On se présente chez un bijoutier, on choisit dans les prix de poëte : on demande six mois de crédit, et on se trouve possesseur d'un bracelet d'argent doré de vingt-cinq francs qu'on fait payer à son éditeur.

Je pa rtais donc pour aller acheter ce bracelet, payable dans six mois, lorsque la personne m'arrêta par ces mots si simples :

— Où allez-vous ?

— Je vais acheter le bracelet demandé, lui répondis-je.

— Et vous croyez, — me dit la personne en riant, — que je me contenterai d'un bracelet acheté ainsi chez le premier bijoutier ?

— Parole d'honneur ! je croyais cela, — dis-je naïvement.

— Vous vous trompiez, monsieur ; et vraiment je ne vois rien d'absurde comme un homme qui entre chez un orfèvre et achète un bracelet.

— Je ne comprends pas trop cette absurdité, — dis-je d'un air humble. Pardon, veuillez bien m'expliquer ce qu'il y a d'obscur dans tout ceci.

— Il n'y a rien d'obscur ; tout ceci est fort clair.

— Expliquez toujours ; faites comme si c'était obscur.

— Un homme qui achète un bracelet fait trop bon marché de son goût et de son initiative ; il achète le goût d'un autre et non pas le sien, c'est toujours le bijoutier qui donne le bracelet ; ce n'est jamais l'acheteur.

— Oui, dis-je, je commence à comprendre un peu, mais tout le monde ne peut pas être bijoutier.

— C'est une erreur, me dit la personne en souriant de nouveau, tout le monde est bijoutier.

— Excepté moi, probablement.

— Je ne vous excepte pas. Vous êtes bijoutier aussi; du moins pour la partie des bracelets.

— Veuillez bien continuer l'explication, dis-je avec gravité.

— Oui, monsieur, je continue....

Je me posai en point d'interrogation.

— Eh bien! qu'est-ce qu'un bracelet? C'est un bijou à part, c'est un souvenir matérialisé; c'est une pensée en orfévrerie. Avec la moindre étincelle d'invention, un homme crée une forme nouvelle de bracelet et la donne à un ouvrier orfèvre, avec toutes sortes d'instructions de détail. Alors la personne qui reçoit ce bijou reçoit la pensée, le souvenir de celui qui donne, et non la pensée du fabricant. Ce n'est plus un vulgaire morceau d'or, choisi entre mille dans un étalage qu'on rive à son bras; c'est une idée, une reconnaissance, une réflexion; ce n'est plus une marchandise, c'est un madrigal.

— Maintenant, j'ai compris, — répondis-je en inclinant la tête, — mais je demande un mois pour improviser ce madrigal de bijoutier.

— Oh! il faut bien un mois, me dit la personne avec un sérieux alarmant pour mon avenir.

Voilà une de ces terribles situations qu'on ne trouve qu'à la fin des quatrièmes actes des drames du boulevard.

Composer un bracelet; on peut au besoin triompher de cet obstacle; mais le commander à un orfèvre, lui imposer

un travail d'un mois, et payer ensuite, voilà ce qui est au dessus des forces d'un poëte ou d'un romancier.

Cependant il fallut songer à m'exécuter.

D'abord je réfléchis au plus facile.

Je pris une grande quantité de feuilles de papier Weynen et un crayon, et je traçai toutes sortes de formes ayant la prétention de figurer un bracelet.

Après trois jours de crayonnage, je parvins à faire quelque chose de satisfaisant; et je reconnus combien la personne était dans le vrai en soutenant que tout le monde pouvait composer le plan d'un bracelet, et combien il était absurde d'offrir comme cadeau de reconnaissance ou d'amitié le meuble vulgaire d'un étalage, ou la pensée d'un fabricant.

Mon plan de bracelet ayant été adopté, j'estimai ce bijou futur, et je frémis...

J'étais bien loin des vingt-cinq francs !

Le front courbé par les soucis, je m'acheminai, rue Neuve-Saint-Augustin, chez le célèbre Morel.

J'entrai dans un salon tout resplendissant de bracelets magnifiques ; ils y étaient tous, excepté le mien.

Mon amour-propre d'auteur me prouva que l'absent était supérieur aux présents.

M. Morel m'écouta en artiste, et donna plusieurs sourires d'approbation à l'idée, que je lui présentai comme mienne.

— Voyons votre plan au crayon , me dit-il.

Je lui montrai mon plan avec une effronterie qui ressemblait à de l'orgueil déplacé.

L'artiste bijoutier regarda mon travail avec une grande attention, et me combla de tristesse et de joie avec ces mots :

— Ce sera un bracelet magnifique ; mais il demande trois mois de travail.

— Trois mois ! — m'écriai-je intérieurement !

C'est-à-dire vingt-cinq mille francs ! c'est-à-dire l'expropriation, les papiers timbrés, les huissiers avides, et Clichy au bout !

Que faire ? impossible de reculer.

Je baissai la tête et je laissai mon plan à M. Morel, sans parler du prix de peur de trahir ma future insolvabilité par ma pâleur.

Ces trois mois durèrent trois siècles !

De temps en temps, je rendais une visite à M. Morel qui me disait :

— Eh bien ! nous marchons, nous marchons... Les ouvriers travaillent sans relâche. On ne perd pas une minute dans l'atelier.

Je m'inclinai d'un air de satisfaction, mais ces paroles me plongeaient dans le désespoir.

J'avais sans doute estimé trop peu le prix du bracelet.

— Au reste, me disais-je, vingt-cinq mille ou cinquante mille francs, c'est la même somme pour celui qui n'a que vingt-cinq francs à dépenser.

Et j'allais rôder autour de la maison de Clichy pour m'acclimater.

Enfin, les trois mois expirèrent sur le calendrier, et je me rendis, en toilette de bal, chez M. Morel.

J'avais sur moi des feuilles de papier timbré, pour échelonner mes échéances et payer, ou pour mieux dire ne pas payer en détail, vingt-cinq, trente ou quarante mille francs.

Une seule idée me soutenait et me justifiait à mes propres yeux.

Je comptais employer mes cinq ans de Clichy à écrire l'*Histoire des guerres puniques*, pour lesquelles j'ai fait beaucoup d'études et de voyages, et à les vendre le prix du bracelet.

M. Morel me reçut fort bien, comme si j'avais eu l'air d'un payeur ; il me fit asseoir et me dit :

— On va vous montrer votre bracelet ; j'espère que vous serez content.

— J'espère que vous ne le serez pas, dis-je intérieurement dans un *a parte* mélancolique.

Un commis ouvrit un écrin et mit mon bracelet sous mes yeux.

Je fus ébloui à la vue de ce chef-d'œuvre ;

C'était la merveille de l'art du bracelet.

Un instant j'oubliai Clichy et l'histoire projetée des guerres puniques.

Cet instant ne fut pas long.

Mon bras droit décrivit une courbe, et ma main plongea dans un epoche lattérale pour en extraire ma liasse de feuilles timbrées :

— Maintenant, — dis-je avec un sourire faux, — il faut songer à régler cette affaire pour le mieux.

— Il n'y a rien à régler, dit M. Morel.

Un frisson courut sur mon épiderme.

M. Morel prétendait donc être payé comptant.

— Pardon, monsieur Morel, — dis-je d'une voix émue, — vous savez que....

— Je sais, me dit M. Morel en m'interrompant, — je sais

que votre bracelet est superbe, et je vous remercie de m'en avoir confié la façon. Vous ne me devez rien.

Ordinairement, dans les drames, on s'écrie, *ciel !*

— Oui, oui, poursuivit M. Morel ; je suis enchanté de vous offrir ce bracelet, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

Je pris je bijou d'une main, et je serrai de l'autre la main de M. Morel, et ma reconnaissance ne trouva d'autre expression que la pantomime. *Son pittor anch ; io* fut parodié : je suis donc orfèvre aussi ! lui dis-je en le quittant ; mais je crains bien de ne pas aller plus loin.

Puisse mon exemple conseiller à d'autres l'essai de cet art, au chapitre des bracelets !

Ils pourront bien ne pas rencontrer comme moi un joaillier aussi généreux ; mais ils éprouveront, comme moi, une double satisfaction lorsqu'ils verront leur bien-aimée se parer de leur œuvre.

M. Morel voudra bien me pardonner mon indiscrétion qui n'est d'ailleurs que de la reconnaissance.

Quand le poëte eut achevé son récit, un quatrième convive se leva.

— On va faire flamber le punch aux flammes bleues, dit-il. C'est le moment que je choisirai pour dire aussi mon mot.

Les verres furent enlevés ; on les remplaça par les tasses en porcelaine du Japon.

Un grand bol d'argent ciselé et très-richement brodé fut

ensuite placé au milieu de la table. On avait répandu dans son ventre deux fortes bouteilles de vieux rhum de la Jamaïque.

Le plus jeune y mit le feu.

Des lueurs fantastiques commençaient à peine à trembler dans le bol que celui qui venait de se lever s'exprima comme il suit :

— Messieurs, dit-il, vous n'ignorez pas que je suis un voyageur intrépide comme Marco-Polo, comme le capitaine Cook, comme Levaillant et vingt autres qu'il serait inutile de nommer en ce moment. C'est de moi que Victor Hugo pourrait dire que j'ai à la semelle de mes bottes un peu de la poussière de tous les continents. J'ai donc visité la mappemonde entière, en navire, à pied et à cheval. Mais il est une contrée que j'ai aimée et vue plus qu'aucune autre, c'est l'Espagne, cette terre dont la poésie s'évapore, hélas! en constitutions.

Voici ce que j'ai appris dans ce doux pays d'au delà des monts.

Il y avait, à Cadix, une jeune fille nommée *Bouche-Vermeille*, qui n'avait jamais voulu apprendre à lire et à écrire.

Ses parents lui disaient toujours :

— Bouche-Vermeille, lorsque tu auras quinze ans, tu regretteras bien ta paresse et ton obstination.

La jeune fille, arrivée à l'âge de quinze ans, ne regretta rien du tout. Au contraire, ses parents lui ayant offert de lui donner un précepteur, elle le refusa tout net.

— Toutes ces choses-là, dit-elle, sont inutiles aux femmes; la lecture affaiblit leurs beaux yeux, l'écriture noircit leurs jolies mains. Je ne lirai pas, je n'écrirai pas.

A dix-huit ans, elle mérita l'amour d'un jeune bachelier (les bacheliers sont inévitables en Espagne) qui se présentait avec de louables intentions! Il ne donnait pas de sérénades, il n'accrochait point d'échelle de soie aux balcons, il ne corrompait pas les duègnes. Seulement, il se promenait devant la fenêtre de Bouche-Vermeille, ouvrait de larges yeux noirs, et poussait de grands soupirs.

Les parents remarquaient les assiduités de ce jeune homme, et tremblèrent un instant pour leur fille, qui n'ayant aucune espèce de livre ou de papier à feuilleter ou à griffonner, passait toutes ses heures au balcon.

C'était dangereux.

D'un autre côté, ces bons parents étaient rassurés par deux réflexions assez justes : d'abord ils avaient pris des précautions infaillibles pour empêcher toute rencontre dangereuse, puisque leur fille ne sortait jamais que le dimanche, à six heures du matin, avec ses quatre frères, pour aller à la première messe. Ensuite, Bouche-Vermeille, ne sachant ni lire, ni écrire, ne pouvait pas même laisser tomber un billet doux de son balcon, à l'exemple de tant de pupilles, dans ce pays classique des tuteurs.

— Comme c'est heureux! disaient les parents naïfs, que notre fille se soit toujours refusée à prendre une éducation! et nous, aveugles que nous étions! ah! qu'ils sont fous les parents qui forcent une fille à apprendre l'écriture! A quoi lui sert ensuite cette science! A tromper ses parents.

Un jour, Bouche-Vermeille s'assit sur les genoux de son père, et lui prenant le menton avec ses petites mains, elle lui dit :

— Bon père, je vais te raconter une histoire qui t'amusera. Il y a un noble et charmant jeune homme qui veut demander en mariage une jeune fille et la rendre très-heureuse. Les parents ignorent tout, parce qu'un mariage ne regarde jamais les parents. La jeune fille a accepté. On lui a demandé si elle était riche, elle a répondu : Oui, mais pas trop. Cela a paru suffisant aux parents du jeune homme, car lui ne demande rien. La jeune fille a fixé le jour de Saint-Joseph, le 19 mars, pour l'époque du mariage, et la famille du jeune homme a accepté. Le parti est très-avantageux. Le futur est le fils d'un juge; il a vingt-cinq ans et une belle fortune. Que pensez-vous de cela, mon père ?

Le père ouvrit de grands yeux, et dit :

— Qui t'a raconté cette histoire-là ?

— Personne, mon père; est-ce que je vois quelqu'un ?

— Alors, je ne comprends pas.

— C'est bien aisé, mon père; ce jeune homme est amoureux de moi, et c'est lui qui veut m'épouser le 19 mars prochain.

— Bon Jésus ! s'écria le père, et où donc avez-vous parlé à ce jeune homme ?

— Mais je lui parle tous les jours.

— C'est impossible ! vous ne sortez pas.

— Mais je lui écris.

— C'est impossible ! vous ne savez pas écrire !

— Voilà ce qui vous trompe, cher père, j'écris très-bien.

— Et avec quoi ?

— Avec mon éventail.

Le père resta stupéfait quelques instants, puis il dit :

— Avec ton éventail, ma fille !

— Cela vous étonne, mon père !... Eh bien ! si vous consentez à me voir marier le 19 mars ou à une autre époque, je vais l'écrire tout de suite, là sur mon balcon, où je fais ma correspondance tous les jours.

— Et qui donc t'a appris à écrire de cette manière, ma fille ?

— On n'a pas besoin de maître pour cela ; il suffit d'avoir un lecteur intelligent, et mon futur mari lit très-bien dans toutes les évolutions de mon éventail.

Le père sourit, et sans rien promettre, il donna un baiser à sa fille, et lui serra les mains pour récompenser sa franchise.

— Cela veut dire, mon père, dit-elle, que le 19 mars est accepté.

Le père fit un sourire, et la jeune fille reprit son éventail.

Le conteur ajouta :

— Voilà cinq ans que j'ai été témoin du fait, et, en faisant le tour du monde, je me suis convaincu de la réalité de cette assertion de la jeune Espagnole : « J'écris sans savoir écrire. » En Égypte, en Perse, en Nubie, dans la presqu'île du Gange, dans l'Océanie, chez les peuplades errantes des Arkansas, les femmes aiment, soupirent, font aimer, font soupirer, le tout sans le secours de l'art insipide qui consiste à formuler les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Quand la

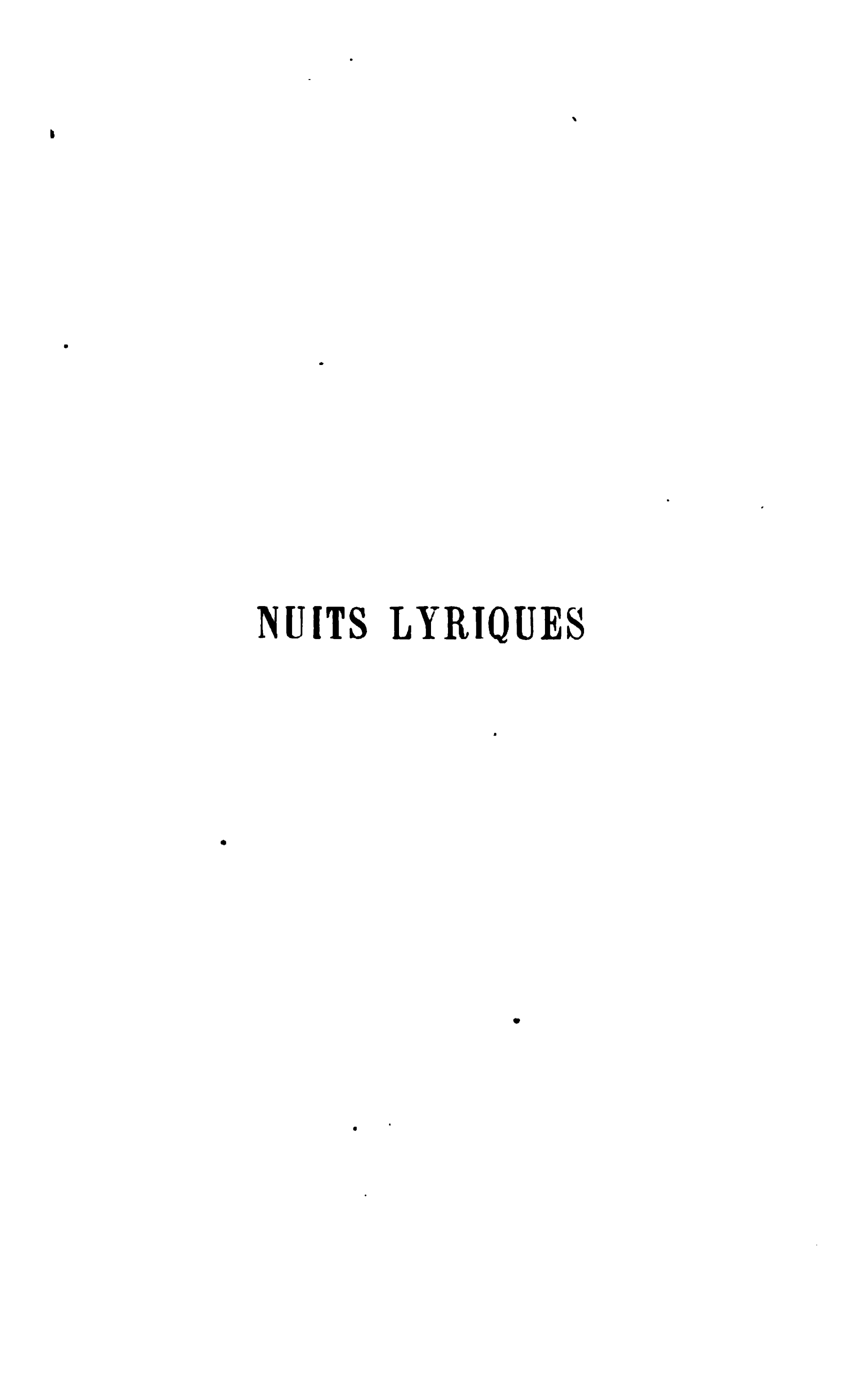
femme n'a pas d'éventail, elle prend un oiseau dans une volière ; quand elle n'a pas d'oiseau, elle chante elle-même ; quand elle ne chante pas, elle se fait apporter une fleur. Aimer, se faire aimer, c'est la grande et éternelle littérature qu'Ève la blonde a transmise à toutes ses filles en leur recommandant de la cultiver toujours, et pas une n'y manque.

Il s'arrêta là.

L'aube matinale blanchissait à l'horizon de Montmartre, derrière les mamelons pointus.

On se serra la main, on se donna rendez-vous pour une autre fois.

Ainsi se termina ce Décameron en raccourci.



NUITS LYRIQUES

NUITS LYRIQUES

Sommaire. — La diva Giulia Grisi et un coup de pistolet. — Décadence des Bouffes. — Érudition d'un dilettante. — Stradella.

Machiavel était italien. Tous les ministres cauteleux ont eu des noms en *i*, ce qui ne veut pas dire que ceux que nous avons, ou que nous n'avons pas, soient francs comme de l'or. A quelques exceptions près, la finesse (pour nous servir d'un mot décent) est ultramontaine. Il n'y a pas si loin qu'on croit de l'amant de Colombine à Mazarini. Le faux visage a été inventé par un cardinal ou un arlequin.

—« Mis en liberté ! » se sont écriés les gens simples, est-ce possible ? Mais à quoi pense le procureur du roi ! Quoi un homme, sous le prétexte qu'il est mystique, se glisse dans le

chaste gynécée de Favart, enceinte interdite aux mortels, il surprend, sous le fard, une jeune actrice; il lui demande l'amour ou la vie, à coups de pistolet; il blesse à l'oreille M. Robert, comme Malchus au Jardin des Olives; il livre bataille aux gardes du corps de Sémiramis. La garde accourt, on arrête le coupable; on lui demande : Quelle est votre profession? » Il répond : « — Homme mystique. » Et sur le champ on lui rend son arsenal et la liberté! » Que signifie cela? N'est-ce pas le cas de convoquer tous les chœurs des opéras de M. Scribe et de leur faire chanter, en mille variantes:

Quel est donc ce mystère?
Tout cela cache un mystère,
Quel mystère infernal!
Voilà donc ce mystère!
Expliquons ce mystère!

— « Non, non, ces mêmes gens simples ont-ils ajouté; M. Dupuget n'existe pas; s'il existait, avec sa paire de pistolets et sa canne à épée, il serait à Bicêtre ou à la Conciergerie, et M. Plougoulm aurait déjà préparé un réquisitoire, commençant par : « *S'il est un crime qui.....* » M. Dupuget a été inventé pour faire revenir la foule à Favart. »

Ce dernier raisonnement paraît juste. MM. les directeurs de Favart, le doux Severini et Robert, qui n'est pas le diable, ont fait des tentatives d'enfer pour peupler leur parterre, leur amphithéâtre et leurs cinquièmes loges, seules places où le public ait accès. Le reste de la salle étant loué d'avance par l'aristocratie blasonnée, et blasée aussi, le drame Dupuget a donc été introduit pour varier le répertoire, et

certes le répertoire avait besoin de cette nouveauté, car les Italiens exploitent le connu depuis dix ans. On s'est distribué les rôles.

Un monsieur a dit :

— « Moi, je serai l'oncle. »

Le doux Severini a dit :

— « Moi, je crierai *al soccorso!* »

M. Robert, qui n'est pas le diable :

— « Moi, je serai blessé à l'oreille, comme Malchus, et Profeti ajoutera aussitôt : « Quiconque se servira de l'épée, périra par l'épée » Pesanti, qui joue l'ombre légère de Sémiramis, fera une apparition, et M. Dupuget sera censé reculer, avec épouvante, jusqu'à la rue Marivaux.

Les rôles ont été distribués ainsi, la pièce a été jouée ; mais le public n'a pas donné dans le panneau italien.

Les soirées du samedi ont continué à être froides à faire mourir. Ce jour-là, ou pour mieux dire cette nuit, la banque et l'industrie, ayant devant elles un long dimanche de sommeil et d'oisiveté, donnent concert jusqu'à l'aurore. A cinq heures du matin, mademoiselle Grisi chante :

Fin ch' al ciel spunti il giorno.

Et les financiers s'endorment dans un fauteuil doré. Cependant les malheureux abonnés du néfaste samedi, la semaine dernière encore, ont subi *Romeo et Julietta*, espèce de *Dies iræ* en trois actes et en vers napolitains, plus l'éternelle *Prova*, stéréotypée à tout jamais sur le répertoire pour le jour de sabbat, mais en revanche, le lendemain dimanche, toute la troupe se réveille et entonne *Otello*, que le samedi poursuit

vainement depuis des semaines. La patience du samedi finira par éclater.

C'est donc pour faire diversion aux justes exigences des abonnés que le mystico Dupugetto a été ajouté au répertoire; le samedi sifflera ce drame; il aura bientôt pour auxiliaires le mardi et le jeudi ; la semaine entière est à la veille de s'insurger contre tant de négligences lazzaroniennes et tant d'ultramontaines mystifications.

Le Théâtre Italien expire; la dernière soirée a été agonisante ; l'inhumation de Juliette était l'emblème funèbre de notre Favart. A la fin du second acte, un grand vide s'est fait au balcon et aux premières loges ; la désertion a été contagieuse. La seule madame de S..... est restée sur sa stalle, parce qu'elle avait un manteau d'hermine qu'elle était bien aise de montrer jusqu'à la fin.

Jamais théâtre n'aura mieux mérité son sort. Avec des éléments incontestables de vogue soutenue, il tombe de soir en soir, et ce ne sera qu'avec des efforts miraculeux qu'il atteindra le terme de son quartier d'hiver. Cette saison sera probablement la dernière. Il est venu certains bruits d'Allemagne, dont s'alarme déjà le dilettantisme parisien. Vienne, en Autriche, conspire secrètement contre Favart. Le Metternich italien, *impressario* du théâtre de cette capitale, fait jouer les ressorts d'un machiavélisme innocent; il ne nous restera pour 1837, que MM. Santini, Profeti, Pesanti, madame Amigo l'inamovible, et madame Véchi, la sœur glacée de Cendrillon. Avec ces sujets, on pourra jouer

la tragédie de Métastase, *Zenobia* et *Achillè in Sciro.*

Voilà où nous aura conduit la lésinérie absurde d'une aveugle administration! Depuis longtemps Favart n'est plus qu'une salle de concert; jamais la négligence de tous les accessoires importants de l'art scénique n'a été affichée avec autant d'impudeur Allez voir. *Semiramide* ou *Otello*, vous serez étonné de la pauvreté des décors, de cette mise en scène si indigente, de tous ces haillons, de tous ces costumes si mal faits, si mal portés, si mal cousus. Vous en serez réduit surtout à désirer la suppression des chœurs; comparses des deux sexes y font assaut de mauvaise tenue, ils torturent l'exécution. On doit fermer ses oreilles et les yeux pour échapper à ce déluge de fausses notes qui coulent de ces bouches enrouées; on se fait du mal vraiment rien qu'à voir ces choristes rangés symétriquement en buffets d'orgue, les mains pendantes, le corps immobile, le regard fixe : les lèvres seules ont quelque apparence de mouvement, et c'est là le plus grand malheur. Les chœurs du Vaudeville et des Variétés se font regretter au théâtre royal Italien, théâtre subventionné, théâtre opulent, et qui abuse d'une vogue que lui a prêtée la mode éphémère pour se railler de nous, *per burlar si di noi*, comme dit le polichinelle de Naples, ce type des directeurs italiens,

Les artistes eux-mêmes prennent texte d'un engouement passager pour traiter le public sans façon; eux aussi sont pressés de s'enrichir à l'exemple des *impressarii*. Les honoraires énormes que nous leur donnons ne suffisent point : l'opéra terminé, ces messieurs et ces dames courent aux soirées nocturnes de l'aristocratie qui leur paie un billet de cinq cents francs leurs cavatines, leurs duos, leurs trios; c'est un

plaisir que les publicains, les bourgeois gentilhommes, et les gentilhommes bourgeois donnent aux dames blasées et aux messieurs harassés de walses, de bouillotte et de whist. Voilà la cause de ces changements subits de spectacles dont se plaignent si justement les abonnés. Les loges de samedi comptent sur la *Gazza*, mais dans la nuit, on est allé gagner un bon rhume et un billet de cinq cents francs au faubourg Saint-Germain ; au lieu de la *Gazza* promise, l'abonné subit un acte de la *Cenerentola* ou l'éternelle *Prova*, ou toute autre pièce d'entremets banal. Ainsi ce bon public qui paie toute l'année est lésé au profit de quelque Lucullus de salon, et l'artiste retire double gain ; il se fait payer l'air qu'il chante en soirée, et l'air qu'il ne chante pas au théâtre. Pauvre public ! Il se ravisera ! il s'est ravisé.

L'actrice autour de laquelle pivote la fortune de Favart, mademoiselle Grisi, marche à grands coups de gosier à sa période d'épuisement ; sa constitution physique ne pouvait longtemps supporter une aussi fatigante carrière. Rien n'écrase une pauvre femme comme le poids d'une longue et interminable tragédie, dans laquelle on répète, chaque soir, *Io morro, io non puo morir, io son pazza, io son perduta*. Toutes ces calamités imaginaires finissent par dessécher la poitrine et le gosier, comme si elles étaient réelles. Toujours se rouler aux pieds d'un père furieux, toujours marcher à l'échafaud, toujours se poignarder, toujours passer de la folie au désespoir et du désespoir à la mort, c'est une vie qui affecte à la longue les organes les plus vigoureux. Nous ne sommes point étonnés de l'affaissement de cette actrice ; elle aussi, baisse dans l'enthousiasme, et pour le faire renaître au premier diapason,

il faut aujourd'hui recourir à des hommes mystiques, lesquels viennent, avec une paire de pistolets, demander l'amour ou la vie. Encore des moyens usés.

Nous en sommes donc réduits à voir bientôt l'éclipse totale de l'astre Favart. Il ne faut pas craindre pour cela que l'art en souffre. Bien au contraire. Deux théâtres lyriques nous restent, c'est déjà beaucoup ; le troisième était une plante parasite qui suçait la séve des deux autres. Il est encore à Paris assez de talents pour nous donner de délicieux hivers ; l'Opéra et Feydeau peuvent largement défrayer nos compositeurs et le public. La musique se transforme; elle ne périt pas.

— Ils sont curieux à voir vos dilettantes, vos fashionables, vos lions.

Ainsi parlait l'autre jour une jeune femme.

— Tenez, en voilà un.

— Je vous disais, madame, que *libretto* signifie librement, fait librement, avec toute liberté. *Libretto* vient de *liberta*, et c'est forcé. *Viva la liberta!* vive la liberté!

— Ce que c'est, monsieur, que d'ignorer une aussi belle langue que l'italien! Je m'étais figuré que *libretto* signifiait bêtement livret, un petit livre; de livre, qu'on dit peut-être en italien *libro*.

— Pardon, madame, je vous conseillerai ma version, si vous ne trouviez pas trop impertinent de la préférer à la vôtre.

— Mais comment, monsieur, vos leçons sont trop utiles pour ne pas les suivre. Je vous prie, au contraire, de m'expliquer tout au long la pièce que nous allons avoir le bonheur d'entendre. Mon ignorance vous en saura un gré infini.

— C'est *la Norma!* madame, la *diva Norma!* la sublime *Norma*, la *superbia Norma!* J'ai des sels dans ma poche et des pleurs déjà dans mes yeux, et ma traduction sur le livret. Je commence donc mon cours, *Norma* signifie Norma en français.

— Est-ce un sujet romain, monsieur ?

— Non, madame ; c'est une pièce de M. Scribe, arrangée pour le théâtre italien. Le sujet est emprunté aux mœurs de Paris.

— Je vous remercie.

— Les Italiens, madame, ont l'habitude d'adoucir et même d'altérer les noms propres français, c'est à ne pas s'y reconnaître. Ainsi Pollione répond à M. de Saint-Léon, en changeant Pol en Saint (Saint-Paul) Lione en Léon (Saint-Léon).

— Vraiment ?

— C'est extraordinaire, madame, mais c'est ainsi.

— Et que signifient encore ces mots écrits au bas de la liste des personnages : *Druidi*, *Bardi*, *Eubagi*, *Guerreri e Galli*.

— Ce sont les noms des acteurs qui ont joué la pièce en Italie. Ce sont MM. Bardi, Guerreri et Galli : le fameux Galli dont vous avez entendu vanter la belle voix.

— Ignorante que je suis, ne m'étais-je pas figuré jusqu'ici que *Guerrieri* se traduisait par guerriers, *Bardi* par bardes, et *Galli* par Gaulois ?

— Cela est bien pardonnable, madame, quand on n'a pas voulu fatiguer de jolies lèvres à étudier la langue des *Pasta frolla*, des *Biffi*, des *Maccoronata*, des *Ravioli* et des *Caroli Struccinali !*

— Ah mon Dieu ! que débitez-vous là, monsieur ?

— Madame, ce sont les noms des plus célèbres écri-

vains de l'Italie. C'est comme si l'on disait Racine, Voltaire, Corneille, etc. *O Struccinali ! O Trifogliati !*

— Mais silence ! recueillons-nous. Le sacrifice commence. Soyons l'holocauste de l'admiration, agenouillons notre cœur, notre âme ; passez-moi vos sels. Combien en avez-vous de livres ?

Le dilettante pleure et envoie des baisers à l'acteur qui fait *Orovèse. Ah ! bravo ! bravino ! bravetto ! bravettino !*

— Ecoutez, madame, écoutez !

— Oh ! que c'est beau ! surbeau ! extrà-surbeau ! mais que chante-t-il ?

— Il chante : *Ite sui colli !*

— Ce qui veut dire, monsieur ?

— Ce qui veut dire : « Otez son collier ! » Il s'agit d'un collier ; un collier passé au cou d'une femme. *Ite sui colli*. C'est à la clef de fa : *ô... ô... ô... tez son... on... on.. coll... ier?*

— En vérité, sans vous j'aurais cru tout simplement que *Ite* était l'impératif de *Ir*, aller, et *sui* la contraction de *sopra i*, ou de *sallo i sui*, et que *colli* voulait dire les collines, les montagnes ; *Ite sui colli*, « Allez sur les montagnes, ô druides. »

— Vous faites erreur, madame, il ne s'agit pas de montagnes, mais d'un collier : « Otez son collier. »

— Je vous suis reconnaissante de votre traduction.

— Nous voici, madame, à la seconde scène : M. de Saint-Léon, Pollione, a donné un collier à Adalgise, afin, que par reconnaissance, elle se trouve à un rendez-vous. Pollione s'écrie devant son ami de Saint-Flaveaucourt, Flavio.

Io n'ho fiducia.

— Expliquez-moi ces mots.

— Tout simplement cela signifie : « J'ai peur qu'elle ne fasse fi de ça ! « *fiducia.* »

A quoi de Saint-Flaveaucourt répond :

E l'ira
Non temi tu di Norma.

— Ce qui veut dire, je vous prie ?

— Ce qui veut dire : « Elle ira ! » *E l'ira.* Le reste est pour la rime.

— Barbare que j'étais ! je trouvais dans *Io n'ho fiducia.* — « J'en ai l'espoir, » et dans *l'ira non temi tu di Norma*, et ne crains-tu pas la colère de Norma ? »

— Cela n'est pas probable, madame, car si vous avez cru vous-même, il n'y a qu'un moment, que *ire* signifiait aller, *ira* ne peut être maintenant rendu par colère. Un *a* à la place d'un *e* ne change pas ainsi le sens des mots d'une aussi belle langue.

— Je vous crois, monsieur.

— Mais par Apollon, madame, et les muses, écoutons la prière de la quatrième scène. C'est une prière céleste. Dieu l'a notée, les anges l'ont copiée, Bellini l'a volée, et Schlesinger la vend :

Pasta diva !

O Pasta diva ! — O pa.... ! ô pas... ! ô past.... ô pasta... ! diva !

— Pourriez-vous me dire le sens de ces deux mots ?

— N'abusez pas de ma simplicité, madame, vous le savez aussi bien que moi, c'est un hommage rendu à Mme Pasta,

surnommée la divine. *O Pasta diva !... ô la divine Pasta !...*

— Mais, pardon, monsieur. Dans le livret, on ne dit pas *pasta diva*, mais *casta diva*, ce qui se traduit peut-être, excusez mon ignorance, par : « Chaste divinité ! »

— Faute d'impression, madame, ou plutôt traduction libre de : *Pasta divine* ; le compositeur a mis, pour l'harmonie, un *c* à la place d'un *p* ; mais rien n'est pour cela changé au sens. *Pasta diva ! Pasta frolla ! Pasta zucchurula !* et tous les dérivés de *Pasta*.

— Comme vous savez l'italien !

— Vous me flattez.

— Non. Me promettez-vous votre officieux secours pour le second acte ?

— Ah ! madame, serons-nous vivants encore au second acte ? Je suis brisé, je souffre, je languis, j'ai toutes les cordes détendues par l'admiration, le désespoir et la pitié.

— Irai-je chercher du sel ammoniac ?

3 mars 1837.

Les habitués de l'Opéra et du Théâtre-Italien sont fort curieux de répétitions générales. Si l'on songeait cependant que le public de ces soirées est exactement le même que celui des premières représentations, on finirait par rendre leur nom aux choses et appeler simplement la *dernière* répétition première représentation. La différence existe à peine dans la recette, car il y a presque autant de places données à l'une qu'à l'autre. Seulement, pour procurer aux gens un

peu d'illusion, on donne à cette salle pleine l'air le plus con·fidentiel et le plus intime possible. On se garde bien de faire descendre le lustre; on préfère établir une ligne de lampions sur une traverse élevée au milieu de la salle, ce qui probabablement cause beaucoup plus de peine et de dépense; on a soin de ne pas allumer les girandoles, dont on remplace la lumière par plusieurs quinquets vulgaires; on tient à ne pas placer toutes les parties des décorations, afin que le public ait le bonheur d'entrevoir quelques portants de coulisse et quelques toiles retournées et bariolées de vieilles affiches.

Les acteurs seraient bien fâchés de paraître en costume malgré l'avantage qu'il y aurait à les essayer au moins à la dernière répétition; ils savent trop que toute la poésie de la répétition serait perdue, s'ils n'affectaient beaucoup plus de *négligé* qu'aux répétitions ordinaires.

Les actrices choisissent leurs châles ou leurs manteaux les plus usés, des capotes déformées ou des bonnets sales; elles seraient bien fâchées de déposer dans leurs loges leurs parapluies, leurs socques oul eurs cabas; tout cela est nécessaire à l'effet de la chose.

Les acteurs viennent avec d'affreuses redingotes à la propriétaire, des carricks, des cols de crinoline-Oudinot (garantis cinq ans de durée); ils font en sorte que leurs bottes soient crottées, s'offrent du tabac pendant un trio héroïque ou se mouchent en *ré* majeur au milieu d'une cavatine; ils saluent leurs amis de la salle et établissent des conversations du premier plan de la scène aux secondes de face.

— Comment vous portez-vous?

— Très-bien, et madame ?

— Elle tousse toujours un peu.

— Ah ! c'est comme moi, je sors d'avoir la grippe ; voilà dix-huit jours que cela m'a pris.

— Il faut vous tenir bien chaudement, etc.

Le public est enthousiasmé d'avoir entendu parler comme une personne naturelle l'acteur dont il n'a jamais ouï que le chant, de sorte que bien des gens avaient peine à s'imaginer qu'il parlât dans la vie ordinaire autrement qu'en récitatif.

Dix-huit cents personnes ont joui hier de toutes ces émotions, au milieu d'une demi-obscurité qui donnait lieu à des méchants bruits touchant quelques intérieurs de loges.

Les auteurs du poëme, MM. Emile Deschamps et Pacini, n'ont pas seulement choisi l'épisode qui a fourni un acte au théâtre du Palais-Royal, mais toute l'aventure du mariage de Stradella, telle qu'elle a été racontée dans la *Vie de Rossini*, par M. de Stendhal, qui a bien assez d'esprit pour avoir laissé aux auteurs dramatiques peu de chose à inventer dans cette histoire, tant répétée depuis.

Un noble Vénitien est amoureux d'une jeune Romaine habitant Venise. Stradella la lui enlève et la ramène à Rome. Le jaloux court à leur poursuite et les retrouve dans un joli paysage de Tivoli. Il choisit deux bravi, qui paraissaient hier de fort honnêtes gens en redingote longue et chapeaux de feutre et qui demain auront, j'en suis sûr, des mines bien patibulaires. Le monsieur, car nous n'avons vu qu'un monsieur convenablement vêtu de noir, leur offre de l'argent pour tuer Stradella, dans un trio assez comique ; ils promettent et s'en vont en effet à l'acte suivant se poster près d'une porte de

Saint-Jean-de-Latran par où Stradella, qui chante au lutrin, doit passer pour sortir de l'église. Stradella chante par le nez de Nourrit et les deux assassins laissent tomber leurs mouchoirs, qui leur servent de poignards pour la répétition.

A l'acte suivant, nous jouissons de fêtes très-splendides. Trois ou quatre danseuses extrêmement pâles figurent avec deux messieurs en bottes qui battent ainsi d'assez misérables entrechats. M. Coustou s'est distingué surtout en dansant un boléro avec de gros souliers lacés qui devaient lui incommoder beaucoup les os des jambes.

Plusieurs troupiers ont figuré assez agréablement avec des haches de sapeur sur l'épaule.

Stradella et sa belle se sont cachés dans une troupe de comédiens, comme Didier et Marion Delorme, et l'on reconnaît Stradella à son chant ; on l'arrête.

Au dernier acte, qui représente une vue de Venise, le monsieur jaloux reparaît précédé d'une patrouille d'invalides, et sous une espèce de cloche à melon qu'on porte sur sa tête ; cela signifie qu'il a été élu doge par la république de Venise. On lui amène les prisonniers ; il se livre sous sa cloche à un grand air fort beau où il annonce des intentions de clémence ; puis il monte sur une estrade et sous une autre cloche beaucoup plus grande, et marie les deux amans. Dénoument plus heureux que celui de l'histoire.

Voilà fidèlement les impressions que nous avons reçues de la répétition de *Stradella*. Tout cela sera à coup sûr fort magnifique avec les costumes. La musique est entièrement dans la manière italienne ; les airs de danse rappellent un

peu ceux de la *Muette*. Il est difficile de juger du reste, attendu que les acteurs chantaient fort peu.

Demain, toutes les choses seront à leur place, et nous aurons le droit de dire notre avis (1).

4 mars 1837.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation de *Stradella*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Emile Deschamps et Pacini; musique de M. Niedermayer.

Il y a de notre temps quelque chose que l'on appelle généralement de la musique, et qui est à la véritable musique ce que la versification est à la poésie.

Les admirateurs de ce genre de musique ont coutume d'exiger qu'on l'entende trois ou quatre fois avant d'oser la juger. Plus vous la trouvez creuse et insignifiante, plus ils augmentent le nombre des épreuves; beaucoup de gens aiment mieux admirer dès la première ou du moins dès la seconde audition que de chercher laborieusement, dix fois de suite, quelques menus lambeaux de musique à travers des bruits divers et peu flatteurs pour les oreilles.

Nous craignons fort que la musique de M. Niedermayer ne soit exposée à cette exigence, et nous nous condamnons nous-mêmes à ne prononcer notre arrêt qu'après une seconde représentation.

(1) Pour des raisons indépendantes de sa volonté, Méry n'ayant pu faire le compte rendu de la première représentation de *Stradella*, M. Alphonse Karr s'est chargé de ce soin, ainsi qu'on le verra par l'extrait du *Figaro* qui accompagne ces pages. P. A.

Néanmoins nous dirons, dès aujourd'hui, qu'il y a dans l'opéra des morceaux où la mélodie est si rigoureusement nécessaire, où elle doit être si peu déguisée, que lorsque l'on ne l'entend pas, c'est un signe infaillible qu'elle n'y est pas.

Ainsi, nous pouvons désigner un chant d'église sans caractère ; — plusieurs airs de danse complétement monotones et insignifiants, un air à boire très-peu accentué, etc.

La mise en scène est fort belle ; les décors ont été très-admirés. — Nous prenons cependant la liberté de ne pas croire à un certain ciel indigo qui orne le 4e acte.

Un moment Nourrit a embarrassé sa perruque dans son manteau, de telle façon qu'il a eu bien du mal à obtenir que ladite perruque ne fût que mise de travers.

Au dernier tableau, une toile de fond, enlevée seulement à trois pieds de terre, n'a laissé voir pendant quelque temps que les jambes des danseuses, et a fait croire à un spectacle d'un nouveau genre.

La reine, M. le duc d'Orléans et les princesses ses sœurs assistaient à la représentation.

On y voyait aussi l'avocat Dupin.

Alphonse Karr.

HISTOIRE D'UN BRICK NAUFRAGÉ

HISTOIRE

D'UN BRICK NAUFRAGÉ

Marseille, 20 janvier 1843.

Il est triste de penser que, dans certains cas donnés, notre civilisation nous oblige à tomber même au-dessous de l'état sauvage. Nous avons fait, dans un but d'intérêt général et de conservation universelle, des lois qui peuvent, dans certaines applications isolées, révolter la morale et l'humanité. Ces lois, excellentes en principe, ont été faites par des hommes qui leur ont donné un sens absolu, ne prévoyant pas qu'elles seraient acceptées par les exécuteurs jusqu'à la plus rigoureuse exagération. Lorsque l'expérience, qui corrige même les meilleures choses, a démontré qu'une loi avait un vice caché, il serait du devoir des législateurs d'extirper ce vice ;

mais, en France, nous avons trop de lois nouvelles à créer pour songer à la révision des anciennes. La moitié de notre vie se passe à faire des lois et l'autre moitié à leur désobéir. Si cela dure encore un siècle, nos enfants seront étouffés par les innombrables produits de la législation. Mieux vaudrait réviser les vieux codes qu'en promulguer de nouveaux. Que de broussailles nous semons dans le champ de la postérité !

Vous connaissez, cher lecteur, ce golfe charmant qui trace un arc si délié au sud de Marseille. Il n'est pas de coin du monde où la mer soit plus tranquille et plus gracieuse ; elle glisse sur un sable de satin avec une mélodie monotone qui ravit l'oreille ; elle caresse une flottille de petits canots pêcheurs et amphibies qui viennent se sécher au soleil en sortant de l'eau ; elle a tout le calme recueilli d'un beau lac, et l'éclat vif et embaumé d'une anse du Zanguebar ou du Coromandel.

Vous savez quelle magnifique promenade arrive au sable de ce golfe, et quelle douce rivière vient s'y noyer avec amour. Les Parisiens voyageurs, qui demandent toujours à la mer la représentation d'une tempête, sont furieux contre ce golfe, et ne lui pardonnent pas son immobilité radieuse et éternelle : ils passent de longs jours d'été à attendre le tableau des vagues écumantes que Joseph Vernet leur a promis au musée du Louvre ; mais le golfe persiste dans sa virginale sagesse, et répond par de joyeux éclats de rire à l'indiscrète curiosité des voyageurs.

Hélas ! dans ce monde, la vertu la plus pure a sa nuit de distraction. Ce golfe si doux a subitement dépouillé son bon naturel, un soir de la semaine dernière, et, comme dans un

carnaval maritime, il s'est déguisé en Van-Diémen, et a exécuté à la pointe de ses vagues de formidables évolutions digne du théâtre de l'Océan. C'était une rosière d'opéra-comique jouant Othello par fantaisie d'artiste, avec un plein succès. Si je vous parle de ce ton leste à propos de tempête et de naufrage, c'est qu'il n'y a pas mort d'homme à déplorer dans mon récit.

Heureux les physiciens! ils mettent sur le compte du vent ces violents accès de folie qui bouleversent la mer, et ils s'endorment tranquillement après s'être donné cette explication. Voici une occasion pour moi de faire un système, et j'en fais un. Il m'est impossible, dussé-je être excommunié par le pape de l'académie des sciences, d'admettre le vent seul comme l'auteur responsable de la révolution méditerranéenne de ces derniers jours. Il s'est passé, là-bas, dans les gouffres infernaux de la mer, dans les abîmes mystérieux qui lui servent de lit, quelque monstrueuse éruption, pareille à celle qui secouerait les deux Amériques comme un roseau flottant si toute la chaîne des Cordilières s'embrasait aux étincelles du volcan de Quito, et jetait à la face du soleil des arsenaux d'or et de pierreries, depuis la Terre de Feu jusqu'à l'isthme de Panama.

Ma supposition s'accorderait assez avec le réveil de l'Etna, qui vient de rentrer en scène, comme un vieux acteur ennuyé de l'oubli auquel il s'est condamné lui-même, et rejouant ses anciens rôles devant de nouveaux spectateurs. Il est hors de doute, m'ont affirmé nos marins, que ce paroxysme de la Méditerranée a fait éclater ses premiers symptômes dans les eaux de la Sici e au moment où l'Etna se remettait à scan-

der la tirade virgilienne qui le concerne et qu'il avait à peu près oubliée depuis dix-sept cents ans. Dans cette hypothèse, la traînée volcanique et sous-marine se serait étendue de Palerme à notre golfe avec la rapidité d'un chemin de soufre, en prolongeant, bien au delà de la durée ordinaire des tempêtes, cette formidable convulsion qui depuis vingt jours arrête les voiles dans tous les ports, et brise même les ailes de la vapeur.

Permettez-moi maintenant de vous ramener dans ce petit golfe que vous aimez ; vous ne le reconnaîtriez plus : l'Etna le laboure avec son orteil, et le vent qui est toujours prêt à entrer en collaboration avec le premier phénomène de destruction venu, le vent mugit comme une hécatombe de taureaux à l'agonie, et inonde d'une poussière d'écume les tamarins du rivage, les pourpiers de mer, les lilas précoces qui se sont trompés de date, et les amandiers étourdis qui, pour se couvrir de fleurs, avaient consulté notre soleil, en oubliant notre calendrier. Un pauvre brick venait de Fiume à Marseille, il avait bien choisi son jour, le malheureux ! Ce brick se nommait *la Rose*; on le voyait faisant des efforts incroyables pour gagner le port qu'il touchait presque du bout de ses antennes. Autour de nous on racontait ce qui s'était passé la veille dans les mêmes eaux ; encore une histoire bien triste : le trois-mâts *les Quatre-Sœurs*, capitaine Enrico, d'une famille de braves marins, avait été entraîné par la furie du courant vers l'énorme rocher de granit rose, si bien posé pour les peintres et si mal pour les navigateurs, ce rocher que les anciens Grecs, en haine de la vérité, ont nommé le *Rocher-Blanc*, parce qu'il est rouge. Ce vaisseau a lutté

trente-six heures contre le naufrage devant ce terrible écueil, falaise de marbre à pic, avec une charmante aigrette de pins. Le père du capitaine Enrico allait partout demandant du secours ; il n'y avait pas d'ordre ; il faut un ordre du ministre de la marine pour donner de l'aide aux naufragés du Rocher-Blanc. Dix paquebots à vapeur stationnés dans le port, les mâts croisés, n'auraient pas mieux demandé que d'essayer une sortie et de secourir les *Quatre-Sœurs* ; mais ils n'avaient pas d'autorisation. Heureusement, le généreux passant qui sauve un noyé n'a pas eu besoin de la permission du préfet ; en administration, c'est différent. Le père du capitaine Enrico demanda une chaloupe à une corvette grecque, et l'obtint, sans l'ordre d'Athènes. Puis la Providence se mêla de l'affaire, et sauva par un miracle les *Quatre-Sœurs.*

Pendant que ce récit nous était fait, nous suivions de l'œil, avec un intérêt fiévreux, le brick *la Rose* tombé dans le sillage mortel des *Quatre-Sœurs.* C'était pitié de voir cette coquille de noix que la mer honorait de ses plus violentes colères. Le poëte Lucrèce a bien tort de dire qu'il est doux d'assister du rivage à l'agonie des mariniers : c'est un vers de païen. Il n'est pas de spectacle plus poignant. Le brick s'abîmait à chaque minute dans une profonde vallée, entre deux montagnes de vagues, et reparaissait, bondissant de cime en cime, avec des poses désolées, étendant ses antennes, comme deux bras suppliants, pour implorer du secours.

Mais la mer semblait vouloir rendre toute assistance impossible ; on aurait cru voir des milliers de cataractes du Niagara horizontales, roulant les unes sur les autres, et se défiant au vol, dans un cirque de montagnes. Sur le rivage, ces masses

furieuses déracinaient des bancs énormes de sable et d'algues, comme pour bâtir un rempart qui tombait et se relevait avec un fracas de tonnerre. Tous les vents sifflaient à la fois et se battaient autour du malheureux brick, comme pour le précipiter sur quatre routes opposées; mais la violence du courant, plus forte que la rage des airs, l'emportait insensiblement vers le promontoire de rocs qui se voilait d'un rideau d'écume, avec toute la perfidie d'un écueil.

Cependant les douaniers arrivèrent et se rangèrent en bataille sur le rivage.

La douane a une idée fixe : la contrebande. C'est d'ailleurs son devoir; elle voit la contrebande partout. De notre temps, on est si ingénieux pour tromper la surveillance des côtes, qu'il serait bien possible qu'on eût inventé la contrebande au moyen du naufrage. Les hommes sont capables de tout. Les ruses ordinaires étant épuisées, quelque Génois créateur aurait pu se dire : Embarquons des marchandises prohibées, attendons une bonne tempête, et lorsque nous aurons la certitude de nous briser sur un rocher de Marseille, nous mettrons à la voile, et nous jetterons une masse de prohibé sur la côte, franc de droit.

Cette fraude ne s'est pas encore présentée, mais elle est dans les probabilités de l'avenir, comme tout ce qui n'est pas arrivé. La douane a l'œil ouvert sur l'avenir.

De son côté, la santé publique ne permet pas aux vaisseaux de naufrager. L'intendance sanitaire de Marseille est intraitable sur cet article. Il est juste de dire que notre ville, ayant subi vingt pestes dans sa vie, a le droit de se défendre contre ce fléau, même par l'exagération des moyens préser-

vatifs. En attendant que le système des non-contagionistes triomphe et supprime les lazarets, tout bâtiment chassé par une tempête est obligé, en vertu de la loi du 3 mars 1822, de tenir la mer, et d'attendre le retour du calme pour se présenter au port, sa patente nette à la main. *Dura lex, sed lex.*

Un coup de vent du nord-ouest arracha violemment le brick *la Rose* du pied de la falaise de marbre et le précipita sur un banc de sable, à cent mètres de la rive. La barre du gouvernail n'ayant pas été soulevée à propos, le gouvernail, beaucoup plus bas que la quille, s'incrusta dans le sable et cloua le brick par l'arrière en le laissant flotter dans toute sa longueur au gré des vagues et du vent. Cette position était fatale : des cris de détresse retentirent sur le pont du bâtiment, et les matelots tendirent les mains vers le rivage pour demander une corde, une barque, un dévouement, un secours.

De généreux jeunes hommes, comme il s'en trouve toujours dans ces terribles moments, avaient déjà saisi des liasses de cordes, dont les bouts étaient retenus à la rive, et ils allaient s'élancer sur des barques, lorsque des douaniers, toujours préoccupés de la contrebande, intervinrent par une énergique et menaçante opposition. Le fisc public fit alliance avec les vagues et la tempête pour enlever tout espoir de salut au malheureux brick; et les lois sanitaires, toujours préoccupées de la peste, réprimèrent tout dévouement philanthropique ou chrétien sous peine de mort.

Heureux ceux qui naufragent dans une île déserte comme Robinson! Le capitaine Van Cosseik, qui sombra sur les îles Marquises, en 1803, fut sauvé par les sauvages; si pareil

malheur arrive à son fils en 1844, il est perdu : nous allons envoyer aux îles Marquises une Douane et une Santé.

Un matelot du brick *la Rose*, regardant notre rivage inhospitalier du même œil qu'Oreste regardait la Chersonèse Taurique, résolut de ne confier qu'à lui seul le soin de sauver ses frères ; il prit dans ses dents le bout d'une corde, et se jeta dans ce tourbillon de cataractes qui avait pris la place de la mer. L'héroïque nageur ricocha de cime en cime, laboura les abîmes de sable, déchira le flanc des trombes d'eau, et fut enfin lancé par une vague obligeante sur un lit d'algues noires, devant le portail de la charmante maison de M. Martin, notre célèbre pêcheur.

La foule courut à lui, mais la Douane et la Santé coururent aussi, et élevèrent une barrière insurmontable entre le malheur et la compassion. La loi à la main, les uns s'obstinaient à voir, dans ce Moïse du brick, un contrebandier, les autres un pestiféré. Le matelot, isolé comme un fléau vivant et tenu à distance par le sabre des douaniers, établit sa corde de sauvetage, et arracha tous ses camarades à une mort certaine. Les hommes étaient hors de péril ; il fallait maintenant délivrer le brick.

Les chefs de la marine du port, arrivés en toute hâte, offrirent de sauver le bâtiment à l'aide d'un remorqueur. On s'était intéressé à ce brick comme à un être vivant ; on le voyait souffrir et s'agiter comme un fiévreux sur son lit d'agonie ; on se réjouissait donc à l'idée de le voir sauver par un procédé expéditif. Cependant l'équipage, toujours en suspicion de peste et de contrebande, trempé jusqu'aux os, dans le mois de janvier, se disposait à recevoir la faveur de se

mettre en règle avec la Douane et la Santé, pour jouir du droit commun de se chauffer quand on a froid, et de manger quand on a faim.

Au moment où le sauvetage du brick allait être opéré par les soins intelligents de M. d'Heureux et de M. Jacques, commissaire de la marine, le consul de S. M. le roi de Sardaigne arriva sur la plage et fit opposition au sauvetage du brick. Le consul exhiba un traité entre la France et la Sardaigne, lequel traité défend à la France de sauver les bâtiments sardes naufragés.

M. le commissaire de la marine prit le traité de la main du consul, et le lut; il était clair comme le jour, quoique écrit en sarde, langue qui existe peu.

—Eh bien! monsieur le consul, dit le commissaire, je vais faire donner contre-ordre au remorqueur; votre traité me lie les bras : sauvez votre brick, puisque vous avez seul le droit de le sauver.

Le consul sarde remit le traité dans son portefeuille, et prit la position d'un sauveur de brick.

Pendant l'échange de ces notes diplomatiques, le brick se désespérait, gémissait, se tordait convulsivement, en allongeant ses mâts par-dessus les vagues, comme l'adepte en péril de mort qui appelle à lui les *enfants de la veuve*, par un geste de déchirante expression. La mer, furieuse d'avoir perdu sa proie de matelots, malgré la Douane, s'acharnait contre le brick de toute la fureur de ses vagues insurgées : puis, quand l'obscurité retomba sur ce tableau de désolation, il semblait que le brick résistait à un assaut formidable livré

par une meute de monstres marins, aboyant comme les chiens de Charybde et Scylla.

Messieurs les commissaires de la marine s'étaient retirés; la Douane avait élevé sur le rivage une tente d'observation. La Santé venait de reconnaître l'excellent état sanitaire de l'équipage de la *Rose*, parti de Fiume, ville inconnue à la peste. Le consul sarde méditait toujours sur les moyens de sauver le brick, conformément au traité.

On promit le sauvetage pour le lendemain.

La nuit redoubla la férocité de la mer; on aurait dit que la tempête avait juré de démolir le brick avant le retour du consul : elle laboura si bien l'ornière de sable où gisait le bâtiment, qu'elle parvint à l'enlever et à le jeter, bien loin de là même, en face de la magnifique promenade du Prado. Le brick, dans cette succession de violentes secousses, eut ses mâts brisés, sa quille enfoncée, son pont démoli. Le capitaine lançait à l'avenue de Marseille un regard sardonique, adressé au consul absent.

Le consul relisait le traité devant son feu et combinait un plan de sauvetage.

Le lendemain, le brick *la Rose* fut renversé sur le flanc par un assaut général des vagues toujours en délire. Les douaniers suivaient de l'œil toutes les phases de cette destruction, pièce à pièce, d'un joli navire âgé de quatre ans, gracieux comme un oiseau de mer.

Le consul sarde continuait à ne pas arriver, malgré le traité.

Quinze jours de tempête ont ainsi passé sur le cadavre de ce brick, et l'ont réduit à l'état informe où nous le voyons,

et dans lequel l'œil même d'un consul ne pourrait reconnaître son origine. Tant qu'il en restera un soliveau, la mer ne se calmera pas. C'est un but charmant de promenade. Les dames en calèche et les jeunes gens à cheval vont jeter quelques gouttes d'eau salée, en guise d'absoute, sur le cadavre de la *Rose*, pendant que la mer lui chante un *Requiem* auprès duquel celui de Mozart est une romance de Loïsa Puget.

On va demander au gouverneur de Gênes un bateau remorqueur pour sauver le brick sarde en vertu du traité.

Les choses étant ainsi, à l'endroit des naufrages, on ne saurait donner trop d'éloges à la marine hollandaise qui, seule, a persisté, depuis Caïus Duilius, dans un système de construction navale qui défie les ouragans. Les observateurs superficiels rient en mer, sous cape, lorsqu'ils voient passer lourdement ces vaisseaux de Hollande, copiés sur l'arche de Noé. Que leur importe une tempête à ces îles de bronze flottantes! Quand un vaisseau hollandais étouffe la mer sous son poids, malheur aux écueils! La Méditerranée et l'Océan sont pleins d'écueils qui se sont brisés contre les navires d'Amsterdam.

VOYAGE AU PALAIS-ROYAL

VOYAGE AU PALAIS-ROYAL

1850.

Les nomenclatures, les catégories, les divisions méthodiques n'ont jamais été dans mes goûts, et, fort heureusement pour moi, le salon de cette année est distribué de manière à favoriser mes répugnances de classificateur; on coudoie une statue, en regardant un tableau; Apelles et Phidias sont logés à la même enseigne, un peuple de marbre respire au milieu d'un peuple de couleurs, et le pinceau et le ciseau sont posés en sautoir sur le nouveau blason du Palais-Royal.

Ainsi, chemin faisant, si je rencontre, entre deux murs de toiles peintes, le buste d'un de mes amis, je saluerai ce visage

de marbre, qui a un air si froid en janvier, et tout de suite après je parlerai d'un tableau : ce procédé d'ailleurs est d'une grande ressource pour le style descriptif, et coupe l'uniformité des mots techniques, en permettant d'alterner le marbre et la couleur; les redites sont moins sensibles à l'oreille et aux yeux; la langue que nous parlons avec Muller n'est pas la langue de Pradier.

Puisque le nom de Muller est arrivé le premier sous ma plume, parlons de Muller.

Il y a cinq ou six ans, une douzaine d'artistes, de poëtes et d'écrivains étaient invités à dîner dans une maison de campagne, à Saint-Germain, l'illustre amphitryon, en se comptant avec ses célèbres convives, prononça le nombre fatal treize. Le hasard me fit passer devant la terrasse de ce domaine, et on m'invita comme quatorzième : il y avait là un jeune homme, qui, en attendant le dîner, s'amusait à peindre sur un pan de kiosque les plus charmantes choses de ce monde, des visages de femmes, des boutons de fleurs, des grappes de fruits; on ne pouvait rien voir d'aussi gracieux : je m'adressai à un penseur, et je lui demandai le nom de ce peintre qui semait des trésors, comme on joue au volant, pour attendre le potage.

— C'est Muller, me dit le penseur, un talent délicieux, un pinceau léger comme une plume; n'allez pas lui demander du sérieux, du profond, du sévère; il n'est pas né pour les conceptions vigoureuses, pour les œuvres grandioses; c'est le Raphaël des vierges folles, mais il ne peindra jamais l'*Incendie du bourg.*

— Monsieur, dis-je au penseur, j'ai peu de foi aux horos-

opes et je crois que c'est un défaut de l'esprit critique français de vouloir toujours emprisonner dans un genre les jeunes et grandes vocations. Après le *Barbier de Séville*, un aristarque fort célèbre écrivit, dans un recueil alors en vogue, cette phrase que je n'oublierai jamais : *Monsieur Rossini ne sera jamais qu'un élégant discoureur en musique*. Le lendemain, tout Paris répétait en chœur cet horoscope émané d'une bouche infaillible. Quel malheur si Rossini eût incliné son front devant cet arrêt ! L'*élégant discoureur* n'aurait jamais créé *Moïse*, *Sémiramis* et *Guillaume Tell*. J'ai cent exemples d'horoscopes à vous citer après celui de l'élégant discoureur.

Le penseur allait me répondre, parce que les penseurs répondent toujours, lorsqu'on annonça le dîner.

Oui, c'est bien ce jeune peintre que j'ai vu jouer avec des roses, des lilas et des fraises ; ce gracieux tresseur de guirlandes, ce poëte des rondes printanières ; c'est bien lui qui a pris dans ses mains parfumées l'hécatombe du 7 thermidor, et l'a exposée toute sanglante sur un mur bâti exprès pour la recevoir. Ici, nous le reconnaissons, l'éloquence de la peinture l'emporte sur l'éloquence de l'histoire ; on ne lit point le passé, on le voit ; ce ne sont pas des lettres froides et muettes, c'est le cri formidable de cette grande immolation :

. . . . en quo discordia cives
Perduxit miseros !

Comment ! est-ce bien vrai ? dit la foule devant ce tableau immense ; comment Paris a vu tout cela en action ! Paris, cette ville charmante, qui a toujours sur les lèvres des chansons, du champagne et des baisers ; Paris a mené ce

deuil, a vu ces funérailles, a bu, en un jour, tout ce sang humain ! impossible ! calomnie atroce ! mensonge de peintre ! Muller, amoureux du contraste, comme un vrai artiste, a imaginé cette ronde d'enfer, pour servir de pendant à sa gracieuse ronde de mai. Paris n'a jamais vu de pareilles horreurs ! Cependant le livre de l'indication ne peut être accusé d'imposture ; ce livre cite le *Moniteur* du 7 thermidor 1794. Qui peut accuser de faux le *Moniteur? quis dicere falsum ?* Oui, il n'est que trop vrai ; cette horrible journée s'est vue. Trois guillotines fonctionnaient : à la place Louis XV, à la Grève, à la barrière du Trône ; trois ouvrières laborieuses, qui ne prenaient du repos qu'à la nuit. Il y avait trois mares de sang ; trois gerbes de têtes coupées ; c'était au mois de la moisson. Le soleil seul riait à ces fêtes de mort. On ouvrait la grille d'une vaste prison, comme celle-ci ; on prenait des vieillards, des vieilles femmes, des jeunes filles ; on les brouettait aux trois charniers de Fouquier-Tinville et d'Hébert ; on les égorgeait en masse au nom de la Loi et de la Liberté, deux saints noms profanés toujours, et Paris regardait faire ; et tout tremblait devant Hébert et Tinville ; et ces hommes avaient pour complices tout le monde, parce que tout le monde ne s'insurgeait pas contre ces deux victimaires de la Terreur, et laissait debout leurs autels et leurs bourreaux ! L'histoire, cette vieille fontaine de phrases, qui verse une eau tiède par un tuyau de plomb glacé, nous a conté à sa mode ces éphémérides infernales, et nous y a, pour ainsi dire, habitués ; que ne rend-on pas tolérable avec des chiffres, des dates, et des procès-verbaux ! Ce sont des faits accomplis. On les apprend au collége avec les autres 7 thermidor de Marius et de

Sylla ; on les confond dans la même origine ; ils appartiennent tous au monde antique. Quelle indignation, quelle colère pourrions-nous avoir contre Marius-Tinville, et Sylla-Hébert ? c'étaient de grands proscripteurs, de grandes figures historiques ; voilà tout. Apprenons leurs faits et gestes avec une impassible gravité. Clio est une femme d'un tempérament froid ; elle ne s'indigne point, elle raconte, c'est son métier. Clio est la véritable mère du *Moniteur*. Telle mère, tel fils.

Heureusement Clio n'est pas peintre ; ce n'est pas elle qui aurait écrit le tableau de Muller, cette page de désolation sublime ; voilà une éloquence coloriée qui réduit au silence les orateurs ! Tous ces personnages se *taisent et crient*, comme dit Cicéron, *silent clamant* ; c'est Josaphat en miniature ; c'est l'Herculanum du volcan de la terreur ; c'est la suprême lamentation d'un peuple qu'on décapite ! C'est un monde qui s'écroule dans un abîme de sang ! Toutes ces têtes que vous voyez là devant vous ; ces têtes charmantes, ces têtes vénérables, ces têtes augustes, elles vont toutes tomber sous la hache de l'abattoir ! Ces jeunes femmes, qui ont la chair si blanche, seront épousées par le bourreau, et dans un hyménée épouvantable qui réjouira les deux proconsuls, tous deux sortis de la ville maudite, et incendiée par le feu du ciel ! chose que l'ingénue histoire n'a jamais dite, et qui pourtant peut seule expliquer les abominables organisations de ces deux hommes hideux, qui, dans notre pays de galanterie, ont envoyé tant de femmes à l'échafaud ! L'amitié même était aussi pour eux une cause de proscription : ils auraient fait décapiter Harmodius et Aristogiton, en haine des affections pures. Voyez comme ils brisent d'un coup de hache ce noble

faisceau des amitiés poétiques, dignes des temps anciens ! Ils égorgent le même jour, par un raffinement inouï de volupté criminelle, ils égorgent André Chénier, Roucher, les deux Trudaine, cette pléïade qui éclairait la terre, comme la constellation des frères d'Hélène éclaire le ciel ! Au centre de ce carrefour de la guillotine, et dans un relief effrayant, l'illustre poëte grec résume à lui seul toute la désolation de ce jour ; et c'est toujours sur lui que les yeux retombent, quand ils ont fouillé tous les recoins de ces *corridors sombres*, dont il parle dans ses derniers vers.

Pourquoi cet immense intérêt attaché à ce jeune homme ? Pourquoi forme-t-il comme un épisode au milieu de tant de scènes lugubres ? Pourquoi absorbe-t-il le sujet principal ? C'est qu'André Chénier est le héros de ce jour ; c'est qu'il en est le martyr opime, la victime par excellence ; c'est que la royauté du génie va laisser aussi une tête à l'abattoir ; c'est qu'une époque de terreur a dit son dernier mot et fait son dernier signe au victimaire, lorsqu'elle prend un de ces chantres de poésie et d'amour, un de ces glorieux maîtres de la lyre ionienne, et qu'elle l'égorge stupidement pour le punir de ses vers, de ses mélodies, de ses amours. Quand le délire de l'assassinat arrive à cette immolation sacrilége, on peut entendre, comme sur le Golgotha, le cri suprême, *tout est consommé ;* la rédemption est accomplie, la dernière victime a expié les fautes de tous ; le sang du juste a coulé ; le voile du temple se déchire ; le centurion frappe sa poitrine ; les femmes du gibet pleurent ; les juges du prétoire lavent leurs mains ; les vexillaires inclinent leurs aigles ; le peuple crie : Assez de sang ! et ferme lui-même l'écluse, avec les mêmes mains qui creusèrent le lit de la

cataracte. *Consummatum est !* Encore trois jours, et le bourreau restera seul en tête à tête avec son échafaud.

Quand une victime auguste, comme André Chénier, est coupée en deux tronçons par un couteau vil, tous ceux qui passent sur le triste chemin, sur la *via dolorosa*, s'indignent et se lamentent, les tricoteuses abandonnent leurs tréteaux ; les fenêtres se ferment ; les chants cessent, un silence lugubre flétrit l'holocauste, et toute une capitale, révoltée le lendemain, s'écrie que les pleurs des femmes et le sang des hommes ont coulé trop longtemps, et que l'heure est venue d'arracher le couperet aux mains lassées des bourreaux !

Après avoir donné, sous cette forme indépendante de la question d'art, tous les éloges possibles à la toile historique de Muller, nous sommes obligés de dire que ce peintre a trouvé unv ainqueur, dans cette nouvelle école de peinture appliquée aux leçons populaires.

L'art ne connaît pas la grandeur des proportions, et ne se mesure pas à la toile ; l'art exclut les mathématiques. L'*Ezéchiel* de Raphaël n'a que six pouces carrés, au palais Pitti de Florence, et il est plus vaste qu'une fresque colossale du Luca Giordano ; le Panthéon d'Agrippa est plus grand que la basilique de Saint-Pierre, dans laquelle il se perdrait comme un atome ; la *Barricade* de Meissonnier est plus large que la toile de Muller ; c'est l'immensité réduite à sa plus simple expression.

La foudroyante miniature de Meissonnier peut s'encadrer entre dix doigts, comme une forte pensée à remuer le monde peut s'exprimer en dix mots. Avec le quart d'un mouchoir de poche, Meissonnier a peint toute une histoire qui a déjà vingt in-folios. Il y a si peu de chose sur le morceau de toile

qu'on dirait qu'il n'y a rien. En regardant avec cette attention que le nom de Meissonnier commande, on voit luire une petite tache de sang sur des pavés; on examine mieux cette grande chose invisible, et le frisson vous saisit au cœur et brûle la racine de vos cheveux; c'est comme ce souffle qui épouvantait Job, un souffle plus formidable que la *grande voix, vox ingens,* dont parle Virgile.

Le peintre a mis là une rue étroite de Paris, une véritable rue d'insurrection. Fenêtres et boutiques sont fermées; pas un seul être vivant: on n'y voit pas même le chien du convoi de Vigneron. Les cadavres abondent au contraire; c'est un hachis de chair humaine; les balles et la mitraille ont passé par là; rien n'est resté debout; la moisson est bien faite; impossible de mieux faucher une révolte; c'est un chef-d'œuvre de destruction civile; il n'y a que Paris au monde qui sache si bien travailler, quand il ne fait rien!

Quelle concision dans l'horrible! quelle sobriété dans ce deuil! et comme l'âme pleure devant ce raccourci de guerre civile! comme elle est poignante la douleur qui s'exhale de cet atome de désolation! Voilà ce que nous faisons tous à époques périodiques; c'est notre jeu habituel; et que gagnons-nous à ce jeu déplorable? Nous gagnons les mêmes ministres que nous avons chassés, les mêmes hommes que nous avons maudits, les mêmes lois que nous avons déchirées, les mêmes crises que nous avons vues; nous remettons toujours le passé au présent. Il n'y a de plus qu'un chapitre à ajouter au martyrologe des barricades de Paris.

Il y a dans le salon un coin fort dangereux; je frémis encore

en songeant au péril que j'y ai couru; la protection y manque; la garde qui veille aux barrières du Louvre, ne veille pas au Palais-Royal; je me suis réfugié sous le buste de M. Baroche, pour préserver mes jours menacés violemment. Par bonheur, M. Baroche était encore un peu ministre ce jour-là; il m'a sauvé.

Dans un pays où le mot de *liberté* est écrit sur tous les corps de garde, sur toutes les prisons, et même sur le fronton de la Morgue, je croyais pouvoir exprimer librement mon opinion devant un tableau. Folle erreur, on m'a prouvé le contraire. Une exaspération terrible s'est manifestée autour de moi; des regards féroces ont étincelé; des menaces de proscription se sont fait entendre; des dents hydrophobes ont grincé sourdement; la menace gronda de toutes parts; c'est alors que j'ai cru devoir chercher un asile devant un dieu pénate, ministre de l'intérieur.

A l'exemple du navigateur qui marque d'un point noir l'écueil sur lequel il a failli échouer, je vais signaler le panneau du salon, où les visiteurs courent un danger sérieux; c'est dans le voisinage du portrait de M. Dupin. Il y a là une grande toile qui représente un enterrement, et qui est peinte par M. Courbet.

La critique d'art est une chose bien stérile et bien ennuyeuse pour l'écrivain, et le lecteur, lorsqu'il s'agit seulement de louer une de ces œuvres honorables qui fournissent un prétexte à l'analyse froide, et aux agglomérations obligées des mots techniques. Je ne vois pas trop ce que le lecteur peut gagner de plaisir à ce procédé. Quant à moi, je choisirai toujours de préférence les toiles qui peuvent être racontées

comme des histoires plaisantes ou sérieuses ; on cause ainsi avec son lecteur, on ne professe pas. Dans cette catégorie de tableaux, je me hâte de placer l'enterrement de M. Courbet.

Comme je manifestais cette opinion à haute voix, entre deux amis, je fus saisi violemment par le haut des bras, et plusieurs figures, rouges de fureur, me demandèrent si je parlais sérieusement.

« — Messieurs, dis-je aux agresseurs, il me serait aisé de ne pas vous répondre, mais j'ai le courage de mes opinions ; oui, ce tableau révèle un peintre d'un très-haut talent, et un artiste original. »

Ces mots, prononcés avec calme, excitèrent une véritable émeute autour de nous : mes amis me firent un rempart de leurs corps et m'entraînèrent jusqu'au buste de M. Baroche, qui fut ébranlé sur son piédestal, comme l'original à la tribune.

— Oui, Monsieur, s'écria le plus fougueux et le chef de l'insurrection, oui, vous avez tort de donner en public des éloges à un pareil tableau ; cela peut avoir une fâcheuse influence sur vos auditeurs, et c'est ainsi qu'on perdra le goût en France et qu'on hâtera la décadence de l'art !

— Monsieur, dis-je à mon adversaire, ne faisons point de scandale ; respectons tous ces bustes qui nous entourent et parlons froidement.

— Eh bien ! oui, parlons froidement, dit mon adversaire d'un ton furieux.

— Exposez vos griefs contre ce tableau, lui dis-je avec modération.

— D'abord, reprit mon adversaire, pourquoi M. Courbet a-t-il choisi ce sujet pour faire un tableau ?

— Parce qu'un homme d'un goût éminent, un grand poëte, Horace, a dit que le peintre et le poëte avaient le droit de peindre le sujet qui leur convenait, quel que fût ce sujet :

. . . . pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Or il a plu à M. Courbet de peindre un enterrement, et il a peint un enterrement. M. Courbet était dans son droit.

— Mais, Monsieur, ne valait-il pas mieux qu'il peignît l'enterrement de Phocion, d'Epaminondas ou de Cecilia Metella ?

— Si M. Courbet avait vu enterrer ces trois illustres personnages, peut-être aurait-il peint leurs funérailles; mais il a vu enterrer un mort de sa connaissance, dans le village d'Ornans, et il a donné la préférence à ce mort sur Epaminondas.

— Et pourquoi a-t-il peint tant de figures laides ?

— Parce qu'en général les convois funèbres ne sont pas tous composés d'Adonis à la file, et qu'il y a toujours beaucoup de gens laids aux enterrements des villages, et même des villes. Prenez au hasard une légion d'une garde nationale quelconque, et vous verrez.

— Et pourquoi leur a-t-il donné des costumes si affreux ?

— Parce qu'il ne pouvait pas leur donner le costume du convoi d'Epaminondas. Nous portons tous des chapeaux atroces, des redingotes abominables, des pantalons ridicules, des gilets odieux, des cravates absurdes, et nous sommes bien obligés de nous affubler ainsi pour escorter à sa dernière demeure un mort qui, de son vivant, n'était pas mieux habillé que nous.

Mes réponses faites avec calme me concilièrent quelques sympathies parmi les émeutiers. Je profitai de cette heureuse révolution dans les esprits pour délivrer le buste de M. Baroche du cordon vivant qui le cernait, et prenant mollement mon adversaire par le bras, je l'entraînai lui et les siens, dans le grand salon, devant le tableau mis en accusation.

Toutes les figures se tournèrent vers la toile de M. Courbet.

— Monsieur, dis-je à mon adversaire; je vais vous faire une concession... Oui, j'aurais voulu que M. Courbet peignît autre chose. La grande peinture bourgeoise ne sera jamais de bon goût; personne n'achètera ce tableau, surtout à Ornans; il rentrera probablement dans l'atelier du peintre, et s'y enterrera; mais enfin, puisque M. Courbet n'a reculé lui-même devant aucune de ces considérations, ne reculons pas devant son tableau, et jugeons-le tel qu'il nous l'a donné.

— Oui, maintenant, me dit mon auditeur radouci, avec ce point de départ, on peut vous suivre.

—Suivez moi...examinons l'ensemble, d'abord, et dites-moi s'il y a quelque chose de plus vrai, bourgeoisement parlant, que cette collection de personnages. Voilà un prêtre qui est dans tous les hameaux; voilà un porte-croix qui précède tous les enterrements; voilà un fossoyeur qui ouvre toutes les fosses; voilà deux enfants de chœur qui chantent tous les *Libera*. Les porteurs de bière sont aussi laids que nature, et ne laissent rien à désirer : vous n'en trouveriez pas d'autres à Ornans et ailleurs. Regardez ce conseiller municipal qui a un nez si amusant et garde un air si digne, en soutenant un parent trop éploré. Que dites-vous de cette manière de magister en habit gris, en toilette dominicale, soigneusement

conservée dans une armoire, depuis quarante ans, pour briller dans les grandes occasions ? De quel beau geste philosophique l accompagne cette pensée neuve.—Voilà où nous arriverons tous ! — Que dites-vous de ces têtes d'esprits forts, étagées sur le fond, et qui n'ont pas l'air de croire à l'immortalité de l'âme ? Puis à droite, et comme pour faire contraste, examinez ce groupe de femmes en robes de deuil ; ce coin est-il assez lugubre, assez désolé ? On y verse de véritables larmes ; toute la douleur du tableau est là ; c'est effrayant de vérité lamentable ; on s'attristerait si on regardait trop longtemps ce côté du tableau. Il y a des mouchoirs imbibés de pleurs ; il y a des visages cachés et qui pourtant laissent voir une affliction déchirante ; on n'y découvre qu'un seul front serein et insouciant, c'est celui d'une petite fille qui ne comprend rien encore aux larmes et aux inhumations.

— Oui, me dit mon adversaire, il y a en effet dans ce côté de cet étrange tableau des pleureuses superbes, je suis de votre avis..... Mais que diable ! pourquoi M. Courbet a-t-il choisi ce sujet ?

— Enfin, il l'a choisi, qu'y faire ? Le voilà...

— Mais pourquoi, continua mon adversaire, n'a-t-il pas traité les mêmes choses sur une toile de chevalet, comme les Saltimbanques de Biard ?

— Je n'en sais rien, Monsieur ; il n'y a que M. Courbet qui puisse répondre à tant de pourquoi... Adressez-vous à lui.

Cependant l'agitation était calmée ; on regardait beaucoup l'enterrement, et une réaction évidente se manifestait. Un grand nomdre de nouveaux venus qui n'avaient pas assisté au début de cette scène, se déclaraient admirateurs du peintre,

et me prêtaient, à leur insu, un grand secours. Mon adversaire, à peu près converti, se contenta de dire pour terminer la discussion :

— Au reste, Monsieur, je conviens qu'il y a des qualités solides dans ce tableau, mais convenez aussi qu'il appartient trop au genre bourgeois.

— Oui, Monsieur, repris-je, et si bourgeois qu'on dirait que M. Dupin sort de l'enterrement de M. Courbet, où il ne déparait point la société d'Ornans... Tenez, Monsieur, placez-vous sur ce point d'optique, et regardez cette grande toile bourgeoise qui expire au portrait de M. Dupin. Ne diriez-vous pas que M. Dupin est de la même famille, et qu'il va prononcer l'oraison funèbre du défunt, avec ce style villageois et parlementaire que vous connaissez.

Mon contradicteur me donna raison cette fois. Il y eut même des gens qui soutinrent que le portrait de M. Dupin appartenait en principe au convoi de M. Courbet, où il consolait le groupe des pleureuses, mais qu'à la demande du conseil municipal de Nevers, le peintre avait consenti à le séparer de l'enterrement.

On me conduisit ensuite vers les *Casseurs de pierres* de M. Courbet.

— Comment trouvez-vous que la perspective est observée dans ce tableau ? me dit mon adversaire en riant.

— Voilà bien comme vous êtes tous ! lui dis-je ; s'il y a un défaut ou une apparence de défaut dans une œuvre d'art, c'est bien ce qui vous frappe d'abord, et ce que vous signalez du premier coup. Un de vos anciens, à qui on présentait la Vénus de Médicis, s'écria douloureusement, après avoir long-

temps regardé : pourquoi faut-il que les femmes aient des ongles aux pieds ? Ce critique ne vit dans le chef-d'œuvre que les ongles des orteils de Vénus, et ces ongles absorbèrent toute son attention. Si la perspective manque à ce tableau de M. Courbet, je ne veux pas le savoir ; ce qui me frappe, c'est le caractère, la pose, la vérité de ces deux hommes, de ces deux travailleurs si bien résignés. Un pareil tableau n'appartient pas aussi, lui, au genre noble, j'en conviens ; M. Courbet aurait encore peut-être mieux fait de peindre deux ouvriers romains pavant la voie Appienne ; mais, enfin, il a voulu peindre des cantonniers français, ceux que nous avons tous vus, quand nous traversons les grandes routes, en chaise de poste. Au moment où les chemins de fer vont rayonner partout, il était bon de laisser, comme monument, le supplice de ces deux ouvriers. Le vieillard a cassé des pierres pendant cinquante ans ; regardez sa figure et ses mains brûlées par le soleil et la poussière ; son fils commence l'état, mais, au premier jour, il quittera ses haillons et sa chemise dévastée ; il endossera un bel habit vert, orné d'initiales d'or, et se pavanera sur les stations du nord et du midi. En ce moment, ce pauvre jeune homme fait sa dernière corvée, et il se réjouit sans doute, au fond du cœur ; il a entendu hennir les chevaux de feu d'une locomotive libératrice. Voilà les deux derniers casseurs de pierres. Personne ne regrettera la profession.

— Je n'avais pas envisagé ce tableau sous le point de vue philosophique, me dit mon adversaire, mais la perspective...

— Avez-vous encore un autre tableau de M. Courbet à me montrer ? lui dis-je en l'interrompant.

— Oui.

Et tout de suite, il me conduisit sans hésiter devant le *Retour de la Foire.*

— Mais d'où vient, lui demandai-je, que vous connaissez si bien le gisement de tous les tableaux de M. Courbet, vous qui détestez si cordialement ce peintre?

— Oui, j'avoue, me dit-il, que je les regarde beaucoup, et que je reviens toujours à eux, avec un sentiment voluptueux de douleur.

— Je ne connais pas le salon, ajoutai-je, mais j'affirme qu'il y a ici mille tableaux exécrables que vous n'avez jamais regardés, et pourtant, vous êtes, je le vois, un habitué du lieu; vous vous y êtes exposé, dès l'ouverture, comme un tableau vivant, et la critique vous classera.

— Que voulez-vous? c'est ainsi, me répondit-il; les tableaux de M. Courbet ont un caractère révoltant qui m'attache; au reste, je ne nie pas le talent de ce peintre.

— Prenez garde, lui dis-je; vous avez déjà fait bien du chemin.

Nous étions arrivés devant le *Retour de la Foire.*

— Comment trouvez-vous cela? me demanda mon futur ami, en souriant.

— J'ai *le front de trouver cela beau*, lui répondis-je : beau et amusant, deux qualités qui s'excluent l'une l'autre, trop de fois. C'est encore de la peinture bourgeoise, et pourtant rien ne rappelle ici l'*enterrement*. Il y a un paysage bien composé, bien senti; un parfum agreste, un charmant horizon, des terrains de route bien travaillés, une connaissance profonde des phénomènes de l'air et de la lumière. Les per-

sonnages qui animent cette scène sont naturels comme des passants de grande route. Les deux cavaliers et leurs chevaux marchent et vivent; les bœufs sortent du marché; celui qui nous regarde a un véritable œil de bœuf. Le monsieur qui tient un cochon à la lisière est comique comme un acteur du Palais-Royal, avec son parapluie à fourreau, et sa casquette doublée d'un bonnet de nuit. Il y a dans cet homme une grande expérience pour les précautions contre les accidents des routes et les rhumes de cerveau. Tout cela réjouit comme une comédie pastorale, et si les écrivains achetaient des tableaux, j'achèterais celui-ci demain.

— Oui, me dit mon nouvel ami, j'aime aussi beaucoup ce tableau..... Maintenant, je veux vous montrer le portrait de M. Courbet, fait par lui.

— Quelle érudition vous avez à l'endroit de ce peintre! dis-je à mon nouvel ami.

— Oh! c'est qu'il est fort beau son portrait, ajouta-t-il, vous allez le voir.

En effet ce portrait est fort beau; je n'ai pas l'honneur de connaître M. Courbet, mais j'affirme qu'il s'est fait ressemblant. Il y a sur cette figure somnolente, une quiétude philosophique, un *kieff* oriental ou lazzaronesque, un dédain de la critique et de la foule qui révèlent le peintre de l'enterrement d'Ornans.

Nous nous séparâmes, mon ami et moi, en nous serrant affectueusement les mains, après un échange de cartes. Le lendemain je l'ai retrouvé au salon, et je me suis vu dans la nécessité de calmer son admiration pour le peintre de l'enterrement.

En forme de digression, il est urgent, je crois, de donner un avis aux gardiens du salon. Une statue est menacée d'une chute terrible, et ce serait un grand malheur, car ce marbre est un chef-d'œuvre du statuaire Pollet.

On sait avec quelle fureur les spectacles gratuits sont fréquentés, dans cette grande ville ; un plaisir qui ne se paye pas trouve un million de consommateurs ; tout Paris va voir, aux fêtes publiques, les feux d'artifice, et les pantomimes des théâtres élyséens, où les Grecs se battent encore, et se battront éternellement avec les Turcs. Au Salon, le bureau perçoit un franc par personne, le jeudi, et moitié pour les *enfants au-dessus* de trois ans, ce qui devrait dispenser tous les hommes du péage. Or, le jeudi, on se promène à l'aise dans les salles d'exhibition ; les amateurs sont rares ; il faut être aveugle pour y être coudoyé. On peut compter facilement les pièces d'un franc qui se promènent devant les tableaux. Quant aux autres jours de la semaine, c'est autre chose. Le spectacle est gratuit. Tout citoyen a le droit d'entrer ; la foule est compacte ; *les pieds sont liés aux pieds*, comme dit Quinte-Curce, en parlant de la bataille d'Arbelles, *pedes hærent pedibus* ; on est privé de l'usage de ses bras ; on ne marche plus, on roule ; veut-on voir le portrait de Mlle Ozy, on est emporté vers le portrait de M. Dupin ; veut-on respirer à l'ombre d'un paysage de Corot, une vague vous précipite vers une bataille de cavaliers. Le public perd son libre arbitre, et gagne un franc. Puis, le torrent animé qui tombe du grand salon dans la galerie voisine vient se briser contre le piédestal de la statue nommée *Une Heure de la nuit*. Personne n'est iconoclaste dans cette foule, mais contre la vo-

lonté de tous, cette délicieuse image, suspendue par un fil, peut se briser, et joncher le sol de ses débris. Un miracle continuel la soutient, mais arrivera un moment, et un coup de vague, où la providence des statues oubliera de faire un miracle, et cette charmante Heure de la nuit verra son dernier jour.

L'autre jour, qui n'était pas un jeudi, je voulais voir pour la vingtième fois un tableau de Decamps : *Eliezer* et *Rébecca*. J'ai lutté deux heures contre le torrent populaire, et je voyais frémir l'Heure de la nuit sur son piédestal. Une vague constante, et dont le sillon était tout fait, me faisait toujours échouer sur un grand écueil noir, où un peintre a entassé une immense quantité de choses peu amusantes. Je restai cloué contre cette toile, et je fermai les yeux pour les économiser. Le reflux me renvoyait toujours vers M. Dupin, où j'usai du même stratagème ophthalmique, et ballotté ainsi, je donnais toutes mes économies oculaires à l'Heure de la nuit, qui est beaucoup plus belle que la statue de M. Dupin. Il semble impossible que la nature puisse mettre au monde deux antithèses de formes comme celles-là ; M. Dupin, et la fille de M. Pollet ! Quel marbre adorable ! quelle suavité, quelle harmonie ! quelle nudité chaste ! *nuda, decens*, comme dit le poëte : j'ai vu des Pygmalions qui profitaient de la pression de la foule pour effleurer de leurs lèvres ses pieds divins, pure chair de marbre qui n'a jamais connu le soulier verni, et le brodequin lacé.

Enfin, après avoir échappé au tableau où il y a tant de choses noires, tableau que je suis heureux de ne pas voir dans mon salon, je fus lancé, par un mouvement de dérive,

vers Eliezer et Rébecca, et je m'y cramponnai comme un naufragé au premier roc qui lui tombe sous la main. En général, quand un tableau me plaît, je le traite comme un opéra de Rossini, je l'apprends par cœur. De cette manière, j'emporte toujours avec moi le tableau et l'opéra. J'avais encore quelque chose à apprendre dans le paysage oriental de Decamps, et je l'appris. Maintenant, je le sais comme *Guillaume-Tell*, *Sémiramide* ou *Othello*. Je m'y promène en imagination; je me chauffe à son ciel, je m'abreuve à sa fontaine, je cause avec Eliezer. C'est une admirable page biblique, sablée avec la poussière du désert, ou les grains de lumière du soleil. Il faut avoir été patriarche, une fois dans sa vie, comme Decamps, pour nous faire de la Mésopotamie à ce degré. Il y a dans cette églogue une onction sainte, une sérénité angélique, un calme céleste qu'on ne peut trouver ni dans Théocrite, ni dans Virgile. On sent que Dieu prend soin de ces tribus errantes de pasteurs, qu'il les conduit par la main à travers les solitudes, et change pour eux *la pierre en étang, et la roche en fontaine d'eaux vives*, comme dit le roi David (1). C'est surtout le coin humide de ce tableau qui frappe; il rafraîchit les ardeurs de ce ciel et de cette campagne; le terrain est superbement travaillé. La végétation y éclate au milieu d'une aridité merveilleuse et atteste le frais voisinage de l'eau. Ce n'est pas le puits traditionnel des anciens et classiques paysages de Rebecca; un puits moderne avec sa margelle et sa poulie; c'est le vrai réservoir du désert; c'est le *ber* hébraïque qui reçut son nom du cri des

(1) Convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum. (*Psalm.*)

chèvres altérées et qui l'a transmis à tant de Juifs, jusqu'à l'illustre musicien des *uguenots*. Le roc taillé suinte ; l'herbe sue ; la fraîcheur monte ; c'est le trésor du désert, c'est la richesse de la soif ; c'est la fortune du pâtre. Une jeune femme s'agenouille, se penche, étend son bras et puise dans sa cruche l'eau qu'elle va offrir à Eliezer et à sa caravane, en échange des bracelets offerts. C'est l'hyménée primitif accompli aux rayons du soleil, entre deux palmiers, et sous le regard de Dieu.

J'éprouve tant de plaisir à voir les chauds paysages de ce genre, au mois de janvier, dans une serre froide de Paris, qu'un ami officieux, livret vivant, m'a conduit devant une autre toile ardente, peinte par M. Hugues Martin. Celle-ci représente une caravane dans l'Inde. Il y a des peintres qui ont la fureur de peindre de *beaux* effets de neige, ou de *belles* gelées ; le jury devrait s'opposer aux exhibitions de ces *beautés* désolantes. Quoi ! il ne vous suffit point de subir toutes les horreurs des hivers, avec leur cortége de rhumes, de toux, de fluxions, de pleurésies, il faut encore nous faire revoir en peinture cette abominable réalité, mettre un suaire blanc entre deux cadres, et nous enrhumer avec des couleurs ! Parlez-moi du paysage de M. Martin ! c'est l'antithèse d'un bel effet de neige ; c'est un poële, un cratère, une bouche de chaleur. L'artiste qui a peint ce paysage l'a vu de près, et a mis sa sueur sur la palette. Il n'y a pas un arbre sur cette immense plaine, car, ainsi que l'a dit un poëte,

Les arbres ont le tort de voiler le soleil.

L'horizon s'y déroule à l'infini, et se confond avec une ligne

de crêtes grises et vaporeuses; la lumière pleut à torrents; l'atmosphère est incendiée, le sol brûlé; les rochers se rougissent comme des tisons; il n'y a pas un souffle d'air : c'est un échantillon de la planète de Mercure, toujours perdue dans la chevelure du soleil, comme un rubis dans les tresses blondes d'une reine. Un Claude Lorrain se fondrait comme glace à côté de ce tableau indou : je me suis guéri de l'hiver, en le regardant.

M. Martin a intitulé sa toile *une Caravane dans l'Inde.* Comme tout change de proportions, en passant du septentrion au midi, mais au midi précis; car il y a beaucoup de faux midis, des midis moins le quart. Ils ont là-bas des aloès, nous avons des artichauts; ils ont des éléphants, nous avons des mules; ils ont des tigres, nous avons des chats. Là-bas, le soleil grandit tout. Comparez même nos caravanes de dromadaires bossus avec les caravanes indiennes. Voyez s'avancer celle-ci. Y a-t-il un spectacle plus solennel? Quelle majesté dans ce premier éléphant qui ouvre la marche! comme il s'agite avec résolution, dans ce tourbillon d'étincelles qui embrâsent l'air! comme il foule gaiement aux pieds l'incendie et les tisons! Quel intérêt s'attache à cette vie puissante, à cette énorme créature, qui s'épanouit avec tant de joie sur cette terre de feu, et respire seule dans cette campagne de mort!

M. Martin a conquis, par cet ouvrage, une place à part dans la grande école de nos paysagistes; il possède une qualité inappréciable, celle d'émouvoir avec les procédés les plus simples; il n'y a rien dans ce tableau, il y a tout un monde; jamais on ne fit moins de dépense, pour produire plus d'ef-

fet, le côté poétique de sa toile est superbe ; c'est harmonieux et splendide comme un chant du *Ramayana*, l'Iliade du Coromandel, c'est chaud comme le poëme de *Panopeï* qui a chanté les ardeurs du ciel indien. Par malheur, ce tableau n'a pas obtenu la faveur d'une bonne place, il est à l'ombre, mais il éclaire cette ombre, et se sert à lui-même de soleil.

Muses de Sicile, *Sicelides musæ*, vous qui avez inventé le frais paysage, les doux abris, les grottes humides, les ruisseaux causeurs, les voûtes sombres, les vallées ombreuses et les amours qui soupirent au pied du temple de Jupiter Olympien, muses de Théocrite, vous avez encore de robustes amants chez nos artistes modernes, et vos traditions ne périront pas !... Après le soleil, rien n'est plus doux que l'ombre ; en sortant du tableau de M. Martin, je me suis rafraîchi devant un grand paysage arcadien de M. Teitaud : c'est un lieu de refuge, après un coup de soleil, œuvre faite avec amour et recueillement, églogue de Gallus, rêve d'Arcadie, *frigida Tempe, mollesque sub arbore somni*. M. Teitaud a traduit la poésie antique avec un charme délicieux : il y a, sur les premiers plans, un admirable travail de végétation luxuriante, et surtout une superbe étude de figuier sauvage, dont les feuilles ont l'âcre parfum de leur séve. De jeunes filles blondes et brunes jouent, comme Eurydice, dans les hautes herbes ; une d'elles offre une fleur de nénuphar à la divinité du lieu ; dans un sombre massif, deux nymphes, couchées sur le velours des gazons, causent de leurs amours. Une de ces rivières calmes dont on a dit, *nesciunt unde fluit*, coupe le paysage et l'emplit de fraîcheur ; l'air circule, le ciel rit, les arbres vivent, et les habitants de cet Eden ont l'air de dire, comme l'apôtre du Thabor :

Il fait bon ici... Vraiment, il y a de quoi gémir, lorsqu'on songe que les originaux de tant de beaux paysages existent, sans habitants, et qu'il y a de nombreux habitants dans les rues Guérin-Boisseau et Saint-Pierre-aux-Bœufs. Nous avons eu à notre disposition, sous les dernières années de Louis-Philippe, seize cents lieues carrées de paysages, à la Plata ; on nous les offrait, nous n'avions qu'à les prendre ; mais les habiles hommes d'État de ce malheureux règne, toujours absorbés par les élections et les avis des préfectures, ont laissé tomber dans l'eau de la Plata la question de Montevideo. Il faut aujourd'hui nous consoler avec des paysages sur toile, et, grâce à Dieu, nous n'en manquons pas. Nos peintres en ce genre abondent, et beaucoup d'entr'eux sont maîtres, et ont donné à leur art une impulsion inouïe. C'est dire que nous avons seulement effleuré aujourd'hui le côté le plus illustre du salon.

Nous aimons presque tous en France la réalité bourgeoise et le naturel ; nous voulons voir reproduire sur toile ou au théâtre, les choses que nous avons vues chez nous ; le merveilleux et la fantaisie nous répugnent ; lorsque nous ne faisons pas des révolutions et des barricades, nous avons un bon sens inexorable et notre logique est sans pitié. Ce n'est pas pour nous que Shakespeare aurait écrit son *Midsummer night's dream*, que Orcagna aurait peint son enfer et Michel-Ange son jugement chrétien avec la barque de Caron. Nous adorons la logique et la vérité dans l'art.

Dernièrement, sur un de nos théâtres, une phrase, pleine

d'un naturel exquis, a soulevé une tempête d'admiration ; il y avait un financier qui disait à sa femme :

— *Ma petite chatte, c'est aujourd'hui le* 31, *jour d'échéance; ne nous endormons point sur le rôti ; allons voir si les fonds sont faits et évitons les protêts et les huissiers.*

Les spectateurs bondissaient de joie sur leurs stalles, et les uns disaient aux autres :

— Comme c'est ça ! comme c'est nature ! mais où ces diables d'auteurs ont-ils donc tant observé ?

Le plus grand reproche que nous puissions adresser à une phrase ou à une scène est celui-ci :

— Ce n'est pas naturel.

Il n'y a que la périodicité des barricades et des coups de fusil dans les rues, qui soit admise comme naturelle dans nos fantaisies de public français. Hors de là, nous avons le fanatisme de la saine raison.

La peinture française est donc tenue à beaucoup de réserve, en présence de notre bon sens public, et ne peut se permettre des écarts de fantaisie qu'avec une extrême sobriété. Il y a des artistes qui ont l'horreur de la chose vulgaire, comme Horace, et qui seraient les gens les plus malheureux du monde, si un ministre les condamnait à peindre des uniformes de garde nationale, un vote d'Assemblée législative, une réception de représentants chez M. Dupin, une revue au Champ de Mars avec beaucoup de shakos hérissés de fusils ! Ceux-là n'entreront jamais dans le musée de Versailles. Il en est d'autres qui n'entreront jamais dans un salon bourgeois ; ce sont les peintres qui ne savent pas reproduire un propriétaire donnant congé à un locataire insolvable, ou un

conscrit partant pour l'armée, ou un père de famille apprenant à lire à ses enfants, ou une jeune demoiselle tourmentant un piano dans un salon orné de portraits d'ancêtres. Cependant ces peintres délicats éprouvent le besoin de produire, et semblables aux oiseaux qui chantent dans les solitudes, ils peignent pour eux, sans se soucier du musée de Versailles et du lambris bourgeois.

Respect à ces chastes amants de l'art !

Oui, respect à eux, car il est beau de voir un artiste, comme M. Laemlein par exemple, se recueillir dans une pensée mystérieuse au milieu de notre stupide tracas de forum bourgeois, et consacrer une année de sa vie à reproduire sur toile une vision de livres saints. D'où vient ce peintre, et que nous veut-il ? disent quelques-uns, car la foule ne prend pas la peine de regarder l'incroyable tableau de M. Laemlein. La foule regarde de préférence les portraits et se délecte à y trouver des ressemblances avec des parents, des amis, ou des voisins.

— Tu ne trouves pas, dit un mari, que ce portrait ressemble un peu à...

— Oui, il y a quelque chose dans le front et dans le nez, reprend la femme.

Tel est le métier de la foule au salon. Comment voulez-vous qu'elle s'inquiète du tableau de M. Laemlein? Ici nous sommes en pleine apocalypse ; c'est comme une page de l'apôtre de Pathmos ; c'est comme l'avant-garde des vingt mille chariots de guerre de Sabaoth et d'Eloa ; la scène se passe au-dessus de la terre de toute la hauteur de l'infini. Il y a un paysage de monde inconnu ; il y a des pics volcani-

ques en insurrection, posés comme les bornes milliaires d'une route sans terme ; la clarté ne vient ni du soleil, ni des étoiles ; c'est le météore des rêves et des visions ; c'est la lueur qui éclaire les limbes, quand l'archange de l'espoir y descend. Quatre chars, lancés par la main de Dieu, les chars des vents du ciel, se précipitent sur la terre ; leurs phaétons bibliques ne tomberont point dans l'Eridan ; ils ont des poses audacieuses et superbes que leur a donné le souffle divin ; ils ont des essieux de bronze et des chevaux qui se sont rués dans les mêlées de Michel et de Lucifer. Le regard surtout est absorbé par le chariot qui semble franchir le cadre ; ici, n'allez pas chercher la tradition des quadriges du Guide, et le *fac simile* des classiques coursiers de l'Aurore ; il y a dans ces deux chevaux apocalyptiques une fougue désordonnée inconnue des *steeple-chase* d'Epsom et de la Croix-de-Berny ; l'archange échevelé qui se penche sur les rênes, emporte chars et chevaux dans l'hippodrome de l'infini, et on sent que, pour accomplir cette course, l'haleine ne manquera ni aux hippogriffes de Sabaoth, ni à l'Automedon divin.

Michel-Ange a eu le bonheur de trouver les pendentifs du dôme de Saint-Pierre, pour y incruster ses quatre évangélistes, M. Laemlein ne trouvera pas la basilique de M. Eugène Nepveu, pour y peindre quatre visions de Pathmos. Où trouverons-nous le ministre des travaux publics qui dira à M. Nepveu, comme Jules II à Bramante : artiste, fais ton œuvre, et cisèle une montagne de marbre sur le Vatican ? On construit une église gothique, rue Belle-Chasse, une église gothique en 1854 ! Veut-on éclipser Notre-Dame, Saint-Eustache ou Saint-Germain l'Auxerrois ? Hélas ! non. Eh

bien ! pourquoi ne pas confier une œuvre originale à quelques-uns de ces jeunes architectes qui créeront et n'imiteront pas. Montez dans cette galerie de fleurs, où Clesinger a exposé, sous les traits charmants et terribles de mademoiselle Rachel, Thalie et Melpomène, et vous verrez le plan de l'église rêvée par M. Eugène Nepveu. Rêve magnifique destiné à s'évanouir sur un carré de vélin ! Chose déplorable ! aujourd'hui, Arnolphe et Brunelleschi n'auraient pu bâtir leur merveille florentine de Sainte-Marie-des-Fleurs ; Médicis est représenté chez nous par M. Bineau. Michel-Ange, partant pour Rome, disait à l'église métropolitaine de Florence : je vais te bâtir une sœur, qui sera plus grande, mais qui ne sera pas plus belle, *sara più granda, ma non più bella* ! en examinant dans tous ses détails le plan de M. Nepveu, on est autorisé à dire que son église serait plus grande et plus belle que le Dôme de Florence. Faisons-en notre deuil, nous ne la verrons pas, à moins que M. Nepveu ne consente à faire de son église la gare du chemin de fer du Midi.

M. Lehmann a payé aussi son tribut au merveilleux, dans son tableau des Océanides. Le vulgaire et le profane n'ont rien encore à voir ici.

M. Lehmann a commencé sa vie d'artiste en plein XVe siècle. En ce temps-là, Cimabuë arriva de Constantinople ; il créa la peinture à Pise ; il traça la première fresque du *Campo-Santo*, et écrivit le frontispice de ce livre immense dont chaque page est un rayon de la Bible. Puis vint un pâtre, en sayon de poils de brebis ; un enfant de l'Arno, le Messie de l'art italien, Giotto, dont *la main était si habile et le visage si beau, recta manus tam fuit et facies*. Il jeta la furie de ses

premières inspirations sur les pans gigantesques du cloître saint; il ramassa le pinceau de Cimabuë son maître, et le légua, comme le sceptre d'une glorieuse dynastie, aux frères Gaddi, à Orcagna, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, qui vinrent tous, l'Evangile à la main, matérialiser sur les murs toutes les divines paraboles, tous les mystères de la foi, toutes les confidences que Dieu a faites à l'homme par la bouche de ceux qui parlaient en son nom. Ces premières et naïves inspirations de l'art; cette aurore sereine de la peinture; ce dédain de la forme, cet amour de l'esprit, ont survécu plusieurs siècles encore aux luttes des écoles vénitiennes et florentines. Il m'a été donné de voir à Rome, dans l'atelier d'Overbeck et de Cornelius, deux hommes qui se croyaient les contemporains de Perugino et de Ghirlandajo, et qui prenant en léger souci les progrès de la forme, ne cherchaient dans l'art que la pensée et l'esprit, et auraient repeint, dans leur naïveté sereine, la vie de Jésus-Christ d'André del Sarto, et la chapelle des Ruccellai, à *Santa-Maria-Novella*, de Florence. Aux yeux de ces continuateurs du xv[e] siècle, Raphaël n'est seulement Raphaël que lorsqu'il peint les fresques de la vie de Pie II, dans la sacristie du Dôme de Sienne; mais il perd son auréole dès qu'il descend à l'incendie du bourg et à la transfiguration du Thabor.

M. Lehmann appartenait donc à l'école de l'esprit, et ses belles et naïves peintures de Saint-Méry en font foi; mais peu à peu il a vieilli de trois siècles et l'école de la forme va le compter parmi ses adeptes. M. Lehmann peint aujourd'hui le portrait bourgeois avec un succès très-grand, et son tableau

des Océanides annonce le complet abandon des doctrines de Cornelius. Le chrétien s'est fait païen, il sera français au premier salon.

Avec un peintre d'un mérite si éminent, la critique n'est pas à l'aise, et quant à moi je professe un respect si profond pour les grands artistes, que ma plume tremble lorsqu'elle va tracer sur leurs ouvrages une phrase qui n'est pas un éloge. Ceux qui ont pensé longtemps avant d'exécuter, en savent toujours beaucoup plus qu'un aristarque léger qui improvise une critique. Aussi, n'est-ce qu'avec la plus grande réserve que je parlerai des Océanides de M. Lehmann, car j'en suis sûr, ce peintre, s'il était en ce moment à côté de moi, me donnerait d'excellentes raisons pour me démontrer mes torts.

La fable de Prométhée est la plus merveilleuse invention du génie antique. Ce Titan est l'expression gigantesque de l'orgueil humain; son châtiment est déjà une révélation de la pensée chrétienne. Il n'y a rien de plus beau dans les tragiques grecs, et on comprend l'enthousiasme de ce peuple poétique, lorsqu'il voyait représenter la tragédie de Prométhée sur le théâtre immense, taillé en assises, sur la montagne de Taorminum, éclairée par l'Etna. Nos tragédies françaises et nos coulisses de carton s'effacent devant le drame de la Grande-Grèce, ce drame qui avait la Sicile pour décorations, et pour lustre un volcan. Un peintre de haute renommée peut-il maintenant réduire en miniature des choses de si vastes proportions? Quoi! cette idée puissante qui a remué le plus grand peuple du monde; ce Titan qui a voulu ravir au ciel la flamme de la vie; ce géant du roc qui sou-

lève par ses cris les nymphes de la mer; ce vautour qui ronge un *foie immortel, et des entrailles fécondes en tourments* : *immortale jecur, fecundaque pœnis viscera*; cette fable énorme, qui est l'histoire humaine, doit-elle être traitée comme un tableau de gynécée ou de boudoir? J'ose répondre non. Et pourtant, il y a dans cette même fable un charme, un attrait, une poésie, un prestige si merveilleux, qu'ainsi réduite à des proportions mesquines, elle attache encore, elle arrête, elle fait penser. Les petites Océanides de M. Lehmann sont charmantes; le paysage maritime a une coquetterie de désolation fort agréable; le petit rocher taillé au marteau est un joli piédestal de géant. J'aimerais beaucoup ce tableau s'il n'avait pas de titre, et si M. Lehmann ne l'avait pas signé. Quel chef-d'œuvre pour un lauréat romain! M Lehmann, n'abandonnez pas votre idée : si, un jour, Dieu envoie à la France un ministre artiste, miracle que Dieu seul peut faire, demandez-lui de vous céder un pan du Louvre, palais où il y a tant de murs blancs; et là vous dresserez l'échafaudage de Léon X et de la chapelle Sixtine; vous tremperez un pinceau colossal dans des cuves de couleurs, et vous traduirez dignement, sur une fresque démesurée, cette antique fable dont vous avez tracé l'esquisse avec trop de sagesse, de bon sens et de bon goût, trois nobles vertus, qui souvent, dans les arts, ont le tort d'être filles de la timidité.

Un jour, à Rome, je me donnai la satisfaction de suivre un Anglais dans une visite qu'il rendait aux monuments et aux ruines; quand on suit un Anglais en Italie, on suit tous

les Anglais, et on étudie leur espèce voyageuse ; l'*ab uno disce omnes* n'a jamais eu plus complétement raison. Donc, cet insulaire touriste, que je suivais comme une ombre le soleil, arrivait toujours devant un monument, avec une physionomie somnolente et des yeux éteints ; il regardait les glorieux débris antiques, dans une attitude pleine de nonchalance septentrionale ; puis il ouvrait son *Guide*, cherchait la page et le numéro, et lisait :

« *Basilique d'Antonin le Pieux. Aujourd'hui douane de » terre (Dogana di terra), péristyle à onze colonnes parfaite» ment conservées...* »

L'Anglais comptait les colonnes et faisait un signe de tête qui voulait dire : — Oui, il y en a onze, le compte est juste. — Ensuite, il rouvrait son *Guide*, et lisait :

« *L'empereur Antonin, dit le Pieux, a élevé cet admirable » chef-d'œuvre d'architecture...* »

A cette dernière ligne, l'Anglais semblait se réveiller en sursaut, il reculait de deux pas, ouvrait d'énormes yeux bleus, et prenait la pose de l'extase et de l'admiration. Lorsque le *Guide* s'exprimait avec froideur sur un monument, ou se bornait à citer le nom, l'Anglais ne daignait pas sortir de sa somnolence, et allait chercher plus loin un autre chef-d'œuvre clairement désigné comme tel.

Au Salon, il y a beaucoup d'Anglais chez le public parisien ; malheureusement le livret ne désigne pas le chef-d'œuvre par un signe particulier, comme cela se pratique pour les passe-ports. Un tableau de Decamps, et une toile peinte de Jessy, sont enregistrés dans le livret avec la même indifférence ; la lettre alphabétique et le numéro, tout se

borne là pour tous. C'est l'égalité devant le livret. Aussi voit-on beaucoup d'âmes en peine, qui, en passant sous les tableaux ou devant les statues, ressemblent à des Anglais privés du *Guide-Romain*.

Cela me sert de transition pour raconter un incident de l'autre jour, qui n'était pas un jeudi.

A défaut d'échelle, j'étais monté sur la pointe de mes pieds pour découvrir un serpent caché sous des fleurs, dans un paysage à l'oseille. En reprenant la position horizontale, j'entendis un cri sourd derrière moi ; je me retournai vivement, et je vis un Monsieur qui se tordait comme un Laocoon, sans fils. Mon talon avait blessé le pied de ce malheureux amateur ! Je me confondis en excuses, et n'ayant rien à lui offrir, je lui offris mon bras. Il accepta, et je recommençai la série de ces excuses banales, qu'on prodigue à ceux dont on a écrasé les orteils involontairement.

— Ces accidents, me dit-il, n'arriveraient pas, si tous les tableaux étaient posés au niveau de l'œil du spectateur, mais vraiment il y a des toiles qu'on ne peut voir qu'à l'aide d'une échelle.... en voici une, par exemple, qui s'élève aux frises, et dont les détails sont, m'a-t-on dit, infiniment curieux. Je découvre bien l'ensemble de cette composition, mais les détails m'échappent toujours. Il me faudrait une lunette d'approche, mais on me la ferait déposer au bureau des cannes et des parapluies, bureau tenu par d'inexorables fermiers.

Mon inconnu me montrait du doigt la bataille de Koulikovo par M. Adolphe Yvon.

— D'où vient qu'il y a si peu de batailles, cette année, au

salon? me demanda-t-il; sommes-nous moins belliqueux, en 1851, qu'en tous les autres 1800?

— En effet, lui dis-je, il y a deux absences que j'ai remarquées, l'absence des batailles, et l'absence des Judith portant la tête d'Holopherne. Pour la première fois, on ne trouve pas une seule Judith; on en comptait encore cinq au salon de 1846. Nous avons compté cinquante-neuf tableaux de batailles, en 1835; à la vérité, elles se ressemblaient toutes; il n'y avait que le nom de changé. On lisait sur le livret, bataille d'Iéna — de Friedlan — de Dresde — de Ratisbonne — de Wagram — de Champaubert, etc., etc. Sur le tableau, la bataille allait commencer, ou était finie. Dans le premier cas, le peintre mettait sur le devant le général en chef, à cheval, et regardant un horizon gris, avec une lorgnette; l'état-major équestre se pavanait autour de lui avec beaucoup de passementeries d'or, et un aide de camp s'élançait au galop. Dans le second cas, ce même aide de camp, toujours blessé au bras, et sans chapeau, venait annoncer la victoire, sur une hauteur, au même général en chef. On voyait sur le premier plan, le cadavre d'un soldat, et un boulet au repos; dans le lointain des points rouges et beaucoup de gris, signifiant des feux de pelotons. L'état-major avait l'air très-content, mais le général en chef restait impassible pour montrer sa supériorité.

— Et que prouve cela? me demanda mon inconnu blessé à l'orteil.

— Cela prouve, lui répondis-je, qu'il est presque impossible de peindre véritablement une bataille. Il faut avoir, comme Salvator Rosa, évoqué la pythonisse d'Endor, et tenir

le pinceau d'un démon, pour reproduire ces formidables tueries, où la mort même est vivante, *mors viva*, comme le dit le livre saint. Ensuite nos batailles sont trop stratégiques, et nos uniformes modernes sont trop bourgeois. Il y a toujours ces atroces gibernes, ces guêtres absurdes, ces buffleteries en sautoir, ces odieux chapeaux à claques ou à cornet, et toute la vieille défroque des costumiers de l'Empire et de la République, qui font la désolation des héroïques pinceaux, et des épiques alexandrins. La bravoure est admirable, nous le savons; mais hélas ! tout le monde a été brave depuis Judas Machabée jusqu'au général Pélissier, et on ne fait pas de la peinture épique avec de la bravoure seulement. Il faut autre chose; il faut, par exemple, le spectacle guerrier qui entourait Annibal, lorsqu'il fit son entrée à Capoue; les cavaliers gaulois, nus jusqu'à la ceinture, ou couverts de sayons aux lames d'or; les cavaliers d'Ugernum et de Massilie, dont les cheveux noirs et bouclés s'échappaient du bonnet écarlate, et qui portaient sur leurs boucliers la proue d'une trirème et le hibou de Pallas; les cavaliers de Numance et de la Bétique, vêtus d'une veste blanche, bordée de pourpre, et armés de l'épée espagnole à double tranchant; les sphinx vivants du désert de Barca, qui tenaient aux dents les rênes de leurs chevaux, et balançaient un javelot de chaque main. Prenez toutes ces nuances mortes et vives, fondez-les dans la brume lumineuse du Vulturne, faites éclater autour les vexillaires et les *hastati* de Paul Emile et de Varron, et vous aurez la bataille de Cannes, qui fit trembler la terre sous une mêlée de deux cent mille soldats, tous si bien costumés pour la vie ou la mort, comme pour le poëme ou le pinceau.

— Ce tableau de bataille existe-t-il ? me demanda l'inconnu.

— On a oublié de le peindre jusqu'à ce moment, lui répondis-je, mais on le peindra.... Tenez, voici un artiste, M. Yvon, qui a fait une bataille dans ce système. Il aurait pu tout comme un autre, peindre trois longues lignes d'uniformes bleus, et un aide de camp qui tient son chapeau à la main, puis intituler cela, *Bataille de....* ce que vous voudrez ; point du tout, M. Yvon a fouillé les annales moscovites, et il a trouvé en 1378 une bataille, où la fumée du canon n'est pas encore arrivée à flots gris, et où s'entassent sans confusion, mais sans symétrie, toutes les horreurs que l'art de la boucherie humaine inventa pour le plaisir du monde blasé. A la bonne heure ! parlez-moi d'une bataille comme celle-là ! personne n'y va de main morte. Pas l'ombre d'un aide de camp ! chacun se sert d'aide de camp à soi-même et se donne l'ordre d'assommer son voisin. Vous chercheriez là vainement une de ces figures rondes, une de ces figures fraîches d'état-major, un de ces dandys militaires, qui vont se battre pour tuer le temps et gagner un grade ; le grand-duc Dimitry Donskoï aurait mis à la demi-solde tous les héros d'Horace Vernet ; il lui fallait des diables incarnés, des titans Caucasiens, des archanges déserteurs, des patagons anthropophages, les spectres des enfants de Goliath.

Voilà les vrais héros d'une bataille ! demandez à quelque brave voisin, si la fantaisie lui prend d'entrer dans cette mêlée et d'y passer un quart d'heure, et vous verrez avec quel enthousiasme il refusera de gagner la croix d'honneur sous les ordres de Dimitry Donskoï ! Il y a de quoi mourir de peur

si on rencontrait, la nuit, au coin d'un bois, le profil seulement du plus beau de ces moscovites ou de ces tartares. C'est la plus riche collection de laideurs superbes qu'on puisse voir; c'est un accouchement de monstres antédiluviens vomis par la nature pour décorer un champ de bataille avec tout le luxe possible ! et il faut voir comme tous ces *Icthiosauri gigantei*, ex-fossiles, s'éventrent, se mordent, se mangent, s'exterminent ! Comme toutes ces têtes menacent ! Comme tous ces yeux étincellent ! Comme toutes ces gueules rugissent ! Comme toutes ces griffes s'acharnent sur les proies ! Du train dont ils y vont tous, on peut affirmer que pas un n'échappera de cette bataille, et qu'aucun aide de camp ne viendra annoncer la victoire au général en chef, perché sur une colline, avec sa lorgnette et son état-major.

— Monsieur, me dit mon ami inconnu, je vous remercie de m'avoir ainsi expliqué le tableau de M. Yvon. Je reviendrai le voir souvent pour me dégoûter des batailles.

— Si j'avais le malheur d'être ministre de l'intérieur, malheur, hélas ! qui menace tout le monde au siècle où nous vivons ; car quel est celui qui peut dire, je ne serai pas ministre demain.... je ferais graver le tableau de M. Yvon, et j'en enverrais une épreuve à chaque commune de France avec cette épigraphe : Il faut se battre ainsi ou ne pas s'en mêler. Cela inspirerait peut-être de sérieuses réflexions aux amis de la garde nationale et aux ennemis de la paix.

— Monsieur, me dit mon compagnon, cette bataille de Dimitry m'a fait beaucoup de mal, et je voudrais bien me reposer à l'ombre de quelques arbres verts, dans un site, où le cri de la guerre n'arrive pas.

— J'ai trouvé ce qu'il vous faut, et ce qu'il nous faudrait à tous, lui dis-je; heureusement, viendra le jour où nous chanterons :

Vivre pour la patrie
C'est le sort le plus doux ..

Les batailles disparaissent déjà, et les paysages abondent. Pour le moment, je vous offre l'ombrage et le gazon de ce Corot. Reposons-nous et respirons.

— Il me semble toujours, me dit l'inconnu, que je suis poursuivi par les tartares de Tamerlan, et les spectres de M. Yvon.

— Voici, lui dis-je, une ronde de nymphes, au carrefour d'un bois; c'est tout simplement un chef-d'œuvre. Si l'art du paysagiste allait plus loin, il aurait tort. La nature ne permet pas qu'on la dépasse; Corot la prend sur le fait, et nous la donne comme elle est, soyons contents. Ces gazons se veloutent aux yeux, ces fleurs agrestes embaument, ces arbres s'épanouissent, les rameaux ont leur séve, les feuilles tremblent, la vie est partout; une suavité divine s'exhale de ce bois thessalien; les yeux se fixent avec langueur sur ces nymphes charmantes, dont les faunes n'ont pas osé dénouer la ceinture, et qui chantent le lever du jour, en effleurant les hautes herbes, sans les courber sous leurs pieds divins.

— Oui, Monsieur, me dit mon compagnon, j'aime mieux ce paysage que la bataille de Koulikovo.

— Il faut des contrastes dans l'art, lui dis-je, parce que la nature met des contrastes partout; elle a peint la nuit et le jour, la montagne et la plaine, le fleuve et le lac, l'agneau

et le tigre, la pluie et le soleil, les fleurs et la neige : imitons la nature dans nos goûts et passons de M. Yvon à M. Corot.

— Et de M. Corot à...? me demanda l'inconnu.

— A M. Hébert, si vous voulez?

— Je veux bien; parlez de M. Hébert comme contraste.

— Voici son tableau, sous le numéro 1486.... C'est une des plus belles choses du salon. Ici, plus de nymphes joyeuses, plus de gazon de velours, plus d'arbres épanouis comme des fleurs; c'est une famille pauvre, triste, malade, qui fuit sur une barque le fléau des marais Pontins, la redoutable *Malaria*. Voilà le Tibre sauvage, et sa berge haute, comme on le trouve, quand on descend à Fiumicino; rien de désolé comme ce fleuve, qui emprunte sa mélancolie incurable à la campagne romaine qu'il traverse : une jeune fille toute frissonnante de fièvre est assise, et pleure. La mère et le père paraissent aussi accablés par la fièvre des Maremmes; une femme jeune et vigoureuse, qui ne montre qu'une chevelure rousse et de larges épaules de paysanne, n'est pas atteinte du fléau, et sa présence rassure, car elle donnera des soins à ces pauvres malades abandonnés au courant de l'eau : cette œuvre est mieux qu'un début, c'est un grand avenir.

L'ami inconnu que j'avais blessé au pied, par mégarde, et qui marchait appuyé sur mon bras, me conduisit vers ce tableau, dont j'ai parlé déjà, et où le peintre a jugé à propos de mettre tant de petites choses noires, peu reconnaissables à l'œil nu.

— Il y a des tableaux, lui dis-je, et celui-ci est du nombre,

qu'un ministre de l'intérieur commande à un artiste de l'Institut, avec une secrète idée de vengeance.

— Cette explication, me dit l'inconnu, est encore moins claire que cette toile.

— Au moins, repris-je, on peut éclaircir mon explication, mais la toile restera dans son obscurité originelle. Lorsqu'un ministre est trop tourmenté par un représentant d'une opposition quelconque, il commande un tableau comme celui-ci, et en fait un présent grec au chef-lieu de ce député. Le naïf chef-lieu ne se doute pas de la perfidie de ce don, et cloue le tableau dans la salle du conseil municipal, qu'il doit décorer à perpétuité. Vous figurez-vous le malheur des conseillers municipaux présents et futurs, destinés à passer tous les jours, quatre heures, devant un tableau comme celui que nous avons là, sous nos yeux! c'est une source de nostalgies que rien ne peut tarir. Le conseiller municipal le plus doux sort de la séance avec un principe d'hydrophobie, et porte la désolation au sein de sa famille. Les parents, les voisins, les amis, éprouvent le contre-coup de ce cataclysme domestique, la contagion se propage de rue en rue; un *spleen* général couvre la cité; personne ne va au bal de M. le maire, qui est obligé de danser avec sa femme par égard pour les quatre musiciens commandés. Fénélon (excusez-moi si je cite ce grand nom à propos de cette petite chose), Fénélon a inventé le modèle des villes, l'heureuse Salente, ville qui a l'inappréciable bonheur de ne pas exister; eh bien! envoyez un tableau comme celui-ci au conseil municipal de Salente, et tous les beaux rêves de Fénélon seront détruits. Estimons-nous heureux, Monsieur, de passer devant ce tableau, sans courir

la chance de le retrouver demain dans notre salon. J'aimerais mieux la gravure sur bois des quatre fils Aymon qui s'imprime éternellement à Épinal.

Nous secouâmes la poussière de nos bottes, et nous passâmes avec des fronts plus sereins.

L'ami inconnu regardait un portrait de femme, sous le n° 675, et son silence expressif ressemblait à un point d'interrogation.

— C'est un portrait admirable, lui dis-je, il est de Court.

— Court, peintre d'histoire? me demanda mon ami inconnu.

— Lui-même. Court est entré au monde des arts en exhibant pour passeport une grande page historique qui est un chef-d'œuvre. On se souvient encore de l'émotion produite par le tableau de la mort de César. C'était une splendide évocation des grandes et sombres figures du passé, dans l'auréole romaine. Ce premier coup de pinceau annonçait chez le jeune peintre le plus rare de tous les dons, celui de créer des types d'après l'histoire, ou d'après des fictions ingénieuses qui ne la démentent pas:

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

Ensuite, M. Court a fait ce que tant d'autres, et des plus grands, ont fait avant lui, il a quitté l'histoire ingrate pour le portrait reconnaissant. Vivre honorablement de son pinceau est la première condition d'un artiste, et lorsque la grande toile se vend peu, il faut se résoudre à peindre la petite qui se vend beaucoup. Aujourd'hui, il est mille fois plus lucratif de peindre les portraits de la famille de M. Rotschild

que la famille de Lucullus. Les vieux Grecs et les vieux Romains ont le tort de ne pas tenir caisse ouverte, et de faire élection de domicile sous un pignon de la Chaussée-d'Antin. Avant M. Court, Van Dyck, Rembrandt, Philippe de Champagne ont portraituré bon nombre de leurs contemporains des deux sexes; et Van Dyck a gagné plus de ducats en illustrant les carnations aristocratiques des belles comtesses Génoises, que Lucca Giordano en peignant trois mille pieds de fresques sur les héros, les déesses et les dieux, gens très-ingrats en général. Bien plus! Antonio Van Dyck doit à un portrait l'honneur insigne d'avoir épousé, à Londres, la fille de lord Ruthwen, avec une dot que les dieux et les héros n'auraient jamais pu lui donner en se cotisant. La gloire du portraitiste n'est pas non plus à dédaigner; un peintre de génie écrit souvent toute une histoire avec un seul personnage. La grave et mélancolique figure de Charles I[er], par Antonio Van Dyck, est un poëme complet; et qui ne donnerait pas une foule de toiles grecques et romaines pour le portrait de la comtesse Brignole, qui, depuis deux siècles, illumine la grande salle du palais Durazzo, et la remplit de grâce et d'amour! Malheureusement, il n'est pas permis au peintre de choisir son modèle, et il n'est pas donné à tous de dresser un chevalet devant Charles I[er] et la Vénus génoise de la Strada Balbi. Il y a des modèles officiels qui sont riches, et ont l'amour de leurs visages, et disent à un artiste : faites mon portrait, voilà six mille francs. Que voulez-vous qu'il réponde, cet artiste? Il s'incline, peint et place six mille francs sur le trésor pour ses vieux jours. Sans doute un homme de génie, comme Court, aimerait mieux peindre saint Louis à la ba-

taille de Massoorah, que M. Dupin à la bataille de son assemblée législative ; mais quel financier, aujourd'hui, payerait le premier tableau, taudis que le second a dû être payé par la questure de la chambre, ou par les fonds du ministère de l'intérieur, ou de toute autre monnaie, excepté de celle de M. Dupin. Au reste, c'est justice ; M. Dupin est le premier pouvoir de l'Etat, *ex-æquo* avec le magistrat de l'Elysée ; il a un trône, un palais à colonnades, un jardin royal, un pouvoir discrétionnaire, on lui doit bien un portrait pédestre, comme à tout chef d'occasion. M. Court a fait là le plus malin des chefs-d'œuvre ; savez-vous comment il a peint M. Dupin ?... Eh bien ! il a peint M. Dupin ; rien de plus, rien de moins, à l'exclusion des plus subtiles nuances de l'idéal. Impossible d'être M. Dupin comme ce portrait : il y a même des gens qui soutiennent que le portrait est plus ressemblant que l'original. Van Dyck avait écrit une époque fatale avec un portrait ; Court a écrit notre époque platement bourgeoise et tout le règne de Louis-Philippe, avec la face d'un procureur de bazoche basalpine, élevé, par les efforts de la bourgeoisie contemporaine, aux suprêmes échelons de tous les pouvoirs judiciaires et législatifs. Aux yeux des hommes qui n'ont point d'esprit, M. Dupin est un homme d'esprit ; aux yeux des hommes qui vivent loin des codes, M. Dupin est un jurisconsulte ; aux yeux des hommes qui bégayent, M. Dupin est un orateur. Pour soutenir toutes ses renommées, M. Dupin, du haut de son trône présidentiel, dépose chaque jour, à deux heures, un calembourg fossile dans l'oreille d'un secrétaire ; le secrétaire rit aux éclats ; M. Dupin prend un air solennel et rappelle quelqu'un à l'ordre. Cependant une certaine émotion

se manifeste sur les bancs qui ont vu l'éclat de rire du secrétaire; on se dit — M. Dupin vient de faire un calembour! — Le secrétaire, consulté par signes, répond, par dépêche télégraphique, que la nouvelle est officielle, et qu'au premier entr'acte le calembour sera communiqué aux représentants, s'ils votent bien. Voilà les enfantillages nauséabonds qui émaillent les ennuis des graves hommes d'État, et donnent à M. Dupin cette auréole de coqs-à-l'âne que 1848 avait enlevée au front de M. Sauzet; car une des lois du régime représentatif veut, que tout président de chambre soit une mine de calembours. Quel bonheur pour M. Dupin que M. de Bièvre soit mort à Versailles sans postérité! Oui, il est bon que cette figure d'époque soit clouée sous quelque lambris officiel, comme on dépose une médaille sous une pierre angulaire ou un livre d'histoire sur le rayon d'une bibliothèque. La France chevaleresque, la France aventureuse, la France héroïque, la France élégante, voilà ce qu'elle est devenue! Regardez ce portrait de M. Dupin! La France de cette époque d'instincts matériels et bourgeois, c'est ce procureur vêtu de noir qui fait sonner sa sonnette, *clarum tintinnabulum*, comme le héros du grand fabuliste latin!

— Voilà encore un portrait de M. Court, me dit mon ami; veuillez bien me communiquer votre opinion sur M. Désobry; fait-il des calembours comme M. Dupin, ce roi absolu de la France républicaine?

— Monsieur, dis-je à mon ami, ce portrait de M. Désobry est une chose vivante sur une toile morte; Court ne peint pas la chair, il la fait; puis il souffle là-dessus, et la matière respire. Quant à M. Désobry, il n'a jamais commis le moindre

calembour; c'est un savant qui sait, exception rare. Aussi il ne sera jamais président d'une chose quelconque. M. Désobry a écrit quatre volumes sur le siècle d'Auguste, et moi qui les ai lus à Rome et relus à Paris, je vous affirme qu'il n'existe aucun travail de recherches et d'érudition comparable à celui-là. Peu de personnes connaissent M. Désobry, et tout le monde connaît M. Dupin. M. Désobry est pauvre, M. Dupin est millionnaire; voilà comment nous récompensons en France le génie et le calembour.

En causant ainsi, le hasard et les ondulations de la foule (c'était un jour de salon gratuit) nous amenèrent devant un tableau, toujours beaucoup regardé, ce qui est presque un symptôme de mérite. C'est *le Génie éteint par la Volupté* de M. Lazerges. Ce titre annonce une allégorie, et je n'aime les allégories que peintes aux plafonds des grands escaliers, parce qu'on a, en regardant chaque marche, un prétexte honorable pour ne pas regarder les plafonds.

— Monsieur, dis-je à mon ami, qui se courbait toujours en point d'interrogation; ce tableau a le défaut d'avoir un titre, il ne devrait avoir qu'un simple numéro. Le *Génie* est un monsieur vêtu de noir en costume du quinzième siècle, et la *Volupté* est une femme qui tient une coupe à la main, et avec cette coupe elle éteint le *Génie*. Au fond du tableau, dans une perspective vaporeuse, on aperçoit une foule d'autres *Voluptés* qui éteignent une foule d'autres *Génies*. C'est une extinction générale, dont l'échantillon est au premier plan. C'est M. Lazerges qui a fait ainsi, avec son titre étrange, la critique de sa composition. Quel plus saisissant intérêt il eût donné à son œuvre, s'il eût mis la vérité à la place de l'allé-

gorie, un nom à la place d'une généralité ! Les hommes de génie qui n'ont pas eu la santé de leurs passions et qui sont morts avant occupent, hélas ! une place assez large dans le martyrologe de la volupté. On peut en citer cent qui, dans une caresse suprême, ont laissé tomber de leurs mains la lyre, la plume, la palette ou le ciseau. Ce beau jeune homme, que M. Lazerges a peint avec tant de conscience et de talent, porte, à coup sûr, un nom dans les martyrs de la femme ; pourquoi ne lui avoir pas donné ce nom? S'il s'agissait d'un génie contemporain, comme Géricault, Robert ou Bellini, on pourrait craindre un procès en calomnie intenté par la famille, mais en prenant le martyr dans le quinzième ou le seizième siècle, il n'y a plus à redouter de plainte en diffamation, et on donne à une œuvre cette vérité saisissante qui fait le complément des grands et légitimes succès. Ces réflexions, toutes étrangères d'ailleurs à la valeur intrinsèque du tableau de M. Lazerges, n'ôteront rien au beau talent d'exécution déployé dans *le Génie éteint par la Volupté.*

Mon ami inconnu m'avait accompagné sous les arcades du Palais-Royal, parce que l'heure nous avait chassés du Salon ; je le quittai dans le jardin, près de la gerbe d'eau. Au même moment, un de nos plus éminents artistes m'aborda et me dit :

— Connaissez-vous ce monsieur qui vient de vous quitter?

— Non, lui répondis-je.

— Mais il me semble qu'il vous a touché très-affectueusement la main.

— C'est sans doute, lui dis-je, parce que je lui avais écrasé très-brutalement le pied.

— Allons donc ! me dit l'artiste en riant aux éclats ; vous êtes la quatrième dupe de ce monsieur. Pour moi, j'en connais quatre déjà, moi compris. Vous ne lui avez rien écrasé du tout. C'est un escroc d'analyses artistiques. Dès qu'il reconnait un écrivain ou un peintre, il leur joue ce tour avec son orteil, et profite ensuite de l'occasion pour les faire disserter sur les œuvres exposées au Salon. Vous avez donné dans le panneau comme un étourdi.

— Ceci, dis-je à l'artiste, me rappelle un Anglais que j'ai suivi à travers les ruines de Rome.

Et je racontai à l'artiste l'histoire anglaise, qu'on a lue dans mon dernier Salon.

Il y a encore une absence qui se fait remarquer au Salon, c'est l'absence des Anglais. J'aime à résoudre les problèmes. Pourquoi ne voit-on pas au Salon les insulaires nos voisins ? me suis-je demandé. J'ai pensé longtemps, et je ne me suis rien répondu.

Heureusement, le hasard vient toujours en aide aux chercheurs de solutions. Christophe Colomb a pensé à l'Amérique, en découvrant à table des asperges cachées par une grande jatte de lait. Si, ce jour-là, l'amphitryon génois avait oublié de servir du lait et des asperges au grand Christophe, Washington, Fenimore Cooper, Franklin, le paratonnerre, Lafayette et la garde nationale ne seraient pas connus. A quoi tiennent les choses !

Hier, j'étais au Salon, à midi, *sicut meus est mos*, comme dit Horace, et j'entendis à mes oreilles un *shocking !* concentré

qui me prouva qu'il y avait un Anglais, au moins, dans la société des visiteurs. Je fis même une réflexion assez juste; un Anglais, pensai-je, ne dit jamais *shocking !* lorsqu'il est seul; il doit y avoir deux Anglais. Je ne me trompais pas. C'était un duo de *shocking!* qui retentissait devant moi. Alors ce fut un autre problème à résoudre. Qui donc, me dis-je, a pu scandaliser ainsi la pudeur des deux insulaires au Salon? Est-ce un Hercule trop nu qui tue Géryon? Est-ce une gaze oubliée sur une nymphe endormie? Est-ce le portrait de M. Dupin? Je regardais tous les tableaux du grand Salon, et partout la pudeur régnait bourgeoisement, et rien ne provoquait le moindre *shocking*. Un Anglais pourtant ne se livre pas à une pareille exclamation sans motif, me dis-je encore, et je me plaçai dans le voisinage des deux scandalisés pour entendre leur conversation.

— Ils sont vraiment abominables dans leurs mœurs, ces diables de Français! disait l'un. Pourquoi le président de la République n'empêche-t-il pas cela?

Et il montrait du doigt un tableau de très-petite dimension, enseveli sous l'immense toile de M. Vinchon.

Je crus d'abord qu'il s'agissait de Marat, lequel est, en effet, d'une laideur idéale; mais en m'approchant, je vis un paysage de Biard, avec des personnages assez indécents, et bien dignes d'être foudroyés par un *shocking*. Cette fantaisie, étalée gravement au grand Salon, représente les *bords fleuris qu'arrose la Seine*, mais les *chères brebis* de madame Deshoulières ne s'y montrent pas. Il y a une barque, et deux baigneuses qui sortent de l'eau, en costume de Vénus aphrodite; tout près, un vieux monsieur, en costume de Triton, et à

cheveux gris, s'est masqué de fleurs et de feuilles, et regarde, d'un œil narquois, les attraits des jeunes baigneuses, pendant que la mère, effarouchée, se hâte de jeter un voile tardif sur ses filles, pour les dérober au Triton d'eau douce. M. Biard est un peintre d'un beau talent, qui parfois s'amuse à peindre des gaudrioles : celle-ci est la plus forte et la plus hardie. Elle a été peinte pour la gravure et la vente : tous les vieillards l'achèteront. En attendant, ce tableau met en fuite les Anglais pudiques, et nous fait à Londres une très-mauvaise réputation. M. Biard aurait bien dû garder ses baigneuses dans son salon particulier.

La peinture comique n'existe pas, le crayon provoque le rire, le pinceau jamais ; la palette est grave. Un tableau ne produira pas l'effet d'une caricature, et Daumier, avec quatre lignes noires, sera toujours plus comiquement ingénieux que Biard avec ses plus habiles couleurs. Il est impossible de peindre la stupéfaction des naïves familles bourgeoises qui passent devant ces étranges baigneuses de Biard. Les femmes regardent leurs maris ; les jeunes filles regardent Gouvion Saint-Cyr, et les maris murmurent ces mots :

— On ne devrait pas permettre d'exposer ces choses-là !

Les arcades de la rue Rivoli fourmillent d'Anglais qui se recommandent de ne pas aller au Salon, à cause du tableau de M. Biard.

Il y a au Salon, et dans les galeries peu visitées surtout, il y a mille tableaux véritablement comiques, parce qu'ils ont été peints, avec un front sérieux. Ceux-là suppriment la comédie aquatique de M. Biard et provoquent un rire franc et de bon aloi. Les Anglais seuls les regarderaient sans

rire, s'ils les voyaient. Quels sont les auteurs de ces tableaux? cela importe peu, leurs noms vagissent encore au berceau de la gloire, et attendent le premier rayon.

Un de ces artistes se lève un jour avec une idée, et dit: Je vais peindre un tableau de famille, un intérieur, une scène touchante, une mansarde avec une vieille femme couchée dans un mauvais lit, et attendant quelqu'un qui ne vient pas, la situation est simple et pathétique. Le peintre pleure en peignant ses œuvres, comme Pradon en composant ses tragédies, et la chose faite, il l'envoie au Salon, avec la paternelle idée que rien de mieux n'y sera exposé. J'ai vu ce tableau, et je le préfère aux baigneuses de M. Biard, comme je préfère Arnal à M. Dupin. Il y a surtout, au pied du lit, deux malheureuses jarretières, qui ont l'air de regretter les bas, et d'exécuter un duo lamentable en faisant toute sorte de contorsions. Sans doute, le peintre, très-soigneux des menus détails, a attaché une grande importance à ces deux jarretières, et les a peintes d'après nature, comme Thierburg peignait une chandelle de suif. Il a même voulu attendrir sur ce détail: voilà des jarretières, a-t-il dit, qui ne demanderaient pas mieux de faire leur service, et qui restent les bras croisés, en attendant le rétablissement de la malade, et si cette malade meurt, car elle est très-vieille, que deviendront ces jarretières? En quelles mains tomberont-elles? Qui daignera même les ramasser? Un pied méprisant les repoussera peut-être dans les immondices de la mansarde, et elles ne remonteront plus désormais à la hauteur d'un genou humain!

Essayons de peindre à notre tour ces deux jarretières dé-

solées : l'une a un peu vieilli, et un léger flocon s'échappe de sa laine ; le ver rongeur a passé par là. Réflexion philosophique. L'autre a mieux résisté, soit que le fil fût de qualité meilleure, soit que son service ait été moins fréquent. Parfois, le matin, dans un moment de précipitation distraite, on ne met qu'une jarretière ; cela se voit, ou pour mieux dire, cela ne se voit pas. Toutes les deux ont une attitude mélancolique et garnissent d'ondulations le premier plan du tableau. On ne regarde pas la femme couchée, le lit, les meubles, la mansarde ; tout l'intérêt se concentre sur les jarretières. Elles jouent le premier rôle, et si le peintre eût été mieux inspiré, il aurait fait une grande économie d'accessoires ; il aurait supprimé la malade, le grabat, la chambre, le tableau, tout enfin, et il aurait peint ces deux inconsolables jarretières dans un désert sablonneux.

Pour donner encore une idée de ces tableaux comiques, préférables aux baigneuses de Biard et au portrait de M. Dupin, je vous montrerai, à côté du portrait des deux jarretières, un paysage incroyable. Ce paysage heureusement existe, puisque je l'ai vu au Salon, mais s'il n'existait pas, personne ne pourrait l'inventer. Le peintre a voulu peindre une *Forêt sombre*, à minuit ; devinez de quel procédé il s'est servi pour peindre cette forêt sombre ? Il n'a rien peint du tout. On voit un cadre superbe, un cadre de vingt louis au moins, un chef-d'œuvre de ciselure dorée. On regarde le cadre et tout le monde dit en le regardant :

—Voilà un bien beau cadre ! C'est sans doute un marchand de cadres qui a exposé celui-là comme réclame.

Quant à la toile, il est impossible d'en dire quelque chose ;

c'est une forêt sombre, voilà tout. Est-ce bien une forêt ? c'est possible ; mais à coup sûr elle est sombre ; malheur à qui s'égarerait dans ces ténèbres ! C'est un vernis d'encre cristallisée qui couvre deux pieds carrés de toile noire, et qui ne permet à aucune feuille d'arbre de se montrer en public. Jamais le *sombre* n'a été mieux réussi. Fermez les yeux devant ce tableau, et vous le voyez aussi bien que s'ils étaient ouverts. Le gouvernement devrait l'acheter pour la galerie de l'hospice des Quinze-Vingts ou des Aveugles-Nés, il obtiendrait là un succès énorme.

Maintenant, passons aux choses sérieuses, comme dit le sage : — *ad crastinum seria remitto.*

Un de nos artistes les plus éminents et qu'il m'est impossible de désigner même par une initiale, car tout le monde le reconnaîtrait, est entré mardi dernier, au Salon, avec une figure rayonnante de joie, chose rare chez les grands artistes, car ils affectent, en général, de paraître en public avec des faces taciturnes qui sont les reflets de la pensée grave et des profondes méditations.

J'abordai cette célébrité imposante, en osant lui demander le motif d'une jubilation ainsi étalée contre les lois de l'usage :

—Oh ! me dit-il, les grandes joies sont indiscrètes en public comme les grandes douleurs ; la figure trahit le cœur. Vous ne savez donc pas la nouvelle ?

— Oui, oui, lui dis-je, en lui serrant la main, je sais, je sais !

— Eh bien ! poursuivit l'artiste, de quoi vous étonnez-vous ?

— Mais la nouvelle est-elle bien certaine ? demandai-je.

— Tout ce qu'il y a de plus certain.

— Il a donc donné sa démission !

— Qui a donné sa démission ? me demanda l'artiste à son tour.

— Mais, lui dis-je, vous n'avez pas voulu parler de la démission de M. Dupin, dont la santé est gravement altérée par la sonnette ?

— Bah ! s'écria-t-il au milieu du bruit du Salon, il s'agit bien d'autre chose !

— Une chose plus grave que la démission de M. Dupin.

— Sans doute ! que nous importe cela à nous artistes ! connaissez-vous l'usage établi à la Haye, chez les riches financiers ?

— Non.

— Chaque année, ils donnent généreusement, selon leur fortune, une somme assez forte, qui est employée à des achats de tableaux et d'objets d'art.

— Je ne connaissais pas cet usage.

— Eh bien ! ajouta le grand artiste, Paris vient de faire un pas : sept banquiers ont compris le siècle ; ils ont enfin reconnu que l'esprit seul pouvait agiter la matière, *mens agitat molem*, c'est-à-dire que les intérêts matériels ne fleurissent qu'en s'associant à l'intelligence et aux arts, et ils ont fait une sainte alliance de billets de banque pour venir en aide à l'esprit, qui est la vie des nations.

— Voilà effectivement, lui dis-je, une grande nouvelle.

— Vous savez, poursuivit l'artiste, que les grands salons financiers offrent quelques rares tableaux de peintres morts et une quantité infinie de bois dorés, de faux vases de Japon, de pendules menteuses, de bronzes creux, de fauteuils habillés de guipures, de lithographies de l'*Abdication de Fontainebleau*, et de portraits d'ancêtres qui n'ont pas existé ?

— Je sais cela, dis-je d'un air morne.

— Eh bien ! voici une révolution complète. La haute finance a compris que les peintres morts n'avaient plus besoin de vivre, et qu'il fallait ne pas laisser mourir les vivants. Tous ces hôtels, si richement enlaidis par les tapissiers et les décorateurs vulgaires, vont se garnir, comme les palais génois, de toutes les toiles contemporaines qui auront une valeur. Les sept banquiers coalisés tiennent dans leurs mains la fortune du monde, et, au coup de deux heures, sur la place de la Bourse, ils remuent des millions à la pointe de leurs petits doigts ; que leur importe, je vous le demande, de consacrer, cette année, quelques atomes de leurs caisses à des achats d'œuvres d'art !

— Au fait, dis-je, ils n'en seront pas plus pauvres demain.

— Au contraire, poursuivit l'artiste, ils seront plus riches et leurs salons plus gais. Comme ces millionnaires se sont mis en train de comprendre, ils ont encore compris que rien ne décore un salon comme un tableau ; vous avez beau mettre sur votre cheminée une pendule représentant Marius assis sur les ruines de Minturnes, ou Annibal passant les Alpes, au bout d'un quart d'heure, les yeux seront ennuyés de voir ces deux éternels héros de bronze florentin ; mais jamais on ne se lasse de voir un paysage de Corot, de Diaz, de Rousseau

et de tant d'autres qui sont la gloire de la poésie contemporaine. Nos banquiers ont fait ainsi, à la fois, un acte de haute intelligence et de véritable patriotisme ; ils ont acheté pour eux hier tout ce que le Salon renferme de beau, de joli, de spirituel et de charmant. La joie est au camp des artistes.

Alors, mon célèbre interlocuteur me récita, comme un catalogue, la première liste des objets d'art, achetés à des prix fabuleux ; presque toutes ces œuvres appartiennent aux séries que j'ai déjà étudiées dans les précédents voyages. Le grand artiste continua ensuite son procès-verbal de vente, un peu moins vulgaire pourtant que celui d'un huissier.

— Comment trouvez-vous, me dit-il, ces deux statues d'Indiens, par Toussaint ?

— Je les trouve fort belles, et le bronze dont elles sont faites leur donne un caractère de majesté sombre et mouvante que le marbre ne peut avoir. Comme elles seraient bien placées aux premières marches d'un bel escalier ! Avec quel avantage elles remplaceraient les deux éternels lions de marbre, qui tiennent une boule sous la patte et ont des cheveux frisés ! Il serait temps de détrôner ces lions.

— Vous apprendrez alors avec plaisir, me dit l'artiste, que ces deux belles statues de Toussaint ont été achetées 30,000 francs, et qu'elles doivent détrôner effectivement deux lions qui tiennent des boules à la porte d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin.

— Je passerai devant cette porte, tous les jours où il ne pleuvra pas.

— Vous aimez sans doute Gudin, me demanda l'artiste.

— Comme j'aime la vue de la mer, répondis-je ; Gudin fait

semblant d'habiter la terre, mais il nous trompe tous ; il a élu domicile dans les grottes de Fingal, en Écosse, et son atelier maritime est soutenu par des colonnes de perles, de madrépores, de coquillages et de corail. L'Océan pose éternellement devant son peintre et lui révèle tous ses secrets les plus intimes; cet orage modèle a depuis longtemps appris à Gudin, par quels phénomènes d'air et de lumière il nuance ses vagues ; par quelles convulsions il entr'ouvre ses abîmes ; par quelles foudroyantes colères il chasse la coquille d'un vaisseau ; par quels caprices il s'apaise et se nivelle pour sourire comme un lac innocent au marinier et au soleil. Ces deux tableaux, exposés là, sont une antithèse de l'Océan tel qu'il se montre à Gudin. J'aime ce vaisseau hollandais qui lutte avec les vagues et qui en triomphera, car les vaisseaux hollandais sont construits à l'épreuve de tout. Lorsqu'une tempête éclate, le capitaine d'Amsterdam ferme les écoutilles et pose un chien en sentinelle sur le pont désert. Alors, si un écueil se présente, malheur à l'écueil ! Il se brise contre le navire hollandais. Dans l'autre tableau, Gudin a peint la mer calme sous une brume lumineuse, avec d'heureux mortels qui se promènent sur le rivage et, comme les héros de la fable, font des projets de voyage au Coromandel. Ces deux magnifiques toiles de Gudin me rappellent ces vers d'un poëte assez inconnu :

Venez aujourd'hui ; la mer gronde,
La colère agite son flot ;
La blanche écume de son onde
Couvre navire et matelot.

Venez demain ; elle sommeille ;
Passez, vaisseau ; le flot est sûr ;

Dans les rayons, elle est vermeille,
Dans les ombres, elle est d'azur.

— Votre enthousiasme pour la mer et pour son peintre, me dit l'artiste, méritait bien une récompense. Quoique Gudin ait acquis par son talent une fortune qui lui donne la liberté de faire de l'art pour l'art, il n'a pas voulu désobliger nos banquiers, et il leur a permis d'acheter ces deux tableaux, qu'il voulait garder pour son château d'Ecosse et l'admiration de ses amis.

— Je félicite ces heureux banquiers, lui dis-je, ils ont bien placé leur argent; on ne peut pas avoir un meilleur échantillon de la mer au premier étage d'un hôtel.

— Vous avez déjà admiré, me dit l'artiste, les six tableaux de Decamps ?

— Je les admire encore.

— Mais vous n'êtes pas banquier, ajouta mon artiste et votre admiration est stérile. Ils les ont achetés cent cinquante mille francs.

— C'est mal payé, mais mon admiration ne vaut pas cela.

— On a donné la même somme pour six tableaux d'Eugène Delacroix. Vous voyez qu'on commence à traiter les vivants comme s'ils étaient morts.

— Il était temps !

— Que dites-vous des paysages que Rousseau a exposés cette année ? me demanda l'artiste.

— Ce que je dis tous les ans, depuis l'avénement de Rousseau. En voilà un encore qui sait la nature sur le bout du doigt, et l'emprisonne dans trois pieds carrés de toile, comme on met un lion dans une cage, pour l'exposer en public, bien

loin de ses bois ! Rousseau est un de ceux qui ont laissé sur les bancs de l'école les fleurs du paysagisme conventionnel, et les arbres des gravures de Lejay ; de bonne heure, il s'est dit : puisqu'il y a une vraie nature, peignons-la ; puisqu'il y a de vrais arbres, peignons-les ; ne copions pas les faussetés traditionnelles de quelques célèbres devanciers. Aussi voyez, comme il peint le jour, ce modèle insaisissable ! comme il peint la lumière que tamisent les feuilles ! comme il peint le mystère et la poésie des forêts ; les éclaircies des carrefours vierges ; les sentiers agrestes qui traversent les bois ; les ardentes mousses des lisières ; enfin, tous les phénomènes des heures du jour, tous les costumes des saisons, depuis le printemps vert d'avril, jusqu'au printemps jaune d'octobre ! Passez à travers la nature, et vous reconnaîtrez les tableaux.

— Vous apprendrez alors avec plaisir, me dit le grand artiste, que quatre paysages de Rousseau ont été achetés cent mille francs.

— La nature les aurait mieux payés, lui dis-je, malheureusement la nature qui vient de se faire banquier en Californie, n'achète pas encore des tableaux. Cela viendra.

— Voici un tableau d'un très-grand peintre, me dit l'artiste, qui a été acheté trente mille francs par la compagnie des banquiers-unis.

— C'est la *Mort de Cléopâtre* de Gigoux, ai-je répondu ; voilà de l'argent bien placé. Gigoux est un talent jeune, vigoureux, créateur, qui, après tant de magnifiques œuvres, n'a pas encore donné tout ce qu'on attend de ce maître du dessin et du coloris. Gigoux est né pour peindre les vastes toiles, et comme d'autres, il n'a pas besoin d'échasses pour

s'élever à la hauteur des héroïques travaux. Je crains que le portrait, où il excelle malheureusement, ne l'enlève à la grande figure. Avoir la taille de la fresque, et s'amoindrir devant un chevalet, n'est-ce pas reculer devant son dessin?

— Il ne reculera pas, me dit l'artiste; je connais Gigoux; c'est un peintre d'énergique tempérament et de volonté forte. Laissez-le faire, les conseils qu'il se donne valent mieux que ceux qu'on peut lui donner.... Vous avez déjà vu vingt fois au moins ce grand paysage, n'est-ce pas?

Et l'artiste me montrait le *Port abandonné d'Ambleteuse* de Jeanron.

— Je le reverrai vingt fois encore, lui dis-je; c'est une toile de grande attraction, *great attraction*, comme disent les Anglais; on la quitte, et on y revient comme à toute chose émouvante. Jamais, à mon avis, Jeanron n'a trouvé une meilleure inspiration, et n'a mieux conduit son pinceau. Quel étrange paysage! quel rêve dans la réalité! ne dirait-on pas que ce site appartient à la grève désolée d'un océan aux limites du monde? c'est un site français. En quelques heures, on peut voir l'original, en prenant le chemin de fer du Nord. Il y a dans le lointain, une fabrique admirablement reproduite, et qui semble appartenir à l'architecture des visions. Tout cela est d'une mélancolie inexprimable. Les bergers et le troupeau sont posés avec un relief merveilleux au bord de cette mer sans abri. Ce ne sont plus les Tityres virgiliens assis à l'ombre des hêtres, et regardant leurs chèvres suspendues aux pointes mousseuses des rocs; ce sont des bergers tristes, et maltraités par les froides haleines de l'océan; des bergers que Florian n'a pas connus, en Occitanie, lorsqu'il

chantait Estelle et Némorin; des bergers véritables, en un mot, et beaucoup plus malheureux que leurs moutons.

— Que diriez-vous de ce tableau? me demanda l'artiste.

— Mais, lui dis-je, je crois que ce paysage de Jeanron est acheté depuis longtemps par....

— Erreur! interrompit l'artiste; les banquiers-unis l'ont payé trente mille francs à Jeanron.

— Ce n'est pas payé — remarquai-je, en regardant les bergers.

— Vous regardez beaucoup cette statue? me dit l'artiste.

— C'est tout ce que je puis faire, répondis-je, en la regardant beaucoup je l'achète toujours un peu.

— Elle a été achetée cinquante mille francs.

— Toujours par la compagnie des banquiers-unis?

— Toujours par la même compagnie, c'est évident. Qui donnerait aujourd'hui cinquante mille francs d'une statue? Il faut être sept fois banquier pour payer aussi généreusement.

— C'est une statue ravissante, lui dis je, une vraie fille de Pradier, ce créateur de l'Olympe féminin; cet artiste qui a traduit tout Homère en langue marmoréenne. Depuis Praxitèles, jamais le poëme de Vénus n'avait été mieux ciselé; il y a dans le ciseau de Pradier un amour de la forme, qui se glisse dans les moindres plis de l'épiderme et y répand un sensualisme inconnu des sculpteurs grecs. Cette absence de chasteté dans la nudité est un défaut ou un progrès de l'art moderne; on ne peut plus dire aujourd'hui ce que les latins disaient des grâces; elles sont nues, donc elles sont décentes, *nudæ decentes*. Constatons ce fait sans essayer d'en tirer des

conséquences. Quant à moi, j'avoue humblement que les antiques statues masculines des *Venus-victrix*, des *Vénus-capitoline*, des *Vénus-guerrière*, m'ont toujours refroidi dans mon enthousiasme pour les déesses, et m'ont rallié au système du nouvel Olympe de Pradier, qui songe d'abord à ciseler des femmes et les fait descendre ensuite au rang de déesses. Son Atalante, j'en conviens, pèche par ce luxe de sensualisme découvert dans l'école moderne; mais l'exquise perfection de l'art corrige toujours chez Pradier les adorables défauts du marbre. Il faut pardonner beaucoup aux artistes qui se sont faits grands parce qu'ils ont beaucoup aimé.

— Et leur donner cinquante mille francs par statue, ajouta mon interlocuteur.

— Et même davantage quand il y aura quatorze banquiers.

— Ainsi, me demanda le grand artiste, vous me quittez avec l'idée que Paris vient de faire un grand pas et de s'élever, par la protection artistique, à la hauteur de La Haye et d'Amsterdam?

— Mais il me semble, répondis-je, que vous m'avez annoncé vous-même cette nouvelle d'un air triomphant.

— Pardonnez-moi cette mauvaise plaisanterie, me dit-il en me serrant la main, je voulais un peu causer avec vous sur nos grands artistes, et j'ai profité de la date perfide du premier avril pour inventer la compagnie des banquiers-unis.

— Je m'en doutais, lui dis-je d'un ton sérieux.

— C'est toujours ce que disent ceux qui sont trop crédules.

— Eh bien! ajoutai-je, ce mensonge ne sera peut-être pas

perdu pour l'avenir; c'est une idée; il faut la déposer dans un sillon, nous verrons l'an prochain, si le germe de Hollande aura fait un fruit parisien.

Le Salon va se fermer dans quelques jours, au grand déplaisir du public, qui avait pris en affection cette promenade illustrée, cet album quotidien auquel il s'était abonné gratuitement, et qu'il feuilletait, de dix à quatre heures, avec un si économique bonheur. Un jour, si par hasard Dieu donne à la France un ministre artiste, nous aurons notre Palais de Cristal, bâti sur le roc, pour nos exhibitions annuelles qui dureront six mois; alors le bonheur des abonnés gratuits se prolongera au delà des bornes trop courtes prescrites par les baraques en bois. Les artistes ne camperont plus sous une tente, mais dans un magnifique bazar. Ce sera le Louvre des vivants.

L'espace est court, l'heure vole, la baraque éphémère s'écroule, hâtons-nous et, le moins incomplétement possible, complétons notre rapide revue du Salon.

On a beaucoup remarqué deux charmants tableaux de Loubon, jeune peintre, qui, déjà, paye au présent ses dettes de l'avenir. M. Loubon exerce de très-utiles fonctions au musée de Marseille, musée qui, pour le dire en passant, compte une vingtaine de chefs-d'œuvre et quatre Rubens à grandes proportions. La salle de ce musée est ignoble, les chefs-d'œuvre ont des cadres en bois blanc peints à l'ocre; mais cela tient au vice de la lésinerie proverbiale de la municipalité phocéenne à l'endroit des choses d'art. Les cinq ou

six édiles influents qui gèrent les affaires de la cité, sont des hommes qui connaissent fort bien le commerce des blés d'Odessa, mais qui ne connaissent pas Rubens et Pérugin et sont très-fiers de leur ignorance.

A l'ombre de ce musée ont grandi des peintres modernes dont le nom nous est cher : Guérin, Baumes, Dagnan, Papéty, Courdouan, Barry, Tanneur et autres. Loubon, le plus jeune de tous, figure déjà dans cette pléiade avec la plus grande distinction. Son tableau de la *Fuite du choléra* est à la fois un joli paysage et une charmante toile de genre. Loubon a trempé son pinceau dans la poussière marseillaise de la *viste*, pour nous montrer, dans une vérité désolante, les *bastides* équinoxiales où le commerce se protége contre les ardeurs du solstice à l'ombre d'un parasol ambulant. Rien n'est beau à voir, le dimanche, comme ces forêts de parasols sur les roches phocéennes arrosées par la poussière du canal de Marseille, payée quarante millions, un centime par grain. Chacune de ces bastides est estimée deux cent mille francs par le propriétaire; elle produit du thym, du genêt, des saxifrages et une ample moisson de cailloux. Grâce à ces estimations fabuleuses d'immeubles, tout propriétaire phocéen est millionnaire de droit et lègue toujours, par orgueil posthume, quinze ou seize cent mille francs à son héritier. Tel est le paysage que Loubon a exposé à côté des fraîches toiles de Rousseau, de Huet, de Corot, de Daubigny. L'un est aussi vrai que les autres : on étouffe dans la poussière du premier, on respire sous les beaux arbres des autres. C'est la faute de la nature et des humains : il y a des pays habitables et des pays inhabitables. L'artiste a le droit de tout peindre.

Nous aimons cependant mieux le vallon de Tempé que les roches du cap Horn.

Le second tableau de Loubon nous semble inspiré par une profonde étude de la manière de Decamps. Le terrain choisi ressemble à l'Arabie Pétrée en miniature. Les personnages sont des joueurs de boules. La scène est très-comique, et les acteurs sont parfaitement étudiés dans leurs allures, leurs tics et leurs mouvements. Quarante degrés Réaumur incendient les roches marseillaises où ces heureux amateurs font rouler des boules ; il y a même des spectateurs désintéressés, qui jugent des coups et s'apprêtent à mesurer les distances avec des bouts de ficelle. On sue sang et eau sur toute la ligne : les personnages ont perdu au soleil la teinte blanche, et pourraient être enlevés sur ce rivage par un bâtiment négrier, et vendus comme esclaves noirs au bazar de Soulouque. Plaisir pour plaisir, j'aime encore mieux les baigneuses de Courdouan.

Ce peintre qui s'est acquis une belle réputation dans l'aquarelle et le pastel vient d'aborder franchement la couleur, et avec un succès qui le fera persister dans la voie des grandes œuvres. Ses *Baigneuses* annoncent déjà une profonde entente du paysage et des mystérieux effets de la lumière et des ombres. Ses *Vues africaines* sont étudiées avec amour et un soin exquis des phénomènes de la perspective et des nuances infinies des horizons : mais sa plus belle toile est sans contredit sa *Tempête*. On reconnaît là le jeune artiste, né au bord de la mer, et qui s'est initié de bonne heure à tous les secrets des natures maritimes. Ce navire qui lutte avec tant de courage contre les vagues, et qui effleure ces formidables

écueils, attire impérieusement les yeux, et les retient par un intérêt des plus vifs. La colère de cette mer est superbe ; elle fait admirablement jaillir à la pointe des rocs ses panaches d'écume ; elle s'acharne comme une lionne sur ce malheureux navire ; elle hurle comme Carybde et Scylla ; on s'estime heureux de tenir la terre ferme sous ses pieds devant ce tableau de Courdouan.

Dagnan est un peintre marseillais qui a toujours tenu à distance les paysages arides et les ombrages du parasol. Nous espérons bien aussi que Loubon, secouant la poussière de ses souliers, reviendra aux fraîches inspirations qui ont fait ses premiers succès de la rue Chabrol, 14, cet ancien nid des grands artistes. Dagnan, lui, n'a jamais songé à peindre la moindre bastide poudrée à blanc ; ce sont les lacs recueillis, les vallées riantes, les cimes ombreuses, les forêts profondes, les ruisseaux cristallisés qui provoquent toujours le pinceau de ce maître paysagiste. Les *Vues de Suisse* qu'il a exposées au Salon resplendissent des qualités les plus éminentes, et méritent d'exciter autour d'elles plus de rumeur qu'elles n'en font. M. Dagnan a une grande vertu, c'est la modestie, mais l'excès de toute vertu est presque un défaut. La célébrité comme la fortune ne doit pas être attendue dans un lit.

Nous soupçonnons gravement M. Dauphin de commettre la même vertu. Le peintre a couvert une immense toile de toutes les lamentations du Calvaire, de toutes les angoisses du premier Vendredi Saint. Jamais sujet n'inspira plus de tableaux. Au temps de la grande peinture, un artiste aurait cru manquer à l'honneur de son blason s'il ne reproduisait à son tour la divine scène du Golgotha. Rembrandt est celui qui a

remporté la couronne dans ce concours général; son Calvaire est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Ce peintre de forte et sombre pensée n'a donné à son tableau aucun de ces accessoires puérils et modernes qui nuisent à la sévérité de ce sujet sublime : c'est une véritable exécution antique; c'est le gibet infâme; c'est le bois grossièrement taillé par le bourreau; c'est la montagne de la mort, semée de crânes humains; c'est Jérusalem en deuil avec ses remparts crevassés, qui attendent le bélier de Titus. Paysage funèbre, tout retentissant des lamentations de Jérémie, et qu'éclaire à peine un rayon, triste lueur de l'espérance, aube du jour de la rédemption!

M. Dauphin mérite d'abord les plus grands éloges pour avoir courageusement abordé la haute peinture, à une époque où personne ne peut la payer, parce que nos maisons sont étroites, nos églises pauvres, nos palais déserts. Honneur à l'artiste qui fait son œuvre, comme il la rêve, sans se préoccuper de son avenir! Oui, je comprends Corrége lorsque le comte Mari lui disait à Gênes : — Quitte tes Vénus et tes amours un instant, et peins une grande toile de la Cène pour l'église de l'Annonciade, voisine de mon palais. — Mais je ne comprends pas M. Dauphin; je me borne à l'admirer en silence. Cependant ne désespérons de rien; s'il y a encore quelques oboles dans l'épargne d'une église, son grand et beau *Calvaire* figurera sur le panneau d'un autel, on ne peut le placer ailleurs. Le palais de Versailles accueille tous les grands hommes, mais il n'y a peut-être pas de place pour Dieu.

Toujours, selon la loi souveraine des contrastes, et pour

passer du grave au doux, nous irons nous abriter un instant sous les vrais arbres que Daubigny ou la nature ont plantés au bord des eaux les plus transparentes qu'ait effleurées l'aile de l'oiseau. En voilà encore un poëte! encore un chantre silencieux des bois touffus, du ruisseau qui cause avec l'arbre, du lac qui dort sous les rameaux! Virgile, Longus, Théocrite, Bernardin de Saint-Pierre sont revenus au monde, et ils écrivent chez nous avec le pinceau. Que de paysagistes poëtes! que de merveilleuses bucoliques en couleurs! La poésie pastorale se transforme. On ne trouverait pas un éditeur aujourd'hui pour publier un in-8° d'Eglogues, s'appelât-on Virgile ou Théocrite, noms encore inconnus. *Estelle et Némorin*, qui ont remué tout un siècle et épuisé la papeterie jaunâtre de Montgolfier, seraient chassés en manuscrit du bureau d'un libraire, en supposant qu'il y ait encore un libraire aujourd'hui. Le succès des pastorales est aux peintres paysagistes; ils ont tous eu cette année une vogue énorme. Disons aussi, pour être vrai, qu'il n'en coûte rien pour lire un tableau.

Madame Rosa Bonheur a obtenu, dans ce genre, un succès que madame Deshoulières n'obtiendrait pas avec une allégorie pastorale. Un jour la cour et la ville s'émurent en lisant ceci :

Dans les prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis.....
Que Pan vous défende,
Hélas! il le sait,

Je ne lui demande
Que ce seul bienfait ! etc., etc.

Un cri général d'enthousiasme salua cette pastorale naïve ; à Versailles, les tritons d'airain bondirent dans leurs conques, et Louis XIV donna une pension de six mille livres au poëte des brebis. Au milieu des *solutions* et des dissolutions politiques qui nous étourdissent, une allégorie sur les moutons passerait inaperçue si elle arrivait dans notre monde actuel ; mais, grâce à la transformation poétique du genre, les brebis de Deshoulières-Bonheur ont été passées en revue et admirées par tout Paris.

Il nous reste encore, pour terminer incomplétement la revue des œuvres de peinture, de grands éloges à donner à deux artistes d'un beau talent : M. Ricard, dont les admirables portraits ont eu l'honneur du genre, et M. Eugène Quesnet. Son portrait de madame G..., dont la modeste initiale cache un nom célèbre, est un chef-d'œuvre ; on ne peint pas mieux les riches étoffes, on n'anime pas mieux un visage, on ne fait pas mieux marcher un corps charmant sur le tapis d'un salon peint. M. Eugène Quesnet est appelé à beaucoup reproduire dans le monde de l'élégance et de la suprême distinction.

Dans le domaine de l'art plastique, nous reviendrons sur Clésinger qui, indépendamment des deux bustes ravissants de mademoiselle Rachel, a exposé un superbe groupe de descente de croix, et plusieurs bustes d'hommes célèbres. Le puissant sculpteur qui a déjà créé de si admirables nymphes avec un marbre de chair, a traité cette fois un grand sujet religieux, la scène lamentable des saintes femmes et du

Christ mort. Il est bon qu'un artiste donne ainsi la mesure exacte de ses facultés, en abordant tous les contrastes. Michel-Ange ciselait dans la même chapelle florentine la statue voluptueuse de la Nuit et l'austère fantôme du *Penseur*. La *Pieta* de Clésinger présente l'immense talent du jeune sculpteur sous une face toute nouvelle. Les yeux qui se sont fermés de douce langueur sur ses premières et adorables créations, se mouillent de larmes devant cette scène désolée du Golgotha.

Nous en omettons, et des célèbres, parce que leur renommée date de loin, et qu'un éloge de plus n'y ajouterait rien. Citons-en un très-jeune, M. Courtet, talent pur, élégant, délicat, qui donne des arrhes superbes à son avenir avec quatre bustes, parfaits de ciselure et d'expression. Un artiste du grand monde, un homme qui pouvait se contenter d'avoir un nom illustre, et d'être un des grands seigneurs les plus aimables et les plus spirituels, M. le comte d'Orsay, qu'on a déjà nommé avant son nom, a voulu prendre une place très-éminente parmi les sculpteurs, et il a eu bien raison. Deux noblesses valent mieux qu'une. Ses bustes exposés ont cette élégance aristocratique qui était remarquée dans les portraits de Lawrence, le peintre de la haute distinction.

Notre dernier salut sera pour le sculpteur Préault, artiste à part, un peu brouillé avec les bourgeois, mais l'ami intime de tous les lettrés. Le *Christ* que Préault a ciselé pour l'église de Saint-Gervais suffirait seul à la réputation d'un artiste. Devant ce Christ tout le monde s'incline, soit par piété, soit par admiration ; les hérétiques de l'art ne se montrent pas. Il n'en est point ainsi lorsque Préault taille un

bloc, avec son esprit aventureux et sa puissante imagination. Les dissidents se montrent et contestent. Préault a le bonheur d'avoir quelques ennemis et d'exciter des colères froides. En général, dans le domaine de l'art, peinture, sculpture, architecture, musique ou poésie, tous les talents prime-sautiers, tous les génies originaux soulèvent beaucoup de clameurs dès leurs premiers pas; tandis qu'on laisse dans leur quiétude bourgeoise les natures vulgaires, les imitateurs serviles, les lunes blafardes qui ont une lueur factice, volée aux astres rayonnants. Ainsi, Préault a excité beaucoup de murmures autour de son bas-relief : *Une tuerie*; on n'avait vu pareille chose nulle part, et on aime toujours à voir chez un artiste ce qu'on a vu chez un autre. C'est plus commode pour l'indolence des petits esprits. Ce bas-relief est effrayant comme un songe venu de l'enfer, et noirci à la fumée des soupirs du démon. Comment! s'est-on dit entre admirateurs, comment! c'est Préault, cet homme si charmant, si spirituel, si léger! c'est lui qui a mis au monde cette épouvantable vision, ces spectres de Clamart, ces diables incarnés! Oui, c'est bien Préault qui a sculpté ces magnifiques horreurs; comme c'est Mathurin, l'homme le plus frivolement spirituel de Londres, qui a écrit le plus sombre des romans anglais. *Nulla fronti fides*, comme dit le *Tom Jones* de Fielding; ce qu'on peut traduire par : *Fiez-vous aux gens gais.*

Selon l'usage non antique, mais solennel, on a distribué des prix, des médailles, des couronnes et des accessits au Salon. Cet enfantillage est dans les mœurs françaises; on aime à donner des prix. Il semble qu'après la sortie du collége nous devrions être garantis, par quelque compagnie

d'assurances, contre le fléau universitaire ; point du tout, les accessits nous poursuivent jusqu'à la mort. Homère, Virgile, Cicéron, Démosthènes, Phidias, Praxitèles, Sophocle, Annibal, César, Raphaël, Michel-Ange, n'ont jamais obtenu la moindre médaille, le moindre accessit dans les colléges, les académies et les salons, et pourtant ils ont assez bien fait leur chemin, ces gaillards ! Avec cette absurde manie de distribution de prix à des enfants barbus, on ne crée jamais un homme de génie, puisque tous les hommes de génie n'ont jamais eu de prix, et on verse, à flots de fiel, le découragement et même le désespoir dans de jeunes cœurs ; on commet une foule d'inévitables injustices ; en un mot, on ne fait aucun bien, et on fait beaucoup de mal. Cela, nous le savons, n'empêchera point les jurys de distribuer des prix, des médailles, des accessits jusqu'à la vallée de Josaphat, où siégera le seul juge qui ne peut pas se tromper dans ses jugements.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

POISSY. -- TYPOGRAPHIE ARBIEU.

